

MES MÉMOIRES
Tome 3

ALEXANDRE DUMAS

Mes mémoires

Tome 3

LE JOYEUX ROGER
2012

ISBN : 978-2-923981-14-7

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

Chapitre XCIV

JE DEVIENS EMPLOYÉ EN PIED. — LES MAUVAIS SPECTACLES. — THIBAUT. — MES ÉTUDES AVEC LUI. — EN QUOI ELLES M'ONT SERVI. — AMAURY ET LES POITRINAIRES. — MES LECTURES. — WALTER SCOTT. — COOPER. — BYRON.

Le 1^{er} janvier 1824, je devins, de surnuméraire à douze cents francs, employé à quinze cents.

Je trouvai la situation florissante, et pensai qu'il était temps de faire venir ma mère à Paris.

Je ne l'avais pas vue depuis neuf mois, et cette longue absence commençait à me peiner.

Pendant ces neuf mois, je m'étais aperçu d'une chose bien triste. Mais, enfin, c'était beaucoup de m'être aperçu de cette chose-là ; c'est que je ne savais rien au monde de ce que j'eusse dû savoir pour marquer d'une façon quelconque dans la carrière que je voulais parcourir.

Mais, au lieu de me décourager, assuré que désormais j'étais bien et pour toujours fixé à Paris ; assuré que je n'y mourrais pas de faim, grâce à mes cent vingt-cinq francs par mois, je redoublai d'ardeur, et, reculant de moi-même les limites du temps que je m'étais fixé pour arriver à mon but, je résolus d'utiliser ce temps en l'appliquant à l'étude.

Malheureusement, défalqué de celui que me prenait mon bureau, bien peu de ce temps me restait.

Il fallait être au Palais-Royal à dix heures et demie du matin, et nous n'en sortions qu'à cinq heures du soir.

En outre, une charge pesait sur le secrétariat, qui ne pesait sur aucun des autres bureaux.

Nous devions revenir, Ernest ou moi, de huit heures à dix heures du soir, faire ce que l'on appelait le *portefeuille*, pendant tout le temps que le duc d'Orléans demeurait à Neuilly ; et le duc

d'Orléans, qui adorait la campagne, demeurait à Neuilly pendant les trois quarts de l'année. La besogne n'était pas difficile ; mais elle était absolue ; elle consistait à envoyer par estafette, à M. le duc d'Orléans, ses journaux du soir et son courrier de la journée, et à recevoir, en retour, les ordres du lendemain.

C'était deux heures perdues par soirée ; c'était, en outre, l'impossibilité d'aller à aucun spectacle, excepté au Théâtre-Français, qui touchait à nos bureaux.

Il est juste de dire que M. Oudard, qui avait, chaque jour, la disposition de trois billets à toutes places, nous gratifiait, de temps en temps, d'un de ces billets.

Mais cette générosité ne se manifestait guère que les jours où il y avait mauvais spectacle.

Cependant, entendons-nous sur le mot « mauvais spectacle ». On entendait par là les jours où ne jouaient ni Talma ni mademoiselle Mars.

Il en résultait que, pour moi qui allais au spectacle comme étude, il y avait parfois un excellent spectacle, ces jours de mauvais spectacle.

D'ailleurs, nous nous entendions avec Ernest pour faire chacun notre semaine ; de cette manière, nous avions, par mois, quinze soirées libres.

J'avais fait la connaissance d'un jeune docteur, nommé Thibaut, docteur sans clientèle, à cette époque, mais non pas sans mérite.

Une cure fit sa réputation, une autre sa fortune.

Aidé d'un rhumatisme articulaire qui détourna l'inflammation, il guérit Félix Deviolaine – ce jeune cousin dont j'ai plus d'une fois parlé, et dont j'aurai à parler encore – d'une maladie de poitrine arrivée à son troisième degré.

Aidé de sa propre science, il accompagna madame la marquise de Lagrange en Italie, et la guérit d'une maladie chronique tenue pour mortelle.

Reconnaissante et revenue en parfaite santé, la marquise

l'épousa.

Tous deux, aujourd'hui, habitent leurs terres près de Gros-Bois ; et, détenteur d'une fortune de quarante à cinquante mille livres de rente, Thibaut n'applique plus la science médicale qu'à l'amélioration des fleurs et des fruits.

Mais, à cette époque, Thibaut était, comme Adolphe et moi, sans le sou ; nous étions deux de ses pratiques, et de ses plus mauvaises, pécuniairement parlant.

Comment étions-nous les pratiques de Thibaut ? Ah ! voici. En 1823 et 1824, la mode était à la maladie de poitrine ; tout le monde était poitrinaire, les poètes surtout ; il était de bon ton de cracher le sang à chaque émotion un peu vive, et de mourir avant trente ans.

Il va sans dire que nous avions, Adolphe et moi, tous deux jeunes, longs et maigres, cette prétention, à laquelle, généralement, on nous reconnaissait quelques droits.

Ces droits, je les ai perdus ; mais il faut rendre justice à Adolphe, il les a conservés ; il est aujourd'hui, à quarante-six ans, aussi long et aussi maigre qu'il l'était à cette époque, c'est-à-dire à vingt et un ans.

Thibaut savait juste tout ce que je ne savais pas.

Il entreprit mon éducation : c'était une rude tâche.

Nous passions presque toutes nos soirées ensemble dans une petite chambre de la rue du Pélican, donnant au-dessus du passage Véro-Dodat.

J'étais à cent pas du Palais-Royal, et c'était la chose la plus commode du monde pour aller faire mon courrier.

Le matin, j'accompagnais parfois Thibaut à l'hôpital de la Charité, et je faisais un peu de physiologie et d'anatomie – quoique je n'aie jamais pu surmonter ma répugnance pour les opérations et pour les cadavres.

De là vient un certain côté de science médicale ou chirurgicale, qui m'a été plus d'une fois utile dans mes romans.

Ainsi, par exemple, dans *Amaury*, j'ai suivi sur Madeleine,

mon héroïne, les phases d'une maladie de poitrine avec tant de vérité, qu'un jour, j'eus l'honneur de recevoir la visite de M. de Noailles, qui venait me demander d'interrompre la publication de mon roman dans *La Presse*. Sa fille et son gendre, malades tous deux de la poitrine, et tous deux à un degré égal, avaient reconnu dans la maladie de Madeleine les symptômes du mal dont ils étaient atteints, et tous deux, chaque matin, attendaient leur feuilleton dans l'impatience de savoir si la fille de M. d'Avrigny mourrait ou ne mourrait pas.

Comme la fille de M. d'Avrigny était condamnée par le destin et par moi, le feuilleton fut interrompu.

En outre, et pour tranquilliser les deux pauvres malades, j'improvisai, manuscrite, une fin qui leur rendit l'espoir, mais qui, malheureusement, ne leur rendit point la santé.

Le feuilleton ne fut repris qu'après leur mort.

Les lecteurs de *La Presse* virent l'interruption sans en connaître la cause.

La cause, la voilà.

Le matin, de six à sept heures, j'allais donc parfois à la Charité avec Thibaut.

Le soir, nous faisions de la physique et de la chimie dans sa chambre.

À cette chambre remonte la première étude que je fis des poisons employés par madame de Villefort, dans *Monte-Cristo*, étude poursuivie et achevée plus tard avec Ruolz.

À nos séances assistait presque toujours une jeune et belle voisine s'appelant de son nom mademoiselle Walker, et étant de son état marchande de modes.

Comme la poule de La Fontaine, elle faillit nous brouiller, Thibaut et moi. Heureusement, il n'en fut rien : elle trouva je ne sais plus quel biais, et nous restâmes amis tous trois.

Comme habitude de travail et comme science acquise, je dois beaucoup à Thibaut.

Je dirai plus tard comment Thibaut, dont le nom est plusieurs

fois cité dans l'*Histoire de dix ans*, de Louis Blanc, se trouva, par ses relations avec la famille du maréchal Gérard, jouer un certain rôle dans la révolution de juillet.

D'un autre côté, selon les instructions de Lassagne, je m'étais mis à lire.

Walter Scott, d'abord.

Le premier roman que je lus signé du barde écossais, c'est ainsi que cela se disait à cette époque, fut *Ivanhoé*. Habitué aux doucereuses intrigues de madame Cottin, ou aux gaietés excentriques des *Barons de Felsheim* et de *L'Enfant du carnaval*, j'eus quelque peine à m'habituer au rude naturel de Gurth, le gardien de pourceaux, et aux drolatiques facéties de Wamba, le fou de Cédric. Mais, lorsque l'auteur m'eut introduit dans la salle à manger romane du vieux Saxon ; quand j'eus vu la lueur du foyer, alimenté par un chêne tout entier, se refléter sur le capuchon et sur la robe du pèlerin méconnu ; quand j'eus vu toute la famille du *thane* prendre place à la longue table de chêne, depuis le chef du château, le roi de sa terre, jusqu'au dernier serviteur ; quand j'eus vu apparaître le Juif Isaac avec son bonnet jaune, sa fille Rébecca avec son corsage d'or ; quand le tournoi d'Ashby m'eut donné cet avant-goût des grands coups d'épée et des rudes coups de lance que je devais retrouver dans Froissart, oh ! alors, peu à peu, les nuages qui bornaient ma vue se soulevèrent, et je commençai à apercevoir d'autres horizons encore plus reculés que les premiers qui m'étaient apparus, quand Adolphe de Leuven avait opéré dans ma vie de province les changements à vue dont j'ai parlé.

Puis vint Cooper avec ses grands bois, ses prairies immenses, ses océans infinis, ses *Pionniers*, sa *Prairie*, son *Corsaire rouge*, trois chefs-d'œuvre de description, où l'absence du fond est si bien dissimulée par la richesse de la forme, qu'on traverse tout le roman en marchant, comme l'apôtre, sur un terrain toujours prêt à vous engloutir, et où, cependant, l'on est soutenu, non point par la foi, mais par la poésie, de la première à la dernière page.

Puis Byron – Byron, qui mourait à Missolonghi, juste au moment où je commençais à l'étudier à Paris comme poète lyrique et comme poète dramatique. On s'était énormément occupé de lord Byron depuis quelque temps ; la gloire du poète s'était ravivée à la flamme du bivouac des Grecs ; son nom était désormais mêlé aux noms des Hellènes illustres. Non seulement on disait Byron comme on disait Walter Scott et Chateaubriand, mais encore on disait Byron comme on disait Mavrocordato, Odyssée et Canaris.

Un jour, avant que l'on sût même la maladie de l'illustre poète, on lut dans les journaux :

Missolonghi, 20 avril.

Notre ville présente le spectacle le plus touchant. nous sommes tous vêtus de deuil ; notre illustre bienfaiteur est mort, hier 19, à six heures du soir.

Byron était mort, comme Raphaël, à trente-sept ans ; il était mort pendant les solennités de Pâques, et trente-sept coups de canon, nombre égal à celui de ses années, répétés de ville en ville, annoncèrent sa mort de la Thrace au Pirée, et de l'Épire aux côtes d'Asie.

Pendant trois jours, les cours de justice, les administrations et les magasins furent fermés ; pendant trois jours, les danses, les amusements publics et les sons des instruments furent interdits ; enfin, un deuil général dura vingt et un jours.

Pauvre Byron ! il ne désirait qu'une chose, combattre et remporter une victoire, ou, vaincu, mourir les armes à la main. Nommé général, il s'était fait une joie de conduire lui-même les Souliotes au siège de Lépante – Lépante, la terre de don Juan et de Charles Quint, lui paraissait un beau nom à associer à son nom ; c'était une noble terre pour s'y coucher mourant et ensanglanté.

Il n'eut pas cette joie, et mourut à Missolonghi. Ce fut lui qui illustra une terre inconnue, au lieu de recevoir son lustre d'une terre célèbre ; on ne dit pas : « Byron mourut à Missolonghi », on

dit : « Missolonghi, où mourut Byron. »

Il ne se doutait pas, le grand homme, en mourant pour les Grecs, qu'il mourait pour que l'Europe, comme me le disait un jour le duc d'Orléans, eût le plaisir de voir manger de la choucroute au pied du Parthénon !

Pauvre poète immortel, qui mourais avec l'espérance que la nouvelle de ta mort allait retentir dans tous les cœurs, qu'eusses-tu dit, si, lorsque, désespéré, le journal funèbre à la main, j'entrai dans un de nos bureaux en criant : « Byron est mort ! » qu'eusses-tu dit, si tu eusses pu entendre un de nos sous-chefs de bureau demander :

— Qu'est-ce que c'est que cela, Byron ?

Ah ! cette question me fit peine et plaisir à la fois : j'avais donc trouvé un homme encore plus ignorant que moi, et cet homme était un sous-chef de bureau.

Si c'eût été un simple expéditionnaire, je ne m'en fusse pas consolé.

Quant à moi, cette mort inattendue d'un des plus grands poètes de l'époque m'avait profondément frappé ; je sentais instinctivement qu'il y avait dans Byron plus qu'un poète, qu'il y avait un de ces apôtres dont la bouche inspirée jette, dans le silence des nuits et dans l'obscurité de l'art, de ces grands cris qui sont entendus de toutes les nations, de ces puissantes lueurs qui éclairent tout un monde. Ces hommes-là, en général, sont, non seulement des prophètes, mais encore des martyrs ; c'est à leurs propres douleurs qu'ils puisent les profondes inspirations qui frappent les esprits ; c'est au spectacle de leurs propres tortures qu'ils poussent les grandes lamentations qui saisissent le cœur. Supposez Prométhée et Napoléon poètes, et faites-vous une idée des vers que chacun d'eux eût gravés sur son rocher !

Essayons de raconter ce qu'avait souffert cet homme, qui, chassé de son pays, comme un autre Barrabas, alla mourir pour les Grecs comme un autre Jésus.

Il lui fallut la mort pour arriver à la transfiguration.

Chapitre XCV

ENFANCE DE BYRON. — SON DÉSESPOIR D'ÊTRE BOITEUX. — MARIE DUFF. — LA SORCIÈRE DU MALVERN. — COMMENT BYRON ET ROBERT PEEL FIRENT CONNAISSANCE. — MISS PARKER. — MISS CHAWORTH. — MISTRESS MUSTER. — LADY MORGAN. — *LES POÈTES ANGLAIS ET LES CRITIQUES ÉCOTSAIS*. — LETTRES DE BYRON À SA MÈRE. — SON ENTRÉE À LA CHAMBRE DES LORDS.

Byron était né, le 22 janvier 1788, d'une famille si antique et si illustre, qu'elle eût pu marcher sur le même rang que beaucoup de familles royales.

Au moment de sa naissance, l'enfant prédestiné eut le pied disloqué sans que l'on s'en aperçût. Cet accident le rendit boiteux.

Nous verrons l'influence que cette infirmité eut sur sa vie.

Quatre hommes célèbres, au reste, ont enjambé, boiteux, le passage qui sépare le XVIII^e du XIX^e siècle : Le maréchal Soult, M. de Talleyrand, Walter Scott et lord Byron.

Une femme a écrit : « Byron eût donné la moitié de sa gloire pour pouvoir dire de ses pieds ce qu'il disait de ses mains. »

Le paon, l'oiseau de Junon, oubliant son riche plumage, jette, assure-t-on, un cri de douleur chaque fois qu'il regarde ses pieds. Byron, qui avait bien quelque chose du paon, n'était pas plus philosophe, roi des poètes, que ne l'est le roi des oiseaux.

— Que voilà un charmant enfant ! disait une personne qui regardait Byron âgé de trois ans, tenant un fouet, et jouant aux genoux de sa nourrice ; mais quel malheur qu'il soit estropié !

L'enfant se redressa, leva son fouet, et, en frappant cette personne aussi vigoureusement qu'il put :

— Ne parle pas de cela ! dit-il.

Lady Byron, qui ne comprenait pas l'orgueil de son enfant — chose singulière ! Byron fut incompris des deux êtres qui, lors-

qu'ils comprennent l'homme, répandent le bonheur sur sa vie : de sa mère et de sa femme –, lady Byron, disons-nous, qui ne comprenait pas l'orgueil de son enfant, l'appelait *mon petit boiteux*.

Byron entra à l'école d'Aberdeen à cinq ans. On payait pour lui cinq shillings par trimestre. – Je n'eusse pas cru qu'un enfant eût été élevé à meilleur marché que moi ; je me trompais. Salut, Byron ! accepte-moi pour frère, en pauvreté du moins.

Pendant un an que le futur poète passa dans cette école, ce fut à peine, dit un de ses biographes, s'il parvint à apprendre à épeler ses lettres.

J'eus encore cet avantage sur toi, Byron, c'est que ce fut ma mère qui m'apprit à lire ; Dieu me donna au moins la moitié de ce qu'il te refusa, une bonne mère.

De l'école d'Aberdeen, Byron passa au gymnase de la même ville. Hélas ! Byron en fut un des plus mauvais écoliers : il était toujours le dernier de ses camarades, et l'on y garde le souvenir des plaisanteries dont ses maîtres l'accablaient.

En 1798, le vieux lord Byron mourut. C'était un noble roué qui avait eu force amours et force duels. Dans un de ces duels, il avait tué son ami Chaworth, événement qui devait avoir aussi son influence sur la vie de son fils.

Deux ans auparavant, le jeune Byron avait fait un voyage dans la haute Écosse : de là son amour pour les hauts sommets, cette prédilection des aigles et des poètes, qui lui fit célébrer plus tard les Alpes, les Apennins et le Parnasse.

Pendant ce voyage, le Dante futur trouva sa Béatrix : celle-là s'appelait Marie Duff, et n'avait que huit ans.

Le vieux lord Byron mourut donc à l'abbaye de Newstead.

Byron était son héritier. Il quitta Aberdeen avec sa mère. On vendit le mobilier soixante et quinze livres sterling, autre ressemblance avec moi – qu'on me pardonne les comparaisons, je n'aurai pas l'orgueil de les pousser plus loin –, et l'on arriva à Newstead.

Là, on donna un charlatan au jeune homme ; il s'agissait de

lui redresser le pied ; c'était la plus grande préoccupation de sa vie, on se le rappelle, que cette infirmité. — Ce charlatan s'appelait Lavander.

Comme on vit que, malgré le traitement indiqué par ce malheureux, le jeune lord ne boitait ni plus ni moins, on l'envoya à Londres, où il fut confié — physiquement aux soins du docteur Baillie — et moralement à ceux du docteur Glennie.

Là, les deux docteurs eurent quelque succès. Le docteur Glennie vit son élève porté, par-dessus toute chose, vers l'histoire et la poésie, et le poussa dans ces deux voies.

Le docteur Baillie lui redressa le pied, au point qu'il put porter une chaussure ordinaire, et que sa claudication ne fut plus qu'une légère hésitation dans la marche.

L'orgueilleux jeune homme en ressentit une grande joie, et il fit part de son bonheur à sa nourrice, qu'il aimait beaucoup.

En 1801, c'est-à-dire à l'âge de treize ans, Byron suivit sa mère à Cheltenham. La vue des montagnes du Malvern, qui lui rappelaient son premier voyage dans les Highlands, produisait, surtout le soir et le matin, une profonde impression sur lui. Dans une course que Byron faisait avec sa mère, on parla à celle-ci d'une sorcière fort renommée parmi les gens du pays. Alors, l'envie prit à lady Byron de la consulter ; elle fit cacher le jeune homme, et se présenta à la devineresse comme fille, et non comme femme.

Mais la sorcière secoua la tête.

— Vous n'êtes pas une jeune fille, dit-elle ; vous êtes femme ; vous êtes veuve ; vous avez un fils qui sera en danger d'être empoisonné avant d'avoir atteint sa majorité, qui se mariera deux fois, et, la seconde fois, avec une étrangère.

Nous verrons tout à l'heure que, s'il ne fut point empoisonné, il craignit de l'être, et l'on sait que, s'il ne se maria point une seconde fois, tout au moins trouva-t-il une noble et belle Vénitienne qui lui fit sauf la douleur, oublier son premier mariage.

De l'école du docteur Glennie, Byron passa à celle d'Harrow,

tenue par M. Drury, lequel paraît être le premier qui, sans voir bien clair dans l'avenir du poète, ait surpris quelques lueurs de ce qu'il serait un jour.

Je fis là, dit Byron, mes premiers vers, qui furent reçus froidement ; mais, en revanche, je me battais d'une manière glorieuse à Harrow ; je ne perdis qu'une bataille sur sept !

Ce fut à Harrow qu'il se trouva le condisciple de sir Robert Peel. La manière dont ils firent connaissance et nouèrent amitié donne une idée du caractère de Byron.

Un de leurs camarades plus grand et plus fort qu'eux, et contre lequel, par conséquent, il n'y avait rien à faire, assommait de coups de poing le pauvre Peel.

Byron s'approcha de lui.

— Combien de coups comptes-tu encore donner à Robert ? lui demanda-t-il.

— Que t'importe ? répondit le battant, et pourquoi me fais-tu cette question ?

— C'est que, s'il te plaît, monsieur le bourreau, je prendrai la moitié des coups que tu comptes lui donner, quitte à te les rendre plus tard, bien entendu, et quand je serai plus fort.

Ce fut alors que, pour achever son éducation, le jeune homme entra au collège de Cambridge ; mais, toujours insoucieux du travail régulier comme il l'était des plaisirs ordinaires, sa seule étude fut d'apprendre à nager, sa seule distraction fut de dresser un ours.

En 1806, c'est-à-dire à l'âge de dix-huit ans, il vint rejoindre sa mère à Newstead. Les relations du fils et de la mère n'étaient point très tendres ; presque toujours, au contraire, ils étaient en querelle. Une de ces querelles fut même poussée si loin, qu'un jour, à cinq minutes de distance, la mère et le fils entrèrent, chacun à son tour, chez un pharmacien pour lui demander si l'on n'était point venu lui acheter du poison, et, sur sa réponse négative, pour le prier de n'en pas donner. Outre la petite Marie Duff,

dont il était devenu amoureux à l'âge de neuf ans, Byron, à douze, devint amoureux de sa cousine Parker, pour laquelle il fit ses premiers vers, vers qui ont été perdus, et dont le poète ne se souvenait pas lui-même.

Miss Parker mourut, et céda la place à miss Chaworth, la fille même de celui qui avait été tué par le vieux lord Byron.

Mais, cette fois, ce fut un véritable amour d'adolescent, tendre, profond, et laissant sa trace dans toute la vie. Miss Chaworth était belle, gracieuse et riche.

Hélas ! dit Byron, notre union eût effacé entre nos deux familles les souvenirs du sang versé par nos pères ; elle aurait réuni deux riches patrimoines et deux êtres qui se convenaient assez, et alors, alors... Eh bien, Dieu sait ce qui fût arrivé.

Mais Byron boitait ; mais Byron fuyait tous les exercices où cette difformité pouvait être mise à jour, et, par conséquent, la danse ; miss Chaworth, au contraire, aimait fort à danser. Byron, les bras croisés, le sourcil froncé, la lèvre crispée par la colère, restait debout appuyé à l'angle de quelque porte ou au chambranle de quelque cheminée, tandis que la musique emportait loin de lui celle qu'il aimait, et que conduisait, à travers les figures de la contredanse ou les nœuds de la valse, un danseur ou un valseur plus heureux que lui... Un jour même qu'on disait à Marie Chaworth :

— Savez-vous que Byron paraît fort amoureux de vous ?

— Que m'importe ! répondit Marie.

— Comment ! que vous importe ?

— Eh ! oui, croyez-vous donc que je m'occupe de cet enfant boiteux ?

Byron entendit les questions et les réponses. Ce fut pour lui, il le dit lui-même, comme un coup de poignard au plus profond de son cœur. Il était minuit lorsque ces paroles furent prononcées ; il s'élança hors de la maison comme un fou, et courut sans s'arrêter jusqu'à Newstead, où il tomba presque évanoui en

arrivant.

Un an après, miss Chaworth se maria.

— Tirez votre mouchoir, mon fils, dit un jour, en rentrant chez elle, au jeune homme, lady Byron.

— Et pourquoi, ma mère ?

— Mais parce que j'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre.

— Laquelle ?

— Miss Chaworth est mariée.

Byron tira son mouchoir de sa poche, se moucha, et, avec cette expression de sarcasme que savait si bien prendre son visage en certains moments :

— Est-ce tout ? dit-il.

— Mais n'est-ce point assez ? demanda lady Byron, qui sentait bien ce qu'il y avait de douleur réelle cachée sous cette froideur apparente.

— Assez, pour me faire pleurer ? oh ! non !

Et Byron remit son mouchoir dans sa poche.

Lorsque lady Byron eut annoncé à son fils, par une si cruelle raillerie, le mariage de cette Marie adorée, lorsque Byron, en apparence insensible à cette nouvelle, eut, en souriant, remis dans sa poche le mouchoir qu'aucune larme n'avait mouillé, il rentra dans sa chambre, le pauvre jeune homme au cœur saignant, et, le portrait de l'infidèle à la main, le poète essaya de consoler l'amant, en l'invitant, en l'excitant à se plaindre.

De là les stances, douloureux gémissement d'une âme brisée, adressées par lui à *mistress Muster*.

Hélas ! miss Chaworth, devenue *mistress Muster*, ne devait pas être plus heureuse en mariage que celui qu'elle avait abandonné.

Au mois d'août 1805, elle avait épousé John Muster, écuyer ; elle vécut tristement jusqu'en 1832 ; et, en 1832, elle mourut tristement comme elle avait vécu.

Une bande d'insurgés de Nottingham vint brûler Colwick-

Hall, qu'habitait mistress Muster. D'une santé chancelante déjà, elle se réfugia avec sa fille dans une pépinière où le froid la surprit.

À la suite de ce refroidissement, elle tomba malade, et mourut, on pourrait dire de la même maladie dont était mort Byron, huit ans auparavant.

Ce fut à la suite de sa rupture avec miss Chaworth que Byron parut exclusivement occupé de femmes, de chevaux, de jeu, de chiens, de natation, d'escrime et de tir au pistolet.

Cependant, au milieu de ces exercices et de ces débauches, il avait trouvé moyen d'écrire un livre intitulé *Heures de loisir*.

Il venait de publier ce livre, lorsque lady Morgan, que je devais connaître à mon tour, trente ans après, le rencontra pour la première fois dans le monde.

Voici ce qu'elle en dit :

Mes regards éblouis s'arrêtèrent tout à coup sur un très beau jeune homme dont l'air taciturne tenait le milieu entre le dédain et la timidité. Il était solitaire, les bras croisés sur sa poitrine, dans un coin près de la porte, et l'on sentait que, quoiqu'il fût au milieu d'une foule animée et brillante, il ne faisait point partie de cette foule.

— Comment vous portez-vous, lord Byron ? lui demanda une jolie petite créature fort à la mode à cette époque.

Lord Byron ! à ces mots, tous les braves Byron de la chevalerie anglaise et française se présentèrent à mon esprit ; mais j'ignorais, alors, que le beau jeune homme qui en avait hérité fût destiné à donner à ce nom de plus grands droits à l'admiration de la postérité que les plus vaillants preux de la France et les plus loyaux chevaliers de l'Angleterre qui avaient porté ce nom avant lui. C'est qu'en effet la renommée n'avance que lentement dans notre baronnie de Tirerag, et, quoique lord Byron eût déjà *fait le premier pas* dans la carrière qui se termine par le triomphe de son admirable génie, l'injustice et l'ingratitude de ses concitoyens, je n'en étais encore, quand j'entendis prononcer le mot Byron, qu'au *Pends-toi Byron*, de Henri IV.

Pauvre lady Morgan ! elle n'était pas heureuse dans ses cita-

tions historiques ; mais bah ! elle n'y regardait pas de si près.

C'est à Biron, sans y, que Henri IV fit trancher la tête ; et c'est à Crillon qu'il écrivit : « Pends-toi ! »

Mais cette célébrité littéraire qui manquait à Byron, la critique allait la lui donner. La *Revue d'Édimbourg* attaqua violemment le jeune poète ; l'article était de M. Brougham, devenu depuis lord Brougham.

La vie de lord Byron devait être une lutte. Né boiteux, il était arrivé à être le premier nageur, le premier tireur d'armes, le premier dompteur de chevaux de son époque. On lui nia le génie : il décida qu'il serait le premier poète de son temps.

La réponse à l'article de la *Revue d'Édimbourg* fut cette terrible satire qu'il renvoya aux critiques sous le titre de : *Les Poètes anglais et les Critiques écossais*, avec cette double épigraphe, tirée, l'une de Shakespeare, et l'autre de Pope :

... J'aimerais mieux devenir chat et miauler, que d'être un de ces marchands de ballades rimées... »

... Tels sont nos poètes sans vergogne ; mais, il faut le dire, que nous avons des critiques non moins insensés, non moins misérables que nos poètes...

Cette satire lancée, il n'y avait plus moyen de reculer. Byron appartenait corps et âme à la poésie, cette robe de Nessus qui dévore, mais qui immortalise.

Et, cependant, un instant il balançait : sa naissance lui donnait un siège à la chambre des lords ; il résolut d'aller occuper ce siège. Si ses aristocrates collègues le recevaient bien, qui sait ? peut-être allait-il tout abandonner, même l'idée de son voyage en Perse, avec son ami Hobhouse, pour suivre son condisciple Robert Peel dans la carrière politique. Tout cela va dépendre d'un sourire, d'un serrement de main ; pour ce sourire, pour ce serrement de main, il jettera cette plume qui a écrit les *Heures de loisir* et *Les Poètes anglais et les Critiques écossais* ; il dira adieu au jeu, aux paris, aux courses, à l'ivresse, et se séparera de cette

folle jeunesse que lui a faite l'oubli de miss Chaworth ; il quittera tout, jusqu'à cette femme qui l'a suivi en homme à Brighton, et dont la présence scandaleuse a soulevé d'indignation la pudique aristocratie anglaise !

C'est alors qu'il écrit à sa mère cette lettre qui indique à quel degré de froideur en est le fils avec la mère :

À l'honorable lady Byron.

Newstead-Abbey, 7 octobre 1808.

Chère madame,

Je n'ai pas de lits pour les H***, ni pour qui que ce soit à présent ; d'ailleurs, les H*** couchent à Mansfield. Je ne sache point que je ressemble, comme vous voulez bien le dire, à Jean-Jacques Rousseau ; je n'ai aucune ambition de ressembler à un aussi illustre fou ; mais, ce que je sais, c'est que je vivrai à ma manière et aussi seul que possible. Quand mes appartements seront achevés, je serai fort heureux de vous voir ; mais, dans l'état où est la maison, ce serait inconvenant et incommode pour tous deux. Vous ne pouvez guère avoir d'objection à ce que je rende ma maison habitable, malgré mon départ pour la Perse, départ qui aura lieu au mois de mars ou au mois de mai au plus tard. Puisque vous occuperez cette maison jusqu'à mon retour, en cas d'accident – car j'ai déjà pris toutes mes dispositions pour faire dresser mon testament, dès que j'aurai atteint vingt et un ans –, j'ai eu la précaution de vous assurer la jouissance de la maison et des dépendances pour votre vie. Vous voyez donc que mes arrangements ne sont pas entièrement égoïstes.

Adieu.

Croyez-moi votre bien sincèrement dévoué,

BYRON.

Dans une autre lettre, en date du 6 mars 1809, toujours adressée à sa mère, il ajoute :

Ce que vous dites est très vrai : quoi qu'il arrive, Newstead-Abbey et moi devons rester debout tous deux, ou tomber ensemble. J'ai, maintenant, vécu sur les lieux, et mon cœur y est attaché. Aucune gêne présente, aucune misère à venir, ne me fera abandonner ce dernier débris de notre patrimoine. J'ai en moi-même, soyez tranquille, l'orgueil qui me fera supporter toutes les difficultés. Je sais aujourd'hui ce que c'est que

les privations : je m'y suis fait, et, quand on me proposerait en échange de Newstead la plus belle fortune du pays, je rejetterais bien loin de moi la proposition ; soyez donc tranquille sur ce point. M. H*** parle, à cet égard, en homme d'affaires, et, moi, je sens en homme d'honneur, et, je vous le répète, je ne vendrai pas Newstead-Abbey. *Je prendrai séance parmi les pairs*, à l'arrivée des pièces nécessaires de Carhaix en Cornouailles, et *je tâcherai de faire bientôt quelque figure dans la Chambre. Il me faut un éclat, ou tout est perdu*. Ma satire doit rester secrète pendant un mois encore ; après quoi, vous pourrez en dire ce que bon vous semblera. Lord C*** s'est conduit envers moi d'une manière infâme, et a refusé de donner aucun témoignage sur ma famille au lord chancelier. Je l'ai, en remerciement, rudement châtié, dans mes vers, et il regrettera, j'en suis sûr, de ne pas s'être montré plus facile envers moi. On me dit que ma satire aura du succès ; je l'espère, car le libraire a convenablement agi envers moi – bien entendu comme libraire.

Croyez-moi votre sincèrement dévoué,

BYRON.

P.-S. – Vous aurez hypothèque sur une des fermes.

Mais Byron était condamné d'avance. Avec grand-peine il obtint les papiers dont il avait besoin pour constater ses titres à la pairie, et, trois jours après qu'il eut écrit la lettre qu'on vient de lire, c'est-à-dire le 9 mars 1809, six semaines après sa majorité accomplie, il se présenta à la chambre des pairs.

De cette épreuve, avons-nous dit, allait dépendre toute sa vie. Comme il l'avait écrit à sa mère, sa satire devait rester secrète un mois encore. S'il était bien reçu par ses illustres collègues, la satire restait inédite et le poète inconnu.

Dieu voulut qu'on fût injuste envers un jeune homme, envers un enfant, et même plus qu'injuste, cruel.

Il entra seul à la Chambre, calme en apparence, mais le visage couvert d'une pâleur mortelle ; pas un coup d'œil de bienveillance ne l'encouragea, pas une main ne se tendit vers la sienne ; il chercha un regard ami dans toute l'illustre assemblée, et les regards de l'assemblée se détournèrent de lui.

Alors, sa résolution fut prise dans son cœur. Lord Byron allait

se refaire une seconde noblesse pour la postérité, puisque la sienne était insuffisante à ses contemporains.

Il publia sa satire et partit avec M. Hobhouse, au mois de juin de cette même année 1809.

Chapitre XCVI

BYRON À LISBONNE. — COMMENT IL S'EST BROUILLÉ AVEC LES ANGLAIS. — SON POÈME DE *CHILDE HAROLD*. — SES FOLIES ET SES ENNUIS. — IL SE MARIE. — SES DÉMÊLÉS CONJUGAUX. — IL QUITTE DE NOUVEAU L'ANGLETERRE. — SES ADIEUX À SA FEMME ET À SA FILLE. — SA VIE ET SES AMOURS À VENISE. — IL PART POUR LA GRÈCE. — SON ARRIVÉE À MISSO-LONGHI. — SA MALADIE ET SA MORT.

Les premières nouvelles qu'on reçut du poète voyageur étaient datées de Lisbonne, et portaient l'empreinte de cette raillerie douloureuse qui, poussée à l'extrême, devint du génie.

La lettre était adressée à M. Hodgson, et commençait par ces mots :

Hourra ! mon cher Hodgson, me voilà parti, et même arrivé à Lisbonne. Je suis très heureux ici. J'aime les oranges, et il y en a à foison. De plus, je parle avec les moines un exécration latin qu'ils comprennent comme leur langue naturelle. Je vais dans le monde avec mes pistolets dans ma poche. Je traverse le Tage à la nage, et je galope sur un âne ou sur une mule. Je jure en portugais, comme un Allemand, et, par-dessus le marché, j'ai la foire, et les cousins me dévorent.

Mais qu'importe tout cela ? Il ne faut pas que les gens qui courent après le plaisir tiennent tant au confortable...

Il est vrai qu'à côté de cette raillerie, il devait écrire ces douloureuses lignes de *Childe Harold* :

Personne ne l'aimait, quoiqu'il eût fait du château de ses pères le rendez-vous des débauchés de tous les pays. Il est vrai que, les jours de festin, ils lui prodiguaient toutes les flatteries ; mais il les connaissait, lui, pour des parasites sans cœur. Non, personne ne l'aimait, pas même ses chères courtisanes : les femmes ne recherchent que la richesse et la puissance. Elles sont pareilles aux papillons, la lumière les attire ; et le diable réussit là où eussent échoué les anges.

Le jeune Harold avait une mère : il ne l'avait point oubliée ; mais il

évita de lui faire ses adieux. Il avait une sœur chérie ; mais il ne chercha point à la voir au moment de commencer son long pèlerinage. S'il avait des amis, il n'en embrassa aucun, et, cependant, il aurait tort, celui qui se hâterait de dire que le jeune Harold avait un cœur d'acier. Ô vous qui savez ce que c'est qu'aimer, vous éprouverez cruellement que les adieux brisent le cœur qui comptait sur eux pour calmer ses regrets !

Son château, ses domaines, les charmantes femmes qui avaient doré sa jeunesse, et dont les yeux azurés, la chevelure ondoiyante et les mains de neige eussent ébranlé la sainteté d'un anachorète, sa coupe remplie des vins les plus rares, enfin tout ce qui pouvait séduire les sens, il abandonna tout, sans pousser un soupir, tout, pour franchir les mers, visiter les rivages musulmans, et passer de l'autre côté de cette ligne qui indique le centre de la terre.

Ce fut ainsi qu'il commença son premier voyage, ce fut ainsi qu'il quitta l'Angleterre, et, quand par hasard on demandait, dans le monde aristocrate, quel était ce jeune lord Byron qui venait de se faire inscrire au registre de la pairie, les mieux renseignés répondaient :

— C'est un jeune fou, petit-neveu de ce vieux Byron qui a tué M. Chaworth en duel ; il possède une vieille abbaye tombant en ruine, une fortune morcelée et perdue. Quand il était au collège, où il n'a jamais rien voulu faire, il vivait avec un ours. Depuis qu'il en est sorti, il vit avec des filles et des escrocs, s'enivre en buvant dans un crâne humain, et, quand il est ivre, il fait des vers.

Byron était parti brouillé avec les hommes. Une strophe du premier chant du poème qu'il rapportait devait le brouiller avec les femmes, ce qui est bien pis :

Les joues de la fille de l'Espagne portent une fossette creusée par le doigt arrondi de l'Amour ; sa bouche, nid de baisers toujours prêts à s'envoler, dit à son amant : « Mérite-nous par ton courage, et nous sommes à toi. » Que la fierté de son regard est pleine de charmes ! Le soleil n'a pu dépouiller son teint de sa fraîcheur et de son doux coloris, que ses rayons rendent encore plus séduisant ! Qui donc, vous ayant vues, belles filles de l'Ibérie, pourrait aller chercher dans le Nord des beautés plus

pâles ? Hélas ! que, près des vôtres, leurs formes semblent pauvres, frêles et languissantes !

Un tel anathème lancé par le poète sur cette Angleterre, que Shakespeare a comparée à un nid de cygnes au milieu d'un vaste étang, devait avoir un long retentissement, car le poème dont Byron rapportait le premier chant, écrit dans ses voyages, devait avoir un immense succès.

Ce poème, c'était *Le Pèlerinage de Childe Harold*.

Byron avait visité le Portugal, le midi de l'Espagne, la Sardaigne et la Sicile ; puis il avait traversé l'Albanie et l'Illyrie, parcouru la Morée, et s'était arrêté à Thèbes, à Athènes, à Delphes et à Constantinople.

Le retour était pour lui une triste chose, s'il faut en croire ce qu'il en dit lui-même :

L'avenir qui m'attend en Angleterre n'est rien moins que riant : embarrassé dans ma fortune, indifférent à mes compatriotes, vivant solitaire, n'éprouvant aucun besoin de voir le monde, l'esprit plein de force, mais le corps miné par la fièvre, je rentre dans mon pays sans joie, sans espérance, sans dessein. Le premier individu que je rencontrerai sera un homme de loi, le second un créancier ; puis viendront les fermiers, les gardiens, et toute cette aimable engeance qui grouille sur une propriété contestée. En somme, je suis dégoûté, triste et malade, et, quand j'aurai un peu réparé mes irréparables affaires, je me remettrai immédiatement en route, et retournerai en Espagne ou en Orient. Car, là, du moins, m'attend un ciel sans nuages, et, éloigné de l'Angleterre, je serai en même temps éloigné de toutes les choses qui m'importunent.

Et celui qui parlait ainsi avait vingt-quatre ans à peine ! il portait un des plus beaux noms des trois royaumes ! il était pair d'Angleterre, et allait devenir le premier poète de son époque !

Il est vrai que c'était son premier chant du *Jeune Harold* qui allait lui révéler cette dernière qualité.

Il vendit son poème deux cents livres sterling.

Deux mois après le retour du poète, sa mère mourut – c'était en 1811, en Écosse – ; elle mourut subitement.

Un jour, dit lord Byron, j'appris qu'elle était malade ; le lendemain, j'appris qu'elle était morte.

Ce ne fut pas tout. Presque dans le même temps, MM. Wingfield et Mathews, ses deux meilleurs amis, moururent aussi.

Il y a, écrit lord Byron à M. Davies, une fatalité qui pèse sur moi. Ma mère est morte ; mes deux amis sont morts !... Que puis-je dire ou faire ?... Viens à moi ; je suis désolé, et seul au monde !

La trace de cette douleur se retrouve à la fin du dernier chant du *Jeune Harold*.

Cruelle Mort ! dit le poète, tu m'as ravi tout ce que tu pouvais me ravir : une mère, des amis, et, enfin, celle qu'un sentiment plus doux que l'amitié unissait à mon sort... Dis, à quel homme tes traits furent-ils plus funestes ? Chaque jour, de nouvelles infortunes ont empoisonné, les unes après les autres, les sources de mon bonheur...

Quel est le plus sombre des malheurs qui affligent la vieillesse ? quel est celui qui creuse la plus profonde ride sur un front soucieux ? N'est-ce pas de voir tout ce que l'on a aimé en ce monde rayé du livre de la vie ? N'est-ce pas de demeurer seul et isolé sur la terre comme je le suis déjà ? Je fléchis le genou devant le Seigneur, dont le bras a pesé sur moi, a brisé tous les liens de mon existence, et détruit toutes les espérances de mon cœur. Écoutez-vous donc rapidement, jours inutiles, vous n'avez plus de chagrins à m'apporter, puisque le temps a privé mon âme de tout ce qui faisait la joie de mon âme, et a répandu sur mes jeunes années toutes les douleurs de la vieillesse !

Ce dut être un grand triomphe pour Byron que l'immense succès qui salua l'apparition du premier chant de son poème d'*Harold* ; le second avait été fait depuis son retour en Angleterre, comme le prouve la strophe consacrée à la mort de sa mère.

Il n'y eut pas jusqu'à la *Revue d'Édimbourg* qui ne fit amende honorable, avouant qu'elle s'était trompée en refusant la vocation à l'auteur des *Heures de loisir*.

Lord Byron, disent cette fois les critiques écossais, a singulièrement profité depuis sa dernière comparution à notre tribunal ; voici un volume

plein d'originalité et de talent. Non seulement l'auteur y expie les péchés littéraires de sa minorité, mais encore il promet davantage.

Les deux chants réunis de *Childe Harold* furent payés à lord Byron six cents livres sterling, et eurent un tel succès, que le troisième lui fut payé quinze cent soixante et quinze livres, et le quatrième deux mille cent livres.

Ce fut alors que l'on dit avec raison qu'il vendait ses poèmes une guinée le vers.

Avec le succès vint la mode : chacun voulut voir et avoir ce poète qui apparaissait tout à coup, brillant météore, enflammant le ciel là où régnait la plus profonde obscurité. On le regarda au visage, et l'on vit qu'il était beau ; on prononça son nom, et l'on se rappela que, par son père, il était de naissance illustre, que, par sa mère, descendante de Jane Stuart, fille de Jacques II d'Écosse, il était de naissance royale. Il disait, dans son poème, qu'il avait tout vu, tout épuisé, qu'il avait passé par toutes les erreurs et même par le crime ; il disait – chose bien plus extraordinaire pour un poète de vingt-cinq ans ! – qu'il ne voulait plus aimer les plus belles femmes de Londres. Ces *frêles et languissantes fleurs du Nord*, comme il les appelait, jurèrent à leur tour de le faire manquer à son serment.

Ce n'était pas chose difficile pour qui connaissait lord Byron ; beaucoup réussirent sans trop de peine ; celle qui réussit avec le plus de bruit fut lady Caroline Lamb.

C'était la fille du comte de Bemborough ; elle avait épousé, en 1805, Williams Lamb, second fils de lord Melbourne.

Byron l'aima follement ; il lui offrit de l'enlever.

Elle refusa.

Quelle cause amena entre eux une rupture si amère, que lady Lamb fit contre son ancien amant le roman de *Glenarvon*, et que celui-ci la traita avec tant de dédain pendant le reste de sa vie ? C'est ce que nous eussent certainement appris les Mémoires de lord Byron, brûlés par sir Thomas Moore – et brûlés, qui sait ? peut-être à cause de cet épisode.

Ce fut après cette brouille que Byron se fit la réputation de dandy, qu'il devint l'homme indispensable des eaux, des raouts. Puis cette vie eut l'issue qu'elle devait avoir : le poète tomba dans l'ennui et dans le dégoût. Aussi, le 17 février 1814, écrivait-il :

Me voilà seul ici, quand je devrais être chez H****, qui m'avait invité à dîner ; mais je m'ennuie si profondément, que je ne me surprends nulle envie d'aller en quelque lieu que ce soit ; Hobhouse prétend que je suis un loup-garou, un revenant solitaire, c'est vrai.

Une singulière idée vint, alors, au misanthrope, à l'homme blasé, au poète à bout d'inspirations : ce fut celle de se marier.

Il a usé toute la première phase de sa vie ; il aspire à quelque chose d'inconnu, fût-ce dans la douleur.

Ce quelque chose d'inconnu dans la douleur, en effet, lady Byron le lui garde.

Mais ce qu'il y a de curieux en lui, c'est qu'il veut se marier, voilà tout. Se marier pour le mariage, et non pour la femme. Lui qui a parié cinquante livres sterling avec M. Hay qu'il ne se mariera jamais, il est si pressé de se marier, que peu lui importe qui il épousera.

Il causait de ce projet avec lady Melbourne ; lady Melbourne proposait une jeune fille que ne connaissait pas Byron ; Byron proposait miss Milbanke.

— Vous avez tort, dit lady Melbourne, et tort par deux raisons : d'abord, parce que vous avez besoin d'argent, et que miss Milbanke ne vous apporterait en mariage que dix mille livres sterling ; ensuite, parce que vous avez besoin d'une femme qui vous admire, et que miss Milbanke n'admire qu'elle.

— Eh bien, donc, dit lord Byron, comment s'appelle votre jeune fille, à vous ?

Lady Melbourne lui dit son nom.

Byron écrivit à l'instant même aux parents, qui répondirent par un refus.

— Bon ! dit Byron ; vous voyez bien que c'est miss Milbanke que je dois épouser.

Et il se mit à table, et écrivit à miss Milbanke pour lui faire part de son désir.

Mais lady Melbourne ne comptait point se rendre ainsi ; la lettre de Byron achevée, elle la lui arracha des mains, et alla la lire près d'une fenêtre, tandis que Byron restait tranquille à sa place.

La lettre lue :

— Voilà, en vérité, une charmante lettre, dit lady Melbourne, et il serait fâcheux qu'elle ne parvînt point à son adresse.

— Alors, dit Byron, rendez-la-moi, que je la cachette et que je l'envoie.

Lady Melbourne rendit la lettre à Byron, qui la cacheta et la fit parvenir à son adresse.

Le 2 janvier 1815, il se maria dans la maison de sir Ralph Milbanke.

Le même jour, il envoya les cinquante livres sterling à M. Hay, sans attendre que celui-ci les lui demandât.

Un mois après, jour après jour, il écrivait :

La lune de miel est passée ; je m'éveille et je me trouve marié ! Swift dit que l'homme sage restera garçon ; mais, moi, je dis que, pour un fou, le mariage est le plus délicieux état possible.

La lune de miel s'était passée chez sir Noël Milbanke ; après quoi, les jeunes époux allèrent dans leur maison de Piccadilly. Mais, là, commencèrent les tourments du ménage. Les dix mille livres sterling de dot de miss Milbanke n'avaient fait qu'irriter les créanciers de lord Byron ; c'est une race qui arrive parfois à s'endormir, quand on ne lui donne rien du tout, car, alors, elle désespère ; mais les acomptes la réveillent et la rendent féroce. Alléchés par les deux cent quarante mille francs qu'ils avaient touchés, les créanciers ne laissèrent plus aux mariés un moment de repos ; au fur et à mesure que ces tracasseries augmentaient, les

relations des deux époux devenaient plus rares et plus froides. Enfin, au moment où son mari était le plus malheureux, où son titre seul de pair le sauvait de la prison, lady Byron quitta Londres, sous le prétexte de visiter son père. Les adieux furent convenables, affectueux même ; les deux époux devaient se réunir un mois après. Pendant le voyage, lady Byron écrivit une lettre fort tendre à son mari ; puis, un matin, lord Byron apprit, par son beau-frère, sir Ralph Milbanke, qu'il lui fallait renoncer à l'espoir de jamais revoir sa femme et sa fille.

D'où vint cette triste rupture, qui, malgré les prières de Byron, se termina par un divorce ? Le poète l'attribua à l'influence de mistress Charlment, gouvernante de lady Byron, et il fit contre elle cette satire terrible qui a pour titre : *Esquisse d'une vie privée*.

Alors, de tous côtés, s'éleva, contre celui qui, à force de génie, avait déjà vaincu ce que l'on pourrait appeler une première coalition, une clameur immense venant à la fois du monde et des journaux. Il y a, comme cela, dans la vie des hommes haut placés, et, par conséquent, placés en vue de tous, de ces tempêtes inattendues dont on ne soupçonne pas l'existence au moment même où elles s'amassent sur la tête menacée. Pareilles à des trombes, elles s'abattent, alors, sur le poète, qu'il se nomme Schiller ou Dante, Ovide ou Byron, se prennent à tout, mordent au corps et au cœur, tordent sa renommée, renversent sa réputation, déracinent son honneur ; ces tempêtes sont composées des inimitiés, des haines, des jalousies que son génie lui a faites ; hyènes qui l'escortent dans sa route nocturne, qui n'osent point l'attaquer, s'il reste ferme et debout, mais qui s'élancent sur lui, du moment où il chancelle, mais qui le dévorent, du moment où il tombe.

Byron comprit qu'il lui fallait céder la place à ses ennemis, quitter l'Angleterre, et aller chercher de la force contre ses concitoyens dans l'impartialité de l'étranger.

Le 25 avril 1816, il partit. Pendant les six ans qu'il venait de passer à Londres, il avait publié les deux premiers chants de *Chil-*

de Harold, Le Giaour, La Fiancée d'Abydos, Le Siège de Corinthe, Lara et Le Corsaire.

Il partit, et ses adieux les plus tristes furent pour sa femme, qui l'exilait ; pour sa fille, qu'il avait à peine entrevue, et qu'il ne devait pas revoir.

Adieu ! et, si c'est pour toujours, eh bien, soit ! pour toujours, adieu ! C'est en vain que tu refuses de me pardonner ; jamais mon cœur ne se révoltera contre toi.

Hélas ! que ne peut-il s'ouvrir à tes yeux, ce cœur sur lequel tu as si souvent reposé ta tête, alors que tu dormais de ce paisible sommeil dont tu ne dormiras plus ! Que ne peux-tu connaître ses plus secrètes pensées ! alors tu avouerais que tu es injuste en le méprisant ainsi.

Ainsi donc, nous allons vivre éloignés ; ainsi donc, chaque matin nous réveillera sur une couche veuve et solitaire ! Quand tu chercheras à te consoler en te rapprochant de ta fille, quand ses premiers mots frapperont ton oreille, ces premiers mots que tu lui apprendras à balbutier seront-ils ceux-ci : « Mon père... » son père ! dont elle ne recevra jamais les caresses ? Quand ses petites mains te serreront contre elle, quand ses lèvres iront chercher les tiennes, pense à celui qui fera éternellement des vœux pour ton bonheur, et, si les traits de notre enfant ressemblent à celui que tu ne dois plus revoir, eh bien, peut-être à leur vue ton cœur, se souvenant de moi, palpitera-t-il encore pour moi !

Voilà pour la mère, et, maintenant, voici pour la fille :

Ressembleras-tu à ta mère, ô mon cher enfant, mon Ada, seule fille de mon cœur, seule espérance de ma maison ? Lorsque je contemplai pour la dernière fois l'azur de tes yeux célestes, je reçus ton doux sourire, et te dis : « Au revoir ! » Et, voilà que, cette fois, je m'éloigne bien réellement de toi ; voilà qu'aujourd'hui, je te quitte sans espérance, et que je te dis : « Adieu ! »

Ô ma fille, ce chant commence par ton nom. c'est encore par ton nom que je l'achèverai ; je ne puis ni te voir ni t'entendre, mais jamais père ne s'identifia comme moi avec sa fille. Tu seras l'amie qui consolera mon ombre, quand auront fui les années que je dois vivre. Tu ne dois pas connaître les traits de mon visage ; mais ma voix retentira dans tes rêves, et ma voix paternelle, sortant de la tombe pour te parler de

mon amour, parviendra jusqu'à ton cœur, quand le mien sera déjà glacé par la mort.

Veiller sur ta jeune intelligence ; attendre ton premier sourire ; suivre en toi les progrès de la vie ; te voir comprendre peu à peu les objets qui te semblent encore des merveilles ; te bercer doucement sur mes genoux ; poser sur tes lèvres le baiser paternel ; hélas ! ces tendres soins n'étaient pas faits pour moi ; ils eussent, cependant, endormi mon cœur, que je sens en proie à une émotion vague et indéfinissable, qui n'est autre chose que ce besoin paternel de voir et de caresser mon enfant. Oh ! n'est-ce pas que tu m'aimeras, quand même la haine te serait présentée comme un devoir ? N'est-ce pas que, te fût-il défendu de prononcer mon nom, comme si mon nom était un de ces mots sinistres, présage de malheur et de honte, n'est-ce pas que tu m'aimeras, même lorsque la mort nous aura séparés ? N'est-ce pas que, lorsqu'on voudrait faire sortir de tes veines tout le sang que tu tiens de ton père, n'est-ce pas que, tant qu'une goutte de ce sang demeurera dans tes veines, n'est-ce pas que tu ne saurais cesser de m'aimer ?

Enfant de l'amour, tu naquis, cependant, au milieu des angoisses de la douleur, et tu fus nourrie d'amertume. Hélas ! tels furent les éléments qui formèrent le cœur de ton père, tels sont ceux qui ont formé le tien. Mais, au moins, toi, le feu qui consumera ta vie sera moins dévorant, et il te restera l'espérance pour embellir tes jours. Paix au berceau où ton enfance sommeille ! et, moi, des plaines de la mer, moi, du sommet des monts qui vont être tour à tour ma demeure, je renverrai sur toi toutes les bénédictions que ton amour enfantin eût appelées sur ma tête, si je n'eusse point été forcé de te quitter !...

— Ah ! dit madame de Staël – cette pauvre exilée qui, en face du lac Léman, regrettait son ruisseau de la mer du Bac –, ah ! j'aurais voulu être malheureuse comme lady Byron, et inspirer à mon mari de pareils vers !

Soit ; mais c'eût été un singulier ménage que celui qu'eussent fait lord Byron et madame de Staël.

Cette fois, Byron ne s'éloignait pas si rapidement. On eût dit qu'il pouvait distendre, mais non briser le double lien qui l'attachait à l'Angleterre.

Il aborda en Belgique, visita le champ de bataille de Waterloo,

encore humide du sang de trois peuples, descendit le Rhin, et alla se fixer aux bords du lac de Genève. — Ce fut là qu'il connut madame de Staël, à peu près aussi exilée sous la Restauration que sous l'Empire.

Au milieu des magnifiques tableaux du lac Léman, dit Byron, mon plus grand bonheur fut d'arrêter mes yeux sur l'auteur de *Corinne*.

Ce fut à Deodati que Byron, pour renouveler son exploit d'Abydos, traversa le lac de Genève sur une largeur de quatre lieues.

Ce fut à Deodati qu'il écrivit le troisième chant de *Childe Harold, Le Prisonnier de Chillon* et *Manfred* — *Manfred*, dont Goethe, dans un journal allemand, réclama l'idée originale, comme si *Manfred* ne descendait pas de Satan aussi directement que *Faust* descend de Polichinelle !

Ô pauvre grand homme ! qui, avec ta renommée européenne et ta réputation gigantesque, réclames la feuille qu'un poète, ton frère, a le malheur d'arracher en passant à ton laurier touffu.

Ne semble-t-il pas entendre d'Alembert dire de l'auteur de *Zaïre* et du *Dictionnaire philosophique* :

— Cet homme est incompréhensible ! il a de la gloire pour un million, et il en veut encore pour un sou !

Byron se vengea en dédiant à Goethe je ne sais plus lequel de ses poèmes.

Au mois d'octobre, Byron partit pour l'Italie, fit une halte à Milan, où il visita la bibliothèque ambrosienne ; une autre à Vérone, où il visita le tombeau de Juliette ; puis il s'installa à Venise, où il est passé à l'état de tradition.

Venise n'avait jamais possédé de chevaux, à part les quatre chevaux de bronze qui figurèrent pendant douze ans sur l'arc de triomphe du Carrousel.

Byron, qui ne sortait jamais à pied, fit le premier piaffer des chevaux vivants sur la place Saint-Marc, sur le quai des Esclavons, sur les bords de la Brenta.

Ce fut là que se développa le véritable roman de sa vie ; là, il vécut un instant entre trois amours qui représentaient les trois classes de la société vénitienne : Marguerite, Marianne et...

Hélas ! la plus infidèle des trois, celle que je ne nomme point, ce fut la grande dame.

Ce fut celle qu'il aimait le plus peut-être, plus que miss Chaworth, plus que Caroline Lamb.

Cette femme, chose singulière ! est encore aujourd'hui, trente-trois ans après l'époque que nous citons, une charmante femme.

Je l'ai connue à Rome dans tout l'éclat de sa beauté, et, alors, elle était presque aussi merveilleuse à entendre qu'à regarder, à écouter qu'à voir.

Elle ne vivait, en réalité, que du souvenir du grand poète qu'elle avait aimé. On eût dit que le temps qu'avait duré cet amour était la seule partie lumineuse de sa vie, et qu'en se retournant, elle dédaignait de regarder dans l'obscurité du reste de son existence.

Alors, si j'eusse parlé d'elle, je l'eusse nommée ; alors, j'eusse raconté nos promenades, au clair de la lune, au Forum et au Colisée ; j'eusse répété ce qu'elle me disait à l'ombre de ces ruines immenses, où elle ne savait parler que de l'illustre mort qui avait foulé avec elle les mêmes pierres que nous foulions, qui, avec elle, s'était assis où nous étions assis. Oh ! madame ! madame ! pourquoi avez-vous été infidèle au souvenir du poète, quand ce souvenir grandissant avait, aidé de la mort, fait de l'amant un dieu ?

Dites, avoir été la maîtresse de Byron, n'était-ce donc pas un titre aussi beau que le titre, quel qu'il fût, qu'un nouvel époux pouvait vous donner ? Oh ! si j'osais dire ce que Déjazet disait un jour à George, à propos de Napoléon !

Il est vrai que Byron, avec toutes ses fantaisies, toutes ses excentricités, toutes ses manies, ne devait pas être un amant bien agréable. Mais, alors, c'était à Byron vivant qu'il fallait être infidèle, et non à Byron mort. On a pardonné à Joséphine, impé-

ratrice, ses infidélités des Tuileries ; on n'a point pardonné à Marie-Louise, veuve, son infidélité de Parme.

N'en parlons plus, madame, et ne nous souvenons plus que de ce que Byron écrivit à Venise.

C'est à Venise qu'il composa *Marino Faliero*, *Les Deux Foscari*, *Sardanapale*, *Caïn*, *La Prophétie de Dante*, et le troisième et le quatrième chant de *Don Juan*.

Il était là, en 1820 et 1821, lorsque Naples se souleva. Il écrivit aux Napolitains, et proposa au gouvernement sa bourse et son épée.

Aussi, lorsque arriva la réaction, lorsque, pour la seconde fois, Ferdinand revint de Sicile, lorsque les listes de proscription parcoururent l'Italie, craignit-on que Byron ne fût exilé comme les autres.

Les pauvres de Ravenne adressèrent, alors, une pétition au cardinal pour qu'il lui fût permis de rester.

C'est que cet homme, qui, tout haut et en plein jour, offrait mille louis aux Napolitains, c'est que cet homme était, pour les pauvres de Venise et des environs, une source inépuisable de pitié ; jamais un pauvre ne tendit la main vers lui et ne la retira vide, même au moment de sa plus grande gêne, et plus d'une fois il emprunta pour donner.

Il savait bien cela quand il disait :

Ceux qui m'ont si longtemps et si cruellement persécuté triomphent, et justice ne me sera rendue que quand cette main sera aussi froide que leur cœur.

Aussi, partout où il passa, laissa-t-il la trace que laisse le feu : il éblouit, réchauffa ou brûla.

En 1821, Byron quitta Venise – Venise, dans les rues de laquelle personne ne l'avait jamais vu marcher ; la Brenta, sur les rives de laquelle personne ne l'avait jamais vu se promener ; cette place Saint-Marc, dont il n'avait, disait-on, jamais contemplé les merveilles que du haut d'une fenêtre, tant il craignait de révéler

aux beautés de Venise la légère difformité de sa jambe, que ne pouvait parvenir à dissimuler la largeur de son pantalon.

De Venise, il se rendit à Pise. Là, deux nouvelles douleurs l'attendaient : la mort d'une fille naturelle qu'il avait eue d'une Anglaise, et dont il envoya le corps en Angleterre, et la mort de son ami Shelley, qui se noya en allant de Livourne à Lerici.

Pour épargner au cadavre les discussions que n'eussent pas manqué de soulever les prêtres italiens, il fut résolu qu'on le brûlerait à la manière antique.

Trélauney, le hardi pirate, était là : il raconte ces étranges funérailles, comme il raconte sa chasse au lion, son combat avec le prince malais. Digne compagnon du noble poète et poète lui-même, son livre est une source de tableaux merveilleux, d'autant plus merveilleux qu'ils sont toujours vrais, quoique toujours incroyables.

Nous étions sur le rivage, dit Trélauney ; devant nous étaient la mer avec ses îles, derrière nous les Apennins, et, à côté de nous, un immense bûcher dont la flamme, fouettée par le vent de mer, prenait mille formes plus fantastiques les unes que les autres. Le temps était très beau ; les vagues assoupies de la Méditerranée baisaient mollement le rivage ; le sable, d'un jaune d'or, contrastait avec l'azur profond du ciel ; les montagnes dressaient jusqu'aux nues leurs cimes de glace, et la flamme du bûcher continuait de monter hardiment dans les airs...

De Pise, Byron se rendit à Gênes. Ce fut dans cette ville, reine déchue de la Méditerranée, qu'il conçut l'idée d'aller en Grèce, et de faire pour cette *Niobé des nations*, comme il l'appela, ce que Naples n'avait point été digne qu'il fît pour elle. Jusque-là, Byron ne s'était dévoué qu'à des individus ; il lui restait à se dévouer pour un peuple.

Au mois d'avril 1823, il entra en communication avec le comité grec, et, vers la fin de juillet, il quitta l'Italie.

Sa réputation avait grandi d'une façon immense, non seulement en France, non seulement en Allemagne, mais encore en Angleterre.

Un fait donnera une idée de la hauteur à laquelle cette réputation était parvenue.

Une sédition avait éclaté en Écosse, dans le comté où était situé l'héritage de la mère du poète. Les rebelles devaient traverser les propriétés de lady Byron pour atteindre le but de leur course. Sur la limite de ces propriétés, ils convinrent de ne passer qu'un à un, afin de ne tracer dans l'herbe que l'espace étroit d'un sentier.

Cette précaution contrastait singulièrement avec leur conduite sur les propriétés voisines, qu'ils avaient complètement dévastées.

Byron citait souvent ce trait avec orgueil.

— Voilà, disait-il, qui me venge de la haine de mes ennemis.

Avant de quitter l'Italie, il écrivit sur la marge d'un livre qu'on lui avait prêté :

Si tout ce que l'on dit de moi est vrai, je suis indigne de revoir l'Angleterre ; si tout ce que l'on dit de moi est faux, l'Angleterre est indigne de me revoir.

Au reste, ses pressentiments lui disaient qu'il l'avait quittée pour toujours, et lady Blessington m'a raconté, à moi-même, que, se trouvant à Gênes avec Byron, qui s'embarquait le lendemain, Byron lui avait dit :

— Nous voici réunis, c'est vrai ; mais, demain, nous allons être séparés, et qui sait pour combien de temps ? Quant à moi, j'ai quelque chose là – et il posa la main sur son cœur – qui me dit que nous nous voyons pour la dernière fois ; je vais en Grèce, je n'en reviendrai pas !

Vers la fin de décembre, Byron débarqua en Morée, et, quelques jours après, malgré la flotte turque qui assiégeait Missolonghi, il pénétra dans la place, au milieu des cris enthousiastes de la population, qui le conduisit en triomphe à la maison qu'on lui avait préparée.

Une fois là, Byron n'eut plus qu'une espérance : voir

trionpher la cause à laquelle il s'était dévoué, ou mourir en défendant de nouvelles Thermopyles.

Ni l'une ni l'autre de ces deux faveurs ne devait lui être accordée.

Le 15 février 1824, il fut saisi d'un accès de fièvre qui, tout en s'évanouissant rapidement, le fit cruellement souffrir, et l'affaiblit beaucoup.

Cependant, aussitôt remis, il reprit ses courses à cheval, qui étaient ses grandes distractions de chaque jour.

Le 9 avril, il fut très mouillé dans sa promenade, et, à son retour, quoiqu'il eût complètement changé d'habits, il se sentit indisposé. En effet, il était resté plus de deux heures dans des vêtements humides.

Pendant la nuit, il eut un peu de fièvre, et cependant dormit assez bien ; mais, le 10, vers onze heures du matin, il se plaignit d'un violent mal de tête, et de douleurs dans les bras et dans les jambes.

L'après-midi, il n'en monta pas moins à cheval.

Son vieux domestique, Fletcher, au récit duquel nous empruntons ces derniers détails, l'attendait au retour.

— Eh bien, lui demanda-t-il, comment se trouve milord ?

— La selle n'était point sèche, répondit Byron, et je crains bien que cette humidité ne m'ait rendu malade.

En effet, le lendemain, il fut facile de voir que l'indisposition devenait plus sérieuse : Byron avait eu la fièvre toute la nuit et paraissait très affaibli.

Fletcher lui prépara un peu d'arrow-root ; il en prit deux ou trois cuillerées ; puis, rendant le breuvage au vieux serviteur :

— C'est excellent, dit-il ; mais je n'en puis boire davantage.

Le troisième jour, Fletcher commença d'être sérieusement inquiet. Jamais, dans les rhumes précédents, son maître n'avait perdu le sommeil, et, cette fois, il ne pouvait absolument dormir.

Il alla donc chez les deux médecins de la ville, les docteurs Bruno et Millingen, et leur fit plusieurs questions sur la maladie

dont ils croyaient lord Byron atteint.

Tous deux affirmèrent au vieux valet de chambre qu'il n'avait rien à craindre, que son maître ne courait aucun danger. Ils ne demandaient que deux ou trois jours pour le remettre sur pied, et, alors, disaient-ils, il n'y paraîtrait plus.

Cela se passait le 13.

Le 14, malgré l'assurance des deux docteurs, voyant que la fièvre ne quittait pas son maître, et que le malade ne dormait point, Fletcher supplia Byron de lui permettre d'envoyer chercher le médecin Thomas, de Zante.

— Consultez là-dessus les deux docteurs, répondit le malade, et faites ce qu'ils vous diront.

Fletcher obéit. Les deux docteurs répondirent que l'adjonction d'un troisième médecin leur paraissait tout à fait inutile. Fletcher vint apporter cette réponse à son maître, qui secoua la tête et dit :

— J'ai bien peur qu'ils n'entendent rien à ma maladie.

— Mais, en ce cas, insista Fletcher, faites venir un autre médecin, milord.

— Ils me disent, continua Byron sans répondre directement à Fletcher, ils me disent que c'est un rhume comme ceux que j'ai déjà eus.

— Et, moi, répondit le valet de chambre, je suis sûr, milord, que vous n'en avez jamais eu de si sérieux.

— Moi aussi, reprit Byron.

Et il tomba dans une rêverie dont aucune instance ne put le tirer.

Le 15, Fletcher, qui, avec la prescience du dévouement, devinait la position de son maître, fit de nouvelles instances pour qu'on lui permît d'aller chercher le docteur Thomas. Mais les médecins de Missolonghi continuèrent d'affirmer qu'il n'y avait rien à craindre.

Jusque-là, on avait traité le malade avec des purgatifs qui paraissaient d'autant plus violents que Byron, n'ayant rien pris depuis huit jours, qu'une ou deux tasses de bouillon, ne pouvait

rien rendre ; les efforts et la fatigue étaient donc extrêmes, et redoublaient la faiblesse qu'entraînait la privation de sommeil.

Le 15, au soir, cependant, les médecins commencèrent à s'inquiéter et parlèrent de saigner le malade ; mais lui s'y opposa vigoureusement, demandant au docteur Millingen s'il regardait cette saignée comme urgente. Le docteur répondit qu'il croyait pouvoir, sans inconvénient, attendre au lendemain. En conséquence, ce ne fut que le 16, au soir, que Byron fut saigné au bras droit. On lui tira seize onces de sang.

Le sang était très enflammé.

Le docteur Bruno regarda ce sang, et secoua la tête.

— Je lui avais toujours dit qu'il avait besoin d'être saigné, murmura-t-il ; mais jamais il n'a voulu se laisser faire.

Alors, il s'éleva entre les médecins une grande dispute sur le temps perdu.

Fletcher proposa de nouveau d'envoyer à Zante chercher le docteur Thomas ; mais les médecins lui répondirent :

— C'est inutile ; avant son arrivée, ton maître sera hors de danger ou n'existera plus.

Et cependant le mal continuait d'empirer. Le docteur Bruno fut d'avis de pratiquer une seconde saignée.

Ce fut Fletcher qui annonça à son maître que les deux médecins regardaient cette saignée comme indispensable. Cette fois, lord Byron ne fit aucune difficulté ; il tendit le bras, et dit :

— Voici mon bras ; qu'ils fassent ce qu'ils voudront.

Puis il ajouta :

— Quand je te disais, Fletcher, qu'ils n'entendaient rien à ma maladie.

Byron s'affaiblissait de plus en plus. Le 17, au matin, il fut saigné une fois ; le même jour, dans l'après-dînée, il fut saigné deux fois.

Chacune de ces saignées fut suivie d'un évanouissement.

Ce jour-là, Byron commença de perdre l'espoir.

— Je ne puis pas dormir, dit-il à Fletcher, et vous savez que,

depuis une semaine, je n'ai point dormi ; or, il est connu qu'un homme ne peut rester sans dormir qu'un certain temps ; ce temps écoulé, il devient fou, sans qu'on puisse le sauver. Aussi, j'aimerais mieux me brûler dix fois la cervelle que de devenir fou. Je ne crains pas la mort, et je la verrai venir avec plus de calme qu'on ne croit.

Le 18, Byron eut tout à fait la certitude de sa fin prochaine.

— Je crains, dit-il à Fletcher, que Tita et vous ne tombiez malades en me veillant ainsi nuit et jour.

Mais tous deux refusèrent de prendre du repos.

Dès le 16, Fletcher, voyant que la fièvre de son maître amenait le délire, avait eu soin de mettre hors de sa portée son stylet et ses pistolets.

Le 18, il répéta plusieurs fois que les médecins de Missolonghi ne connaissaient rien à sa maladie.

— Mais, alors, observa pour la dixième fois Fletcher, permettez-moi donc d'aller chercher le docteur Thomas à Zante.

— Non, n'y allez pas... Envoyez-y, Fletcher ; mais alors dépêchez-vous.

Fletcher ne perdit pas une seconde, et envoya un messenger. Le messenger parti, il annonça aux deux médecins qu'il venait d'envoyer chercher le docteur Thomas.

— Vous avez très bien fait, dirent ceux-ci ; car nous commençons nous mêmes à être fort inquiets.

Fletcher rentra dans la chambre de son maître.

— Eh bien, demanda celui-ci, avez-vous envoyé ?

— Oui, milord.

— Tant mieux ! je désire savoir ce que j'ai.

Quelques instants après, un nouvel accès de délire le prit.

À la fin de cet accès, et, en revenant à lui :

— Je commence à croire, dit-il, que je suis sérieusement malade. Si je mourrais plus vite que je ne le crois, je désire vous donner quelques instructions. Vous auriez soin de les faire exécuter, n'est-ce pas ?

— Oh ! milord, vous pouvez être certain de mon dévouement, répondit le valet de chambre ; mais vous vivrez assez longtemps, je l'espère, pour faire exécuter vous-même vos volontés.

— Non, dit Byron en secouant la tête, non, c'en est fait... Il faut donc que je vous dise tout, Fletcher, et cela, sans perdre un moment.

— Milord, demanda le valet de chambre, irai-je chercher une plume, de l'encre et du papier ?

— Oh ! non, nous perdriions trop de temps, et nous n'en avons pas à perdre. Faites attention.

— J'écoute, milord.

— Votre sort est assuré.

— Ah ! milord, s'écria le pauvre valet de chambre fondant en larmes, je vous supplie de vous occuper de choses plus importantes.

— Oh ! mon enfant, murmura le moribond, ma chère fille, ma pauvre Ada, si j'avais pu la voir ! Vous lui porterez ma bénédiction, Fletcher ; vous la porterez aussi à ma sœur Augusta et à ses enfants... Vous irez également chez lady Byron... Dites-lui... dites-lui tout !... Vous êtes bien dans son esprit...

La voix manqua au malade ; quoiqu'il fît des efforts pour continuer de parler, le valet de chambre ne pouvait plus saisir que des mots entrecoupés, au milieu desquels, avec grand-peine, il saisit ceux-ci :

— Fletcher !... si vous n'exécutez point... les ordres que je vous ai donnés..., je vous tourmenterai... si Dieu me le permet...

— Mais, monseigneur ! s'écria celui-ci au désespoir, je n'ai pas entendu une parole de ce que vous m'avez dit.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! fit-il alors ; mais il est trop tard maintenant... Est-il donc possible que vous ne m'ayez pas entendu ?

— Non, milord ; mais essayez encore une fois de me faire connaître vos volontés.

— Impossible !... impossible !... murmura le malade ; il est

trop tard... tout est fini !... Et cependant... approche... approche... Fletcher !... je vais essayer...

Et il redoubla d'efforts, mais tout fut inutile, et il ne prononça plus que des mots entrecoupés, comme : « Ma femme !... mon enfant !... ma sœur !... Vous savez tout... vous direz tout... vous connaissez mes intentions... » Le reste était inintelligible. On était au 18, et il était midi.

Les médecins eurent une nouvelle consultation, et décidèrent de donner au malade du quinquina dans du vin.

Il n'avait pris, depuis huit jours, comme je l'ai dit, qu'un peu de bouillon et deux cuillerées d'arrow-root.

Il prit son quinquina, et manifesta l'intention de dormir, par signes ; il ne parlait plus sans être interrogé.

— Voulez-vous que j'aille chercher M. Parry ? lui demanda Fletcher.

— Oui, allez le chercher, répondit-il.

Un instant après, le valet de chambre revint avec lui.

M. Parry se pencha sur son lit ; Byron le reconnut et s'agita.

— Tranquillisez-vous, lui dit M. Parry.

Le malade versa quelques larmes, et parut s'endormir.

C'était le commencement d'une léthargie qui dura près de vingt-quatre heures.

Cependant, vers les huit heures du soir, il s'agita, et Fletcher entendit ces mots, les derniers que prononça Byron :

— Et, maintenant, il faut dormir...

Puis sa tête retomba immobile sur l'oreiller.

Pendant près de vingt-quatre heures, il ne fit pas un seul mouvement. Seulement, par moments, il avait des suffocations et une espèce de râle.

Fletcher appela alors Tita pour qu'elle l'aidât à soulever la tête du malade, qui paraissait tout à fait engourdi ; chaque fois que le râle revenait, les deux serviteurs lui soulevaient la tête.

Cela dura ainsi jusqu'au lendemain 19, à six heures du soir.

Alors, Byron ouvrit et referma les yeux sans aucun symptôme

de douleur, ni sans faire le moindre mouvement d'aucune partie du corps.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Fletcher, je crois que milord vient de rendre le dernier soupir !

Les médecins s'approchèrent, lui tâtèrent le pouls, et dirent :

— Vous avez raison, il est mort !...

Le 22 avril, les restes de Byron furent transférés dans l'église où reposaient Marcos Botzaris et le général Normann. Le corps était renfermé dans un grossier cercueil de bois ; un manteau noir le recouvrait, et, sur le manteau, on avait posé un casque, une épée et une couronne de lauriers.

Byron avait manifesté le désir que son corps fût rapporté dans sa patrie ; mais les Grecs demandèrent à garder son cœur, et ceux-là qui avaient tant fait saigner ce cœur de son vivant l'abandonnèrent mort.

Sa fille Ada, que j'ai vue depuis à Florence, fut déclarée fille adoptive de la Grèce.

Le roi Othon I^{er} s'est-il souvenu de cette adoption ? Je n'en sais rien.

Chapitre XCVII

LES RÉPUTATIONS USURPÉES. — M. LEMERCIER ET SES ŒUVRES. — LA LEVRETTE BLANCHE DE RACAN. — LE *FIESQUE* DE M. ANCELOT. — LES PEINTRES ROMANTIQUES. — SCHEFFER. — DELACROIX. — SIGALON. — SCHNETZ. — COIGNET. — BOULANGER. — GÉRICAUT. — *LA MÉDUSE* DANS L'ATELIER DE L'ARTISTE. — OBSÈQUES DE LORD BYRON EN ANGLETERRE. — UNE PRISE DE CORPS CONTRE SHERIDAN.

Pendant que l'on transportait le corps de lord Byron de Misolonghi en Angleterre, le mouvement littéraire de la France allait son train, et M. Liadière et M. Lemercier, s'accrochant de leur mieux à Shakespeare et à Rowe, faisaient jouer chacun une *Jane Shore* : M. Liadière à l'Odéon, et M. Lemercier au Théâtre-Français : M. Lemercier, le 1^{er} avril, et M. Liadière, le 2.

La pièce de M. Liadière réussit à peu près.

Celle de M. Lemercier tomba, malgré Talma, qui y jouait deux rôles : celui de Glocester, et celui d'un mendiant.

Talma avait été merveilleux dans cet ouvrage plus que médiocre.

Il hasardait une grande chose à cette époque : lui, Talma, l'homme de la forme, de l'élégance, de la poésie, de l'âme et de la diction, il jouait Glocester, c'est-à-dire un bossu et un manchot.

La façon dont il fit passer son épaule droite plus haute que la gauche, et son bras paralysé, fut un miracle d'adresse. La scène d'accusation fut un miracle de talent.

Mais rien ne pouvait soutenir une pareille misère. — Il est cependant bien temps que l'on remette à leur place toutes ces réputations usurpées, toutes ces gloires de coterie, tous ces académiciens de cabale et d'escobarderie.

L'auteur d'*Agamemnon* et de *Pinto* ?

Eh bien, oui ! l'auteur d'*Agamemnon* et de *Pinto* ne méritait

pas le quart de la réputation qu'on lui a faite. *Agamemnon* est une pièce froide, médiocre, pauvre de poésie, pauvre de rime, pauvre de style, qui ne va pas à la cheville de l'*Orestie* d'Eschyle. *Pinto* est un drame de l'école de Beaumarchais, la pire école de drame que je connaisse, et l'œuvre serait morte de sa belle mort, au bout de huit ou dix représentations, si la censure impériale n'avait pas fait la bêtise de vouloir l'étrangler... La persécution fit à *Pinto* une espèce de renommée ; mais qu'on essaye de jouer tout cela aujourd'hui, et l'on verra la valeur réelle de cette copie d'Eschyle, de Sénèque, et de cette prétendue création originale.

Et, cependant, ce sont là les deux chefs-d'œuvre de leur auteur.

Mais les autres tragédies, les autres drames, les autres poèmes qui sont tombés, écrasés sous les sifflets, sous les rires, sous les huées, essayez de les lire !

Essayez de lire *Méléagre* ; essayez de lire *Lovelace* ; essayez de lire *Le Lévitte d'Ephraïm* ; puis, quand vous aurez jeté de côté ces trois premiers ouvrages de l'auteur, quand vous vous serez reposé longuement, quand vous aurez repris haleine à votre aise, remettez-vous à la besogne, et essayez de lire *Ophis*, *Plaute ou la Comédie latine*, *Baudouin*, *Christophe Colomb*, *Charlemagne*, *Saint Louis*, *La Démence de Charles VI*, *Frédégonde et Brune-haut*... puis, quoi encore ? Attendez... On se perd sur le champ de bataille où ceux qui tombent, tombent non pas même blessés, mais raides morts ; puis *Camille*, puis *Le Masque de poix*, puis *Cahin-Caha*, puis *La Panhypocrisiade* : après la médiocrité, la folie ; après le galimatias simple, le galimatias double.

Et encore, si, tout meurtri de ces échecs, tout disloqué de ses chutes, M. Lemer cier s'était tenu tranquille dans son fauteuil du palais Mazarin, comme font ses collègues, M. Droz, M. Brifaut, M. Lebrun, essayant, celui-ci de faire oublier qu'il a écrit un petit volume sur le *Bonheur* ; celui-là, qu'il a commis une tragédie de *Ninus II* ; le troisième, qu'il a raté le *Cid d'Andalousie*, et estropié la *Marie Stuart* de Schiller, il n'y aurait rien à dire, et on le

laisserait dormir aussi tranquillement dans son tombeau que les spectateurs eussent dormi à la représentation de ses œuvres, si les sifflets n'eussent pas été inventés. Mais point ! M. Lemer cier criait au sacrilège, au mauvais goût, au scandale, en voyant se produire le mouvement littéraire de 1829 ; M. Lemer cier signait des pétitions au roi pour qu'on empêchât la représentation d'*Henri III* et de *Marion Delorme* ; M. Lemer cier se mettait en travers de la porte de l'Académie, quand Lamartine et Hugo voulaient y entrer ; M. Lemer cier poussait l'archevêque de Paris contre l'un, inventait M. Flourens pour écarter l'autre ; retrouvait ses jambes pour courir quêter des voix contre eux, sa main droite pour pousser les verrous. Dieu merci ! j'ai peu connu ce méchant petit homme, et n'ai jamais rien eu, pour mon compte, à démêler avec lui, n'ayant jamais rien eu à démêler avec l'Académie ; mais, comme il faut que quelqu'un commence à donner l'exemple des justices rendues, je réclame la priorité.

Le jour où M. Flourens fut nommé à l'exclusion d'Hugo, je traversais le foyer du Théâtre-Français. On jouait je ne sais quelle pièce nouvelle. M. Lemer cier continuait là, contre l'auteur de *Notre-Dame de Paris*, de *Marion Delorme* et des *Orientales*, l'opposition qu'il avait silencieusement faite dans la journée à l'Académie.

J'écoutai un instant sa diatribe.

Puis, secouant la tête :

— Monsieur Lemer cier, lui dis-je, vous avez refusé votre voix à Victor Hugo ; mais il y a une chose que vous serez obligé de lui donner, un jour ou l'autre, c'est votre place. Prenez garde qu'en échange du mal que vous dites ici de lui, il ne soit obligé de dire du bien de vous à l'Académie.

Et l'événement arriva comme je l'avais prédit. Ce n'était pas un éloge facile à faire que celui de Lemer cier ; Hugo s'en tira en parlant de l'époque au lieu de parler de l'homme, en parlant de l'empereur au lieu de parler du poète.

— Avez-vous lu mon discours ? me demanda Hugo, le lende-

main du jour où il l'avait prononcé.

— Oui.

— Eh bien, qu'en dites-vous ?

— Je dis que vous avez bien plus l'air de succéder à Bonaparte, membre de l'Institut, qu'à M. Lemercier, membre de l'Académie.

— Parbleu ! j'aurais bien voulu vous voir à ma place ! Comment vous en seriez-vous tiré ?

— Comme Racan, en disant que ma grande levrette blanche avait mangé mon discours.

On sait que Racan se présenta un jour à l'Académie avec les bribes d'un discours qu'il comptait lire.

— Messieurs, dit-il, j'avais un discours fort beau, et qui n'eût pas manqué de réunir tous les suffrages ; mais, ce matin, ma grande levrette blanche l'a mangé... Je vous en apporte les restes ; tâchez de vous y reconnaître, si vous pouvez !

De même que la *Jane Shore* de Lemercier avait été faite en vue de Talma, de même la *Jane Shore* de M. Liadière avait été faite en vue de mademoiselle George.

Ce fut, du reste, le premier essai que mademoiselle George fit du drame shakespearien : elle préludait à *Christine* et à *Lucrèce Borgia*.

C'était l'époque des imitations ; personne ne se sentait la force d'inventer. On allait chercher du nouveau de l'autre côté de la frontière ; on entrait au théâtre appuyé sur Rowe ou sur Schiller ; si on réussissait, on mettait tranquillement l'auteur allemand ou l'auteur anglais à la porte ; si l'on tombait, on tombait sur lui – c'était plus doux.

Après la *Jane Shore* de M. Liadière, l'Odéon donna le *Fiesque* de M. Ancelot.

Mais M. Ancelot était un puriste. Il n'avait point pensé que le *Fiesque* de Schiller pût être représenté avec tous les personnages de la pièce allemande : aussi avait-il proprement et classiquement supprimé le More.

Comprenez-vous *Fiesque* sans le More ! sans le More, la cheville ouvrière du drame ! sans le More, pour lequel Schiller a fait son *Fiesque*, à lui !

Quand donc y aura-t-il une loi qui permettra de traduire, mais qui défendra de mutiler ?

Les Italiens n'ont pas une loi sur les traducteurs ; mais ils ont un proverbe aussi court qu'expressif, aussi concis que vrai : *Traduttore, traditore*.

Au reste, l'invasion romantique, timide encore au théâtre et dans la littérature, se présentait hardiment au combat dans les autres branches de l'art.

En histoire, M. Thiers publiait sa *Révolution française*, et Botta son *Histoire d'Italie* ; M. de Barante mettait au jour son excellente *Chronique des ducs de Bourgogne*, ouvrage plein de science et de coloris, qui, cette fois, par hasard, ouvrit à juste titre les portes de l'Académie à son auteur.

Mais c'était surtout en peinture que la lutte était remarquable.

À David mort, et à Girodet, qui venait de mourir, succédaient Scheffer, Delacroix, Sigalon, Schnetz, Coigniet, Boulanger et Géricault.

Toute cette pléiade d'artistes jeunes et hardis illuminait le Salon de 1824.

Scheffer avec sa *Mort de Gaston de Foix*, un de ses premiers tableaux, un peu miroitant de couleur, mais où se détache d'une façon si remarquable la figure du guerrier agenouillé à la tête de Gaston ; Scheffer, le peintre poète, le meilleur traducteur de Goethe que je connaisse ; Scheffer, qui a fait revivre tout un monde de personnages allemands, depuis Mignon jusqu'au roi de Thulé, depuis Faust jusqu'à Marguerite ; Scheffer, qui, après Dante, a écrit avec le pinceau cette grande et belle page de *Françoise de Rimini*, devant laquelle ont échoué tous les poètes dramatiques ; Scheffer, qui avait trouvé du temps pour être de toutes les conspirations, avec Dermoncourt, avec Caron, avec La Fayette, et pour donner à la France un des premiers peintres qu'elle ait eus.

Delacroix, avec son *Massacre de Scio*, autour duquel se groupaient, pour discuter, les peintres de tous les partis ; Delacroix, qui, en peinture, comme Hugo en littérature, ne devait avoir que des fanatiques aveugles ou des détracteurs obstinés. Delacroix, qui était déjà connu par son *Dante traversant le Styx*, et qui devait toute sa vie conserver ce privilège, rare pour un artiste, de réveiller, à chaque œuvre nouvelle, les haines et les admirations ; Delacroix, l'homme d'esprit, de science et d'imagination, qui n'a qu'un travers, celui de vouloir obstinément être le collègue de M. Picot et de M. Abel de Pujol, et qui, par bonheur, nous l'espérons, ne le sera pas.

Sigalon, rude et puissante nature méridionale, qui apparaissait avec sa *Locuste faisant sur un esclave l'essai de ses poisons*. Ce tableau, recommandé à M. Laffitte, avait été acheté par le banquier protecteur, sans qu'il le vît probablement. Car, une fois dans son salon, le tableau effraya les courtiers de la Banque et les loups-cerviers de la Bourse. Tout le monde se réunit pour demander au futur ministre comment il avait pu faire l'acquisition d'une pareille horreur, et pourquoi il n'avait pas plutôt acheté un des petits chefs-d'œuvre de madame Haudebourg-Lescout ou de mademoiselle d'Hervilly ; si bien que M. Laffitte fit venir Sigalon, et le pria de reprendre sa *Locuste*, qui risquait de faire avorter les dames du haut commerce, le priant de lui donner toute autre chose à la place.

Sigalon reprit sa *Locuste*, mais j'ignore ce qu'il donna en échange.

Hélas ! Sigalon était encore de ceux qui sont marqués d'avance pour une mort prématurée. Envoyé à Rome afin d'y copier *Le Jugement dernier* de Michel-Ange, il n'eut que le temps de léguer à la France cette page immense, d'étendre ses bras vers la patrie, et de mourir.

Schnetz, de son côté, exposait trois tableaux au Salon de 1824 : deux grandes toiles qui pouvaient aussi bien être de tout le monde que de lui, et un de ces tableaux de genre où il est

inimitable.

Ce tableau de genre était un *Sixte-Quint enfant*, auquel une bohémienne prédit qu'il sera pape. On sait avec quelle vérité Schnetz réunit, dans un cadre de six pieds de haut sur quatre de large, une vieille sorcière, un pâtre et une jeune fille romaine : le *Sixte-Quint* était un chef-d'œuvre.

Le *Massacre des Innocents*, de Coigniet, placé en face la porte, saisissait en entrant. Une femme accroupie, échevelée par une longue course, la terreur dans les yeux, la pâleur sur le visage, se cachait ou plutôt cachait son enfant dans l'angle d'une muraille en ruine, tandis qu'au loin s'exécutait le carnage. C'était une belle œuvre, dont, après vingt-cinq ans, je revois encore tous les détails, bien pensée, bien exécutée, bien peinte.

Boulanger avait emprunté le sujet de son tableau à l'illustre poète qui venait de mourir. Mazeppa, surpris, était lié sur un cheval fougueux qui devait l'emporter déchiré, mourant, évanoui, dans ces nouvelles contrées où une royauté l'attendait à son réveil ! La lutte que tentait, en raidissant tous ses membres, ce corps jeune et vigoureux contre les bourreaux qui l'attachaient sur le cheval sauvage, offrait un merveilleux contraste, non seulement d'anatomie – ce qui serait bien quelque chose déjà –, mais encore de douleur physique et morale, que faisait ressortir la puissante impassibilité des exécuteurs.

Enfin, on parlait de Géricault, absent, presque autant que de tous ceux qui étaient présents.

C'est qu'en effet, l'école nouvelle, qui attendait un chef, sentait que ce chef était en lui ; et, cependant, Géricault n'avait encore guère fait que des études. Il venait d'achever *Le Hussard* et *Le Cuirassier* – que le Musée a racheté dernièrement à la succession du roi Louis-Philippe – et il était en train de finir sa *Méduse*.

Pauvre Géricault ! lui aussi, sa *Méduse* achevée, il devait mourir, et mourir douloureusement.

Huit jours avant sa mort, je le vis.

Comment avais-je connu Géricault ?

Comme j'ai connu Béranger et Manuel.

Dans mes dîners hebdomadaires chez M. Arnault, j'avais bien souvent rencontré le colonel Bro, bon et brave soldat, à qui tout souvenir de l'armée était cher, et qui m'avait pris en amitié, par cela seulement que j'étais le fils d'un général de la Révolution.

Il va sans dire que Bro faisait de l'opposition au gouvernement bourbonien.

Bro avait une maison rue des Martyrs, n° 23, et, dans cette maison, logeaient, selon leurs fortunes diverses, Manuel, le député expulsé de la Chambre, Béranger, le poète, et Géricault.

Un jour qu'on avait parlé de Géricault, qui s'en allait mourant, Bro me dit :

— Venez donc voir son tableau de *La Méduse*, et le voir lui-même, afin que, s'il meurt, vous ayez vu au moins un des plus grands peintres qui aient jamais existé.

Je n'eus garde de refuser, comme on comprend bien. Rendez-vous fut pris pour le lendemain.

De quoi mourait Géricault ?

Écoutez, et voyez combien, parfois, l'homme a un signe fatal gravé à côté de son nom.

Géricault possédait quelque fortune, une douzaine de mille livres de rente ; Géricault aimait les chevaux, qu'il peignait si bien. Un jour, au moment de monter à cheval, il s'aperçoit que la boucle de ceinture de son pantalon manque : il lie les deux pattes, et part au galop ; son cheval le jette à terre : il tombe sur le nœud, et le nœud froisse deux vertèbres de l'épine dorsale. Une maladie dont Géricault était en train de se traiter en ce moment vient faire de cette contusion une plaie, et Géricault, l'espérance de tout un siècle, meurt d'une carie des vertèbres – c'est-à-dire d'une des maladies les plus longues et les plus douloureuses qu'il y ait !

Quand nous entrâmes chez lui, il était occupé à dessiner sa main gauche avec sa main droite.

— Que diable faites-vous donc là, Géricault ? lui demanda

le colonel.

— Vous le voyez, mon cher, dit le mourant ; je m'utilise. Jamais ma main droite ne trouvera une étude d'anatomie pareille à celle que lui offre ma main gauche, et l'égoïste en profite.

En effet, Géricault était arrivé à un tel degré de maigreur, qu'à travers la peau, on voyait les os et les muscles de sa main, comme on les voit sur ces plâtres d'écorchés que l'on donne pour modèle aux élèves.

— Eh bien, mon cher ami, lui demanda Bro, comment avez-vous supporté l'opération d'hier ?

— Très bien... C'était très curieux. Imaginez-vous que ces bourreaux-là m'ont charcuté pendant dix minutes.

— Vous avez dû souffrir horriblement ?

— Pas trop... je pensais à autre chose.

— À quoi pensiez-vous ?

— À un tableau.

— Comment cela ?

— C'est bien simple. J'avais fait tourner la tête de mon lit en face de la glace, de sorte que, pendant qu'ils travaillaient sur mes reins, je les regardais faire en me soulevant sur mes coudes. Ah ! si j'en reviens, je vous réponds que je ferai un fier pendant à l'étude d'anatomie d'André Vésale ! seulement, mon étude d'anatomie, à moi, sera faite sur un homme vivant.

C'était la même scène que devait, deux ans plus tard, donner Talma, dans son bain, à Adolphe et à moi.

Bro demanda au malade la permission de me montrer sa *Méduse*.

— Faites, dit Géricault, vous êtes chez vous.

Et il continua de dessiner sa main.

Je restai longtemps en face de ce merveilleux tableau, quoique je fusse bien loin, à cette époque, ignorant en art comme je l'étais, de l'estimer à sa juste valeur.

En sortant, je marchai sur l'envers d'une toile ; je ramassai cette toile, et, la regardant à l'endroit, j'aperçus une merveilleuse

tête d'ange déchu.

Je la donnai à Bro.

— Voyez donc, lui dis-je, voici ce que je trouve sous mon pied ?

Bro revint au malade.

— Ah ça ! êtes-vous fou, mon cher, lui dit-il, de laisser traîner de pareilles choses ?

— Savez-vous ce que c'est que cette tête ? demanda Géricault en riant.

— Non.

— Eh bien, mon cher, c'est le fils de votre portier. Il est entré, l'autre jour, dans mon atelier, et j'ai été étonné du parti qu'on pouvait tirer de sa tête. Je l'ai fait asseoir, et, en dix minutes, j'ai fait cette étude d'après lui... La voulez-vous ? Prenez-la.

— Mais, si c'est une étude, vous l'avez faite dans un but ?

— Oui, dans le but d'étudier.

— Elle peut vous être utile un jour ?

— Un jour, mon cher Bro, c'est bien loin, et, d'ici là, il passera beaucoup d'eau sous le pont, et beaucoup de morts par la porte du cimetière Montmartre.

— Eh bien ! eh bien ! fit Bro.

— Prenez-la toujours, mon ami, dit Géricault ; si j'en ai jamais besoin, je la retrouverai chez vous.

Puis il nous fit de la tête un signe d'adieu, et nous sortîmes. Bro emporta sa tête d'ange.

Huit jours après, Géricault était mort, et de Dreux-d'Orcy, l'ami intime de Géricault, et son exécuteur testamentaire, vendait avec grand-peine, six mille francs à l'administration des beaux-arts, *La Méduse*, cette toile aujourd'hui l'une des plus précieuses du Musée.

Encore, le gouvernement ne l'achetait-il que pour en faire couper cinq ou six têtes, dont il comptait faire des têtes d'étude pour les élèves.

De Dreux-d'Orcy obtint heureusement que ce sacrilège restât

à l'état de projet.

Je m'aperçois que je n'ai parlé ni d'Horace Vernet, ni de M. Ingres, ni de Delaroche. Mais chacun des trois hommes que nous venons de nommer mérite bien qu'on s'occupe de lui séparément.

Chacun d'eux aura donc son tour.

En attendant, un dernier mot sur lord Byron.

Le 5 juillet, le corps du noble lord arrivait de Missolonghi à Londres. Il était dans un cercueil percé de trous nombreux, et trempant dans un tonneau rempli d'esprit-de-vin. En débarquant, le capitaine de *La Florida*, sur lequel le cadavre avait fait la traversée, voulut faire jeter le liquide à la mer ; mais, une fois mort, lord Byron avait des admirateurs, même en son pays, et ces admirateurs demandèrent au capitaine que l'esprit-de-vin dans lequel avait été conservé lord Byron leur fût livré, moyennant un louis la pinte.

Le marché fut accepté par le capitaine, qui tira ainsi, de chaque pinte de liqueur, le prix que le poète, dit-on, tirait de chacun de ses vers.

Le surlendemain de l'arrivée du corps, on procéda à l'autopsie : les médecins, qui doivent absolument reconnaître quelque chose, reconnurent que lord Byron était mort pour avoir refusé de se laisser saigner.

Lord Byron fut exposé ; mais on ne fut admis à le voir qu'avec des billets de son exécuteur testamentaire, et, cependant, malgré cette précaution, la foule était si grande, qu'il fallut, pour maintenir l'ordre, requérir la force armée.

L'esprit-de-vin avait assez bien conservé la chair, et le poète était encore reconnaissable : ses mains, surtout, étaient demeurées belles et presque vivantes – ses mains, dont il prenait un si grand soin, ce sublime maniaque, qu'il portait des gants même pour nager !

Ses beaux cheveux, dont il était si fier, étaient devenus presque gris, quoiqu'il n'eût que trente-sept ans.

C'est que chaque cheveu du poète qui blanchit peut raconter

une douleur.

Il avait été un instant question – c'était la clameur publique qui demandait cela – d'enterrer lord Byron à Westminster ; mais on craignit quelque refus de l'autorité, et la famille déclara que le cadavre, autour duquel se continuaient les bruits de la vie, serait enterré dans la sépulture de ses aïeux, à Newstead-Abbey.

Le 12, dès le point du jour, une foule immense encombrait les rues par lesquelles le convoi devait passer. Le colonel Leigh, beau-frère du mort, était à la tête du deuil. Dans six voitures de suite, venaient les membres les plus fameux de l'opposition : MM. Hobhouse, Douglas, Kinnair, sir Francis Burdett, O'Meara, le chirurgien de l'empereur.

Puis suivaient, dans leurs voitures particulières, le duc de Sussex, frère du roi, le marquis de Lansdown, le comte Grey, lord Holland, etc.

Deux députés grecs fermaient la marche.

À Hampstead-Road, le convoi prit le trot ; il devait passer la nuit à Walwyn, en repartir le lendemain mardi de bonne heure, pour arriver le soir à Higgham-Ferrer, le mercredi à Oackham, le jeudi à Nottingham, et le vendredi à Newstead-Abbey.

Ce programme fut ponctuellement suivi, et, le vendredi 17 août, le corps fut déposé dans la sépulture des ancêtres.

Byron, exilé par sa femme, chassé par sa famille, repoussé par ses contemporains, avait, enfin, le droit de rentrer en triomphe dans sa patrie et sa maison.

Il était mort !

Et, cependant, il eût pu lui arriver ce qui arriva au cadavre de Sheridan, du pauvre Sheridan, qui buvait tant de rhum, d'eau-de-vie et d'absinthe, que lord Byron lui dit, un jour, dans une orgie :

— Sheridan ! Sheridan ! tu boiras tant d'alcool, que tu brûleras jusqu'au gilet de flanelle que tu portes sur ta poitrine.

La prophétie s'était réalisée ; Sheridan avait tant bu, que son gilet de flanelle avait été brûlé.

Sheridan était mort ; mort en laissant chez lui, toutes vides,

bouteilles et poches.

Cela n'empêchait pas que la meilleure société de Londres ne fût réunie dans ce domicile, où tout était saisi, pour lui rendre les derniers devoirs.

Des amis qui, la veille, ne lui eussent peut-être pas prêté dix guinées, lui faisaient des funérailles royales. On allait soulever le cercueil pour le mettre dans le corbillard, quand un monsieur vêtu tout de noir des pieds à la tête, et qui paraissait fort attristé, entra dans le salon, où se trouvait ce qu'il y avait de mieux dans les trois royaumes, et, s'avancant vers le cercueil, demanda par grâce singulière qu'il lui fût permis de fixer une dernière fois encore ses regards sur les traits de son malheureux ami.

D'abord, on refusa ; mais les instances furent si vives, la voix si émue, les sanglots étouffaient si tristement cette voix, que l'on ne crut rien pouvoir refuser à une pareille douleur. On dévissa le dessus du cercueil, et le corps de Sheridan fut mis à découvert.

Mais, alors, l'expression du visage du monsieur vêtu de noir changea complètement : il tira de sa poche un mandat de prise de corps et saisit le cadavre.

C'était un record.

M. Canning et lord Sydmouth sortirent, alors, avec l'homme au mandat et payèrent la lettre de change.

Elle était de douze mille cinq cents francs.

Chapitre XCVIII

MA MÈRE VIENT SE FIXER PRÈS DE MOI. — MON DUC DE CHARTRES. — CHATEAUBRIAND ET M. DE VILLÈLE. — LACONISME ÉPISTOLAIRE. — RÉTABLISSEMENT DE LA CENSURE. — UN ROI DE FRANCE NE DOIT JAMAIS ÊTRE MALADE. — BULLETINS DE LA SANTÉ DE LOUIS XVIII. — SES DERNIERS MOMENTS ET SA MORT. — ODE DE VICTOR HUGO. — LE TOMBEAU DE NAPOLÉON ET M. TORBET. — VOYAGE DE LA FAYETTE EN AMÉRIQUE. — HONNEURS QUI LUI SONT RENDUS.

Conformément à la lettre que je lui avais écrite, ma mère, qui s'ennuyait autant de moi, au moins, que je m'ennuyais d'elle, avait traité de son bureau de tabac, puis mis en vente une partie de nos pauvres meubles, et m'annonçait qu'elle arrivait à Paris avec son lit, une commode, une table, deux fauteuils, quatre chaises et cent louis de numéraire.

Cent louis ! c'était juste le double d'une année de mes appointements : cela nous faisait deux ans à deux mille quatre cents francs par an. D'ici à deux ans, on aviserait.

Au reste, il était d'autant plus important d'aviser, que, le 29 juillet 1824, tandis que le duc de Montpensier venait au monde au Palais-Royal, il me naissait, à moi, un duc de Chartres, place des Italiens, n° 1.

C'était une des raisons qui, jointe à l'exiguïté de la chambre jaune, où il m'était impossible d'installer ma mère, me forçaient à chercher un nouveau logement.

La recherche de ce nouveau logement était chose grave : trop près du Palais-Royal, les logements étaient bien chers ; trop loin du Palais-Royal, les quatre courses que j'avais à y faire par jour amèneraient une grave détérioration de bottes et de souliers.

Toute dépense est lourde à un homme qui gagne quatre francs cinq sous par jour.

J'avais bien deux ou trois pièces en train avec de Leuven ;

mais j'étais forcé de m'avouer que probablement de Leuven, qui n'arrivait pas avec Soulié – reconnu pour être le plus fort de nous tous –, n'arriverait pas davantage avec moi.

Son *Bon Vieillard* avait été refusé au Gymnase ; sa *Pauvre Fille* avait été refusée au Vaudeville, et son *Château de Kenilworth* n'avait pas même été lu – mademoiselle Lévêque n'ayant pas le temps, « en ce moment *ici* », de s'occuper d'un nouveau rôle, comme elle avait si élégamment répondu, et la Porte-Saint-Martin ayant reçu un mélodrame sur le même sujet.

Il fallait donc, ainsi que je l'ai dit, pourvoir, en attendant, à un logement qui ne fût pas trop éloigné, et qui ne montât point à un prix trop élevé.

Je me mis en quête, et je trouvai cela faubourg Saint-Denis, n° 53, dans la maison attenante à celle du *Lion d'argent*.

Nous avions, au second, sur la rue, un appartement composé de deux chambres, dont une à cabinet, d'une salle à manger et d'une cuisine.

Nous payions tout cela trois cent cinquante francs, ce qui – nous ne tardâmes pas à nous en apercevoir – était encore fort cher.

Enfin, toutes choses arrêtées, ma mère mit ses meubles au roulage, et arriva, combinant leur arrivée avec la sienne.

Ce fut une grande joie pour nous deux que de nous trouver réunis ; cette joie de sa part n'était pas exempte d'une certaine inquiétude ; elle ne pouvait croire à tous mes projets, espérer toutes mes espérances ; elle avait derrière elle l'épreuve d'une longue et triste vie, passée toute en déceptions et en douleurs.

Je la rassurai de mon mieux, et, pendant les quatre ou cinq premiers jours, pour lui faire Paris plus doux, j'employai toute mon influence sur M. Oudard, sur M. Arnault et sur Adolphe de Leuven, pour lui procurer des billets de spectacle.

Au bout d'une semaine, nous étions établis dans notre coin, et aussi accoutumés à notre nouvelle vie que si nous ne nous étions jamais quittés. – Au même étage que nous, mais de l'autre côté

du palier, logeait un brave garçon d'une quarantaine d'années, employé dans un ministère : on le nommait Després. C'était un des membres les plus assidus du Caveau : il faisait des chansons de l'école de Brazier et d'Armand Gouffé ; il avait eu une ou deux pièces jouées à des théâtres inférieurs.

Il s'en allait mourant de la poitrine.

Comme, après le paiement de deux termes, nous nous étions aperçus déjà que notre logement était trop cher pour nous :

— Attendez que je sois mort, nous dit-il, cela ne peut tarder bien longtemps ; vous prendrez le mien, qui est de deux cent trente francs, et qui est très commode.

Effectivement, six semaines après, il mourut avec cette douce tranquillité et cette calme philosophie que j'ai trouvées chez presque tous les hommes dont la vie avait été entée sur le XVIII^e siècle.

Ainsi qu'il l'avait dit, son logement étant resté vacant, nous le prîmes, et nous nous trouvâmes installés selon nos moyens.

Cependant les affaires politiques marchaient leur train ; M. de Villèle — que mon ami Méry devait rendre célèbre, et qui, de son côté, devait rendre célèbre mon ami Méry —, M. de Villèle partageait l'influence politique avec M. de Chateaubriand, et l'on voyait, depuis deux ans, cette alliance étrange des chiffres avec la poésie. Une pareille alliance, on le comprend bien, ne pouvait durer longtemps, la brouille se mit entre les deux ministres à propos de deux lois.

M. de Chateaubriand croyait affermir la monarchie avec la loi de septennalité.

M. de Villèle croyait enrichir l'État avec la loi sur la conversion des rentes.

La loi sur la conversion des rentes fut repoussée par la chambre des pairs, à la majorité de cent vingt-huit voix contre quatre-vingt-quatorze. On remarqua que M. de Chateaubriand, qui paraissait contraire à la loi, ne monta point à la tribune pour la défendre. On assure même qu'il vota contre.

Cette opposition contre le président du conseil fut punie avec

la brutale grossièreté particulière aux hommes d'argent.

Le matin de la Pentecôte, au moment où M. de Chateaubriand se rendait au château pour assister à la messe, il reçut l'avis qu'un paquet très pressé l'attendait à son ministère. Il s'y rendit aussitôt, et y trouva, en effet, une lettre du président du conseil, ainsi conçue :

Monsieur le vicomte,
J'obéis aux ordres du roi, et je vous transmets l'ordonnance ci-jointe.

L'ordonnance jointe était un congé en bonne forme.

Dix minutes après, M. de Villèle avait, de son côté, reçu la réponse de M. de Chateaubriand.

La lettre du ministre des affaires étrangères ne le cédait point en laconisme à la lettre du ministre des finances.

La voici :

Monsieur le comte,
J'ai quitté l'hôtel des affaires étrangères ; le département est à vos ordres.

Il y avait juste quinze mots dans la lettre, quinze mots dans la réponse. C'était la faute des mots, et non celle de M. de Chateaubriand, si la réponse contenait quatre lettres de plus.

Ce renvoi fut profondément amer à l'auteur du *Génie du Christianisme*, et ce fut à cette occasion qu'il dit le mot que nous croyons avoir déjà rappelé :

— Je n'avais cependant pas volé la montre du roi sur sa cheminée !

L'ordonnance avait été écrite par M. de Rainneville, ce secrétaire qui, au dire de Méry et de Barthélemy – auxquels nous allons venir tout à l'heure –, était cousu au pan de l'habit de M. de Villèle.

... M. de Rainneville, dit Chateaubriand dans ses *Mémoires*, M. de Rainneville, qui est assez bon pour paraître encore embarrassé devant moi ! Eh ! mon Dieu ! est-ce que je connais M. de Rainneville ? est-ce

que j'ai jamais songé à lui ? Je le rencontre assez souvent ; s'est-il, une fois ou l'autre, aperçu que je savais que l'ordonnance qui m'avait rayé de la liste des ministres était écrite de sa main ?...

Il y avait, sous l'Empire, des hommes assez lâches pour se couper l'index, afin de ne point être soldat.

Il devrait y avoir des hommes assez braves pour se couper la main, et ne pas écrire.

Pendant ce temps, au reste, Dieu signait une ordonnance qui prescrivait à Louis XVIII de sortir de ce monde, presque aussi brusquement que M. de Chateaubriand était sorti du ministère.

Déjà, à la fête de la Saint-Louis, le roi étant souffrant, on l'engageait à ne point recevoir, à cause de la fatigue qui pourrait en résulter pour lui ; mais, toujours sentencieux, le roi répondit :

— Un roi de France peut mourir ; il ne doit jamais être malade.

Comme s'il eût voulu rendre la route facile à son successeur, Louis XVIII, à propos du rejet du pourvoi du ministère public dans l'affaire de *L'Aristarque*, venait de remettre en vigueur la loi du 31 mars 1820 et celle du 26 juillet 1821 – c'est-à-dire que la censure était rétablie.

Il est curieux de voir combien, lorsque les rois en arrivent là, ils sont près de leur mort ou de leur chute.

Le rétablissement de la censure produisit une sensation terrible ; aucun homme de lettres – ce qui fait honneur aux hommes de lettres de l'époque – n'osa accepter et exercer publiquement les fonctions de censeur. On fut obligé d'organiser une commission secrète placée sous la présidence du conseiller d'État directeur général de la police.

M. de Chateaubriand se jeta, alors, publiquement dans l'opposition, et fit paraître ses *Lettres sur la censure*.

Pendant quelques jours, les feuilles de l'opposition libérale et royaliste n'offrirent que des colonnes blanches à leurs abonnés.

Ce fut le lendemain du jour où Louis XVIII avait dit : « Un roi de France peut mourir ; il ne doit jamais être malade », c'est-à-

dire les 27 et 28 août, dans ses deux dernières promenades à Choisy, que Louis XVIII s'aperçut qu'il lui fallait sérieusement songer à la mort. Cependant, il continua de donner des audiences, de présider le conseil, et de diriger le travail des ministres avec un courage que l'on ne peut s'empêcher d'admirer, quand on pense à ce qu'il dut souffrir de la décomposition de ses jambes, dont les tissus cellulaires, musculeux et même osseux, étaient confondus ; le pied droit surtout et le bas de la jambe, jusqu'à la hauteur du mollet, étaient sphacelés ; les os en étaient ramollis, et quatre orteils en étaient détachés.

Ce ne fut que le 12 septembre, après une consultation de médecins tenue le soir, qu'il fut décidé que l'on ne pouvait cacher plus longtemps à la France l'état de son roi.

Jusque-là, Louis XVIII, fidèle aux principes émis par lui, s'y était refusé.

— Vous ne savez pas, disait-il, ce que c'est que d'annoncer à un peuple la maladie d'un roi. Il faut, alors, fermer les Bourses et les spectacles ; mon agonie sera longue, et je ne veux pas faire souffrir si longtemps les intérêts publics.

Enfin, le 13 septembre, au matin, parurent à la fois dans *Le Moniteur* deux bulletins signés des médecins et du premier gentilhomme de la chambre.

Ils annonçaient la maladie du roi et laissaient bien voir que cette maladie était sans remède.

À la suite du second bulletin venait cette ordonnance que Louis XVIII craignait tant sur la fermeture de la Bourse et des théâtres.

C'étaient les premiers bulletins que la France eût lus depuis un demi-siècle, c'est-à-dire depuis la mort de Louis XV.

C'étaient les derniers qu'elle devait lire.

Premier bulletin de la santé du roi.

Aux Tuileries, le 12 septembre, à six heures du matin.
Les infirmités anciennes et permanentes du roi ayant augmenté

sensiblement depuis quelque temps, sa santé a paru plus profondément altérée, et est devenue l'objet de consultations plus rapprochées.

La constitution de Sa Majesté, et les soins qui lui sont donnés, ont entreteu longtemps l'espérance de voir sa santé se rétablir dans son état habituel ; mais on ne peut se dissimuler aujourd'hui que ses forces n'aient considérablement diminué, et que l'espoir que l'on avait conçu ne doive aussi s'affaiblir.

Signé : PORTAL, ALIBERT, MONTAIGU, DISTEL,
DUPUYTREN, THÉVENOT.

Le premier gentilhomme de la chambre du roi.
Comte de DAMAS.

Deuxième bulletin.

Neuf heures du soir.

La fièvre a augmenté pendant cette journée. Il est survenu un grand froid dans les extrémités : la faiblesse s'est accrue ainsi que l'assoupissement ; le pouls a constamment été faible et irrégulier.

Signé : PORTAL, ALIBERT, MONTAIGU, DISTEL,
DUPUYTREN, THÉVENOT.

Le premier gentilhomme de la chambre du roi.
Comte de DAMAS.

Vu l'état de la santé du roi, tous les théâtres et lieux de divertissements publics, ainsi que la Bourse, seront fermés jusqu'à nouvel ordre, et des prières publiques seront faites dans toutes les paroisses.

Le 16, à quatre heures du matin, Louis XVIII rendait le dernier soupir.

La veille, il avait fait venir les deux enfants de France et les avait bénis.

Puis, se retournant vers son frère, qui allait échanger son titre de comte d'Artois contre celui de Charles X, et lui montrant le duc de Bordeaux :

— Mon frère, lui avait-il dit, ménagez bien la couronne de cet enfant.

Cette terreur pour l'avenir de son neveu était-elle un pressentiment que Dieu envoyait au moribond à son moment suprême ?

Il avait rassemblé toutes ses forces pour prononcer ces der-

nières paroles.

Bientôt la respiration devint râleuse et le pouls intermittent, puis il se déclara une crise à la suite de laquelle le roi retomba dans un calme effrayant. À deux heures du matin, le battement du pouls était presque insensible, et la voix complètement éteinte, quoique le malade fût comprendre, par des signes d'yeux, à son confesseur, qu'il continuait d'entendre ses exhortations. Enfin, à quatre heures du matin, en voyant le dernier signe de vie qui venait de s'échapper de ce corps désormais immobile pour l'éternité, M. Alibert dit, en tirant une des mains de Louis XVIII hors du lit :

— Le roi est mort !

À ces mots, le comte d'Artois, qui, depuis deux jours, n'avait point quitté son frère, s'agenouilla devant son lit, et lui baisa la main. Madame la duchesse d'Angoulême et Mademoiselle en firent autant ; puis, toutes deux, se jetant dans les bras du comte d'Artois, y demeurèrent pendant quelques secondes fondant en larmes.

Lorsque le nouveau roi sortit de la chambre du mort pour se rendre dans ses appartements, un héraut d'armes fit entendre trois fois ce cri :

— Le roi est mort, messieurs ! Vive le roi !

À partir de ce moment, le roi de France s'appelait Charles X.

Le 23 septembre, nous vîmes passer sous nos fenêtres le cortège du dernier roi que l'on devait conduire à Saint-Denis.

Ce fut à propos de cette mort que Chateaubriand publia *Le roi est mort ! vive le roi !* c'est-à-dire un des écrits les plus faibles qui soient sortis de sa plume.

Ce fut à propos de cette mort aussi que Victor Hugo publia *Les Funérailles de Louis XVIII*, c'est-à-dire une de ses plus belles odes.

Nous n'avons pas besoin de demander la permission à nos lecteurs pour en citer quelques strophes.

.

Un autre avait dit : « De ma race
Ce grand tombeau sera le port ;
Je veux, aux rois que je remplace,
Succéder jusque dans la mort.
Ma dépouille ici doit descendre !
C'est pour faire place à ma cendre
Qu'on dépeupla ces noirs caveaux ;
Il faut un nouveau maître au monde ;
À ce sépulcre que je fonde
Il faut des ossements nouveaux !

« Je promets ma poussière à ces voûtes funestes.
À cet insigne honneur ce temple a seul des droits ;
Car je veux que le ver qui rongera mes restes
Ait déjà dévoré des rois.
Et, lorsque mes neveux, dans leur fortune altière,
Domineront l'Europe entière,
Du Kremlin à l'Escorial,
Ils viendront tour à tour dormir dans ces lieux sombres,
Afin que je sommeille, escorté de leurs ombres,
Dans mon linceul impérial ! »

Celui qui disait ces paroles
Croyait, soldat audacieux,
Voir, en magnifiques symboles,
Sa destinée écrite aux cieux.
Dans ses étreintes foudroyantes,
Son aigle, aux serres flamboyantes,
Eût étouffé l'aigle romain ;
La victoire était sa compagne,
Et le globe de Charlemagne
Était trop léger pour sa main !

Eh bien, des potentats ce formidable maître
Dans l'espoir de sa mort par le ciel fut trompé.
De ses ambitions, c'est la seule peut-être
Dont le but lui soit échappé.
En vain tout secondait sa marche meurtrière.

En vain sa gloire incendiaire
 En tous lieux portait son flambeau ;
 Tout chargé de faisceaux, de sceptres, de couronnes,
 Ce vaste ravisseur d'empires et de trônes
 Ne put usurper un tombeau !

Tombé sous la main qui châtie,
 L'Europe le fit prisonnier.
 Premier roi de sa dynastie,
 Il en fut aussi le dernier.
 Une île où grondent les tempêtes
 Reçut ce géant des conquêtes,
 Tyran que nul n'osait juger,
 Vieux guerrier qui, dans sa misère,
 Dut l'obole de Bélisaire
 À la pitié de l'étranger.

Loin du sacré tombeau qu'il s'arrangeait naguère,
 C'est là que, dépouillé du royal appareil,
 Il dort enveloppé de son manteau de guerre,
 Sans compagnon de son sommeil.
 Et, tandis qu'il n'a plus, de l'empire du monde,
 Qu'un noir rocher battu de l'onde,
 Qu'un vieux saule battu du vent,
 Un roi longtemps banni, qui fit nos jours prospères,
 Descend au lit de mort où reposaient ses pères,
 Sous la garde du Dieu vivant !

.

Et le poète accordait encore trop à Napoléon en lui accordant *ce vieux saule battu du vent* ; car, juste en ce moment les autorités de Sainte-Hélène ayant aboli le péage qui avait été établi d'abord, et que devaient subir ceux qui visitaient la tombe de Napoléon, M. Torbet, propriétaire du terrain sur lequel avait été enterré l'empereur, demanda, puisque ce corps ne lui rapportait plus rien, qu'il fût exhumé et transporté ailleurs. La contestation fut longue, et Torbet menaçait de déterrer lui-même le cadavre de cet homme qui avait tout usurpé, quoi qu'en ait dit le poète –

même son tombeau –, et de jeter ses restes sur le chemin, lorsque le gouvernement décida que ce terrain serait acheté par la Compagnie des Indes cinq cents livres sterling à son propriétaire.

Moyennant ce dédommagement accordé à M. Torbet, il fut arrêté que l'on visiterait désormais gratis la tombe de Napoléon.

Nous avons déjà dit trois fois que cet homme s'appelait M. Torbet.

Disons-le une quatrième fois, pour qu'on ne l'oublie pas.

Si quelque chose pouvait consoler d'une pareille honte l'humanité, à laquelle M. Torbet se vantait d'appartenir, c'était l'accueil qu'après quarante ans recevait La Fayette en Amérique, où le transportait, comme hôte de la nation, *Le Cadmus*, magnifique bâtiment de l'Union.

C'était, en effet, un beau spectacle que celui d'une nation tout entière se levant et battant des mains pour recevoir un des fondateurs de sa liberté.

Dès le 12 janvier, sur la simple nouvelle d'un voyage de La Fayette aux États-Unis, une résolution ainsi conçue avait été prise par les deux Chambres, sur la motion de M. Mitchell :

Attendu que l'illustre champion de notre liberté et le héros de notre révolution, l'ami et le compagnon de Washington, le marquis de La Fayette, officier général volontaire dans la guerre de notre indépendance, a exprimé le vif désir de visiter notre pays, à la liberté duquel sa valeur, son sang et ses richesses ont tant contribué ;

Il est résolu que le président sera requis de transmettre au marquis de La Fayette l'expression des sentiments de respect, de gratitude et d'attachement affectueux que nourrissent pour lui le gouvernement et le peuple américains, et de l'assurer que l'accomplissement du désir et de l'intention qu'il a de visiter ce pays sera accueilli par le peuple et le gouvernement avec une joie et un orgueil patriotiques.

Il est, en outre, résolu que le président s'informerait de l'époque où il peut être plus agréable au marquis de La Fayette de faire sa visite, et qu'il lui offrirait un moyen de transport dans ce pays sur un bâtiment de la nation.

C'est en vertu de cette offre que La Fayette s'était embarqué au Havre, le 13 juillet, à bord du *Cadmus*, et, après une traversée de trente-deux jours, avait débarqué à New York, le 15 août.

Jamais fête nationale n'eut un plus beau et un plus saint caractère. L'Amérique du Nord, que La Fayette avait laissée peuplée de trois millions d'hommes à peine, l'acclamait à son passage avec dix-sept millions de voix. Tout était transformé ; les forêts étaient devenues des plaines, les plaines étaient devenues des villes, et des milliers de bateaux à vapeur, dont le premier – au refus de la France – avait été lancé, en 1808, par Fulton, sillonnaient ces fleuves grands comme des lacs, ces lacs grands comme des océans.

Ce n'étaient point là ces villes factices que Potemkine bâtissait sur la route de Catherine traversant la Crimée ; non, c'était la civilisation moderne enjambant l'Atlantique comme un ruisseau, et posant, pour la première fois, son pied sur le Nouveau Monde.

Après quatre mois de fêtes données et d'honneurs rendus à l'ami de Washington, le 20 décembre, un comité spécial proposa un bill ainsi conçu :

Qu'il soit ordonné que la somme de deux cent mille dollars soit offerte au major général La Fayette en récompense de ses importants services, et en indemnité de ses dépenses dans la révolution américaine, et qu'il soit affecté une portion de terres suffisante pour l'établissement d'une commune au major général La Fayette, sur les terres non vendues, et que l'acte lui en soit délivré par le président des États-Unis.

Ce bill fut adopté par acclamation, le 22 décembre, à la Chambre des représentants, et, le 23, au Sénat.

Constatons, avant de prendre congé de l'année 1824, que, le 2 décembre de la susdite année, M. Droz et M. de Lamartine étant sur les rangs pour entrer à l'Académie, ce fut M. Droz qui fut élu et M. de Lamartine repoussé.

Chapitre XCIX

TALLANCOURT ET BETZ. — L'ESTAMINET *HOLLANDAIS*. — MON MAN-TEAU À LA QUIROGA. — PREMIER CARTEL. — UNE LEÇON DE TIR. — LA VEILLE DU COMBAT. — ANALYSE DE MES SENSATIONS. — MON ADVERSAIRE MANQUE AU RENDEZ-VOUS. — LES TÉMOINS LE RELANCENT. — DUEL. — TALLANCOURT ET LE CHIEN ENRAGÉ.

Le 3 janvier 1825, un de nos amis, nommé Tallancourt, étant passé de son bureau à la bibliothèque du duc d'Orléans, sur la demande de Vatout, il nous donna, à un autre de nos camarades, nommé Betz, et à moi, un dîner au Palais-Royal.

Tous deux étaient anciens militaires.

Tallancourt s'était trouvé à Waterloo. Au moment de la déroute, frappant sur ses poches et sentant qu'elles étaient vides, frappant sur son estomac et sentant qu'il était creux, il avait avisé une pièce de quatre démontée, et, doué qu'il était d'une force herculéenne, il l'avait chargée sur son épaule, et, deux lieues plus loin, il l'avait vendue dix francs à un fondeur.

Grâce à ces dix francs, il avait fait une retraite assez confortable, et il était revenu à Semur, son pays natal, où Vatout l'avait pris pour le faire entrer dans les bureaux du duc d'Orléans, et, enfin, des bureaux à la bibliothèque.

Après le dîner, ces messieurs, qui, en qualité de vieux soldats — vieux soldats de trente-deux à trente-cinq ans, bien entendu —, étaient des fumeurs enragés, proposèrent d'aller fumer un cigare à l'estaminet *Hollandais*. Je ne voulus pas les abandonner, malgré ma répugnance à l'endroit du tabac et des estaminets, et, pour la première et dernière fois de ma vie, à ce que j'ai le droit d'espérer, je franchis le seuil de cet illustre établissement, décoré à l'extérieur d'un simulacre de vaisseau.

J'avais un grand manteau à la Quiroga (comme on disait poétiquement à cette époque), manteau que j'avais aussi ardemment

ambitionné que mes fameuses bottes, et que j'avais fini par me donner avec non moins de peine ; il paraît que la manière dont je me drapais déplut à l'un des habitués qui, pour le moment, jouait au billard. Il échangea avec son partenaire quelques mots précédés d'un coup d'œil jeté de mon côté, et suivis d'un éclat de rire.

Il n'en fallut pas davantage pour me mettre l'éperon aux reins ; je pris une queue, et, brouillant les billes :

— Qui veut faire une partie de billard avec moi ? demandai-je.

— Mais, me fit observer Tallancourt, le billard appartient à ces messieurs.

— Eh bien, dis-je en regardant celui des deux joueurs auquel je désirais particulièrement avoir affaire, nous renverrons ces messieurs ; et, moi, ajoutai-je en m'avançant vers mon homme, je me charge de celui-ci !

La provocation était trop bruyante et trop directe pour ne pas faire scandale.

Betz et Tallancourt s'élancèrent les premiers. Ils me connaissaient trop pour ne pas savoir que je n'eusse point fait, sans un motif quelconque, une pareille incartade ; le principal était pour nous qu'une querelle d'estaminet ne s'ébruitât point. Nous échangeâmes nos noms, mon adversaire et moi, et nous primes rendez-vous pour le surlendemain, à neuf heures du matin, au café formant le rez-de-chaussée de cette grande maison isolée qui demeura si longtemps debout au milieu de la place du Carrousel, et que l'on nommait l'hôtel de *Nantes*.

Tallancourt et Betz se trouvèrent tout naturellement être mes témoins.

Ils n'étaient pas sans une certaine inquiétude sur leur charge.

D'abord, j'étais très jeune, et c'était ma première affaire ; ensuite, j'arrivais de province, et ils ignoraient jusqu'à quel point je savais manier les armes.

Ils avaient pris avec les témoins de mon adversaire, M. Charles B***, rendez-vous pour le lendemain, à quatre heures de

l'après-midi, dans le jardin du Palais-Royal, en face de la Rotonde, ce qui leur laissait tout le temps de s'occuper de moi.

Ils m'invitèrent à leur donner des explications sur la cause de la querelle ; je m'empressai de le faire ; puis, comme ils étaient chargés de la discussion, des armes, ils me demandèrent quelle arme je préférais.

Je leur répondis que les armes m'étaient indifférentes, et que, du moment où je leur avais confié mes intérêts, cela les regardait, eux, et non plus moi.

Cette assurance les tranquillisa un peu ; mais Tallancourt ne m'en donna pas moins rendez-vous, pour le lendemain à neuf heures du matin, au tir Gosset.

Je n'avais pas mis le pied dans un tir depuis que j'étais à Paris ; mais on se rappelle nos familiarités avec les *kukentreiter* de M. de Leuven, et nos ardoises cassées, nos grenouilles coupées en deux, nos cartes tenues à la main, chez de La Ponce.

Tallancourt demanda douze balles.

— Est-ce à la *poupée* ou à la *mouche* que monsieur veut tirer ? dit le garçon en s'adressant à moi.

Comme je ne connaissais pas parfaitement les termes et les habitudes des tirs parisiens, je me tournai vers Tallancourt, qui demanda une poupée.

Le garçon plaça sur la broche une poupée de plâtre : c'était sans doute la plus grosse de l'établissement ; ce garçon, nommé Philippe – on se rappelle les moindres détails de ces sortes d'événements –, ce garçon, voyant ma parfaite ignorance des habitudes du tir, m'avait pris pour un écolier.

Tallancourt lui-même, la chose était visible, partageait l'opinion du garçon à mon égard.

J'avoue que cette unanimité me piqua.

— Dites donc, demandai-je à Tallancourt, combien coûte une machine de plâtre comme celle-là ?

— Quatre sous, me dit-il.

— Et combien avez-vous demandé de balles ?

— Douze.

— Eh bien, comme je ne suis pas assez riche pour me passer le luxe de casser douze poupées, je vais faire un cadre à celle-ci avec les onze premières balles, et je la casserai avec la douzième.

— Hein ? fit Tallancourt.

— Vous allez voir comment cela se pratique à Villers-Cotterêts, mon cher Tallancourt.

J'allai à la plaque, je traçai un cercle autour de la poupée, et je commençai mon opération.

Elle réussit dans les conditions que j'avais indiquées. Je venais de faire ce que j'avais fait vingt fois avec de Leuven et de La Ponce ; mais, comme je le faisais pour la première fois avec Tallancourt, il fut assez émerveillé de l'expérience.

— Voilà qui va bien pour le pistolet, et je suis assez tranquille, si vous tirez le premier, me dit-il ; mais s'ils choisissent l'épée ?...

— Eh bien, que voulez-vous, mon cher ! S'ils choisissent l'épée, nous nous battons à l'épée.

— Et vous vous défendrez ?

— Je l'espère.

— Je vous dis cela, ajouta Tallancourt, parce que je n'aime pas le pistolet.

— Vous avez raison, c'est une vilaine arme.

— Et je ne l'accepterai qu'à la dernière extrémité.

— Et vous ferez bien.

— C'est donc votre avis ?

— Parfaitement !

— Eh bien, tant mieux ! Donnez vingt-quatre sous au garçon, et allons déjeuner.

Par bonheur, nous étions au 4 du mois, et je pouvais encore disposer de vingt-quatre sous.

Nous déjeunâmes et rentrâmes au bureau. Betz nous y attendait. Il prit Tallancourt à part, sans doute pour l'interroger sur mes aptitudes. J'ai tout lieu de croire que Tallancourt le rassura.

À cinq heures, Betz et Tallancourt vinrent me dire que mon adversaire avait choisi l'épée.

Le rendez-vous tenait toujours, pour le lendemain neuf heures à l'hôtel de *Nantes*.

Je rentrai à la maison le visage souriant, quoique le cœur assez serré. Voici, en fait de courage, les observations que j'ai faites sur moi-même.

D'un tempérament sanguin, je me jette facilement au-devant du danger ; si le danger est présent, si je puis l'attaquer à l'instant même, mon courage ne faiblit point, soutenu qu'il est par l'agitation du sang.

Si, au contraire, il me faut l'attendre quelques heures, il y a affaiblissement dans le système nerveux, et je me repens de m'être exposé.

Mais peu à peu le côté moral s'empare, par la réflexion, du côté physique, et lui commande énergiquement de se bien conduire.

Arrivé sur le terrain, il y a toujours constriction intérieure, mais il n'y a plus trace extérieure d'émotion.

En 1834, j'eus un duel, et j'avais pour témoin Bixio, qui étudiait la médecine, à cette époque-là ; il me tâta le pouls au moment où je tenais déjà le pistolet à la main : le pouls ne donna que soixante-neuf pulsations à la minute, deux de plus que dans l'état ordinaire.

Plus j'attends, plus je suis calme.

Au reste, je crois que tout homme, à moins d'une organisation particulière, craint naturellement le danger, et, abandonné à ses propres instincts, ferait tout ce qu'il pourrait pour y échapper ; c'est la force morale seule, l'orgueil humain uniquement, qui le fait s'exposer souriant à une blessure ou à la mort.

Une preuve de ce que j'avance, c'est que je crois l'homme brave en état de veille, poltron en rêve, parce que, en rêve, l'âme est absente, la bête vit isolée ; et, en l'absence de sa force, de sa volonté, de son orgueil, la bête a peur.

Je rentrai donc dans la maison sans rien dire de ce qui s'était passé ; seulement, je ne quittai point ma mère.

C'était en plein hiver, je n'avais donc pas à *faire le portefeuille*.

Le lendemain, je me levai à huit heures ; je prétextai je ne sais quelle obligation, j'embrassai ma mère, je mis l'épée de mon père sous mon manteau, et je sortis.

Tallancourt s'était chargé de trouver une seconde épée.

J'étais à l'hôtel de *Nantes* à neuf heures moins dix minutes.

Nous y trouvâmes les deux témoins de mon adversaire.

Je n'avais pas déjeuné. Thibaut, qui nous accompagnait, m'avait recommandé de ne point manger, afin qu'en cas de besoin une saignée fût possible.

Nous attendîmes.

Neuf heures et demie, dix heures et onze heures sonnèrent.

Betz et Tallancourt étaient fort impatients ; le retard de mon adversaire leur faisait manquer leur bureau.

J'avoue que, pour mon compte, j'étais enchanté. J'espérais que l'affaire finirait par des excuses, et j'aimais autant cela.

À onze heures, les parrains de mon adversaire s'ennuyèrent. Ils proposèrent aux miens de venir avec eux chez leur filleul ; il demeurerait rue Coquillière, je crois.

Quant à moi, on me renvoya au bureau. Je devais, en cas de gronderie, avouer franchement à Oudard ce qui s'était passé, et lui expliquer la cause de notre retard.

Oudard avait été mandé par madame la duchesse d'Orléans, de sorte qu'il n'y eut rien à avouer.

Une demi-heure après, Betz et Tallancourt revinrent : ils avaient trouvé mon adversaire dans son lit.

Sur l'observation qu'ils lui avaient faite que ce n'était point là qu'ils devaient le trouver, M. Charles B*** avait répondu qu'ayant été patiner toute la journée de la veille sur le canal, il s'était senti, vers les sept heures du matin, pris d'une telle courbature, qu'il n'avait pas eu la force de se lever.

L'excuse avait paru si mauvaise aux deux témoins de mon adversaire, qu'ils lui avaient signifié de ne plus compter sur eux, si l'affaire avait des suites.

Sur quoi, ils s'étaient retirés.

Mais Betz et Tallancourt, beaucoup plus entêtés que je ne l'eusse voulu au fond du cœur, étaient restés, eux, et avaient insisté près de M. Charles B***, pour savoir sur quoi ils devaient compter pour le lendemain.

M. Charles B*** leur promit d'être le lendemain à neuf heures, avec deux nouveaux témoins, à la barrière Rochechouart. On se battrait dans une des carrières de Montmartre.

Ainsi, ce n'était qu'une partie remise.

Je remerciai beaucoup mes deux témoins. Je leur dis qu'ils avaient parfaitement fait, et j'attendis.

La journée s'écoula fort calme. J'arrivai même à oublier, soit en causant, soit en travaillant, que je dusse me battre le lendemain. Cependant, de temps en temps, un léger serrement de cœur amenait un spasme, et le spasme un bâillement.

Je rentrai de bonne heure comme la veille, et je restai près de ma mère. C'était le lendemain le jour des Rois, et on nous avait apporté une galette à la fève.

Ma mère fut reine. Je l'embrassai, et me souhaitai de l'embrasser trente ans encore, à la même heure, le même jour, et de la même façon.

Je savais bien ce que je faisais en faisant ce souhait.

Je dormis parfaitement pendant les quatre ou cinq premières heures de la nuit ; assez mal pendant les deux ou trois autres. Je quittai ma mère, comme la veille, à huit heures et demie. Cette fois, je n'avais pas d'épée à prendre ; Tallancourt les avait gardées toutes deux.

À neuf heures moins dix minutes, nous étions à la barrière Rochechouart ; à neuf heures sonnantes, un fiacre nous amena notre homme et ses deux nouveaux témoins. On descendit, on se salua, on traversa silencieusement le boulevard extérieur, et l'on

gagna les rampes de la montagne.

Un des témoins de mon adversaire qui est devenu depuis mon camarade, comme la plupart de ceux qui, sans me connaître, ont commencé par être mes ennemis, s'approcha de moi, et, me prenant pour un simple témoin, engagea la conversation avec moi. On marcha une demi-heure à peu près sans trouver une place convenable. Il faisait froid, et il avait neigé toute la nuit. il neigeait encore ; il en résultait que presque toutes les carrières étaient habitées.

Comme il n'est pas naturel de voir se promener par un pareil temps, et à dix heures du matin, six personnes à travers champs, les gens qui habitaient les carrières se doutaient de la cause de notre promenade, et nous suivaient.

Nous avions déjà une suite assez nombreuse ; il était probable que, plus nous voyagerions ainsi, plus notre suite s'augmenterait ; il était donc urgent de s'arrêter au premier endroit qui paraîtrait, je ne dirai pas convenable, mais possible.

Cette promenade m'eût paru fort longue, je l'avoue, si je n'eusse pas causé, pendant tout ce temps, avec le témoin de mon adversaire.

Enfin, on trouva une espèce de plateau de dix pas de large sur vingt pas de long ; c'était tout ce qu'il fallait. On s'arrêta. Tallancourt tira les épées de dessous son manteau et les donna à examiner aux témoins.

Celle qu'il avait apportée était de deux pouces plus longue que l'autre. Tallancourt n'avait pas eu le choix ; il avait pris la première venue ; il proposa de tirer au sort à qui aurait la plus longue.

Je terminai le débat en déclarant que je prendrais la plus courte.

La plus courte était celle de mon père, et je préférais de beaucoup perdre deux pouces de fer plutôt que de voir se tourner vers ma poitrine cette épée qui avait été la sienne.

Ce fut alors seulement que le témoin de mon adversaire qui

avait causé avec moi pendant tout le chemin sut que c'était moi qui me battais.

Le terrain choisi, les épées distribuées, il n'y avait pas de temps à perdre ; il faisait un froid horrible, et notre galerie de spectateurs s'accroissait de seconde en seconde.

Je jetai bas mon habit, et je me mis en garde.

Mais, alors, mon adversaire m'invita, outre mon habit, à mettre bas encore mon gilet et ma chemise.

La demande me parut exorbitante ; mais, comme il insistait, je piquai mon épée dans la neige, et je jetai mon gilet et ma chemise sur mon habit.

Puis, comme je ne voulais pas même garder mes bretelles, et que, comme ce pauvre Géricault, j'avais perdu la boucle de mon pantalon, je fis un nœud aux deux pattes pour me sangler les flancs.

Tous ces préparatifs prirent une minute ou deux pendant lesquelles mon épée resta fichée dans la neige.

Puis je repris mon épée, et me remis en garde d'assez mauvaise humeur.

Toutes ces injonctions m'avaient été faites très crânement de la part de mon adversaire. En outre, comme l'épée était l'arme choisie par lui, je m'attendais à avoir affaire à un homme d'une certaine force.

Je m'engageai donc avec précaution.

Mais, à mon grand étonnement, je vis un homme mal en garde, et découvert en tierce.

Il est vrai que cette mauvaise garde pouvait n'être qu'une feinte pour que je m'abandonnasse de mon côté, et qu'il profitât de mon imprudence.

Je fis un pas en arrière, et, abaissant mon épée :

— Allons, monsieur, lui dis-je, couvrez-vous donc !

— Mais, me répondit mon adversaire, s'il me convient de ne pas me couvrir, moi ?

— Alors, c'est autre chose... seulement, vous avez là un sin-

gulier goût.

Je retombai en garde. J'attaquai l'épée en quarte, et, sans me fendre, pour tâter mon homme, j'allongeai un simple dégagement en tierce.

Il fit un bon en arrière, rencontra un cep de vigne, et tomba à la renverse.

— Oh ! oh ! me dit Tallancourt, est-ce que vous l'avez tué comme cela, du premier coup, par hasard ?

— Non, répondis-je, je ne crois pas. Je ne me suis pas même fendu, et c'est à peine si je l'ai touché.

Pendant ce temps, les témoins opposés avaient couru à M. B***, qui se relevait.

La pointe de mon épée avait pénétré dans l'épaule, et, comme sa station dans la neige en avait glacé le fer, la sensation avait été telle, que mon adversaire, si légèrement qu'il fût blessé, était tombé à la renverse.

Par bonheur, je ne m'étais pas fendu ; sans quoi, je l'embrochais de part en part.

Le pauvre garçon n'avait jamais tenu une épée.

D'après cet aveu qu'il fit, et en conséquence de la blessure qu'il avait reçue, il fut convenu que le combat s'arrêterait là.

Je remis mon épée au fourreau ; je repassai ma chemise, mon gilet et ma redingote ; je me redrapai dans mon quiroga, et je redescendis les buttes Montmartre, bien plus léger de cœur que je ne les avais montées.

Telle fut la cause, telles furent les sensations, telle fut l'issue de mon premier duel.

Que sont devenus les deux hommes qui m'y assistèrent ?

J'ai perdu Betz de vue. Il avait obtenu une place de receveur particulier en province ; quelque chose comme un bruit vague m'a dit, depuis, qu'il était mort.

Quant à Tallancourt, pauvre garçon ! je l'ai vu mourir bien tristement, bien malheureusement, bien douloureusement.

Le duc d'Orléans l'avait pris en amitié ; c'était une de ces

machines vigoureuses, comme le prince les aimait, pas trop intelligentes ; d'ailleurs, Tallancourt avait une grande qualité : parfaitement intelligent, il savait cacher son intelligence.

Le duc d'Orléans, devenu roi, avait appelé Tallancourt près de lui, et ne pouvait plus s'en passer. Si sa fortune n'était pas faite – on ne faisait pas ainsi sa fortune près du roi –, au moins sa position était-elle assurée.

Tallancourt, qui n'avait pas quitté le duc d'Orléans pendant les 27, 28 et 29 juillet, savait bon nombre de choses secrètes sur la révolution de 1830.

Quand le roi était à Neuilly, à tout propos il envoyait Tallancourt à Paris, et l'hercule, mal à l'aise sur son fauteuil, devant son bureau, dans son cabinet, faisait la route à pied pour respirer le grand air, et distendre un peu ses larges poumons.

Un jour, du fossé de la grande route, dont il suivait le bord, un énorme chien enragé s'élança sur lui. Tallancourt, par un mouvement naturel, réunit ses deux mains pour garantir son visage, et, avec un bonheur inouï, ses deux mains saisirent le chien par le cou.

Pris dans ces deux puissantes tenailles, le chien eut beau se débattre, les tenailles se serrèrent de plus en plus ; au bout de cinq minutes, le molosse était étouffé sans avoir fait une égratignure au géant.

Mais ces cinq minutes de lutte, ces cinq minutes de danger mortel avaient frappé le cerveau de Tallancourt d'une commotion terrible.

Cinq ou six mois après, un ramollissement du cerveau se déclara.

Pendant un an, je vis le pauvre Tallancourt s'affaiblissant à vue d'œil, moralement et physiquement, perdant ses forces et son intelligence, le geste et la voix.

Puis, enfin, mort peu à peu, après dix-huit mois de souffrances, il acheva de mourir.

Chapitre C

LE DUC D'ORLÉANS EST NOMMÉ *ALTESSE ROYALE*. — SACRE DE CHARLES X. — RELATION DE LA CÉRÉMONIE PAR MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS. — MORT DE FERDINAND DE NAPLES. — DE LAVILLE DE MIREMONT. — *LE CID D'ANDALOUSIE*. — M. PIERRE LEBRUN. — UNE LECTURE AU CAMP DE COMPIÈGNE. — M. TAYLOR EST NOMMÉ COMMISSAIRE ROYAL PRÈS LE THÉÂTRE-FRANÇAIS. — LE CURÉ BERGERON. — M. VIENNET. — DEUX LETTRES DE LUI. — PICHAT ET SON *LÉONIDAS*.

Ma mère n'avait rien su de toute cette histoire de duel, qui l'eût fait mourir de chagrin, si elle l'eût seulement soupçonnée.

Comme nous ne fûmes de retour au bureau que vers une heure, il fallut tout dire à Oudard, qui, du reste, parut assez satisfait du rapport de Betz et de Tallancourt sur la façon dont son employé s'était conduit.

D'ailleurs, depuis l'avènement au trône de Sa Majesté Charles X, tout était en fête au Palais-Royal. Le duc d'Orléans venait d'obtenir du nouveau roi ce qu'il avait inutilement sollicité de Louis XVIII : il venait d'être nommé *altesse royale*.

Louis XVIII, comme nous l'avons déjà dit, avait constamment refusé tous ceux qui sollicitaient de lui cette faveur pour M. le duc d'Orléans.

— Il sera toujours assez près du trône, répondait-il.

Au reste, Charles X se présentait sous les aspects les plus populaires. Pour faire pendant à son mot : « Il n'y a rien de changé en France, il n'y a qu'un Français de plus », il avait dit celui-ci, beaucoup plus simple, mais non moins apprécié : « Mes amis, plus de censure ! » et, au milieu de l'allégresse générale, son sacre se préparait avec une pompe merveilleuse.

Les derniers sacres avaient porté malheur.

On sait que Louis XVI, à Reims, ayant vivement ôté la couronne de dessus sa tête,

— Qu’avez-vous, sire ? lui demanda l’archevêque.

— Cette couronne me blesse, répondit Louis XVI.

Et, vingt ans plus tard, il était mort sur l’échafaud !

Napoléon avait voulu, pour le sacrer, plus qu’un archevêque : il avait voulu un pape, et avait fait venir Pie VII de Rome à Paris, du Vatican à Notre Dame.

Il fallut presque un dieu pour consacrer cet homme !

Le prêtre, monarque de Rome,

Vint sacrer son front menaçant ;

Car sans doute, en secret effrayé de lui-même,

Il voulut recevoir son sanglant diadème.

Des mains d’où le pardon descend !

Quinze ans plus tard, Napoléon mourut à Sainte-Hélène ! Enfin, c’était le tour de Charles X.

Tous les souverains de la chrétienté, informés de cette cérémonie solennelle, devaient y être représentés par des ambassadeurs extraordinaires. Ces ambassadeurs extraordinaires étaient :

Pour l’Autriche, le prince d’Esterhazy ; pour l’Espagne, le duc de Villa-Hermosa ; pour la Grande-Bretagne, le duc de Northumberland ; pour la Prusse, le général de Zastrow, et, pour la Russie, le prince de Volkonsky.

Le 24 mai, à onze heures et demie du matin, le roi et le dauphin partirent des Tuileries, et se rendirent à Compiègne.

Tout alla bien jusqu’à Fismes. Mais il fallait qu’un accident vînt apporter son mauvais présage à ce règne de six ans, qui devait, lui aussi, aller se perdre dans l’exil.

À la descente de Fismes, les batteries de la garde royale, placées dans un vallon à gauche de la route, firent feu pour saluer le roi.

La détonation, répétée par l’écho, fut terrible !

Au bruit de cette détonation, les chevaux de la voiture où étaient les ducs d’Aumont et de Damas, et les comtes de Cossé et

Curial, s'emportèrent ; la voiture versa et se brisa sur le pavé.

Sur les quatre personnes qu'elle contenait, deux furent grièvement blessées.

Ce furent MM. le duc de Damas et le comte Curial.

Le comte Curial surtout : il eut la clavicule brisée.

Le roi lui-même n'échappa à un accident pareil que par la force et la présence d'esprit de son cocher. Ses chevaux s'emportèrent ; mais le cocher eut la présence d'esprit de ne point essayer de les arrêter, et la force de les maintenir sur le milieu du pavé.

Au bout de dix minutes d'une course effrénée, ils se calmèrent d'eux-mêmes.

Puis, arrivé au village de Tinquieux, le roi trouva le duc d'Orléans et le duc de Bourbon qui l'attendaient. La pluie, qui n'avait pas discontinué de tomber depuis le matin, cessa ; le soleil, qui n'avait point paru encore, se montra radieux. Le roi monta dans la voiture du sacre avec M. le dauphin, M. le duc d'Orléans et M. le duc de Bourbon ; « et la route jusqu'à Reims, dit la *Relation du sacre*, ne fut plus qu'un arc de triomphe ».

En sortant des vêpres du sacre, Charles X signa l'amnistie accordée aux déserteurs de la marine et aux condamnés politiques.

Ce fut cette amnistie qui ramena Carrel en France.

Treize ans après, Charles X mourait à Gritz.

Madame la duchesse d'Orléans avait assisté au sacre, et en avait fait, sur son album particulier, une relation en italien. De retour à Paris, elle voulut avoir une traduction française de cette relation, et chargea Oudard de la lui faire. Oudard, fort embarrassé, me donna l'album, deux jours de congé, et mission de traduire la relation en son lieu et place.

Cet album était celui où madame la duchesse d'Orléans écrivait ses plus secrètes pensées, et relatait ses plus secrètes actions. On ne m'avait aucunement recommandé de ne pas lire, et je lus.

Au reste, sur cet album, qui renfermait les actions et les pensées de la duchesse d'Orléans depuis dix ans ; sur cet album, qui

était destiné à ne pas sortir de ses mains, à ne pas même passer dans celles du duc d'Orléans, puisque c'était pour le duc d'Orléans que la traduction était faite, il n'y avait pas un mot que pût désavouer la chasteté d'un ange.

Au milieu de tout ce que je lus, une chose me frappa : c'était la profonde reconnaissance de madame la duchesse d'Orléans pour les faveurs que prodiguait au prince son mari le nouveau roi Charles X, et pour les bontés dont faisait, chaque jour, preuve pour elle et pour sa famille madame la duchesse de Berry.

Hélas ! hélas ! en voyant le roi Charles X à Gratz, et madame la duchesse de Berry à Blaye, combien de fois le souvenir de cet album ne se présenta-t-il pas à mon esprit, et ne me fit-il pas frissonner à l'idée de ce qu'avait dû souffrir le cœur profondément religieux de Marie-Amélie, quand ce que les princes appellent des nécessités politiques brisa entre les mains de son époux la couronne de l'un et l'honneur de l'autre !

Puis une autre page arrêta encore mes regards, et fixa longtemps mes yeux.

C'était celle où madame la duchesse d'Orléans racontait comment son mari, entre deux caresses, lui avait, avec tous les ménagements possibles, appris la mort de son père, Ferdinand I^{er}.

En effet, Ferdinand I^{er}, celui-là même qui avait retenu dix-huit mois mon père dans les prisons de Naples ; celui qui avait permis qu'on tentât trois fois de l'empoisonner, une fois de l'assassiner, celui-là venait d'être appelé à rendre compte – pasteur qui avait égorgé son troupeau – des terribles années 1798 et 1799.

N'était-ce pas étrange que moi, fils d'une des victimes de ce roi, je tinsse entre mes mains cet album, où, le cœur plein de larmes, une fille déplorait la mort de ce roi ?

Bizarre rapprochement des fortunes et des destinées !

Au reste, il était mort comme aurait pu mourir un juste, cet homme qui avait vu pendre devant ses yeux, brûler sous ses fenêtres, éventrer et mettre en morceaux en sa présence ceux qu'il avait appelés ses amis ; ceux qu'une capitulation trahie lui avait

livrés ; ceux qui, sous un autre règne, eussent été l'honneur du roi et la gloire du pays !...

Le 3 janvier 1825, il s'était endormi tranquillement à deux heures du matin. On l'avait entendu tousser plusieurs fois ; puis, enfin, à huit heures, comme il n'avait point appelé selon sa coutume, les officiers de la chambre, suivis des médecins, étaient entrés dans son appartement, et l'avaient trouvé mort d'une attaque d'apoplexie.

Ferdinand I^{er} venait de régner soixante-cinq ans.

Il était mort à l'âge de soixante-quatorze ans.

Oudard eut sa traduction, qu'il recopia de sa main, et qu'il donna à la duchesse d'Orléans comme de lui. Il est vrai qu'il me rapporta fidèlement les compliments qu'il avait reçus à ce sujet, et qu'il ajouta – chose dont je lui fus bien autrement reconnaissant – deux billets du Théâtre-Français pour la première représentation du *Roman*, comédie estimable, en cinq actes, en vers, de Laville de Miremont, déjà connu, je dirai, non pas par sa bonne pièce, mais par sa bonne action du *Folliculaire*.

J'ai beaucoup connu de Laville ; une accusation de Lemer cier l'avait fort tourmenté : Lemer cier reprochait à de Laville, qui avait été censeur, d'avoir arrêté sa pièce de *Charles VI*, à lui, Lemer cier, et d'en avoir fait une ensuite sur le même sujet et avec les mêmes idées.

Mais, d'abord, de Laville avait prouvé, par *Le Folliculaire* et par *Le Roman*, qu'il n'avait pas besoin des pièces des autres pour faire les siennes ; et, en outre, il était parfaitement incapable d'une pareille action.

Il y avait dans *Le Roman* une création charmante : celle d'un père ami et presque compagnon des folies d'un fils qu'il a eu à l'âge de vingt ans. Rien n'était plus vrai que cette situation que de Laville appliqua le premier au théâtre.

Grâce à Talma, j'avais vu, quelque temps auparavant, la représentation du *Cid d'Andalousie*. L'exemple de Casimir Delavigne avait été contagieux : Talma jouant un rôle dans la comédie,

mademoiselle Mars s'était demandé pourquoi elle n'en jouerait pas un dans la tragédie. De là cette nouvelle réunion des deux artistes dans *Le Cid d'Andalousie*.

Mais M. Pierre Lebrun, auteur d'un *Ulysse* qui n'avait pas été joué, ou qui avait été joué une ou deux fois, ce qui était bien tant pis, M. Lebrun n'était point Casimir Delavigne. N'ayant plus là, comme il avait eu, en 1820, pour le soutenir dans *Marie Stuart*, la robuste ossature de Schiller ; réduit aux romanceros espagnols, c'est-à-dire à de simples indications de scène, tout lui manqua : force, originalité, style, et, malgré cet appui inusité de Talma et de mademoiselle Mars qui avaient doublé la force de l'homme fort, et qui ne purent dissimuler la faiblesse de l'homme médiocre, *Le Cid d'Andalousie* tomba à la première représentation, se releva à la seconde à force de claqueurs, pour se traîner agonisant pendant six ou sept représentations, puis disparut enfin de l'affiche.

Cette chute fut le commencement de la fortune de M. Pierre Lebrun, académicien, pair de France, et directeur de l'Imprimerie royale.

Ô Médiocrité ! vénérable déesse ! toi qui possèdes le secret de cette précieuse essence que Vénus donna à Phaon pour assurer la réussite dans le monde ! toi qui as si longtemps repoussé Hugo, Lamartine et Charles Nodier ! toi qui as laissé mourir Soulié et Balzac, sans faire pour eux le tiers de ce que tu as fait pour M. Pierre Lebrun ! toi qui détournes tes regards d'Alfred de Musset, et qui fais bien, car toute originalité, toute puissance, toute verve, fait cligner à sa lumière ton œil de hibou ! toi dont la statue, haute de cent coudées, devrait être fondue en zinc, afin qu'elle couvrît de son ombre le pont des Arts et le respectable monument auquel il conduit ! ô Médiocrité ! seule divinité qui n'ait, en France, ni 21 janvier, ni 29 juillet, ni 24 février ! toi, la chose que je méprise par-dessus toute chose, sans te haïr, car je ne hais rien au monde ! sois toujours rebelle à moi et douce à mes ennemis, c'est la seule grâce que je te demande, et, à cette condition, demeure

la maîtresse de l'avenir, comme tu l'as été du passé !

Or, remarquez-le bien, cette chute du *Cid d'Andalousie* avait lieu en 1825. On pouvait donc espérer que, treize ans après, c'est-à-dire en 1838, ce malheureux *Cid* serait oublié de tout le monde, même de son auteur.

Point.

C'était à Compiègne – au camp. M. le duc d'Orléans faisait, pendant la journée, les honneurs de la forêt aux chasseurs ; le soir, les honneurs des salons aux joueurs, aux causeurs et aux danseurs.

Au milieu d'une de ces soirées, il passe une idée fatale dans l'esprit du malheureux prince. Il se tourne vers quelques poètes qui l'entouraient :

— Messieurs, dit-il, voyons, lequel d'entre vous a quelques vers à nous lire ?

Chacun se tait, comme on comprend bien, et fait un pas en arrière.

M. Pierre Lebrun, lui, fait un pas en avant :

— Moi, monseigneur, dit-il.

Et il s'assied, et il tire de sa poche un manuscrit – un manuscrit, entendez vous bien ! –, et, au milieu du silence général, il lit le titre :

— Messieurs, *Le Cid d'Andalousie*.

Chacun se regarda ; mais il n'y avait plus à y revenir, on était pris, et M. le duc d'Orléans tout le premier.

La chose eut, par ma foi, un grand succès.

La lecture terminée, les compliments faits :

— Dumas, me dit le duc d'Orléans, expliquez-moi donc quel est ce bruit que j'ai entendu du côté de la fenêtre, et qui a interrompu M. Lebrun, vers le commencement du troisième acte.

— Monseigneur, répondis-je, c'est A***, qui s'était tapi derrière les rideaux pour dormir plus à son aise ; mais il paraît qu'en dormant, il a eu le cauchemar ; il a donné un coup de poing sur un guéridon, et il a cassé un cabaret de porcelaine de Sèvres, ce

qui le rend fort triste.

— S'il est triste, il a tort, me dit le duc d'Orléans ; dites-lui qu'il était dans son droit, et que je prends le cabaret sur mon compte.

C'était un prince sage comme Salomon, et juste comme saint Louis, que ce pauvre duc !...

Le Théâtre-Français, au reste, n'était pas en veine. Après avoir joué *Le Cid d'Andalousie* de M. Lebrun, il joua la *Judith* de M. de Comberousse, et le *Bélisaire* de M. de Jouy.

Un important changement venait de se faire au théâtre de la rue de Richelieu. Sur la recommandation de MM. Lemercier, Viennet et Alexandre Duval, M. le baron Taylor avait été nommé commissaire royal, en remplacement de M. Choron.

Au moment où Charles X rentrait à Paris, après le sacre, et comme monseigneur l'évêque d'Orléans avait ordonné des prières en actions de grâces de la cérémonie qui venait de s'accomplir, M. Bergeron, curé de la commune de Saint-Sulpice, canton de Blois, après avoir donné en chaire lecture du mandement de son évêque, ajouta ces simples paroles :

— Mes très chers frères, comme Charles X n'est point chrétien ; qu'il veut maintenir la Charte, qui est un acte contre la religion, nous ne devons pas prier pour lui, pas plus que pour Louis XVIII, qui a été le fondateur de cette Charte : ils sont damnés tous deux ; que ceux qui sont de mon avis se lèvent.

Et trois cents auditeurs, sur quatre cents, se levèrent, manifestant, par cet acte d'adhésion, qu'ils étaient absolument du même avis que leur curé.

Hélas ! si l'Académie eût su quel homme c'était, que ce baron Taylor, que l'ordonnance de Charles X introduisait dans le sanctuaire de la Comédie-Française ; si elle eût pu deviner qu'il en ouvrirait les portes à MM. Alexandre Dumas, Victor Hugo et de Vigny¹, comme elle eût, à l'exemple du curé Bergeron, excom

1. Je place, on le comprend bien, mon nom et celui de mes deux honorables confrères selon l'ordre chronologique des représentations de *Henri III*, de

munié le roi Charles X !

Mais elle n'en savait rien.

Le premier mauvais tour que fit le nouveau commissaire du roi à ses protecteurs fut de faire jouer le *Sigismond de Bourgogne*, de M. Viennet, et le *Camille*, de M. Lemer cier.

Il va sans dire que ces deux pièces tombèrent à plat.

Cela ne découragea point M. Lemer cier. Il résolut de changer de genre, et commença un mélodrame intitulé *Le Masque de poix*.

Cela exalta M. Viennet, qui, au lieu de changer de genre, comme son honorable confrère, et résolu, au contraire, à faire triompher le sien, se mit à lire, dans les salons, un *Achille* fait depuis vingt ans, et reçu depuis dix.

— N'est-ce pas que mon Achille est bien colère ? disait-il à M. Arnault après une de ces lectures.

— Oui, colère comme un dindon ! répondit M. Arnault.

Au reste, peu d'hommes faisaient plus beau jeu à la riposte que M. Viennet. C'était une véritable quintaine, à l'exception qu'il ne rendait pas le coup quand on le manquait. Il est vrai qu'il offrait une belle surface, et qu'on le manquait rarement.

Un jour, chez Nodier, il s'approche de Michaud.

— Dites donc, Michaud, fit-il avec cet air qui n'appartient qu'à lui, je viens de finir un poème de trente mille vers. Que dites-vous de cela ?

— Je dis qu'il faudra quinze mille hommes pour le lire, répondit Michaud.

Un autre jour, dans un dîner, M. Viennet attaquait Lamartine.

— Un fat, disait-il, qui se croit le premier homme politique de son époque, et qui n'en est pas même le premier poète !

— En tout cas, répondit madame Gay de l'autre bout de la table il n'en est pas non plus le dernier, la place est prise.

M. Viennet, outre tout ce qu'il a écrit en vers – fables, comédies, tragédies, épîtres, poèmes épiques –, a écrit en prose deux lettres qui sont deux modèles.

Marion Delorme et d'*Othello*.

Nous les citons entières et textuellement ; l'analyse n'en donnerait pas une idée.

L'une se rapporte à la nomination d'Hugo comme officier de la Légion d'honneur ; l'autre, à la propre nomination de M. Viennet à la pairie.

Car M. Viennet fut député et pair de France ; car M. Viennet est encore commandeur de la Légion d'honneur et académicien.

Voici la première lettre de M. Viennet.

Monsieur,

Je n'ai pas dit que je ne voulais plus porter la croix d'officier de la Légion d'honneur, depuis qu'on l'avait donnée au chef de l'école romantique.

En ôtant mon ruban de la boutonnière où l'empereur l'avait placé, j'ai suivi seulement l'exemple de la plupart des généraux de la vieille armée, qui trouvent plus facile de se faire remarquer en paraissant dans les rues sans décoration. Il ne s'agit ici ni de romantiques ni de classiques.

Il est tout naturel qu'un ministre romantique décore ses amis ; il serait cependant plus juste de donner la croix de chevalier à ceux qui auraient eu le courage de lire jusqu'au bout les vers ou la prose de ces messieurs, et la croix d'officier à ceux qui les auraient compris. Je désire, en outre, qu'on n'en donne que douze par an aux écrivains qui font des libelles contre les grands pouvoirs de l'État, les ministres et les députés : il faut de la mesure dans les encouragements.

Agréé, etc.

VIENNET.

Voici maintenant la lettre de M. Viennet à propos de sa nomination comme pair de France.

Monsieur,

Sur la foi d'un journal judiciaire que je ne connais pas, vous publiez, que, dès vendredi dernier, je me suis empressé d'écrire à M. Védel, pour mettre opposition à la représentation des *Serments*, et vous accompagnez cette annonce d'une fort jolie épigramme contre cette comédie. L'épigramme me touche fort peu, elle sort peut-être de la même plume qui avait loué l'ouvrage quand l'auteur avait cessé d'être un homme politi-

que. Je ne prétends pas l'empêcher de continuer, mais le fait n'est pas vrai et je me récrie. Il n'y a eu de ma part ni possibilité ni volonté de faire ce qu'on m'impute. Je suis parti vendredi de la campagne, et je suis arrivé chez moi, à Paris, vers les sept heures, sans me douter de ce que *Le Moniteur* avait publié, le matin, d'honorable pour moi. C'est mon portier qui m'a salué du titre de pair, attendu qu'il avait expédié, le matin même, pour mon village, une lettre officielle qui portait ce titre, et comme cette lettre ne m'est pas encore revenue, j'ignore à quel ministre je suis redevable de ce premier avis. Quant à ma volonté, elle n'existe point, elle n'existera jamais ! c'est m'insulter que de me croire capable d'abjurer les travaux et les honneurs littéraires, pour un honneur politique. La Charte n'a pas établi d'incompatibilité entre le poète dramatique et le pair de France ; si elle l'eût fait, j'aurais refusé la pairie. Les lettres et les succès de théâtre honorent ceux qui cultivent les unes et qui obtiennent les autres sans intrigue et sans bassesse. Au lieu d'y renoncer, je sollicite, au contraire, avec plus d'instance la représentation des Serments, la mise en scène d'une de mes tragédies et la lecture d'une comédie en cinq actes. Si vous avez quelque crédit auprès de M. le directeur du Théâtre-Français, veuillez l'employer en ma faveur. Les épigrammes dont on m'a poursuivi comme député sont bien usées ; vous devez désirer qu'on en renouvelle la matière, et une nouvelle comédie, une nouvelle tragédie de moi, seraient de merveilleux aliments pour la verve satirique de mes adversaires. Rendons-nous mutuellement ce service ; je vous en serai très reconnaissant pour mon compte, et je vous prie d'agréer d'avance les remerciements de votre très humble serviteur.

VIENNET.

Revenons au baron Taylor et au changement que sa présence allait apporter dans la direction du Théâtre-Français.

Taylor avait fait, au Panorama-Dramatique, *Ismaël et Maryam*, tout seul ; *Bertram*, en collaboration avec Nodier ; et *Ali-Pacha*, en collaboration avec Pichat.

Pichat, jeune homme de vingt-huit ans, à cette époque, avait, depuis deux ou trois ans, un *Léonidas* reçu au Théâtre-Français.

Taylor tira *Léonidas* du pandémonium où il se trouvait, et le mit en répétition.

Talma devait jouer le rôle de Léonidas ; – non point que Tal-

ma, cette suprême intelligence, se trompât sur la portée du rôle qui, dramatiquement parlant, était nulle ; mais, du côté plastique, il y avait quelque chose de nouveau à faire, et le pauvre Talma fut, jusqu'à sa mort, à la recherche de ce monde perdu que, moins heureux que Vasco de Gama, il ne parvint pas à retrouver.

D'ailleurs, pour jouer *Léonidas*, le moment était bien choisi ; l'Europe tout entière avait les yeux fixés sur les successeurs des trois cents Spartiates.

Puis, disait-on d'avance, la pièce nouvelle allait être montée avec un luxe inaccoutumé et une mise en scène inouïe.

Je me rappelle la première représentation de cette tragédie de *Léonidas*, dans laquelle on sentait poindre des lueurs d'idées nouvelles, dans laquelle tous les mots historiques qui célébraient cette fameuse défense des Thermopyles étaient heureusement encadrés, et admirablement dits par Talma, et où un hémistiche du jeune Agis remplaçait le récit obligé.

Agis, blessé, venait tomber en scène en disant : « Ils sont tous morts... je meurs !... »

L'ouvrage eut un grand succès d'enthousiasme, à cause des circonstances dans lesquelles il était joué – succès d'admiration pour Talma, qui semblait une statue antique descendue de sa base.

Après la représentation, la toile tombée, je vis passer, à travers le corridor et le foyer, un groupe bruyant plein de joyeuses clameurs et de fraternelles félicitations. Un beau jeune homme, au visage radieux comme celui d'Apollon vainqueur, faisait le centre et était le héros de ce groupe.

C'était l'auteur de *Léonidas*.

Hélas ! deux ans après, il était mort.

Mort ! ayant touché à peine du bout des lèvres la coupe enivrante du succès.

Mais, au moins, cette boisson qui adoucit ses derniers moments, ce fut Taylor qui eut le bonheur de la lui présenter. Sans Taylor, Pichat mourait obscur – et, tout météore éphémère

qu'il ait été, quelques-uns, et je suis de ceux-là, se rappellent la lumière éclatante qu'il jeta pendant sa courte durée !

Chapitre CI

MORT DU GÉNÉRAL FOY. — SES FUNÉRAILLES. — L'ALTESSE ROYALE. — ASSASSINAT DE PAUL-LOUIS COURIER. — MORT DE L'EMPEREUR ALEXANDRE. — PARALLÈLE ENTRE L'ANGLETERRE ET LA RUSSIE. — AUX DÉPENS DE QUI CES DEUX PUISSANCES SE SONT ACCRUES DEPUIS CENT ANS. — COMMENT NAPOLÉON AURAIT PU CONQUÉRIR L'INDE.

Puisque nous avons prononcé le mot *mort*, consacrons ce chapitre tout entier à cette pâle fille de l'Érèbe et de la Nuit.

Le 26 juin, la princesse Pauline Borghèse mourut à Florence, et, avec elle, tomba dans l'éternité un des souvenirs lumineux de ma jeunesse.

Puis, le 28 novembre, une nouvelle plus personnellement fatale pour moi vint me frapper.

Comme je sortais du bureau, je vis des passants s'aborder en se disant :

— Vous savez, le général Foy est mort !

Et on en doutait ! Mais il y a des nouvelles dont on ne devrait jamais douter ; car qui oserait les répandre, si elles étaient fausses, ces nouvelles que la bouche de bronze du Destin a seule le droit d'annoncer ? Oui, le général Foy était mort en arrivant d'un voyage dans les Pyrénées, où il avait été prendre les eaux ; il était mort d'un anévrisme, mort qui devait devancer la nouvelle de la maladie.

Il est vrai que l'on cachait cette maladie, dans l'espérance qu'elle ne serait pas mortelle.

Et, cependant, depuis huit jours, elle faisait des progrès effrayants : des étouffements se succédaient, d'abord de quart d'heure en quart d'heure, et ensuite à des intervalles plus rapprochés ; des vomissements avaient lieu de minute en minute.

Les deux neveux du général étaient près de lui, ne quittant pas un instant son lit, lui prodiguant tous leurs soins, et, comme

c'étaient deux hommes, il n'essayait pas de leur cacher sa position.

— Je sens, disait-il, un pouvoir désorganisateur qui travaille à me détruire ; je le combats, mais je sens que c'est un géant, et que je ne puis le vaincre.

Quand vint l'heure suprême, il éprouva, quoiqu'on fût en novembre, le besoin de respirer l'air, et de chercher la vie au pâle rayon du soleil qui brillait comme une consolation.

Ses neveux le portèrent dans un fauteuil placé en face de la fenêtre ; mais il n'y put rester qu'un instant.

— Mes amis, mes bons amis, dit-il à ses neveux, reportez-moi sur mon lit, Dieu fera le reste.

À peine y était-il, que Dieu détacha cette âme loyale et pure du corps qui la renfermait.

Je rentrai chez ma mère tout désespéré. Si faible que je fusse, je compris que l'illustre mort avait quelque chose à attendre de ce jeune homme encore inconnu auquel il avait ouvert la carrière.

Et je fis cette pièce de vers dont j'ai déjà cité une strophe, la seule qui, heureusement, soit restée dans mon souvenir.

Je fis imprimer l'ode – à mes frais, bien entendu. Deux ou trois cents francs de ma pauvre mère passèrent à cette impression ; mais elle ne les regretta pas, ni moi non plus. On réunit tous les vers faits à cette occasion, sous le titre de *Couronne poétique du général Foy*.

Il y en avait un volume.

Les plus remarquables de tout ce volume étaient ceux d'une belle jeune fille de dix-sept ou dix-huit ans, qui venait de se faire connaître par un volume d'*Essais poétiques*, et que l'on appelait Delphine Gay. Voici l'élégie que lui avait inspirée la mort du général Foy, et qui, répétée par tous les journaux de l'époque, eut un immense succès :

Pleurez, Français, pleurez ! la patrie est en deuil ;
Pleurez le défenseur que la mort vous enlève ;
Et vous, nobles guerriers, sur son muet cercueil

Disputez-vous l'honneur de déposer son glaive !

Vous ne l'entendrez plus, l'orateur redouté
Dont l'injure jamais ne souilla l'éloquence ;
Celui qui, de nos rois respectant la puissance,
En fidèle sujet parla de liberté :
Le ciel, lui décernant la sainte récompense,
À commencé trop tôt son immortalité !

Son bras libérateur dans la tombe est esclave ;
Son front pur s'est glacé sous le laurier vainqueur,
Et le signe sacré, cette étoile du brave,
Ne sent plus palpiter son cœur.

Hier, quand de ses jours la source fut tarie,
La France, en le voyant sur sa couche étendu,
Implorait un accent de cette voix chérie...
Hélas ! au cri plaintif jeté par la patrie
C'est la première fois qu'il n'a pas répondu !

Les funérailles du général Foy eurent lieu le 30 novembre. Le corps fut porté de son hôtel à l'église Notre-Dame de Lorette ; malgré une pluie battante qui ne cessa de tomber de midi à quatre heures du soir, trente mille personnes suivirent le convoi, entre deux haies de cent mille spectateurs chacune.

Au milieu des voitures de deuil, on remarquait une voiture à la livrée du duc d'Orléans.

Le lendemain du convoi, cette chanson, dirigée contre le prince qui venait de donner une marque publique de sympathie pour le talent et le caractère du noble général et de l'illustre tribun, courut dans Paris :

AIR : Tous les bourgeois de Chartres.

Bon Dieu ! quelle cohue !
Quel attroupement noir !
Il tient toute la rue
Aussi loin qu'on peut voir.

Est-ce pompe funèbre ou pompe triomphale ?

Est-il mort quelque gros richard ?
Car j'aperçois là-bas le char
D'une altesse royale.

Est-ce un songe civique ?
Est-ce un de ses héros
Qu'ainsi la république
Mène au champ du repos ?
Un déluge nouveau fond sur la capitale ;
On ferait rentrer un canard !
Dehors pourquoi voit-on le char
D'une altesse royale ?

Appuyé sur sa canne,
Un vieil et bon bourgeois
Me regarde, ricane,
Et me dit à mi-voix :
« Un carbonaro mort cause tout ce scandale ;
Tout frère a son billet de part ;
C'est pourquoi nous voyons le char
D'une altesse royale.

« Le défunt qu'on révère
C'est Foy l'homme de bien,
C'est Foy l'homme de guerre,
C'est Foy le citoyen.

Jamais à sa vertu, vertu ne fut égale !
Moi, je n'en crois rien pour ma part ;
Mais, ici, j'aime à voir le char
D'une altesse royale.

« Ce Foy, d'après nature,
Ce député fameux,
Fut un soldat parjure,
Un Français factieux.
Aux vertus de Berton, la sienne fut égale ;
Ce n'est pas l'effet du hasard,
Si nous voyons ici le char
D'une altesse royale.

« Sortis de leurs repaires,
Au tricolor signal,
Les amis et les frères
Suivent leur général.
De la France c'est là l'élite libérale ;
Qu'ils sont bien près du corbillard !
Qu'ils sont bien tous autour du char
D'une altesse royale !
« Philippe de ton père
Ne te souvient-il pas ?
Dans la même carrière
Tu marches sur ses pas.
Tu crois mener, tu suis la horde libérale ;
Elle rit sous ce corbillard,
En voyant derrière son char
Ton Altesse royale. »

Quoique cette petite infamie ne fût point signée, on devina d'où elle venait ; d'ailleurs, elle était tirée à cent mille exemplaires, et distribuée gratis.

Il n'y a guère que les poètes du gouvernement qui fassent de si mauvais vers. Il n'y a guère que les œuvres qui ne se vendent pas que l'on tire à cent mille exemplaires.

Laissons cela, c'était le côté misérable. — Le côté grand, magnifique, splendide, c'est que le bruit s'était répandu que le général Foy mourait sans laisser à sa femme d'autre fortune que la célébrité de son nom : une souscription fut ouverte qui, en trois mois, produisit un million.

Pendant la même année, un gouvernement et un peuple avaient donné, chacun de son côté, chose rare ! un grand exemple de reconnaissance : le gouvernement américain en votant un million à La Fayette ; le peuple français en offrant un million à la veuve et aux enfants du général Foy.

Vers le commencement de l'année avait eu lieu la mort d'un homme qui avait autant contribué par sa plume à l'émancipation

de la France que le général Foy par sa parole.

Le 11 avril, Paul-Louis Courier de Méré fut trouvé, vers dix heures du matin, assassiné à trois quarts de lieue de sa maison de campagne, dans le bois de Larçay.

Il avait été tué d'un coup de fusil ou de pistolet tiré dans le bas des reins à droite ; l'arme était chargée de trois petites balles, dont une resta dans le corps, et dont deux en sortirent. À côté de la balle restée dans le corps, on retrouva la bourre, ce qui prouva que le coup avait été tiré à bout portant ; en outre, les vêtements étaient brûlés à l'endroit de la blessure.

Trois personnes furent arrêtées : Symphorien et Pierre Dubois, charretiers, qui invoquèrent et prouvèrent un alibi – ils furent mis hors de cause ; et Louis Frémont, qui fut acquitté par la déclaration du jury.

Ainsi, Paul-Louis Courier, le savant illustre, l'homme spirituel par excellence, fut assassiné sans qu'il y eût assassin reconnu !

Le parti libéral perdit dans Courier un des plus rudes champions de sa cause ; il était au pamphlet ce que Béranger était à la chanson.

Mais, de toutes ces morts, celle qui produisit la plus vive et la plus profonde sensation, parce que celle-là devait influencer, non seulement sur les affaires de la France, mais encore sur celles du monde entier, ce fut la mort de l'empereur Alexandre.

Enfant, j'avais failli, dans les rues de Villers-Cotterêts, être écrasé par un petit kibitz conduit par un cocher penché sur trois chevaux qu'il conduisait avec un fouet court, et qu'il faisait voler sur le pavé.

Ce cocher avait une casquette de cuir, un uniforme vert, une barbe naissante, un visage taché de marques de rousseur, et des lentilles d'or aux oreilles.

Il conduisait deux officiers mis à peu près l'un comme l'autre, avec une plaque, deux ou trois croix, et deux grosses épaulettes.

L'un de ces deux officiers était une espèce de Kalmouk, hideux de visage, brutal de gestes, bruyant de voix ; il jurait très

haut en français, et paraissait avoir une grande science de notre langue, surtout dans son côté vulgaire et grossier.

L'autre était un bel homme de trente-trois à trente-quatre ans, paraissant aussi doux et aussi policé que son compagnon paraissait commun et mal appris. Il avait les cheveux d'un blond d'or, et, quoiqu'il parût vigoureux et bien portant, un sourire doux et triste passait sur ses lèvres chaque fois qu'il réprimait une brutalité de son compagnon.

Celui-ci était l'empereur Alexandre, le plus beau et le plus faux des Grecs, à ce que disait Napoléon.

Son compagnon était le grand-duc Constantin.

Celui qui les conduisait, c'était le grand-duc Michel.

Étrange trinité, vision presque fantastique, qui, passant par mes yeux, s'imprima si profondément dans ma mémoire, que je revois aujourd'hui, après trente-sept ans, passer devant moi cette voiture basse, emportée par ses trois chevaux, et emportant son cocher et ses deux voyageurs !

Eh bien, de ces trois hommes dont ma mémoire avait gardé le souvenir, c'était l'homme à la figure douce et mélancolique qui était parti le premier.

Cet homme, Napoléon avait voulu en faire, à Erfurt, non seulement un allié, mais encore un frère ; cet homme, qui l'avait appelé Charlemagne, il l'avait appelé Constantin ; cet homme, il lui avait offert l'empire d'Orient, à la condition qu'il lui laisserait l'empire d'Occident.

Car l'empereur – et c'est là une des hautes idées de son règne –, l'empereur avait compris que, contre l'Angleterre, notre ennemie naturelle, notre allié naturel, c'était la Russie.

Et, en effet – écoutez bien ceci, messieurs qui acceptez les traditions politiques toutes moulées, et qui faites d'une certaine façon, parce que l'on a fait de cette façon-là avant vous –, les alliances entre peuples sont solides, non pas à cause de la *ressemblance des principes*, mais à cause de la *différence des intérêts*.

Or, qu'importe que l'Angleterre proclame les mêmes principes que la France, si elle a, de par le monde, les mêmes intérêts ?

Qu'importe que la Russie ait des principes opposés, si elle a des intérêts différents ?

Voyons, depuis cent ans, de quelle façon s'est accrue l'Angleterre, et nous reconnaitrons qu'elle nous a pris, à nous sa voisine et son alliée, tout ce qu'elle a pu nous prendre.

Voyons, depuis cent ans, de quelle façon s'est accrue la Russie, et assurons-nous qu'elle n'a touché à rien de ce qui nous appartenait.

Comptons les colonies de l'une. Mesurons les limites de l'autre.

L'Angleterre, qui, il y a cent ans, n'avait que cinq comptoirs dans l'Inde, Bombay, Singapore, Madras, Calcutta et Chander-nagor ; l'Angleterre, qui ne possédait, dans l'Amérique du Nord, que Terre-Neuve, et cette bande de littoral qui s'étend comme une frange de l'Acadie aux Florides ; l'Angleterre, qui ne possédait, au banc de Bahamas, que les îles Lucayes ; aux petites Antilles, que la Barbade ; dans le golfe Mexicain, que la Jamaïque ; l'Angleterre, dont la seule station dans l'océan Atlantique équinoxial était Sainte-Hélène, de meurtrière mémoire ; l'Angleterre, aujourd'hui, comme une gigantesque araignée des mers, a accroché sa toile aux cinq parties du monde.

En Europe, elle possède : l'Irlande, Malte, Héli-goland, Gibraltar ; – en Asie : la ville d'Aden, qui commande la mer Rouge, comme Gibraltar la Méditerranée ; Ceylan, la grande presque île de l'Inde, le Népal, le Lahore, le Sind, le Béloutchistan et le Kaboul ; les îles Singapour, Poulou-Pénang et Sumatra ; c'est-à-dire, CENT VINGT-DEUX MILLE TROIS CENT TRENTE-TROIS LIEUES CARRÉES de territoire, nourrissant CENT VINGT-TROIS MILLIONS d'hommes.

Sans compter, en Afrique : Bathurst, les îles de Léon, Sierra Leone, une portion de la côte de Guinée, Fernando Poo, l'île de l'Ascension, celle de Sainte-Hélène déjà nommée, la colonie du

Cap, le Port-Natal, l'île de France, Rodrigue, les Seychelles, Socotora ; – en Amérique : le Canada, tout le continent septentrional, depuis le banc de Terre-Neuve jusqu'à l'embouchure du fleuve Mackensie ; presque toutes les Antilles, la Trinité, une partie de la Guyane, les Malouines, Balize Tuathan, et les Bermudes ; – dans l'Océanie : la moitié de l'Australie, la Terre de Van-Diemen, la Nouvelle-Zélande, Norfolk, Hawaii et le protectorat général de la Polynésie.

Elle a tout prévu, et elle est prête à tout.

Peut-être, percera-t-on, un jour, l'isthme de Panama : elle a Bélize, sentinelle qui attend.

Peut-être ouvrira-t-on l'isthme de Suez : elle a Aden, factionnaire qui veille.

Le passage de la Méditerranée à la mer des Indes sera à elle.

Ce sera à elle, le passage du golfe du Mexique au grand océan Boréal.

Elle aura, dans une armoire de l'Amirauté la clef de l'Inde et de l'Océanie, comme elle a déjà celle de la Méditerranée.

Ce n'est pas tout.

Par son titre de protectrice des îles Ioniennes, elle jette l'ancre à la sortie de l'Adriatique et à l'entrée de la mer Égée ; elle pose un pied sur la terre des anciens Épirotes et des modernes Albanais. Quand l'Irlande lui refusera ses paysans, l'Écosse ses montagnards, quand les marchés d'hommes que tiennent les princes allemands se fermeront pour elle, l'Angleterre recrutera parmi ces peuplades guerrières, et elle aura ses Arnauts, comme le vice-roi d'Égypte ou comme le pacha d'Acre et de Tripoli. Elle aura, à Corfou, une escadre qui, en quelques jours, pourra arriver aux Dardanelles ; elle aura, à Céphalonie, une armée qui, en une semaine, sera au sommet de l'Hémus. De là, après avoir détruit notre influence sur Constantinople, elle balancera, en Grèce, l'influence de la Russie, et il lui suffira de quelques bateaux armés pour détruire le commerce de tout le littoral autrichien.

Voilà pour l'Angleterre, et vous pouvez voir de combien de

puissants associés – Canada, Indes, Antilles, île Maurice – elle a augmenté sa puissance ; vous pouvez voir comment elle commande partout dans cette Méditerranée que Napoléon appelait un lac français, et où il ne devrait y avoir d’autres maîtres que nous ; vous pouvez voir comment, pièce à pièce, elle nous arrache notre protectorat sur la terre sainte, sur l’Égypte et sur Tunis, tout en nous jalousant Alger, que nous avons payé de notre sang et de nos millions, et que, cependant, elle nous chicane depuis vingt ans.

Maintenant, passons à la Russie, et voyons combien elle nous est étrangère.

La Russie, il y a cent ans, s’étendait de Kiev à l’île Saint-Laurent, des grands monts Aftaï au golfe de Ienisséï, et peut-être avait-on droit de penser que c’était pour lui marquer une limite que Behring avait découvert le détroit auquel, en mourant, il légua son nom.

La Russie ne devait pas s’arrêter et ne s’est point arrêtée là. Elle a rompu cette vieille limite de Kiev.

Le serpent scandinave, qui enveloppe de ses replis les deux tiers du globe, a déroulé ses anneaux : d’une des mâchoires de sa gueule, entrouverte pour dévorer la Prusse, il touche, à l’occident, la Vistule, et, de l’autre, le golfe de Bosnie. À l’orient, il a franchi, en s’allongeant, le détroit de Behring, et ne s’est arrêté qu’en rencontrant l’Angleterre. Parti de l’autre extrémité du monde, au pied du mont Saint-Élie et des monts Buckhland, comme une arête dressée sur son dos, il porte aujourd’hui, toute cette plage dentelée, qui, dernière limite du monde se découpe sur l’océan Glacial, depuis la Piasina jusqu’aux îles des Ours ; depuis le lac Piasinsko jusqu’au cap Sacré.

Ainsi, depuis cent ans, la Russie a gagné : – sur la Suède : la Finlande, Abo, Viboug, l’Estonie, la Livonie, Riga, Rével, et une partie de la Laponie ; – sur l’Allemagne : la Courlande et la Samogitie ; – sur la Pologne : la Lituanie, la Volhynie, une partie de la Gallicie, Mohilev, Vitepsk, Polotsk, Minsk, Bialystok,

Kamenetz, Tarnopol, Vilna, Grodno, Varsovie ; – sur la Turquie : une partie de la petite Tartarie, la Crimée, la Bessarabie, le littoral de la mer Noire, le protectorat de la Serbie, de la Moldavie, de la Valachie ; – sur la Perse : la Géorgie, Tiflis, Erivan, une partie de la Circassie ; – sur l'Amérique : les îles Aleutiennes, et la partie nord-ouest du continent septentrional de l'archipel Saint-Lazare.

De l'autre côté de la mer Noire, elle regarde la Turquie qu'elle s'apprête à envahir, aussitôt que la France et l'Angleterre lui en donneront la permission.

Puis, si un jour elle s'adjoit la Suède, ce qui est probable, elle fermera le détroit du Sund à l'occident, le détroit des Dardanelles à l'orient, et nul ne pénétrera plus qu'à son plaisir dans la mer Noire et dans la Baltique, ces deux grands miroirs qui réfléchissent déjà, l'un Odessa, l'autre Pétersbourg.

En attendant, sa plus grande longueur est de trois mille huit cents lieues ; sa plus grande largeur est de quatorze cents lieues.

Sur toute cette étendue, que nous a-t-elle pris à nous ?

Pas un pouce de terrain !

Elle compte soixante et dix millions d'habitants.

Sur toute cette population, que nous a-t-elle pris à nous ?

Pas une âme !

Le 24 juin 1807, le général d'artillerie Lariboisière avait fait établir sur le Niémen un radeau, et, sur ce radeau, un pavillon.

Le 25, à une heure de l'après-midi, l'empereur Napoléon, accompagné du grand-duc de Berg, Murat, des maréchaux Berthier et Bessièrès, du général Duroc et du grand écuyer Caulaincourt, quitta la rive gauche du fleuve pour se rendre au pavillon préparé.

En même temps, l'empereur Alexandre, accompagné du grand-duc Constantin, du général en chef Benigsen, du prince Labanof, du général Ouvarov et de l'aide de camp général comte de Liéven, quitta la rive droite.

Les deux bateaux abordèrent en même temps, chacun de son

côté, le radeau.

Les deux empereurs mirent le pied sur l'île flottante, marchèrent au-devant l'un de l'autre, se joignirent et s'embrassèrent.

Cet embrassement était le prélude de la paix de Tilsit.

La paix de Tilsit, c'était la perte de l'Angleterre.

D'abord, par le décret de Berlin sur le blocus continental, l'Angleterre avait été mise au ban de l'Europe.

Dans les mers du Nord, la Russie, le Danemark et la Hollande ; dans la Méditerranée, la France et l'Espagne, lui avaient fermé leurs ports, et s'étaient engagés solennellement à ne faire aucun commerce avec elle.

Restaient donc seulement, sur l'océan, le Portugal ; dans la Baltique, Napoléon, par un décret en date du 27 octobre 1807, décida que la maison de Bragance avait cessé de régner, et Alexandre, le 27 septembre 1808, s'engagea à marcher contre Gustave IV.

Mais ce n'était pas le tout : sur ce radeau, dans ce pavillon du Niémen, un plan bien autrement terrible avait été arrêté.

« C'est dans l'Inde qu'il faut frapper l'Angleterre pour la tuer », avait dit Bonaparte en faisant décider la campagne d'Égypte par le Directoire.

Et, d'Alexandrie, il avait dépêché un messenger à Tippto-Saëb, pour l'exciter à une rude défense.

Mais le messenger n'était pas à Aden, que le trône de Mysore était tombé, et que Tippto-Saëb était mort.

Dès lors, la conquête de l'Inde, après avoir été le rêve de Bonaparte, était devenue l'idée fixe de Napoléon.

Pourquoi avait-il fait la paix avec Alexandre ? Pourquoi l'avait-il embrassé sur le Niémen ? Pourquoi l'avait-il appelé Constantin ? Pourquoi lui avait-il offert l'empire d'Orient ?

Pour s'en faire un allié sûr, et, appuyé sur cette alliance, pouvoir conquérir l'Inde.

Qui empêchait Napoléon de faire ce qu'avait fait Alexandre, deux mille deux cents ans avant lui ?

La chose était si facile ! Vous allez voir.

Trente-cinq mille Russes s'embarqueront sur la Volga, descendront le fleuve jusqu'à Astrakan, traverseront la mer Caspienne dans toute sa longueur, et descendront à Asterabad.

Trente-cinq mille Français descendront le Danube jusqu'à la mer Noire ; là, ils s'embarqueront, gagneront l'extrémité de la mer d'Azov, mettront pied à terre sur les bords du Don, remonteront le fleuve sur une longueur de cent lieues à peu près, franchiront les douze ou quatorze lieues qui séparent, sur le point où ces deux fleuves sont le plus rapprochés, le Don de la Volga, descendront ce dernier fleuve en bateau jusqu'à Astrakan, et, à Astrakan, s'embarqueront à leur tour pour joindre les Russes à Asterabad.

Soixante et dix mille hommes seront au cœur de la Perse, avant que l'Angleterre ait eu connaissance de leur mouvement.

À Asterabad, ils seront juste à cent cinquante lieues du royaume de Kaboul.

Il leur faudra douze jours pour être dans l'Inde ; douze jours suffiront pour aller d'Asterabad à Hérat, par la riche vallée de Héri-Rood.

De Hérat à Candahar, cent lieues, avec une route magnifique ; de Candahar à Ghizni, cinquante lieues ; de Ghizni à Attok, soixante ; – et les deux armées sont sur l'Indus, c'est-à-dire sur un fleuve dont le courant est d'une lieue à l'heure tout au plus, qui offre des gués nombreux, et dont, au reste, la profondeur, d'Attok à Déra-Ismaïl-Khan, ne dépasse pas dix ou quinze pieds.

D'ailleurs, c'est la route qu'ont suivie toutes les invasions de l'Inde, depuis l'an 1000 jusqu'en 1729, depuis Mahmoud de Ghizni jusqu'à Nadir-Shah.

Et par Mahmoud de Ghizni, seul, l'Inde a été envahie sept fois, de l'an 1000 à l'an 1021. Dans sa sixième expédition, il va, en trois mois, de Ghizni, sa capitale, à Canouge, ville située à cent milles au sud-ouest de Delhi ; dans la septième, il descend jusqu'au milieu du Guzzerat, et renverse le temple de Somnaut.

Puis vient, en 1184, Mahomet Gouri, qui, par la même route d'Attok et de Lahore, marche sur Delhi, s'en empare, et substitue sa dynastie à celle de Mahmoud de Ghizni.

Puis vient, en 1396, Timour le Boiteux, dont nous avons fait Tamerlan, qui part de Samarcande, traverse la rivière Amour, laisse Balk à sa droite, descend sur Kaboul par le défilé d'Andesab, suit les bords du fleuve, le franchit à Attok, envahit le Pendjab, s'empare de Delhi qu'il met à feu et à sang, et, l'année suivante, c'est-à-dire après quatorze mois de campagne, rentre dans sa Tatarie.

Puis vient Babour, qui traverse encore l'Indus, en 1505, s'établit à Lahore, et, de Lahore, gagne Delhi, dont il s'empare, et où il fonde la dynastie mongole.

Enfin, en 1739, Nadir-Shah, qui est descendu de la Perse sur le Kaboul, suit cette même route de Lahore, et s'empare de Delhi, qu'il pille pendant trois jours.

C'est à Delhi probablement que les deux armées combinées, française et russe, eussent rencontré l'armée anglo-indienne.

Cette armée vaincue, Napoléon et Alexandre eussent marché, non pas sur Calcutta, qui n'est qu'un entrepôt de commerce, mais sur Bombay, dont la destruction serait bien autrement fatale à l'Angleterre que celle de Calcutta, puisque c'est par Bombay qu'elle communique avec la mer Rouge et respire l'Europe. Bombay pris, la tête du serpent était écrasée ; restait seulement Madras avec ses mauvais remparts, et Calcutta avec sa forteresse, à laquelle il faut, pour la défendre, quinze mille hommes qu'elle ne peut nourrir.

La puissance de l'Angleterre anéantie dans l'Inde, la puissance russe lui succédait : Alexandre prenait pour lui la Turquie d'Europe, la Turquie d'Asie, la Perse et l'Inde.

Nous prenions pour nous la Hollande, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, tout le littoral africain de Tunis au Caire, la mer Rouge avec ses peuplades chrétiennes, et la Syrie jusqu'au golfe Persique.

Il va sans dire qu'on nous rendait Malte, les îles Ioniennes, et la Grèce jusqu'aux Dardanelles.

Et, alors, la Méditerranée était véritablement un lac français par lequel nous partagions le commerce de l'Inde avec notre sœur la Russie.

Il n'a tenu qu'à Alexandre que ce rêve fût une réalité ; il ne s'agissait, pour cela, que de tenir la promesse faite, au lieu de la trahir.

Vous voyez bien qu'il y avait une cause à cette guerre de Russie à laquelle vous vous obstinez à ne voir d'autre cause que le refus de la princesse Olga !

Alexandre vaincu, on le contraindrait à faire de force ce qu'il n'avait pas voulu faire de bonne volonté.

Mais les desseins de Dieu étaient ailleurs.

Chapitre CII

L'EMPEREUR ALEXANDRE. — LETTRE DU TSAR NICOLAS À KARAMSINE. — L'HISTOIRE À LA MANIÈRE DE SUÉTONE ET DE SAINT-SIMON. — CATHERINE ET POTEMKINE. — MADAME BRANISKA. — LE PRIX DE LA COURSE IMPÉRIALE. — UN BAL CHEZ M. DE CAULAINCOURT. — L'HOMME À LA PIPE. — LE PILOTE ET LE COCHER DE L'EMPEREUR.

Disons quelques mots de cet empereur qui avait failli à cette haute mission de partager le monde avec Napoléon, et de ce grand-duc Constantin que l'Europe tout entière, écartée du secret de famille que nous allons dire, regardait comme son successeur.

L'histoire de Russie est la plus obscure de toutes, non qu'elle ne mérite pas d'être connue, mais parce que personne n'ose l'écrire. Un seul homme reçut cette mission, Karamsine, et il mourut sans l'avoir accomplie, le 3 juin 1826, au palais de Tauride, où le logeait l'empereur.

Vingt jours avant cette mort, l'empereur Nicolas, depuis six mois sur le trône, lui avait écrit la lettre suivante, laquelle pourrait servir d'exemple à certains chefs de gouvernement qui se croient plus avancés en idées libérales que ne l'est, disent-ils, le tsar de toutes les Russies.

Tsarkosjelo, 25 mai 1826.

Nicolai-Mikhaïlovitch,

Le dérangement de votre santé vous oblige à quitter pour un temps votre patrie, et à chercher des climats plus doux ; c'est un plaisir pour moi de vous exprimer, à cette occasion, le vœu sincère que vous puissiez revenir bientôt au milieu de nous avec des forces nouvelles, et vous employer derechef pour l'utilité et l'honneur de la patrie, comme vous l'avez fait jusqu'à présent. De même je me plais à vous témoigner, au nom de feu l'empereur, qui avait éprouvé votre attachement si noble et si désintéressé à sa personne, et pour mon propre compte, et au nom de la Russie, toute la reconnaissance que vous méritez comme citoyen et comme auteur. L'empereur Alexandre vous avait dit : « Le peuple russe

est digne de connaître son histoire » ; l'histoire que vous avez écrite est digne du peuple russe.

Aujourd'hui, je remplis une intention à laquelle mon frère n'eut pas le temps de donner suite. Le papier ci-joint vous mettra au fait de ma volonté, qui n'est, en ce qui me concerne, qu'un acte de justice, mais que je regarde également comme une disposition conforme à un legs sacré de l'empereur Alexandre.

Je désire que votre voyage vous soit utile et qu'il vous rende les forces nécessaires pour terminer l'affaire principale de votre vie.

Cette lettre, qui pourrait être signée François I^{er}, Louis XIV ou Napoléon, était tout simplement signée Nicolas ; un oukase y était joint par lequel le ministre des finances était prévenu que Sa Majesté impériale accordait à M. de Karamsine une pension de cinq mille roubles réversible de lui à sa femme, et de sa femme à ses enfants : les enfants devant jouir de cette pension jusqu'à leur entrée au service, les filles jusqu'à l'époque de leur mariage.

Karamsine mourut avant d'avoir achevé son histoire ; mais, l'eût-il achevée, cette histoire, qui nous eût appris les faits généraux et les grands événements de l'empire russe, ne fût point descendue jusqu'aux détails du genre de ceux que nous allons raconter.

Il y a deux façons d'écrire l'histoire : l'une, comme l'écrivait Tacite ; l'autre, comme l'écrivait Suétone : l'une, comme l'écrivait Voltaire ; l'autre, comme l'écrivait Saint-Simon.

Tacite est bien beau ; mais nous trouvons Suétone bien amusant.

Voltaire est bien limpide ; mais nous trouvons Saint-Simon bien pittoresque.

Écrivons donc à notre tour quelques pages de l'histoire russe, comme Suétone a écrit l'histoire romaine, comme Saint-Simon a écrit l'histoire de France.

Vous connaissez Catherine II de nom, n'est-ce pas ? – celle que Voltaire appelait la Sémiramis du Nord, celle qui faisait des pensions à nos hommes de lettres que proscrivait Louis XV, ou

qu'il laissait mourir de faim, quand il ne les proscrivait pas.

Catherine II avait trente-trois ans ; elle était belle, bienfaisante et pieuse ; jusque-là même, on l'avait dite fidèle à son époux Pierre III, lorsque, tout à coup, elle apprend que l'empereur veut la répudier afin d'épouser la comtesse Voronzof, et que, pour avoir un prétexte à cette répudiation, il compte faire déclarer illégitime la naissance de Paul-Pétrovitch.

Alors, elle comprend qu'il s'agit de la vie pour elle, et du trône pour son fils ; c'est une partie à jouer : le premier arrivé la gagnera.

Cette nouvelle lui est annoncée à dix heures du soir.

À onze heures, elle quitte le château de Péterhof, qu'elle habite, et, comme elle n'a pas voulu faire atteler, pour laisser son départ ignoré de tout le monde, elle monte dans la charrette d'un paysan, lequel croit tout simplement conduire une femme du peuple, et elle arrive à Pétersbourg comme le jour vient de paraître. Aussitôt arrivée, elle convoque, sans leur dire dans quel but, les régiments en garnison à Pétersbourg, réunit les quelques amis sur lesquels elle croit pouvoir compter, et marche avec eux au-devant de ces régiments.

Là, faisant bondir son cheval d'un bout à l'autre de la ligne, elle harangue les officiers, invoque leur courtoisie comme hommes, en appelle à leur fidélité comme soldats, prend une épée, la tire, en jette le fourreau loin d'elle, et, craignant que cette épée n'échappe à sa main mal aguerrie, elle demande une dragonne pour la lier à son poignet.

Au milieu des cris d'enthousiasme que poussent les régiments, un jeune sous-officier âgé de dix-huit ans entend la demande de sa souveraine ; il s'élance hors des rangs, s'approche d'elle, et lui offre la dragonne de son sabre ; puis, quand Catherine a accepté avec ce doux sourire d'une femme qui veut devenir impératrice, d'une reine qui quête un royaume, le jeune officier veut s'éloigner et reprendre son rang. Mais le cheval qu'il monte, artisan d'une grande fortune future, se refuse à s'éloigner ; il se cabre,

bondit ; habitué à l'escadron, il s'obstine à rester côte à côte du cheval de l'impératrice.

Catherine, superstitieuse comme tous ceux qui jouent leur fortune sur un coup de dé, voit dans l'obstination du cheval une indication que le cavalier lui sera un puissant défenseur ; elle fait le jeune homme officier, et, huit jours après, quand Pierre III, prisonnier de celle qu'il croyait faire prisonnière, a résigné entre les mains de Catherine la couronne qu'il voulait lui enlever, l'impératrice se rappelle ce jeune officier de la place du Sénat ; elle le fait venir près d'elle, et le nomme gentilhomme de la chambre dans son palais.

Ce jeune homme s'appelait Potemkine.

À partir de ce jour, sans empêcher le moins du monde le règne de ce que l'on appela les douze Césars, Potemkine fut le favori de l'impératrice, et sa faveur alla toujours croissant. Beaucoup, espérant le remplacer, attaquèrent cette faveur, et se brisèrent contre elle. Un seul crut un instant avoir triomphé ; c'était un jeune Serbe, nommé Lovitz, protégé par Potemkine lui-même. Placé près de l'impératrice par son protecteur, il résolut de profiter de son absence pour le perdre. Comment s'y prit-il ? C'était là un secret d'alcôve, que les murs du palais de l'ermitage ne nous ont point révélé. On sait seulement que Potemkine, mandé au palais, descendit dans son appartement, et, apprenant que sa disgrâce était complète, qu'il était exilé, menacé de mort s'il n'obéissait pas, il s'avança tout poudreux et en habit de voyage vers l'appartement de l'impératrice. Là, un jeune lieutenant de planton veut l'arrêter ; Potemkine le prend par les flancs, le soulève, le jette de l'autre côté de la chambre, entre chez l'impératrice, et, dix minutes après, en sort un papier à la main :

— Tenez, monsieur, dit-il au jeune officier, encore mal remis de l'accident qui vient de lui arriver, voici un brevet de capitaine que Sa Majesté a bien voulu signer pour vous.

Le même jour, Lovitz était exilé dans la ville de Schaklov, qui fut érigée pour lui en principauté.

Quant à Potemkine, il rêva tour à tour le duché de Courlande et le trône de Pologne ; mais, en y réfléchissant, il ne voulut rien de tout cela, car une couronne, soit ducal, soit royale, ne l'eût pas fait plus puissant ni plus fortuné qu'il ne l'était. N'avait-il pas à chaque heure dans sa main, jouant avec eux, comme fait un pâtre avec des cailloux, autant de diamants, de rubis et d'émeraudes qu'il y en avait à la couronne ? N'avait-il pas des courriers qui allaient lui chercher des sterlets dans la Volga, des melons d'eau à Astrakan, des raisins en Crimée, des fleurs partout où il y avait de belles fleurs ? et ne donnait-il pas tous les ans, au 1^{er} janvier, à sa souveraine un plat de cerises qui lui coûtait dix mille roubles ?

Le prince de Ligne – le grand-père de celui que nous connaissons, l'auteur des charmants Mémoires qui portent son nom, et des lettres les plus aristocratiquement spirituelles qui jamais peut-être aient été écrites –, le prince de Ligne, qui avait connu Potemkine, disait en parlant de lui :

— Il y a dans cet homme-là du gigantesque, du romanesque et du barbaresque.

Le prince de Ligne avait raison. Pendant trente ans, pas une chose, bonne ou mauvaise, ne se fit en Russie que par lui : ange ou démon, il créait ou détruisait à son caprice ; il brouillait tout, mais vivifiait tout ; rien n'était quelque chose que lorsqu'il n'était pas là ; reparaissait-il, tout disparaissait et, devant lui, rentrait dans le néant.

Un jour, il eut l'idée de donner à Catherine un palais ; elle venait de conquérir la Tauride, et ce palais devait être un souvenir de cette conquête. En trois mois, ce palais s'éleva dans la capitale de Catherine, sans que Catherine en sût rien ; puis, un soir, Potemkine invita l'impératrice à une fête nocturne qu'il voulait lui donner, dit-il, dans les prairies qui s'étendent sur la rive gauche de la Néva ; et, là, tout planté d'arbres immenses, tout resplendissant de lumières, tout éblouissant de marbres, elle trouva le palais féerique élevé d'un coup de baguette, avec ses

statues, ses meubles magnifiques et ses lacs aux poissons d'argent, d'azur et d'or.

Tout devait être étrange dans cet homme, sa mort comme sa vie, sa fin inattendue comme son commencement inespéré. Il venait de passer un an à Pétersbourg au milieu des fêtes et des orgies, ayant reculé les limites de la Russie jusqu'au-delà du Caucase, et pensant que, cette nouvelle frontière tracée, il avait assez fait pour sa gloire et pour celle de Catherine. Tout à coup, il apprend que, profitant de son absence, le vieux Repnine a battu les Turcs, et, les forçant à demander la paix a plus fait en deux mois que lui n'avait fait en trois ans. Oh ! alors, plus de repos pour le favori, plus de gloire pour le général. Il est malade, mais qu'importe ! il luttera avec la maladie et la tuera. Il part, traverse Passy et arrive à Ostakhov, où il prend une nuit de repos ; le lendemain, au point du jour, il se remet en route. Mais, au bout de quelques verstes, l'air de sa voiture l'étouffe ; on fait arrêter, on étend son manteau sur le bord d'un fossé, il se couche dessus tout haletant, et, au bout d'un quart d'heure, expire dans les bras de sa nièce !

J'ai connu cette nièce ; je lui ai entendu raconter les détails de cette mort, comme si c'eût été un événement d'hier. Elle avait soixante et dix ans alors ; elle s'appelait madame Braniska ; elle habitait Odessa ; elle était riche à soixante, à cent millions peut-être ; elle possédait les plus beaux saphirs, les plus belles perles, les plus beaux rubis, les plus beaux diamants du monde. Comment avait-elle commencé cette collection de bijoux précieux ? Elle racontait – car elle aimait fort à raconter tout ce qui avait rapport à son oncle –, elle racontait que Potemkine avait l'habitude de jouer éternellement, comme nous l'avons dit, avec des pierres précieuses qu'il faisait pleuvoir en cascade d'une main dans l'autre. Celles qui, échappant au flot direct de la cataracte, tombaient à terre étaient pour l'enfant gâtée, qui les ramassait. Souvent encore, Potemkine s'endormait sur un canapé, sur un divan, sur un sofa ; pour dormir, il étendait son bras sur un cous-

sin ; puis, en dormant, sa main s'ouvrait et laissait échapper une poignée de pierres qu'en se réveillant il ne pensait pas à reprendre. Sa nièce savait cela, et, soit pendant son sommeil, soit après son réveil, elle soulevait le coussin et s'emparait du trésor.

Qu'importait à Potemkine ! N'avait-il pas ses poches pleines d'autres pierres ? Puis, quand ses poches étaient vides, n'en avait-il point de pleins barils, comme ces souverains de Samarcande, de Bagdad et de Bassora dont parlent *Les Mille et Une Nuits* ?

Au reste, c'était une singulière femme que madame Braniska ; avec ses soixante ou cent millions, il lui prenait parfois des accès d'avarice entremêlés d'accès de générosité, bien étonnés de se trouver ensemble.

Ainsi, elle envoyait à son fils, qui habitait Moscou ou Pétersbourg, cinq cent mille francs pour ses étrennes, et elle ajoutait en post-scriptum à la lettre d'envoi :

Je suis horriblement enrhumée ; envoie-moi du jujube, mais attends une occasion ; les ports de Moscou à Odessa sont ruineux !

Catherine faillit mourir de la mort de Potemkine ; tout semblait être commun entre ces grands cœurs, même la vie ; elle s'évanouit trois fois à la fatale nouvelle, le pleura longtemps et le regretta toujours.

Paul-Pétrovitch, auquel elle avait conservé la couronne en l'enlevant à Pierre III, avait mis au monde cette riche postérité dont j'avais vu un échantillon dans le kibitz conduit par le grand-duc Michel, plus l'empereur régnant aujourd'hui.

Mais, à cette époque, on ne se doutait point qu'il dût régner jamais. Au milieu de cette belle et nombreuse descendance, les yeux de Catherine s'étaient particulièrement fixés sur les deux aînés, et, par leurs prénoms mêmes – en appelant l'un Alexandre, l'autre Constantin –, elle semblait leur avoir fait d'avance le partage du monde. Cette idée, au reste, était tellement la sienne, qu'elle les avait fait peindre, enfants tous deux, l'un, tranchant le

nœud gordien, l'autre, portant le labarum. Il y a plus : le développement de leur éducation ne fut que l'application de ces deux grandes idées. Constantin, destiné à l'empire d'Orient, n'eut que des nourrices grecques, et fut entouré de maîtres grecs, tandis qu'Alexandre, destiné à l'empire d'Occident, fut entouré d'Anglais, d'Allemands et de Français. Au reste, rien n'était plus opposé que la façon dont chacun des augustes élèves recevait les leçons qu'on lui donnait. Pendant qu'Alexandre, âgé de douze ans, répondait à Graft, son professeur de physique expérimentale, qui lui disait que la lumière était une émanation continue du soleil : « Cela ne se peut pas, car le soleil deviendrait chaque jour plus petit » ; Constantin répondait à Saken, son gouverneur particulier, qui l'invitait à apprendre à lire : « Non, je ne veux pas apprendre à lire, parce que je vois que vous lisez toujours, et que vous devenez toujours plus bête. »

Nous verrons plus tard comment, à l'endroit de Constantin, les prévisions de l'impératrice furent trompées ; mais, pour le moment, nous dirons quelques mots de l'empereur.

L'empereur Alexandre était fort aimé du peuple et de la noblesse : aimé pour lui-même par l'amour qu'il inspirait, et surtout aimé par la crainte qu'inspirait Constantin. On citait de lui une foule d'anecdotes toutes à sa louange, et faisant honneur les unes à sa bonhomie, les autres à son courage ou à son esprit.

Un jour, se promenant à pied selon son habitude, et se voyant menacé par la pluie, il prend un drovsky, et se fait conduire au palais impérial.

Arrivé là, l'empereur fouille à sa poche, et s'aperçoit qu'il n'a pas d'argent.

— Attends, dit-il au conducteur, je vais t'envoyer le prix de ta course.

— Ah ! oui, répond le cocher, je connais cela !

— Hein ! que dis-tu ? reprend l'empereur.

— Je dis que je n'ai qu'à compter là-dessus.

— Comment cela ? demande Alexandre.

— Oh ! je sais bien ce que je dis !

— Eh bien, voyons, que dis-tu ?

— Je dis qu'autant de personnes que je mène devant une maison à deux portes, et qui descendent sans me payer, autant de débiteurs à qui je dis adieu.

— Comment ! même devant le palais de l'empereur ?

— Oh ! là surtout ; si vous saviez combien peu de mémoire ont les grands seigneurs !

— Mais il fallait te plaindre, dénoncer les voleurs, et les faire arrêter.

— Moi, faire arrêter un noble ! mais Votre Excellence sait bien que, nous autres pauvres diables, nous n'avons point un pareil pouvoir. Si c'était quelqu'un de nous, à la bonne heure, c'est facile, ajouta le cocher en montrant sa longue barbe, car on sait par où nous prendre ; mais, vous autres grands seigneurs, vous avez le menton rasé... Bonsoir il n'y a rien à faire ! — Que Votre Excellence, je la supplie, cherche donc bien dans ses poches, et j'espère qu'elle y trouvera de quoi me payer.

— Non, dit l'empereur, ce serait inutile... Mais autre chose.

— Voyons.

— Voici mon manteau. Il vaut bien la course, n'est-ce pas ?

— Certainement ! Et, si Votre Excellence veut me le donner, et me tenir quitte de la différence...

— Non ! Mais garde-le comme gage, et ne le remets qu'à celui qui te donnera de l'argent.

— Eh bien, à la bonne heure, vous êtes raisonnable, vous, dit le cocher.

Cinq minutes après, le cocher reçut, en échange du manteau resté en gage, un billet de cent roubles.

L'empereur avait payé à la fois pour lui et pour ceux qui venaient chez lui ; mais le cocher prétendait qu'il lui redevait encore.

Au temps de ses bonnes relations avec Napoléon, quand il s'inclinait vers lui, et lui souriait à ce vers :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux !

L'empereur Alexandre était au bal chez M. de Caulaincourt, l'ambassadeur de France, lorsque à minuit, on vient dire à l'ambitryon que le feu est à l'hôtel. Les terribles accidents arrivés en pareille occasion au bal du prince de Schwarzenberg étaient encore dans le souvenir de tout le monde, de sorte que la première crainte de Caulaincourt fut qu'à la nouvelle du feu – chacun voulant fuir –, les mêmes accidents ne se renouvelassent chez lui. En conséquence, il résolut de s'assurer par lui-même de la gravité du péril, mit un aide de camp à chaque porte avec ordre de ne laisser sortir personne, et, s'approchant de l'empereur :

— Le feu est à l'hôtel, lui dit-il tout bas. Je vais savoir par moi-même ce qu'il en est ; il importe que personne ne soit instruit du danger qui existe, sans qu'on sache en même temps sa nature et son étendue. Mes aides de camp ont ordre de ne laisser sortir personne, que Votre Majesté et Leurs Altesses impériales les grands-ducs et les grandes-duchesses. Si Votre Majesté veut donc se retirer, elle le peut... Seulement, j'aurai l'honneur de lui faire observer que l'on ne croira pas au feu tant qu'on la verra dans les salons.

— C'est bien, dit l'empereur, allez ; je reste.

M. de Caulaincourt descendit et s'informa. Comme il l'avait prévu, le danger n'était pas aussi grand qu'on l'avait pu croire au premier abord. Il remonta dans le salon, et trouva l'empereur dansant une polonaise.

Ils se contentèrent d'échanger un regard.

L'empereur acheva la contredanse.

La contredanse achevée :

— Eh bien ? demanda-t-il à Caulaincourt.

— Eh bien, sire, répondit l'ambassadeur, le feu est éteint.

Et tout fut dit.

Le lendemain seulement, les invités de la splendide fête apprirent que, pendant un quart d'heure, ils avaient, suivant l'expres-

sion de M. de Salvandy, « dansé sur un volcan ».

Nous avons dit que l'empereur Alexandre avait coutume de se promener seul dans les rues de Saint-Pétersbourg ; c'était encore une habitude qu'il appliquait à ses voyages.

Un jour qu'il parcourait ainsi la Petite-Russie, l'empereur arrive dans une bourgade, et, tandis qu'on change de chevaux, il saute à bas de sa voiture, annonçant aux postillons qu'il désire marcher un peu à pied, et les invitant, en conséquence, à ne pas se presser. Puis, seul, et vêtu d'une redingote militaire ne portant aucun insigne, il commence sa promenade. Arrivé au bout du village, deux chemins se présentent à sa vue ; ignorant lequel il doit prendre, il s'approche d'un homme vêtu d'une capote militaire à peu près pareille à la sienne.

Cet homme fumait sa pipe, assis sur un banc à la porte de sa maison.

— Mon ami, s'informe l'empereur, laquelle de ces deux routes dois-je prendre ?

À cette question, l'homme à la pipe toise le questionneur des pieds à la tête, et, stupéfait qu'un simple voyageur ose parler avec cette familiarité à un homme de son importance – en Russie surtout, où la différence des grades établit une si grande distance entre les supérieurs et les subordonnés –, il laisse, entre deux bouffées de fumée, tomber dédaigneusement ces mots :

— La route à droite.

L'empereur comprend la cause de cet orgueil bien légitime, et, s'approchant de l'homme à la pipe :

— Pardon, monsieur, lui demanda-t-il en portant la main à son chapeau, encore une question, s'il vous plaît ?...

— Laquelle ?

— Permettez-moi de vous demander quel est votre grade dans l'armée ?

— Devinez.

— Mais monsieur est peut-être lieutenant ?

— Montez.

- Capitaine ?
- Plus haut.
- Major ?
- Allez toujours.
- Chef de bataillon ?
- Enfin, ce n'est pas sans peine !

L'empereur s'incline.

— Et maintenant, dit l'homme à la pipe, persuadé qu'il s'adresse à un inférieur, qui êtes-vous, vous-même, s'il vous plaît ?

- Devinez, répond à son tour l'empereur.
- Lieutenant ?
- Montez.
- Capitaine ?
- Plus haut.
- Major ?
- Allez toujours.
- Chef de bataillon ?
- Encore.

L'interrogateur tire sa pipe de sa bouche.

- Colonel ?
- Vous n'y êtes pas.

L'interrogateur se redresse et prend une attitude respectueuse.

- Votre Excellence est donc lieutenant général ?
- Vous approchez.
- Mais, en ce cas, Votre Altesse est donc feld-maréchal ?
- Encore un effort, monsieur le chef de bataillon.
- Sa Majesté impériale ! s'écrie alors l'interrogateur stupéfait en laissant tomber sa pipe, qui se brise en morceaux.
- Elle-même, répond Alexandre souriant.
- Ah ! sire, s'écrie l'officier, les mains jointes, pardonnez-moi !

— Eh ! que diable voulez-vous que je vous pardonne ? dit Alexandre. Je vous ai demandé mon chemin, vous me l'avez indi-

qué. Merci.

Et l'empereur, saluant de la main le pauvre chef de bataillon stupéfait, prend la route de droite, sur laquelle sa voiture ne tarde pas à le rejoindre.

Une autre fois, pendant un autre voyage – car la vie d'Alexandre, fils de Paul, se passa comme celle d'Alexandre, fils de Philippe, dans une locomotion perpétuelle –, l'empereur, en traversant un lac situé dans le gouvernement d'Archangel, fut assailli par une violente tempête.

Sa mélancolie, toujours croissante, faisait que le plus souvent Alexandre voyageait sans suite. Il était donc seul avec le pilote dans une barque que les flots du lac, mugissants et soulevés, menaçaient d'engloutir.

— Mon ami, dit l'empereur au pilote – lequel commençait à perdre la tête en songeant à l'immense responsabilité qui pesait sur lui –, il y a dix-huit cents ans à peu près que César, se trouvant dans la situation où nous sommes, disait à son pilote avec orgueil : « Ne crains rien, tu portes César et sa fortune ! » Je ne suis point César ; je crois plus en Dieu, et crois moins en ma fortune que le vainqueur de Pompée ; je te dirai donc tout bonnement : « Oublie que je suis l'empereur ; ne vois en moi qu'un homme comme toi, et tâche de nous sauver tous les deux. »

À ce langage, que le pilote russe comprit sans doute beaucoup mieux que le pilote Opportunus ne dut comprendre celui de César, le brave homme redoubla d'efforts, et la barque, dirigée par une main ferme, aborda au rivage.

Malheureusement, Alexandre n'avait pas été aussi heureux avec son cocher qu'il l'avait été avec son pilote. Pendant un de ses voyages dans les provinces du Don, il avait été renversé violemment, et, jeté hors de son drovsky, s'était blessé à la jambe. Esclave de cette discipline qu'il prescrivait aux autres, et que, pour plus d'efficacité, il appliquait à lui-même, il voulut, malgré sa blessure, continuer le voyage afin d'arriver au jour dit ; mais la fatigue et l'absence de soins envenimèrent la plaie. Depuis ce

temps, et à plusieurs reprises, des érysipèles se portèrent sur cette jambe, forçant l'empereur à garder le lit pendant des semaines, et à boiter pendant des mois.

Une attaque violente de ce mal avait eu lieu pendant l'hiver de 1824. Il habitait Tsarkosjelo, sa retraite favorite, et qui lui devenait de plus en plus chère, à mesure qu'il s'enfonçait davantage dans cette sombre mélancolie qui le dévorait. Après s'être promené tard, oubliant le refroidissement du corps pour suivre les rêveries de l'âme, il rentra glacé, se fit apporter à manger dans sa chambre, et, la même nuit, fut saisi d'un érysipèle accompagné d'un accès de fièvre plus violent qu'aucun de ceux qui l'eussent encore atteint. Cette fièvre fut si âpre, qu'au bout de quelques heures, elle amena le délire. L'empereur fut ramené à Pétersbourg dans un traîneau fermé, et remis, aussitôt son arrivée, aux mains des plus habiles médecins, qui décidèrent unanimement qu'il fallait lui couper la jambe. Son chirurgien particulier, le docteur Wylie, s'opposa seul à cette décision, déclarant que, pour cette fois encore, il répondait de l'auguste malade ; et, en effet, pour cette fois encore, il le guérit.

À peine guéri, l'empereur était retourné à Tsarkosjelo. Toute autre résidence lui était devenue importune. Là, toujours seul en face de sa grandeur, spectre qui l'épouvantait sans cesse, ne recevant à des heures fixes que les ministres avec lesquels il travaillait, sa vie était celle d'un trappiste pleurant sur ses fautes, plutôt que celle d'un grand empereur ayant charge d'existences et d'âmes.

En effet, se levant à six heures l'hiver, à cinq heures l'été, Alexandre faisait sa toilette, entraînait dans son cabinet, trouvait sur son bureau, à sa gauche, un mouchoir de batiste plié, à sa droite un paquet de dix plumes toutes taillées.

Alors, l'empereur se mettait au travail, ne se servant jamais deux fois de la même plume si son travail avait été interrompu, cette plume ne lui eût-elle servi qu'à signer son nom ; puis, son courrier fini, la signature achevée, il descendait dans le parc, où,

malgré les bruits de conspiration qui couraient depuis deux ans, il se promenait toujours seul, et sans autre garde que les sentinelles du palais. Vers cinq heures, il rentrait, dînait seul, et se couchait à la retraite et aux sons clairs, mélancoliques, choisis par lui-même, et qui l'endormaient dans cette même disposition triste où il avait passé sa journée.

Quant à l'impératrice, elle avait, avec sa résignation ordinaire, accepté cette séparation de corps et d'âme. Pareille à l'ombre d'elle-même, qui aurait obtenu du ciel la permission de veiller sur son bien-aimé Alexandre, on sentait sa douce influence tout autour de l'empereur, sans la voir jamais.

L'hiver et le printemps de 1824 se passèrent ainsi. Mais, lorsque arriva l'été, les médecins déclarèrent à l'unanimité qu'un voyage était nécessaire au rétablissement de l'empereur, et pensèrent que la Crimée était le pays le plus propre à accélérer la convalescence. Alexandre, comme s'il eût deviné qu'il touchait au terme de sa vie, n'avait fait aucun projet pour cette année. Il consentit donc avec une profonde indifférence à tout ce que l'on décida pour lui. L'impératrice, plus inquiète de cet état de morbidité tranquille qu'elle ne l'eût été d'un état d'irritation continu, sollicita et obtint la permission de l'accompagner dans cette course ; et, après un service public chanté pour la bénédiction de son voyage, et auquel assista toute la famille impériale, Alexandre, conduit par son fidèle cocher Ivan, et suivi de son chirurgien Wylie et de quelques officiers d'ordonnance, sous les ordres du général Diébitch, quitta Pétersbourg, que son cadavre seul devait revoir, au bout de quatre mois.

C'était le 13 septembre, à quatre heures du matin.

L'impératrice partit le 15.

Chapitre CIII

ALEXANDRE QUITTE SAINT-PÉTERSBOURG. — SES PRESENTIMENTS FUNÈBRES. — LES DEUX ÉTOILES DE TAGANROG. — MALADIE DE L'EMPEREUR. — SES DERNIERS MOMENTS. — COMMENT ON APPRIT SA MORT À SAINT-PÉTERSBOURG. — LE GRAND-DUC CONSTANTIN. — SON PORTRAIT ET SES GOÛTS. — QUELLE FUT LA CAUSE DE SA RENONCIATION À L'EMPIRE. — JEANNETTE GROUDZENSKA.

Ce départ avait naturellement amené un surcroît de travail, de sorte que ce ne fut que le 12 septembre, à quatre heures de l'après-midi, qu'Alexandre put écrire à l'impératrice, sa mère, pour prendre congé.

Il était quatre heures de l'après-midi. Tout à coup, le jour s'obscurcit, voilé par un immense nuage.

L'empereur appelle son valet de chambre.

— Fœdor, lui dit-il, des lumières.

Le valet de chambre apporta quatre bougies.

Pendant que l'empereur écrivait, le nuage se dissipa, et le jour reparut.

Le valet de chambre rentra aussitôt.

— Sire, demanda-t-il, dois-je emporter les lumières ?

— Pourquoi cela ? demanda l'empereur.

— Parce que, chez nous, sire, on regarde comme chose de mauvais présage d'écrire à la lumière tandis qu'il fait jour.

— Que conclus-tu de cela ?

— Moi ?... Je ne conclus pas, sire.

— Oui ; mais, moi, je comprends : tu penses que les passants, en voyant ici de la lumière, croiront qu'il y a un mort.

— Justement, sire.

— Eh bien, emporte les bougies.

L'empereur ne parut pas faire attention à la remarque de son valet de chambre, mais elle lui resta dans l'esprit.

Le 13, il partit, comme nous avons dit, de Pétersbourg à quatre heures du matin. Il sortait de la ville juste au moment où le soleil se levait.

Alors, il fit arrêter sa voiture, s'y tint debout, regardant cette ville du tsar Pierre avec une profonde tristesse, et comme s'il eût été averti par une voix intérieure qu'il la voyait pour la dernière fois.

La nuit précédente, l'empereur l'avait passée en prière, tant dans le couvent de Saint-Alexandre Nevsky que dans la cathédrale de Kasan. Dans le monastère, il s'était entretenu près d'une heure avec les religieux, et entre autres avec le métropolitain Séraphin. Celui-ci raconta à l'empereur qu'un religieux de son couvent venait volontairement de se soumettre à un genre de vie de la plus scrupuleuse austérité en s'enfermant dans un caveau pratiqué dans l'épaisseur du mur du couvent, caveau où ce religieux comptait passer le reste de ses jours. Malgré l'heure avancée, l'empereur s'était fait conduire à la cellule de ce religieux, et avait causé près de vingt minutes avec lui.

En quittant Pétersbourg, Alexandre voulut revoir une fois encore son cher Tsarkosjelo. Il monta à cheval à la porte du palais, et en parcourut tous les alentours comme pour prendre congé d'eux. Fædor lui ayant demandé à quelle époque il reviendrait au palais impérial, Alexandre étendit un doigt vers l'image du Sauveur, et dit :

— Celui-là seul le sait !

L'empereur arriva à Taganrog vers la fin de septembre. Le 5 octobre, l'impératrice, qui, à cause de sa santé, voyageait à petites journées, y arriva à son tour. L'empereur alla au-devant d'elle, et fit alors seulement avec elle son entrée solennelle dans la ville.

Pourquoi cette prédilection de l'empereur pour Taganrog ? Nul ne pourrait l'expliquer que par cette fatalité qui pousse les hommes vers le lieu où il est écrit d'avance qu'ils doivent mourir.

Taganrog est situé dans le climat le plus doux de la Crimée ;

son territoire est fertile, et dans une heureuse situation à l'entrée de la mer d'Azov, et près de l'embouchure du Don et de la Volga ; mais la ville ne se compose guère que d'un millier de mauvaises maisons dont un sixième tout au plus est bâti en brique ou en pierre, tandis que toutes les autres ne sont, en réalité, que des cages de bois recouvertes d'un torchis de boue. Quant aux rues, qui sont larges, il est vrai, mais qui ne sont point pavées, le sol est tellement friable, qu'à la moindre pluie on y enfonce jusqu'aux genoux ; en revanche, quand la chaleur du soleil a desséché ce marais humide, le bétail et les chevaux qui passent soulèvent de tels torrents de poussière, qu'il est impossible en plein jour, et à dix pas, de distinguer un homme d'une bête de somme. Cette poussière obstinée s'introduit d'ailleurs partout : elle traverse jalousies closes, volets fermés, rideaux tirés hermétiquement ; pénètre à travers les habits, si épais qu'ils soient, et charge l'eau d'une espèce de croûte qu'on ne peut précipiter qu'en la faisant bouillir avec du sel de tartre.

L'empereur était descendu dans la maison du gouverneur ; mais il en sortait dès le matin, et n'y rentrait qu'à l'heure du dîner, c'est-à-dire à deux heures. À quatre heures, il se remettait en course, ne rentrant qu'à la nuit, négligeant toutes les précautions que les habitants du pays prennent eux-mêmes contre les fièvres d'automne, si pernicieuses et si communes sur toutes ces côtes ; la nuit, il dormait sur un lit de camp, la tête appuyée à un oreiller de cuir.

Les pressentiments de sa fin prochaine le poursuivaient toujours. Le soir même de son arrivée à Taganrog, au moment où son valet de chambre allait sortir de l'appartement :

— Fœdor, lui dit-il, les bougies que je t'ordonnai d'enlever de mon cabinet, à Pétersbourg, me reviennent sans cesse à l'esprit ; avant qu'il soit longtemps, elles brûleront pour moi.

Pendant une nuit du mois d'octobre, plusieurs habitants de Taganrog virent, à deux heures du matin, au-dessus de la maison qu'habitait l'empereur, deux étoiles qui, étant d'abord à une

assez grande distance l'une de l'autre, se rapprochèrent, puis se séparèrent de nouveau. Par trois fois le phénomène se répéta. Alors, l'un de ces astres devint un globe lumineux qui, ayant peu à peu atteint un diamètre considérable, absorba l'autre, et, bientôt après, s'abattit sous l'horizon.

Dans sa chute, la première étoile grandissante avait laissé l'autre plus petite à sa place ; mais celle-ci, pâissant par degrés, disparut à son tour.

Les esprits superstitieux virent, dans l'étoile la plus grosse et la plus brillante, l'étoile de l'empereur Alexandre, et, dans l'autre, celle de l'impératrice.

Ils en augurèrent, alors, que l'empereur mourrait bientôt, et que l'impératrice ne survivrait à son époux que de quelques mois. Outre ses courses journalières, l'empereur en entreprenait d'autres qui duraient plusieurs jours, soit dans le pays du Don, soit à Tcherkask, soit à Donetz. Il s'apprêtait à partir pour Astrakan, lorsque arriva le comte Voronzov, gouverneur d'Odessa. Il venait annoncer que le mécontentement grandissait par toute la Crimée, et causerait des troubles considérables, si l'empereur hésitait à calmer ce mécontentement et à prévenir ces troubles par sa présence.

C'étaient trois cents lieues à parcourir ; mais qu'est-ce que trois cents lieues en Russie ? Alexandre promit à l'impératrice d'être de retour avant un mois, et donna les ordres du départ.

La route trouva l'empereur impatient et mal disposé. Ce malaise moral était tellement en contradiction avec la tristesse douce de son caractère, qu'il surprit tout le monde : les chevaux ne marchaient pas ; les chemins étaient mauvais ; il faisait froid le matin, chaud à midi, glacé le soir. Le docteur Wylie recommandait au voyageur des précautions contre ces changements de température dont il se plaignait, lui ; mais c'est alors que l'humour chagrin de l'empereur se faisait jour : il rejetait manteaux et pelisses, semblait appeler les dangers que ses amis lui recommandaient de fuir. Enfin, un soir, l'empereur fut pris d'une toux

obstinée, et, le lendemain, en arrivant à Oridov, d'une fièvre intermittente qui, fortifiée par l'obstination du malade, se changea bientôt en une fièvre rémittente, que le docteur reconnut, alors, pour être la même qui avait régné tout l'automne de Taganrog à Sébastopol. On reprit aussitôt la route de Taganrog.

Ce fut l'empereur lui-même qui donna l'ordre de rebrousser chemin.

Tout en revenant, le docteur, qui ne se faisait pas illusion sur la gravité de l'état du malade, insistait pour commencer un traitement énergique.

Mais l'empereur s'y opposait.

— Laissez-moi, dit-il. Eh ! mon Dieu, je sais moi-même ce qu'il me faut : c'est du repos, de la solitude et de la tranquillité... Soignez mes nerfs, docteur, ce sont mes nerfs qui sont dans un épouvantable désordre.

— Sire, répondit Wylie, c'est un mal dont les rois sont plus souvent atteints que les particuliers.

— Oui, dit Alexandre, surtout dans les temps actuels... Ah ! docteur, docteur ! continua-t-il en secouant la tête, j'ai bien sujet d'être malade !

Malgré les observations du docteur, Alexandre voulut faire à cheval une partie du chemin. Enfin, force lui fut de remonter dans sa voiture, et il arriva à Taganrog si faible, qu'en remettant le pied dans la maison du gouverneur, il s'évanouit.

L'impératrice, mourante elle-même d'une maladie de cœur, oublia ce qu'elle souffrait, et reprit ses forces à cette vue.

En revenant à lui, Alexandre écrivit à l'impératrice mère.

Il lui disait qu'il était souffrant, mais qu'elle se tranquillisât ; qu'il se ménageait, et qu'il n'y avait rien de sérieux à craindre.

Cela se passait le 18 novembre.

Le 24, la fièvre redoubla, et l'érésipèle de la jambe disparut.

— Allons ! s'écria l'empereur en s'apercevant de cet accident ; c'est fini... Je mourrai comme ma sœur !

Cependant il refusa de prendre aucun médicament.

Le soir, comme le docteur Wylie était près de lui :

— Oh ! mon ami, s'écria-t-il tout à coup en se retournant de son côté, quelle action ! quelle épouvantable action !...

À quel souvenir se rattachait ce cri de douleur ? À un seul, sans doute, à la mort de Paul, étouffé au-dessus de sa tête, et dont il entendit les derniers gémissements, sans oser lui porter secours.

Le 27, enfin, l'empereur s'abandonna aux soins du docteur, qui lui appliqua des sangsues. Il résulta de cette application un peu de calme ; mais la fièvre revint bientôt plus ardente et plus acharnée.

Des sinapismes furent appliqués, mais ne purent prendre le dessus.

Le malade songea, alors, qu'il était temps de se préparer à mourir.

À cinq heures du matin, le confesseur fut introduit près de lui.

— Mon père, lui dit Alexandre en lui tendant la main, venez et traitez-moi en homme, et non en empereur.

Le prêtre s'approcha du lit, reçut la confession impériale, donna les sacrements à l'auguste malade.

Vers deux heures, l'empereur éprouva un redoublement de douleur.

— Oh ! s'écria-t-il vaincu par l'angoisse, serait-il vrai, mon Dieu ! que les rois souffrent plus pour mourir que les autres hommes ?...

Pendant la nuit, l'empereur perdit connaissance.

Toute la journée du 28, l'empereur demeura dans un état de léthargie complète.

Le 29, il revint à lui, et un instant on conçut quelque espoir.

L'impératrice veillait auprès de son lit ; elle avait vu l'empereur s'endormir un peu avant le crépuscule.

Vers neuf heures du matin seulement, il se réveilla.

Un moment auparavant, le soleil était sorti des nuages, et brillait comme aux plus beaux jours d'été.

Alexandre, en ouvrant les yeux, se trouva tout inondé par ses

rayons.

— Comme il fait beau ! s'écria-t-il avec cette joie qu'éprouvent toujours les mourants à revoir le soleil.

Puis, se retournant vers l'impératrice :

— Vous devez être bien fatiguée, madame, dit-il en lui baisant la main.

Et il retomba dans le même affaissement dont il était momentanément sorti.

Le 30, tout espoir s'évanouit.

Cependant, vers deux heures du matin, le général Diébitch parla d'un vieillard, nommé Alexandrovitch, qui avait, disait-il, sauvé plusieurs Tatars de cette même fièvre dont était atteint l'empereur.

Le docteur Wylie exigea qu'on allât chercher ce vieillard à l'instant même.

Vers les huit heures, le vieillard entra.

Il regarda l'empereur, secoua la tête, et dit :

— Il est trop tard ; d'ailleurs, ceux que j'ai guéris n'étaient pas malades de cette maladie-là.

Et il sortit, emportant la dernière espérance de l'impératrice.

Cependant, à dix heures et demie du matin, l'empereur rouvrit les yeux. On attendait avec anxiété pour savoir s'il parlerait, mais aucune parole ne sortit de sa bouche.

Seulement, il prit la main de l'impératrice, la baisa et la posa sur son cœur.

L'impératrice demeura penchée sur lui, et dans la position qu'il lui avait fait prendre.

À dix heures cinquante minutes, l'empereur expira.

L'impératrice avait le visage si rapproché du sien, qu'elle sentit passer le dernier soupir.

Elle jeta un cri terrible, tomba à genoux, et pria ; puis, comme, sur un signe d'elle, personne, pas même le médecin, n'avait osé s'approcher du corps, quelques minutes après elle se releva plus calme, ferma les yeux de l'empereur, qui étaient restés ouverts,

lui serra la tête avec un mouchoir pour empêcher les mâchoires de s'écarter, baisa ses mains déjà glacées, et, retombant à genoux, elle demeura en prière auprès du lit jusqu'à ce que les médecins eussent obtenu d'elle qu'elle se retirât dans une autre chambre, afin qu'ils pussent procéder à l'autopsie.

Pendant cette triste opération, l'impératrice veuve écrivait à l'impératrice mère :

Notre ange est au ciel, et, moi, je végète encore sur la terre... Hélas ! qui aurait pensé que, moi, faible et malade, je pourrais jamais lui survivre ?... Maman, ne m'abandonnez pas, car je suis absolument seule dans ce monde de douleur !

Notre cher défunt a repris son air de bienveillance. Son sourire me prouve qu'il est heureux, et qu'il voit des choses plus belles qu'ici-bas... Ma seule consolation dans cette perte irréparable est que je ne lui survivrai pas !...

Et, en effet, six mois après, l'impératrice était morte.
La lettre écrite, un courrier fut expédié à Pétersbourg.
Pétersbourg savait la maladie.

Le 17 novembre, l'empereur avait écrit lui-même qu'il rentrait souffrant à Taganrog. Le 24, l'impératrice Élisabeth avait écrit à la grande-duchesse Hélène en la priant de prévenir l'impératrice Marie que l'empereur allait mieux. Le 27, le général Diébitch, à son tour, avait donné des nouvelles de l'empereur, en le disant atteint de la fièvre jaune ; enfin, le 29 novembre, l'impératrice Élisabeth avait encore écrit pour faire part à l'impératrice mère du mieux momentané que venait d'éprouver l'empereur.

Si faible que fût cette amélioration, l'impératrice mère, les grands-ducs Nicolas et Michel avaient ordonné, pour le 9 décembre, un *Te Deum* à la grande église métropolitaine de Kasan. Le peuple s'y était porté tout joyeux, car vis-à-vis de lui on avait exagéré la bonne nouvelle.

Vers la fin de la cérémonie, on vint prévenir le grand-duc Nicolas qu'un messenger arrivant de Taganrog attendait dans la sacristie, porteur d'une dépêche qu'il ne voulait remettre qu'à lui-

même.

Le grand-duc se leva et passa dans la sacristie, où il trouva le courrier, qui lui remit la lettre que nous avons lue tout à l'heure.

Mais lui n'eut pas besoin de lire la lettre, le cachet noir lui avait tout dit.

Le grand-duc Nicolas fit appeler le métropolitain, et, lui annonçant la triste nouvelle, il le chargea de l'apprendre de la façon la moins douloureuse possible à l'impératrice mère, près de laquelle il ne se sentait pas le courage de remplir cette cruelle mission.

Puis il vint reprendre sa place près de celle qui, dans son ignorance, continuait de prier pour la vie d'un fils dont les jours étaient finis.

À peine le grand-duc Nicolas avait-il repris sa place, que le métropolitain rentra dans le chœur. C'était un beau vieillard, à grande barbe blanche et aux longs cheveux tombant jusqu'au milieu du dos. Sur un signe de lui, toutes ces voix qui chantaient grâces au Seigneur se turent, et un silence de mort lui succéda. Alors, au milieu de l'attention générale, il marcha d'un pas lent et grave devant l'autel, prit le crucifix d'argent massif qu'il couvrit d'un voile noir, et, s'approchant de l'impératrice mère, il lui donna le crucifix en deuil :

L'impératrice jeta un grand cri :

— Mon fils est mort ! dit-elle.

Et elle tomba à genoux, comme était tombée, dix-huit siècles auparavant, au pied de la croix de son Fils, cette autre Mère couronnée dont elle portait le nom.

Ce fut ainsi que la Russie apprit qu'elle venait de perdre son empereur.

Nous avons dit que nous raconterions l'histoire de cette singulière abnégation d'un homme pour un empire, histoire d'autant plus curieuse que cet empire était un empire absolu ; qu'il réunissait, à cette époque, cinquante-trois millions d'habitants, et couvrait déjà la septième partie du monde, et, cela, sans compter

les espérances qu'il donnait pour l'avenir.

Cette histoire, la voici :

Vous connaissez Constantin, cet ours de l'Ukraine, toujours grognant, grondant, rugissant, qui n'avait rien d'un homme, pas même le visage, car un visage de Kalmouk n'est pas un visage d'homme ; aussi rude que son frère Alexandre était courtois, aussi hideux que son frère Nicolas était beau, véritable fils de Paul dans un moment de mauvaise humeur.

Nous avons vu comment Constantin, enfant, répondait à son gouverneur particulier, qui voulait le forcer à apprendre à lire :

— Je ne veux pas apprendre à lire, parce que je vois que vous lisez toujours, et que vous êtes toujours plus bête.

On comprend qu'un esprit tourné de cette façon ne prît pas son vol vers les sphères scientifiques.

Mais, d'un autre côté, autant la haine des études collégiales était innée dans le jeune prince, autant aussi était inné en lui l'amour des exercices militaires.

Il tenait encore cela de son père Paul, qui, la première nuit de ses noces, s'était levé à cinq heures du matin pour faire manœuvrer un peloton de soldats de garde auprès de lui.

En conséquence de cette disposition, Constantin passait tout son temps à faire des armes, à monter à cheval, à s'exercer à la lance, à commander des manœuvres, toutes sciences qui lui paraissaient bien autrement utiles que la géométrie, l'astronomie ou la botanique.

Quant au français, on ne parvint à le lui faire étudier qu'en lui disant que c'était en français qu'étaient écrits les meilleurs livres de tactique militaire.

Aussi, sa joie fut grande lorsque Paul se brouilla avec la France, et lorsque Souvarov fut envoyé en Italie.

Le grand-duc fut mis sous les ordres du vieux maréchal.

C'était bien là le chef qui convenait à Constantin – un vieux Russe, plus emporté, plus brutal, plus sauvage encore, s'il était possible, que son jeune élève.

Constantin assista à ses victoires sur le Mincio, et à ses défaites dans les Alpes ; il lui vit creuser cette fosse où il voulait être enterré tout vivant. Il en résulta qu'à l'aspect de ces singularités, celles du jeune prince s'augmentèrent d'une telle façon, que plus d'une fois on se demanda si Paul, en laissant forcément l'empire à Alexandre, n'avait point particulièrement légué sa folie à Constantin.

Après la campagne de France et les traités de Vienne, Constantin avait été nommé vice-roi de Pologne.

Placé à la tête d'un peuple guerrier dont toute l'histoire n'est qu'un long combat, ses goûts militaires redoublèrent d'énergie ; malheureusement, il fallut substituer des simulacres de bataille aux sanglantes mêlées auxquelles il venait d'assister. Hiver ou été – soit qu'il habitât le palais de Bruhl, soit qu'il résidât au palais du Belvédère –, à trois heures du matin, il était debout et sanglé dans un habit de général, sans que jamais aucun valet de chambre l'eût aidé dans sa toilette. Alors, il s'asseyait devant une table couverte de cadres de régiments et d'ordres militaires, dans un cabinet où, sur chaque panneau, était peint le costume d'un des régiments de l'armée ; il lisait les rapports rédigés la veille, soit par le colonel Axamilovisky, soit par le préfet de police Subovidsky, les approuvait ou les désapprouvait, consignant par une apostille son approbation ou sa désapprobation. C'étaient les seules circonstances – avec celles où il écrivait à quelque membre de sa famille – où on lui vît tenir une plume. Ce travail l'occupait d'ordinaire jusqu'à neuf heures du matin, heure à laquelle il prenait à la hâte un déjeuner de soldat. Puis il descendait sur la place d'armes, où l'attendaient deux régiments d'infanterie et un escadron de cavalerie. En l'apercevant, la musique saluait sa présence, et aussitôt la revue commençait. Les pelotons défilaient à distance devant le vice-roi avec une précision mathématique, et lui, aussi joyeux que l'eût été un enfant, aussi ému que si tous ces hommes eussent marché à un combat véritable, lui les regardait passer, à pied, vêtu de l'uniforme vert

des chasseurs, coiffé d'un chapeau surchargé de plumes de coq, et posé sur sa tête de telle façon qu'une des cornes touchait son épaulette gauche, tandis que l'autre, par une menaçante diagonale, se dressait vers le ciel. Alors, brillaient, pareils à deux escarboucles, sous un front étroit, coupé de lignes profondes qui indiquaient de continuelles et soucieuses préoccupations, sous deux longs et épais sourcils que le froncement habituel de sa peau dessinait irrégulièrement, deux yeux qui ressemblaient plutôt à des yeux de chacal qu'à des yeux d'homme. Dans ses moments de joie suprême, la singulière vivacité des regards du tsarévitch donnait, avec son nez camus comme celui de la Mort, et sa lèvre inférieure proéminente, quelque chose d'étrangement sauvage à sa tête, dont le cou, s'allongeant et se retirant à volonté, sortait du col de son habit et y rentrait, comme fait le cou d'une tortue dans sa carapace. Au son de cette musique, à la vue de ces hommes qu'il avait formés, au retentissement mesuré de leurs pas, tout s'épanouissait en lui ; la fièvre le prenait ; une flamme lui montait au visage ; ses bras contractés s'appuyaient, jusqu'au coude, avec raideur contre son corps, dont ses poignets immobiles et violemment serrés s'écartaient nerveusement, tandis que ses pieds, dans une continuelle agitation, marquaient la mesure, et que sa voix gutturale jetait, de temps en temps, entre ses commandements âcrement accentués, des cris rauques et saccadés qui n'avaient rien d'humain, et qui exprimaient alternativement, ou sa satisfaction, si tout se passait à son gré, ou sa colère, s'il arrivait quelque chose de contraire à la discipline. Au reste, sa bonne humeur était sauvage et sa colère terrible. — Dans sa bonne humeur, il se courbait en éclats de rire, se frottait bruyamment et joyeusement les mains, frappait alternativement la terre de ses deux pieds ; puis, s'il apercevait un enfant, il courait à lui, le tournait, le retournait de tous côtés, comme ferait un singe d'une poupée ; il se faisait embrasser par cet enfant, lui pinçait les joues, lui pinçait le nez, et, ensuite, le renvoyait en lui mettant dans la main la première pièce d'or ou d'argent qu'il tirait de sa

poche. Dans sa colère, il rugissait, frappait le soldat qui avait manqué à la manœuvre, le poussait lui-même du côté de la prison, criant ou plutôt hurlant encore après que l'objet de sa fureur avait disparu. Au reste, cette sévérité s'étendait à tous, aux animaux comme aux hommes. Un jour, il fit prendre un singe qui faisait trop de bruit. Un cheval qui avait fait un faux pas, tandis que, dans un moment de confiance, il lui avait abandonné la bride, reçut mille coups de bâton ; enfin, un chien qui, la nuit, l'avait réveillé en hurlant, fut fusillé le lendemain matin.

Puis, entre ses moments de colère et ses moments de joie, il avait ses heures d'abattement. Alors, il tombait dans une mélancolie profonde ; puis, dans une prostration complète. Faible comme une femme, en proie à des spasmes nerveux, il se couchait sur ses divans ou se roulait sur ses tapis ; à ces heures-là, personne, même parmi ses favoris, n'osait plus l'approcher. Seulement, le dernier valet qui sortait de sa chambre ouvrait toutes grandes les fenêtres et la porte, et une femme blonde et pâle, vêtue presque toujours d'une robe blanche et d'une ceinture bleue, paraissait sur le seuil, triste comme une apparition, et, comme une apparition, souriant au milieu de sa tristesse. À cette vue, qui avait sur lui une influence magique, la sensibilité de Constantin s'exaltait ; il poussait des soupirs, puis des sanglots, puis des cris ; enfin, les larmes venaient abondantes et consolatrices ; il allait poser sa tête sur les genoux de cette femme, s'endormait et se réveillait guéri.

Cette femme, c'était Jeannette Groudzenska, l'ange gardien de la Pologne.

Un jour que, tout enfant, elle priait dans l'église métropolitaine de Varsovie, devant l'image de la Vierge, une couronne d'immortelles placée sous le tableau était tombée sur sa tête, et y était restée jusqu'à ce qu'elle-même l'ôtât et la remît au clou qui la soutenait. En rentrant chez elle, Jeannette raconta cette aventure à son père, qui, à son tour, consulta sur cet événement un vieux Cosaque de l'Ukraine qui passait pour prophète.

Le vieux Cosaque avait répondu que cette couronne sainte tombée sur la tête de la jeune fille était le présage de la couronne terrestre que Dieu lui eût donnée, si elle-même n'eût point renoncé à cette couronne en la rendant à la Vierge, qui, par reconnaissance, la lui garderait certainement au ciel.

Et le père et la fille avaient oublié tous deux cette prédiction, ou, s'ils ne l'avaient point oubliée, ils ne s'en souvenaient plus que comme d'un songe, lorsque le hasard, je me trompe, lorsque la Providence, qui veillait sur cinquante-trois millions d'hommes, mit Constantin et Jeannette face à face.

Alors, ce sauvage aux passions ardentes, cet ours toujours rugissant, devint timide comme une jeune fille ; lui qui brisait toute résistance, lui qui disposait de la vie des pères et de l'honneur de leurs enfants, il vint timidement demander au vieillard la main de Jeannette, le suppliant de ne pas lui refuser un bien sans lequel il n'y avait pas de bonheur pour lui en ce monde. Le vieillard se rappela la prédiction du Cosaque. Il vit dans la demande du vice-roi l'accomplissement des desseins de la Providence : le vice-roi reçut son consentement et celui de sa fille.

Restait celui de l'empereur.

Alexandre s'était souvent effrayé de laisser son immense empire aux mains de Constantin. Nul, mieux que lui, ne comprenait cette charge d'âme que reçoit du ciel un souverain. Il essaya donc, sans espérer y réussir, d'utiliser cet amour au profit du bonheur public. Il mit son consentement au prix de l'abdication de Constantin, et attendit la réponse de son frère avec autant d'anxiété que son frère attendait la sienne.

Constantin reçut la dépêche impériale, l'ouvrit, la lut, jeta un cri de joie, et abdiqua. Oui, il abdiqua, cet homme étrange, cet homme indevinable, ce Jupiter olympien qui faisait trembler tout un peuple en fronçant le sourcil. Il donna, pour le cœur d'une jeune fille, sa double couronne d'Orient et d'Occident. Il donna, avec ses deux capitales, son empire, qui commence à la Baltique et qui finit aux montagnes Rocheuses, et dont sept mers baignent

les rivages.

En échange, Jeannette Groudzenska reçut de l'empereur Alexandre le titre de princesse de Lovics.

Or, quand la nouvelle de la mort de l'empereur Alexandre arriva à Pétersbourg, le grand-duc Nicolas regarda cette renonciation comme non avenue ; il prêta serment de fidélité au grand-duc Constantin, et lui envoya un courrier pour l'inviter à venir prendre possession du trône.

Mais, en même temps que le messenger partait de Pétersbourg pour Varsovie, le grand-duc Michel, envoyé par Constantin de Varsovie à Pétersbourg, apportait cette lettre à son frère :

Mon très cher frère,

C'est avec la plus profonde tristesse que j'ai appris, hier au soir, la nouvelle de la mort de notre adoré souverain, mon bienfaiteur l'empereur Alexandre. En m'empressant de vous témoigner les sentiments que me fait éprouver ce cruel malheur, je me fais un devoir de vous annoncer que j'adresse, par le présent courrier, à Sa Majesté impériale, notre auguste mère, une lettre par laquelle je déclare que par suite du rescrit que j'avais obtenu, en date du 2 février 1822, à l'effet de sanctionner ma renonciation au trône, c'est encore aujourd'hui ma résolution inébranlable de vous céder tous mes droits de succession au trône des empereurs de toutes les Russies. Je prie, en même temps, notre bien-aimée mère et ceux que tout cela peut concerner de faire connaître ma volonté invariable à cet égard, afin que l'exécution en soit complète.

Après cette déclaration, je regarde comme un devoir sacré de prier très humblement Votre Majesté impériale de recevoir la première mon serment de fidélité et de soumission, et de me permettre de lui déclarer que, mes vœux n'étant dirigés vers aucune dignité nouvelle, ni vers aucun titre nouveau, je désire uniquement et simplement conserver celui de tsarévitch, dont mon auguste père a daigné m'honorer pour mes services. Mon unique bonheur sera désormais de faire accueillir par Votre Majesté impériale les sentiments de mon profond respect et de mon dévouement sans bornes. J'ai donné pour gages plus de trente années d'un service fidèle, et le zèle constant que j'ai fait éclater envers les empereurs mon père et mon frère. C'est dans les mêmes sentiments que, jusqu'à mon dernier soupir, je ne cesserai de servir Votre Majesté

impériale et ses successeurs, dans mes fonctions présentes et dans la situation actuelle.

Je suis avec le plus profond respect,

CONSTANTIN.

Le lendemain du jour où le grand-duc Nicolas avait envoyé un courrier au tsarévitch, le conseil d'État l'avait fait prévenir qu'il était dépositaire d'un écrit commis à sa garde le 15 octobre 1823, et revêtu du sceau de l'empereur Alexandre, avec une lettre autographe de Sa Majesté, qui lui recommandait de conserver ce dépôt jusqu'à nouvel ordre, et lui ordonnait, en cas de mort, de l'ouvrir en séance extraordinaire.

Or, l'empereur étant mort, le conseil d'État avait ouvert le dépôt, et, sous double enveloppe, il avait trouvé la renonciation du grand-duc Constantin à l'empire de toutes les Russies. La renonciation était conçue en ces termes :

Sire,

Enhardi par les preuves multipliées de la bienveillance de Sa Majesté impériale envers moi, j'ose la réclamer encore une fois, et mettre à ses pieds mes humbles prières. Ne me croyant ni l'esprit, ni les capacités, ni la force nécessaires, si jamais j'étais revêtu de la haute dignité à laquelle je suis appelé par ma naissance, je supplie instamment Sa Majesté impériale de transférer ce droit à celui qui me suit immédiatement, et d'établir à jamais la stabilité de l'empire. Quant à ce qui me concerne, je donnerai, par cette renonciation, une nouvelle garantie et une nouvelle force à ce que j'ai solennellement consenti à l'époque de mon divorce avec ma première femme. Toutes les circonstances présentes me déterminent de plus en plus à prendre une mesure qui prouvera à l'empire et au monde entier la sincérité de mes sentiments.

Puisse Votre Majesté impériale accueillir mes vœux avec bonté !
Puisse-t-elle déterminer notre auguste mère à les accueillir elle-même, et à les sanctionner par son consentement impérial !

Dans le cercle de la vie privée, je m'efforcerai toujours de servir de modèle à vos fidèles sujets et à tous ceux qu'anime l'amour de notre chère patrie.

Je suis avec le plus profond respect,

CONSTANTIN.

À cette lettre, l'empereur avait fait la réponse suivante :

Très cher frère,

Je viens de lire votre lettre avec toute l'attention qu'elle mérite ; je n'y ai rien trouvé qui m'ait pu surprendre, ayant toujours su apprécier les sentiments élevés de votre cœur. Elle m'a fourni une nouvelle preuve de votre sincère attachement à l'État et de vos soins prévoyants pour la conservation de la tranquillité. Suivant vos désirs, j'ai communiqué votre lettre à notre très chère mère ; elle l'a lue, pénétrée des mêmes sentiments que moi, et reconnaît avec gratitude les nobles motifs qui vous ont dirigé. Dans ces motifs allégués par vous, il ne nous reste à tous deux qu'à vous laisser toute liberté de suivre vos résolutions inaltérables, et à prier le Tout-Puissant de faire produire à des sentiments aussi purs les résultats les plus satisfaisants.

Je suis, pour toujours, votre très affectionné frère,

ALEXANDRE.

Nicolas n'en attendit pas moins la réponse du tsarévitch, et ce ne fut que le 25 décembre qu'il déclara, dans un manifeste, accepter le trône qui lui était dévolu par la renonciation de son frère aîné. En conséquence, il fixait au lendemain, 26, la prestation de serment à faire à lui, et à son fils aîné le grand-duc Alexandre.

Voilà comment, après avoir présenté le spectacle étrange de deux frères refusant une des plus belles couronnes du monde, Constantin demeura simple tsarévitch, et Nicolas devint empereur de toutes les Russies.

Chapitre CIV

ROUSSEAU ET ROMIEU. — PARLEZ AU CONCIERGE. — LA CHANDELLE DES HUIT. — LES *DEUX MAGOTS*. — À QUELLE HEURE ON DOIT REMONTER SA MONTRE. — M. LE SOUS- PRÉFET S'AMUSE. — HENRY MONNIER. — LE CHAPITRE DES RENSEIGNEMENTS. — LES SOUPERS. — LES CIGARES.

Pendant que ces grands événements se passaient dans les hautes sphères de la politique, notre humble fortune allait s'amoindriissant. Les cent louis qu'avait apportés ma mère tiraient à leur fin ; ce qui était effrayant, attendu qu'en un an et demi, nous avions dépensé près de quatre mille francs, c'est-à-dire à peu près dix-huit cents francs de plus que nous n'eussions dû le faire. Il y avait donc urgence à moi de tenir mes promesses, et d'ajouter, par un travail en dehors du bureau, quelque chose à mes appointements.

Nous persistions bien à collaborer, de Leuven et moi ; mais tout cela n'avait aucun résultat ; — ce qui nous faisait crier tout haut à l'injustice des directeurs et au mauvais goût des comités, quoique, tout bas, je rendisse meilleure justice à nos œuvres, m'avouant franchement à moi-même que, si j'étais directeur, je ne me recevrais pas.

Nous résolûmes donc de faire des sacrifices et de nous adjoindre Rousseau, afin qu'il mît dans nos pièces ce je ne sais quoi qui est le dernier coup de pinceau du tableau.

Ces sacrifices consistaient à nous procurer quelques bouteilles de bon vin vieux de Bordeaux, quelques carafons de rhum, quelques fragments de pains de sucre.

Rousseau était de cette fameuse école Favart, Radet, Collé, Désaugiers, Armand Gouffé et compagnie, qui ne travaillaient qu'en entendant sauter les bouchons ou en voyant flamber le punch.

Rousseau avait même, alors, une réputation dont, à son grand

regret, il était obligé de céder une moitié à son illustre collaborateur Romieu.

À une certaine époque, je n'eusse point osé parler ainsi de l'illustre préfet de la Dordogne, de peur de nuire à sa carrière politique. On se rappelle la douleur que lui causa cette nouvelle, heureusement fausse, qu'il avait été dévoré par les hannetons, et comment ses partisans se hâtèrent de rejeter à la face de la mauvaise presse cette mauvaise plaisanterie. Hélas ! il est si difficile à un homme d'esprit de se faire pardonner son esprit, et à un homme amusant de passer pour un homme sérieux, que Romieu commençait à peine à se remettre de cette double réputation, malheureusement trop méritée, lorsque, après dix ans de sous-préfecture et de préfecture, il en fut de lui comme du pauvre savetier romain qui avait habitué un corbeau à crier : *Vive César Auguste !* le César Auguste de la France tomba ; les soins et les dépenses de Romieu furent perdues, *opera et impensa periit*. Romieu rentra dans la vie privée, et cette chute qui, contre les lois de la pesanteur, s'est opérée de bas en haut, nous rend toute notre liberté à l'endroit de l'auteur de *L'Enfant trouvé* et de *L'Ère des Césars*.

Romieu était donc, en 1825, le collaborateur de Rousseau ; seulement, de cette collaboration, comme de la mienne avec Adolphe, il ne sortait absolument rien, qu'une foule d'aventures plus réjouissantes les unes que les autres, et qui défrayaient les causeries du café du *Roi* et du café des *Variétés*.

Entendons-nous, car il pourrait y avoir amphibologie, et l'on pourrait croire que de notre collaboration aussi ressortait quelque chose.

Non, de la nôtre, il ne ressortait rien du tout : Adolphe a toujours été jovial comme un trappiste, et, moi, quoique d'un caractère très gai, je ne savais que rire des farces des autres, sans jamais, dans toutes les farces qui se faisaient, pouvoir être autre chose que simple spectateur.

J'avais une profonde admiration pour l'aplomb qui, sous ce rapport, distinguait Rousseau et Romieu.

Ainsi, il y avait peu de nuits où Rousseau surtout – qui portait moins bien son vin que Romieu, mais qui, il faut le dire, avait le vin charmant –, il y avait peu de nuits où Rousseau, abandonné à lui-même par son traître Pylade, ne fût ramassé par quelque patrouille, et conduit chez le commissaire de police pour tapage nocturne. Mais Rousseau était comme les enfants à qui, de peur qu’ils ne se perdent, on apprend un nom et une adresse. Rousseau avait gravé au plus profond de sa mémoire le nom d’un certain commissaire de police de sa connaissance, et il y était si bien incrusté, que ni vin, ni eau-de-vie, ni rhum, ni punch, ne pouvaient l’en effacer. Rousseau trébuchant, Rousseau balbutiant, Rousseau gris, Rousseau ivre, Rousseau ivre-mort, Rousseau ayant oublié le nom et l’adresse de sa mère, le nom et l’adresse de Romieu, son propre nom et sa propre adresse, Rousseau articulait nettement le nom et l’adresse dudit commissaire de police.

Et, comme on ne pouvait pas refuser à un homme, si ivre qu’il fût, cette juste demande d’être conduit chez un commissaire de police, on conduisait Rousseau chez son ami, qui lui faisait une semonce d’abord, mais qui finissait toujours par le faire remettre en liberté.

Une fois pourtant, la semonce fut plus vive que d’habitude, et Rousseau l’écouta d’un air plus contrit. Puis, comme le commissaire de police lui reprochait de troubler son sommeil en le réveillant ainsi toutes les nuits :

— Vous avez raison, répondit Rousseau, et je vous promets désormais de me faire conduire chez un autre, une fois sur trois.

Il lui tint parole. Mais tous les commissaires de police n’avaient pas la même indulgence.

Le premier chez lequel se fit conduire Rousseau l’envoya à la salle Saint-Martin, d’où il ne sortit que deux jours après ; ce qui le détermina à reprendre son ancien système.

C’était surtout aux portiers et aux épiciers qu’en voulaient Rousseau et Romieu.

Rousseau passait sa tête par le vasistas d’un concierge.

- Bonjour, mon ami.
- Bonjour, monsieur.
- Qu'est-ce que c'est, s'il vous plaît, que l'oiseau que vous avez à votre fenêtre ?
- C'est une fauvette à tête noire, monsieur.
- Ah ! ah ! Et pourquoi avez-vous une fauvette à tête noire ?
- Parce que cela chante très bien, monsieur.
- Vraiment ?
- Tenez, écoutez. Et le portier, les mains sur les hanches, dodelinant la tête de haut en bas, le visage souriant, écoutait le chant de sa fauvette.
- Ah ! c'est vrai... Vous êtes marié ?
- Oui, monsieur, en troisièmes nocés.
- Et où est votre femme ?
- Mon épouse, monsieur veut dire ?
- Oui, certainement, votre épouse.
- Elle est chez le locataire du cinquième.
- Ah ! ah ! Et que fait-elle chez le locataire du cinquième ?
- Le ménage.
- Est-il jeune ou vieux, le locataire du cinquième ?
- Entre deux âges.
- Bon... Et vos enfants ?
- Je n'en ai pas.
- Vous n'en avez pas ?
- Non.
- Alors, qu'avez-vous donc fait pendant vos trois mariages ?
- Pardon... Monsieur désire quelqu'un ?
- Non.
- Alors, monsieur désire quelque chose ?
- Non.
- C'est que, depuis un quart d'heure, monsieur me fait questions sur questions.
- Oui.

- Mais à quel propos ces questions-là ?
- À propos de rien.
- Comment ! à propos de rien ?... Mais, enfin, monsieur a un but ?...
- Aucun.
- Monsieur n'a aucun but ?
- Non
- Mais, alors, je voudrais bien savoir pourquoi monsieur me fait l'honneur...
- Dame ! je passe... je vois au-dessus de votre loge : *Parlez au portier*, je vous parle !
- Romieu entraît chez un épicier.
- Bonjour, monsieur.
- Monsieur, votre très humble serviteur.
- Avez-vous des chandelles des huit ?
- Oui, monsieur, en quantité : c'est un article qui va fort, attendu qu'il y a plus de petites bourses que de grandes.
- Monsieur, ce que vous dites là, c'est plus que de l'épicerie, c'est de l'observation.
- Monsieur me fait honneur.
- Romieu et l'épicier se saluent.
- Monsieur disait donc qu'il désirait ?...
- Une chandelle des huit.
- Une seule ?
- Oui, d'abord ; après, je verrai.
- L'épicier tire une chandelle d'un paquet.
- Voici, monsieur.
- Voulez-vous me la couper en deux ? Je déteste toucher à la chandelle !
- Vous avez raison, cela sent fort mauvais. Voici votre chandelle en deux morceaux.
- Ah ! maintenant, seriez-vous assez bon pour couper chacun de ces morceaux-là en quatre !
- En quatre ?

— Oui ; pour ce que je veux faire, j'ai besoin de huit morceaux de chandelle.

— Voici vos huit morceaux, monsieur.

— Pardon, auriez-vous l'obligeance de me les émécher ?

— Tous les huit ?

— Tous les sept. Il y en a un qui tout naturellement a sa mèche.

— C'est vrai.

— C'est cela... Là, là, très bien... là, merci. Maintenant, attendez... mettez-les sur le comptoir à trois pouces de distance les uns des autres... Ah !...

— Mais que diable voulez-vous donc faire ?

— Vous allez voir... Maintenant, pousseriez-vous la complaisance jusqu'à me prêter une allumette chimique ?

— Certainement... tenez.

— Merci.

Et Romieu allume gravement les huit bouts de chandelle.

— Mais, monsieur, que faites-vous donc ?

— Je fais une farce.

— Comment, vous faites une farce ?

— Oui.

— Et maintenant ?

— Et maintenant que la farce est faite, je m'en vais.

Romieu salue l'épicier et sort.

— Comment, vous vous en allez ? crie l'épicier ; vous vous en allez sans payer la chandelle ? Mais payez la chandelle, au moins !

Romieu se retourne :

— Si je payais la chandelle, où serait la farce ?

Et il continue son chemin sans s'occuper davantage des cris de l'épicier.

Parfois, Romieu s'élevait plus haut que l'épicier, et manquait de révérence au haut commerce.

Un soir, il passe rue de Seine, au coin de la rue de Bussy, au

moment où, à minuit et demi, par extraordinaire, un commis s'apprête à fermer le magasin des *Deux Magots*, que l'on ferme d'ordinaire à onze heures.

Romieu se précipite dans le magasin.

— Où est le chef de l'établissement ?

— M. P*** ?

— Oui.

— Il est couché

— Depuis longtemps ?

— Depuis une heure.

— Mais il est couché dans la maison ?

— Sans doute.

— Conduisez-moi près de lui.

— Mais, monsieur

— Sans retard.

— Cependant

— À l'instant même.

— C'est donc bien pressé, ce que vous avez à lui dire ?

— C'est-à-dire que je tremble d'arriver trop tard.

— Puisque monsieur m'assure...

— Mais allez donc ! mais allez donc !

Le commis ne prend pas le temps de fermer sa boutique, et conduit Romieu dans un entresol où M. P*** ronfle comme une contrebasse.

— Monsieur P*** ! Monsieur P*** ! crie le garçon.

— Eh bien, quoi ?...Va-t'en au diable ! Qu'est-ce que tu veux ?

— Ce n'est pas moi...

— Comment, ce n'est pas toi ?

— Non, c'est un monsieur qui veut vous dire deux mots.

— À cette heure-ci ?

— Il dit que c'est pressé.

— Et où est-il, ce monsieur ?

— Il est là, à la porte... Entrez, monsieur, entrez.

Romieu entre sur la pointe du pied, le chapeau à la main, le visage souriant.

— Pardon, monsieur, mille fois pardon du dérangement que je vous cause.

— Ce n'est rien, monsieur, ce n'est rien... Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Je désirerais parler à votre associé.

— Comment, à mon associé ?

— Oui.

— Mais je n'ai pas d'associé.

— Vous n'en avez pas ?

— Non.

— Alors, pourquoi mettre sur votre enseigne : *Aux Deux Magots* ? C'est tromper le public !

Mais, parfois aussi, il arrivait que le mystificateur était reconnu, et, alors, la charge tournait contre lui.

Un jour, Rousseau entra chez un horloger.

— Monsieur, je voudrais voir une bonne montre.

— Monsieur, voici votre affaire.

— De qui est-elle ?

— De Leroy.

— Qu'est-ce que Leroy ?

— Un de mes plus illustres confrères.

— Donc, vous m'en répondez !

— Je vous en réponds.

— Combien de fois faut-il la remonter par semaine ?

— Une fois.

— Le matin ou le soir ?

— Comment on veut ; cependant mieux vaut la remonter le matin.

— Pourquoi cela ?

— Parce que, le soir, on est soûl, monsieur Rousseau, et qu'on peut casser le grand ressort.

Cette fois-là, Rousseau était volé. Il sortit en promettant au

marchand sa pratique, que, par reconnaissance, il ne lui donna point. On comprend que, devenu sous-préfet, puis préfet, Romieu ne pouvait pas continuer ce genre de plaisanteries ; et, cependant, on assure que, de temps en temps, le vieil homme revenait, tant il est difficile de chasser ce naturel, qui, au dire du poète d'Auteuil, revient au galop.

Aussi raconte-t-on qu'un soir, M. le sous-préfet, rentrant chez lui à onze heures, après un souper en ville – quand Romieu soupa en ville, à Paris, il ne rentrait jamais que le lendemain matin, mais chacun sait, hélas ! que Paris n'est point la province ! – M. le sous-préfet, rentrant donc chez lui à onze heures du soir, aperçut trois ou quatre gamins de la localité occupés à viser avec des pierres le réverbère d'honneur allumé devant la sous-préfecture ; seulement, c'était en province toujours, et non à Paris, et les gamins, dans leur maladresse départementale, avaient déjà jeté quatre ou cinq pierres sans atteindre le but. Le sous-préfet, qui les voyait sans qu'ils le vissent, haussait les épaules. Enfin, ne pouvant plus se contenir en face d'une pareille maladresse, il s'approche, prend place au milieu des gamins étonnés, ramasse une pierre au hasard, la lance, et clic !... plus de réverbère.

— Voilà comme cela se pratique messieurs, dit-il.

Et il rentre chez lui en murmurant :

— Ah ! la jeunesse est bien dégénérée !

Parfois aussi – chacun a ses mauvais moments, et, de même que le plus sage pêche sept fois par jour, l'homme d'esprit peut être bête une fois par an –, parfois aussi, M. le préfet se gourmait dans son collet brodé.

Un jour, Henry Monnier – vous savez, notre spirituel caricaturiste, notre charmant faiseur de proverbes, notre ami à tous enfin –, Henry Monnier passe à Périgueux, va voir son ancien camarade Romieu, et s'invite à dîner chez lui pour le jour même.

M. le préfet donnait un dîner d'apparat : les convives étaient, pour la plupart, des autorités du département, ce qu'il y avait de plus collet monté enfin.

Henry Monnier ne s'effraye pas pour si peu ; il bavarde, il raconte, il est comme chez lui, comme chez vous, comme chez moi, c'est-à-dire qu'il est charmant.

Seulement, il s'aperçoit que, quoiqu'il tutoie Romieu avec acharnement, Romieu s'obstine à ne pas le tutoyer.

Ce n'était ni dans leurs habitudes ni dans leurs conventions.

Henry Monnier s'assure bien que ce n'est point une erreur de sa part ; puis, quand il est sûr d'être dans le vrai :

— Ah ça, dis-moi donc, mon cher Romieu, crie-t-il d'un bout à l'autre de la table, tu me dis *vous*, et je te dis *tu*, sais-tu qu'on va te prendre pour mon domestique ?...

Paris s'aperçut réellement de l'absence de Romieu, quoique en partant, il lui eût laissé Rousseau ; puisqu'on faisait Romieu préfet, Paris eût bien désiré que l'on fît Romieu préfet de Paris, mais cela n'était point possible, à ce qu'il paraît.

Comment Romieu, en partant, avait-il laissé Rousseau à Paris ?

Ah ! voilà ce que Rousseau ne lui pardonna jamais !

Quand Romieu fut nommé sous-préfet, Rousseau sauta de joie ; c'était bien, de la part du gouvernement, une grave inconséquence de nommer Romieu sous-préfet, sans lui adjoindre Rousseau à un titre quelconque ; mais, comme Rousseau, après la révolution, n'avait rien demandé, il fut assez raisonnable pour n'en pas vouloir au gouvernement.

Il alla trouver Romieu.

— Eh bien, mon cher ami, je te fais mon compliment.

— Ah ! tu sais ?...

— Pardieu !

— Oui, ils m'ont nommé sous-préfet.

— Eh bien ?

— Eh bien, quoi ?

— Tu as pensé à moi, j'espère ?

— J'ai pensé à toi ! Et à quel propos ?

— Il me semble qu'il te faut un secrétaire ?

— Tiens ! c'est vrai.

— Tu n'en as pas encore ?

— Non.

— Eh bien, voilà mon affaire, à moi. Douze cents francs, la table, le logement et ta compagnie, c'est tout ce qu'il me faut.

— Mais, au fait, dit Romieu.

— Allons donc !

— Reviens après-demain, et je te dirai si la chose est possible.

— Possible ! Qui diable empêcherait que ce ne fût possible ?...

Rousseau part, et revient le surlendemain.

Il trouve Romieu grave, presque soucieux.

— Eh bien ? demande-t-il.

— Eh bien, mon cher ami, je suis désespéré !

— Comment ?

— Impossible !

— Impossible de m'emmener avec toi ?

— Oui ; tu comprends...

— Non, je ne comprends pas.

— Avant de t'emmener, j'ai dû prendre des renseignements.

— Sur moi ?

— Oui, sur toi, et j'ai appris...

— Tu as appris ?...

— J'ai appris que tu buvais !

Rousseau partit ; mais, cette fois, il ne revint pas.

Pauvre Rousseau ! Trois mois avant sa mort, il nous racontait cette anecdote, en pleurant, à mon fils et à moi.

— Romieu finira mal, disait-il avec le ton tragique de Calchas, c'est un ingrat !

Dieu préserve Romieu de la prédiction de Rousseau !

Romieu demeura trois ans sans reparaître, et, pendant ces trois ans, l'absence de Romieu amena de grands changements dans la capitale, ainsi que le constate ce distique d'un auteur inconnu :

Lorsque Romieu revint du Monomotapa,
Paris ne soupaît plus, et Paris resoupa.

J'ai dit qu'il s'était fait à Paris de grands changements, j'aurais dû dire des changements fatals.

L'absence du souper a sur la civilisation des conséquences plus fâcheuses qu'on ne croit.

C'est à l'absence du souper et à la présence du cigare que j'attribue la dégénérescence de notre esprit.

Non pas que je dise que nos fils ont moins d'esprit que nous, Dieu m'en garde ; et j'ai, pour mon compte, un fils qui ne me le pardonnerait pas. Mais ils ont un autre esprit.

Reste à savoir quel est le meilleur, du leur ou du nôtre.

Notre esprit, à nous autres hommes de quarante ans, est un esprit qui tient encore un peu de l'aristocratie du XVIII^e siècle, modifié par le côté chevaleresque de l'Empire.

Les femmes avaient une grande influence sur cet esprit-là.

Cet esprit-là, c'était surtout le souper qui l'entretenait.

À onze heures du soir, quand on est délivré des soucis de la journée ; quand on sait qu'on a encore six ou huit heures que l'on peut employer à son loisir entre la veille et le lendemain ; quand on est assis à une bonne table, qu'on coudoie une belle voisine, qu'on a pour excitant les lumières et les fleurs, l'esprit se laisse emporter tout éveillé dans la sphère des rêves, et, alors, il atteint l'apogée de sa vivacité et de son exaltation. Non seulement on a à souper plus d'esprit qu'ailleurs, plus d'esprit qu'aux autres repas, mais encore on a un autre esprit.

Je suis sûr que la plupart des jolis mots du XVIII^e siècle ont été dits en soupant.

Plus de soupers ! donc, absence de cet esprit qu'on avait en soupant.

Maintenant, parlons du cigare.

Autrefois, après le déjeuner, les hommes et les femmes passaient à la salle de billard ou au jardin ; après le dîner, les

hommes et les femmes passaient au salon ; là, la conversation continuait sur le même ton, soit qu'elle s'isolât, soit qu'elle se généralisât.

Aujourd'hui, à peine hors de table, les hommes se demandent les uns aux autres : « Viens-tu fumer un cigare ? » On descend, on se promène sur le trottoir, et l'on fume.

Là encore, on rencontre des femmes ; mais elles n'ont pas tout à fait le même esprit que celles qu'on vient de quitter dans le salon. On met son esprit au niveau de celui de ces dames ; il ne faut pas faire rougir la plus belle moitié du genre humain.

Cela se renouvelle tous les jours. On ne rencontre pas tous les jours les mêmes personnes sur le trottoir ; mais les personnes ont beau changer, la conversation est toujours à peu près la même.

Sans qu'on s'en aperçoive, l'esprit se vulgarise.

Joignez à cela l'influence du narcotique que contient le tabac, et préjugez ce que sera la société dans un demi-siècle, si le goût du cigare va toujours croissant.

Nous aurons juste autant d'esprit en France, en 1950, qu'il y en a aujourd'hui en Hollande.

Vous voyez que nous voilà bien loin de Rousseau et de Romieu.

Au reste, ce n'est qu'à Rousseau que nous avons affaire.

Revenons donc à Rousseau.

Chapitre CV

LE LAMPION. — *LA CHASSE ET L'AMOUR*. — LA PART DE ROUSSEAU. — LE COUPLET DU LIÈVRE. — LE COUPLET DE FACTURE. — COMME QUOI IL Y A LIÈVRE ET LIÈVRE. — RÉCEPTION À L'AMBIGU. — MES PREMIERS DROITS D'AUTEUR. — CE QUE C'EST QUE PORCHER. — POURQUOI IL NE FAUT PAS LUI DIRE DU MAL DE MÉLESVILLE.

De Leuven et moi, nous allâmes trouver Rousseau.

Il demeurerait, à cette époque, rue du Petit-Carreau, avec je ne sais quelle créature.

Il était furieux.

La veille, il avait soupé, et même très bien soupé, chez Philippe — que, soit dit en passant, je recommanderai comme le seul homme chez lequel on soupe encore — ; il en était sorti avec Romieu, vers une heure du matin, honnêtement gris. Au bout de deux pas, l'air extérieur avait fait son effet, il était ivre ; au bout de cent pas, il était ivre-mort.

Romieu avait fait des efforts héroïques pour le mener le plus loin possible. Mais, entraîné deux fois dans sa chute, il s'était décidé à l'abandonner en entourant toutefois cet abandon de toutes les précautions possibles.

En conséquence, à trente pas de son domicile, reconnaissant l'impossibilité de le traîner plus loin, Romieu l'avait délicatement couché à la porte d'une fruitière sur un tas de feuilles de chou et de fanes de carotte qui se trouvaient là, lui avait appuyé la tête au mur, et, à grand renfort de coups de pied et de coups de poing, il s'était fait ouvrir la boutique d'un épicier. Chez cet épicier, il avait acheté un lampion, avait posé ce lampion à côté de Rousseau, en avait allumé la mèche, et avait pris congé de son malheureux ami, en lui adressant cette dernière phrase, moitié consolation d'un devoir rempli, moitié prière à la Providence :

— Et maintenant, dors tranquillement, fils d'Épicure ; ils ne

t'écraseront pas !

Rousseau avait passé la nuit parfaitement tranquille, grâce au lampion qui veillait pour lui, et s'était réveillé avec deux ou trois sous dans la main.

De bonnes âmes lui avaient fait l'aumône, le prenant pour un pauvre honteux.

Mais, comme c'était son quartier, le jour venu, il avait été reconnu par la fruitière et par l'épicier ; ce qui avait été une grande humiliation pour lui.

Un bon déjeuner, que nous lui offrîmes au café des *Variétés*, le consola. Après quoi – c'était un dimanche, et, par conséquent, j'avais congé –, après quoi, nous l'emmenâmes dans la chambre d'Adolphe.

Adolphe avait, alors, une fort jolie chambre, presque aussi jolie que celle de Soulié. La maison qu'avait fait bâtir M. Arnault, rue de la Bruyère, était en état, et la famille de Leuven avait suivi la famille Arnault de la rue Pigalle à la rue de la Bruyère.

Nous nous attablâmes autour d'un thé dont Rousseau prétendait avoir absolument besoin, et nous lûmes successivement à notre convive tous nos essais, afin qu'il jugeât par lui-même celui qui lui paraissait digne de sa haute protection.

À la deuxième scène, Rousseau prétendit qu'il écouterait mieux couché sur le lit d'Adolphe, et, en conséquence, il se coucha ; à la quatrième scène, il ronflait ; ce qui prouvait que, si doux qu'eût été le lit d'herbages que lui avait prêté la fruitière de la rue du Petit-Carreau, on ne dort jamais bien quand on découche.

Nous respectâmes le sommeil de Rousseau, et nous attendîmes patiemment son réveil.

À son réveil, Rousseau avait la tête lourde ; il lui était impossible de réunir deux idées. Il demandait à emporter les manuscrits, à lire tranquillement chez lui, et à nous rendre réponse.

Nous lui confiâmes nos trésors : deux mélodrames et trois vaudevilles, et nous nous donnâmes rendez-vous pour dîner chez Adolphe le jeudi suivant.

Le jeudi suivant, madame de Leuven, qui sentait l'importance du dîner, se chargea elle-même de veiller à ses apprêts et à son service. On avait invité Rousseau par lettre, outre l'invitation verbale.

Au bas de la lettre, comme on met sur les invitations de bal : « On dansera », on avait mis : « Il y aura deux bouteilles de vin de Champagne. »

Rousseau n'eut garde de manquer.

Rien ne lui avait plu : ni mélodrames ni vaudevilles.

Les mélodrames étaient tirés de romans trop connus, ou il y avait d'autres mélodrames reçus sous le même titre.

Les vaudevilles étaient faits sur des idées qui traînaient partout.

Il y avait dans ce jugement de quoi désespérer des hommes plus forts que nous.

Cependant, une idée d'Adolphe réconforta notre courage, et consola notre amour-propre.

— Il ne les a pas lus, me dit-il tout bas.

— C'est probable, répondis-je.

Cette quasi-conviction nous rendit un peu de gaieté. Au dessert, je racontai plusieurs histoires, et, entre autres, une histoire de chasse.

— Eh bien, mais, s'écria Rousseau, comment ! vous nous racontez de belles histoires comme celle-là, et vous vous amusez à emprunter des mélodrames à Florian, et des contes à M. Bouilly ; mais il y a, dans l'histoire que vous venez de nous raconter, un vaudeville intitulé : *La Chasse et l'Amour*.

— Vous trouvez ? nous écriâmes-nous.

À cette époque, nous ne nous permettions pas encore de tutoyer Rousseau.

— Parbleu !

— Eh bien, mais, si nous le faisons ce vaudeville ?

— Faisons-le ! répêtàmes-nous en chœur.

— Un instant, un instant, dit Rousseau ; il reste encore une bouteille de champagne : buvons-la.

— Oui, dit Adolphe, et on en fera monter une troisième pour arroser le plan que nous allons faire immédiatement.

— Soit ! dit Rousseau.

Et, levant son verre :

— À la réussite de *La Chasse et l'Amour* ! dit-il.

Nous n'eûmes garde de ne point faire honneur au toast, qui fut renouvelé jusqu'à ce qu'il ne restât pas une goutte de la liqueur blonde dans la bouteille.

— La troisième bouteille ! fit Rousseau en égouttant la seconde dans son verre.

— Mettons-nous au plan... Elle viendra, dit Adolphe.

— Au plan ! au plan ! cria Rousseau. On sonna le domestique ; on fit enlever les plats, les couverts et les nappes ; on ne garda que les trois verres ; on mit des plumes, de l'encre et du papier sur la table ; on me glissa la plume entre les doigts, et l'on fit monter la troisième bouteille.

Au bout d'un quart d'heure, la bouteille était bue ; au bout d'une heure, le plan était fait.

Ne me demandez pas quel était ce plan, je ne veux pas m'en souvenir.

Nous partageâmes en trois parties les vingt et une scènes qui, je crois, composent l'ouvrage. Chacun en eut sept : moi les sept de l'exposition, de Leuven les sept du milieu, Rousseau les sept du dénouement.

Puis on prit rendez-vous à la huitaine pour dîner et lire la pièce.

Chacun, pendant ces huit jours, devait avoir fait sa part.

C'était ainsi que travaillaient les vaudevillistes de la vieille école. Scribe, comme le médecin de Molière qui avait mis le foie à gauche et le cœur à droite, Scribe a changé tout cela, et a donné

du sérieux à un travail qui, jusque-là, n'avait été que du caprice et de la fantaisie.

Le lendemain au soir, mes sept scènes étaient écrites.

Au jour dit, nous nous réunîmes. J'avais fait ma besogne, Adolphe avait fait la sienne ; Rousseau n'avait pas écrit un mot.

Rousseau, alors, nous déclara qu'il avait l'habitude de travailler en séance, et que, seul, les idées ne lui venaient pas, il ne pouvait rien faire.

Nous répondîmes à Rousseau qu'il ne fallait point que cela l'arrêtât, et que nous ferions sa part en séance.

Il fut convenu que la soirée du jour serait consacrée à revoir ma part et celle d'Adolphe, et que la journée du lendemain verrait commencer les séances pendant lesquelles la part de Rousseau devait être faite. On lut ma part ; elle eut le plus grand succès ; un couplet surtout émerveilla Rousseau.

Le rôle comique, le chasseur parisien, le chasseur à lunettes, le chasseur de la plaine Saint-Denis enfin, chantait, en manière d'exposition de ses mérites, le couplet suivant :

La terreur de la perdrix
Et l'effroi de la bécasse,
Pour mon adresse à la chasse,
On me cite dans Paris.
Dangereux comme la bombe,
Sous mes coups rien qui ne tombe,
Le cerf comme la colombe.
À ma seule vue, enfin,
Tout le gibier a la fièvre ;
Car, pour mettre à bas un lièvre,
Je suis un fameux lapin !

Adolphe lut à son tour la sienne, et eut une mention honorable pour un couplet de facture. On ne sait plus aujourd'hui ce que c'est qu'un couplet de facture – à l'exception des Nestors de l'art, qui ont conservé un reconnaissant souvenir des *bis* et des *ter* qui accueillaient presque toujours le couplet de facture. – Voici

le couplet de facture d'Adolphe : à tout seigneur tout honneur :

AIR DU VAUDEVILLE *des Blouses.*

Un seul instant examinez le monde,
Vous ne verrez que chasseurs ici-bas.
Autour de moi quand on chasse à la ronde,
Pourquoi donc, seul, ne chasserais-je pas ?
Dans nos salons, un fat parfumé d'ambre
De vingt beautés chasse à la fois les cœurs.
Un intrigant rampant dans l'antichambre
Chasse un cordon, un regard, des faveurs.
Sans consulter son miroir ni son âge,
Une coquette, à soixante et dix ans,
En minaudant, chasse encore l'hommage
Que l'on adresse à ses petits-enfants.
Un lourd journal que la haine dévore,
Toujours en vain chasse des souscripteurs ;
Et l'opéra, sans en trouver encore,
Depuis longtemps chasse des spectateurs.
Un jeune auteur, amant de Melpomène,
Chasse la gloire et parvient à son but ;
Un autre croit, sans prendre autant de peine,
Qu'il lui suffit de chasser l'Institut.
Pendant vingt ans, les drapeaux de la France
Sur l'univers flottèrent en vainqueurs,
Et l'étranger sait par expérience,
Si nos soldats sont tous de bons chasseurs...

Un seul instant examinez le monde,
Vous ne verrez que chasseurs ici-bas.
Autour de moi quand on chasse à la ronde,
Pourquoi donc, seul, ne chasserais-je pas ?

Restait donc, comme nous l'avons dit, la part de Rousseau à faire. Nous nous mîmes à l'œuvre dès le lendemain soir ; seulement, comme, à cause du portefeuille, nous ne pouvions commencer qu'à neuf heures du soir, nous ne finissions guère qu'à une heure du matin. C'était moi qui, demeurant faubourg

Saint-Denis, reconduisais Rousseau jusqu'à la rue Poissonnière. Mais, en sortant de nos mains, Rousseau était toujours à peu près sain de corps et d'esprit ; de manière que je n'eus point de dépense de lampions à faire.

La pièce finie, il s'agit de choisir le théâtre auquel on ferait cadeau du chef-d'œuvre. Je n'avais pas de préférence, et, pourvu que la pièce fût jouée et jouée vite, peu m'importait à quelle caisse je devrais me présenter.

Adolphe et Rousseau furent pour le Gymnase ; je n'avais rien contre le Gymnase, j'adhérai.

Rousseau demanda lecture. On n'avait pas droit de refuser une lecture à Rousseau : il avait été joué.

Rousseau obtint donc lecture ; seulement, Poirson, qui était le véritable directeur du Gymnase, la lui fit attendre trois semaines.

Il n'y avait rien à dire ; – nous attendions, nous, depuis deux ans.

Il avait été décidé que deux auteurs seulement s'y présenteraient et seraient nommés. J'avais de grand cœur cédé l'honneur à de Leuven ; je ne voulais, en réalité, jeter mon nom à la publicité qu'à la suite d'une œuvre importante.

Tout dépend en ce monde de la façon dont on débute, et débiter par *La Chasse et l'Amour*, si remarquable que fût l'ouvrage, ne me paraissait un début digne ni de mes espérances ni de mon orgueil. Or, quoique mes espérances eussent bien diminué depuis deux ans, mon orgueil était encore fort raisonnable.

Il fut donc décidé que je ne paraîtrais ni à la lecture ni sur l'affiche.

Seulement, mon nom de Dumas serait imprimé sur la brochure.

Le grand jour arriva. Nous déjeunerâmes ensemble au café du Roi ; puis, à dix heures et demie, nous nous séparâmes ; Rousseau et Adolphe partirent pour le Gymnase, et je montai à mon bureau. Oh ! je l'avoue, de onze heures à trois heures, les transes furent grandes. À trois heures, la porte s'ouvrit, et, par l'entrebâille-

ment, j'aperçus deux figures désolées.

La première était celle de Rousseau, la seconde celle de Leuven.

La Chasse et l'Amour était refusée par acclamation.

Il n'y avait eu qu'un cri.

Poirson avait paru consterné qu'on eût eu l'idée de lire une pareille chose à un théâtre qui portait le titre aristocratique de théâtre de Madame.

Le couplet qui se terminait par ces quatre vers :

À ma seule vue, enfin,
Tout le gibier a la fièvre ;
Car, pour mettre à bas un lièvre,
Je suis un fameux lapin !

l'avait abominablement scandalisé. Rousseau lui avait fait observer qu'il n'avait pas toujours eu, même en temps prohibé, cette horreur qu'il manifestait pour le gibier, puisque, dans *L'Héritière*, Scribe avait fait dire à son colonel, en montrant au public un vieux lièvre qu'il tirait de son carnier :

Voyez ces favoris épais
Sous lesquels se cachent ses lèvres ;
C'est le Nestor de ces forêts,
C'est le patriarche des lièvres !
D'avoir pu le tuer vivant,
Je me glorifierai sans cesse,
Car, si je tardais d'un instant,
Il allait mourir de vieillesse !

Mais Poirson avait répondu qu'il y avait lièvre et lièvre ; que la comparaison que faisait du sien M. Scribe, à un patriarche et à Nestor, le relevait aux yeux des gens comme il faut, tandis que cet horrible jeu de mots que nous nous étions permis, en opposant le mot *lièvre* au mot *lapin*, était du plus mauvais goût, et ne serait pas toléré même sur un *théâtre du boulevard*.

Je demandai naïvement si le Gymnase n'était pas un théâtre

du boulevard ; mais ce fut alors Rousseau qui, dans sa mauvaise humeur contre moi – car il regardait mon couplet comme la cause du refus –, me répondit :

— Apprenez, mon cher ami, qu'il y a boulevard et boulevard, comme il y a lièvre et lièvre.

Je demeurai fort étourdi ; je n'avais jamais fait de différence entre les lièvres, qu'en les séparant en lièvres tendres et en lièvres durs ; de différence entre les boulevards qu'en préférant, l'été, les boulevards qui étaient à l'ombre aux boulevards qui étaient au soleil, et, l'hiver, les boulevards qui étaient au soleil aux boulevards qui étaient à l'ombre.

Je me trompais, les lièvres et les boulevards avaient leur aristocratie.

On se sépara en prenant rendez-vous pour le soir.

Lassagne me vit abattu, et partagea bien sincèrement ma tristesse. Aussi, dès qu'Ernest eut le dos tourné :

— Consolez-vous, mon cher ami, me dit-il, nous ferons une pièce ensemble.

— Vraiment ? m'écriai-je en bondissant de joie.

— Chut ! me dit-il, n'allez pas tambouriner cela dans les corridors et le trompeter dans le bureau.

— Oh ! soyez tranquille !

— J'ai lu votre *Ode au général Foy* ; c'est jeune ; mais il y a quelques bons vers et deux ou trois images là-dedans. Je veux vous aider à arriver.

— Oh ! merci, merci.

— Seulement, nous serons peut-être obligés de nous adjoindre une troisième personne, car ni vous ni moi ne pourrions faire les répétitions ; d'ailleurs, il ne faut pas qu'on sache que j'en suis.

— Adjoignez-vous qui vous voudrez. Mais quand commençons-nous ?

— Dame ! cherchez un sujet de votre côté, j'en chercherai un du mien, et nous verrons à prendre celui qui sera le meilleur.

Ernest rentra ; Lassagne mit son doigt sur ses lèvres.

Je fis un signe de tête, et tout fut dit.

Le soir, comme il avait été convenu, nous nous réunîmes, Adolphe, Rousseau et moi.

Rien de plus mélancolique au monde que ces réunions d'auteurs refusés ; à moins d'être Corneille ou M. Viennet, on a toujours un doute : ce doute, c'est que le directeur pourrait bien avoir raison, et que, soi, l'on pourrait bien s'être trompé.

Pour ne point décider arbitrairement cette grande question, nous prîmes un terme moyen.

Ce fut de lire à un autre théâtre.

Mais à quel théâtre lirions-nous ?

Poirson nous avait dédaigneusement renvoyés à un théâtre du boulevard ; Rousseau nous offrit de lire à l'Ambigu. Le régisseur, Warez, étant de ses amis, il y avait chance de ne pas attendre la lecture, comme cela n'eût point manqué d'arriver à un autre théâtre.

Nous adhérâmes à la proposition.

La lecture, demandée le lendemain, fut accordée pour le samedi suivant.

Nous attendîmes, moi surtout, ce samedi avec une grande anxiété.

Ce résultat, si misérable qu'il fût, était pour nous presque une affaire de vie ou de mort.

Nous voyions s'approcher avec terreur, ma mère et moi, la fin de nos ressources, et, quoique Després, notre voisin, fût mort ; quoique nous eussions, comme il nous l'avait conseillé, repris son logement, de cent francs meilleur marché que le nôtre ; quoique nous missions la plus grande économie dans nos dépenses, nos ressources s'épuisaient peu à peu, et assez rapidement pour donner de graves inquiétudes sur l'époque où nous serions réduits à vivre de mes seuls appointements.

Le fameux samedi arriva.

J'allai à mon bureau ; ces messieurs allèrent à leur lecture.

À une heure, la porte de mon bureau s'ouvrit ; mais, derrière cette porte, étaient deux figures à l'expression desquelles je ne pouvais pas plus me tromper que la première fois.

— Reçus ? m'écriai-je.

— Par acclamation, mon cher, dit Rousseau.

— Et le fameux couplet du lièvre ?

— Bissé !

Ô faiblesse des jugements humains ! ce qui révoltait M. Poirson ravissait M. Warez.

Il y avait donc effectivement lièvre et lièvre, boulevard et boulevard.

Je m'informai des droits d'auteur d'un vaudeville à l'Ambigu.

Il y avait douze francs de droits d'auteur, et six places dans la salle.

C'était, chacun, quatre francs par soirée, plus deux places.

Ces deux places étaient estimées quarante sous.

Le résultat de mes débuts dramatiques serait donc de me produire six francs tous les jours.

Mais, qu'on ne s'y trompe pas, six francs tous les jours, c'étaient mes appointements, plus une moitié.

Seulement, quand notre première représentation arriverait-elle ? On avait promis à Rousseau que ce serait le plus tôt possible.

En effet, huit jours après, Rousseau fut appelé pour lire aux acteurs.

Ce fut un jour de joie suprême.

En revenant de la lecture, Rousseau me prit à part.

— Écoute, me dit-il – nous nous étions tutoyés pendant nos alternatives de douleurs et de joies –, si tu as besoin d'argent...

— Comment, si j'ai besoin d'argent ! certainement que j'en ai besoin !

— Eh bien, si tu as besoin d'argent, je t'indiquerai un brave homme qui t'en prêtera.

— Sur quoi ?

— Sur tes billets.

— Sur quels billets ?

— Sur tes billets de spectacle, donc.

— Sur mes deux places par jour ?

— Oui ; tu comprends, moi, je lui ai vendu mes places et mes droits, tout... il m'a tout payé deux cent cinquante francs à forfait. Alors, je me suis dit : « Il ne faut pas oublier les amis. » Je t'ai fait mousser. J'ai dit que tu étais un jeune homme qui commençait, mais que tu donnais les plus belles espérances. J'ai laissé soupçonner que tu étais appelé à enfoncer Scribe et Casimir Delavigne, et il t'attend ce soir au café de l'Ambigu.

— Comment s'appelle-t-il, ton homme ?

— Porcher.

— Bon ! j'irai.

Rousseau s'éloignait déjà, mais il revint.

— À propos, dis-lui tout ce que tu voudras, mais ne lui dis pas de mal de Mélesville.

— Et pourquoi veux-tu que je lui dise du mal de Mélesville ? Je n'en pense que du bien !

— Naïf jeune homme, va ! tu ne sais donc pas qu'en littérature, c'est de ceux dont on pense le plus de bien qu'on dit le plus de mal ?

— Non, je ne savais pas... Mais pourquoi ne faut-il pas dire de mal de Mélesville à Porcher ?

— Un jour que j'aurai le temps, je te conterai cela.

Et Rousseau, m'envoyant un signe joyeux de la tête et de la main, partit en faisant sonner ses deux cent cinquante francs, et me laissant réfléchir à la cause pour laquelle il ne fallait pas dire du mal de Mélesville à Porcher.

Je n'attendis pas précisément l'heure habituelle de la sortie, et je courus tout joyeux annoncer la bonne nouvelle à ma mère.

Seulement, je ne lui dis rien de l'offre qui m'avait été faite par Rousseau.

Le soir, après mon second portefeuille, j'allai au café de

l'Ambigu.

Je demandai M. Porcher. On me le montra faisant une partie de dominos.

J'allai à lui. Il me reconnut probablement, car il se leva.

— Je suis le jeune homme dont vous a parlé Rousseau, lui dis-je.

— Monsieur, je suis à vous. Êtes-vous pressé ou voulez-vous permettre que je finisse ma partie de dominos ?

— Finissez, monsieur... je ne suis aucunement pressé ; j'attendrai en me promenant sur le boulevard.

Je sortis du café, et j'attendis.

Cinq minutes après, Porcher sortit à son tour.

— Eh bien, me dit-il, vous avez donc une pièce reçue à l'Ambigu ?

— Oui, et qui est même entrée en répétition aujourd'hui.

— Je sais cela ; et vous voudrez de l'argent sur vos billets ?

— Dame ! lui dis-je, voici la position...

Et je lui racontai en deux mots toute ma vie.

— Combien désirez-vous sur vos billets ? Vous savez qu'ils ne valent que deux francs par jour ?

— Eh ! mon Dieu, oui, je le sais.

— Je ne puis donc pas vous donner beaucoup.

— Je comprends cela.

— Car la pièce peut ne pas réussir.

— Mais, enfin, pouvez-vous me donner ?...

— Combien ?... Voyons !

Je rappelai tout mon courage, tant je trouvais moi-même la demande exorbitante.

— Pouvez-vous me donner cinquante francs ?

— Oh ! oui, dit Porcher.

— Quand cela ?

— Tout de suite. Je ne les ai pas sur moi, mais je vais les prendre au café.

— Et moi, je vais y rentrer pour vous donner un reçu.

— Inutile ; je vous inscrirai sur mon registre, comme je fais pour M. Mélesville et pour les autres : seulement, il est convenu de parole, n'est-ce pas, que, pour tout l'avenir, nous faisons affaire ensemble ?

— Convenu... à la vie, à la mort.

Porcher entra, prit cinquante francs au comptoir, et me les remit dans la main.

J'ai éprouvé peu de sensations aussi délicieuses que le contact de ce premier argent gagné avec ma plume ; jusque-là, celui que j'avais touché n'avait été gagné qu'avec mon écriture.

— Tenez, me dit-il, soyez sage, travaillez bien, et je vous ferai connaître Mélesville.

Je regardai Porcher. C'était la seconde fois qu'il prononçait ce nom à propos duquel Rousseau m'avait fait une si instante recommandation.

— Pourquoi faire, connaître Mélesville ? hasardai-je timidement.

— Mais pour travailler avec lui, donc ! Si vous travailliez avec Mélesville, vous seriez lancé.

Je regardai Porcher.

— Écoutez, monsieur, lui dis-je, je serais désespéré que ce que je vais vous dire pût vous déplaire.

— Oh ! oh ! me répliqua Porcher, est-ce que ce que vous avez à me dire serait du mal de M. Mélesville ?

— Non, monsieur, Dieu m'en garde ! Je n'ai vu M. Mélesville qu'une fois ou deux, je crois, du moins : un homme de trente-cinq ans, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Brun, mince ?

— Oui.

— Souriant toujours ?

— Oui.

— Des dents magnifiques ?

— C'est cela.

— Eh bien, M. Mélesville est un homme d'infiniment d'esprit.

— Je crois bien !

— Mais j'ai une prétention.

— Laquelle ?

— C'est, d'ici à un an ou deux, d'arriver seul.

— Où cela ?

— Au Théâtre-Français.

— Ah ! ah !... mauvaise affaire !

— Le Théâtre-Français ?

— Oui.

— Pour qui ?

— Pour moi.

— Comment, pour vous ?

— Oui ; vous ne vous doutez pas des difficultés qu'ils font pour les billets, à ce maudit théâtre. N'importe ! les droits d'auteur sont bons, et, si vous pouvez arriver, dame ! vous ferez bien... Mais, je vous en préviens, ce n'est pas commode.

— Je le sais bien ; mais je connais un peu M. Talma.

— Oh ! bien, alors, c'est comme si vous disiez à Rome : « Je connais le pape. » Bon, bon, bon ! allez... mais n'oubliez pas que c'est à Porcher que vous avez eu affaire le premier.

— Je n'ai garde.

— Ayez bonne mémoire ; ordinairement, les gens qui ont bonne mémoire ont bon cœur.

— Je crois, monsieur, que vous êtes une preuve vivante de ce que vous dites.

— Pourquoi cela ?

— Parce que voilà deux ou trois fois que vous prononcez le nom de Mélesville.

— Mélesville ! c'est-à-dire, monsieur, que je me ferais tuer pour lui.

— Je n'aurai pas l'indiscrétion de vous demander la cause de votre dévouement.

— Oh ! c'est bien simple. J'étais perruquier. C'était moi qui taillais les cheveux à Mélesville ; lui, il a de la fortune, mais n'importe ! il faisait des pièces. Dans ce temps-là, il y a dix ou douze ans, on ne vendait pas ses billets, on les donnait.

— Monsieur Porcher, croyez que, si j'étais plus riche, je vous donnerais les miens avec le plus grand plaisir.

— Vous ne comprenez pas : dans ce temps-là, on ne vendait pas ses billets, on les donnait. M. Mélesville me donnait donc ses billets ; j'allais avec des amis à ses pièces, et j'applaudissais. Il fit tant de pièces et me donna tant de billets, qu'il me vint une idée ; c'était, au lieu de les prendre et de les donner pour rien, de les lui acheter et de les vendre : je lui proposai le marché : « Vous êtes fou, Porcher, me dit-il ; que diable voulez-vous faire de cela ? — Laissez-moi essayer. — Oh ! parbleu ! essayez, mon cher. » J'essayai, monsieur ; cela réussit. Depuis ce temps, je fais mes petites affaires, et, si jamais j'arrive à une fortune, c'est à M. Mélesville que je le devrai. Aussi, venez chez moi, et vous verrez son portrait avec celui de ma femme et de mes enfants.

J'ai été depuis chez Porcher, et plusieurs fois même – cent fois peut-être pour lui demander des services, une fois seulement pour lui en rendre – ; et, chaque fois que j'y ai été, mon regard s'est arrêté sur ce portrait de Mélesville que la reconnaissance de cet excellent homme avait, dans son cœur, élevé à la hauteur de celui de sa femme et de ses enfants.

Un jour, Porcher eut je ne sais quoi à demander à Cavé – c'était du temps que Cavé était directeur des beaux-arts.

Je conduisis Porcher chez Cavé.

— Tiens ! lui dis-je, je t'amène un homme qui a plus fait pour la littérature, depuis vingt-cinq ans, que toi, tes prédécesseurs et tes successeurs n'ont fait et ne feront en un siècle.

Et c'était vrai, ce que je disais là.

L'idée ne viendra jamais à un homme de lettres, dans l'embaras, de s'adresser au ministre de l'intérieur ou au directeur des beaux-arts.

Mais l'idée lui viendra de s'adresser à Porcher, et il fera bien.

Chez Porcher, il trouvera bon visage et caisse ouverte, deux choses qu'il ne trouverait certainement pas au ministère de l'intérieur.

J'en appelle à Théaulon, à Soulié, à Balzac morts ; j'en appelle à tous ceux qui vivent.

Depuis vingt-cinq ans, Porcher a peut-être prêté à la littérature cinq cent mille francs.

Aussi, pour mon compte, je suis reconnaissant à Porcher, comme Porcher était reconnaissant à Mélesville, et, quand je vais aujourd'hui chez Porcher, je suis heureux et fier de voir mon portrait trois fois reproduit, en buste, en pastel, en médaille, à côté du portrait des enfants de Porcher.

Mais ce dont je lui suis reconnaissant surtout, c'est de ces premiers cinquante francs qu'il me donna, que je rapportai à ma mère, et qui firent reflourir dans son âme cette fleur du ciel qui commençait à s'y faner : l'espérance !

Aussi demandez à madame Porcher, elle qui est en relation avec tout ce qui a de l'esprit en France, les charmantes lettres qu'elle reçoit.

Elle aurait bien certainement un recueil à publier, qui ne le céderait en rien aux lettres de madame de Sévigné, quoiqu'elles soient d'un autre genre.

Nous en prenons une au hasard ; elle est d'un auteur de notre connaissance, qui n'est pas nous, quoique sa signature ressemble diablement à la nôtre.

Il demandait un modeste emprunt de cent francs, et on lui répondait d'attendre quelques jours ; après quoi, il était probable qu'on serait en mesure de lui rendre ce service. — Voici la lettre :

Attendre quelques jours, madame ! mais c'est comme si vous disiez à un homme à qui l'on va couper le cou de danser un rigodon ou de faire un calembour ; mais, dans quelques jours, je serai riche à millions ! je toucherai cinq cents francs. Si je m'adresse à vous, si je vous ennuie de moi, c'est que je suis dans une misère à rendre des points à Job, le plus

grand malheureux de l'Antiquité. Si vous ne m'envoyez pas ces cent francs par mon esclave, je dépense mes derniers sous à faire l'acquisition d'une clarinette et d'un caniche, et je vais jouer de l'une et de l'autre devant votre porte en m'écrivant sur le ventre : « Faites l'aumône à un homme de lettres abandonné de madame Porcher. » – Voulez-vous que j'aille vous demander ces cent francs sur la tête ? que je crie : Vive la République ! ou que j'épouse mademoiselle Moralès ?... Aimez-vous mieux que j'aille à l'Odéon, que je trouve du talent à Cachardy, ou que je porte des chapeaux gibus ?... Ce que vous m'ordonnerez, je le ferai, si vous m'envoyez ces cent francs. Envoyez-les-moi plutôt dix fois qu'une !

Mille et mille sentiments dévoués,

X***.

P.-S. – Cela m'est égal que les cent francs soient en argent, en or ou en billets de banque ; ainsi, ne vous gênez pas.

Chapitre CVI

SUCCÈS DE MA PREMIÈRE PIÈCE. — MES TROIS NOUVELLES. — M. MARLE ET SON ORTHOGRAPHE. — MADAME SETIER. — UNE MAUVAISE SPÉCULATION. — *LE PÂTRE*, DE MONTVOISIN. — *L'OREILLER*. — MADAME DESBORDES-VALMORE. — COMMENT ELLE DEVINT POÈTE. — MADAME AMABLE TASTU. — *LE DERNIER JOUR DE L'ANNÉE*. — *ZÉPHIRE*.

La Chasse et l'Amour fut jouée comme pièce de circonstance, le 22 septembre 1825. Elle eut un grand succès.

C'était Dubourjal qui jouait le principal rôle ; quels étaient les autres acteurs, je n'en sais plus rien.

J'aurais certainement oublié le titre de la pièce comme le nom des acteurs, si je ne voulais pas marquer le point de départ des cent drames que je ferai probablement, comme je vais marquer tout à l'heure le point de départ des six cents volumes que j'ai faits.

Ce succès donna assez de confiance à Porcher pour que, sur ma première demande et sur mes billets à venir, il me prêtât cent écus.

Voici à quoi étaient destinés ces cent écus.

Pendant les répétitions de *La Chasse et l'Amour*, et pendant que je cherchais un sujet pour travailler avec Lassagne, j'avais écrit un petit volume de nouvelles que je voulais faire imprimer.

C'était l'époque des grands succès des petites choses. Je l'ai déjà dit à propos de *La Pauvre Fille*, de Soumet, et des *Savoyards*, de M. Guiraud ; je le répète à propos, non pas de mes nouvelles, à moi, mais de deux ou trois nouvelles que venaient de publier madame de Duras et Madame de Salm.

Je ne me rendais pas parfaitement compte de ces succès, ou plutôt du bruit qu'ils produisaient ; je ne faisais point la part de la position sociale des illustres auteurs, et je ne voyais pas pourquoi je ne ferais pas le même bruit et n'aurais pas le même

succès avec mes nouvelles que mesdames de Duras et de Salm avec les leurs.

J'avais donc fait trois nouvelles ; ces trois nouvelles formaient un petit volume ; ce petit volume, je l'avais offert à dix libraires qui l'avaient refusé du premier coup et, je dois leur rendre cette justice, sans la moindre hésitation.

Ces trois nouvelles étaient intitulées : l'une, *Laurette* ; l'autre, *Blanche de Beaulieu* ; j'ai complètement oublié le titre de la troisième.

De *Blanche de Beaulieu*, j'ai fait depuis *La Rose rouge* ; de la troisième, dont j'ai oublié le nom, j'ai refait depuis *Le Cocher de cabriolet*.

Éprouvant refus sur refus de la part des libraires, et convaincu que l'apparition de mon volume devait produire, dans le monde littéraire, une sensation au moins égale à celle d'*Ourika*, j'étais résolu à faire imprimer ce volume à mes frais.

Il existait, à cette époque, de par le monde, un homme qui s'y présentait avec une singulière prétention : c'était celle de renverser toutes les règles de l'orthographe, pour leur substituer une orthographe sans aucune règle.

À son avis, chaque mot devait s'écrire comme il se prononçait. De la racine grecque, de la racine celtique, de la racine romaine, de la racine arabe et de la racine espagnole, il ne s'inquiétait aucunement.

Ainsi, il écrivait le dernier adverbe que vient de laisser échapper notre plume *oqunemen*.

C'était assez difficile à lire, mais il paraît que c'était plus facile à écrire.

Cet homme s'appelait M. Marle.

M. Marle cherchait partout des partisans à son orthographe ; il comprenait qu'il ne pouvait faire de révolution que comme Attila, c'est-à-dire à la tête d'un million d'hommes. Or, ayant jugé sans doute que les hommes de lettres, et, en particulier, les vaudevillistes, étaient ceux qui devaient le moins tenir à l'ortho-

graphe, il avait surtout essayé de faire ses embauchements parmi nous.

Ce brave M. Marle publiait un journal écrit dans cette étrange langue que nous venons de dire.

Ce journal, il le publiait chez un imprimeur qui demeurait cour des Fontaines, et qui s'appelait Setier.

En faisant la connaissance de M. Marle, j'avais fait la connaissance de M. Setier, j'avais fait celle de madame Setier.

Madame Setier était une femme distinguée, anglaise, ou tout au moins sachant parfaitement l'anglais.

Elle m'avait offert de me traduire quelques pièces anglaises que, facilement, prétendait-elle, je pourrais approprier au théâtre français.

Il en résultait que, comme la cour des Fontaines était à la fois proche de mon bureau, où j'étais, comme je l'ai dit, forcé d'aller tous les soirs, et du passage Véro-Dodat, où demeurait mon ami Thibaut, chez lequel j'allais tous les jours, je m'arrêtais de temps en temps cour des Fontaines.

Mes trois nouvelles achevées, je les donnai à lire à madame Setier.

Madame Setier, indulgente comme une femme, trouva mes nouvelles charmantes, et obtint de son mari qu'il les imprimerait de compte à demi.

L'impression des nouvelles, tirées à mille exemplaires – je croyais qu'on n'en tirerait jamais un assez grand nombre –, l'impression des nouvelles devait, comme frais, monter à six cents francs.

Moyennant trois cents francs, M. Setier consentait à les imprimer. Il faisait le reste des frais, c'est-à-dire les trois cents autres francs. Il rentrait d'abord dans ses trois cents francs ; puis, rentré dans ses trois cents francs, nous partagions les bénéfices par moitié.

Voilà pourquoi je demandais à Porcher trois cents francs, que Porcher me prêta, à valoir sur mes prochains billets d'auteur.

Je portai mes trois cents francs chez M. Setier, je déposai mon manuscrit, et, le surlendemain, j'eus la joie de corriger mes épreuves.

Qui m'eût dit que ce qui me fit une si grande joie à cette époque me serait plus tard un si grand ennui ?

Au bout d'un mois – pendant lequel *La Chasse et l'Amour* suivait triomphalement le cours de ses représentations, et me rapportait cent quatre-vingts francs de droits d'auteur et de vente de billets –, mon volume parut sous mon nom, et avec le titre de *Nouvelles contemporaines*. On en vendit quatre exemplaires, et l'on fit dessus un article dans *Le Figaro*.

Cet article, ce fut Étienne Arago qui le fit. Si ce chapitre va le trouver dans l'exil, son étonnement sera grand, sans doute, de voir qu'après vingt-cinq ans, je me souviens d'un article qu'il a oublié.

Quatre volumes vendus faisaient rentrer dix francs dans la caisse de M. Setier.

M. Setier en fut donc de deux cent quatre-vingt-dix francs pour avoir imprimé les *Nouvelles contemporaines*, et moi, de trois cents francs pour les avoir faites.

La spéculation n'était heureuse ni pour l'un ni pour l'autre. Aussi, je m'en tins à ce conseil que m'avait donné un libraire fort intelligent, M. Bossange :

— Faites-vous un nom, et je vous imprimerai.

Là était toute la question.

Se faire un nom ! C'est la condition qui fut posée à tout homme qui s'en fit un. Cette condition, au moment où elle lui fut imposée, il s'est demandé, désespéré, comment il pourrait la remplir ?

Et cependant, il l'a remplie.

Je ne crois pas au talent ignoré, au génie inconnu, moi.

Il y avait des causes pour que Gilbert et Hégésippe Moreau mourussent à l'hôpital.

Il y avait des causes pour que s'asphyxiassent Escousse et

Lebras. C'est dur à dire, mais ni l'un ni l'autre de ces deux pauvres fous, s'il eût vécu, n'eût eu, au bout de vingt ans de travail, la réputation que leur valut l'épithète de Béranger.

Je m'occupai donc sérieusement de me faire un nom pour vendre mes livres, et pour ne plus les faire imprimer de compte à demi.

Au reste, ce nom, si petit et si modeste qu'il fût, commençait à percer la terre. Vatout avait lu mon *Ode au général Foy* et mes *Nouvelles contemporaines* – car on comprend que la vente de quatre exemplaires avait donné un large champ à mes générosités –, et, un jour, il m'envoya trois ou quatre lithographies en m'invitant à en prendre une pour faire des vers dessus.

Cela demande une explication.

Vatout publiait la *Galerie du Palais-Royal*.

Cet ouvrage, magnifiquement imprimé, paraissait sous le patronage du duc d'Orléans.

C'était la reproduction lithographique de tous les tableaux de la galerie du Palais-Royal, avec des notices, des nouvelles ou des vers faits sur ces tableaux par toute la littérature contemporaine. Je comptais donc dans la littérature contemporaine, puisque Vatout me demandait des vers.

Le raisonnement, posé ainsi, pouvait plutôt être un sophisme qu'un dilemme ; mais, comme je n'avais à le discuter avec personne, il tint comme dilemme dans mon esprit, et me devint un encouragement. Oh ! je ne demandais pas mieux que d'en recevoir de tous les côtés, des encouragements !

Je choisis une lithographie représentant un pâtre romain, d'après un tableau de Montvoisin.

Le pâtre était couché et dormait sous une treille.

Je ne donne point comme bons les vers que je fis sur ce sujet. Je les donne comme une étude curieuse de mes progrès dans la langue poétique.

Il est une heure plus brûlante
Où le char du soleil, au zénith arrêté,

Suspend sa course dévorante,
Et verse des torrents de flamme et de clarté.
Alors, un ciel d'airain pèse au loin sur la terre,
Les monts sont désertés, la plaine est solitaire,
L'oiseau n'a plus de voix pour chanter ses amours,
Et, sur la rive desséchée,
La fleur implore en vain, immobile et penchée,
Le ruisseau tari dans son cours.

Il est une place au bocage
Où, s'arrondissant en berceaux,
Le lierre et la vigne sauvage
Se prolongent en verts arceaux.
C'est là qu'étendu sous l'ombrage,
Un berger du prochain village,
Trouve un sommeil réparateur ;
Et près de lui son chien fidèle
Veille, attentive sentinelle,
Sur les troupeaux et le pasteur.

Tu dors ! jeune fils des montagnes,
Et mon œil, aux débris épars autour de toi,
Reconnaît ces vastes campagnes,
Où florissait le peuple roi !
Tu dors ! et, des mortels ignorant le délire,
Nul souvenir de gloire à ton cœur ne vient dire
Que tes membres lassés ont trouvé le repos
Sur la poussière d'un empire
Et sur la cendre des héros.

Ces grands noms, qu'aux siècles qui naissent
Lèguent les siècles expirants,
Et qui toujours nous apparaissent
Debout sur les débris des ans,
De nos cœurs sublimes idoles,
Sont pour toi de vaines paroles,
Dont les sons ne t'ont rien appris ;
Et, si ta bouche les répète,
C'est comme l'écho qui rejette

Des accents qu'il n'a pas compris.

Conserve donc cette ignorance,
Gage d'un paisible avenir,
Et qu'une molle indifférence
T'épargne même un souvenir.
Que de tes jours le flot limpide
Coule comme un ruisseau timide
Qui murmure parmi des fleurs,
Et, loin des palais de la terre,
Voit dans son onde solitaire
Le ciel refléchir ses couleurs.

Si du fleuve orageux des âges
Tu voulais remonter les bords,
Que verrais-tu, sur ces rivages ?
Du sang, des débris et des morts ;
Les lâches clameurs de l'envie,
La vertu toujours poursuivie,
Aux yeux des rois indifférents ;
Et, profanant les jours antiques,
Sur la cendre des républiques,
Des autels dressés aux tyrans.

Que dirais-tu, lorsque l'histoire
Viendrait dérouler à tes yeux
Ses fastes sanglants, où la gloire
Recueille les erreurs des cieux ?
Ici, les fils de Cornélie,
Que tour à tour la tyrannie
Écrase, en passant, sous son char ;
Là, trahi du dieu des batailles,
Caton déchirant ses entrailles
Pour fuir le pardon de César !

Près de ces illustres victimes,
Que pleure encor la liberté,
Tu verrais, puissants de leurs crimes,
Les grands fonder l'impunité :

Lorsque sa rage est assouvie,
Un Sylla terminant sa vie,
Tranquille au toit de ses aïeux ;
Un Tibère que l'on encense,
Et qu'à sa mort un peuple immense
Ose placer au rang des dieux.

Alors, à cette heure voilée,
Où l'ombre remplace le jour,
Quand les échos de la vallée
Redisent de doux chants d'amour,
Seul peut-être, au pied des collines,
D'où Rome sort des ruines,
Viendrais-tu sans chiens, sans troupeaux,
Et, regrettant ton ignorance,
Fuirais-tu les jeux et la danse,
Pour soupirer sur des tombeaux !

Pendant ce temps, M. Marle avait été obligé de renoncer à son journal, et nous avait proposé, à Adolphe et à moi, d'utiliser les deux ou trois cents abonnés qu'il avait, en faisant, pour ce noyau d'honnêtes gens, une publication mensuelle.

Après avoir longtemps agité la question de savoir si cette publication serait en prose ou en vers, nous décidâmes qu'elle serait en vers et en prose, et qu'elle aurait nom *La Psyché*.

C'était un admirable moyen pour moi de publier ce que j'écrirais désormais en prose ou en vers, sans faire imprimer de compte à demi.

Les vers ou la prose mis dans *La Psyché* ne rapportaient rien, mais aussi ils ne coûtaient rien.

Nous publiâmes, à cette époque, quelques charmants vers de madame Desbordes-Valmore et de madame Amable Tastu.

Voici les vers de madame Desbordes-Valmore :

Cher petit oreiller, doux et chaud sous ma tête,
Plein de plume choisie, et blanc, et fait pour moi,
Quand on a peur du vent, des loups, de la tempête,

Cher petit oreiller, que l'on dort bien sur toi !

Beaucoup, beaucoup d'enfants pauvres et nus, sans mère,
Sans maison, n'ont jamais d'oreiller pour dormir ;
Ils ont toujours sommeil... Ô destinée amère !
Cela, douce maman, cela me fait gémir...

Et, quand j'ai prié Dieu pour tous ces petits anges
Qui n'ont point d'oreiller, moi, j'embrasse le mien,
Et, seule en mon doux nid, qu'à tes pieds tu m'arranges,
Je te bénis, ma mère, et je touche le tien !

Je ne m'éveillerai qu'à la lueur première
De l'aube au rideau bleu ; c'est si beau de la voir !
Je vais faire, tout bas, ma plus tendre prière ;
Donne encore un baiser, douce maman ; bonsoir !

PRIÈRE

Dieu des enfants ! le cœur d'une petite fille,
Plein de prière, écoute, est ici dans tes mains.
Hélas ! on m'a parlé d'orphelins sans famille ;
Dans l'avenir, mon Dieu, ne fais plus d'orphelins !

Laisse descendre, au soir, un ange qui pardonne,
Pour répondre à des voix que l'on entend gémir ;
Mets, sous l'enfant perdu que sa mère abandonne,
Un petit oreiller qui le fera dormir !

Madame Desbordes-Valmore était née à Douai.

J'ai été le dernier enfant de ma mère, et son seul enfant blond, m'écrivait-elle un jour, et j'ai été baptisée en triomphe à cause de la couleur de mes cheveux, qu'on adorait dans ma mère. Elle était belle comme une Vierge. On espérait que je lui ressemblerais tout à fait ; mais je ne lui ai ressemblé qu'un peu, et, si jamais j'ai été aimée, c'est certainement pour autre chose que pour ma grande beauté.

Mon père était peintre en armoiries. Il peignait des équipages et des ornements d'église. Sa maison tenait au cimetière de l'humble paroisse de Notre-Dame de Douai. Je la croyais grande, cette chère maison, l'ayant quittée à sept ans ; depuis, je l'ai revue, et c'est une des plus

petites et des plus pauvres de la ville.

C'est pourtant ce que j'aime le mieux au monde, au fond de ce beau temps pleuré : c'est qu'en effet, je n'ai eu la paix et le bonheur que là.

Puis, tout à coup, une grande et profonde misère, quand il arriva que mon père n'eut plus à peindre d'équipages ni d'armoiries...

J'avais quatre ans à l'époque de ces grands troubles en France. Les grands-oncles de mon père, exilés autrefois en Hollande, lors de la révocation de l'édit de Nantes, offrirent à ma famille leur immense succession, si l'on voulait nous rendre à la religion protestante. Ces deux oncles étaient centenaires et avaient vécu dans le célibat à Amsterdam, où ils avaient fondé une librairie. J'ai, dans ma pauvre petite bibliothèque, quelques livres imprimés par eux.

On fit une assemblée dans la maison. Ma mère pleura beaucoup ; mon père était indécis, et nous embrassait. Enfin, on refusa la succession, de peur de vendre notre âme, et nous restâmes dans une misère qui s'accrut de mois en mois, jusqu'à causer un déchirement d'intérieur où j'ai puisé toute la tristesse de mon caractère.

Ma mère, imprudente et courageuse, se laissa envahir par l'espérance de rétablir la maison en allant en Amérique trouver une parente qui était devenue riche. De ses quatre enfants, qui tremblaient à l'idée de ce voyage, elle n'emmena que moi. J'avais bien volontiers consenti à la suivre ; mais je n'eus plus de gaieté après ce sacrifice. J'adorais mon père comme on adore le bon Dieu lui-même. Ces routes, ces ports de mer, cet Océan où il n'était pas, me causaient de l'épouvante, et je me serrais contre les vêtements de ma mère comme dans mon seul asile.

Arrivée en Amérique, ma mère trouva sa cousine veuve, chassée par les nègres de son habitation, la colonie révoltée, la fièvre jaune dans toute son horreur. Elle ne supporta point le nouveau coup qui nous frappait : éveillée violemment de son dernier rêve, elle mourut au réveil à l'âge de quarante et un ans. J'expirais auprès d'elle, quand on m'emmena en deuil hors de cette île dépeuplée, et, de vaisseau en vaisseau, je fus rapportée au milieu de mes parents, devenus tout à fait pauvres.

C'est alors que le théâtre offrit pour eux et pour moi une sorte de refuge. On m'apprit à chanter ; je tâchai de devenir gaie ; mais, cependant, j'étais mieux dans les rôles de mélancolie et de passion.

C'est à peu près tout mon sort que je vous dis là.

On m'appela au théâtre Feydeau : tout m'y promettait un avenir

brillant. À seize ans, j'étais sociétaire sans l'avoir demandé ni espéré ; mais ma faible part se réduisait, alors, à quatre-vingts francs par mois, et je luttais contre une indigence difficile à décrire.

Je fus forcée de sacrifier l'avenir au présent, et, dans l'intérêt de mon père, je retournai en province.

À vingt ans, une grande douleur me força de renoncer au chant. Le bruit de ma voix me faisait pleurer ; mais la musique roulait dans ma tête malade, et une mesure toujours égale arrangeait mes idées à l'insu de mes réflexions.

Je fus forcée de les jeter sur le papier pour me délivrer de ce frapement fiévreux, et l'on me dit que ce que je venais d'écrire était une élégie.

M. Alibert, qui soignait ma santé, devenue très frêle, me conseilla d'écrire comme un moyen de guérison, n'en connaissant pas d'autre. J'ai suivi l'ordonnance sans avoir rien appris, rien lu ; ce qui me causa longtemps une fatigue pénible, car je ne pouvais jamais trouver de mots pour rendre mes pensées.

Mon premier volume fut publié en 1822.

Vous m'avez demandé, bien cher ami, comment j'étais devenue poète. Je ne puis que vous raconter comment j'écrivis.

Madame Tastu avait eu une vie moins douloureuse et moins agitée ; on le sentait aux calmes pulsations de ses vers. Elle avait tout simplement, acceptant sa position de femme, donné sa vie à sa mère, à son mari et à ses enfants.

Elle avait vécu entre ces trois amours, ne désirant rien, ne regrettant rien, épanchant la poésie de son cœur, quand il était trop plein, comme tombe l'eau d'une urne trop pleine.

Cette pièce donnera une idée de sa manière douce et mélancolique :

Déjà la rapide journée
Fait place aux heures du sommeil,
Et du dernier fils de l'année
S'est enfui le dernier soleil.
Près du foyer, seule, inactive,
Livrée aux souvenirs puissants,

Ma pensée erre, fugitive,
Des jours passés aux jours présents.
Ma vue, au hasard arrêtée,
Longtemps de la flamme agitée
Suit les caprices éclatants,
Ou s'attache à l'acier mobile
Qui compte sur l'émail fragile
Les pas silencieux du Temps.
Encore un pas, encore une heure,
Et l'année aura, sans retour,
Atteint sa dernière demeure,
L'aiguille aura fini son tour !
Pourquoi de mon regard avide
La poursuivre ainsi tristement,
Quand je ne puis, d'un seul moment,
Retarder sa marche rapide ?
Du temps qui vient de s'écouler
Si quelques jours pouvaient renaître,
Il n'en est pas un seul, peut-être,
Que ma voix daignât rappeler...
Mais des ans la fuite m'étonne ;
Leurs adieux oppressent mon cœur.
Je dis : « C'est encore une fleur
Que l'âge enlève à ma couronne,
Et livre au torrent destructeur ;
C'est une ombre ajoutée à l'ombre
Qui déjà s'étend sur mes jours,
Un printemps retranché du nombre
De ceux dont je verrai le cours ! »
Écoutons... le timbre sonore
Lentement frémit douze fois ;
Il se tait... je l'écoute encore,
Et l'année expire à sa voix.
C'en est fait ! en vain je l'appelle !
Adieu !... Salut, sa sœur nouvelle !
Salut !... quels dons chargent ta main ?
Quel bien nous apporte ton aile ?

Quels beaux jours dorment dans ton sein ?
 Que dis-je ! à mon âme tremblante
 Ne révèle pas tes secrets !
 D'espoir, de jeunesse et d'attraits,
 Aujourd'hui tu parais brillante ;
 Et ta course, insensible et lente,
 Peut-être amène les regrets.
 Ainsi chaque soleil se lève
 Témoin de nos vœux insensés,
 Et, chaque jour, son cours s'achève
 En emportant, comme un vain rêve,
 Nos vœux déçus et dispersés...
 Mais l'espérance fantastique,
 Répandant sa clarté magique
 Dans la nuit du sombre avenir,
 Nous guide, d'année en année,
 Jusqu'à l'aurore fortunée
 Du jour qui ne doit point finir !

Il y avait encore, au milieu de tout cela, un poète charmant, un poète dont aujourd'hui tout le monde peut-être a oublié le nom, excepté moi, qui ait fait vœu de me souvenir. Il s'appelait Denne-Baron.

Nous publiâmes de lui, inspirée par le tableau de Prudhon, une pièce de vers intitulée *Zéphire*.

La voici. Dites si vous avez jamais vu quelque chose de plus suave.

Il est un demi-dieu, charmant, léger, volage ;
 Il devance l'aurore et, d'ombrage en ombrage,
 Il fuit devant le char du jour ;
 Sur son dos éclatant, où frémissent deux ailes,
 S'il portait un carquois et des flèches cruelles,
 Vos yeux le prendraient pour l'Amour.

C'est lui qu'on voit, le soir, quand les heures voilées
 Entrouvrent du couchant les portes étoilées,
 Glisser dans l'air à petit bruit ;

C'est lui qui donne encore une voix aux naïades,
Des soupirs à Syrinx, des concerts aux dryades,
Et de doux parfums à la nuit.

Zéphire est son doux nom ; sa légère origine,
Pure comme l'éther, trompa l'œil de Lucine,
Et n'eut pour témoins que les airs ;
D'un souffle du printemps, d'un soupir de l'aurore,
Dans son liquide azur, le ciel le vit éclore
Comme un alcyon sur les mers.

Ce n'est point un enfant, mais il sort de l'enfance ;
Entre deux myrtes verts, tantôt il se balance ;
Tantôt il joue au bord des eaux,
Ou glisse sur un lac, ou promène sur l'onde
Les filets d'Arachné, la feuille vagabonde,
Et le nid léger des oiseaux.

Souvent sur les hauteurs du Cynthe ou d'Érymanthe,
Sous les abris voûtés d'une source écumante
Il lutine Diane au bain ;
Ou, quand, aux bras de Mars, Vénus s'est endormie,
Sur leur couche effeuillant un rosier d'Italie,
Il les cache aux yeux de Vulcain.

Parfois, aux antres creux – palais bizarre et sombre
De la sauvage Écho, du sommeil et de l'ombre, –
Du Lion il fuit les ardeurs ;
Parfois, dans un vieux chêne, aux forêts de Cybèle,
Dans le calme des nuits il berce Philomèle,
Son nid, ses chants et ses malheurs.

Ô puisses-tu, Zéphire, auprès de ton poète,
Pour seul prix de mes vers, au fond de ma retraite
Caresser un jour mes vieux ans !
Et, si le sort le veut, puisse un jour ton haleine
Sur les bords fortunés de mon petit domaine
Bercer mes épis jaunissants !¹

Chapitre CVII

MALADIE DE TALMA. — COMMENT IL AURAIT JOUÉ LE TASSE. — SES NEVEUX. — IL EST VISITÉ PAR M. DE QUÉLEN. — POURQUOI IL FIT ABJURER SES ENFANTS. — SA MORT. — *LA NOCE ET L'ENTERREMENT*. — OUDARD ME SERMONNE SUR MES GOÛTS POUR LE THÉÂTRE. — BELLE RÉPONSE QUI MET EN GAÏETÉ TOUT LE PALAIS-ROYAL. — IL ME RESTE LA CONFIANCE DE LASSAGNE ET DE LA PONCE. — J'OBTIENS UN SUCCÈS ANONYME À LA PORTE-SAINT-MARTIN.

Au milieu de ces premiers travaux, auxquels nous nous livrions avec toute l'ardeur de la jeunesse, une nouvelle terrible pour l'art se répandait dans Paris.

Talma était atteint d'une maladie mortelle.

Il venait d'atteindre à l'apogée de son talent, peut-être, dans sa dernière création de *La Démence de Charles VI*. On se rappelle cette visite que nous lui fîmes, Adolphe et moi, et comment, se trouvant mieux et espérant rentrer au théâtre par *Tibère*, il nous montra ses joues pendantes, qui devaient si bien lui servir à imiter le masque du vieil empereur. Mais Talma était frappé mortellement. *Charles VI* devait être sa dernière apparition, apparition plus splendide qu'aucune des créations de sa jeunesse ou de son âge mûr ; et c'était Michelot qui devait jouer *Tibère*.

Nous ne fûmes pas les seuls, au reste, à conserver un souvenir du même genre. Vers la fin de sa vie, Talma fit un court séjour à Enghien, pendant lequel Firmin l'alla voir. Firmin était sur le point de jouer le Tasse, qui avait été distribué à Talma, mais auquel Talma avait dû renoncer.

Talma aimait assez Firmin ; sa chaleur le ravissait, et souvent il lui avait donné des conseils.

— Eh bien, mon cher ami, lui dit-il, vous allez donc jouer le Tasse ?

— À mon grand regret, dit Firmin ; j'aurais mieux aimé vous

le voir jouer, à vous : c'eût été une étude que j'eusse faite, tandis que c'est peut-être une leçon que je vais recevoir.

— L'ouvrage est médiocre, dit Talma ; cependant, il y a une belle scène au cinquième acte : c'est celle où, dans l'espoir de rendre la raison au pauvre fou, on lui parle des honneurs qu'on lui prépare et de la couronne qu'il attend. Vous savez, Firmin, à ce mot *couronne*, il semble se ranimer. « Une couronne, à moi ! dit-il. Alphonse ne me refusera donc plus sa sœur !... Où est-elle, cette couronne ? où est-elle ? » Alors, on la lui présente, il la regarde, puis, douloureusement : « Elle n'est pas d'or, elle n'est que de laurier... Le frère ne consentira pas ! » Tenez ! voyez-vous, Firmin, dit Talma, voici comment j'aurais joué cela, moi...

Et, sur son lit, se soulevant à moitié, il joua la scène avec un accent si vrai, une attitude si douloureuse, un abattement si complet et si plein de désespoir et de folie, que Firmin, rien que par ce qu'il avait vu, fut près de renoncer au rôle.

Vers le commencement d'octobre, ce mieux qui avait donné quelque espoir disparut, et la maladie fit de tels progrès, que Talma lui-même exprima le désir de voir les personnes qu'il aimait et que leur carrière tenait éloignées de lui. Au nombre de ces personnes était son neveu Amédée Talma, médecin-dentiste à Bruxelles.

Il arriva le 9 octobre, et, à partir de ce moment, ne le quitta plus.

Après qu'on eut préparé le malade à cette visite, Amédée Talma entra dans la chambre et s'approcha du lit de son oncle. Talma lui tendit la main, l'attira à lui, et l'embrassa.

Il faisait sombre ; mais, à la moiteur qui resta sur sa joue, le jeune homme s'aperçut que son oncle pleurait.

Cependant, le malade se remit, et, au bout d'un instant :

— Tu ne resteras pas plus de deux ou trois jours ici, lui dit-il ; tes affaires souffriraient d'une plus longue absence. Je t'ai fait venir parce que tu connais ma maladie depuis longtemps, et que nos docteurs désirent avoir de toi des renseignements sur l'épo-

que antérieure à celle où ils ont été appelés.

En effet, une nouvelle consultation eut lieu le 12, à laquelle assista le jeune docteur. Sur onze médecins qui la composaient, deux ou trois seulement conservaient quelque espoir. Cependant, les nouveaux moyens proposés calmèrent les vomissements, qui, d'ailleurs, cessèrent tout à fait dans les derniers jours.

Lorsque les médecins se rapprochèrent du lit :

— Eh bien, leur demanda Talma, est-ce fini ? Je ferai tout ce que vous voudrez, me voilà !... Au reste, je doute que vous puissiez me tirer de là, et j'en ai pris mon parti. Mais ce qui me chagrine surtout, et ce que je vous recommande, ce sont mes yeux : je crains de perdre la vue.

Un second neveu de Talma, nommé Charles Jeannin, arriva de Bruxelles le 16. Il fallut de grandes précautions pour prévenir Talma de cette visite.

Rien ne lui échappait de ce qui se passait autour de lui. — MM. Dupuytren, Biett et Begin étaient près de la cheminée et parlaient bas. Talma saisit quelques mots de leur conversation.

— Que dites-vous là ? demanda-t-il.

Alors, sans répondre, M. Dupuytren s'approcha d'Amédée Talma.

— Je demandais à ces messieurs, dit-il au jeune homme, si Talma était prévenu des visites de l'archevêque.

En effet, l'archevêque venait presque tous les jours, mais on n'avait pas voulu le laisser pénétrer près du malade.

— De l'archevêque ? répéta Talma ; que dites-vous de l'archevêque ?

Amédée s'empessa de répondre :

— M. Dupuytren disait à ces messieurs, mon oncle, que, chaque jour, l'archevêque de Paris lui demandait de vos nouvelles.

— Ah ! ce bon archevêque, dit Talma, je suis bien touché de son souvenir... Je l'ai connu autrefois chez la princesse de Wagram : c'est un bien digne homme !

— Oui, dit Amédée insistant, oui, il est venu presque tous les

jours.

— Ici ? fit Talma.

— Ici. Moi-même, je lui ai parlé deux fois ; je lui ai même promis que, dès que tu irais mieux, tu le recevrais.

— Oh ! non, non, dit vivement Talma. Seulement, dès que j'irai mieux, il aura ma première visite. Je me rappelle que, dans le temps, il a eu la bonté de m'envoyer un ecclésiastique pour me dire qu'il n'était pour rien dans l'affront fait à mes enfants lors de la distribution des prix, et que tout le blâme devait retomber sur le maître de pension.

Voici, en effet, ce qui était arrivé, et cet événement avait fait une profonde blessure au cœur de Talma, qui adorait ses deux enfants :

Le jour de la distribution des prix, l'archevêque de Paris s'était rendu à l'institution Morin pour assister à cette solennité. Or, il arriva qu'on n'osa point – le prêtre couronnant les jeunes élèves – lui donner à couronner les deux fils du grand artiste. Les noms des deux enfants furent donc omis, et ce ne fut qu'après le départ de M. de Quélen qu'on leur remit, en secret, les prix qu'ils avaient mérités.

Talma fit, à l'instant même, abjurer ses deux enfants, qui, à partir de ce moment, appartenrent à la religion réformée.

Les médecins se retirèrent. En sortant, M. Dupuytren dit à Amédée :

— Je vais au château ; si je rencontre l'archevêque, que lui dirai-je ?

— Mais, monsieur, dit le jeune homme, vous n'avez rien de mieux à faire, ce me semble, que de lui raconter ce qui vient de se passer devant vous, et la réponse que mon oncle a faite à mes instances ; si, plus tard, mon oncle le demandait, j'aurais l'honneur de l'en instruire à l'instant.

Mais, au lieu de suivre cette instruction, M. Dupuytren, qui ne rencontra pas l'archevêque, prit sur lui d'écrire à sa grandeur qu'elle pouvait se présenter chez Talma, et que Talma la rece-

vrait.

M. de Quélen s'empressa de se rendre à l'invitation, qu'il était loin de croire lui être faite par M. Dupuytren seulement ; mais, comme de coutume, il fut reçu par Amédée Talma.

Le 18 octobre, M. Charles Jeannin fut obligé de quitter son oncle pour retourner à Bruxelles, où son engagement l'appelait le 20.

Le lendemain 19 octobre, à six heures du matin, retrouvant Amédée Talma au chevet de son lit :

— Eh bien, mon ami, dit-il, tu ne pars donc pas ?

— Il n'y avait qu'une place à la diligence, mon oncle, et j'ai dû la céder à Charles, qui était appelé impérieusement à Bruxelles.

— Et quand partiras-tu ?

— Demain matin.

— À quelle heure ?

— À six heures... si je trouve de la place.

Talma remua doucement la tête.

— Tu me trompes, dit-il ; vous n'avez pas pu me sauver, et tu veux rester avec moi jusqu'à la fin... Si j'eusse été un paysan de Brunoy, on m'eût guéri ; mais on a tâtonné... Au reste, ma mort servira à faire connaître ce qu'il faudra faire pour un autre. Voilà donc la médecine ! – Il faudra aller chercher MM. Nicod et Jacquet.

C'étaient ses notaires. On appela le jardinier pour qu'il fît cette commission.

Talma le reconnut.

— Ah ! c'est toi, Louette, dit-il.

Puis, se retournant vers son neveu :

— Je n'ai point compté avec lui depuis deux mois, dit-il ; tu diras cela à madame, c'est essentiel... Mais, à propos, où est Caroline ?

— Elle dort.

— C'est-à-dire qu'elle pleure.

Madame Talma avait entendu ; elle s'approcha du lit.

— Quelle heure est-il ? continua Talma sans la voir.

— Six heures, mon oncle.

— Il est toujours six heures, avec toi.

Il essaya de faire sonner sa montre.

— Je n'entends plus ma montre, dit-il.

— Veux-tu une pendule ?

— Oui, va me chercher celle qui est dans ma chambre à coucher.

Son neveu sortit et démasqua madame Talma.

— Ah ! te voilà, Caroline, dit-il ; il faut monter toutes tes affaires là-haut, entends-tu ?

Son neveu apporta la pendule, et la mit sur la table de nuit.

— Je suis bien laid, n'est-ce pas, mon pauvre Amédée ? dit Talma. Ma barbe est d'une longueur...

— On te la fera aujourd'hui.

— Donne-moi un miroir.

Il le prit et se regarda.

— Je t'assure, Amédée, dit-il, que je perds la vue ; mais, par grâce, faites donc quelque chose à mes yeux. Oh ! je les perdrai ! Je n'y vois plus, ce matin.

Les notaires arrivèrent, ainsi que M. Davilliers.

Mais il voulut en vain s'entretenir d'affaires, cela lui fut impossible ; il parlait à voix basse, croyant parler très haut, et encore sa langue s'épaississait-elle de plus en plus. On annonça MM. Arnault et de Jouy. Talma fit signe de les introduire.

M. Arnault embrassa Talma, qu'il aimait tendrement, et, en l'embrassant, laissa échapper ce mot :

— Adieu !

— Tu pars donc ? lui demanda Talma.

— Oui, reprit vivement Amédée, ces messieurs vont à Bruxelles.

Ces messieurs l'embrassèrent, et, tout près d'éclater en sanglots, se hâtaient de se retirer, quand Talma, les voyant s'éloi-

gner, leur dit :

— Oui, oui, allez vite, cela me donne l'espoir de vous revoir encore ; car, plus tôt vous serez partis, plus tôt vous serez revenus.

MM. de Jouy et Arnault sortirent. On fit entrer les deux enfants.

Talma leur tendit sa main, qu'ils baisèrent.

Un instant après, il prononça ces trois mots :

— Voltaire !... comme Voltaire !...

Puis, presque aussitôt, il murmura :

— Le plus cruel de tout cela, c'est de n'y plus voir !

Dans un autre moment, un meuble fit entendre un craquement assez fort. Talma tourna la tête du côté d'où partait le bruit.

Une dame qui venait d'arriver profita de ce mouvement pour lui dire :

— Talma, c'est moi, c'est mademoiselle Menocq.

Le moribond fit un petit signe des yeux, et lui serra la main.

Onze heures et demie sonnèrent.

Talma prit son mouchoir avec les deux mains, le porta, d'abord, lentement à sa bouche, qu'il essuya ; puis, ensuite, derrière sa tête, le tenant toujours avec ses deux mains.

Au bout de quelques secondes, les deux mains se détendirent, et retombèrent de chaque côté de son corps.

Son neveu prit, alors, celle qui était au bord du lit, et sentit que cette main serrait encore légèrement la sienne.

Enfin, à onze heures trente-cinq minutes, sans convulsions, sans contraction des muscles de la face, un soupir s'échappa de sa bouche. C'était le dernier.

Lorsque Garrick mourut, quatre pairs d'Angleterre tinrent à honneur de porter les quatre coins du drap mortuaire, et d'accompagner le Roscius anglais jusqu'au milieu des tombes royales où il repose.

Cent mille personnes accompagnèrent le cercueil de Talma, mais pas une des hautes autorités de l'Etat n'assista à ses funé-

railles.

.

Lassagne m'avait dit de chercher un sujet de vaudeville. J'avais cherché ce sujet, et je croyais l'avoir trouvé.

C'était dans *Les Mille et Une Nuits*, un épisode des voyages de Sindbad le marin, je crois.

Je dis : « je crois », car je n'en suis pas bien sûr, et la chose ne vaut véritablement pas la peine que je me dérange de mon bureau pour m'en assurer. — Sindbad, l'infatigable voyageur, arrive dans un pays où l'on enterre les femmes avec les maris, et les maris avec les femmes. Il épouse imprudemment ; sa femme meurt, et il manque d'être enterré avec elle. — Peu importe.

En somme, l'épisode m'avait fourni une espèce de plan que j'apportai à Lassagne.

Lassagne le lut, et, devenu plus bienveillant encore, s'il était possible, qu'il ne l'avait été d'abord, à la vue des efforts que je faisais pour arriver, il avait, sauf quelques corrections qu'il se chargeait d'y faire, trouvé le plan suffisant.

En vertu de quoi, il l'avait communiqué à un garçon d'esprit, son ami, qui devint le mien plus tard, et que l'on appelait Vulpian.

Encore un nom à marquer d'une croix dans mes souvenirs : Vulpian est mort.

Nous nous réunîmes deux ou trois fois ; nous nous partageâmes la besogne.

Cette fois, j'avais affaire à des collaborateurs plus soigneux de tenir leur parole que ne l'était le pauvre Rousseau. Au premier rendez-vous, chacun arriva avec sa part faite. On souda les trois tronçons, et le serpent parut avoir une espèce d'existence.

Lassagne se chargea de repolir l'œuvre ; ce fut l'affaire de trois ou quatre jours.

Après quoi, les trois auteurs, l'ayant trouvée parfaite, résolurent qu'elle serait lue, sous le titre de *La Noce et l'Enterrement*, au Vaudeville, où Lassagne et Vulpian connaissaient Désaugiers.

Malheureusement, Désaugiers, déjà malade de la maladie dont il devait mourir, subissait chez lui une seconde ou troisième attaque, et ne put assister à la lecture.

Il résulta de cette absence, pour *La Noce et l'Enterrement*, un refus presque aussi éclatant, au Vaudeville, que l'avait été, au Gymnase, celui de *La Chasse et l'Amour*.

Décidément, les titres à deux compartiments ne me portaient pas bonheur.

Je restai atterré.

Mais ce fut bien pis quand, le lendemain de la lecture, je vis apparaître Lassagne avec un visage funèbre.

C'était si peu son habitude, que je me levai véritablement inquiet.

— Qu'y a-t-il donc ? lui demandai-je.

— Il y a, mon pauvre ami, que, je ne sais comment, quoiqu'on ne vous ait pas nommé hier à la lecture, le bruit s'est répandu que je faisais une pièce avec vous ; de sorte qu'Oudard m'a fait appeler tout à l'heure.

— Eh bien ?

— Eh bien, il prétend que c'est moi qui vous donne le goût de la littérature ; il prétend que ce goût perdra votre avenir, et il m'a fait donner ma parole d'honneur, non seulement que je ne ferais pas d'autres pièces avec vous, mais encore que je laisserais là celle qui était faite.

— Et vous l'avez donnée ? demandai-je.

— J'ai dû le faire pour vous, Dumas. Vous n'avez plus le général Foy pour vous soutenir ici. Je ne sais qui vous dessert auprès de M. de Broval ; mais, enfin, on vous voit, d'un très mauvais œil, faire de la littérature.

Jamais, je crois, mon cœur ne se serra plus douloureusement. Les deux ou trois cents francs qu'avait produits *La Chasse et l'Amour* avaient apporté un si sensible allègement à notre position, que désormais c'était, non plus dans un avancement de vingt ou vingt-cinq francs par mois que j'avais mis mes espérances,

mais dans un travail littéraire qui quadruplât ces appointements.

D'ailleurs, une portion de ce que devait rapporter *La Noce et l'Enterrement* était hypothéquée au profit de Porcher, qui m'avait prêté trois cents francs.

Ce que venait de me dire Lassagne renversait à peu près tous mes châteaux en Espagne.

Il me semblait que, puisque ce travail dramatique se faisait en dehors du bureau, il y avait de l'inhumanité à me l'interdire, et à exiger que nous vécussions, ma mère, mon fils et moi, avec cent vingt-cinq francs par mois.

L'impression fut si poignante, qu'elle me donna le courage d'aller droit à Oudard.

J'entrai dans son cabinet, les larmes dans les yeux, mais la voix calme.

— Est-il vrai, monsieur, lui demandai-je, que vous ayez défendu à Lassagne de travailler avec moi ?

— Oui, me répondit-il. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce que je ne pouvais croire que vous eussiez eu ce courage.

— Comment, que j'eusse eu ce courage ?

— Sans doute, je trouve qu'il faut du courage, moi, pour condamner trois personnes à vivre avec cent vingt-cinq francs par mois.

— Il me semble que vous êtes bien heureux de ces cent vingt-cinq francs par mois que vous méprisez.

— Je ne les méprise pas, monsieur ; je suis très reconnaissant, au contraire, à celui qui me les donne ; seulement, je dis qu'ils sont insuffisants, et que je croyais avoir le droit d'y ajouter quelque chose, du moment où mon travail extérieur ne prenait pas sur mon travail de bureau.

— Il ne prend pas aujourd'hui sur votre travail de bureau, mais il y prendra demain.

— Demain, alors, il sera temps de vous en inquiéter.

— Au reste, cela ne me regarde pas, dit M. Oudard ; je vous

transmets purement et simplement les observations du directeur général.

— De M. de Broval ?

— De M. de Broval, oui.

— Je croyais que M. de Broval avait des prétentions à protéger la littérature ?

— La littérature, peut-être... Mais appelez-vous de la littérature *La Chasse et l'Amour* et *La Noce et l'Enterrement* ?

— Non, monsieur, bien certainement. Aussi, mon nom n'a pas été mis sur l'affiche de l'Ambigu, où a été joué *La Chasse et l'Amour*, et ne sera pas mis sur l'affiche du théâtre, quel qu'il soit, qui jouera *La Noce et l'Enterrement*.

— Mais, si vous ne jugez pas ces ouvrages dignes de vous, pourquoi les faites-vous ?

— D'abord, monsieur, parce que, dans ce moment-ci, je ne me crois pas assez fort pour en faire d'autres, et que, tels qu'ils sont, ils apportent un soulagement à notre misère... Oui, monsieur, à notre misère, je ne recule pas devant le mot. Un jour, vous avez su, je ne sais comment, que j'avais passé plusieurs nuits à faire des copies de pièces de théâtre moyennant quatre francs par acte ; que c'était même dans ces conditions que j'avais copié la comédie de *L'Indiscret* de M. Théaulon ; eh bien, vous m'avez fait, un matin, des compliments sur mon courage.

— C'est vrai.

— Comment suis-je donc plus coupable, je vous le demande, en faisant des pièces pour moi, que je ne le suis en copiant les pièces des autres ? Vous savez bien qu'Adolphe, lui aussi, fait des pièces, n'est-ce pas ?

— Quel Adolphe ?

— Adolphe de Leuven.

— Eh bien ?

— Eh bien, je vous ai entendu appuyer l'autre jour, auprès de M. de Broval, la demande qu'Adolphe a faite au duc d'Orléans pour entrer dans ses bureaux.

— M. Adolphe de Leuven m'est vivement recommandé.

— Et moi, monsieur, ne vous ai-je pas été recommandé vivement aussi ? Il est vrai que de Leuven vous a été vivement recommandé par Benjamin Constant, le général Gérard et madame de Valence, tandis que, moi, je ne vous ai été recommandé que par le général Foy.

— Ce qui veut dire ?...

— Ce qui veut dire que les protecteurs d'Adolphe de Leuven sont vivants, et que mon protecteur, à moi, est mort.

— Monsieur Dumas !...

— Oh ! ne vous fâchez pas, je croirais que j'ai touché juste.

— Vous voulez donc absolument faire de la littérature ?

— Oui, monsieur, et par vocation et par nécessité, je le veux.

— Eh bien, faites de la littérature comme Casimir Delavigne, et, au lieu de vous blâmer, nous vous encouragerons.

— Monsieur, répondez-moi, je n'ai point l'âge de M. Casimir Delavigne, poète lauréat de 1811 : je n'ai pas reçu l'éducation de M. Casimir Delavigne, qui a été élevé dans un des meilleurs collèges de Paris. Non, j'ai vingt-deux ans ; mon éducation, je la fais tous les jours, aux dépens de ma santé peut-être, car tout ce que j'apprends – et j'apprends beaucoup de choses, je vous jure –, je l'apprends aux heures où les autres s'amuse ou dorment. Je ne puis donc faire dans ce moment-ci ce que fait M. Casimir Delavigne. Mais, enfin, monsieur Oudard, écoutez bien ce que je vais vous dire, dût ce que je vais vous dire vous paraître bien étrange : si je croyais ne pas faire dans l'avenir autre chose que ce que fait M. Casimir Delavigne, eh bien, monsieur, j'irais au-devant de vos désirs et de ceux de M. de Broval, et, à l'instant même, je vous offrirais la promesse sacrée, le serment solennel de ne plus faire de littérature.

Oudard me regarda avec des yeux atones ; mon orgueil venait de le foudroyer.

Je le saluai et je sortis.

Cinq minutes après, il descendait chez M. Deviolaine pour lui

raconter à quel acte de démente je venais de me livrer.

M. Deviolaine lui demanda si c'était bien devant lui, si c'était bien à lui que j'avais dit une pareille énormité.

— C'est devant moi, c'est à moi, dit Oudard.

— Je préviendrai sa mère, dit M. Deviolaine, et, s'il continue à être possédé de cette fièvre, envoyez-le moi, je le prendrai dans mes bureaux, et je veillerai à ce qu'il ne devienne pas tout à fait fou.

En effet, le soir même, ma mère fut prévenue. En revenant du portefeuille, je la trouvai tout en larmes.

M. Deviolaine l'avait envoyé chercher, et l'avait avertie de ce qui s'était passé, le matin, entre Oudard et moi.

Le lendemain, le blasphème dont je m'étais rendu coupable la veille courait les bureaux. Les soixante-trois employés de Son Altesse royale ne s'abordaient qu'en se disant :

— Savez-vous ce que Dumas a dit hier à M. Oudard ?

L'employé auquel la demande était adressée répondait non ou oui.

Et l'histoire, s'il répondait non, était racontée avec des corrections, des embellissements, des augmentations qui faisaient le plus grand honneur à l'imagination de mes collègues.

Pendant toute une journée, et même pendant les jours suivants, un rire homérique fut entendu dans les corridors de la maison de la rue Saint Honoré, n° 216.

Un seul employé de la comptabilité, entré de la veille, et que personne ne connaissait encore, resta sérieux.

— Eh bien, lui dirent les autres, vous ne riez pas ?

— Non.

— Et pourquoi ne riez-vous pas ?

— Parce que je ne trouve pas qu'il y ait de quoi rire.

— Comment ! il n'y a pas de quoi rire d'entendre Dumas dire qu'il fera mieux que Casimir Delavigne ?

— D'abord, il n'a pas dit qu'il ferait mieux, il a dit qu'il ferait autre chose.

— C'est tout comme...

— Non, c'est bien différent.

— Mais connaissez-vous Dumas ?

— Oui, et c'est parce que je le connais que je vous réponds qu'il fera quelque chose, je ne sais pas quoi, mais je vous réponds que ce quelque chose étonnera tout le monde, excepté moi.

Cet employé qui venait d'entrer, depuis la veille, à la comptabilité, c'était mon ancien maître d'allemand et d'italien, Amédée de La Ponce.

Il y avait donc, sur soixante et douze personnes, chefs et employés, composant l'administration de Son Altesse royale, deux personnes qui ne désespéraient pas de moi : c'étaient Lassagne et lui.

À partir de ce moment, commença la guerre dont m'avait prévenu Lassagne, à mon entrée dans les bureaux.

Mais peu m'importait ! Cette guerre, quelle qu'elle fût, et si loin qu'elle fût poussée, j'étais décidé à la soutenir.

Huit jours après, j'eus une consolation.

Vulpian vint nous annoncer, à Lassagne et à moi, que notre pièce avait été reçue au théâtre de la Porte-Saint-Martin, pour les débuts de Serres.

Comme on le voit, je me rapprochais du Théâtre-Français tout doucement. Mais je n'avais pas appris l'italien pour ignorer le proverbe : *Chi va piano va sano*.

Les droits d'auteur aussi étaient augmentés.

Un vaudeville, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, était payé dix-huit francs, et emportait pour douze francs de billets.

C'étaient donc huit francs par soirée, au lieu de six, qui allaient me revenir – juste le double, cette fois, de ce que me rapportait mon bureau.

La Noce et l'Enterrement fut joué le 21 novembre 1826.

Je vis jouer mon œuvre de l'orchestre, où j'étais avec ma mère. Comme on ne devait pas me nommer, et comme j'étais parfaitement inconnu, je ne trouvais aucun inconvénient à me

donner la satisfaction d'assister au spectacle.

La pièce réussit parfaitement ; mais, de peur que mon succès ne m'enivrât, de même qu'au triomphe des empereurs romains un esclave criait : « César, souviens-toi que tu dois mourir ! » de même, la Providence avait mis à ma gauche un voisin qui, la toile tombée, se leva en disant :

— Allons, allons, ce n'est pas encore là ce qui soutiendra le théâtre.

Il avait raison, mon voisin, et il s'y connaissait d'autant mieux que c'était un confrère.

La pièce fut jouée une quarantaine de fois, et, comme Porcher me laissait généreusement la moitié de mes droits, ne touchant que l'autre moitié pour rentrer dans ses avances, les quatre francs de billets que je recevais par soirée nous aidèrent à passer l'hiver de 1826 à 1827.

Chapitre CVIII

SOULIÉ À LA SCIERIE MÉCANIQUE. — SON AMOUR PLATONIQUE POUR L'OR. — JE VEUX FAIRE UN DRAME AVEC LUI. — JE TRADUIS *FIESQUE*. — MORT D'AUGUSTE LAFARGE. — MON TRAITEMENT EST AUGMENTÉ, ET MA POSITION DIMINUÉE. — FÉLIX DEVIOLAINE, CONDAMNÉ PAR LA MÉDECINE, EST SAUVÉ PAR LA MALADIE. — *LOUIS XI À PÉRONNE*. — LA GARDE-ROBE DRAMATIQUE DE TALMA. — LA LOI DE JUSTICE ET D'AMOUR. — LICENCIEMENT DE LA GARDE NATIONALE.

Ce fut à partir de ce moment que je pris résolument ma détermination. Comme Fernand Cortez, j'avais brûlé mes vaisseaux : il me fallait triompher ou tendre la gorge.

Malheureusement, je ne jouais pas pour moi seul ; ma pauvre mère était de moitié dans mon enjeu.

Quoique Soulié, plus malheureux que nous, n'eût encore rien eu de joué, j'avais deviné tout ce qu'il y avait de force dans cette imagination en travail, et j'étais résolu à faire, en collaboration avec lui, une œuvre de quelque importance.

Je partageais un peu, au fond, l'avis de M. Oudard touchant mes deux dernières productions, et, la preuve, c'est que je n'avais voulu mettre mon nom ni à l'une ni à l'autre, tandis que, par un instinct qui ne me trompait pas, je l'avais mis à l'*Ode sur la mort du général Foy*, aux *Nouvelles contemporaines* et au *Pâtre romain*.

Mais, au théâtre, j'étais bien décidé à ne signer qu'une œuvre appelée à un grand retentissement.

Soulié avait déménagé : il occupait un logement à la gare d'Ivry ; je ne sais quelle société l'avait mis à la tête d'une scierie mécanique dans laquelle il employait une centaine d'ouvriers.

Relativement à nous, Soulié se trouvait riche. Il avait la petite pension que lui faisait son père, plus ses appointements comme directeur d'un établissement industriel ; il en résultait qu'il

pouvait remuer un peu d'or dans ses poches, ce qui nous était défendu, à nous.

Soulié avait pour l'or une véritable passion : il aimait à voir de l'or, il aimait à manier de l'or. Vers la fin de sa vie, quand il gagnait quarante ou cinquante mille francs par an, il avait de son côté des engagements pris pour la fin du mois. Souvent, dès le 15 ou dès le 20, les deux ou trois mille francs qu'il avait à payer étaient dans son tiroir. Alors, pour se procurer cette jouissance que lui donnait la vue de l'or, il changeait ses pièces de cinq francs ou ses billets de banque contre des napoléons, recommandant qu'on lui prît les plus neufs et les plus brillants, ce qui constituait d'abord une première dépense de quatre ou cinq sous par napoléon – car Soulié n'a pas eu le bonheur de vivre dans cette bienheureuse époque de la dépréciation de l'or ; puis, quand arrivait la fin du mois, c'était, pour se séparer de son or, un tel déchirement, que quoiqu'il eût là, dans son tiroir, la somme due, rarement il soldait son billet à échéance, préférant payer vingt, trente, cinquante, cent francs de frais, et recréer quelques jours de plus ses yeux de la vue du riche métal.

Et, cependant, rien de plus généreux, rien de plus large, rien de plus prodigue même que Soulié. Il aimait l'or, mais entendons-nous bien, non pas à la façon des avarès ; il aimait l'or comme la représentation du luxe, comme le moyen le plus sûr de se procurer toutes les jouissances de la vie ; il aimait l'or pour la puissance que donne l'or.

Aussi avait-il une prédilection toute particulière pour le roman de *Monte Cristo*.

Qu'on me pardonne, quand je parle de Soulié, de m'étendre largement sur lui : c'est une des plus vigoureuses organisations que j'aie connues, et je dirai de lui ce que Michelet disait un jour de moi : c'était une des forces de la nature.

J'aurais compris Soulié braconnier dans les forêts de l'Amérique, pirate dans les mers de l'Inde ou dans l'océan Boréal, voyageur sur les bords du lac Tchad ou du Sénégal, bien mieux que

romancier ou auteur dramatique.

Aussi, il était superbe à cette scierie mécanique, au milieu de ces cent ouvriers qu'il dirigeait d'un signe de tête, d'un geste de la main, et qu'il commandait d'une voix à la fois douce et ferme, affectueuse et puissante.

Il venait d'achever son imitation du *Roméo et Juliette* de Shakespeare. Il y avait, dans cette œuvre, quelques beaux vers chaudement forgés, quelques grandes idées vigoureusement tordues ; mais, en somme, c'était une œuvre médiocre.

Il l'avait commencée deux ans plus tôt, et n'avait rien osé de neuf, à une époque où le neuf était une des conditions du succès.

J'avais dit franchement à Soulié que je venais pour faire un drame avec lui, mais, comme ni l'un ni l'autre de nous, sans doute, ne se sentait assez fort pour aborder une création, nous résolûmes de prendre un sujet dans Walter Scott.

Walter Scott était à la mode ; on venait de jouer avec grand succès un *Château de Kenilworth*, à la Porte-Saint-Martin, et on allait jouer un *Quentin Durward* au Théâtre-Français.

Le rôle de Louis XI avait été fait pour Talma, et Talma comptait le jouer après Tibère.

Quel pas eût fait faire au mouvement dramatique un sujet de Walter Scott, joué par Talma !

Nous nous arrê tâmes aux *Puritains d'Écosse*.

Il y avait, dans *Les Puritains d'Écosse*, deux caractères qui séduisaient invinciblement Soulié, c'étaient John Balfour de Burley et Bothwell.

Le sujet choisi, nous nous mîmes avec ardeur à l'œuvre ; mais nous avions beau nous réunir, le plan n'avancait pas.

Nos deux organisations, en relief toutes deux, si l'on peut s'exprimer ainsi, ne trouvaient ni l'une ni l'autre où emboîter leurs aspérités.

Au bout de deux ou trois mois d'un travail infructueux, après nous être réunis inutilement cinq ou six fois, nous n'avions réussi à rien, et nous n'étions guère plus avancés que le premier jour.

Mais j'avais énormément gagné à ma lutte avec ce rude joueur ; je sentais naître en moi des forces inconnues, et, comme un aveugle auquel on rend la lumière, il me semblait que, peu à peu, de jour en jour, mon regard embrassait un horizon plus étendu.

En attendant, je m'habituais à manier la poésie dramatique, en traduisant en vers le *Fiesque* de Schiller.

Je m'étais mis à ce travail comme à une étude, et non comme à une espérance, et, quoiqu'il ne dût rien me rapporter, quoique nous eussions le plus grand besoin d'un travail qui rapportât, j'eus le courage de l'accomplir d'un bout à l'autre.

Vers cette époque, ma pauvre mère, qui tremblait toujours pour ma place, et qui, il faut le dire, ne tremblait pas tout à fait à tort, ma pauvre mère eut un nouvel exemple d'espoir trompé à me mettre sous les yeux.

Auguste Lafarge, mon compatriote, cet élégant clerc de notaire qui, un instant, avait révolutionné tout Villers-Cotterêts, qui avait été forcé de vendre son étude, faute d'une femme et d'une dot pour faire honneur à ses engagements ; Auguste Lafarge, qui, en désespoir de cause, avait voulu se lancer dans la littérature, venait de mourir, après deux ou trois années de lutte avec une horrible misère.

J'eus beau dire à ma mère qu'il n'y avait jamais eu dans Lafarge l'étoffe d'un poète dramatique ; j'eus beau lui dire qu'il n'avait pas lutté, mais qu'il s'était, au contraire, laissé vaincre sans combat ; j'eus beau lui dire qu'il y avait en moi une énergie et une volonté dont Lafarge n'avait jamais eu l'ombre ; le fait matériel était qu'il y avait eu faim et misère, qu'il y avait mort et cadavre.

Un autre fait qui eût dû la tranquilliser lui donnait encore de nouvelles craintes.

Betz avait eu de l'avancement – on se rappelle Betz, cet excellent garçon qui m'avait servi de témoin dans mon duel avec M. B*** – ; il était passé commis principal à deux mille quatre cents francs, et avait laissé vacante une place de commis d'ordre à deux

mille francs ; cette place de commis d'ordre à deux mille francs, on la donna à Ernest, qui, de son côté, laissa vacante une place de dix-huit cents francs.

Comme je faisais mon service au bureau avec une régularité à laquelle la malveillance elle-même n'eût rien trouvé à reprendre, et qu'en somme on était injuste peut-être, mais non malveillant pour moi, il n'y eut pas moyen de me refuser la place d'Ernest, que j'allai demander à Oudard comme une chose qui m'était due.

Ma demande me fut accordée. Seulement, on me fit passer du bureau du secrétariat au bureau des secours.

Le bureau des secours était bien une succursale du secrétariat ; mais, il faut le dire, cette succursale était placée sur une échelle secondaire.

Ce que j'eusse regretté au secrétariat, c'était Lassagne ; mais un changement s'était fait, depuis quelque temps, dans la topographie des bureaux, et, en sa qualité de sous-chef, il avait obtenu un cabinet pour lui seul.

Il en résultait que j'étais tout aussi près de lui, au bureau des secours, que je l'eusse été dans le nouvel aménagement du secrétariat.

Je gagnais deux choses à ce changement.

D'abord, une augmentation d'appointements ; ensuite, une liberté plus grande, puisque, chargé de prendre des renseignements sur les malheureux qui demandaient des secours, je passais parfois mes journées entières à courir Paris d'un bout à l'autre.

J'aurais bien voulu, comme compensation à ces deux choses que je gagnais, perdre mon *portefeuille*, mais il n'y eut pas moyen.

Malgré cette augmentation d'appointements qui m'était accordée, et malgré cette liberté qui m'était acquise, ma mère vit une disgrâce à ce changement opéré dans ma position.

Ma mère ne se trompait pas, et, d'ailleurs, se fût-elle abusée, on eût eu soin, chez M. Deviolaine, de redresser ses idées à cet

égard.

Au reste, un véritable malheur menaçait de frapper cette famille, qui était la nôtre. Depuis quelque temps, Félix Deviolaine, très vigoureusement constitué en apparence, toussait et s'affaiblissait. Inquiet de cette langueur à laquelle il se sentait aller malgré lui, il vint me trouver un jour, et me pria de le conduire chez Thibaut, dont il m'avait plus d'une fois entendu vanter la science médicale.

Je m'empressai de lui rendre ce service. Je le conduisis chez Thibaut, que je priai de l'examiner avec attention.

Thibaut le fit déshabiller jusqu'à la ceinture, percuta sa poitrine, écouta la respiration à l'oreille nue, puis, avec le stéthoscope ; et, après dix minutes d'examen, tout en lui disant tout haut, à lui, que c'était une affection de poitrine grave, mais cependant sans danger, il me dit tout bas à moi :

— C'est un garçon perdu.

On n'a pas idée de l'impression douloureuse que me fit cette déclaration, si nettement articulée. Félix n'avait jamais été d'une grande amabilité pour moi ; son caractère, un peu jaloux, m'avait plutôt éloigné que rapproché des plaisirs que, grâce à la position de son père, il pouvait me procurer, et surtout du plaisir de la chasse, le premier de tous pour moi. Mais il n'en était pas moins une des tendres amitiés de ma jeunesse, et, si cette prédiction se réalisait, c'était la première feuille que la mort arrachait au rameau d'or de mes souvenirs d'enfance.

Je ne me souciais pas d'annoncer cette triste nouvelle à M. Deviolaine. J'allai trouver Oudard et lui racontai ce qui venait de se passer. Oudard n'en voulait rien croire, tant Félix avait paru, jusque-là, peu disposé à mourir d'une phtisie pulmonaire ; mais j'envoyai chercher Thibaut lui-même, et Thibaut lui réitéra la prédiction qu'il m'avait faite.

Sans dire toute la vérité à M. Deviolaine, Oudard lui fit entendre que Félix avait besoin de grands soins, et, comme Félix ne voulait pas d'autre médecin que Thibaut, il fut convenu que

celui-ci le visiterait tous les jours.

Ce fut à cette époque surtout que je fis cette étude presque spéciale de la phthisie pulmonaire que j'ai développée dans mon roman d'*Amaury*.

J'ai déjà dit ailleurs comment, au moment où la prédiction de Thibaut allait se réaliser, quand tout espoir était déjà perdu — même au cœur de sa mère, ce dernier sanctuaire de l'espérance —, Félix Deviolaine fut miraculeusement sauvé par un rhumatisme articulaire, qui, déplaçant l'inflammation, fit ce qu'aucun remède n'avait eu l'énergie de faire.

Sur ces entrefaites, eut lieu, au Théâtre-Français, la représentation de ce drame de *Louis XI à Péronne* que Talma devait jouer. C'était un grand événement, pour nous autres jeunes gens aspirant à fonder quelque chose de nouveau, que cette représentation ; c'était encore Taylor qui l'avait pressée, qui avait veillé à l'exactitude des costumes, et à la richesse de la mise en scène.

La pièce eut un succès dû moitié à la surprise, moitié à sa valeur réelle. Je ne la vis pas à la première représentation ; je n'avais pas pu me procurer un billet, et je n'étais pas assez riche pour en prendre un à la porte ; mais Soulié vint nous rejoindre au café des *Variétés*, et nous donner des nouvelles.

Il était dans l'enthousiasme.

Cela nous rendit du courage, et nous essayâmes de nous remettre à nos *Puritains d'Écosse*. On s'était partagé au Français la succession dramatique de Talma : Michelot avait pris *Tibère* et *Louis XI* ; Firmin avait pris *Le Tasse* ; Joanny s'appêtait à débiter dans tout le répertoire de l'illustre défunt, Lafond était devenu à la fois l'un et l'autre ; chacun regardait Talma comme un obstacle, et, cet obstacle supprimé, croyait arriver, pour son compte, à la réputation de cet homme qui avait absorbé toutes les réputations.

Afin que rien ne manquât aux chances de succès, on se partagea les costumes, comme on s'était partagé les rôles. Une vente publique de la garde-robe de Talma fut indiquée pour le 27 avril.

Voici les prix auxquels s'élevèrent les différents costumes.

Les gens qui espéraient acheter le talent avec les habits ne les payaient pas cher.

Charles VI et sa perruque	205 fr.
Ladislav	230
Le Cid	62
Mithridate	100
Richard III	120
Les deux Néron	412
La couronne de Néron	132
Othello, une fois joué à l'opéra	131
Léonidas	200
Clovis	97
Joad	120
Nicomède	60
Le Maire du Palais	115
Philoctète	40
Tippo-Sab	96
Leicester	321
Meynau	45
Fakland	42
Danville	130
Le Misanthrope	400
Bayard	51
Le grand maître des templiers	40
Jean de Bourgogne	79
Manlius	80
Sylla, avec la perruque	160
Hamlet, avec le poignard	236
L'Oreste, d'Andromaque	100
L'Oreste, de Clytemnestre	80
Total	3 884 fr.

On a remarqué, dans cette nomenclature, un article intitulé *Les Deux Néron*, et l'autre, *Othello, une fois joué à l'Opéra*.

Ces deux désignations sont une preuve de la conscience que

Talma mettait à la recherche de ses costumes.

Un jour, il trouva, dans Suétone, que Néron était entré au sénat avec un manteau bleu brodé d'étoiles d'or ; à l'instant même, il se fit faire un costume en harmonie avec ce manteau, et il entra en scène, comme Néron était entré au sénat, avec un manteau bleu brodé d'étoiles d'or.

Mais, le lendemain, je ne sais plus quel critique qui ne s'était pas donné la peine de lire Suétone, et qui prenait ce costume pour une fantaisie de l'acteur, dit dans son feuilleton que Talma avait l'air de la Nuit dans le prologue d'*Amphitryon*.

Cela suffit pour empêcher Talma de remettre le manteau étoilé.

Une autre fois, devant jouer *Othello* à l'opéra pour un bénéfice, il réfléchit que le More, devenu général de Venise, avait dû nécessairement renoncer à son costume oriental, et prendre le costume vénitien. Il se fit donc faire, avec la plus grande exactitude, un costume vénitien du xv^e siècle.

Mais, avec le turban, avec la ceinture, avec les larges pantalons brodés, une partie du pittoresque était partie ; ce pittoresque, tout le talent de Talma n'avait pu le remplacer, et, mécontent de lui-même, pensant que le changement de costume avait influé d'une façon fâcheuse sur son jeu, il reprit, aux représentations suivantes, le costume traditionnel, et abandonna l'autre à tout jamais.

Le costume du Misanthrope trouvé dans la garde-robe de Talma prouve le désir qu'il eut toute sa vie, sans oser le satisfaire, de jouer le rôle d'Alceste.

Celui qui l'acheta n'eut point la même modestie.

Pendant que se passaient tous ces événements – fort secondaires pour la France, mais fort importants pour nous –, le gouvernement faisait sournoisement une tentative pour rétablir cette censure qu'il avait abolie.

Dans son discours à la Chambre, le roi avait dit :

« J'aurais désiré qu'il fût possible de ne pas s'occuper de la presse ; mais, à mesure que la faculté de publier les écrits s'est développée, elle a produit de nouveaux abus qui exigent des moyens de répression plus étendus et plus efficaces. Il était temps de faire cesser d'affligeants scandales, et de préserver la liberté de la presse elle-même du danger de ses propres excès : un projet vous sera soumis pour atteindre ce but.

Ce paragraphe n'était rien de moins qu'une menace.

Cette menace se traduisit en un projet de loi présenté à la Chambre sous le titre de *Projet de loi sur la police de la presse*.

La lecture de ce projet fut vingt fois interrompue par l'opposition, et se termina au milieu d'une agitation terrible.

Casimir Périer quitta son banc en s'écriant :

— Autant vaut proposer une loi en un seul article qui dirait : « L'imprimerie est supprimée en France au profit de la Belgique ! »

M. de Chateaubriand appela cette loi une *loi vandale*. Et, au cri poussé par la capitale, toute la France répondit, envoyant des pétitions particulières et collectives, qui toutes avaient pour but de supplier la Chambre de rejeter ce projet comme destructif de toutes les libertés publiques, comme désastreux pour le commerce et comme attentatoire aux droits sacrés de la propriété. Au milieu de cette terrible manifestation, qui, en 1827, présageait déjà l'opposition armée de 1830, *Le Moniteur* eut l'adresse ou la perfidie — on ne connaît jamais bien le fond des sentiments du *Moniteur* —, enfin, *Le Moniteur* eut l'adresse ou la perfidie, dans un article apologétique qu'il fit de cette loi, de la qualifier de *loi de justice et d'amour*.

Oh ! alors, le sarcasme, cette arme si puissante en France, eut un côté où se reprendre ; il se cramponna à ce titre, et en fit un poignard qu'il retourna de toute façon dans le cœur de M. de Peyronnet.

Tout se prononça contre cette loi, l'Académie elle-même.

Ce fut M. de Lacretelle qui attacha ce grelot, si difficile à attacher, et qui devait réveiller les quarante immortels sur leurs fau-

teuils.

Le 4 janvier, il lut un discours plein d'énergie sur les inconvénients du projet de loi, sur les entraves qu'il osait mettre à la pensée. Il répudiait cette nouvelle censure qui faisait les imprimeurs juges des auteurs, et demandait que l'Académie, usant de son droit, suppliât le roi de se rendre aux vœux des Quarante en retirant ce projet de loi.

Après une discussion d'une heure, il fut résolu, à la presque unanimité, que cette supplique serait présentée au roi, et l'on nomma, pour la rédiger, MM. de Chateaubriand, de Lacretelle et Villemain.

Le 21 janvier, on lisait au *Moniteur* l'ordonnance suivante :

Art. 1^{er}, — La nomination du sieur Villemain, maître des requêtes au conseil d'État, est révoquée...

Puis, plus bas :

Par décision du roi, M. Michaud, de l'Académie française, ne fait plus partie des lecteurs de Sa Majesté.

Par arrêté de Son Excellence le ministre de l'intérieur, en date de ce jour, M. de Lacretelle a été révoqué de ses fonctions de censeur dramatique.

Cette persécution fut accueillie par un cri de réprobation contre le gouvernement, et par un élan de sympathie vers les victimes de la brutalité ministérielle.

Enfin, ce concert d'opposition monta tellement haut qu'il atteignit les proportions de la menace, et que le gouvernement, effrayé, retira, le 18 avril, le projet de loi qu'il avait proposé le 29 novembre.

Alors, une joie bruyante éclata dans Paris ; les maisons semblèrent rejeter elles-mêmes leurs habitants dans la rue ; chacun s'aborda le visage joyeux et la main étendue ; les ouvriers imprimeurs parcoururent les boulevards aux cris de « Vive le roi ! » en faisant flotter les plis d'un drapeau blanc, et, le soir, une illumination générale enflamma Paris.

Mais, dans sa mauvaise humeur, le gouvernement fit intervenir la force armée ; il y eut des coups donnés, des blessures reçues, et l'on fit honneur, non pas à l'intelligence, mais à la crainte du roi, du retrait de la fameuse *loi de justice et d'amour*.

Aussi, lorsque Charles X, pauvre monarque aveugle et sourd, croyant que l'enthousiasme produit par son avènement au trône durerait toujours, indiqua pour le 29 avril une revue de la garde nationale au Champ de Mars, à son grand étonnement, entendit-il se mêler à ces cris de « Vive le roi ! » avec lesquels on grise les souverains à les faire chanceler sur leur trône, entendit-il se mêler, perçants et acharnés, les cris de : « À bas les ministres ! – À bas les jésuites ! » Ces cris s'élevaient particulièrement des rangs des deuxième, troisième, cinquième, septième et huitième légions, c'est-à-dire des rangs de l'aristocratie financière et de la petite bourgeoisie.

Étourdi de cet accueil, Charles X s'arrêta un instant ; puis, poussant son cheval jusque sur le front de la légion qui faisait entendre les cris les plus acharnés :

— Messieurs, dit-il, je suis venu ici pour recevoir des hommages et non des leçons.

Hélas ! les rois de 1827, comme ceux de 1848, auraient cependant bien dû savoir que ce sont les hommages qui aveuglent et les leçons qui éclairent.

Le lendemain, à six heures du matin, tous les postes de la garde nationale étaient relevés par la troupe de ligne, et, à sept heures, paraissait dans *Le Moniteur*, à la place de l'article qui devait rendre compte de la revue, l'ordonnance du licenciement.

Dès ce moment, il y eut rupture entre la branche aînée et la bourgeoisie.

Celle-là, d'ailleurs, avait son roi élu d'avance dans les desseins de Dieu, roi qui devait régner sur elle et passer avec elle.

À partir de cette heure, les yeux un peu clairvoyants purent voir, s'approchant peu à peu, le nuage qui portait dans ses flancs la tempête de 1830.

Chapitre CIX

LES ACTEURS ANGLAIS À PARIS. — IMPORTATIONS LITTÉRAIRES. — *TRENTE ANS OU LA VIE D'UN JOUEUR*. — *HAMLET*, PAR KEMBLE ET MISS SMITHSON. — UN BAS-RELIEF DE MADEMOISELLE DE FAUVEAU. — VISITE À FRÉDÉRIC SOULIÉ. — IL REFUSE DE FAIRE *CHRISTINE* AVEC MOI. — UNE ATTAQUE NOCTURNE. — JE RETROUVE ADÈLE DALVIN. — JE PASSE LA NUIT AU VIOLON.

Vers 1822 ou 1823, je crois, une troupe anglaise avait essayé de venir donner des représentations sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin ; mais elle avait été accueillie par tant de cris et de huées, on avait lancé du parterre sur le théâtre tant de pommes et d'oranges, que les malheureux artistes avaient été obligés d'abandonner le champ de bataille, tout couvert de projectiles.

Voilà comment, en 1822, on entendait l'esprit national !

Puis, en 1822, on pensait qu'il serait déshonorant, pour un théâtre où l'on jouait, nous ne dirons pas Corneille et Molière, mais MM. Caigniez et Pixérécourt, de donner asile sur ses planches à un barbare comme Shakespeare, et au cortège d'*œuvres immondes* qu'il traînait après lui.

Cinq ans seulement s'étaient écoulés depuis cette époque, et l'on annonçait, à la grande curiosité de tout le monde, qu'une troupe anglaise allait venir représenter sur le second Théâtre-Français les chefs-d'œuvre de Shakespeare.

Cinq ans avaient suffi à faire cet éclaircissement dans les idées, tant les idées mûrissent vite à cet ardent soleil du *xix^e* siècle.

Au reste, l'exemple de cette courtoisie nous était donné par nos voisins d'outre-mer. Mademoiselle George venait, grâce sans doute aux souvenirs politiques qui l'entouraient, d'obtenir ce que jamais Talma, malgré son origine franco-anglaise, n'avait obtenu, c'est-à-dire la représentation publique et à bureau ouvert d'un

ouvrage français.

Le 28 juin 1827, sous la protection du duc de Devonshire, mademoiselle George avait donné, avec le plus grand succès, une représentation de *Sémiramis*.

La recette s'était élevée à huit cents livres sterling (vingt mille francs).

Quelques jours après, toujours avec le même succès, elle avait joué *Mérope*.

Ce double triomphe avait donné au directeur de l'Odéon l'idée de traiter avec une troupe anglaise. On annonçait ces représentations pour les premiers jours de septembre, et elles étaient attendues avec impatience.

En effet, du mépris complet de la littérature anglaise, on était passé à une admiration enthousiaste. M. Guizot, qui ne savait pas un mot d'anglais, à cette époque – et qui l'a trop bien su depuis ! –, avait retraduit Shakespeare à l'aide de Letourneur. Walter Scott, Cooper et Byron étaient dans toutes les mains. M. Lemercier avait fait une tragédie avec le *Richard III* ; M. Liadière en avait fait une autre avec la *Jane Shore*. On avait joué *Le Château de Kenilworth* à la Porte-Saint-Martin ; *Louis XI* à Péronne au Théâtre-Français ; *Macbeth* à l'Opéra. On parlait de la *Juliette* de Frédéric Soulié, de l'*Othello* d'Alfred de Vigny. Décidément, le vent soufflait de l'ouest et annonçait la révolution littéraire.

Ce n'était pas tout : on venait de jouer à la Porte-Saint-Martin une œuvre dont le dénouement, emprunté au *Vingt-Quatre Février*, de Werner, avait fait révolution et par sa coupe et par son exécution.

Nous voulons parler de *Trente Ans, ou la Vie d'un joueur*, de MM. Victor Ducange et Goubaux.

Outre l'importance dramatique de l'ouvrage, deux éminents artistes venaient de se révéler :

Frédéric et madame Dorval.

Chose rare ! tous deux s'étaient tenus à une hauteur égale, l'un avait été digne de l'autre.

C'était donc là ce méchant tragédien qui jouait, trois ans auparavant, un frère Macchabée au théâtre de l'Odéon !

C'était donc là cette fille oubliée qui jouait ce mauvais rôle de Malvina dans *Le Vampire* !

Le drame populaire avait son Talma ; la tragédie du boulevard avait sa mademoiselle Mars.

Tout le monde connaît *Trente Ans* ; tout le monde l'a vu jouer par les deux artistes que nous venons de nommer. Mais tout le monde ne l'a pas vu jouer au milieu de cette fièvre des premières représentations qui brûlait tout le monde, acteurs et spectateurs.

Les artistes anglais trouvèrent donc le public parisien tout chaud d'émotion, et demandant à grands cris, pour faire suite aux émotions passées, des émotions nouvelles.

Il y a, dans la société, de ces moments-là ; tout y est tranquille, hors les imaginations. Les corps ne courent aucun danger, les esprits veulent des périls imaginaires ; il faut que la pitié humaine se prenne à quelque chose. Douze ans de calme faisaient que chacun appelait les larmes.

Avec notre esprit inquiet et aventureux, il faut toujours que nous mettions le drame quelque part, ou au théâtre ou dans la société.

En 1827, il était tout entier au théâtre.

Les Anglais donnèrent leur première représentation le 7 septembre. Abbott ouvrit la séance par un petit discours français assez nettement prononcé, et l'on joua *Les Rivaux*, du pauvre Sheridan, qu'on venait d'enterrer avec tant de difficultés, et *Un Caprice de la Fortune*, d'Allingham.

La troupe comique s'était fait les honneurs de la première soirée, et, quoique l'on eût remarqué un comique nommé Liston, et une amoureuse nommée miss Smithson, on avait compris que ce n'était point là ce que nous apportait, en réalité, de l'autre côté du détroit, cette troupe tant attendue.

J'avais résolu de suivre les représentations anglaises avec une certaine assiduité, et, comme Porcher était rentré, ou à peu près,

dans les avances qu'il m'avait faites, j'avais été lui redemander deux cents francs, dont cent cinquante étaient entrés dans notre ménage, et dont cinquante avaient été destinés à m'initier aux beautés pratiques du drame anglais.

Je savais déjà, à cette époque, Shakespeare à peu près par cœur ; mais les pièces de théâtre, comme disent les Allemands, sont faites pour être vues et non pour être lues.

Je m'étais donc privé de cette première représentation, et j'attendais mes Anglais à Shakespeare.

Ils annoncèrent *Hamlet*.

Cette fois, je n'avais garde d'y manquer ; Ernest était, par bonheur, de semaine pour le portefeuille. Je quittai le bureau à quatre heures, et j'allai prendre ma place à la queue, un peu mieux renseigné, cette fois, que je ne l'avais été lors de mon premier voyage à Paris.

Je savais si bien mon *Hamlet*, que je n'avais pas eu besoin d'acheter le libretto ; je pouvais suivre l'acteur, traduisant les mots au fur et à mesure qu'il les disait.

J'avoue que l'impression dépassa de beaucoup mon attente : Kemble était merveilleux dans le rôle d'Hamlet ; miss Smithson adorable dans celui d'Ophélie.

La scène de la plate-forme, la scène de l'éventail, la scène des deux portraits, la scène de folie, la scène du cimetière, me bouleversèrent. À partir de cette heure, seulement, j'avais une idée du théâtre, et, de tous ces débris des choses passées, que la secousse reçue venait de faire dans mon esprit, je comprenais la possibilité de construire un monde.

Et, sur tout ce chaos, dit la Bible, flottait l'esprit du Seigneur.

C'était la première fois que je voyais au théâtre des passions réelles, animant des hommes et des femmes en chair et en os.

Je compris alors ces plaintes de Talma à chaque nouveau rôle qu'il créait ; je compris cette aspiration éternelle vers une littérature qui lui donnât la faculté d'être homme en même temps que

héros ; je compris son désespoir de mourir sans avoir pu mettre au jour cette part de génie qui mourait inconnue en lui et avec lui.

La génération actuelle ne comprendra point ce que je viens d'écrire ; les études de son enfance lui ont fait Walter Scott aussi familier que Lesage, Shakespeare aussi familier que Molière. Notre siècle, devenu, avant toute chose, un siècle d'appréciation, sourit de doute, quand on lui dit qu'on huait un comédien parce qu'il était Anglais, et qu'on sifflait une pièce parce qu'elle était de Shakespeare.

Les représentations se suivirent avec une vogue croissante. À *Hamlet* succéda *Juliette* ; puis *Othello* ; puis, enfin, les uns après les autres, tous les chefs-d'œuvre de la scène anglaise.

Kemble et miss Smithson eurent tous les honneurs de ces représentations. Il est impossible de se figurer ce qu'étaient la scène de folie d'Ophélie, la scène des adieux au balcon de Juliette, la scène d'empoisonnement dans les caveaux mortuaires, la scène de jalousie d'Othello, la mort de Desdemona, jouées par ces deux grands artistes.

Abbott, de son côté, jouait certains rôles d'une manière charmante.

Le rôle de Mercutio, entre autres, était pour cet élégant comédien un véritable triomphe.

Et voyez comme les événements qui doivent influencer sur la vie d'un homme s'enchaînent les uns aux autres : le 10, les acteurs anglais clôturèrent la série de leurs représentations, me laissant le cœur tout haletant d'impressions inconnues, l'esprit illuminé de leurs nouvelles.

Le 4, c'est-à-dire six jours auparavant, le salon d'exposition venait d'ouvrir.

À ce salon, mademoiselle de Fauveau avait exposé deux petits bas-reliefs autour desquels se groupaient tous les artistes.

Le premier de ces bas-reliefs représentait une scène de *L'Abbé*.

Le second, l'assassinat de Monaldeschi.

Je m'étais approché, comme les autres, de ces bas-reliefs, et plus que les autres peut-être avais-je admiré la finesse et l'énergie de ce ciseau, si habilement manié par des mains de femme.

J'avais lu *L'Abbé*. J'étais donc suffisamment renseigné sur l'un de ces bas-reliefs ; mais j'étais si peu au courant de certains points d'histoire, que j'ignorais complètement, non seulement les détails du fait rappelé par l'autre sculpture, mais encore ce que c'était que Monaldeschi, mais encore ce que c'était que Christine.

Je quittai le musée sans oser faire de questions à personne.

Comme c'était un dimanche, et que je n'avais pas vu Soulié depuis plusieurs jours, je résolus d'aller passer une partie de la soirée avec lui à la gare.

À neuf heures – après avoir prévenu ma mère que je rentrerais probablement très tard –, je sucrais une tasse de thé, près d'un bon feu (le bois ne manquait pas à la scierie mécanique) et je discutais avec Soulié sur les changements que les représentations qui venaient d'avoir lieu devaient l'engager à faire à sa *Juliette*.

Tout à coup, je me rappelle ce bas-relief représentant la mort de Monaldeschi, et, n'osant demander des détails à Soulié, de peur qu'il ne me raille sur mon ignorance, je lui demande s'il a une *Biographie universelle*.

Il en avait une.

Je lis les deux articles *Monaldeschi* et *Christine*.

Puis, après une rêverie de quelques instants, au fond de laquelle il me sembla voir s'agiter de sombres personnages et reluire des épées :

— Sais-tu, dis-je à Soulié, comme s'il avait pu suivre ma pensée, qu'il y a un terrible drame là-dedans ?

— Dans quoi ?

— Dans l'assassinat de Monaldeschi par Christine.

— Je crois bien !

— Veux-tu le faire ensemble ?

— Non, me répondit sèchement Soulié ; je ne veux plus tra-

vailler avec personne.

— Et pourquoi ?

— Parce que David m'a promis, à la première œuvre importante que je ferais seul, de me faire avoir la croix par M. Portalis.

Je regardai Soulié tout étonné. Il avait dans le caractère de ces brutalités-là, dont lui-même ne se rendait pas compte.

— Puis, continua-t-il, je compte moi-même faire une tragédie sur ce sujet là.

— Ah ! dis-je en reposant les volumes.

— Ce qui ne t'empêche pas de faire ton drame, bien entendu, si tu y tiens toujours.

— Sur le même sujet que toi ?

— Il y a deux théâtres à Paris : il y a dix manières d'envisager un sujet.

— Mais lequel de nous deux lira au Théâtre-Français ?

— Celui qui aura le plus tôt fini.

— Cela ne te contrariera point ?

— Que diable veux-tu que cela me fasse ?

— Tu n'es pas aimable, ce soir.

— C'est que je ne suis pas content.

— Qu'as-tu ?

— J'ai que, si j'avais vu les acteurs anglais avant de faire ma *Juliette*, je l'aurais faite autrement, ou je ne l'aurais pas faite du tout.

— Veux-tu m'en croire ?

— En quoi ?

— Un vrai conseil d'ami... Laisse là ta *Juliette*, comme j'ai laissé mon *Fiesque*, et rêve à autre chose.

— Bah ! puisque c'est fait !

Je vis que c'était une chose arrêtée dans l'esprit de Soulié, et je n'insistai point davantage.

Puis, comme je n'étais pas assez riche pour acheter la *Biographie universelle*, je demandai à Soulié la permission de copier les deux articles ; ce qu'il m'accorda.

Il était évident que ma concurrence ne lui inspirait pas un grand effroi.

À minuit, nous nous séparâmes ; je m'en allai suivant le boulevard, et rêvant déjà à ma future *Christine*.

La nuit était obscure, le temps pluvieux, le boulevard à peu près désert.

En arrivant à la porte Saint-Denis, au moment où j'allais quitter le boulevard pour rentrer dans la rue, j'entendis des cris à trente pas en avant de moi ; puis, au milieu de l'obscurité, j'aperçus comme un groupe se mouvant violemment sur le boulevard.

Je courus vers l'endroit d'où partaient ces cris.

Deux individus attaquaient un homme et une femme. L'homme attaqué essayait de se défendre avec une canne ; la femme attaquée était renversée, et le voleur tentait de lui arracher une chaîne qu'elle avait au cou.

Je sautai sur le voleur, et, en un instant, il fut renversé à son tour, et mis sous mon genou.

Ce que voyant le second voleur, il abandonna l'homme et se sauva.

Il paraît que, sans y faire attention, je serrais le cou du mien outre mesure, car, tout à coup, à mon grand étonnement, il fit entendre le cri « À la garde ! »

Ce cri, joint à ceux qu'avaient déjà poussés l'homme et la femme attaqués, fit venir quelques soldats du poste Bonne-Nouvelle.

Je n'avais pas lâché mon voleur ; la garde le tira de mes mains.

Alors seulement, je pus répondre aux remerciements de ceux que j'avais délivrés.

La voix de la femme me frappa étrangement.

Cette femme, c'était Adèle Dalvin, que je n'avais pas revue depuis mon départ de Villers-Cotterêts.

L'homme, c'était son mari.

Il y avait une représentation extraordinaire à la Porte-Saint-

Martin. Dans cette représentation, on avait joué *La Noce et l'Enterrement*. Ils savaient que j'étais pour quelque chose dans le chef-d'œuvre, et ils avaient voulu le voir.

Le spectacle avait fini tard, comme aux jours de représentation extraordinaire. Adèle avait eu faim. En sortant, ils avaient soupé au café du théâtre ; le souper les avait attardés, et, au moment où ils atteignaient la hauteur de la pharmacie Charlard, ils avaient été attaqués par les deux bandits dont je les avais débarrassés, et dont l'un venait d'être appréhendé par les défenseurs de la patrie.

Malheureusement, les défenseurs de la patrie n'étaient pas aussi intelligents que braves. Ils ne surent pas distinguer les voleurs des volés, les bandits des honnêtes gens, et nous conduisirent tous au corps de garde, en nous annonçant que nous resterions là jusqu'au lendemain matin. Au jour, on enverrait chercher le commissaire de police, qui séparerait le bon grain de l'ivraie.

Nous voulûmes nous expliquer. Nous demandâmes que l'on fît un examen sérieux de nos personnes, de nos mines, de nos figures, qu'on les comparât à celles de l'homme que j'avais arrêté, et qu'on n'attendît point au lendemain pour nous rendre la justice qui nous était due. Mais, à cela, les défenseurs de la patrie répondirent imperturbablement que, *la nuit, tout chat était gris* ; que, par conséquent, on pouvait se tromper, tandis que, le lendemain, *il ferait jour*.

La décision n'était ni logique ni éloquente, mais nous n'étions pas les plus forts. On nous fit entrer, voleurs et volés, dans cette partie du corps de garde qu'on appelle le *violon*, et force nous fut d'attendre le bon plaisir de M. le chef du poste.

Chacun de nous s'accota, ainsi qu'on fait dans une voiture, et essaya de dormir.

Comme Adèle et son mari avaient pris pour eux deux un coin du lit de camp, il m'en resta un.

Je regardai longtemps avec tristesse cette femme, premier sou-

venir de ma vie, qui s'endormait peu à peu sur l'épaule d'un autre, qui tutoyait cet autre, et qui paraissait parfaitement heureuse.

Elle avait deux enfants : la mère avait consolé l'amante.

Eux dormirent. Le voleur et moi, nous ne dormîmes point.

Bientôt mes yeux se détachèrent d'Adèle et de son mari. Puis ma pensée revint sur ses pas, et reprit mon rêve où je l'avais abandonné. Je vis, avec les yeux du souvenir, le bas-relief de mademoiselle de Fauveau incrusté dans la muraille, et, dans ce corps de garde du boulevard Bonne-Nouvelle, à côté de cette femme et de son mari, en face de ce voleur que les prochaines assises devaient condamner à trois ans de prison, mon imagination créa les premières scènes de *Christine*.

À huit heures du matin, le commissaire entra.

Il reçut nos dépositions, puis nos adresses, et nous mit en liberté.

Quant à notre voleur, il fut immédiatement expédié à la préfecture de police.

Je rentrai à la maison, et trouvai ma pauvre mère tout éperdue.

Elle avait fait comme moi : elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit.

Je revis une ou deux fois Adèle pendant son séjour à Paris ; mais, dès cette époque, j'avais donné mon imagination, sinon mon cœur, à une maîtresse qui devait faire grand tort à mes maîtresses passées et à venir.

Cette maîtresse ou plutôt ce maître, c'était l'Art.

Chapitre CX

LES JALONS DE L'AVENIR. — LES COMPLIMENTS AU DUC DE BORDEAUX. — VATES. — BROCHURE ORLÉANISTE DE CAUCHOIS-LEMAIRE. — LE LAC D'ENGHIEN. — L'ARA DU COLONEL BRO. — LE DOCTEUR FERRUS. — MORRISSEL. — UN CONVOI DE PREMIÈRE CLASSE. — LA CHASSE EN PLAIN-CHANT. — UNE AUTOPSIE. — COMMENT S'EXPLIQUE LA MORT DE L'ARA.

C'est un grand enseignement pour tout esprit philosophique que de revoir un à un les jours de ce passé qui, dans un temps, avait été l'avenir. On s'aperçoit comment les choses révolues se préparaient peu à peu ; on reconnaît les jalons que place, pour qu'il n'y ait rien d'abrupt et d'inattendu dans les événements à accomplir, cette grande puissance que l'on prend dans le présent pour le hasard, et qui, lorsqu'on l'interroge dans le passé, devient la Providence.

Ainsi, Charles X, le dernier représentant de l'aristocratie expirante, devait tomber ; ainsi, Louis-Philippe, le représentant de la bourgeoisie à son apogée, devait monter sur le trône, et, dès 1827 et 1828, tout s'accomplissait pour qu'en 1830, les esprits fussent préparés à cette grande catastrophe.

Et, personne, cependant, ne voyait clair dans cet avenir si prochain.

Toutes les espérances du pays semblaient se concentrer sur « l'enfant du miracle », comme on appelait le duc de Bordeaux, et, le 1^{er} janvier, M. de Barbé-Marbois, premier président de la Cour des comptes, lui adressait ce charmant petit discours, tout en harmonie avec l'âge et l'intelligence du jeune prince :

Monseigneur, vous recevez aujourd'hui les présents d'usage : le nôtre sera une petite histoire.

Un jour, le prince dont vous portez le nom, jeune alors comme vous, revint, après une absence, à la cour de Navarre. Il était encore à cheval, lorsqu'il se vit entouré des enfants du pays, et, joyeux de le revoir, ils

répétaient tous : *Caye nostre Henry* ! ce qui voulait dire : « Voilà notre Henri ! » comme si le jeune prince leur eût appartenu. La reine Jeanne, sa mère – une excellente princesse –, qui avait tout vu et tout entendu d'un balcon du palais, bien contente de la réception qu'on faisait au jeune prince, lui dit :

— Ces enfants-là, mon fils, viennent de te donner une leçon, et c'est la plus douce que tu puisses jamais recevoir : en t'appelant *nostre Henry*, ils t'ont appris que les princes appartiennent à la patrie autant au moins qu'à leur propre famille.

Le prince se souvint de la leçon. C'est pour cela que, depuis plus de deux siècles, les Français continuent à l'appeler « notre Henri » et l'appelleront toujours ainsi.

M. le duc de Bordeaux, après avoir écouté attentivement, avait répondu :

— Je ne l'oublierai pas.

Déjà, l'année précédente, il lui avait été dit :

— Et vous, monseigneur, vous qui êtes encore si jeune, et sur la tête duquel repose le bonheur futur de la France, souvenez-vous toujours que ce beau royaume demande aussi un bon roi, un roi qui aime la vérité, qui veuille qu'on la lui dise ; un roi qui n'aime pas la flatterie, et qui éloigne de sa personne les hommes qui trompent. Vous souviendrez-vous, monseigneur, que ces conseils vous ont été donnés par un vieillard qui avait la tête couverte de cheveux blancs ?

M. le duc de Bordeaux avait répondu *oui*.

— Votre *oui*, monseigneur, avait alors continué le premier président, va être consigné dans nos registres, et vous l'y trouverez à votre majorité.

Hélas ! tous ces conseils devaient être perdus. Le vieillard à cheveux blancs, qui avait tout vu dans le passé, n'avait rien vu dans l'avenir. Quand Dieu envoie ces sortes d'illuminations, c'est aux poètes.

C'était un poète, celui qui vous disait, monseigneur :

Salut, petit cousin germain !
D'un lieu d'exil, j'ose t'écrire.
La fortune te tend la main ;
Ta naissance la fait sourire.
Mon premier jour aussi fut beau,
Point de Français qui n'en convienne :
Les rois m'adoraient au berceau...
Et, cependant, je suis à Vienne !

C'était un poète, celui qui vous disait :

Ô rois, veillez, veillez ! tâchez d'avoir régné.
Ne nous reprenez pas ce qu'on avait gagné ;
Ne faites point, des coups d'une bride rebelle,
Cabrer la liberté, qui vous porte avec elle ;
Soyez de votre temps, écoutez ce qu'on dit,
Et tâchez d'être grands, car le peuple grandit !
Écoutez, écoutez ! à l'horizon immense,
Ce bruit qui parfois tombe et soudain recommence,
Ce murmure confus, ce sourd frémissement
Qui roule et qui s'accroît de moment en moment !
C'est le peuple qui vient ! c'est la haute marée
Qui monte, incessamment par son astre attirée !
Chaque siècle, à son tour, qu'il soit d'or ou de fer,
Dévoré comme un cap sur qui monte la mer,
Avec ses lois, ses mœurs, les monuments qu'il fonde,
Vains obstacles qui font à peine écumer l'onde,
Avec tout ce qu'on vit et qu'on ne verra plus,
Disparaît sous ce flot qui n'a pas de reflux !
Le sol toujours s'en va, le flot toujours s'élève ;
Malheur à qui, le soir, s'attarde sur la grève,
Et ne demande pas au pêcheur qui s'enfuit
D'où vient qu'à l'horizon l'on entend ce grand bruit !
Rois, hâtez-vous ! rentrez dans le siècle où nous sommes ;
Quittez l'ancien rivage ! – À cette mer des hommes
Faites place, ou voyez si vous voulez périr
Sur le siècle passé, que son flot doit couvrir !

C'étaient encore des poètes, ceux-là qui écrivaient ces vers :

Mais bientôt, aux regards de ce nouveau ministre,
La nuit vint révéler un avenir sinistre ;
Des signes éclatants, au fond des cieux écrits,
De ces partis vainqueurs glacèrent les esprits ;
Et la France espéra ! – L’immortelle déesse
Qui prête son épée aux martyrs de la Grèce,
Sur le fronton aigu du sénat plébéien,
Parut, en agitant son bonnet phrygien !
Panthéon, la croix d’or s’éclipsa de ton dôme !
Sous les marbres sacrés de la place Vendôme,
La terre tressaillit, et l’oiseau souverain
S’agita radieux sur sa base d’airain !...

Il est vrai, comme nous l’avons dit, que le gouvernement aidait merveilleusement à éperonner l’esprit public. Les procès de presse se succédaient sans interruption, et c’est toujours cette liberté-là qui éclate, quoi qu’on fasse, et qui, en éclatant, tue ceux qui la compriment. On ne renverse pas les monarchies ; elles se minent et s’ébranlent elles-mêmes, puis, à un jour donné, le peuple, les voyant chanceler, les pousse avec de grands cris, et elles tombent !

Le Spectateur religieux, traîné de tribunaux en tribunaux, était renvoyé devant la cour d’Orléans.

M. de Senancour, condamné, en police correctionnelle – pour son résumé des *Traditions morales et religieuses* –, à neuf mois de prison et à cinq cents francs d’amende, était acquitté en appel.

Enfin, Cauchois-Lemaire était condamné à quinze mois d’emprisonnement et à deux mille francs d’amende, comme ayant provoqué au changement du gouvernement et de l’ordre de succession au trône, dans sa *Lettre à Son Altesse royale M. le duc d’Orléans, sur la crise actuelle*.

Cette lettre contenait les passages suivants, qui étaient les passages incriminés.

L’auteur exposait au prince la situation de la France, et il ajoutait :

— Mais, me direz-vous peut-être, que puis-je ? Pair du royaume, je subis, la France le sait, un ostracisme qui m'interdit toute participation aux affaires publiques.

Voilà justement, monseigneur, le point en litige. Celui qu'on suspend de ses privilèges est-il pour cela suspendu du droit commun ? La patrie est-elle circonscrite dans la chambre haute ? L'inaction parlementaire condamne-t-elle tout homme à la léthargie politique ? Et, dès qu'on n'est plus seigneurie, n'est-on plus rien ?

— Questions téméraires, s'écrieront quelques-uns ; inconvenantes ou tout au moins oiseuses, diront quelques autres.

Questions naturelles et utiles sous un régime constitutionnel, leur répondrai-je.

Après ce paragraphe, page 56, venait celui-ci :

Et, pour ne pas perdre ses habitudes de conseiller, celui qui écrit cette lettre vous engage à échanger vos armoiries ducales contre la couronne civique. — Allons, prince, un peu de courage. Il reste, dans notre monarchie, une belle place à prendre, la place qu'occuperait la Fayette dans une république, celle du premier citoyen de France. Votre principauté n'est qu'un chétif canonicat auprès de cette royauté morale ! »

Puis, à la page suivante :

Le peuple français est un grand enfant qui ne demande pas mieux que d'avoir son tuteur. Soyez-le, pour qu'il ne tombe pas en de méchantes mains...

Puis, page 61 :

Rien ne résiste au patriotisme généreux qui a une grande illustration nobiliaire, une place éminente, une immense fortune — triple condition que réunit Votre Altesse. Avec cela, elle n'a qu'à se baisser pour prendre le joyau qui est là, par terre, que plusieurs se disputent, et qu'aucun ne peut ramasser, faute d'avoir ce que vous avez par la grâce de Dieu.

Puis, page 62 :

Là, un prince qui verrait l'État en péril, ne se résignerait pas à se croiser les bras, afin que le char, si mal conduit, ne verse pas. Nous avons fait, de notre côté, tous nos efforts ; essayez du vôtre, et saisissons

la roue sur le penchant du précipice.

Enfin, page 68 :

Tandis que nous déclinons, disait l'auteur de la lettre, le duc de Bordeaux, le duc de Chartres, et même le duc de Reichstadt grandissent...

Des trois princes que venait de nommer Cauchois-Lemaire, qui grandissaient à cette époque, un seul survit.

Le duc de Reichstadt a disparu, en 1832, comme une ombre s'évanouit après le corps qui la produisait.

Le duc de Chartres a été retranché violemment de la société, en 1842, comme un obstacle matériel, par sa popularité, à ce qui devait s'accomplir en 1848.

Enfin, le duc de Bordeaux, que Béranger saluait au nom de son petit cousin germain le duc de Reichstadt, devait, deux ans avant la mort de celui-ci, aller le rejoindre dans l'exil.

Triste mais éloquent spectacle pour le peuple, que celui de tous ces enfants nés avec des couronnes sur la tête ou sous la main, et qui se cramponnent en pleurant aux chambranles des portes, lorsque le vent des révolutions les arrache, les uns après les autres, de cette hôtellerie royale qu'on appelle le palais des Tuileries !

Peu à peu, j'avais fait connaissance avec tous les hommes d'opposition qui reprenaient, en sapant la monarchie au commencement du XIX^e siècle, l'œuvre incomplète de la fin du XVIII^e.

J'avais connu Carrel chez M. de Leuven, où il venait souvent, travaillant au *Courrier*, dont M. de Leuven était un des principaux rédacteurs.

J'avais vu Manuel, Benjamin Constant et Béranger chez le colonel Bro ; mais Béranger fut le seul des trois avec lequel j'eus le temps de me lier intimement et qui eut le temps de me juger : les deux autres devaient mourir, l'un avant que je fusse connu, l'autre quand je l'étais à peine.

Bro m'aimait beaucoup. – J'ai déjà raconté comment, grâce à lui, j'avais vu Géricault à son lit de mort. – Il avait un fils, char-

mant enfant alors, qu'on appelait Olivier, et qui est devenu un des plus braves officiers de notre armée nouvelle, comme son père avait été un des plus braves officiers de notre grande armée.

C'est à lui que le général Lamoricière a si miraculeusement sauvé la vie, quand le yatagan d'un Bédouin était déjà levé sur sa gorge.

Je ne l'ai pas revu depuis 1829, et je vais raconter une histoire qui lui rappellera un souvenir d'enfance, partout où il sera.

Le colonel Bro nous procurait, à Adolphe et à moi, tous les plaisirs qu'il était en son pouvoir de nous procurer ; et, entre autres, celui de la chasse.

À cette époque, il possédait, je ne sais à quel titre, le lac d'Enghien.

Le lac d'Enghien n'était pas, en 1827 et 1828, un joli petit lac peigné, frisé, racé, comme il est aujourd'hui ; il n'avait pas, sur ses bords, un jardin public plein de roses, de dahlias et de jasmins ; il n'avait pas, sur toute sa circonférence, des châteaux gothiques, des villas italiennes et des chalets suisses ; il n'avait pas, enfin, sur sa surface, des centaines de cygnes venant demander l'aumône d'un échaudé aux voyageurs qui, dans des bateaux à trois francs cinquante centimes l'heure, sillonnent maintenant la surface de son eau, filtrée comme l'eau d'un bassin, polie comme la glace d'un miroir.

Non, le lac d'Enghien était, à cette époque, un lac tout simplement, un vrai lac, un peu boueux pour un lac, pas assez pour un étang. Il était couvert de joncs, de nymphéas, au milieu desquels jouaient les plongeurs, caquetaient les poules d'eau, et barbotaient les canards sauvages, le tout, en suffisante quantité pour donner récréation à une vingtaine de chasseurs.

Le colonel Bro avait donc résolu une chasse, et, à la requête d'Adolphe et à la mienne, il avait fixé le jour de cette chasse à un dimanche, afin que, libres de notre bureau, Adolphe et moi pussons y assister.

Le rendez-vous était, à sept heures, chez le colonel Bro. On

partait de la rue des Martyrs dans trois voitures ; à neuf heures, on était à Enghien. Un déjeuner, digne d'un thane saxon, y attendait les convives. À dix heures, on se mettait en chasse ; à cinq heures, on retrouvait la table servie, et, à onze heures du soir, chacun était rentré chez soi.

Toujours prêt avant les autres, quand il s'agissait de chasse, j'étais chez le colonel Bro à six heures et demie du matin. On m'introduisit dans un petit boudoir, où je me trouvai en tête à tête avec un énorme ara bleu et rouge.

L'ara était sur son bâton ; je m'assis sur un canapé.

J'ai toujours eu le plus grand respect pour les hommes à grand nez et les animaux à gros bec ; non pas que je trouve cela joli, mais parce que je crois que la nature a ses raisons quand elle produit une monstruosité.

À ce titre, l'ara du colonel Bro avait droit à toutes mes civilités.

Je lui adressai donc quelques mots de politesse, et j'allai m'asseoir, comme je l'ai dit, sur le canapé en face de son perchoir.

Le perroquet me regarda un instant avec cet air mélancolique particulier aux perroquets ; puis, avec cette précaution qui ne les abandonne jamais, s'aidant du bec et des pattes, il descendit lentement et un à un les bâtons de son perchoir ; puis, enfin, le tronc du perchoir lui-même, jusqu'à ce qu'il eût mis patte à terre.

Alors, il s'approcha de moi en se dandinant, s'arrêtant, regardant de côté, et jetant un cri à chaque pas qu'il faisait ; puis, arrivé à la pointe de mon soulier, il se mit en devoir d'escalader ma jambe.

Touché de cette marque de confiance de sa part, je lui tendis la main pour lui épargner la peine de l'ascension ; mais, soit qu'il se trompât sur mes intentions tout amicales, soit qu'il cachât une agression préméditée sous ses dehors bienveillants, à peine vit-il ma main à sa portée, qu'il me saisit l'index, et me fit, au-dessus de la première phalange, une double blessure qui ne s'arrêta qu'à

l'os.

La douleur fut d'autant plus violente qu'elle était inattendue. Je jetai un cri, et, par un mouvement convulsif, ma jambe se raidissant avec l'élasticité d'un ressort d'acier, j'atteignis du bout de mon soulier de chasse le perroquet au milieu de la poitrine, et l'envoyai s'aplatir contre la muraille.

Il retomba à terre, et resta sans mouvement.

Cet évanouissement était-il causé par le coup de pied ou par le contrecoup ? venait-il de l'impulsion de mon soulier ou de la répulsion de la muraille ? Voilà ce que je ne sus jamais, et ce que je ne me donnai pas la peine de vérifier, entendant des pas dans la chambre voisine.

Je sautai sur l'ara, toujours sans mouvement, je levai la housse du canapé, je le poussai du pied dans la profondeur ténébreuse du meuble, je laissai retomber la housse, et je m'assis, comme si rien d'extraordinaire ne venait de se passer.

Puis je bandai mon index avec mon mouchoir.

Le colonel Bro entra.

Nous échangeâmes nos compliments, et, comme je tenais ma main dans ma poche, on ne s'aperçut de rien.

Chacun arriva, et l'on partit sans que l'ara, enseveli sous son canapé, eût donné, par un cri ou par un mouvement, signe d'existence.

En arrivant à Enghien, un de nos chasseurs m'apparut la main emmaillottée comme la mienne ; cette parité de malheur ouvrit entre nous un courant sympathique. Je lui demandai la cause de son accident. Une porte poussée par le vent s'était violemment refermée, il avait eu la main prise entre le chambranle et la porte, et les doigts entaillés.

Quant à moi, je me contentai de lui dire que je m'étais coupé avec la pierre de mon fusil ; – à cette époque, je chassais encore avec un fusil à pierre.

Le chasseur estropié de la même main que moi, c'était le célèbre docteur Ferrus. Lorsqu'il entendit prononcer mon nom, il me

demanda si j'étais le fils du général Alexandre Dumas, et, sur ma réponse affirmative, il me raconta cette histoire des quatre fusils de munition enlevés avec les quatre doigts, que j'ai racontée d'après lui, et qu'on a lue au commencement de ces mémoires.

Nous avions avec nous encore, et au nombre de nos chasseurs, un ami de Telleville Arnault, un homme qui était bien certainement une des créatures les plus braves, les plus spirituelles et les plus originales qui eussent jamais existé. On l'appelait le colonel Morrisel ; il portait des lunettes, et ne ressemblait à rien moins qu'à un colonel.

Il venait, juste à l'époque où nous sommes arrivés, d'avoir un duel manqué qui avait fait plus de bruit qu'un duel réussi.

Dans ce temps-là, il existait, rue Laffitte, un café où se réunissaient les jeunes gens à la mode.

Il avait nom le café *Français*.

Le principal garçon, fort joueur de billard, nommé Changeur, faisait un soir la partie avec un tout petit jeune homme qui trouvait commode de prendre leçon à trois francs la partie liée, lorsque M. le baron de B***, accompagné de l'un de ses amis, entra dans l'établissement. M. le baron de B***, un peu chicaneur par nature, et connu, du reste, par deux ou trois duels heureux ou malheureux – selon que, doué de plus ou de moins de philanthropie, le lecteur pensera qu'il est heureux ou malheureux de blesser ou de tuer son prochain –, M. le baron de B*** s'approcha du billard, et, sans même s'adresser au jeune homme :

— Changeur, dit-il, fais-nous servir le café, et cède-nous la place.

— Pardon, monsieur le baron, dit Changeur étonné et montrant le jeune homme, c'est que je suis en partie.

— Eh bien, tu quitteras ta partie, voilà tout !

— Monsieur, dit timidement et poliment le jeune homme, nous n'avons plus que quelques points à faire ; dans dix minutes, le billard sera à vous.

— Ce n'est pas dans dix minutes, c'est tout de suite que je le

demande... Allons, allons, Changeur, donne-moi ta queue, mon garçon.

Morrisel, déjà vieux, grisonnant, maigre, malingre, de pauvre et chétive apparence, prenait sa tasse de café dans un coin.

— Changeur, dit-il sans se lever, et d'une voix flûtée qui contrastait étrangement avec les paroles qu'elle prononçait ; Changeur, mon ami, je te défends de céder le billard.

— Cependant, monsieur, répond Changeur fort embarrassé, puisque M. le baron de B*** veut que je lui donne ma queue.

— Si tu donnes ta queue à M. le baron, Changeur, je la reprends des mains de M. le baron, et je te la casse sur la tête !

M. le baron de B*** vit bien que Changeur n'était que le fil électrique.

Il avait, en effet, reçu le coup ; il se retourna vers celui qui le portait.

— Mais il me semble, monsieur, dit-il, que vous avez envie d'avoir une querelle avec moi ?

— Je suis charmé, monsieur, que vous ayez la vue si juste !

— Et à quel propos me cherchez-vous cette querelle ?

— Mais parce que vous abusez de votre force envers ce jeune homme, et que tout abus d'une force quelconque me semble odieux.

— Savez-vous qui je suis, monsieur ? dit le baron de B*** en s'avançant d'un air menaçant vers Morrisel.

— Oui, monsieur, répondit celui-ci en relevant tranquillement ses lunettes ; vous êtes M. le baron de B*** ; vous avez tué M. un tel en duel, et blessé M. un tel ; je sais cela.

— Et vous vous opposez toujours à ce que l'on me cède le billard ?

— Je m'y oppose plus que jamais !

— Soit, monsieur ; mais vous comprenez que je me regarde comme insulté par vous ?

— Je ne m'y oppose pas, monsieur.

— En conséquence, demain, à six heures du matin, nous nous

retrouverons, s'il vous plaît, au bois de Vincennes ou au bois de Boulogne.

— Monsieur, j'ai vingt-cinq ans de plus que vous, ce qui fait que j'aime à dormir ; d'ailleurs, je suis joueur : en général, je joue toutes les nuits, ce qui fait que je ne me couche pas avant cinq heures, et ne me lève guère avant midi. Puis, après m'être levé, je fais ma toilette ; c'est une habitude prise depuis trop longtemps pour que j'y renonce. Ma toilette faite, mon domestique me sert à déjeuner. Après mon déjeuner, je viens ici prendre mon café, comme vous voyez ; je suis très méthodique. Tout cela me conduit à deux heures. Donc, demain, si cela vous convient, à deux heures et demie, mais à deux heures et demie seulement, je serai à votre disposition.

— À deux heures et demie, soit, monsieur ; voici ma carte.

Morrisel l'examine avec attention, fait un salut approbatif, la met dans sa poche, tire deux cartes à son adresse, en présente une à M. le baron de B***, et enveloppe l'autre dans un billet de cinq cents francs.

Puis, appelant, tandis que le baron de B*** le regarde faire :

— Changeur, dit-il, voici un billet de cinq cents francs.

— Est-ce que monsieur règle son compte ? demande Changeur.

— Non pas, mon ami.

— Que dois-je faire, alors, du billet de cinq cents francs ?

— Prends, d'abord, la mesure de monsieur.

Changeur regarde tout ébahi le baron de B***.

— Oui, dit Morrisel, et, quand tu auras pris sa mesure, tu t'en iras aux pompes funèbres.

— Aux pompes funèbres ?...

— Oui, Changeur, et tu y commanderas, en mon nom – au nom du colonel Morrisel, tu entends bien ? – un convoi de première classe pour M. le baron de B***. Tu entends, de première classe ! – je sais que c'est davantage ; mais les cinq cents francs ne sont qu'un acompte ; – ce qu'il y a de mieux en con-

vois, tu comprends, Changeur ?

M. le baron de B*** voulut prendre la chose en riant.

— Monsieur, dit-il, il me semble que vous auriez bien pu laisser à ma famille le soin de ces détails.

— Non pas, monsieur le baron ; votre famille est ruinée, à ce que l'on dit. Elle pourrait bien faire mesquinement les choses. M. le baron de B***, enterré avec un corbillard de seconde, ou un drap de troisième classe, fi ! J'ai tué vingt-deux hommes en duel dans ma vie, monsieur le baron, et j'ai toujours fait les frais de leur enterrement. Rapportez-vous en à moi, vous serez enterré noblement. Je veux qu'en voyant passer votre convoi, ceux qui ne vous connaissaient pas, disent : « Oh ! oh ! qu'est-ce que ce magnifique enterrement ? » Alors, comme il passera sur le boulevard, Changeur répondra : « C'est celui de M. le baron de B***, le fameux duelliste, vous savez. Il avait cherché brutalement querelle à un jeune homme qui ne pouvait se défendre ; le colonel Morrisel était là ; il a pris fait et cause pour le jeune homme, et a tué, ma foi, le baron de B*** du premier coup ! » Ce sera d'un bon exemple pour les impertinents et les duellistes... Au revoir, monsieur le baron de B***, à demain ; vous savez mon adresse, envoyez moi vos témoins, vous avez le choix des armes.

Puis, se retournant vers le garçon :

— Et toi, Changeur, mon ami, tu entends, de première classe ! tout ce qu'il y a de mieux ! il n'y a rien de trop beau pour M. le baron de B*** !

Et il abaissa ses lunettes, prit son parapluie, et sortit.

La querelle avait fait grand bruit. Le lendemain, dès midi, le café *Français* était encombré de curieux qui désiraient savoir ce qui s'était passé, surtout ce qui se passerait.

À une heure, Morrisel arriva comme d'habitude, ses lunettes sur le nez, son parapluie à la main.

Tout le monde s'ouvrit devant lui.

Morrisel salua avec sa courtoisie ordinaire, alla prendre sa place accoutumée, et appela Changeur.

Celui-ci accourut.

— Changeur, dit-il, mon café.

Changeur s'empressa de servir Morrisel.

Morrisel faisait flegmatiquement fondre son sucre jusqu'au dernier atome, lorsque M. le baron de B*** entra au café.

Il s'avança vers Morrisel, qui releva ses lunettes et répondit, le sourire sur les lèvres, au salut de son adversaire.

— Monsieur le comte, dit le baron, lorsque je vous provoquai hier, je n'étais point à jeun ; aujourd'hui, je vous fais mes excuses, veuillez les accepter. J'ai fait mes preuves, et je puis vous parler ainsi, sans que mes paroles nuisent à ma réputation.

— Cela vous regarde, monsieur le baron, dit Morrisel.

Puis, se retournant vers Changeur :

— Changeur, allez dire aux pompes funèbres que l'enterrement de M. le baron est remis indéfiniment.

— C'est inutile, dit Changeur, j'avais cru pouvoir me permettre d'attendre. Voici le billet, colonel.

— Alors, mon ami, demandez mon compte au maître de l'établissement.

Changeur s'approcha du comptoir, et revint avec une note détaillée.

— Ah ! dit Morrisel en abaissant ses lunettes, neuf cents francs ! Tenez, Changeur, voici un autre billet de cinq cents francs, la différence est pour le garçon.

Puis, ayant achevé son café avec son flegme habituel, il abaissa ses lunettes, prit son parapluie, et sortit au milieu des applaudissements des consommateurs et des curieux.

Autant que je puis me le rappeler, Godefroy Cavaignac avait fait sur cette anecdote une charmante nouvelle.

Morrisel était joueur comme les cartes, et jouait aussi gros jeu qu'on voulait. Un soir qu'il y avait raout chez madame Regnault de Saint-Jean-d'Angely ou chez madame Davilliers, je ne me rappelle plus bien, nous entendîmes une petite discussion à une table d'écarté sur laquelle il n'y avait pas vingt-cinq louis. Nous

nous approchâmes et demandâmes la cause de cette discussion.

Morrisel tenait les cartes ; il venait de passer sept fois, et il avait gagné six cent mille francs – je mets exprès le chiffre en toutes lettres – à M. Hainguerlot.

M. Hainguerlot prenait les cartes et demandait sa revanche de six cent mille francs en un seul coup.

Morrisel offrait la revanche de cinq cent mille en partie liée, et, tout en courant la chance de garder cent mille francs du célèbre banquier, il se regardait encore – ce qui était incontestable – comme un fort beau joueur ; car, enfin, en se levant de table et en faisant *charlemagne*, il se constituait du coup trente mille livres de rente ; ce qui, pour un colonel en retraite, forme un assez joli denier.

La chose discutée, chacun fit une concession.

M. Hainguerlot se contenta d'un enjeu de cinq cent mille francs.

Morrisel renonça à la partie liée. On nomma deux témoins de chaque côté, comme on eût fait dans un duel.

Morrisel perdit.

Il se leva avec le même flegme que s'il se fût agi d'un demi-napoléon. Il est vrai qu'il gagnait encore cent mille francs.

L'été, Morrisel habitait quelquefois la campagne de madame Hamelin, située au Val, près de Saint-Leu-Taverny. Un jour d'ouverture de chasse, il se hasarda sur les terres de la commune de Frépillon, où, ayant rencontré le garde champêtre, celui-ci le menaça énergiquement d'un procès-verbal en cas de récidive.

Morrisel était invité à dîner pour le dimanche suivant au château de madame Regnault de Saint-Jean-d'Angely, situé de l'autre côté du territoire prohibé.

Le dimanche suivant Morrisel, de peur de passer inaperçu sur le susdit territoire, prend le bedeau, le serpent et les quatre chantres, en fait un immense six de carreau, se place au milieu, et traverse le territoire de Frépillon, chassant avec accompagnement de chant grégorien.

Il arriva chez madame Regnault de Saint-Jean-d'Angely, suivi de tout le village, dont cette manière de chasser, inusitée jusqu'alors, avait vivement excité la curiosité.

Le pauvre Morrisel trépassa à la suite d'une maladie cruelle. Malgré la sonde, malgré la pierre infernale, malgré Civiale, malgré Pasquier, malgré Dupuytren, il en était arrivé à boire très bien, mais à ne pouvoir, une fois absorbée, rendre une seule goutte de la liqueur qu'il avait bue. On prolongea sa vie à force de transpirations.

Enfin, un jour, ne comprenant pas très bien ce que les médecins lui disaient sur sa maladie, il demanda si l'on ne pourrait pas, avant qu'il mourut lui-même, se procurer à un hôpital quelconque un sujet mort de la maladie dont il allait mourir.

Les médecins lui dirent que c'était possible, et se mirent en quête.

Trois ou quatre jours après, ils vinrent lui dire que le sujet était trouvé.

Morrisel l'acheta au prix ordinaire – six francs, je crois –, fit apporter le cadavre près de son lit, le fit coucher sur une table, et pria un des docteurs d'en faire l'autopsie.

L'autopsie faite, Morrisel eut la satisfaction de se rendre exactement compte de la maladie dont il était atteint, et, content désormais, s'apprêta à mourir tranquille, opération qu'il accomplit, il faut le dire, avec un merveilleux courage.

Pour en revenir à l'ara de la rue des Martyrs, quinze jours après, en revenant chez le colonel Bro, pour une chasse pareille à la première, j'eus l'étonnement de le retrouver sur son perchoir.

Cependant, au bout de quelques secondes, son immobilité m'étonna.

Je m'approchai : il était empaillé !

— Tiens ! dis-je au colonel, votre pauvre Jacquot est donc mort ?

— Ah ! oui, c'est vrai me dit le colonel. On m'avait dit une chose singulière, et dont j'avais toujours douté : c'est que cer-

tains animaux se cachaient pour mourir... de là venait qu'on ne retrouvait pas leur cadavre...

— Eh bien ?

— Eh bien, imaginez-vous que le malheureux perroquet, pour mourir, a été se cacher au plus profond du canapé ; on l'a cru perdu d'abord ; on l'a cherché de tous les côtés, et, enfin, on l'a retrouvé là, le lendemain de notre chasse.

— Il mordait ? demandai-je timidement au colonel Bro.

— Lui ? Jamais ! répondit le colonel.

Je fis un mouvement pour montrer au colonel mon doigt, encore mal cicatrisé ; mais je réfléchis qu'il valait mieux laisser le colonel dans l'ignorance des défauts du caractère de son perroquet, et dans la conviction qu'il était mort, comme on dit, de sa belle mort.

Aujourd'hui que les ans ont passé sur cet événement, et qu'il ne reste probablement plus une seule plume du malheureux Jacquot, j'avoue humblement mon crime, et j'en demande pardon à qui de droit.

Chapitre CXI

BARTHÉLEMY ET MÉRY. — M. ELIÇAGARAY. — MÉRY JOUEUR DE DOMINOS ET ANATOMISTE. — *L'ÉPÎTRE À SIDI MAHMOUD*. — LE LIBRAIRE PONTTHIEU. — SOULÉ. — *LA VILLÉLIADE*. — L'IMPRIMEUR BARTHÉLEMY. — MÉRY IMPROVISATEUR. — LES VŒUX DE LA NOUVELLE ANNÉE. — PASTICHE DE *LUCRÈCE*.

Nous avons parlé, au commencement du chapitre précédent, des poètes prophètes ; parlons un peu des poètes soldats.

Au nombre de ceux-là, les plus vaillants, les plus assidus, ceux qui ont fait le plus rude travail comme mineurs, ceux qui ont livré les plus rudes assauts comme combattants, sont bien certainement MM. Barthélemy et Méry.

Marseillais tous deux, ils se connaissaient cependant à peine en 1825. M. Méry n'avait jamais quitté Marseille, et M. Barthélemy, après l'avoir quittée enfant, n'y était presque jamais revenu.

M. Barthélemy, que nous appellerons Barthélemy tout court, si on le veut bien, avait été élevé au collège de Juilly, et y avait reçu une excellente éducation grecque et latine ; il avait fait à Marseille, dans le genre de Mathurin Régnier, une satire qui avait fait beaucoup de bruit, mais sans jamais être imprimée, lorsqu'il publia, à propos du sacre, une *Ode à Charles X*.

Perdu dans le succès qu'obtinent, à cette époque, des rivaux déjà illustres, quand il était encore inconnu, Barthélemy vit son ode passer inaperçue, et, cependant, il y avait dans cette ode quelques strophes remarquables, et entre autres celle-ci, adressée à Camons :

Et toi, chanteur fameux des conquérants de l'Inde,
Fier de ton indigence et des lauriers du Pinde,
Tu nageais sur les flots de l'abîme irrité,
Et du double trépas vainqueur digne d'envie,

D'une main tu savais ta vie,
De l'autre tu savais ton immortalité !

Barthélemy avait hérité un certain patrimoine de son père, et le mangeait tranquillement hôtel du Grand-Balcon, rue Traversière, n° 11.

Méry aussi avait débuté, et, pour son début, à l'âge de dix-huit ans, il avait été condamné à huit mois de prison.

Ce début était une brochure contre M. Éliçagaray.

Quand, après vingt-cinq ans écoulés, on se retourne et qu'on revient sur l'ancien sentier de sa vie, on est tout étonné d'y retrouver des noms d'hommes et de choses complètement oubliés et qui, cependant, à une certaine époque, causèrent dans la société des oscillations éteintes dans tous les souvenirs depuis que l'équilibre s'est rétabli.

M. Éliçagaray était inspecteur de l'Université.

Un jour, il arriva à Marseille, et fit, comme d'habitude, un discours au collège royal.

Dans ce discours, on remarquait cette phrase que nous reproduisons textuellement dans son sens, sinon dans son texte :

Messieurs, il faut avoir deux poids et deux mesures. Quand un élève sera royaliste et religieux, il faut lui tout pardonner ; quand il sera libéral, il faut être envers lui de la plus grande sévérité.

L'emploi de ces *deux poids* et de ces *deux mesures*, qui eut un grand retentissement dans les journaux du temps, révolta Méry : il fit contre M. Éliçagaray une brochure un peu vive, à ce qu'il paraît, et cette brochure, comme nous l'avons dit, valut à son auteur huit mois de prison.

Méry n'avait à Marseille aucune ressource ; il avait le commerce en antipathie, il faisait des vers avec la plus grande facilité, et il jouait aux dames en joueur de première force.

Il ne fallait pas penser au commerce, il ne fallait pas compter sur la poésie : Méry résolut donc d'utiliser le jeu, qui, porté au point où il le possédait, devient un art.

Il partit pour Paris dans l'intention d'y vivre *en jouant aux dames*.

Il y arriva à vingt et un ans, se logea rue des Petits-Augustins, n° 11, chez madame Caldaïron, avec Achille Vaulabelle, l'auteur des *Deux Restaurations*, et commença une existence partagée entre l'étude de la géologie sous Cuvier, et le perfectionnement du jeu de dames, avec les premiers amateurs du café *Manoury*.

Il jouait donc aux dames au café *Manoury*, et étudiait la géologie au Jardin des Plantes.

En jouant à dix sous la partie – jamais davantage –, Méry se fit, pendant un an, un revenu de dix francs par jour.

D'un autre côté, il ne manquait pas une leçon d'anatomie comparée, et Cuvier, qui n'avait pas d'auditeur plus assidu que lui, le tenait en grande amitié, et lui prédisait sa survivance géologique.

Les choses, d'ailleurs, se présentaient à merveille pour l'avenir de notre Marseillais : madame Caldaïron, qui l'adorait, voulait lui faire épouser une jeune marchande de modes très en vogue à cette époque, et dont la maison, l'une des plus accréditées de Paris, rapportait vingt-cinq ou trente mille francs par an. Le mariage était arrêté ; Méry souriait à un avenir de paille de riz, et de rubans bleus et roses, lorsque, par une fraîche soirée de février 1826, la jeune fiancée, forcée de traverser le pont des Arts au bras de Méry, faute d'un fiacre, cherché inutilement quai Voltaire et rue Jacob, fut prise d'un refroidissement, atteinte d'une maladie de poitrine, et mourut en trois jours.

Méry se trouva veuf, sans avoir été marié.

Il se crut condamné à des larmes éternelles. Mais les dames et la géologie ont de puissantes consolations, et, sans avoir oublié la pauvre morte, Méry se trouva, un matin, la tête assez libre pour dire à Barthélemy :

— Mon cher, savez-vous qu'un homme qui ferait dans ce moment-ci de la satire aurait une place superbe à prendre en politique et en poésie ?

— Avez-vous une idée ? demanda Barthélemy.

— Oui, certes.

— Laquelle ?

— Une *Épître à Sidi Mahmoud*.

Vous avez oublié ce que c'était que Sidi Mahmoud, n'est-ce pas ? Eh bien, je vais vous le dire.

C'était un envoyé de notre ami le bey de Tunis – un peu moins notre ami, à cette époque-là, qu'il ne l'est aujourd'hui –, et qui venait féliciter Charles X sur son avènement à la couronne.

Sidi Mahmoud avait été reçu solennellement, le 5 mai, au ministère des affaires étrangères, par M. le baron de Damas, ayant autour de lui des pairs, des députés et des officiers généraux.

Au moment où l'huissier avait annoncé l'ambassadeur, tout le monde s'était levé, excepté M. de Damas, qui, représentant le roi de France, était resté assis et couvert. M. de Damas avait salué l'ambassadeur d'un geste de sa main, et lui avait fait signe de s'asseoir. L'ambassadeur avait, alors, remis ses lettres, et s'était assis. Un interprète arabe avait traduit les lettres.

Paris, qui n'avait pas grand-chose à faire en ce moment-là, était purement et simplement préoccupé de Sidi Mahmoud, de ses trente ans, de sa belle tête brune, de son dolman blanc brodé en soie bleu de ciel et rattaché avec des agrafes d'or, des deux châles qui formaient son turban, et du cachemire qu'il portait sur son épaule.

Méry avait donc parfaitement raison : le cadre était excellent ; Barthélemy le reconnut comme lui et avec lui. Malheureusement, il partait pour Londres.

— Faites votre épître tout seul, dit-il à Méry, et, à mon retour, nous parlerons satire.

Barthélemy partit pour Londres, et Méry composa son épître.

L'épître composée, le travail le plus difficile n'était pas accompli : il s'agissait, maintenant, de la faire imprimer.

Méry porta son épître à Ponthieu, qui se récria : personne ne

lisait plus de vers ! Méry eut beau répondre par les vingt éditions de Casimir Delavigne, par les quinze éditions de Béranger, par les douze éditions de Lamartine, par les dix éditions de Victor Hugo ; à chaque nom que prononçait Méry, Ponthieu, disait : « Oh ! M. Casimir Delavigne, c'est autre chose ! — Oh ! M. Béranger, c'est autre chose ! — Oh ! M. Victor Hugo, c'est autre chose ! — Oh ! M. Lamartine, c'est autre chose ! » Ce qui veut dire, en langue d'imprimeur : « Mon cher monsieur, tous les gens dont vous me parlez là ont un nom et du talent, et vous n'avez ni l'un ni l'autre. »

Méry, battu, repoussé, chassé, fit retraite, son épître à la main. On lui avait parlé d'un autre imprimeur nommé Béraud. Malheureusement, cet imprimeur-là avait une opinion, il était gouvernemental.

Méry résolut de lui présenter son ode comme une pièce de poésie en l'honneur de M. de Villèle.

L'intelligence de l'imprimeur ferait le reste.

Méry ne se trompait pas. L'imprimeur lut *L'Épître à Sidi Mahmoud*, en fut très content, et offrit de l'imprimer, à la condition qu'on le rembourserait sur les premiers exemplaires vendus. On tira l'œuvre à deux mille. Les deux mille exemplaires disparurent en moins de huit jours.

Sur ces entrefaites, Barthélemy revint de Londres.

À son arrivée à Paris, il apprit le succès de l'épître, et, saisissant la balle au bond avant qu'elle fût morte, il fit une autre épître intitulée : *Adieux à Sidi Mahmoud*, qui eut presque autant de succès que la première.

Dans l'intimité de Méry et de Barthélemy vivait, à cette époque, un des rédacteurs principaux du journal *Le Nain jaune* ; ce rédacteur se nommait Soulé. Il venait d'être condamné à deux mois de prison, pour un article de Santo-Domingo ; il ne voulait pas faire ses deux mois de prison. Il avait, par hasard, avec Barthélemy une ressemblance physique qui permettait qu'il se servît de son passeport. Barthélemy le lui prêta. Soulé partit pour

Londres, de Londres passa aux États-Unis, et est aujourd'hui le premier avocat de la Nouvelle-Orléans, où il gagne cent mille francs par an.

Pendant ce temps, Méry faisait seul son *Épître à M. de Villèle*.

Ces publications toutes chaudes d'opposition, de raillerie et d'esprit du moment, avaient le plus grand succès. Deux poètes de plus venaient de s'inscrire au catalogue des poètes.

Ils résolurent, alors, suivant la même route, de lier leurs deux plumes, et ils publièrent sous leur double nom *La Villéliade*, qui eut quinze éditions.

Seulement, *La Villéliade* faite, restait, comme pour *L'Épître à Sidi Mahmoud*, la grande question de savoir quel libraire oserait l'éditer.

Les libraires craignaient trois choses : l'amende, la prison, le retrait de leur brevet.

Méry et Barthélemy allèrent chez tous les libraires de leur connaissance, offrant leur poème ; chacun de ceux auxquels il s'adressaient acceptait d'abord, puis lisait un chant ou deux, puis rendait le manuscrit en secouant la tête, et en disant :

— Éditez votre poème qui voudra, ce ne sera pas moi !

Les deux collaborateurs reprenaient leur manuscrit, et faisaient près d'un autre libraire une nouvelle tentative qui avait le même résultat.

Quand on eut épuisé la liste des libraires connus, on passa aux imprimeurs avec lesquels on avait eu des relations.

Les imprimeurs étaient dans la situation des libraires. Ils craignaient, comme nous l'avons dit, l'amende, la prison, le retrait de leur brevet : ils refusèrent.

C'était triste de rester avec cinq ou six mille vers sur les bras. Et quels vers ! Des vers qu'un mois après, la France entière devait savoir par cœur.

Méry proposa de faire une nouvelle tentative près d'un imprimeur tout à fait inconnu. C'était un remède désespéré ; mais les remèdes désespérés sauvent parfois le malade. On ouvrit un

Annuaire de la librairie, pour y chercher un nom d'imprimeur qui, par l'assemblage de ses lettres, sa signification ou sa consonance, donnât quelque espoir aux yeux ou à l'oreille des deux poètes.

Il y avait un imprimeur qui se nommait Auguste Barthélemy ; il demeurait rue des Grands-Augustins, n° 10.

Le nom parut de bon augure aux deux auteurs. Ils reprirent leur manuscrit, et se présentèrent chez M. Barthélemy.

Ils trouvèrent un grand jeune homme, au front intelligent, au regard doux mais ferme, à la figure ouverte et bienveillante.

Ils lui exposèrent leur embarras.

— Votre œuvre est donc une œuvre d'opposition ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— Très vigoureuse ?

— Trop vigoureuse, à ce qu'il paraît.

— Et il y a du risque à l'imprimer ?

— On le dit.

— Eh bien, j'imprime votre œuvre, et je cours le risque...

Les deux poètes tendirent chacun une main ; M. Barthélemy tendit les deux mains.

Dix jours après, *La Villéliade*, pour laquelle il avait fait les avances d'impression, de papier, de brochage, etc., paraissait et se vendait, comme nous l'avons dit, à quinze éditions !

Cet imprimeur, qui faisait de l'opposition sous les Bourbons, qui en a fait sous Louis-Philippe, était notre bon et brave ami Auguste Barthélemy, depuis représentant d'Eure-et-Loir à la Constituante et à la Législative. Forcé de s'expatrier après le 2 décembre, il est resté cinq mois à Bruxelles, et aujourd'hui, rentré en France, et ayant refusé de prêter serment comme conseiller général, il habite son château de Levéville, à une lieue de Chartres. — Hâtons-nous de dire que ce n'est pas sur ses économies d'imprimeur qu'il a acheté ce château. Hélas ! non ; sa loyauté commerciale, dont on vient de voir un exemple, lui a coûté, au

contraire, quelque chose comme cent cinquante ou deux cent mille francs !

Voilà l'histoire de *La Villéiade*.

Au reste, dans les notes du sixième chant de *L'Énéide*, Barthélemy dit que le poème est de Méry seul.

J'ai peu connu Barthélemy ; à peine l'ai-je vu une ou deux fois dans ma vie ; mais j'ai beaucoup connu Méry. Il a été, il est, et sera toujours probablement un de mes meilleurs amis.

Et ces amis, je puis les compter facilement : j'en ai deux ou trois, en cherchant bien, quatre peut-être !

Vous voyez que, si petite que fût ma maison, en supposant que j'eusse une maison, elle ne serait pas pleine.

Rien n'était plus étrange pour la dissemblance physique et morale que cette association de Méry et de Barthélemy. — Barthélemy est de haute taille ; Méry, de taille ordinaire ; Barthélemy est froid comme une glace ; Méry, ardent comme une flamme ; Barthélemy, muet et concentré ; Méry, loquace et tout en dehors. Barthélemy manque d'esprit dans la conversation ; Méry est une cascade de mots, un paquet d'étincelles, un feu d'artifice. Méry — et j'abandonne ici la comparaison — sait tout ou à peu près tout ce qu'on peut savoir. Il connaît la Grèce comme Platon, Rome comme Vitruve, l'Inde comme Hérodote ; il parle latin comme Cicéron, italien comme Dante, anglais comme lord Palmerston.

Mélomane au premier chef, un jour qu'il disputait avec Rossini :

— Tenez, dit-il à l'auteur de *Moïse* et de *Guillaume Tell*, laissez-moi tranquille, vous n'entendez rien à la musique !

Et Rossini lui répondit :

— C'est vrai.

L'homme le plus spirituel a ses bons et ses mauvais jours, ses lourdeurs et ses allègements de cerveau. Méry n'est jamais fatigué, Méry n'est jamais à sec. Quand, par hasard, il ne parle pas, ce n'est point qu'il se repose, c'est tout simplement qu'il écoute ; ce n'est point qu'il est fatigué, c'est qu'il se tait. Voulez-vous

que Méry parle ? Approchez la flamme de la mèche et mettez le feu à Méry, Méry partira ! Laissez-le aller, ne l'arrêtez plus, et, que la conversation soit à la morale, à la littérature, à la politique, aux voyages, qu'il soit question de Socrate ou de M. Cousin, d'Homère ou de M. Viennet, de Napoléon ou du président, d'Hérodote ou de M. Cottu, vous aurez la plus merveilleuse improvisation que vous ayez jamais entendue.

Puis – chose incroyable ! –, au milieu de tout cela, jamais une médisance sur un ami !

Si Méry a touché le bout des doigts d'un homme, tout le corps lui est sacré.

Et, en effet, qui rend l'homme méchant ? L'envie ! Que voulez-vous qu'envie Méry ?

Il est savant comme l'était Nodier ; il est poète comme nous tous ensemble ; il est paresseux comme Figaro, spirituel comme... comme Méry ; c'est à mon avis une très belle position en littérature.

Quant à la facilité de Méry, elle est devenue proverbiale ; j'en citerai deux exemples.

Un soir du 31 décembre, où l'on parlait de cette facilité, et où je ne sais plus quel saint Thomas littéraire la révoquait en doute, Méry demanda qu'on voulût bien lui imposer un certain nombre de bouts-rimés qu'il s'engageait à remplir à l'instant même.

Nous nous réunîmes, et nous trouvâmes, à grand renfort d'imagination, les rimes suivantes :

Chou-fleur,
Trouble,
Souffleur,
Rouble.

Clairon,
Dune,
Perron,
Lune.

Fusil,
Coude,
Grésil,
Boude.

Nacarat,
Conque,
Baccarat,
Quelconque.

Argo,
Jongle,
Camargo,
Ongle.

En moins de temps que nous n'en avons mis à trouver les rimes, Méry composa les vers suivants :

VŒUX DE LA NOUVELLE ANNÉE

À tous nos Curtius je souhaite un	chou-fleur ;
À nos législateurs, des séances sans	trouble ;
À l'acteur en défaut, un excellent	souffleur ;
Aux Français en Russie, un grand dédain du	rouble ;
À Buloz, le retour de Mars et de	Clairon ;
Aux marins, le bonheur de vivre sur la	dune ;
À la Sainte-Chapelle, un gothique	perron ;
À l'apôtre Journet, l'amitié de la	lune ;
Au soldat citoyen, l'abandon du	fusil ;
À l'écrivain public, un coussin pour son	coude ;
À moi, l'hiver sans froid, sans neige et sans	grésil ;
Un soleil qui jamais dans un ciel gris ne	boude ;
Au Juif errant, un banc de velours	nacarat ;
À l'Arabe au désert, des eaux à pleine	conque ;
Au joueur, un essaim de neuf au	baccarat ;
À l'homme qui s'ennuie, une douleur	quelconque ;
À Leverrier, un point dans le signe d'	Argo ;

Au tigre du Bengale, un Anglais dans la	jongle ;
Aux danseuses du jour, les pieds de	Camargo ;
À l'auteur qu'on attaque, une griffe pour	ongle !

Un autre soir, c'était chez madame de Girardin ; il était fort question, à cette époque, de la *Lucrèce* de Ponsard. L'Académie, haineuse et aux abois, avait absolument besoin, ayant tant de haine, de simuler au moins un amour ; l'Académie, qui ne connaissait pas un mot de Lucrèce, la vantait, la prônait, l'exaltait ; c'était d'avance la fille adoptive de toutes ces impuissances, qui, n'ayant jamais fait d'enfants, en sont réduits à caresser les enfants des autres ; c'était, enfin, une œuvre qu'on allait avoir à opposer à *Marion Delorme* et à *Lucrèce Borgia*, à *La Maréchale d'Ancre* et à *Chatterton*, à *Antony* et à *Mademoiselle de Belle-Isle*. Il y avait donc liesse au palais Mazarin.

En attendant l'apparition du chef-d'œuvre, chacun en parlait à son point de vue.

Je connaissais *Lucrèce*, je l'avais entendue. Je savais que c'était une estimable tragédie de collège, consciencieusement faite par son auteur, qui, peut-être un peu ignorant des âges romains, me semblait avoir confondu la Rome des rois avec celle des empereurs, Sextus Tarquin avec Caligula, Tullie avec Messaline ; mais, enfin, je soutenais que l'œuvre, toute dépourvue qu'elle était d'imagination et de drame, méritait d'être écoutée à cause de la forme, lorsque Méry dit :

— Moi, je propose de faire une *Lucrèce*, et de la faire jouer avant que la *Lucrèce* de Ponsard soit jouée elle-même. On l'annonce pour le 25 du mois – nous sommes le 22 : elle ne sera jouée que le 30. C'est plus de temps qu'il n'en faut pour faire deux mille vers, pour les lire, les distribuer, les répéter et les jouer.

— Combien vous faut-il pour faire la tragédie ? dis-je à Méry.

— Dame ! à quatre cents vers l'acte, cinq actes, c'est cinq jours.

— Ainsi, demain au soir, vous pourriez nous donner le premier acte ?

— Demain au soir, oui.

Nous prîmes rendez-vous pour le lendemain au soir, sans compter aucunement sur le premier acte de *Lucrèce*.

Le lendemain, tout le monde était exact au rendez-vous.

Nous nous transformâmes en comité de lecture. On apporta un verre d'eau à Méry. Il s'assit à la table ; nous fîmes cercle à l'entour. Il tira son manuscrit de sa poche, toussa, trempa l'extrémité de ses lèvres dans l'eau, et lut les scènes suivantes.

Il n'avait pas fini l'acte parce qu'il avait été dérangé ; mais il offrait de terminer, séance tenante, ce qu'il en manquait.

LUCRÈCE

TRAGÉDIE

Scène Première

La maison de l'aruspice Faustus, c'est-à-dire une vaste treille à mi-côte du mont Quirinal. À gauche, la façade d'une maison en brique rouge ; devant la porte, un autel supportant un dieu pénate en argile ; au pied du Quirinal, dans un fond lumineux, le Champ de Mars bordé par le Tibre.

FAUSTUS, seul, à l'autel de ses dieux.

Dieu pénate d'argile, ô mon dieu domestique !
Un jour, tu seras d'or, sous un riche portique,
Tel que Rome en prépare à nos dieux immortels
Et le sang des taureaux rougira tes autels.
Mais, aujourd'hui, reçois avec un œil propice
La prière et le don du pieux aruspice ;
Ces fruits qu'une vestale a cueillis, ce matin,
Dans le verger du temple, au pied de l'Aventin,
Et ce lait pur qui vient de la haute colline
Où, la nuit, on entend une voix sibylline,
Quand le berger craintif suspend aux verts rameaux
La flûte qu'un dieu fit avec sept chalumeaux.

L'aube sur le Soracte annonce sa lumière ;
 Si j'apporte déjà mon offrande première,
 C'est qu'une grande voix a retenti dans l'air ;
 C'est que la foudre, à gauche, a grondé sans éclair,
 Et que, dans cette nuit sombre et mystérieuse,
 À gémir l'oiseau noir aux branches de l'yeuse.
 Ô dieu lare ! dis-moi quel forfait odieux
 Doit punir aujourd'hui la colère des dieux,
 Afin que le flamme et la blanche vestale
 Ouvrent du temple saint la porte orientale,
 Et qu'au maître des dieux, dans les rayons naissants,
 Montent avec le jour la prière et l'encens.

Scène II

FAUSTUS, BRUTUS, *en tunique de couleur brune,*
comme un laboureur suburbain.

BRUTUS

Que les dieux te soient doux, vieillard, et que Cybèle
 Jamais dans tes jardins n'ait un sillon rebelle !
 La fatigue m'opprime ; à l'étoile du soir,
 Hier, je vins à la ville...

FAUSTUS

Ici, tu peux t'asseoir.
 Modeste est ma maison, étroite est son enceinte ;
 Mais j'y vénère encor l'hospitalité sainte,
 Et j'apaise toujours la faim de l'indigent,
 Comme si mon dieu lare était d'or ou d'argent.

BRUTUS

Je le sais.

FAUSTUS

Quelle rive, étranger, t'a vu naître ?

BRUTUS

Quand les dieux parleront, je me ferai connaître.
Ma mère est de Capène ; elle m'accoutuma,
Tout enfant, à servir les grands dieux de Numa.
Du haut du Quirinal, on voit ma bergerie
Sous le bois saint aimé de la nymphe Égérie,
Et jamais le loup fauve, autour de ma maison,
Ne souilla de ses dents une molle toison.

FAUSTUS

Et quel secret dessein à la ville t'amène ?

BRUTUS

La liberté !... Jadis Rome était son domaine,
Lorsque les rois pasteurs, sur le coteau voisin,
Pauvres, se couronnaient de pampre et de raisin ;
Lorsque le vieux Évandré arrivait dans la plaine,
Pour présider aux jeux, sous un sayon de laine,
Et que partout le Tibre admirait sur ses bords
Des vertus au-dedans et du chaume au-dehors...
Mais ces temps sont bien loin ! Tout dégénère et tombe !
Le puissant Romulus doit frémir dans sa tombe,
En écoutant passer sur son marbre divin
Des rois ivres d'orgueil, de luxure et de vin !

FAUSTUS

Jeune homme, la sagesse a parlé par ta bouche.
Ton regard est serein ; ta voix rude me touche.
Non, tu n'es pas de ceux qui vont à nous, rampant
Sous l'herbe des jardins, comme fait le serpent ;
Infâmes délateurs qui touchent un salaire
En révélant au roi la plainte populaire,
Et livrent au bourreau, sous l'arbre du chemin,
Tout citoyen encor fier du nom de Romain...

BRUTUS

Prêtre, écoute ton fils. – Tu te souviens, sans doute,
D'un nom sacré d'un nom que le tyran redoute,

D'un nom qui flamboyait sur le front d'un mortel,
Comme un feu de Cybèle allumé sur l'autel,
De Brutus ?

FAUSTUS

Sa mémoire est-elle ensevelie ?
Ce nom est-il de ceux que le Romain oublie ?
Il vivra tant qu'un prêtre en tunique de lin
Dira l'hymne de Rome au dieu capitulin !
Je l'ai connu ! J'ai vu s'incliner, comme l'herbe,
Ce héros sous le fer de Tarquin le Superbe !...
Il est mort ! Morts aussi tous ses nobles parents,
Hécatombe de gloire immolée aux tyrans !

BRUTUS

Prêtre, il lui reste un fils.

FAUSTUS

Je le sais : corps sans âme !
Noble front que le ciel a privé de sa flamme !
Ombre errante qui va demander sa raison
Au sang liquide encore au seuil de sa maison !

BRUTUS

C'est un faux bruit : sa main à la vengeance est prête ;
Minerve a conservé sa raison dans sa tête.
Son père lui légua son visage, sa voix,
Sa vertu...

FAUSTUS, *s'écriant.*

Dieux, je veux l'embrasser !

BRUTUS

Tu le vois.

FAUSTUS

Oh...

Serrant Brutus dans ses bras.

Les dieux quelquefois jettent sur la paupière
Un voile, comme ils font aux images de pierre ;
La vieillesse est aveugle ! oh ! je te reconnais !
Je rentre dans la vie... Oui, mon fils, je renaïs !
Ô dieu lare, pourquoi ton funèbre présage ?
Oui, voilà bien son pas, son regard, son visage,
Son maintien de héros, son geste triomphant !
Brutus mort sous mes yeux, revit en son enfant !
Mes pleurs réjouiront ma paupière ridée !...
Dis, quel heureux destin t'a conduit ?

BRUTUS

Une idée.

Le temps est précieux ; le premier rayon d'or
Luit sur le fronton blanc de Jupiter Stator.
Il faut agir ! Apprends que, dans Rome, j'épie
Les cyniques projets de cette race impie,
Et qu'elle nous prépare un crime de l'enfer,
Rêvé par l'Euménide en sa couche de fer.
La ville de nos dieux par le crime est gardée ;
Le sénat dort ; Tarquin fait le siège d'Ardée ;
La justice se voile et marche d'un pas lent ;
Sextus règne au palais ! Sextus !... un insolent !
Entouré nuit et jour de ses amis infâmes,
Braves comme Ixion pour insulter les femmes !
Ne laissant, sous le chaume ou le lambris doré,
Dans une alcôve en deuil, qu'un lit déshonoré !
Ce matin, éveillé, l'aube luisant à peine,
J'ai vu Sextus assis sous la porte Capène.
Il parlait, l'imprudent ! et ne se doutait pas
Du fantôme éternel qui brûle sous ses pas !
Donc, j'ai su qu'il attend que Rome tout entière
S'éveille, et qu'un esclave apporte sa litière.
Je ne puis en douter : un obscène souci,
Avant le grand soleil, doit le conduire ici.

FAUSTUS

Ici ?

BRUTUS

Dans ta maison quel dieu jaloux amène,
Par ce sentier désert, une dame romaine ?

FAUSTUS

Une seule... elle vient aux heures du matin.

BRUTUS

Quel est son nom ?

FAUSTUS

L'hymen l'unit à Collatin.

BRUTUS

Lucrèce !... Dieux, le lis de notre gynécée !
Sainte pudeur, défends ta fille menacée !

FAUSTUS

Son époux est absent, et, quand le jour a lui,
Elle vient consulter les augures pour lui.

BRUTUS

Oh ! qu'aujourd'hui des dieux la puissance immortelle
L'écarte !

FAUSTUS

Un bruit de pas !...

BRUTUS

Sainte pudeur ! c'est elle !...

Nous voulions bien faire une plaisanterie, mais nous ne voulions pas commettre un meurtre : jouer cette pièce au Théâtre-Français ou à la Porte-Saint-Martin avant la *Lucrèce* de M. Pon-

sard, c'était évidemment tuer celle-ci. Méry s'arrêta donc à la moitié du premier acte.

Un dernier mot sur 1828.

Méry, à cette époque, demeurait rue de Harlay, 29, dans la même chambre que Carrel.

La réunion du soir se composait ordinairement de Rabbe, de Raffenel et de Reboul.

De ces cinq amis, presque inséparables, quatre ont été cruellement emportés, et emportés avant l'heure.

Rabbe, par une maladie terrible qui le coucha dans la tombe, aussi défiguré que si un tigre lui eût rongé le visage.

Carrel et Reboul furent tués en duel, l'un à Saint-Mandé, l'autre à la Martinique.

Raffenel fut coupé en deux sur l'Acropole par un boulet de canon turc.

Chapitre CXII

JE PASSE DU SECRÉTARIAT AUX ARCHIVES – M. BICHET. – CÔTÉ PAR LEQUEL JE RESSEMBLE À PIRON. – MES MOMENTS PERDUS. – M. PIEYRE ET M. PARSEVAL DE GRANDMAISON. – UNE SCÈNE QUI MANQUE AU *DISTRAIT*. – *LA PEYROUSE*. – SUCCÈS INTIME.

Ce fut dans le jardin du Luxembourg que je fis connaissance avec Méry. On me présenta à lui. Nous nous accolâmes l'un à l'autre comme le fer à l'aimant ; et, depuis, je ne sais lequel de nous deux est le fer, lequel de nous deux est l'aimant, mais nous ne nous sommes plus quittés.

J'étais déjà avancé dans mon drame de *Christine* ; je lui en dis deux ou trois cents vers peut-être, et il m'encouragea fort. J'avais grand besoin de cet encouragement.

Je venais de subir une mutation. Me voyant incorrigible, et ayant appris que j'achevais un grand drame, Oudard m'avait fait passer du secrétariat aux archives.

C'était une disgrâce.

J'étais là avec un bon petit vieillard de quatre-vingts ans, nommé M. Bichet, toujours vêtu comme en 1788, c'est-à-dire d'une culotte de satin, de bas chinés, d'un habit de drap noir et d'une veste de soie à fleurs. Le reste de son costume était complété par des manchettes et un jabot. La tête, encadrée dans une neige de cheveux blancs terminés par une petite queue, était colorée, ouverte, bienveillante. Il voulut me recevoir rudement et ne put pas en venir à bout. Ma politesse extrême envers lui l'avait désarmé. Il m'indiqua ma place, et chargea ma table de toute la besogne que l'absence d'un commis avait laissé amasser depuis un mois.

Au bout de trois jours, la besogne était terminée.

J'allai la lui porter dans son cabinet, et lui en demandai d'autre.

- Comment, d'autre ? s'écria-t-il.
- Sans doute.
- Et pourquoi cela ?
- Parce que j'ai fini celle que vous m'aviez donnée.
- Tout entière ?...
- Tout entière.
- Oh ! oh ! oh ! fit M. Bichet.

Et il prit ma besogne comme un homme qui se dit en lui-même : « Cela doit être joliment gâché ! »

M. Bichet se trompait : je m'étais piqué d'honneur.

Chaque rapport, chaque expédition, chaque copie lui arrachait une exclamation de plaisir.

— Mais, en vérité, disait-il, mais, en vérité, c'est très bien ! très bien, monsieur, très bien ! Vous avez une écriture dans le genre de celle de Piron, monsieur.

— Diable ! c'est bien de l'honneur pour moi. Vous connaissez donc l'écriture de Piron ?

— Il a été expéditionnaire cinq ans à nos archives, monsieur.

— Ah ! vraiment !... Comment, j'ai cette ressemblance avec lui ?

— Vous en avez encore une autre, à ce qu'on dit.

— Laquelle, monsieur ?

— Vous faites des vers.

— Hélas !

Il s'approcha de moi, et, d'un air coquin :

— Sont-ils dans le genre des siens, les vers que vous faites ?

— Non, monsieur.

— Ah ! je crois bien ! C'est que c'était un gaillard, Piron !... Je l'ai vu, moi, chez madame de Montesson... Vous ne l'avez pas connue, vous, madame de Montesson ?

— Si fait, monsieur ; mon père m'a conduit chez elle, lorsque j'étais tout enfant.

— Une femme charmante, monsieur, une femme charmante, qui recevait la meilleure société de Paris.

— Maintenant, monsieur, lui demandai-je, si vous voulez avoir la bonté de me donner du travail ?

— Quel travail ?

— Dame ! du travail.

— Mais il n'y en a plus !

— Comment, il n'y en a plus ?

— Sans doute, puisque vous avez tout expédié.

— Eh bien, mais que vais-je faire ?

— Ce que vous voudrez, monsieur.

— Comment, ce que je voudrai ?

— Oui... À mesure que la besogne viendra, je la mettrai sur votre bureau, et vous la tiendrez au courant.

— Mais, alors, dans mes moments perdus ?...

— Jeune homme, jeune homme ! à votre âge, il faut perdre le moins de moments possible.

— C'est aussi mon avis, monsieur, et vous en eussiez été convaincu, si vous m'aviez laissé finir...

— Ah ! ah !

— Je voulais vous demander si, dans mes moments perdus, je pouvais travailler à ma tragédie ?

Remarquez que je disais *tragédie* au lieu de *drame* ; je tenais à ne pas épouvanter M. Bichet.

— Vous faites donc une tragédie ? me dit-il.

— Hum !... je ne sais pas si je dois vous l'avouer.

— Pourquoi pas ?... Je n'y vois point de mal. J'ai mon vieil ami Pieyre qui a fait une comédie.

— Oui, monsieur, et même assez remarquable : *L'École des Pères*.

— Vous la connaissez ?

— Je l'ai lue.

— Bon !... Et puis j'ai encore mon autre vieil ami Parseval de Grandmaison qui fait des poèmes épiques.

— Oui... *Philippe-Auguste*, par exemple.

— Vous l'avez lu ?

— Non, je l'avoue.

— Eh bien, je disais donc que l'un faisait des comédies, et l'autre des poèmes épiques, et qu'ils n'en étaient pas plus malhonnêtes gens pour cela.

— Tout au contraire, monsieur, car ce sont deux excellents hommes.

— Vous les avez vus ?

— Jamais.

— Hum... hum...

Et M. Bichet parut ruminer quelque chose dans sa tête.

— Bon !... dit-il au bout d'un instant.

— Alors, monsieur, vous n'avez, pour le moment, rien autre chose à me dire ?

— Rien.

— D'ailleurs, je suis à mon bureau, et, si vous avez besoin de moi...

— C'est cela, allez.

Je repris ma place tout joyeux. À part Lassagne et Ernest que je perdais, ma disgrâce était une faveur.

J'avais été prévenu par le garçon de bureau que, quand j'arriverais avant onze heures, je ne le trouverais pas, et que, lorsque je resterais plus tard que quatre, il m'enfermerait en s'en allant.

En outre, plus de portefeuille, toutes mes soirées à moi, et un chef qui ne m'empêchait pas de faire des tragédies !

Je me mis, séance tenante, à travailler à *Christine*.

Je ne saurais dire depuis combien de temps je travaillais, lorsque le garçon de bureau vint me prévenir que M. Bichet me priait de passer à son cabinet.

Je m'empressai de m'y rendre.

Cette fois, M. Bichet n'était plus seul ; il avait, à sa droite, un petit et, à sa gauche, un grand vieillard.

Placés comme ils étaient, les trois juges devant lesquels je semblais être appelé ne figuraient pas mal Minos, Éaque et Rhadamanthe.

Je m'inclinai assez surpris.

— Tenez, le voici, dit M. Bichet. Il a, ma foi, une très belle écriture, une écriture qui ressemble à celle de Piron, et, en trois jours, il m'a fait la besogne de quinze.

— Qu'est-ce que vous m'avez déjà dit que faisait monsieur ? demanda le grand vieillard.

— Parbleu, des vers !

— Ah ! oui, c'est vrai, des vers...

J'eus une illumination.

— C'est à M. Parseval de Grandmaison que j'ai l'honneur de parler ? demandai-je.

— Oui, monsieur, me répondit-il.

Puis, se tournant vers l'autre vieillard :

— Imaginez-vous, mon cher Pieyre, dit-il, que je suis si distrait, qu'il m'est arrivé, l'autre jour, la chose la plus extraordinaire.

— Que vous est-il donc arrivé ?

— Imaginez-vous que j'avais oublié mon nom.

— Bah ! fit M. Bichet.

— Votre nom, à vous ?... votre propre nom ? demanda M. Pieyre.

— Mon nom, à moi, mon propre nom ! C'était au contrat de mariage de... chose... vous savez, qui a épousé la fille de chose ?...

— Comment voulez-vous que je vous aide, sur de pareils renseignements ?

— Eh ! mon Dieu ! la fille de chose... qui est mon collègue à l'Académie... qui fait des comédies... qui a fait... je ne sais plus, moi, ce qu'il a fait... Une pièce que Mercier avait déjà faite, vous savez bien ?..

— Alexandre Duval ?...

— Eh bien, c'était au contrat de chose... qui a épousé sa fille... un architecte... qui a fait un ouvrage sur chose... qui a été brûlée... dans cette éruption du Vésuve, où est mort chose...

— Ah ! oui, Marois, qui a fait un ouvrage sur Pompéi, où est mort Pline ? hasardai-je timidement.

— C'est justement cela !... Merci, monsieur.

Et il s'étendit tranquillement dans son fauteuil, après m'avoir gracieusement salué.

— Eh bien, mais, dit M. Bichet, achevez donc votre histoire, mon cher ami.

— Quelle histoire ?

— Mais l'histoire que vous racontiez.

— Je racontais donc une histoire ?

— Sans doute, dit M. Pieyre, vous racontiez, mon cher ami, qu'au contrat de mariage de Marois, qui épousait la fille d'Alexandre Duval, vous aviez oublié votre nom.

— Ah ! c'est vrai... Eh bien, oui, voici : Tout le monde signait ; je me dis : « Cela va être à mon tour de signer. » Je me prépare, je cherche mon nom ; crac ! je ne m'en souviens plus. Je réfléchis que je vais être obligé de demander à mon voisin comment je m'appelle, ce qui sera humiliant pour moi. C'était au rez-de-chaussée : la porte donnait sur le jardin. Je me précipite dans le jardin, en me frappant le front, et en me disant : « Mais malheureux ! mais, malheureux ! comment t'appelles-tu ? » Ah bien, oui ! je n'aurais eu qu'à dire mon nom pour ne pas être pendu, que j'aurais été pendu bel et bien. Pendant ce temps-là, mon tour était venu de signer. On me cherche ; Alexandre Duval m'aperçoit dans le jardin. « Allons, bon ! dit-il, voilà ce diable de Parseval de Grandmaison qui est pris du démon poétique, au moment de signer... Eh ! Parseval de Grandmaison ! » « C'est cela, m'écriai-je, c'est cela : Parseval de Grandmaison ! Parseval de Grandmaison ! Parseval de Grandmaison ! » J'arrivai jusqu'à la table, et je signai.

— C'est une scène qui manque au *Distrait*, dis-je en souriant.

— Oui, monsieur, bien certainement, elle manque, et, si vous faisiez des vers, je vous dirais : « Ajoutez-la. »

— Mais, dit M. Bichet, il fait des vers, puisque c'est pour

qu'il vous dise des vers que vous l'avez fait appeler.

— Ah ! c'est vrai... Eh bien, jeune homme, voyons, dites-nous des vers.

— Quelque chose de votre tragédie.

— Ah ! vous faites une tragédie ?

— Oui, monsieur.

— Sur quel sujet ? demanda M. Parseval de Grandmaison.

— Sur Christine.

— Beau sujet ! Chose en a fait une sur le même sujet... bien mauvaise, ah ! bien mauvaise !

— Pardon, messieurs, j'aimerais mieux vous dire autre chose que des vers de ma tragédie.

Les vers de ma tragédie étaient des vers de drame qui n'eussent probablement pas été fort du goût de ces messieurs.

— J'aimerais mieux, continuai-je, vous dire une ode.

— Oh ! oh ! une ode ! fit M. Parseval de Grandmaison.

— Oh ! oh ! une ode ! fit M. Pieyre.

— Oh ! oh ! une ode ! fit M. Bichet.

— Va pour l'ode, dit M. Parseval. Sur quoi votre ode, jeune homme ?

— Vous savez que, depuis quelque temps, on s'occupe fort de La Peyrouse ? Les journaux ont même annoncé dernièrement qu'on avait retrouvé des traces de son naufrage...

— Ont-ils annoncé cela ? demanda M. Bichet.

— Oui, oui, fit M. Pieyre.

— Je l'ai beaucoup connu, moi, La Peyrouse, fit M. Parseval de Grandmaison.

— Moi aussi, dit M. Pieyre.

— Moi, je ne l'ai pas connu, dit M. Bichet ; mais j'ai connu Piron.

— Ce n'est pas la même chose, dit M. Parseval.

— Voyons votre ode, jeune homme, dit M. Pieyre.

— La voici, monsieur, puisque vous le voulez.

— Allez ! allez ! fit le papa Bichet, et n'ayez pas peur.

Je rassemblai toutes mes forces, et, d'une voix assez assurée, je dis les vers suivants, dans lesquels on pourra remarquer, je crois, quelques progrès :

LA PEYROUSE.

Le ciel est pur, la mer est belle !
Un vaisseau, près de fuir le port,
Tourmente son ancre rebelle
Fixée au sable qu'elle mord.
Il est impatient d'une onde
Plus agitée et plus profonde ;
Le géant voudrait respirer !
Il lui faut pour air les tempêtes.
Il lui faut les combats pour fêtes,
Et l'océan pour s'égarer.

Silencieux et solitaire,
Un homme est debout sur le pont,
Son regard, fixé vers la terre,
Trouve un regard qui lui répond.
Sur le rivage en vain la foule,
Comme un torrent, s'amasse et roule,
Il y suit des yeux de l'amour
Celle qui, du monde exilée
Doit désormais, triste et voilée,
Attendre l'heure du retour¹.

Son œil se trouble sous ses larmes,
Et, pourtant, ce fils des dangers
A vu de lointaines alarmes,
A vu des mondes étrangers :
Deux fois le cercle de la terre,
Découvrant pour lui son mystère,
Des bords glacés aux bords brûlants,
Sentit, comme un fer qui déchire,

1. Madame de La Peyrouse avait promis à son mari de rester voilée jusqu'à son retour ; madame de La Peyrouse a tenu parole, et a gardé son voile jusqu'à la mort.

La carène de son navire
Sillonner ses robustes flancs.

Et la fortune enchanteresse
Ne l'entraînait pas sur les flots ;
L'espoir de la douce paresse
Ne berçait pas ses matelots.
Dédaigneux des biens des deux mondes,
Il ne fatiguait pas les ondes
Pour aller ravir, tour à tour,
L'or que voit germer le Potosé
L'émeraude à Golconde éclore,
Et les perles de Visapour.

C'est une plus noble espérance
Qui soutient ses travaux divers.
Sa parole, au nom de la France,
Court interroger l'univers.
Il faut que l'univers réponde !
Dans son immensité féconde,
Peut-être cherche-t-il encor
Quelque désert âpre et sauvage,
Quelque délicieux rivage,
Que garde un autre Adamastor.

Il le trouvera ! Mais silence !
Du canon le bruit a roulé ;
Au haut du mât, qui se balance,
Un pavillon s'est déroulé.
Comme un coursier dans la carrière
Traîne un nuage de poussière
Que double sa rapidité,
Le vaisseau s'élance avec grâce,
À sa suite laissant pour trace
Un large sillon argenté.

Bientôt ses mâtures puissantes
Ne sont plus qu'un léger roseau ;
Ses voiles flottent, blanchissantes,

Comme les ailes d'un oiseau.
Puis, sur la mouvante surface,
C'est un nuage qui s'efface,
Un point que devinent les yeux,
Qui s'éloigne, s'éloigne encore,
Ainsi qu'une ombre s'évapore...
Et la mer se confond aux cieux.

Alors, lentement dans la foule,
Meurt le dernier cri du départ ;
Silencieuse, elle s'écoule
En s'interrogeant du regard.
Puis l'ombre, à son tour descendue,
Occupe seule l'étendue.
Rien sur la mer, rien sur le port ;
Au bruit monotone de l'onde,
Pas un bruit humain qui réponde :
L'univers fatigué s'endort !

Les ans passent, et leur silence
N'est interrompu quelquefois
Que par un long cri qui s'élance,
Proféré par cent mille voix.
On a, sur un lointain rivage,
Trouvé les débris d'un naufrage...
Vaisseaux, volez sur cet écueil !
Les vaisseaux ont revu la France
Mais les signes de l'espérance
Sont changés en signes de deuil !

Hélas !... combien de fois, trompée,
La France reprit son espoir !
Tantôt, c'est un tronçon d'épée
Qu'aux mains d'un sauvage on crut voir ;
Tantôt, c'est un vieil insulaire
Séduit par l'appât du salaire,
Qui se souvient, avec effort,
Que d'étrangers d'une autre race
Jadis il aperçut la trace

Dans une île !... là-bas... au nord.

Que fais-tu loin de ta patrie,
Qui t'aimait entre ses enfants,
Lorsque, pour ta tête chérie,
Elle a des lauriers triomphants ?
Pour toi, la mer s'est-elle ouverte ?
Dors-tu sur un lit d'algues vertes ?
Ou, par un destin plus fatal,
Sens-tu tes pesantes journées
Rouler sur ton front des années
Qu'ignore le pays natal ?

Et, pourtant, te dictant ta route,
Un roi t'a tracé ton chemin ;
Mais du ciel le pouvoir, sans doute,
A heurté le pouvoir humain.
Et, tandis qu'à leur ignorance
Du retour sourit l'espérance,
Dieu, sur les tables de la loi,
À deux différentes tempêtes
A déjà voué les deux têtes
Du navigateur et du roi !...

J'avais suivi avec la plus grande attention sur le visage de mes auditeurs l'effet produit. M. Parseval clignait les paupières et tournait brusquement ses pouces l'un autour de l'autre ; M. Pieyre écarquillait les yeux, et souriait, la bouche toute grande ouverte. Le papa Bichet, aussi curieux que moi de l'impression reçue par ses deux amis, voyant que cette impression était bonne, branlait joyeusement la tête en répétant tout bas :

— Comme Piron ! comme Piron !

Quand j'eus fini, les applaudissements éclatèrent, à la suite desquels toute sorte d'encouragements me furent donnés.

Je ne savais plus où j'en étais. Figurez-vous Ovide exilé chez les Thraces, trouvant un soleil plus beau que celui de Rome, et, sur des tapis de fleurs plus odorantes que celles de Pæstum, sous

des ombrages plus frais que ceux de Tibur, des applaudissements pour ses *Tristes* et ses *Métamorphoses*.

Je remerciai le dieu qui, sans le vouloir, m'avait fait ce repos.

On verra qu'il ne devait pas durer longtemps.

Chapitre CXIII

LE PEINTRE LETHIÈRE. — MADAME HAHNEMANN. — GOHIER. — ANDRIEUX. — RENAUD. — DESGENETTES. — LARREY, AUGEREAU ET LA MOMIE D'ÉGYPTE. — LES SOLDATS DE LA NOUVELLE ÉCOLE. — MON ÉDUCATION DRAMATIQUE. — JE PASSE DANS LES BUREAUX FORESTIERS. — LE CABINET AUX BOUTEILLES VIDES. — TROIS JOURS HORS DU BUREAU. — COMPARUTION DEVANT M. DEVIOLAINE.

Cependant, comme je l'ai dit, j'étais devenu maître de ma soirée, je n'avais plus de portefeuille, et je profitais de ma liberté pour courir un peu le monde.

Ma mère s'était souvenue d'un ancien ami de mon père, et, à tout hasard, nous étions allés lui faire une visite. Celui-là appartenait à la bonne catégorie, et nous reçut à merveille — c'était le fameux peintre Lethière, auteur de *Brutus condamnant ses fils*, héroïsme qui m'avait toujours semblé un peu spartiate, mais qui m'a été expliqué, depuis, par la *Lucrèce* de M. Ponsard.

M. Ponsard a révélé le premier ce grand mystère conjugal, que les fils de Brutus étaient, non pas les fils de Brutus, mais seulement les enfants de l'adultère : en leur faisant trancher la tête, Brutus ne se dévoue pas, il se venge !

M. Ponsard, comme on le voit, mérite d'être non seulement de l'Académie, mais encore des Inscriptions et Belles-Lettres.

Cet ancien ami de mon père était donc l'auteur du beau tableau de *Brutus condamnant ses fils*.

Il avait fait un portrait de mon père au moment où un de ses chevaux tombe tué sous lui par un boulet ; en outre, mon père lui avait servi de modèle pour son *Philoctète* de la Chambre des députés.

La réception fut bientôt faite : il nous ouvrit les deux bras ; nous embrassa, ma mère et moi. nous invita à regarder sa maison comme la nôtre, et particulièrement le jeudi, jour où notre cou-

vert nous attendrait toujours à sa table.

Cette dernière offre nous fit grand plaisir. Qu'on ne s'y trompe pas ! nous en étions à apprécier, comme économie, un dîner pris hors de chez nous.

M. Lethière était à la fois un beau talent, un bon cœur et un charmant esprit. Il avait, alors, près de lui, comme âme de la maison, une jeune femme blonde, grande, mince, presque toujours vêtue de noir, qu'on appelait mademoiselle d'Hervilly, et qui, sous ce nom, a fait de la peinture et de la littérature ; qu'on a appelée depuis madame Hahnemann, et qui, sous ce nom, a fait de la médecine. C'était un esprit froid, un cœur sec, mais une volonté arrêtée.

Je crois madame veuve Hahnemann aujourd'hui fort riche.

Cette personne, fort supérieure du reste, faisait les honneurs de la maison aux vieux amis de M. Lethière dont quelques-uns avaient été les amis de mon père.

Ces vieux amis étaient : M. Gohier, l'ancien président du Directoire ; Andrieux, Desgenettes, un peintre nommé Renaud, et quelques autres.

Desgenettes, qui avait beaucoup connu mon père en Égypte, me prit tout d'un coup en grande amitié, et, de son côté, me fit connaître Larrey.

J'aurai plusieurs fois occasion de parler de ce dernier et de son fils, un de mes bons amis, auquel le siège d'Anvers fut une glorieuse occasion de prouver, en 1832, qu'il était bien le fils de son père.

De tous ces hommes, le plus remarquable pour moi était Gohier. Contre les lois de la perspective, certaines personnes médiocres, mais qui, portées par des circonstances suprêmes, ont occupé de hautes positions, grandissent en s'éloignant. Or, il m'était impossible de ne pas voir un homme remarquable dans l'homme qui avait présidé Barras, Roger-Ducos, Moulin, Sieyès, et qui avait, par conséquent, été un instant le premier des cinq rois qui avaient gouverné la France. Je me trompais : M. Gohier

était un brave et digne homme qui savait de l'histoire ce qu'on ne peut se dispenser d'en apprendre, qui n'avait aucune vue politique, aucune profondeur de jugement.

Je ne puis pas mieux le comparer qu'à notre Boulay (de la Meurthe), que l'histoire enregistrera comme ayant été trois ans vice-président de la République, sans que lui-même ait eu l'air de s'en douter un instant – pas même le 2 décembre !

Gohier haïssait cordialement Bonaparte ; mais cette haine n'était ni philosophique ni politique ; elle était toute personnelle. Il ne pouvait point pardonner au futur premier consul le rôle ridicule qu'il lui avait fait jouer, au 18 brumaire, en l'invitant à déjeuner chez Joséphine, et en s'invitant à dîner chez lui, tandis qu'il changeait la face du gouvernement.

Je n'ai pas besoin de faire le portrait d'Andrieux : tout le monde a connu ce petit vieillard ratatiné, avec sa petite voix et ses petits yeux, auteur de petites fables, de petites comédies et de petits contes, qui est mort en laissant une petite réputation, et en donnant, jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, de petites espérances.

Renaud était un vieux peintre qui avait fait autrefois *La Jeunesse d'Achille*, tableau assez estimé. Il avait vieilli en peignant du nu. Dans sa vieillesse, il ne faisait plus que des Grâces, des naïades, des nymphes, tout cela tournant au public des... dos bleus et roses.

Desgenettes était un vieux paillard très spirituel et très cynique, moitié soldat, moitié médecin, estimant fort, au naturel, tous ces dos de déesse dont le père Renaud faisait des copies, racontant à tout moment, avec beaucoup de verve, des histoires graveleuses ou sales. Il y avait beaucoup du XVIII^e siècle en lui.

Larrey, tout au contraire, avait l'aspect sévère d'un puritain : il portait de longs cheveux coupés à la mode des princes mérovingiens ; il parlait lentement et gravement. On sait que l'empereur avait dit de lui que c'était le plus honnête homme qu'il eût connu. Outre une bonté parfaite qu'il épanchait facilement sur les jeunes gens, Larrey était, pour nous autres, une curieuse chronique. Pas

une des célébrités de l'Empire qu'il n'eût connue ; la plupart des bras et des jambes coupés l'avaient été de son fait, et il avait recueilli de ces choses toujours curieuses parce qu'elles sont l'expression du caractère ou le secret de l'âme, les premières paroles des blessés, les dernières paroles des mourants.

Il racontait parfois des anecdotes qui, sans méchanceté aucune, donnaient une idée de l'ignorance de ces hommes brodés et empanachés, cœurs de lion pour la plupart, mais, pour la plupart aussi, esprits médiocres et infiniment moins éclatants dans les salons que sur les champs de bataille.

En revenant d'Égypte, Larrey avait rapporté un objet tombé, depuis, dans le domaine public, mais qui, à cette époque, appartenait encore à la haute curiosité scientifique, c'était une momie.

Il rencontre Augereau.

— Ah ! lui dit-il, viens donc dîner demain avec moi ; je te montrerai une momie que j'ai rapportée des Pyramides.

— Volontiers, dit Augereau.

Augereau arrive dîner le lendemain.

— Eh bien, cette momie, dit-il au dessert, pourquoi ne l'avons-nous pas vue encore ?

— Parce qu'elle est dans mon cabinet, dit Larrey ; suis-moi, et tu la verras.

Larrey passe le premier, Augereau le suit avec curiosité. Arrivé dans le cabinet, Larrey va à la boîte, dressée contre la muraille, l'ouvre et met à découvert la momie.

Alors, Augereau s'approche, et, la touchant du doigt :

— Tiens ! dit-il dédaigneusement, elle est morte !

Larrey fut si étourdi de cette exclamation, qu'il ne songea pas même à faire ses excuses à Augereau de l'avoir dérangé pour lui faire voir une chose aussi peu intéressante qu'une momie morte.

Tout ce monde-là, pourtant, était littéraire, non pas personnellement, non pas par goût, mais par tradition. Nul n'avait encore oublié que Bonaparte signait ses proclamations de l'armée d'Égypte, et que Napoléon, chaque fois qu'il rencontrait M. de

Fontanes, l'abordait en lui disant :

— Eh bien, monsieur de Fontanes, m'amenez-vous un poète ?

Au reste, tous ces poètes qui avaient échappé à l'œil de M. de Fontanes et à la munificence de Napoléon, leur jour était venu, leur heure était arrivée ; ils poussaient, blondissants et dorés comme les épis au mois d'août ; leurs noms commençaient, dans le présent, cet immense retentissement qu'ils devaient avoir dans l'avenir. Ils s'appelaient Lamartine, Hugo, de Vigny, Sainte-Beuve, Méry, Soulié, Barbier, Alfred de Musset, Balzac ; ils alimentaient déjà de leur sève ou plutôt de leur sang cette large et unique source de poésie à laquelle le *xix^e* siècle tout entier, France, Europe et univers, devait s'abreuver.

Mais le mouvement n'était pas seulement dans cette pléiade que je viens de nommer ; toute une milice combattait, concourant à une œuvre générale par des attaques particulières ; c'était à qui battrait en brèche la vieille poétique.

Dittmer et Cavé publiaient *Les Soirées de Neuilly* ;

Vitet, Les Barricades et *Les États de Blois* ;

Mérimée, le *Théâtre de Clara Gazul*.

Et remarquez bien que tout cela était en dehors du théâtre, en dehors des représentations, de la lutte réelle.

La lutte réelle, c'était moi et Hugo — je parle chronologiquement — qui allions l'engager.

Aussi, je m'y préparais, non seulement en continuant ma *Christine*, mais encore en étudiant l'humanité tout entière à côté de l'individualité.

J'ai dit l'immense service que m'avaient rendu les acteurs anglais ; Macready, Kean, Young, étaient venus tour à tour compléter l'œuvre commencée par Kemble et miss Smithson.

J'avais vu *Hamlet*, *Roméo*, *Shylock*, *Othello*, *Richard III*, *Macbeth* ; j'avais lu, j'avais dévoré, non seulement le répertoire de Shakespeare, mais encore tout le répertoire étranger ; j'avais reconnu que, dans le monde théâtral, tout émane de Shakespeare,

comme, dans le monde réel, tout émane du soleil ; que nul ne pouvait lui être comparé ; car, venu avant tous les autres, il était resté aussi tragique que Corneille, aussi comique que Molière, aussi original que Calderon, aussi penseur que Goethe, aussi passionné que Schiller. Je reconnus que ses ouvrages, à lui, renfermaient autant de types que les ouvrages de tous les autres réunis ; je reconnus, enfin, que c'était l'homme qui avait le plus créé, après Dieu.

Je l'ai dit, du jour où j'avais vu, dans la personne des artistes anglais, les hommes de théâtre oubliant qu'ils étaient sur un théâtre ; cette vie factice rentrant dans la vie positive, à force d'art ; cette réalité de paroles et de gestes qui faisait, des acteurs, des créatures de Dieu avec leurs vertus et leurs vices, leurs passions et leurs faiblesses ; de ce jour-là, ma vocation avait été décidée ; j'avais senti que cette spécialité à laquelle chaque homme est appelé m'était offerte. J'eus en moi une confiance qui m'avait manqué jusqu'alors, et je m'étais élancé hardiment vers cet avenir contre lequel j'avais toujours craint de me briser.

Mais, en même temps, je ne m'étais pas abusé sur les difficultés de la carrière à laquelle je vouais ma vie ; je savais que, plus que toute autre, elle exigeait des études profondes et spéciales ; que, pour expérimenter avec succès sur la nature vivante, il faut avoir longuement étudié la nature morte. Je ne me contentai donc pas d'une première étude ; je pris, les uns après les autres, ces hommes de génie qui ont nom Shakespeare, Molière, Corneille, Calderon, Goethe et Schiller ; j'étendis leurs œuvres comme des cadavres sur la pierre d'un amphithéâtre, et, le scalpel à la main, pendant des nuits entières, j'allai, jusqu'au cœur, chercher les sources de la vie et le secret de la circulation du sang. Je devinai, enfin, par quel mécanisme admirable ils mettaient en jeu les nerfs et les muscles, et par quel artifice ils modelaient ces chairs différentes destinées à recouvrir des ossements qui sont tous les mêmes.

Car l'homme n'invente pas. Dieu lui a livré la création ; c'est

à lui de l'appliquer à ses besoins ; le progrès n'est que la conquête journalière, mensuelle, séculaire de l'homme sur la matière. Chacun arrive à son tour et à son heure, s'empare des choses connues de ses pères, les met en œuvre par des combinaisons nouvelles, puis meurt après avoir ajouté, à la somme des connaissances humaines qu'il lègue à ses fils, quelque parcelle nouvelle – une étoile à la voie lactée !

C'était donc, non seulement l'œuvre dramatique, mais encore l'éducation dramatique que je menais à sa fin.

Je me trompe, l'œuvre est terminée un jour ; l'éducation jamais !

Mon œuvre allait être terminée, quand, au bout de deux mois de tranquillité et d'encouragement dans mes pauvres archives, je reçus du secrétariat l'avis que, ma place étant une sinécure, ou à peu près, elle était supprimée, et que j'eusse à me tenir prêt à passer dans les bureaux forestiers, c'est-à-dire chez M. Deviolaine.

Cet orage dont j'étais menacé depuis si longtemps éclatait donc enfin sur ma tête.

Je pris congé les larmes aux yeux du petit papa Bichet, et de ses deux amis MM. Pieyre et Parseval de Grandmaison, qui promirent de me suivre de leur sympathie partout où je serais.

Le lecteur connaît M. Deviolaine. Depuis cinq ans que j'étais dans l'administration, on en faisait mon épouvantail. J'entrai donc dans ma nouvelle famille bureaucratique sous de mauvais auspices.

La lutte commença au moment même de l'entrée. On avait voulu me colloquer dans une immense salle où travaillaient déjà cinq ou six de mes camarades, et je m'étais révolté contre cette mesure. Mes camarades, qui n'y voyaient point malice, avaient eu beau m'expliquer qu'ils trouvaient, dans cette réunion, l'avantage de tuer, par la causerie, le temps, cet ennemi mortel des employés ; moi, je ne craignais rien tant que cette causerie, qui faisait leurs délices, à eux, et mon supplice, à moi ; car cette causerie était une distraction à ma pensée unique, croissante,

éternelle.

Non, tout au contraire de ce grand bureau émaillé de surnuméraires, de commis et de commis d'ordre, j'avais lorgné une espèce de niche séparée par une simple cloison de la loge du garçon de bureau, et dans laquelle celui-ci enfermait les bouteilles qui avaient contenu de l'encre, et qui lui revenaient quand elles étaient vides.

J'en demandai la mise en possession.

Autant aurait valu demander l'archevêché de Cambrai, qui venait de vaquer.

Ce fut, à cette demande, une clameur qui s'éleva depuis le garçon de bureau jusqu'au directeur général. Le garçon de bureau demanda aux employés de la grande chambre où il mettrait désormais ses bouteilles vides ; les employés de la grande chambre demandèrent au sous-chef de bureau – celui-là même qui ne savait pas ce que c'était que Byron – si je me croyais déshonoré de travailler avec eux ; le sous-chef demanda au chef si j'étais venu à la direction des forêts pour y donner des ordres ou pour en recevoir ; le chef demanda au directeur général s'il était dans l'habitude qu'un employé à quinze cents francs eût un cabinet séparé comme un chef de bureau à quatre mille. Le directeur général répondit que, non seulement ce n'était point dans les usages administratifs, mais encore qu'aucun précédent ne militait en ma faveur et que ma prétention était monstrueuse !

J'étais en train de mesurer la longueur et la largeur du malheureux recoin dont l'usufruit faisait, en ce moment, toute mon ambition, lorsque le chef de bureau descendit fièrement de la direction générale, porteur de l'ordre verbal dont la signification devait faire rentrer dans les rangs l'employé indiscipliné qui avait eu un instant l'espoir ambitieux d'en sortir.

Il le transmit aussitôt au sous-chef, qui le transmit aux employés de la grande chambre, qui le transmirent au garçon de bureau. Il y avait liesse générale dans la direction ; un camarade allait être humilié, et, s'il ne supportait pas humblement son

humiliation, il allait perdre sa place !

Le garçon de bureau ouvrit la porte qui conduisait de sa loge à la mienne ; il venait de faire une tournée générale dans l'administration, et rapportait toutes les bouteilles vides qu'il avait pu déterrer.

— Mais, mon cher Féresse, lui dis-je en le regardant avec inquiétude, comment voulez-vous que je tienns ici avec toutes ces bouteilles, ou bien que toutes ces bouteilles tiennent ici avec moi —, à moins que je ne m'établisse dans l'une d'elles, comme avait fait le Diable boiteux ?

— Voilà justement la chose, répondit Féresse d'un ton goguenard en posant les nouvelles bouteilles près des anciennes ; c'est que M. le directeur général n'écoute pas de cette oreille-là : il veut que je garde cette chambre pour moi seul, et il n'entend pas que le dernier venu fasse la loi.

Je marchai à lui le sang au visage.

— Le dernier venu, si peu de chose qu'il soit, lui dis-je, est encore votre supérieur ; il a donc droit que vous lui parliez la tête découverte. Chapeau bas, drôle !

En même temps, j'envoyai, du revers de ma main, le feutre du pauvre diable s'aplatir contre la muraille, et je sortis.

Tout cela s'était passé en l'absence de M. Deviolaine ; par conséquent, je n'avais pas le dernier mot de l'affaire. M. Deviolaine ne devait être de retour que dans deux ou trois jours ; je résolus donc de rentrer chez ma pauvre mère, et d'y attendre ce retour.

Mais, avant de quitter l'administration, j'allai conter ce qui venait de se passer à Oudard, qui me dit qu'il n'y pouvait rien, et à M. Pieyre, qui me dit qu'il n'y pouvait pas grand-chose.

Ma mère fut désolée : cela ressemblait fort à mon retour de chez maître Lefèvre, en 1823. Elle courut chez madame Deviolaine. Madame Deviolaine était une femme excellente, mais à vues étroites ; elle ne comprenait pas qu'un commis eût d'autre ambition que celle d'être commis principal ; un commis principal,

d'autre ambition que celle d'être sous-chef ; un sous-chef, que celle d'être chef, et ainsi de suite. Elle ne promet donc rien à ma mère ; d'ailleurs, la pauvre femme n'avait pas grand pouvoir sur son mari, et, comme elle le savait parfaitement, elle essayait rarement d'user du peu qu'elle avait.

De mon côté, j'avais prié Porcher de passer à la maison. Je lui avais montré ma tragédie presque finie, et je lui avais demandé si, en cas d'accident, il ne pouvait pas m'avancer une certaine somme.

— Dame ! avait répondu Porcher, une tragédie !... Si c'était un vaudeville, je ne dis pas !... Enfin, *faites-la recevoir*, et l'on verra.

Faites-la recevoir ! En effet, là était toute la question.

Ma mère revint. Cette réponse de Porcher n'était pas de nature à la rassurer.

J'écrivis à M. Deviolaine, priant que ma lettre lui fût remise à son retour, et j'attendis.

Nous passâmes trois jours d'angoisse ; mais, pendant ces trois jours, je restai couché et travaillai incessamment.

Pourquoi restai-je couché ? Cela demande explication.

Lorsque j'étais au secrétariat, lorsque j'allais au bureau à dix heures du matin pour n'en sortir qu'à cinq heures du soir ; quand j'y retournais à huit heures pour n'en sortir qu'à dix ; quand j'avais fait huit fois par jour le chemin du faubourg Saint-Denis, n° 53, à la rue Saint-Honoré, n° 216, j'étais tellement fatigué, qu'il était rare que je pusse travailler debout. Alors je me couchais et je m'endormais, après avoir préparé mon travail sur la table, à côté de mon lit ; je dormais deux heures, et, à minuit, ma mère me réveillait pour s'endormir à son tour.

Voilà pourquoi je travaillais couché.

De ce travail couché j'avais pris une telle habitude, que, longtemps après avoir conquis ma liberté, je continuai de travailler couché, toutes les fois que je faisais du théâtre.

Peut-être cette explication suffira-t-elle pour que les physiolo-

gistes se rendent compte de cette espèce de brutalité de passion qu'on a remarquée dans mes premiers ouvrages, et qu'à bon droit, peut-être, on m'a reprochée.

J'y contractai encore une autre habitude, celle d'écrire mes drames en écriture renversée : cette habitude, je ne l'ai pas perdue comme l'autre, et, encore aujourd'hui, j'ai une écriture pour mes drames et une écriture pour mes romans.

Pendant ces trois jours, j'avançai énormément *Christine*. Le quatrième jour, je reçus une lettre de M. Deviolaine, qui m'invitait à passer à son bureau.

Je m'empressai de m'y rendre. Cette fois-là, le cœur ne me battait même pas ; j'avais envisagé les choses au pis, et j'étais préparé à tout.

— Ah ! te voilà donc, sacrée tête de fer ! s'écria M. Deviolaine en m'apercevant.

— Oui, monsieur, me voilà.

— Ah ! ah ! monsieur !

Je ne répondis pas.

— Nous sommes donc trop grand seigneur pour travailler avec tout le monde ? continua M. Deviolaine.

— Vous vous trompez... tout au contraire, je ne suis pas assez grand seigneur pour travailler avec les autres, puisque j'ai besoin de travailler seul.

— Et tu demandes un bureau seul, pour n'y rien faire, que tes ordures de pièces ?

— Je demande un bureau seul, pour avoir le droit de penser en travaillant.

— Et, si je ne te le donne pas, ce bureau seul ?

— Je me ferai écrivain public. Vous savez que je n'ai pas d'autre ressource.

— Aussi, tu peux te vanter que, si je ne t'envoie pas tout de suite à ton échoppe, ce n'est pas pour toi, c'est pour ta mère.

— Je ne l'ignore pas, et je vous en suis reconnaissant pour elle.

— Eh bien, prends-le donc, ton bureau ! Mais je te préviens d'une chose...

— Vous me donnerez une besogne double de celle des autres ?

— Parfaitement.

— Ce sera une injustice, voilà tout ; mais, comme je ne suis pas le plus fort, je la subirai.

— Une injustice ! une injustice ! s'écria M. Deviolaine, sais-tu que je n'en ai jamais fait une seule, injustice ?

— Il y a commencement à tout, à ce qu'il paraît.

— A-t-on vu ! Mais a-t-on vu ce bigre-là ! continua M. Deviolaine en se promenant de long en large dans son bureau ; a-t-on vu ! a-t-on vu !...

Puis, revenant à moi :

— Eh bien, non, on ne t'en fera pas, d'injustice ; eh bien, non, on ne te donnera pas plus de besogne qu'aux autres. Seulement, on t'en donnera autant, et on veillera à ce que tu la fasses ! Et c'est M. Fossier que je chargerai de cette inspection.

Je fis un mouvement de lèvres.

— Ah ça ! as-tu quelque chose contre M. Fossier, à présent ?

— Non, je le trouve laid, voilà tout.

— Eh bien, après ?

— Eh bien, j'aimerais mieux qu'il fût beau, pour lui d'abord, pour moi ensuite.

— Mais que t'importe que M. Fossier soit laid ou beau ?

— Quand j'ai affaire trois ou quatre fois par jour à un visage, j'aime mieux qu'il soit agréable que désagréable.

— Mais qui m'a donc bâti un j....-f... pareil ? Vous verrez qu'il faudra lui faire des chefs de bureau à son goût... Allons, allons ! Va-t'en à ton cabinet, et tâchons de réparer le temps perdu.

— J'y vais ; mais, auparavant, une promesse, monsieur.

— Je crois qu'il va m'imposer des conditions, ma parole d'honneur !

— Celle-là, vous l'accepterez, j'en suis sûr.

— Voyons, que désirez-vous, monsieur le poète ?

— Je désire que, chaque jour, vous vous assuriez par vous-même, et de la besogne que j'aurai faite, et de la façon dont elle sera faite.

— Eh bien, je te le promets... Et à quand ta première représentation ?

— Il me serait difficile de vous le dire ; mais, ce dont je puis vous répondre, c'est que vous y serez.

— Oui, j'y serai, et plutôt avec deux clefs qu'une, sois tranquille... Ainsi, tiens-toi bien !

Et il me fit un geste de menace sur lequel je sortis.

M. Deviolaine me tint parole. Il me distribua une large besogne, mais sans me surcharger.

Seulement, comme il me l'avait promis, M. Fossier venait toujours m'apporter cette besogne lui-même, et si, par malheur, il ne me trouvait pas à mon bureau, M. Deviolaine était à l'instant même instruit de mon absence.

Chapitre CXIV

ACHÈVEMENT DE *CHRISTINE*. — UN PROTECTEUR, S'IL VOUS PLAÎT. — NODIER ME RECOMMANDE À TAYLOR. — LE COMMISSAIRE ROYAL ET L'AUTEUR D'*HÉCUBE*. — LECTURE OFFICIEUSE DEVANT TAYLOR. — LECTURE OFFICIELLE DEVANT LE COMITÉ. — JE SUIS REÇU PAR ACCLAMATION. — IVRESSE DU TRIOMPHE. — COMME ON ÉCRIT L'HISTOIRE. — INCRÉDULITÉ DE M. DEVIOLAINE. — PICARD. — SON OPINION SUR MA PIÈCE. — OPINION DE NODIER. — RELUTE AU THÉÂTRE-FRANÇAIS ET RÉCEPTION DÉFINITIVE.

Tout cela n'empêcha point *Christine* de se terminer.
Mais à peine eus-je écrit ce fameux dernier vers :

Eh bien, j'en ai pitié, mon père... Qu'on l'achève !

que je me trouvais aussi embarrassé qu'une pauvre fille qui vient d'accoucher en dehors de tout légitime mariage. Que faire de l'enfant bâtard, né en dehors de l'Institut et de l'Académie ? L'étouffer comme ses aînés ? C'était bien dur ! D'ailleurs, la petite fille avait une apparence de force qui lui donnait tout à fait l'air viable ; l'exposer, c'était bien, cela ; mais il fallait un théâtre qui la recueillît, des acteurs qui la vêtissent, un public qui l'adoptât.

Ah ! si Talma n'était pas mort !

Mais Talma était mort, et je ne connaissais personne au Théâtre-Français.

Par M. Arnault, peut-être me serait-il possible d'y arriver ? Mais il demanderait à prendre connaissance de l'œuvre en faveur de laquelle on réclamerait son intérêt, et il n'en aurait pas lu dix vers, qu'il la rejetterait loin de lui, comme ce pauvre M. Drake avait fait du serpent à sonnettes qui l'avait mordu à Rouen.

J'allai trouver Oudard.

Je lui avouai que mon œuvre était terminée, et je lui demandai

hardiment une lettre pour le Théâtre-Français.

Oudard me refusa, sous le prétexte qu'il n'y connaissait personne.

J'eus beau lui dire que sa recommandation comme chef du secrétariat de M. le duc d'Orléans serait toute puissante.

Il me répondit, à l'instar de madame Méchin, qui ne voulait pas mettre son argent à des canons de calibre :

— Je ne mettrai point mon *influence* à cela !

J'avais vu quelquefois venir dans les bureaux du secrétariat un homme à épais sourcils et à long nez, qui prenait du tabac comme un Suisse. Cet homme apportait périodiquement les quatre-vingt-dix billets de toutes places que M. Oudard avait le droit de distribuer chaque mois, à raison de trois par jour. J'ignorais ce qu'était cet homme ; je demandai qu'on me recommandât à lui. On me répondit que c'était le souffleur.

J'attendis ce souffleur, je le surpris au passage, et je le priai de me dire comment on arrivait à l'insigne honneur de lire devant le comité du Théâtre Français.

Il me répondit qu'il fallait déposer ma pièce chez l'examineur ; mais il ajouta qu'il y en avait tant de déposées avant la mienne, que, le moins que j'aurais à attendre, ce serait un an ! On sait si je pouvais attendre un an !

— Mais, lui demandai-je, n'y a-t-il pas moyen d'abrégé toutes ces formalités ?

— Ah dame ! sans doute, me répondit-il, si vous connaissez M. le baron Taylor.

Je le remerciai.

— Il n'y a pas de quoi, me dit-il.

Et il avait raison, il n'y avait pas de quoi, car je ne connaissais nullement M. le baron Taylor.

— Connaissez-vous le baron Taylor ? demandai-je à Lasagne.

— Non, me répondit-il, mais Charles Nodier est son ami intime.

— Eh bien ?

— Eh bien, ne m'avez-vous pas dit que vous aviez, à une représentation du *Vampire*, causé toute une soirée avec Charles Nodier ?

— Sans doute.

— Écrivez à Charles Nodier.

— Bah ! il m'aura oublié.

— Il n'oublie rien ; écrivez-lui.

J'écrivis à Charles Nodier. Je lui rappelais les Elzévirs, le rotifer, les vampires, et, au nom de sa bienveillance tant vantée pour la jeunesse, je le suppliais de me recommander au baron Taylor. On comprend avec quelle impatience j'attendis une réponse.

Ce fut le baron Taylor qui me répondit. Il m'accordait ma demande, et fixait mon audition à cinq ou six jours de là.

Il me demandait, en même temps, pardon de l'heure qu'il me fixait, mais ses nombreuses occupations lui laissaient si peu de temps, que c'était à sept heures du matin seulement qu'il pouvait me recevoir.

Quoique je sois l'homme le moins matineux de Paris peut-être, je fus prêt à l'heure dite. — Il est vrai que je n'avais pas dormi de la nuit.

Taylor demeurait, à cette époque, rue de Bondy, n° 42, au quatrième.

Son appartement se composait d'une antichambre pleine de bustes et de livres ; d'une salle à manger pleine de tableaux et de livres ; d'un salon plein d'armes et de livres, et d'une chambre à coucher pleine de manuscrits et de livres.

Je sonnai à la porte de l'antichambre avec un battement de cœur effroyable. La bonne ou la mauvaise disposition d'esprit d'un homme qui ne me connaissait pas, qui n'avait aucun motif d'être bienveillant pour moi, qui ne me recevait que par pure complaisance, allait décider de mon avenir. Si ma pièce lui déplaisait, c'était une prévention contre tout ce que je pourrais lui apporter plus tard, et j'étais presque au bout de mon courage et

de ma force.

J'avais sonné bien doucement, il est vrai —, et l'on ne m'avait pas répondu ; je sonnai une seconde fois, aussi doucement que la première ; on ne me répondit point encore.

Et, cependant, en prêtant l'oreille, il me semblait entendre un bruit annonçant qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire dans l'appartement : c'étaient des sons confus et glapissants qui tantôt avaient l'air d'accès de colère, et tantôt, retombant dans le mat, formaient la basse d'une musique monotone et continue. Je ne pouvais deviner ce que cela voulait dire ; je craignais de déranger Taylor en ce moment, et néanmoins c'était bien l'heure fixée par lui pour le rendez-vous. — Je sonnai plus fort. — J'entendis qu'on ouvrait une porte ; en même temps, ce bruit intérieur et inconnu qui m'intriguait si singulièrement depuis dix minutes m'arriva plus mugissant que jamais. Enfin, la porte s'ouvrit, et une vieille bonne parut.

— Ah ! monsieur, me dit-elle d'un air consterné, vous rendez un fier service à M. le baron, en arrivant. Il vous désire bien, allez !

— Comment cela ?

— Entrez, entrez !... Ne perdez pas une minute !

Je me précipitai dans le salon, et trouvai Taylor pris dans sa baignoire, comme un tigre dans une fosse, et ayant près de lui un monsieur qui lui lisait une tragédie d'*Hécube*.

Ce monsieur avait forcé la porte, quelque chose qu'on eût pu lui dire. Il avait surpris Taylor comme Charlotte Corday avait surpris Marat, et le poignardait dans le bain ; seulement, l'agonie du commissaire du roi était plus longue que ne l'avait été celle du tribun du peuple. La tragédie avait deux mille quatre cents vers !

Lorsque le monsieur m'aperçut, il comprit qu'on venait lui arracher sa victime ; il se cramponna à la baignoire en criant.

— Il n'y a plus que deux actes, monsieur ! Il n'y a plus que deux actes !

— Deux coups d'épée ! Deux coups de couteau ! Deux coups

de poignard ! Choisissez, parmi les armes qui sont ici, – et il y en a de toutes les espèces – choisissez celle qui coupe le mieux, et égardez-moi tout de suite !

— Monsieur, répondait l’auteur d’*Hécube*, le gouvernement vous a nommé commissaire du roi, c’est pour entendre ma pièce ; il est dans vos attributions d’entendre ma pièce, vous entendrez ma pièce !

— Eh ! voilà justement mon malheur ! s’écriait Taylor en se tordant les bras. Oui, monsieur, je suis commissaire du roi, pour mon malheur !... Mais vous et vos pareils serez cause que je donnerai ma démission ; vous et vos pareils serez cause que je partirai, que je quitterai la France. On m’offre une mission en Égypte, je l’accepterai ; je remonterai les sources du Nil jusqu’à la Nubie, jusqu’aux montagnes de la Lune – et je vais chercher mon passeport.

— Vous irez en Chine si vous voulez, répondit le monsieur ; mais vous irez après avoir entendu ma pièce.

Taylor, comme un athlète vaincu, poussa un long gémissement, me fit signe de passer par la chambre à coucher, et, retombant au fond de sa baignoire, pencha avec résignation la tête sur sa poitrine.

Le monsieur continua.

La précaution qu’avait prise Taylor de mettre une porte entre lui, son lecteur et moi, était une précaution inutile ; je ne perdis pas un mot des deux derniers actes d’*Hécube*. – Dieu est grand et miséricordieux : qu’il fasse paix à son auteur !

Enfin, la pièce achevée, sur la prière de Taylor, le monsieur se leva et consentit à s’en aller.

J’entendis la vieille qui fermait la porte à double tour derrière lui.

Le bain avait profité de la lecture pour se refroidir, et Taylor rentra dans sa chambre à coucher tout grelottant ; j’aurais donné un mois de mes appointements pour qu’il trouvât son lit baigné.

Et cela est concevable : on conviendra qu’un homme à moitié

gelé, qui vient d'entendre cinq actes, ne se trouve naturellement pas dans une situation d'esprit favorable à en entendre cinq autres.

— Hélas ! monsieur, lui dis-je, je tombe dans un bien fâcheux moment, et je crains que vous ne soyez guère disposé à m'entendre, du moins avec l'indulgence dont j'aurais besoin.

— Oh ! monsieur, je ne dis pas cela pour vous, me répondit Taylor, puisque je ne connais pas encore votre courage ; mais comprenez-vous quel supplice cela est, d'entendre, tous les jours que Dieu fait, de semblables choses ?

— Tous les jours ?

— Et plutôt deux fois qu'une ! Tenez, voici mon bulletin pour le comité d'aujourd'hui. On nous lit un *Épaminondas*.

Je poussai un soupir. Ma pauvre *Christine* était prise entre deux feux croisés classiques.

— Monsieur le baron, hasardai-je timidement, si vous voulez que je revienne un autre jour ?

— Oh ! ma foi, non, dit Taylor, et, puisque nous y sommes...

— Eh bien, lui dis-je, je vais vous lire un acte seulement, et, si cela vous fatigue ou vous ennuie, vous m'arrêterez.

— À la bonne heure, murmura Taylor, vous avez plus de compassion que vos confrères. Allons, c'est bon signe... Allez, allez, je vous écoute.

Je tirai en tremblant ma pièce de ma poche ; elle formait un volume effrayant. Taylor jeta les yeux sur cette immense chose avec un tel sentiment d'effroi, que je m'écriai :

— Ah ! monsieur, ne vous effrayez pas, le manuscrit n'est écrit que d'un côté.

Il respira.

Je commençai.

J'avais les yeux si troublés, que je ne voyais rien ; j'avais la voix si tremblante, que je ne m'entendais pas moi-même.

Taylor me rassura ; il n'était guère habitué à une pareille modestie.

Je repris ma lecture, et j'achevai tant bien que mal mon premier acte.

— Eh bien, faut-il continuer, monsieur ? demandai-je d'une voix faible et sans oser lever les yeux.

— Mais oui, mais oui, dit Taylor ; c'est, ma foi, très bien !

Je me repris à la vie, et je lus mon second acte avec plus de courage que le premier. Lorsque j'eus fini, ce fut Taylor lui-même qui me demanda le troisième, puis le quatrième, puis le cinquième.

J'avais une énorme envie de l'embrasser : il en fut quitte pour la peur.

La lecture achevée, Taylor sauta à bas de son lit.

— Vous allez venir au Théâtre-Français avec moi, dit-il.

— Et pourquoi faire, mon Dieu ?

— Pour prendre votre tour de lecture le plus vite possible.

— Vraiment ! Je lirai au comité ?

— Pas plus tard que samedi prochain.

Taylor appela :

— Pierre !

Un vieux domestique entra.

— Tout ce qu'il me faut pour m'habiller, Pierre.

Puis, se retournant de mon côté :

— Vous permettez ? demanda-t-il.

— Si je permets, je le crois bien !...

Le jeudi suivant – car Taylor n'avait pas voulu attendre au samedi, et avait convoqué un comité extraordinaire –, le jeudi suivant, soit par l'effet du hasard, soit que Taylor eût vanté l'ouvrage outre mesure, le comité était au grand complet : hommes et femmes en grande toilette, comme s'il se fût agi d'une soirée dansante.

Ces femmes coiffées en chapeau ou en fleurs, ces hommes en habit, ce grand tapis vert, ces regards de curiosité qui se fixaient sur moi, tout, jusqu'au verre d'eau solennel que Granville but à ma place – ce qui me sembla assez bizarre –, concourait à

m'inspirer une émotion profonde.

Christine n'était point ce qu'elle est aujourd'hui : c'était une simple pièce romantique par la forme, mais classique par le fond. Elle était réduite à cinq actes ; tout se passait à Fontainebleau, et avec l'unité de temps, de lieu et d'action, recommandée par Aristote. Chose plus étrange encore ! Elle ne renfermait pas le rôle de Paula, qui est aujourd'hui la meilleure création de l'ouvrage, et surtout le véritable ressort dramatique. Monaldeschi trahissait l'ambition, mais non l'amour de Christine.

Cependant, j'ai vu peu d'ouvrages avoir à la lecture un succès pareil. On me fit répéter trois fois le monologue de Sentinelli, et la scène de Monaldeschi. J'étais dans l'ivresse. On me reçut par acclamation.

Seulement, trois ou quatre des bulletins portaient cette restriction :

Une seconde lecture ou la communication du manuscrit à un auteur qui ait la confiance de la Comédie.

Le résumé des délibérations fut que la Comédie-Française recevait la tragédie de *Christine* ; mais, vu les grandes innovations qu'elle contenait, ne s'engageait à la jouer qu'après une nouvelle lecture ou la communication du manuscrit à un auteur qu'elle désignerait elle-même.

Tout cela avait un peu passé comme un brouillard devant moi. J'avais, pour la première fois, vu de près les reines tragiques et comiques : mademoiselle Mars, mademoiselle Leverd, mademoiselle Bourgoïn, madame Valmonzey, madame Paradol et mademoiselle Demerson, charmante soubrette pleine de finesse, jouant Molière avec une franchise, et Marivaux avec un fini que je n'ai vus qu'à elle.

Je savais que j'étais reçu, c'était tout ce que je voulais savoir : il y avait des conditions, je les accomplirais ; il y avait des difficultés, je les surmonterais.

Aussi, je n'attendis point la fin des conférences. Je remerciai

Taylor ; je sortis du théâtre léger et fier, comme lorsque ma première maîtresse m'avait dit : « Je t'aime ! » Je pris ma course vers le faubourg Saint-Denis, toisant tous ceux que je rencontrais, et ayant l'air de leur dire : « Vous n'avez pas fait *Christine*, vous ! Vous ne sortez pas du Théâtre-Français, vous ! Vous n'êtes pas reçu par acclamation, vous ! » Et, dans ma préoccupation joyeuse, je prenais mal mes mesures pour sauter un ruisseau, et je tombais au milieu ; je ne voyais pas les voitures, et je me jetais dans les chevaux. En arrivant au faubourg Saint-Denis, j'avais perdu mon manuscrit ; mais peu m'importait ! Je savais ma pièce par cœur.

J'entrai d'un bond dans l'appartement. Ma mère, qui ne me voyait jamais qu'à cinq heures, jeta un cri.

— Reçu par acclamation, ma mère ! reçu par acclamation ! m'écriai-je.

Et je me mis à danser autour de l'appartement, où il n'y avait pas beaucoup d'espace pour danser.

Ma mère crut que j'étais devenu fou. Je ne lui avais pas dit que je dusse lire, de peur d'un échec.

— Et que va dire M. Fossier ? s'écria ma pauvre mère.

— Ah ! ma foi, répondis-je sur l'air de *Malbrouck*, M. Fossier dira ce qu'il voudra, et, s'il n'est pas content, je l'enverrai promener !

— Prends garde, mon pauvre ami, dit ma mère en secouant la tête, c'est toi qu'il enverra promener, et il faudra bien que tu y ailles.

— Eh bien, maman, tant mieux ! Cela me fera du temps pour mes répétitions.

— Et si ta pièce tombe, et que ta place soit perdue, que deviendrons-nous ?

— Je ferai une autre pièce qui réussira.

— Et, en attendant, il faudra vivre.

— Diable ! c'est bien malheureux qu'il faille vivre ; heureusement que, dans sept ou huit jours, nous avons les gratifications.

— Oui ; mais, en attendant les gratifications, que tu ne tiens pas encore, crois-moi, mon ami, retourne à ton bureau, afin qu'on ne se doute de rien, et ne te vante à personne de ce qui est arrivé.

— Je crois que tu as raison, ma mère ; et, quoique j'aie demandé congé à M. Deviolaine pour toute la journée, je vais aller à mon bureau. Il est deux heures et demie. Bah ! j'aurai encore le temps d'expédier la besogne de la journée.

Et je me remis à courir du côté de la rue Saint-Honoré. Au reste, cela me faisait grand bien ; j'avais besoin d'air et de mouvement, j'étouffais dans notre petit appartement.

Je trouvai une pile de rapports qui m'attendaient ; je me mis à la besogne : à six heures, tout était expédié.

Seulement, la colère de Féresse contre moi avait monté jusqu'à la haine : je l'avais forcé d'attendre jusqu'à six heures que j'eusse écrit la dernière ligne.

Jamais je n'avais écrit si vite et si bien.

Je relus tout à deux fois, tremblant d'avoir fourré dans mes rapports quelques vers de *Christine*.

Ils étaient, comme d'habitude, purs de toute poésie.

Je les remis à Féresse, qui s'en alla, grognant comme un ours, les porter sur le bureau de M. Fossier.

Puis je revins près de ma pauvre mère, tout émotionnée et toute tremblante du grand événement qui venait de signaler cette journée.

C'était le 30 avril 1828.

Je passai la soirée, la nuit et la matinée du lendemain à refaire un autre manuscrit.

À dix heures, en arrivant à l'administration, je trouvai Féresse sur la porte de sa loge. Il m'y attendait depuis huit heures du matin, quoiqu'il sût bien que je n'arriverais qu'à dix.

— Ah ! vous voilà, dit-il ; vous avez donc fait une tragédie, vous ?

— Qui vous a dit cela ?

— Tiens, parbleu ! c'est le journal.

— Le journal ?

— Oui, lisez plutôt.

Et il me passa, en effet, un journal sur lequel je lus les lignes suivantes :

Aujourd'hui, le Théâtre-Français a reçu, par acclamation et à l'unanimité, une tragédie en cinq actes, en vers, d'un jeune homme qui n'a encore rien fait.

Ce jeune homme appartient à l'administration de M. le duc d'Orléans, qui lui a aplani toutes les difficultés, et qui l'avait fortement recommandé au comité de lecture.

On voit avec quelle exactitude la presse quotidienne débutait sur mon compte ; depuis ce temps, la tradition ne s'est pas perdue.

Néanmoins, tout inexacte qu'elle était dans ses détails, la nouvelle était vraie au fond ; elle venait de circuler de corridor en corridor, et d'étage en étage. C'étaient, de bureaux à bureaux, des allées et des venues, comme si madame la duchesse d'Orléans fût accouchée de deux jumeaux. Je reçus des compliments de tous mes collègues, les uns sincères, les autres goguenards ; il n'y eut que mon chef de bureau dont je n'aperçus pas même le bout du nez. En revanche, comme il m'envoya de la besogne quatre fois plus que d'habitude, il était évident qu'il avait lu le journal.

M. Deviolaine arriva à deux heures. À deux heures cinq minutes, il m'envoyait chercher.

J'entrai chez lui, le nez en l'air, la main sur la hanche.

— Ah ! te voilà, farceur ! me dit-il.

— Oui, me voilà.

— C'était donc pour faire des fredaines que tu m'avais demandé congé, hier ?

— Ma besogne en a-t-elle souffert ?

— Ce n'est point là la question.

— Si fait, monsieur Deviolaine, c'est là toute la question, au contraire.

— Mais tu n’as donc pas vu qu’ils se moquaient de toi ?

— Qui cela ?

— Les comédiens.

— En attendant, ils ont reçu ma pièce.

— Oui ; mais ils ne la joueront pas.

— Ah ! par exemple !

— Et puis, quand ils la joueraient, ta pièce ?

— Eh bien ?

— Il faudra encore qu’elle plaise au public.

— Pourquoi voulez-vous qu’elle ne plaise pas au public, puisqu’elle a plu aux comédiens ?

— Allons donc ! tu vas me faire accroire que toi, avec ton éducation à trois francs par mois, tu réussiras, quand des gens comme M. Viennet, comme M. Lemerrier, comme M. Lebrun, tombent à plat ? Allons donc !

— Mais il me semble qu’au lieu de préjuger, il serait plus juste d’attendre.

— Ah ! oui, attendre dix ans, vingt ans ! J’espère bien que je serai crevé avant que ta pièce soit jouée : cela fait que je ne la verrai pas.

En ce moment, Féresse ouvrit traîtreusement la porte.

— Pardon, monsieur Deviolaine, dit-il, mais c’est un *comédien* – il appuya sur ce mot – qui demande M. Dumas.

— Un comédien ! Quel comédien ? demanda M. Deviolaine.

— M. Firmin, de la Comédie-Française.

— Oui, répondis-je tranquillement, il joue Monaldeschi.

— Firmin joue dans ta pièce ?

— Le rôle de Monaldeschi, oui... Oh ! c’est très bien distribué : Firmin joue Monaldeschi ; mademoiselle Mars, Christine...

— Mademoiselle Mars joue dans ta pièce ?

— Sans doute.

— Ce n’est pas vrai.

— Voulez-vous que je vous le fasse dire par elle-même ?

— Tu crois que je vais me déranger pour m’assurer que tu

mens ?

— Non, elle viendra ici.

— Mademoiselle Mars viendra ici ?

— Elle aura cette complaisance pour moi, j'en suis sûr.

— Mademoiselle Mars ?

— Dame ? vous voyez que Firmin...

— Tiens, fiche-moi le camp ! Car, ma parole d'honneur, tu me fais tourner la tête !... Mademoiselle Mars !... mademoiselle Mars, se déranger pour toi ? Allons donc !... mademoiselle Mars !

Et il leva les bras au ciel comme un homme désespéré qu'une pareille folie eût pu entrer dans la tête d'un membre de sa famille.

Je profitai de ce geste dramatique pour m'esquiver.

Firmin m'attendait effectivement. Il avait employé le temps à faire un examen des localités, et à s'assurer que les fenêtres de mon bureau donnaient justement sur les fenêtres de la Comédie-Française ; ce qui offrait de grandes facilités pour mes futures communications.

Il venait, pour ne pas perdre un temps inutile, m'offrir de me conduire chez Picard, qui lirait mon manuscrit. Picard étant investi de toute la confiance de la Comédie-Française, la Comédie-Française s'en rapporterait à ce qu'il dirait.

J'avais une profonde répugnance pour Picard. Picard, à mon avis, avait autant rapetissé la comédie que Scribe avait grandi le vaudeville. Il était impossible que Picard comprît *Christine*, ni comme forme, ni comme fond. Je me débattis donc autant que je le pus contre cet arbitrage de Picard.

Mais Firmin connaissait si bien Picard, mais Picard aimait tant les jeunes gens, mais Picard était de si bon conseil, que, pour ne pas, à mon début, contrarier Firmin, je me laissai aller.

Il fut convenu que, le soir, à quatre heures et demie, Firmin me reviendrait prendre, et que nous irions chez Picard.

À quatre heures et demie, nous partions, *Christine* était proprement recopiée. Moi qui avais mis du soin pour les pièces de Théaulon, qu'on se figure si je m'étais appliqué pour la mienne !

Le manuscrit était roulé et noué avec un joli ruban tout neuf que ma mère m'avait donné. Où demeurait Picard ? Ma foi, je n'en sais plus rien, et ne veux pas perdre de temps à chercher son adresse. Quelque part qu'il demeurât, nous arrivâmes chez lui.

Sa vue correspondait à merveille à l'idée que je m'étais faite de lui : c'était un petit bossu à longues mains, ayant de petits yeux brillants, et un nez pointu comme celui d'une fouine.

Il nous reçut avec cette politesse railleuse qui lui était particulière, et que beaucoup prenaient pour une spirituelle bonhomie. Nous causâmes dix minutes ; il fit semblant d'ignorer parfaitement la nouvelle qu'il savait depuis le matin ; nous lui exposâmes le motif de notre visite, il nous invita à lui laisser le manuscrit, et à revenir huit jours après.

Il nous dirait son humble avis sur cette importante affaire, nous priant d'avance de l'excuser si les petites comédies classiques lui avaient rapetissé le jugement à l'endroit des *grandes machines romantiques*.

Cet exorde ne présageait rien de bon.

Nous revînmes huit jours après. Picard nous attendait, nous le retrouvâmes assis dans le même fauteuil, avec le même sourire sur les lèvres.

Il nous fit asseoir, s'informa poliment de notre santé ; et, allongeant ensuite ses longs doigts sur son bureau, il en enveloppa mon manuscrit, soigneusement roulé et ficelé par lui.

Puis, avec un charmant sourire :

— Mon cher monsieur, me dit-il, avez-vous quelques moyens d'existence ?

— Monsieur, répondis-je, je suis commis à quinze cents francs chez M. le duc d'Orléans.

— Eh bien, si j'ai un conseil à vous donner, allez à votre bureau, mon cher enfant, allez à votre bureau !

Après une semblable déclaration, la conversation ne pouvait être bien longue. Nous nous levâmes, Firmin et moi, nous saluâmes et nous sortîmes.

C'est-à-dire que je sortis ; Firmin resta un instant après moi : il voulait avoir un avis plus détaillé sans doute.

À travers la porte entrebâillée, j'aperçus Picard qui haussait les épaules avec une telle énergie, que la tête semblait lui sortir de la poitrine.

Le moderne Molière était fort laid ainsi ! Sa figure surtout avait une expression de méchanceté remarquable.

Était-ce bien un avis consciencieux que Picard nous avait donné ? Firmin en fut convaincu, j'en doutai toujours. Il était impossible qu'un homme d'esprit, si étroit que fût cet esprit, ne vît point, je ne dirai pas même une œuvre remarquable dans *Christine*, mais des œuvres remarquables au-delà de *Christine*.

Le lendemain, j'allai chez Taylor. Je lui portais le manuscrit avec les annotations de Picard. Ces annotations consistaient dans des croix, dans des accolades, dans des points d'exclamation qu'on pouvait appeler des points de stupéfaction. Certains vers surtout paraissaient avoir abasourdi l'auteur de *La Petite Ville* et des *Deux Philibert*.

Ceux-ci avaient obtenu l'honneur de trois points d'exclamation :

CHRISTINE

Vous êtes Français, vous ; mais ces Italiens,
L'idiome mielleux qui détrempe leurs âmes
Semblerait fait exprès pour un peuple de femmes ;
D'énergiques accents ont peine à s'y mêler.
Un homme est là ; l'on croit qu'en homme il va parler :
Il parle, on se retourne, et, par un brusque échange,
À la place d'un homme, on trouve une louange. — !!!

C'était à ce dernier vers qu'étaient accolés les trois malheureux points d'exclamation qui voulaient dire tant de choses.

Du reste, la critique de Picard était laconique. Après les vers suivants venait un point d'interrogation gigantesque :

Sur le chemin des rois, l'oubli couvre ma trace ;

Mon nom, comme un vain bruit, s'affaiblit dans l'espace :
Ce n'est plus qu'un écho par l'écho répété,
Et j'assiste vivante à la postérité.
Je crus que plus longtemps – mon erreur fut profonde !
Mon abdication bruirait dans le monde...
Pour le remplir encore un but m'est indiqué ;
Je veux reconquérir cet empire abdiqué.
Comme je la donnai, je reprends ma couronne,
Et l'on dira que j'ai le caprice du trône ! – ?

point d'interrogation qui voulait bien certainement dire : « Peut-être que l'auteur a compris ; mais, moi, je ne comprends pas »
Après le dernier vers :

Eh bien, j'en ai pitié, mon père... Qu'on l'achève !

était écrit le mot IMPOSSIBLE.

Était-ce la *pièce* qui était *impossible* ? Était-ce seulement le vers ?

Picard avait eu la délicatesse de me laisser dans le doute.

Je racontai l'aventure à Taylor, et lui montrai les notes de Picard.

— C'est bien, me dit-il, laissez-moi la pièce, et revenez demain matin.

Je lui laissai la pièce, assez contrit d'ailleurs. Je commençais à apprendre, à mes dépens, qu'au théâtre, tout au contraire de la nature, les joies sont pour l'enfantement, et qu'après l'enfantement, commencent immédiatement les douleurs.

Je n'avais garde de manquer au rendez-vous de Taylor ; à huit heures du matin, j'étais chez lui.

Il me montra mon manuscrit. Nodier avait écrit dessus, de sa main :

Je déclare sur mon âme et conscience que *Christine* est une des œuvres les plus remarquables que j'aie lues depuis vingt ans.

— Vous comprenez, me dit Taylor, j'avais besoin de cela pour marcher dans ma force. Vous relirez samedi, tenez-vous

prêt.

— Monsieur le baron, lui dis-je, j'ai un bureau ; à ce bureau, l'on est d'autant plus sévère pour moi que je fais de la littérature, ce qui, en matière de bureaucratie, est un crime impardonnable. Pourrais-je lire dimanche, au lieu de lire samedi ?

— C'est contre toutes les habitudes, mais j'essayerai.

Trois jours après, je reçus mon bulletin pour le dimanche suivant.

L'assemblée était encore plus nombreuse que la première fois, et la pièce fut encore plus acclamée, s'il était possible, qu'elle ne l'avait été à la lecture précédente. On alla aux voix.

La pièce était reçue à l'unanimité, sauf quelques corrections dont j'aurais à m'entendre avec M. Samson.

Par bonheur, nous ne nous entendîmes pas, M. Samson et moi.

Je dis par bonheur, car cette mésintelligence amena une refonte entière de l'ouvrage, qui gagna, à ce remaniement, le prologue, les deux actes de Stockholm, l'épilogue à Rome, et le rôle tout entier de Paula.

Quand nous en serons là, nous raconterons ces transformations, qui laissèrent bien loin derrière elles les *Métamorphoses* d'Ovide, dont M. Villenave venait de publier une splendide édition.

Parlons un peu de M. Villenave, un des hommes les plus instruits et les plus originaux de l'époque ; parlons de sa fille, de son fils, de sa femme et de sa maison, personnages et choses qui eurent une grande influence sur cette première partie de ma vie.

Chapitre CXV

CORDELIER-DELANOUE. – UNE SÉANCE DE L'ATHÉNÉE. – M. VILLENAVE. – SA FAMILLE. – LES CENT TRENTE-DEUX NANTAIS. – CATHELINEAU. – LA CHASSE AUX *BLEUS*. – FOREST. – UNE PAGE D'HISTOIRE. – SAUVEUR. – LE COMITÉ ROYALISTE. – SOUCHU. – LA TOMBE MIRACULEUSE. – CARRIER.

Lors des premières représentations des acteurs anglais, – lequel temps coïncidait avec mes séances du soir au bureau du secrétariat –, j'avais fait la connaissance d'un jeune homme nommé Cordelier-Delanoue.

Cette connaissance s'était faite tout naturellement. Nous publiions *La Psyché*, à cette époque ; Delanoue nous avait envoyé une pièce de vers intitulée *Hamlet* ; nous l'avions insérée dans notre journal ; il était venu nous remercier, et Adolphe et moi nous étions liés avec lui.

Moi surtout. – Delanoue était fils d'un général de la Révolution qui avait autrefois connu mon père : cette circonstance avait été une cause de rapprochement entre nous ; nos sympathies dramatiques et politiques avaient fait le reste.

Un soir, Delanoue était venu me voir à mon bureau et m'avait proposé, tandis que le courrier du Palais-Royal allait à Neuilly et en revenait, de me conduire à l'Athénée.

J'ignorais tant de choses, qu'on ne sera pas étonné, je l'es-père, que j'ignorasse ce que c'était que l'Athénée.

M. Villenave y donnait, ce soir-là, une séance littéraire.

J'ignorais ce que c'était que M. Villenave ; ce qui m'était un peu plus permis que d'ignorer ce que c'était que l'Athénée.

J'acceptai, cependant. À cette époque, je n'avais pas cette horreur des nouvelles connaissances qui m'est venue depuis. On me promettait de la littérature et des littérateurs ; avec cette promesse-là, on m'eût fait passer sur le tranchant du rasoir qui

sert de pont au paradis de Mahomet.

Aujourd'hui, j'y passerais encore, tout enclin aux vertiges que je suis, mais ce serait pour fuir ce que j'allais chercher à cette époque.

Les séances de l'Athénée se tenaient, autant que je puis me le rappeler, dans une salle basse du Palais-Royal dont l'entrée était rue de Valois. On y parlait de toute sorte de choses qui eussent été assommantes dans un salon, et qui, à l'Athénée, n'étaient qu'ennuyeuses.

Ceux qui disaient ces choses ennuyeuses avaient, de droit, un certain nombre de billets qu'ils distribuait à leur famille, à leurs amis et à leurs connaissances.

Ils auraient pu dire ces choses-là tout seuls ; mais ils préféraient, je ne sais pourquoi, qu'il y eût des auditeurs.

Ce soir-là, la salle était pleine. M. Villenave était fort répandu dans le monde ; d'ailleurs, ses séances avaient une certaine réputation.

De quoi traitait celle-là ? Si j'étais condamné à être pendu, et qu'il fallût le dire pour racheter ma vie, je serais pendu.

C'était, selon toute probabilité, une étude sur quelque mort médiocre qui servait de prétexte à celui qui la faisait pour donner quelques coups de patte aux vivants.

M. Villenave tenait la tribune : il parlait debout, éclairé par deux candélabres, et avait un verre d'eau sucrée près de lui.

C'était un beau vieillard qui pouvait avoir, à cette époque, soixante-six ou soixante-huit ans. Il avait de magnifiques cheveux blancs coquettement roulés sur les tempes, des yeux pleins d'un feu tout méridional et, malgré son grand corps, un peu courbé en avant par l'habitude du bureau, quelque chose de distingué et d'élégant dans le geste et dans les manières.

Je m'étais modestement arrêté près de la porte, pour deux raisons :

La première, c'est que j'étais encore trop inconnu pour me croire le droit de déranger qui que ce fût au monde, même

l'orateur ;

La seconde, parce que, ayant à retourner à mon bureau à neuf heures et demie, il m'était, pour sortir incognito comme j'étais entré, plus commode d'être près de la porte que partout ailleurs.

Delanoue, plus familier que moi avec les auditeurs, m'avait quitté pour aller coqueter avec eux, pendant les courts intervalles où la séance était suspendue afin de donner le temps à M. Villenave de reprendre haleine.

L'heure de mon courrier arrivée, je m'esquivais tout doucement pour aller le recevoir à mon bureau, lorsque Delanoue, accourant à moi, me rejoignit sous le péristyle.

Il était chargé par la famille Villenave de m'inviter à venir, après la séance, prendre une tasse de thé avec elle et chez elle.

Le bien qu'avait dit de moi mon ami Delanoue me valait cet honneur.

Restait à savoir où demeurait la famille Villenave.

— Rue de Vaugirard, 82. Ouf ! c'était un peu loin, pour moi qui demeurais rue du Faubourg-Saint-Denis, 53.

Heureusement que, pendant mes cinq ans de séjour, je m'étais familiarisé avec les rues de Paris, et que je ne me croyais plus obligé, comme lors de mon premier voyage, de prendre un fiacre pour aller de la place du Palais Royal à la rue des Vieux-Augustins.

L'invitation transmise par Delanoue avait été faite avec tant de grâce et d'insistance, que je n'en acceptai pas moins.

J'allai tout courant à mon bureau ; je reçus mon courrier, et je revins.

Pendant la demi-heure qu'avait duré mon absence, la séance avait pris fin, et je retrouvai M. Villenave dans un petit salon attenant à la grande salle, où il recevait les compliments de ses familiers.

Delanoue me présenta à M. Villenave et à sa famille.

La famille Villenave se composait :

De madame Villenave, petite vieille fort gracieuse, fort

spirituelle et fort instruite dans le monde, mais fort grognon dans l'intimité, souffrante qu'elle était, comme Anne d'Autriche, d'un cancer dont elle est morte ;

De Théodore Villenave, grand et vigoureux garçon, auteur, à cette époque, de différentes poésies fugitives, et traducteur d'un *Wallenstein*, qui devait faire, pendant trois ou quatre ans, grand bruit dans les coulisses du théâtre de l'Odéon, avant de paraître sur la scène, où il obtint un succès d'estime ;

De madame Mélanie Waldor, femme d'un capitaine d'infanterie au service et en garnison, lequel ne faisait que de courtes et rares apparitions à Paris, où ceux qui le connaissaient parlaient de lui comme d'un brave et loyal militaire. Madame Mélanie Waldor, ainsi que son frère, composait des poésies fugitives, qu'elle publiait dans les journaux du temps ; comme son frère, elle a fait, depuis, une pièce qui a été représentée avec succès sous le titre de *L'École des jeunes filles* ;

Enfin d'Élisa Waldor, qui n'était, à cette époque, qu'une charmante petite tête de chérubin avec de beaux cheveux dorés et bouclés, et qui depuis, est devenue une grande belle femme deux fois mariée, et, je l'espère, deux fois heureuse¹.

Tout ce monde-là s'en retournait patriarcalement à pied,

1. Hélas ! depuis l'époque où ces lignes ont été écrites, la mort est intervenue au milieu de la vie et du bonheur de la pauvre enfant, et, un jour, à Bruxelles, j'ai lu dans un journal ces lignes, froides comme cet acier que le Moyen Âge a mis aux mains d'un squelette :

« Madame Bataillard, fille de madame Mélanie Waldor, vient de mourir à la suite d'une longue et douloureuse maladie. Le convoi aura lieu demain. Ceux de ses amis qui n'auraient pas reçu de lettre de faire-part, sont invités à se réunir à onze heures à la maison mortuaire. »

L'invitation malheureusement m'arrivait trop tard ; et moi qui, parmi tous ses amis, avais bien certainement pour elle un des coeurs les plus tendres, je n'ai eu ni la consolation de la voir avant sa mort, ni celle de l'accompagner au tombeau.

La rieuse enfant, la belle jeune fille, la femme sérieuse et intelligente qui devait nous suivre de loin, nous qui l'avions vu naître, est partie la première ; et nous attend !

accompagné de cinq ou six amis qui, comme moi, allaient rue de Vaugirard prendre une tasse de thé et grignoter un gâteau.

En ma qualité d'étranger, j'eus le poste d'honneur, c'est-à-dire que je donnai le bras à madame Waldor. Vu la longueur de la route, c'était un moyen de faire connaissance.

Au reste, ne nous étant jamais vus, ne nous étant jamais parlé, ce long trajet n'eût pas été sans embarras pour nous deux, si Delanoue ne se fût mis en tiers dans la conversation, de la place du Palais-Royal à la rue de Vaugirard.

Ce fut un grand service qu'il rendit à chacun de nous, et dont chacun de nous lui sut gré au fond du cœur.

Quelle étrange chose que ces rencontres fortuites, et combien il m'eût étonné, celui qui m'eût dit que cette famille, que je ne connaissais pas deux heures auparavant, qui m'était complètement étrangère, allait, pour deux ou trois ans, presque devenir la mienne, et que ce chemin qui m'avait paru si long, de la rue du Faubourg-Saint-Denis à la rue de Vaugirard, je le ferais, à l'avenir, tous les jours deux fois !

Au reste, j'avais hâte d'arriver pour causer avec M. Villenave. Je ne sais comment et à quelle occasion une brochure de lui m'était, un jour, tombée sous la main ; cette brochure avait été publiée par lui en 1794, et était intitulée *Relation des noyades de cent trente-deux Nantais*.

Dès que j'avais aperçu M. Villenave, j'avais pensé à la brochure, et du moment où j'avais pensé à la brochure, je m'étais bien promis de mettre la conversation sur Carrier, sur Nantes et sur les cent trente-deux Nantais.

Ce n'était pas chose difficile que de faire causer M. Villenave ; seulement, sa causerie ressemblait beaucoup à un discours. Il fallait, quand il causait, le laisser aller, ne pas l'interrompre, et l'écouter religieusement.

En effet, il s'était trouvé à Nantes en 1793, c'est-à-dire en même temps que Jean-Baptiste Carrier, de sanglante mémoire.

Dieu nous garde d'excuser le moins du monde le terrible pro-

consul et les horreurs commises par lui ! Mais, il faut le dire, un abominable exemple lui avait été donné par les Vendéens eux-mêmes. Ce sont de rudes guerres que ces guerres de prêtres, et, on le sait, ou plutôt on ne le sait pas, les commencements de l'insurrection furent tout aux mains des prêtres ; les nobles ne s'y mêlèrent que plus tard, et, quand ils s'y mêlèrent, l'assassinat devint un peu plus humain : il se changea en fusillade.

Le premier qui joua un rôle dans toute cette sanglante bagarre fut Cathelineau – un sacristain.

Quand il fut décidé, dit Machiavel, qu'on assassinerait Julien de Médicis dans l'église de Sainte-Marie-des-Fleurs, on choisit, pour cet assassinat, des hommes d'Eglise, afin qu'ils fussent moins impressionnés par la majesté du lieu.

Chose étrange et cependant incontestable, c'est que, lorsque ces hommes de paix, de charité, d'amour, se mettent à se faire bourreaux, ce sont les plus raffinés bourreaux qu'il y ait au monde ; témoin les *in-pace* des couvents, témoin les cachots de l'Inquisition, témoin les massacres d'Albi, témoin les autodafés de Madrid, témoin Jeanne d'Arc, témoin Urbain Grandier !

C'était un solide *gars*, que ce Cathelineau, comme on dit entre Angers et Saint-Laurent. Il ne s'écoula que trois mois entre le jour où il tira son premier coup de fusil et le jour où il fut tué ; ces trois mois suffirent à lui faire un nom historique – non pas qu'il fût de haute taille, non pas qu'il eût de grandes manières ; non, il n'avait guère que cinq pieds quatre pouces ; mais il était carré d'épaules, bien campé sur les reins ; joignez à cela un grand courage –, le courage froid et prudent des hommes de l'Ouest.

Nous avons dit qu'il était sacristain. Oui, mais il était bien autre chose encore : il était maçon, voiturier, marchand d'étoffes, marié, père de douze ou quatorze enfants. À peine eut-il obtenu quelques avantages, qu'il fit établir un conseil supérieur composé de prêtres surtout ; des nobles, on s'en souciait fort peu. Le chef de ce conseil était le fameux Bernier, curé d'Angers.

Cathelineau était son homme : il avait trouvé un moyen, lui, simple paysan, d'aller plus vite dans la besogne de l'insurrection que le pape avec ses bulles, que les prêtres avec leurs sermons. Il avait recommandé aux curés d'envelopper les crucifix de crêpes noirs, et de les porter ainsi dans les processions. À cette vue de leur Christ en deuil, les paysans n'y tenaient plus : les femmes s'arrachaient les cheveux, les hommes se frappaient la poitrine, et tous juraient de tuer, jusqu'au dernier, ces républicains qui attristaient ainsi Notre-Seigneur.

Il faut dire, au reste, que rien n'était moins chevaleresque et moins national que les proclamations de ces braves gens.

« Point de conscription ! Point de milice ! Demeurons dans nos campagnes. L'ennemi vient, dites-vous, il menace nos foyers ? Eh bien, c'est sur notre sol, s'il y met le pied, que nous saurons le combattre ! »

Et ils savaient bien, ceux qui disaient cela, qu'avant de se hasarder dans leurs haies, dans leurs ajoncs, dans leurs chemins creux, l'ennemi aurait dévasté, pillé, brûlé la France, démoli Paris.

Cela voulait dire : « Que nous importent l'Alsace, la Lorraine, la Champagne, la Bourgogne, le Dauphiné, la Provence ?... Que nous importe qu'on éteigne Paris, le flambeau du monde ?... Quand le Cosaque sautera par-dessus nos haies avec son cheval, oh ! alors, nous nous déciderons à prendre notre fusil. »

Les écrivains les plus poétiques auront grand peine à donner à tout cela un caractère chevaleresque. Quant à moi, je préfère de beaucoup ces volontaires courant au-devant des Prussiens jusqu'à Valmy, à ces paysans les attendant tranquillement derrière leurs haies ; d'autant plus qu'il ne m'est pas bien prouvé qu'ils ne les attendissent pas pour se joindre à eux. Pourquoi n'auraient-ils pas pactisé avec les Prussiens ? Ils pactisaient bien avec les Anglais !

La guerre commença donc entre patriotes et royalistes, entre citadins et paysans.

Il y avait des villes constitutionnelles – les villes manufactu-

rières –, Cholet par exemple, où l'on faisait de si beaux mouchoirs ; il y avait là beaucoup d'ouvriers qui ne voulaient en France ni Prussiens ni amis des Prussiens. Un beau jour, ils apprirent que ceux de Bressuire s'étaient révoltés ; ils s'armèrent de piques, et coururent les attaquer.

Aussi la ville de Cholet fut-elle tout particulièrement désignée à la haine des paysans.

Le 4 mars 1793, ceux-ci l'attaquèrent à leur tour. Un commandant de la garde nationale se fia à un groupe royaliste ; il y entra pour tâcher de réconcilier les deux partis ; bientôt des cris douloureux sortirent de ce groupe ; ce groupe s'était refermé sur lui, et on lui sciait les jambes avec son sabre.

Le 10, ce fut le tour de Machecoul ; là, il y eut moins de besogne qu'à Cholet. Machecoul était une petite ville ouverte de tous les côtés et facile à prendre. C'était un dimanche qu'on y apprit le danger ; le tocsin sonnait, et tous les paysans des environs marchaient sur la ville. Deux cents patriotes se réunirent et s'avancèrent bravement contre les assaillants – deux cents contre deux mille ! – la masse s'ouvrit, enveloppa la petite troupe, et n'en fit qu'une bouchée. Machecoul avait un curé constitutionnel ; les prêtres non assermentés en voulaient fort aux prêtres assermentés : ceux-ci gâtaient le métier, disaient-ils ; on prit le pauvre homme, qui venait de dire la messe : on le tua ; mais on était convenu d'avance de ne le tuer qu'à petits coups, et en le frappant au visage. Le supplice dura longtemps : la vie est quelquefois bien obstinée, quand elle trouve surtout des bourreaux intelligents qui ne tiennent pas à la chasser trop vite du corps. Mais tout a une fin : le curé mourut martyr ; puis, le curé mort, on avisa un ancien piqueur, un habile sonneur de cor : on organisa une chasse ; on fouillait les maisons pour en faire sortir le gibier. Quand on apercevait un patriote, on sonnait la *vue* ; alors, tout le monde courait dessus, hommes, femmes et enfants – dans ces sortes de guerres, les femmes et les enfants sont plus terribles encore que les hommes –. Le patriote abattu, on sonnait l'*hallali* ; puis venait la

curée, qui durait longtemps : elle se faisait, en général, par les femmes, à coups de ciseaux, à coups d'ongles, et, par les enfants, à coups de pierres.

Machecoul est sur une hauteur, entre deux départements. On jugea la place bien choisie pour y établir un tribunal ; on y massacra, pendant quarante deux jours, du 10 mars au 22 avril.

Vous savez comment l'insurrection passa de la basse dans la haute Vendée. Ce fut à l'affaire de Saint-Florent ; un émigré avait congédié son domestique, un Vendéen nommé Forest ; il l'avait envoyé en Vendée, prêcher la résistance, le refus à la milice. On voulait l'arrêter. — Il n'y avait pas à nier : celui-là prêchait la révolte en pleine rue —. Un gendarme s'approcha de lui ; il tira un pistolet de sa poche, fit feu sur le gendarme, et le tua.

Ce coup de pistolet réveilla ceux qui dormaient encore.

Et notez bien que, quand fut tiré ce malheureux coup de pistolet, le tocsin sonnait déjà dans six cents paroisses ; alors, il s'envola dans toutes les directions ; on n'entendait que le son des cloches : on eût dit des troupes d'oiseaux invisibles passant sur leurs ailes de bronze. Ces vibrations mortelles, qui se répondaient d'un village à l'autre, se croisaient, se heurtaient dans l'air, et, comme un orage charge l'atmosphère d'électricité, elles chargeaient l'atmosphère de haines et de vengeances.

Que faisait, pendant ce temps, Cathelineau, le grand moteur de tout cela ? — Tenez, Michelet va vous le dire :

Il avait très bien entendu le combat de Saint-Florent, les décharges de canon ; il ne pouvait ignorer, le 12, l'affreux massacre qui, le 10, avait compromis sans retour dans la révolte le littoral vendéen. N'eût-il rien su, le tocsin se faisait assez entendre : tout le pays semblait en mouvement, et la terre tremblait. Il commença à croire que l'affaire était sérieuse ; soit prévoyance de père pour la famille qu'il allait laisser, soit prudence militaire pour emporter des vivres, il se mit à chauffer son four et à faire du pain.

Son neveu arrive d'abord, lui conte l'affaire de Saint-Florent. Cathelineau continue à brasser sa pâte. Les voisins arrivent ensuite, un

tailleur, un tisserand, un sabotier, un chapelier.

— Eh ! voisin, que ferons-nous ?

Il en vint jusqu'à vingt-sept qui tous étaient là à attendre, décidés à faire tous comme il ferait. Il avisa, alors, que la chose était à point : le levain était bien pris, la fermentation suffisante ; il n'enfourna point, essuya ses bras, et prit son fusil.

Ils sortirent vingt-sept : au bout du village, ils étaient cinq cents. C'était toute la population, tous bonshommes bien solides, une population honnête et brave immuablement : noyau des armées vendéennes, qui, presque toujours, fit le centre, l'intrépide ! vis-à-vis du canon républicain.

En arrivant à Cholet, ils étaient quinze mille. Ils avaient pris une pièce de canon à Jallais, et l'avaient nommée *Le Missionnaire* ; une autre, je ne sais où, et l'avaient nommée *Marie-Jeanne*.

Tout le long de la route, des prêtres se joignaient à eux, les exhortant, les prêchant, leur disant la messe. Ils étaient partis le 12, comme on l'a vu ; dès le 14, une grosse bande les rejoignit : elle était commandée par un homme qui devait partager le pouvoir avec Cathelineau, et lui succéder ; c'était Stofflet, un autre paysan rude et brave, un garde-chasse de M. de Maulevrier, dont le petit-fils, pauvre enfant, seul descendant de la race, fut tué en chassant, à l'âge de seize ans.

Arrivée à Cholet, l'armée vendéenne envoya un parlementaire – étrange parlementaire, et qui donnait une idée du temps, du lieu, de la situation ! – il était tête nue et pieds nus ; il portait à la main un crucifix couronné d'épines ; ceint d'un gros chapelet, il tenait ses yeux au ciel, comme un inspiré ou un martyr, et criait avec des sanglots :

— Rendez-vous, mes bons amis, ou tout va être mis à feu et à sang !

Cette sommation se faisait au nom du *commandant* Stofflet, et de l'*aumônier* Barbotin.

Trois cents patriotes armés de fusils, et cinq cents armés de

piques, c'était là toute la garnison de Cholet ; ils essayèrent de résister à ces quinze mille hommes ; mais, comme on le comprend bien, toute résistance était impossible : au premier coup, tomba le chef des républicains, M. de Beauvau. Les patriotes se retirèrent dans un pavillon du château qui commandait la place, et d'où ils tirèrent sur les Vendéens, au fur et à mesure qu'ils entraient ; cela était d'autant plus facile qu'il y avait un calvaire sur cette place, et que chaque paysan, sans s'inquiéter des coups de fusil, en passant près de ce calvaire, s'y agenouillait, y faisait son oraison, et ne se remettait au combat que son oraison faite, et son signe de croix achevé.

Ces bonnes gens – appuyons sur le mot, ces braves gens, – car ils ne se doutaient pas des crimes qu'ils commettaient, ces crimes leur étant commandés par leurs prêtres ! – ces braves gens ne volaient pas, mais ils tuaient, non seulement pendant la bataille, ce qui ne serait rien, mais encore après. Ils tuaient cruellement, vous allez voir.

C'est encore Michelet qui va vous raconter comment ils tuaient ; si je vous racontais seul et moi-même, vous diriez que je fais du roman.

Vous ne supposerez pas que celui-là ment ; on l'a chassé de sa chaire parce qu'il y disait, non seulement la vérité du passé, mais encore celle de l'avenir :

Dès qu'un prisonnier était confessé – c'est Michelet qui parle –, les paysans n'hésitaient pas à le tuer, bien sûrs qu'il était sauvé ; plusieurs évitèrent la mort en se refusant à la confession, et en disant qu'ils n'étaient pas encore en état de grâce ; l'un d'eux fut épargné parce qu'il était protestant, et ne pouvait se confesser. Ils craignirent de le damner.

L'histoire a été bien dure pour les malheureux patriotes qu'égorgeaient les Vendéens ; beaucoup d'eux montrèrent une foi héroïque, et moururent martyrs. On compte par centaines ceux qui se firent tailler en pièces. Je citerai, entre autres, un garçon de seize ans, qui, sur le corps de son père mort, cria : *Vive la nation !* jusqu'à ce qu'il eût été percé de vingt baïonnettes. De ces martyrs, le plus célèbre est Sauveur, officier

municipal de la Roche-Bernard, disons mieux, de la Roche-Sauveur : elle eût dû conserver ce nom.

Cette ville, qui est le passage entre Nantes et Vannes, fut attaquée le 16 par un rassemblement immense, d'environ six mille paysans ; elle avait à peine quelques hommes armés ; il fallut se rendre, et les furieux, sous prétexte d'un fusil parti en l'air, égorgèrent tout d'abord vingt-deux personnes sur la place. Ils foncent dans la maison de ville, et trouvent le procureur syndic Sauveur, magistrat intrépide, qui n'avait pas quitté son poste. On le saisit, on le traîne ; mis au cachot, il en est tiré, le lendemain, pour être barbaquement massacré. Il essaya je ne sais combien de coups d'armes de toute espèce, surtout des coups de pistolet : on tirait à petit plomb ; on voulait lui faire crier : *Vive le roi !* il criait : *Vive la République !* De fureur, on lui tirait des coups à poudre dans la bouche ; on le traîna au calvaire pour faire amende honorable ; il leva les yeux au ciel, adora ; mais, en même temps, cria : *Vive la nation !* Alors, on lui fit sauter l'œil gauche d'un coup de pistolet. On le poussa un peu plus loin ; mutilé, sanglant, il restait debout les mains jointes, regardant le ciel.

— Recommande ton âme à Dieu ! crient les assassins.

On l'abat d'un coup de feu : il tombe, mais se relève, serrant et baissant encore sa médaille de magistrat. Nouveau coup de feu : il tombe sur un genou, se traîne jusqu'au bord d'un fossé dans une tranquillité stoïque. Pas une plainte ! Pas un cri de colère ni de désespoir ! C'est ce qui portait au comble la rage de ces furieux ; il ne disait que ces mots :

— Mes amis, achevez-moi, et vive la République ! Ne me faites pas languir, mes amis ; vive la nation !

Il confessa sa foi jusqu'au bout, et on ne lui imposa silence qu'en l'écrasant à coups de crosse de fusil ! »

Que dites-vous de cela, messieurs les royalistes ? Le 2 et le 3 septembre n'ont rien de mieux à vous offrir, n'est-ce pas ?... Attendez ! Ce n'est pas tout, et, ce que nous en dirons, comprenez-vous bien ? ce n'est point pour raviver les haines ; non, c'est pour faire haïr les guerres civiles. Si j'emprunte encore une fois la voix de Michelet, c'est, non seulement parce qu'elle est plus éloquente que la mienne, mais encore pour que nous soyons deux à crier malheur.

Écoutez, et vous allez voir comme c'est exact, ce qu'il dit là :

Une différence essentielle que nous avons signalée entre la violence révolutionnaire et celle de ces fanatiques animés des fureurs des prêtres, c'est que la première, en tuant, ne voulait rien autre chose qu'être quitte de l'ennemi ; l'autre, fidèle à l'esprit de férocité des temps de l'Inquisition, voulait moins tuer que faire souffrir, faire expier, tirer de l'homme, pauvre créature finie, d'innombrables douleurs, de quoi venger Dieu !

Lisez les doucereuses idylles des écrivains royalistes, vous serez tenté de croire que les insurgés ont été des saints ; qu'à la longue, seulement, forcés par les barbaries des républicains, ils ont exercé des vengeances et tiré des représailles. Qu'ils nous disent quelles représailles on avait à exercer sur les gens de Pontivy, lorsque, au 12 ou 13 mars, les paysans, conduits par un curé réfractaire, martyrisèrent, sur la place, dix-sept gardes nationaux ! Étaient-ce des représailles que l'on exerçait à Machecoul, pendant six semaines, sous l'autorité régulière du comité royaliste ? Un receveur des gabelles, Souchu, qui le présidait, remplit et vida quatre fois les prisons de cette ville. — La foule avait, on l'a vu, tué par jeu d'abord, dans sa brutalité joyeuse. Souchu mit ordre à cela : il eut soin que les exécutions fussent longues et douloureuses. Comme bourreaux, il aimait surtout les enfants, parce que leurs mains maladroites faisaient plus longtemps souffrir. Des hommes très durs, des marins, des militaires, ne purent voir ces choses sans indignation, et voulurent y mettre obstacle ; le comité royaliste fit, alors, ses coups de nuit : on ne fusillait plus, on assommait, et l'on recouvrait à la hâte les mourants de terre.

Suivant les rapports authentiques faits à la Convention, cinq cent quarante-deux personnes périrent en un mois, et de quelle mort ! Ne trouvant presque plus d'hommes à tuer, on allait passer aux femmes. Beaucoup étaient républicaines, peu dociles aux prêtres, qui leur en gardaient rancune. Un miracle affreux se fit : il y avait, dans une église, la tombe de je ne sais quelle sainte en réputation ; on la consulta ; un prêtre dit la messe sur sa tombe, y posa les mains. Voilà que la pierre remue...

— Je la sens, criait le prêtre, je la sens qui se soulève !

Et pourquoi se soulevait-elle ? Pour demander un sacrifice agréable à Dieu, qu'on ne ménageât plus les femmes, qu'on les égorgeât ! Fort heureusement, les républicains arrivèrent, — la garde nationale de Nantes.

— Hélas ! leur disaient les gens de la ville, qui venaient à eux en

pleurant et en leur serrant les mains, vous venez trop tard ! Vous venez sauver les murailles ; la ville est exterminée !...

Et ils leur montraient la place des hommes enterrés vifs. On voyait avec horreur sortir une main crispée qui, dans l'effroyable angoisse de l'étouffement, avait saisi et tordait des herbes flétries...

Reparlerons-nous de Carrier, après tout cela ? De ses bateaux à soupapes ; de ses baignades républicaines ; de ses mariages révolutionnaires ; de ses déportations verticales ?... À quoi bon ? Ce serait opposer des crimes à des crimes, et cela ne prouverait rien, sinon que l'homme est mauvais.

D'ailleurs, Carrier a expié. Je sais bien que, si c'est assez pour l'homme, ce n'est pas assez pour l'histoire ; Carrier a eu beau lutter corps à corps contre l'accusation, Carrier a été terrassé par elle ; c'est inutilement que, l'œil sombre, le bras étendu et la voix stridente, il criait à ses anciens collègues devenus ses juges :

— Mais je ne vous comprends pas ! Mais vous êtes donc insensés ! Pourquoi donc blâmer aujourd'hui ce que vous me commandiez hier ? Mais, en m'accusant, la Convention s'accuse... Ma condamnation, c'est votre condamnation à tous, songez-y ; tous vous serez enveloppés dans la proscription qui m'enveloppera ; si je suis coupable, tout est coupable ici... tout, tout, tout ! Jusqu'à la sonnette du président !

Mais ses cris furent inutiles. — Et voilà le terrible des révolutions, c'est qu'il arrive une époque où la terreur qui avait poussé dans l'action pousse dans la réaction, et où la guillotine, après avoir bu le sang des condamnés, boit, impassible pour les uns comme pour les autres, le sang des juges et des bourreaux !

Cette réaction, qui, arrivant deux jours plus tôt, sauvait André Chénier, sauva M. Villenave, et les cent trente et un Nantais, ses compagnons.

Chapitre CXVI

LA MAISON DE M. VILLENAVE. – LE DESPOTISME DU MAÎTRE. – LA COQUETTERIE DU SAVANT. – DESCRIPTION DU SANCTUAIRE DE LA SCIENCE. – J’Y SUIS ADMIS À LA FAVEUR D’UN AUTOGRAPHE DE *BUONAPARTE*. – LA LÉZARDE. – HUIT MILLE LIVRES D’IN-FOLIO – LE PASTEL DE LATOUR. – VOYAGES À LA DÉCOUVERTE D’UN ELZÉVIR OU D’UN FAUST. – LA CHUTE DU PORTRAIT ET LA MORT DE L’ORIGINAL.

Je voulais parler de M. Villenave, et voilà que j’ai parlé de Cathelineau, de Stofflet, de Sauveur et de Carrier. Étrange chose que l’imagination ! Cette folle du logis, qu’on en croit l’esclave, et qui en est la reine !

J’ai dit que nous allions prendre une tasse de thé à la maison de M. Villenave.

Chaque oiseau a son nid fait d’herbes ou de plumes différentes ; chaque homme a sa maison – quand il a une maison toutefois – appropriée à son caractère, à son tempérament, à sa fantaisie.

La maison de M. Villenave avait donc son caractère à elle, emprunté au caractère de celui qui l’habitait.

Elle était bâtie de pierres qui, avec le temps, de blanches, étaient devenues grises, et qui, de grises, étaient en train de devenir noires.

Elle ne donnait pas sur la rue ; sévère et triste, elle ne se passait point de ces distractions-là, non ; ce qui donnait sur la rue, c’était un mur haut de dix pieds, espèce d’ouvrage avancé, garni en haut de pointes de verre biscornues et menaçantes.

Ce mur était troué d’une petite et d’une grande porte. La grande porte, excepté en cas de voiture, restait toujours fermée, était rouillée sur ses gonds, ankylosée dans sa serrure ; la petite porte seule, attenante à la loge du portier, s’ouvrait et donnait passage dans un jardin – jardin battu partout, avec des allées sans plates-bandes, avec des treilles sans raisins, avec des arbres sans ombre,

avec des arbres sans feuilles.

Si, par hasard, dans un coin, poussait une fleur, c'était une fleur sauvage qui avait pris cet enclos humide pour un désert, et qui, par erreur, y avait poussé : un liseron, une pâquerette, un bouton d'or. Un jour, la pauvre fleur entendait un cri de surprise, et elle voyait s'approcher d'elle, l'œil fixe, la respiration haletante, le pas suspendu, une jolie enfant rose, aux cheveux blonds et bouclés, qui la prenait furtivement et avec les mêmes précautions qu'elle eût fait d'un papillon, et qui, l'ayant prise, courait toute joyeuse et tout étonnée à sa mère en criant :

— Maman, maman ! une fleur !...

De ce jardin, qui pouvait avoir quinze mètres carrés, et qui, du côté de la maison, se terminait par une bande de pavés, on passait dans un corridor carrelé de carreaux rouges, conduisant à un escalier qui en formait la perspective.

Mais, avant d'arriver à cet escalier, quatre portes s'ouvraient : d'abord, à gauche, celle de la salle à manger, dont la fenêtre donnait sur l'endroit le plus éclairé du jardin ; à droite, en face, celle d'une petite pièce sans importance dans laquelle moisissaient une table et trois ou quatre vieux fauteuils ; à quelques endroits de la muraille, sans que personne s'en inquiétât, le papier se détachait, et, boursoufflé, se pointillait de taches vertes et blanches – puis, à gauche encore, la porte de la cuisine ; à droite, celle du garde-manger et de l'office.

Ce rez-de-chaussée, sombre et humide, était une espèce de catacombe où l'on ne descendait qu'à l'heure des repas.

La véritable habitation, celle où nous fûmes introduits, était au premier.

Le premier se composait d'un petit et d'un grand salon, de la chambre à coucher de madame Villenave et de celle de madame Waldor.

Nous laisserons le petit salon et les deux chambres à coucher pour ne nous occuper que du grand salon, qui, après les mansardes, – hâtons-nous de consigner cela ici afin d'avoir le droit de

les visiter –, qui, après les mansardes, était la pièce la plus curieuse de la maison.

C'était un carré long ayant à chacun de ses angles une console supportant un buste. Un de ces bustes était celui du maître de la maison.

Entre les deux bustes, au fond, sur une table de marbre faisant face à la cheminée, était la pièce d'art et d'archéologie la plus importante du salon : c'était l'urne de bronze dans laquelle avait été enfermé le cœur de Bayard.

Un petit bas-relief courant à sa circonférence montrait le chevalier sans peur et sans reproche, appuyé à un arbre, et baisant la croix de son épée.

Puis venaient quatre grands tableaux représentant trois portraits et un paysage.

Le paysage, commençons par lui – à tout seigneur tout honneur –, le paysage était un Claude Lorrain.

Un des portraits était signé d'Holbein. Il représentait Anne Boleyn.

Les deux autres – j'ignore de qui ils étaient – représentaient : l'un, une madame de Montespan ; l'autre, une madame de Sévigné ou de Grignan, je ne sais plus bien.

Le long des murailles, couvertes d'un de ces papiers qui ne laissent aucune trace dans la mémoire, un ameublement en velours d'Utrecht offrait aux amis de la maison ses grands canapés à bras blancs et maigres comme des bras de bossu, et aux étrangers, plus cérémonieux, ses chaises et ses fauteuils.

Cet étage avait son roi et sa vice-reine.

Le roi, c'était M. Villenave ; la vice-reine, c'était madame Waldor.

Nous disons « vice-reine », parce que, aussitôt que M. Villenave entra dans son salon, il en redevenait le maître, le roi ! Plus que le roi, le despote !

M. Villenave avait quelque chose de tyrannique dans le caractère, et cette tyrannie s'étendait de sa famille aux étrangers. Com-

me ces petits princes d'Italie dont il faut adopter les principes dès qu'on a franchi les limites de leur maigre territoire, une fois qu'on avait franchi le seuil de son salon, M. Villenave ne permettait pas que l'on eût, sur quelque chose que ce fût, une autre opinion que la sienne. On devenait une partie de la propriété de cet homme, qui avait tout vu, tout étudié, qui savait tout enfin. Cette tyrannie, quoique tempérée par la courtoisie du maître de la maison, pesait néanmoins d'une façon gênante sur l'ensemble de la société. Peut-être, en présence de M. Villenave, la conversation était-elle « bien menée », comme on disait autrefois ; mais, à coup sûr, elle était moins amusante, moins libre, moins spirituelle que lorsqu'il n'y était pas.

Il y avait la différence qui existe entre la danse du menuet et le jeu des quatre coins.

C'était tout le contraire du salon de Nodier : plus Nodier était chez lui, plus chacun était chez soi.

Cela me rappelle que je n'ai point reparlé de Nodier, depuis le jour où je l'ai montré m'ouvrant les portes du Théâtre-Français. — Bon et cher Nodier ! Grand ami de mon cœur ! Soyez tranquille ; vous ne perdrez rien pour attendre.

Par bonheur, excepté les jours ou plutôt les soirs d'Athénée, M. Villenave apparaissait rarement au salon. Tout le reste du temps, il se tenait au second étage, n'apparaissait dans la famille que pour dîner ; puis, quand il avait causé un instant, qu'il avait moralisé son fils, qu'il avait grondé sa femme, qu'il s'était étendu dans un fauteuil, et fait mettre ses papillotes par sa fille, il remontait chez lui.

Le quart d'heure pendant lequel la dent du peigne lui grattait doucement la tête était le quart d'heure de béatitude journalière de M. Villenave, le seul qu'il se permît, du reste, plongé qu'il était éternellement dans ses paperasses.

— Mais pourquoi ces papillotes ? me demandera-t-on.

C'est ce que je demandai, moi aussi.

Madame Waldor prétendait que c'était tout simplement un

prétexte pour se faire gratter la tête. M. Villenave, dans une des métamorphoses qui avaient précédé sa vie d'homme, avait dû être perroquet.

Madame Villenave, qui connaissait son mari depuis plus longtemps que sa fille, et qui, par conséquent, avait la prétention de le connaître mieux, madame Villenave assurait que c'était par coquetterie.

En effet, M. Villenave, qui était, alors, un admirable vieillard, avait dû être un magnifique jeune homme. Or, son visage aux traits fortement accentués trouvait un cadre merveilleux dans ces flots de cheveux blancs qui faisaient ressortir la flamme de ses grands yeux noirs.

C'est que, quoique savant, M. Villenave était coquet – qualité et défaut qui vont rarement ensemble –, mais coquet de la tête seulement. Quant au reste de l'accoutrement, hors la cravate, invariablement blanche, que l'habit fût bleu ou noir, que le pantalon fût large ou étroit, que le bout de sa botte fût rond ou carré, cela regardait son tailleur et son bottier, ou plutôt sa fille, qui s'occupait de toutes ces choses-là pour lui.

Pourvu que M. Villenave fût bien coiffé, c'était tout ce qu'il lui fallait.

Nous avons dit que, quand M. Villenave était gratté et papilloté par sa fille, il remontait chez lui. – Ah dame ! c'était ce *chez lui*, cet *at home* des Anglais, qui était curieux à voir !

Voulez-vous nous y suivre, si les petits détails à la manière de Balzac vous amusent, si vous croyez que la nature a autant de peine à faire l'hysope que le cèdre ?

D'ailleurs, au milieu de tout ce fouillis, peut-être trouverons-nous quelque curieuse anecdote à exhumier à propos d'un charmant pastel de Latour.

Mais nous n'en sommes pas encore là. Arrivons-y comme on y arrivait chez M. Villenave, en dernier.

Nous avons divisé le rez-de-chaussée en salle à manger, cuisine, office ; le premier étage, en petit salon, grand salon, chambres

à coucher ; il ne s'agit plus de tout cela pour le second.

Non ; au second, il y avait cinq chambres, cinq chambres pleines de livres et de cartons, voilà tout. Ces cinq chambres pouvaient contenir, tant debout qu'empilés, à terre et sur les tables, quarante mille volumes et quatre mille cartons.

L'antichambre, à elle seule, formait déjà une immense bibliothèque ; cette bibliothèque avait deux ouvertures.

Celle de droite donnait dans la chambre à coucher de M. Villenave. — Nous reviendrons à cette chambre.

Celle de gauche donnait sur une grande pièce donnant elle-même sur une plus petite.

Ces deux chambres, comme on le comprend bien, n'étaient rien autre chose que deux bibliothèques.

Les quatre murailles en étaient tapissées de livres soutenus par un soubassement de cartons.

C'était déjà fort joli, comme on voit ; mais ce n'était pas la chose la plus ingénieuse qu'on y pût remarquer.

La chose la plus ingénieuse, c'était une construction carrée qui, comme un énorme pilier, tenait le milieu de la chambre, et qui formait une seconde bibliothèque dans la première, ne laissant de libre, par toute la chambre, qu'un chemin bordé de livres, à droite et à gauche, dans lequel une seule personne pouvait agir librement.

Une seconde personne eût gêné la circulation ; aussi fallait-il être des amis les plus intimes de M. Villenave pour prétendre à la faveur d'être admis dans ce *sanctum sanctorum*.

Ces cartons, formant, comme nous l'avons dit, les soubassements, contenaient les autographes. — Le siècle de Louis XIV, seul, occupait cinq cents cartons !

C'est là qu'était le labeur de cinquante ans employés, jour par jour, à l'accomplissement d'une seule idée ; préoccupés, heure par heure, d'une seule passion ; passion à la fois douce et ardente, passion du collectionneur, dans laquelle le collectionneur met son intelligence, sa joie, son bonheur, sa vie !

C'est là qu'était une portion des papiers de Louis XVI, retrouvés dans l'armoire de fer ; c'est là qu'étaient la correspondance de Malesherbes, deux cents autographes de Rousseau, quatre cents de Voltaire ; puis encore des autographes de tous les rois de France, depuis Charlemagne jusqu'à nos jours ; c'est là qu'étaient les dessins de Raphaël et de Jules Romain, de Léonard de Vinci, d'André del Sarte, de Lebrun, de Lesueur, de Greuze, de Vanloo, de Watteau, de Boucher, de Vien, de David, de Girodet, etc.

Ces deux chambres, M. Villenave ne les eût pas données pour cent mille écus.

Restaient la chambre à coucher et le cabinet noir qui donnait derrière l'alcôve de M. Villenave, et auquel on arrivait par un corridor dont nous allons avoir l'occasion de dire deux mots.

Qui n'a pas vu cette chambre à coucher, dans laquelle le lit était le meuble le moins apparent de la pièce, ne saurait se faire une idée de ce que c'est que la chambre à coucher d'un bibliomane.

C'est dans cette chambre que M. Villenave recevait ses amis.

Au bout de quatre ou cinq mois d'intimité dans la maison, j'eus l'honneur d'y être reçu.

Une vieille bonne me précédait. — Elle s'appelait Françoise, je crois.

J'avais promis à M. Villenave un autographe — non pas de Napoléon, il en avait cinq ou six ; non pas de Bonaparte, il en avait trois ou quatre — ; mais de *Buonaparte*.

Il avait ordonné qu'on me fît monter aussitôt que j'arriverais.

Françoise entrebâilla la porte.

— C'est M. Dumas, dit-elle.

Ordinairement, quand on lui annonçait quelqu'un, fût-ce un ami intime, si cet ami n'était pas attendu, M. Villenave jetait les hauts cris, grondait Françoise, levait désespérément les bras au ciel ; puis, enfin, quand il s'était bien désespéré, quand il avait bien geint, quand il avait bien soupiré, il disait :

— Eh bien, voyons, Françoise, puisqu'il est là, faites entrer. Alors, on faisait entrer la personne.

Il n'en fut pas ainsi de moi. À peine M. Villenave eut-il entendu mon nom, qu'il s'écria :

— Qu'il entre ! qu'il entre !

J'entrai.

— Ah ! c'est vous, me dit-il. Eh bien, je parie que vous ne l'avez pas trouvé ?

— Quoi ?

— Ce fameux autographe que vous m'aviez promis hier.

— Si fait... Je l'ai trouvé.

— Et vous l'apportez ?

— Pardieu !...

— Vraiment ?

— Le voici !

— Oh ! mais donnez donc.

Je le lui donnai.

M. Villenave s'approcha vivement de la fenêtre.

— C'est bien cela, dit-il, voilà l'*u*... Oh ! c'est bien son *u*, il n'y a pas à en douter. Voyons : « 29 vendémiaire an IV ». C'est cela !... Tenez, tenez ! – il alla à un carton – tenez, en voici un de frimaire de la même année, signé « Bonaparte, 12 frimaire ». Ainsi, c'est entre le 29 vendémiaire et le 12 frimaire qu'il a retranché son *u* ; voilà un grand point historique éclairci !

Pendant ce monologue, j'avais jeté un regard sur tous les points de cette chambre à coucher, et j'avais remarqué que le seul meuble qui ne fût pas encombré de livres était le fauteuil d'où il venait de se lever.

Après avoir bien examiné l'autographe, M. Villenave le mit dans une chemise blanche, annota la chemise, la plaça dans un carton, remit le carton en son lieu, et, avec un soupir de joie, se rejeta sur son fauteuil.

— Ah ! maintenant, dit-il, asseyez-vous donc.

— Je ne demanderais pas mieux, répondis-je ; mais sur quoi

voulez-vous que je m'assoie ?

— Sur le canapé, donc.

— Ah ! oui, sur le canapé !

— Eh bien ?

— Eh bien, regardez-le un peu, le canapé.

— C'est, par ma foi, vrai, il est encombré de livres. Eh bien, avancez un fauteuil.

— Ce serait avec grand plaisir ; mais les fauteuils...

— Les fauteuils ?

— Encombrés comme le canapé.

— Ah ! j'ai tant de livres... Vous avez vu cette grande lézarde qui est à la maison ?

— Non.

— Elle est visible, cependant... Eh bien, mon cher monsieur, ce sont les livres ! Les livres ont failli faire crouler la maison.

— Comment, les livres ?

— Oui, douze cents in-folio, monsieur, douze cents in-folio magnifiques, rares ; je crois même qu'il y en avait d'inconnus, tant ils étaient rares ! J'avais mis tout cela dans le grenier – je comptais bien y en mettre encore, il y avait de la place pour douze cents autres – ; tout à coup, la maison tremble, jette un cri et se lézarde.

— Ah çà ! on dut croire à un tremblement de terre ?

— Justement !... mais, quand on vit que l'accident était partiel, on envoya chercher l'architecte ; l'architecte examina la maison, de la cave au deuxième étage, et déclara que l'accident ne pouvait provenir que d'une surcharge. En conséquence, il demanda à visiter les greniers. Hélas ! c'était ce que je redoutais. Oh ! s'il n'y avait eu que moi, jamais je ne lui en eusse donné la clef ; mais il fallut se sacrifier au salut commun... Il visita les greniers, trouva les in-folio, reconnut qu'il y en avait huit mille livres pesant, et déclara qu'il fallait les vendre ou qu'il ne répondait plus de rien... On les vendit, monsieur !

— Et à perte ?

— Non... Hélas ! on gagna cinq ou six mille francs dessus, parce que les livres, vous le savez, augmentent de valeur en passant par les mains d'un bibliophile. Mais les pauvres in-folio furent perdus pour moi, chassés du toit qui leur avait donné asile... Jamais je ne retrouverai pareille collection. — Mais prenez donc une chaise.

Il en était des chaises comme des fauteuils et des canapés ; aucune n'était libre.

Je résolus de changer la conversation.

— Ah ! dis-je à M. Villenave en m'avancant vers son alcôve, au fond de laquelle une porte ouverte sur le corridor permettait à ma vue de plonger, ah ! monsieur, que vous avez là un beau pastel !

— Oui, oui, me répondit M. Villenave, avec cet air d'ancienne cour que je n'ai connu qu'à deux ou trois vieillards coquets comme lui, oui, c'est le portrait d'une vieille amie — je dis vieille, car je ne suis plus jeune, et elle a, si j'ai bonne mémoire, cinq ou six ans de plus que moi — ; nous nous sommes connus en 1784 ; vous le voyez, ce n'est point hier. Depuis 1802, nous ne nous sommes pas revus, ce qui ne nous empêche pas de nous écrire tous les huit jours, et de recevoir nos lettres hebdomadaires avec un égal plaisir... Oui, vous avez raison, le pastel est charmant ; mais, si vous aviez connu l'original, il était bien plus charmant encore !

Et un reflet de jeunesse doux comme un rayon de soleil passa sur le visage du beau vieillard, rajeuni de quarante ans.

Hélas ! je n'entrai que deux fois dans ce tabernacle de la science ; j'ai dit ce qui s'y passa la première ; je dirai tout à l'heure ce qui s'y passa la seconde.

Mais, auparavant, je dois répondre à une question : comment, sans une immense fortune, M. Villenave avait-il pu réunir de pareils trésors ?

Avec patience et longueur de temps, comme dit La Fontaine. Cette collection, c'était le travail de toute sa vie.

De même que Ghiberti s'inclina jeune sur les portes du baptistère de Florence et s'en releva vieux, de même M. Villenave avait consacré cinquante ans à cette œuvre.

D'abord, jamais M. Villenave n'avait brûlé un papier ni déchiré une lettre.

J'avais écrit deux ou trois fois à M. Villenave pour lui demander des renseignements ; eh bien, mes chiffons d'épître avaient leur chemise, ils étaient classés et étiquetés. D'où me venait cet honneur ? Qui sait ? Ne pouvais-je pas, moi aussi, devenir un grand homme ? Or, s'il avait gardé mes lettres, à moi, jugez de sa religion en pareille matière !

Convocations aux sociétés savantes, invitations aux messes de mariage, billets d'enterrement, il avait tout gardé, tout classé, tout mis en place. Je ne sais quelle chose n'avait pas sa collection chez M. Villenave, j'y ai vu une collection des volumes à moitié brûlés qui, le 14 juillet, avaient été arrachés au feu de la Bastille.

M. Villenave avait deux aides de camp ou plutôt deux limiers : l'un s'appelait Fontaine, et était lui-même auteur d'un livre intitulé *Manuel des Autographes* ; l'autre était un employé au ministère de la guerre. Deux fois par semaine, il y avait chasse ; on fouillait les boutiques des épiciers, qui, habitués à ces visites, mettaient de côté tous les papiers qu'ils croyaient rares et curieux.

Parmi ces papiers, les deux visiteurs faisaient un choix qu'ils payaient aux épiciers quinze sous la livre, et que M. Villenave leur payait trente sous.

Puis, si l'on peut dire cela, il y avait les jours de chasse royale ; ces jours-là, M. Villenave quêtait en personne ; tous les épiciers de Paris le connaissaient et venaient à lui les mains pleines de papiers bien autrement précieux pour lui que les roses et les lis.

Il faut avoir vu M. Villenave les jours où il sortait pour ne rien faire, ou plutôt où il sortait pour accomplir l'œuvre principale de sa vie. Ce jour-là, il n'était ni coquet ni bien frisé ; ce jour-là, il

n'avait pas la cravate blanche et l'habit bleu à boutons d'or ; ce jour-là, il ne fallait point paraître trop riche aux vieux bouquinistes chez lesquels on allait glaner ; non, ce jour-là, on mettait le vieux chapeau un peu crasseux, la cravate noire coupée à l'endroit de la barbe, et la redingote non battue.

Puis l'infatigable bibliomane prenait la ligne des quais.

Là, les deux mains dans les goussets de son pantalon, son grand corps incliné, sa belle tête intelligente éclairée par le désir, il plongeait son regard ardent au plus profond des halages, où il allait cherchant incessamment ce trésor inconnu, une bible de Faust, un manuel d'Elzévir.

Parfois le chasseur faisait buisson creux ; alors, il rentrait mausade, ne disait pas un mot au dîner, se plaignait que sa fille lui tirât les cheveux en lui mettant ses papillotes, puis prenait son bougeoir, et remontait à sa chambre sans dire bonsoir à personne.

Un autre jour, la chasse avait été riche, M. Villenave rapportait un volume précieux, une édition rare. Alors, il rentrait le visage souriant ; il faisait sauter Élisabeth dans ses bras ; il plaisantait avec son fils, embrassait sa fille, faisait à sa femme des compliments sur le dîner ; puis, le dîner fini, remerciait sa coiffeuse par un ronron pareil à celui d'un chat satisfait.

Il ne restait plus qu'une inquiétude à M. Villenave : où mettre la nouvelle acquisition ? Les livres étaient serrés dans leurs rayons à n'y pas introduire un couteau à papier. Il allait d'une face à l'autre, tournait, virait, se plaignait, levait au ciel ses grands bras désespérés, et, enfin, se décidait à poser le livre sur le canapé, sur un des fauteuils ou sur une des chaises, en disant avec un soupir :

— On lui trouvera une place.

Cette place, on ne la trouvait pas, et le livre restait sur le canapé, sur le fauteuil ou sur la chaise où il avait été déposé, nouvel obstacle à ce que s'assît le visiteur.

Je savais si bien quel était le dérangement qu'on occasionnait à M. Villenave, que je n'étais jamais retourné à ce fameux

second, lorsque, refaisant *Christine* à neuf, j'eus l'idée de consulter un autographe de la fille de Gustave-Adolphe ; je voulais me rendre compte, par la forme de l'écriture, de certaines bizarreries de caractère – chose possible, à ce que je crois. – Je résolus donc d'aller troubler M. Villenave dans ces régions intellectuelles d'où il planait au-dessus de l'humanité.

C'était vers cinq heures de l'après-midi, au mois de mars 1829.

Je sonnai à la porte, la porte s'ouvrit ; je demandai M. Villenave, et je passai.

J'avais fait quelques pas vers la maison, lorsque Françoise me rappela.

— Monsieur ! dit-elle, monsieur !

— Qu'y a-t-il, Françoise ?

— Monsieur va-t-il chez M. Villenave ?

— Oui, Françoise.

— C'est que je croyais que monsieur allait chez ces dames comme d'habitude.

— Vous vous trompiez, Françoise.

— Alors, monsieur serait bien bon d'épargner deux étages à mes pauvres jambes, et de donner à M. Villenave cette lettre que l'on vient d'apporter pour lui.

Françoise me donna la lettre, je la pris, et je montai.

Arrivé à la porte, je frappai, mais on ne me répondit pas.

Je frappai un peu plus fort.

Même silence.

Je commençai à m'inquiéter ; la clef était à la porte, et la présence de cette clef indiquait invariablement la présence de M. Villenave dans sa chambre.

Il pouvait donc lui être arrivé un accident.

Je frappai une troisième fois, avec l'intention d'entrer, si l'on ne me répondait pas. On ne me répondit pas, j'entrai.

M. Villenave était assoupi dans son fauteuil.

Au bruit que je fis en entrant, à la colonne d'air peut-être qui

entra avec moi, et qui rompit certaines influences magnétiques, M. Villenave poussa une espèce de cri, et se réveilla en sursaut.

— Ah ! pardon, m'écriai-je, cent fois pardon ! Je vous ai dérangé.

— Qui êtes-vous ? Que désirez-vous ? demanda vivement M. Villenave.

— Eh ! mon Dieu, ne me reconnaissez-vous point ?... Alexandre Dumas.

— Ah ! fit M. Villenave en respirant.

— En vérité, monsieur, dis-je, je suis au désespoir, et je me retire.

— Non, non, au contraire, entrez, dit M. Villenave en passant sa main sur son front, vous me rendez service.

J'entrai.

— Asseyez-vous, me dit-il par habitude.

Huit ou dix in-folio étaient gisants sur le plancher, j'en formai une pile et je m'assis dessus.

— Vous voyez, me dit M. Villenave, c'est bien singulier... Je m'étais assoupi, le crépuscule est arrivé ; pendant ce temps-là, mon feu s'est éteint. Vous m'avez réveillé ; vous m'avez trouvé sans lumière, ne me rendant pas compte du bruit qui se faisait chez moi ; c'est sans doute l'air de la porte qui a passé sur mon visage, mais, en me réveillant, il m'a semblé voir voltiger devant mes yeux quelque chose de blanc comme un linceul... C'est bien singulier, n'est-ce pas ? continua M. Villenave avec ce mouvement de corps qui indique un frisson courant par les membres refroidis. — Vous voici, tant mieux !

Et il me tendit la main.

Je répondis à sa courtoisie, en passant la lettre que je lui apportais de la main droite dans la main gauche.

— Que tenez-vous là ? me demanda M. Villenave.

— Ah ! pardon, j'oubliais... une lettre que Françoise m'a remise pour vous, et qui est cause que je vous ai dérangé.

— Merci. — Tenez, s'il vous plaît, allongez la main et

donnez-moi une allumette ; en vérité, je suis encore tout engourdi, et, si j'étais superstitieux, je croirais aux pressentiments.

Il prit l'allumette que je lui présentais, et l'alluma aux cendres rouges du foyer.

À mesure que l'allumette prenait feu, une lumière se répandait dans la chambre, et, si tremblante qu'elle fût, permettait de distinguer les objets.

— Ah ! mon Dieu, m'écriai je tout à coup, qu'est-il donc arrivé à votre beau pastel ?

— Vous voyez, le verre et le cadre sont brisés ; j'attends le vitrier et l'encadreur... C'est incompréhensible !

— Qu'est-ce qui est incompréhensible ?

— La façon dont il est tombé.

— Le clou s'est détaché ? Le piton s'est rompu ?

— Rien de tout cela. Imaginez-vous qu'avant-hier, j'avais travaillé toute la soirée ; il était minuit moins un quart, j'étais fatigué, et, cependant, j'avais encore à revoir les épreuves d'une petite édition compacte de mon *Ovide*. Je me décide à allier ma fatigue avec mon travail, en me couchant et en revoyant les épreuves dans mon lit. Je me couche donc ; je mets ma bougie sur ma table de nuit. Sa lueur se reflète sur le portrait de ma pauvre amie ; mon œil suit la lueur de la bougie ; je lui dis bonsoir de la tête comme d'habitude... Une fenêtre entrouverte laissait passer un peu de vent ; le vent fait vaciller la flamme de ma bougie, de sorte qu'il me semble que le portrait me répond bonsoir, par un mouvement de tête pareil au mien ! — Vous comprenez que je traitai ce mouvement de vision, de folie ; mais, folie ou vision, voilà mon esprit qui se préoccupe de ce mouvement ; voilà que plus j'y pense, plus je me figure qu'il est réel ; voilà que mes yeux, attirés vers un seul point, quittent mon *Ovide* pour se fixer sur ce cadre ; voilà que mon esprit distrait remonte malgré lui aux premiers jours de ma jeunesse ; voilà que ces premiers jours repassent un à un devant moi... Dame ! je crois vous l'avoir dit, l'original de ce pastel a tenu une grande place dans ces premiers

jours ! Me voilà donc voguant à pleines voiles dans mes souvenirs de vingt-cinq ans ; je parle à la copie comme si l'original pouvait m'entendre, et voilà que ma mémoire répond pour lui ; voilà qu'il me semble que le pastel remue les lèvres ; voilà qu'il me semble que ses couleurs s'effacent ; voilà qu'il me semble que sa physionomie s'attriste et prend une expression lugubre... quelque chose comme un sourire d'adieu passe sur ses lèvres ; une larme monte jusqu'à ses yeux, et est prête à mouiller le verre. Minuit commence à sonner : je frissonne malgré moi – pourquoi ? Je n'en sais rien ! Le vent soufflait : au dernier coup de minuit, comme la cloche vibrait encore, la fenêtre entrouverte s'ouvre violemment, j'entends frémir comme une plainte, les yeux du portrait se ferment, et, sans que le clou qui le soutenait se brise, sans que le piton se détache, le portrait tombe et ma bougie s'éteint. Je voulus la rallumer, mais plus de feu dans l'âtre, plus d'allumettes sur la cheminée ; il était minuit, tout dormait dans la maison ; aucun moyen, par conséquent, de faire de la lumière ; je refermai la fenêtre et je me couchai... Sans avoir peur, j'étais ému, j'étais triste, j'avais un profond besoin de pleurer ; il me semblait entendre passer par ma chambre comme le froissement d'une robe de soie... Trois fois ce bruit fut si sensible, que je demandai : « Y a-t-il quelqu'un là ? » Enfin je m'endormis, mais tard, et, en me réveillant, comme mon premier regard fut pour mon pauvre pastel, je le trouvai dans l'état où vous le voyez.

— En effet, lui dis-je, voilà qui est étrange ! Et avez-vous reçu, comme d'habitude, cette lettre que vous receviez tous les huit jours ?

— Non, et cela m'inquiète. C'est pourquoi j'avais recommandé à Françoise de monter ou de faire monter à l'instant même les lettres qui arriveraient pour moi.

— Eh bien, mais, repris-je, peut-être que celle-ci, que je vous apporte...

— Ce n'est pas là sa manière de les plier, mais n'importe,

comme elle arrive d'Angers...

Puis, la tournant pour en rompre l'enveloppe :

— Ah ! mon Dieu ! dit-il, elle est cachetée de noir... Pauvre amie ! il lui sera arrivé quelque malheur !

Et M. Villenave décacheta la lettre en pâissant ; elle en renfermait une seconde.

Aux premières lignes qu'il lut de cette première lettre, ses yeux se remplirent de larmes.

— Tenez, dit-il en me la présentant, lisez !

Et, tandis que, tristement et silencieusement, il ouvrait la seconde lettre, je pris la première, et je lus :

Monsieur,

C'est avec ma douleur personnelle, augmentée de celle que vous allez éprouver, que je vous annonce que madame *** est morte, dimanche dernier, comme sonnait le dernier coup de minuit.

Elle avait, la veille au moment où elle vous écrivait, été prise d'une indisposition que nous crûmes légère d'abord, et qui alla s'aggravant jusqu'au moment de sa mort.

J'ai l'honneur de vous envoyer, toute incomplète qu'elle est, la lettre qu'elle avait commencée pour vous. Cette lettre vous prouvera que, jusqu'au moment de sa mort, les sentiments qu'elle vous avait voués sont restés les mêmes.

Je suis, monsieur, bien tristement, comme vous pensez, votre très humble et très obéissante servante.

Thérèse MIRAUD.

— Eh bien, vous voyez, me dit M. Villenave, c'est au dernier coup de minuit que le portrait est tombé, c'est au dernier coup de minuit qu'elle est morte.

Je crus que la douleur qu'il éprouvait avait besoin surtout, non pas de plates consolations que je pouvais lui donner, mais d'une solitude pleine de souvenirs.

Je repris mon chapeau, je lui serrai la main, et je sortis.

Cela m'avait rappelé cette apparition de mon père, qui, la nuit même de sa mort, était venu me réveiller tout enfant, et je me fis,

sans pouvoir y répondre, cette question tant de fois faite : « Par quels liens mystérieux la mort tient-elle donc à la vie ? »

Depuis, lorsque je perdis ma mère, que j'aimais plus que tout au monde, et qui, de son côté, m'adorait au-delà de toute expression, je me rappelai cette double apparition, et, près du lit où elle venait d'expirer, à genoux et les lèvres sur sa main, je la suppliai, si quelque chose d'elle survivait à elle-même, de m'apparaître une dernière fois ; puis, la nuit venue, je me couchai dans une chambre isolée, attendant, le cœur tout palpitant, la vision bien aimée.

Je comptai inutilement presque toutes les heures de la nuit, sans qu'aucun bruit, sans qu'aucune apparition vînt consoler ma veille funèbre.

Et, alors, je doutai de moi-même et des autres, car j'aimais tant ma mère et elle m'aimait tant, que, si elle eût pu se soulever une dernière fois de sa couche pour me dire un dernier adieu, elle l'eût fait bien certainement.

Puis peut-être les enfants et les vieillards sont-ils seuls privilégiés : les enfants, parce qu'ils sont plus près du berceau ; les vieillards, parce qu'ils sont plus près de la tombe.

Chapitre CXVII

PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE *ROMÉO ET JULIETTE*, DE SOULIÉ. — ANAÏS ET LOCKROY. — POURQUOI IL N'Y A PAS, EN FRANCE, D'ACTRICE POUR JOUER JULIETTE. — LES ÉTUDES DU CONSERVATOIRE. — UNE SECONDE *CHRISTINE* AU THÉÂTRE-FRANÇAIS. — M. ÉVARISTE DUMOULIN ET MADAME VALMONZEY. — CONSPIRATION CONTRE MOI. — JE CÈDE MON TOUR À LA REPRÉSENTATION. — COMMENT JE TROUVE LE SUJET D'*HENRI III*. — MON OPINION SUR CETTE PIÈCE.

Cependant, on était arrivé au commencement de juin 1828, et, comme me l'avait dit Soulié, l'Odéon, après avoir reçu son *Roméo*, l'avait mis en répétition, et s'apprêtait à le jouer.

Nous ne nous étions pas revus depuis le soir où nous étions convenus de faire notre *Christine* chacun de notre côté. Cependant, il ne m'oublia point, et je reçus, pour la représentation, mes deux stalles de galerie.

Comme ma mère m'avait souvent entendu parler de Soulié, comme elle savait que Soulié était de mes amis, c'était presque la préparer à ma première représentation que de l'emmener à la première représentation de Soulié.

Pauvre mère ! c'était une grande fête pour elle quand nous sortions ensemble. Hélas ! je la négligeais bien, depuis quelques mois ! Tant que vit cet ange gardien qu'on appelle une mère, on ne songe point, quand on le quitte pour toutes ces folles fantaisies de la jeunesse, qu'il viendra un moment — moment inattendu et fatal — où lui, à son tour, nous quittera ! C'est alors, seulement, qu'on se souviendra, les larmes dans les yeux et les remords dans le cœur, de toutes ces absences, inutiles et cruelles, et qu'on se dira : « Pour quoi et pour qui, mon Dieu ! me suis-je donc si souvent séparé momentanément de celle dont vous me séparez pour toujours ? »

Nous nous acheminâmes vers l'Odéon. — C'était une grande

affaire, à cette époque, qu'une première représentation – surtout quand la pièce que l'on représentait pour la première fois était d'un homme appartenant à la nouvelle école.

Cependant, on savait que cette pièce de Soulié ne déciderait rien ; très avancée, si elle eût été jouée avant le passage des acteurs anglais à Paris, elle était fort en arrière, depuis leurs représentations. Il n'y avait donc pas crainte de grande chute ; mais il n'y avait pas chance non plus de grand succès.

Remarquez, en outre, qu'elle allait être jouée sur le même théâtre, et probablement dans les mêmes décorations où Kemble et miss Smithson venaient de jouer le chef-d'œuvre de Shakespeare.

C'était Anaïs et Lockroy qui étaient chargés des rôles principaux.

Pour Lockroy, c'était presque un début. Beau, poétique, jeune, aventureux, Lockroy était, à cette époque, un acteur dont on pouvait tout attendre ; surtout dans ces sortes de rôles.

Mais il n'en était pas de même d'Anaïs. Charmante dans la comédie, adorable là où il ne fallait que du goût, de l'esprit, de la finesse, de la manière même, Anaïs était tout à fait insuffisante dans le drame et dans la tragédie.

Et, là, sur ces mêmes planches, devant ce même public, dans ce même rôle de Juliette, miss Smithson avait été si miraculeusement belle de la réunion de toutes les qualités qui font la tragédienne !

D'ailleurs, il n'y avait point, alors, à Paris, une seule femme qui pût jouer Juliette, et, disons-le, il n'y en a pas encore une aujourd'hui.

À quoi donc tient chez nous l'absence de ce type charmant, de la femme gaie, dramatique et poétique à la fois ? Pourquoi n'avons-nous jamais rien eu, et n'aurons-nous probablement que dans un avenir assez éloigné, quelque chose qui rappelle à la fois à nos yeux et à notre cœur miss Smithson ou miss Faucett ? Pourquoi mademoiselle Mars était-elle insuffisante à Desdémone ? Et

pourquoi madame Dorval elle-même l'eût-elle été à Juliette ? C'est que l'éducation dramatique de nos femmes de théâtre se fait avec les ouvrages de trois maîtres d'un mérite immense, sans doute, mais dont le génie n'admet point, comme le fait celui de Shakespeare, cet heureux mélange de naturel, de dramatique et de poésie qu'on trouve dans la plupart des œuvres du poète anglais. – D'ailleurs, au Conservatoire, on ne se destine qu'à une seule branche de l'art, à la tragédie ou à la comédie ; jamais à la comédie et à la tragédie à la fois. Pourquoi encore ? Parce que, chez les maîtres qu'on étudie – Molière, Corneille et Racine –, jamais on ne rencontre le mélange des deux genres. Cette exclusion de la comédie chez la tragédienne, ou de la tragédie chez la comédienne, est fatale ; elle rend la tragédienne raide dans la comédie, la comédienne maniérée dans la tragédie. Nous ne connaissons, avec notre théâtre du ^{xvii}^e et du ^{xviii}^e siècle, que le réalisme des femmes de Molière, la rudesse des femmes de Corneille, l'emportement ou la douceur des femmes de Racine. Agnès et Célimène, voilà pour Molière ; Émilie et Rodogune, voilà pour Corneille ; Hermione et Aricie, voilà pour Racine. Cherchez, dans tout cela, quelque chose qui ressemble aux scènes de la nourrice, du balcon et des tombeaux, réunies dans le seul rôle de Juliette, et vous chercherez vainement. Pour arriver au résultat où arrivent les Anglais, il faudrait ou que nous n'eussions pas de Conservatoire – ce qui, à mon avis, serait un grand bonheur ! – ou que le Conservatoire admît, conjointement avec l'étude des maîtres français, l'étude des maîtres étrangers ou des auteurs contemporains dont les œuvres dramatiques contiennent ce triple élément : naturel, drame, poésie. Ce serait une chose bien simple que de décréter cela ; cela contrarierait, je le sais bien, M. Samson et M. Provost ; mais qu'importerait cette contrariété à un ministre de l'intérieur intelligent ? Cela, sans doute, ferait crier M. Viennet, M. Lebrun et M. Jay ; mais M. Viennet n'est plus membre de la Chambre des députés ; M. Lebrun n'est plus membre de la Chambre des pairs ; M. Jay n'est plus membre de la rédaction du *Constitu-*

tionnel ; qu'importeraient leurs cris à un ministre de l'intérieur qui ne se soucierait pas d'être de l'Académie ? – Au premier abord, il semble que ce soit bien facile à trouver, cependant, un ministre de l'intérieur intelligent, et qui ne se soucie pas d'être de l'Académie ; eh bien, on se trompe ; nous le cherchons, nous autres, depuis trente ans ! Nous avons vu deux révolutions, sans trouver ce ministre-là, et il nous faudra encore peut-être deux autres révolutions pour qu'il apparaisse. – Je ne souhaite pas voir les deux révolutions avant ma mort, mais je souhaite bien voir le ministre.

Il résulta de tout cela qu'Anaïs, charmante comédienne – probablement élève du Conservatoire –, fut insuffisante dans *Juliette*, et que Lockroy, s'inspirant de Kemble, de Macready, et surtout de lui-même, eut des choses merveilleuses dans le rôle de Roméo.

Une de ces choses merveilleuses, une inspiration de génie, fut, quand il voit Juliette se lever de son tombeau et marcher, d'aller, lui – à reculons, sans la quitter des yeux, de peur que ne s'évanouisse celle qu'il prend pour une ombre –, tâter ce lit funèbre qu'elle vient de quitter, et de ne jeter son cri de joie que lorsqu'il s'est assuré que le lit est vide.

La pièce obtint ce qu'elle méritait, un succès littéraire que réchauffa le dernier acte, qui appartenait presque entièrement à Shakespeare.

Je n'ai jamais, à aucune de mes représentations, éprouvé d'émotion aussi vive qu'à cette représentation de Soulié ; je n'ai jamais tant souffert qu'à ces quatre premiers actes, où je sentais la pièce se traîner froidement et lentement, et où je comprenais que cette lenteur et cette froideur étaient dues au *trop bon goût* du poète, qui avait cru nécessaire d'émonder Shakespeare.

En somme, c'était assez d'innovation pour le public, et le public fut content – mais, Soulié, je suis bien sûr qu'il ne le fut pas, lui.

Cependant, l'influence du jugement de Picard sur *Christine* se

faisait sentir à la Comédie-Française. Mademoiselle Mars, tout de feu d'abord pour son rôle de Christine, se refroidissait en l'étudiant ; car, si incomplet qu'il fût alors, elle le sentait au-dessus de ses forces ; Firmin, comédien d'inspiration, mais non de composition, commençait à s'inquiéter de Monaldeschi ; enfin, Ligier, qui devait jouer Sentinelli, avait quitté la Comédie-Française, et était passé à l'Odéon.

Quelque chose de plus grave encore venait de s'accomplir. Une seconde *Christine* avait été reçue par le comité du Théâtre-Français.

Cette seconde *Christine* était d'un M. Brault, ancien préfet, et ami de M. Decazes, qui le soutenait de tout son pouvoir.

Le rôle principal de cette nouvelle tragédie, c'est-à-dire le rôle de Christine, avait été distribué à madame Valmonzey.

Vous ne savez pas ce que c'était que madame Valmonzey ? Je vais vous le dire.

Madame Valmonzey était une assez mauvaise actrice, mais une assez belle femme, maîtresse de M. Évariste Dumoulin, rédacteur du *Constitutionnel*.

On me demandera peut-être pourquoi je dis cela. Je répondrai que c'est parce qu'il faut que je le dise. Dieu me garde de chercher un scandale inutile, et de faire inutilement une croix rouge à la pierre qui couvre la tombe de deux morts ; mais, ce que j'écris, c'est surtout l'histoire de l'art, l'histoire de la littérature, l'histoire du théâtre. Or, pour que cette histoire soit de l'histoire, il faut que je dise la vérité.

Voici ce qui résulta de la réception d'une seconde *Christine* au Théâtre-Français, et des amours de M. Évariste Dumoulin avec madame Valmonzey : c'est que M. Évariste Dumoulin déclara que, si l'on ne jouait pas la pièce de son ami M. Brault avant celle de M. Alexandre Dumas, il éreinterait le Théâtre-Français dans son journal.

Cette déclaration de guerre effraya fort le Théâtre-Français ; cependant, comme c'était une chose grave et qui n'avait pas d'an-

técédents que cette décision du comité réclamée par M. Évariste Dumoulin, le comité répondit qu'il était tout prêt à jouer la *Christine* de M. Brault, mais qu'il était indispensable, pour cela, que je lui cédasse mon tour.

M. Brault, d'ailleurs, était malade d'une maladie incurable dont il mourut quelque temps après – ce serait une consolation pour le pauvre mourant que de voir jouer sa pièce avant sa mort.

Voilà comment la supplique me fut adressée par son fils, en une lettre des plus polies et des plus gracieuses, et par M. Decazes, en paroles pleines de chaleur et d'offres de service.

De leur côté, MM. les comédiens du Théâtre-Français s'engageaient, par décision prise en comité, M. Brault joué, à me jouer à mon tour sur ma première réquisition.

J'ai toujours eu le cœur fort ouvert à ces sortes de demandes. C'était, cependant – pour moi qui attendais littéralement, ainsi que ma mère, le produit de cette pièce pour manger –, une chose grave que ce retard. Les gratifications dont j'avais parlé à ma mère étaient venues, mais de cinquante francs, pour moi, au-dessous de celles de mes camarades ; ce qui était un avertissement de me bien tenir. De plus, j'étais chez M. Deviolaine, qui m'avait prédit que ma pièce ne serait pas jouée, et qui allait bon-dir de joie en voyant sa prédiction en train de s'accomplir. Enfin, cette promesse de me jouer à première réquisition était illusoire, attendu qu'une première *Christine* jouée, je devais raisonnablement attendre un an au moins avant d'exiger des comédiens qu'ils en jouassent une seconde.

Mais, en vérité, il n'y avait pas moyen de faire autrement, tant le cercle des sollicitations m'enveloppait de toutes parts, même dans la famille Villenave, et tant, d'ailleurs, mon propre instinct était d'accord avec ces sollicitations.

Je cédai donc, et donnai mon tour à M. Brault.

La récompense ne se fit pas attendre. – Dès le lendemain, les journaux annoncèrent que, le comité du Théâtre-Français ayant trouvé plus de chances dans l'ouvrage de M. Brault que dans le

mien, le comité avait décidé que l'ouvrage de M. Brault serait joué, tandis que le mien resterait indéfiniment dans les cartons.

Je pouvais réclamer, envoyer la lettre de M. Brault fils, exciper de l'engagement de MM. les comédiens français : je ne fis rien de tout cela, tant, dès cette époque, je m'inquiétais peu de toutes ces petites intrigues de journaux auxquelles je me vante hautement, et sans crainte d'être démenti, de n'avoir jamais donné les mains, soit à mon profit, soit au détriment des autres.

Il va sans dire que ni M. Brault, pauvre poète mourant, ni son fils, ni M. Decazes n'étaient pour rien dans le cabotinage de toutes ces annonces.

Je crois même que M. Brault fils eut la délicatesse d'écrire pour raconter comment les faits s'étaient passés, et pour me remercier tout haut, après m'avoir remercié tout bas.

Ces misères que je dédaignais avaient cependant leur désagrément : ma mère ne lisait pas les journaux, mais on les lisait dans la famille Deviolaine, mais on les lisait dans les bureaux, et des âmes charitables allaient dire à ma mère :

— Diable ! votre fils, savez-vous qu'il fait parler de lui ?

— En quoi ? demandait ma mère toute tremblante.

Et, alors, on s'empressait de le lui dire, et la tristesse prenait ce pauvre cœur, qui, n'ayant que moi au monde pour seul et unique amour, s'inquiétait bien plus de moi que je ne m'en inquiétais moi-même.

Les répétitions de la *Christine* de M. Brault étaient poussées avec autant de rapidité que l'on avait mis de lenteur à poursuivre les miennes ; mais on sait ce que c'est que la rapidité du Théâtre-Français : — M. Brault eut tout le temps de mourir avant la représentation de son œuvre, qui n'eut qu'un succès médiocre. — Quant à madame Valmonzey, elle fut au-dessous du succès.

Mais ma pièce n'en était pas moins retardée indéfiniment.

De son côté, Soulié avait terminé sa *Christine*, et l'avait fait recevoir à l'Odéon : c'étaient mademoiselle George et Ligier qui y jouaient les principaux rôles.

Que m'arrivait-il, à moi, pendant ce temps-là ?...

Un de ces hasards comme il n'en arrive qu'aux prédestinés me donnait le sujet d'*Henri III*, comme un autre hasard m'avait donné celui de *Christine*.

La seule armoire que j'eusse dans mon bureau – bureau si ardemment convoité, on s'en souvient – était commune à Féresse et à moi : j'y mettais mon papier ; il y mettait ses bouteilles. Un jour, soit pour me faire une niche, soit pour constater la supériorité de ses droits sur les miens, il emporta la clef de cette armoire, en allant faire une course. J'usai en son absence le reste du papier qui se trouvait dans mon bureau, et, comme j'avais encore trois ou quatre rapports à expédier, je montai à la comptabilité pour en prendre quelques feuilles.

Un volume d'Anquetil se trouvait égaré sur un bureau. Il était tout ouvert ; j'y jetai machinalement les yeux, et je lus, à la page 95, les lignes suivantes :

Quoique attaché au roi, et, par état, ennemi du duc de Guise, Saint-Mégrin n'en aimait pas moins la duchesse, Catherine de Clèves, et on dit qu'il en était aimé. L'auteur de cette anecdote nous représente l'époux indifférent sur l'infidélité réelle ou prétendue de sa femme. Il résista aux instances que les parents lui faisaient de se venger, et ne punit l'indiscrétion ou le crime de la duchesse que par une plaisanterie. – Il entra, un jour, de grand matin, dans sa chambre, tenant une potion d'une main et un poignard de l'autre ; après un réveil brusque suivi de quelques reproches : “Déterminez-vous, madame, lui dit-il d'un ton de fureur, à mourir par le poignard ou par le poison !” En vain demande-t-elle grâce, il la force de choisir ; elle avale le breuvage et se met à genoux, se recommandant à Dieu, et n'attendant plus que la mort. Une heure se passe dans ces alarmes. le duc, alors, rentre avec un visage serein, et lui apprend que ce qu'elle a pris pour du poison est un excellent consommé. Sans doute cette leçon la rendit plus circonspecte par la suite.

J'eus recours à la *Biographie* ; la *Biographie* me renvoya aux *Mémoires de l'Estoile*. J'ignorais ce que c'était que les *Mémoires de l'Estoile* ; je m'informai à M. Villenave, qui me les prêta.

Les *Mémoires de l'Estoile*, tome I, page 35, contiennent ces lignes :

Saint-Mégrin, jeune gentilhomme bourdelois, beau, riche et de bonne part, l'un des mignons fraisez du Roy, sortant à onze heures du soir du Louvre, où le Roy était, en la même rue du Louvre, vers la rue Saint-Honoré, fut chargé de coups de pistolet, d'épée et de coutelas, par vingt ou trente hommes inconnus qui le laissèrent sur le pavé pour mort ; comme aussi mourut-il le jour ensuivant, et fut merveilles comme il put en vivre étant atteint de trente-quatre ou trente-cinq coups mortels : le Roy fit porter son corps mort au logis de Boisy près la Bastille, où étoit mort Quélus, son compagnon, et enterrer à Saint-Paul avec semblable pompe et solennité qu'avoient été auparavant inhumés, en ladite église, Quélus et Maugiron, ses compagnons. De cet assassinat, n'en fut faite aucune instance, Sa Majesté étant bien avertie que le duc de Guise l'avoit fait faire pour le bruit qu'avoit ce mignon d'entretenir sa femme, et que celui qui avoit fait ce coup portoit la barbe et la contenance du duc du Maine, son frère. Les nouvelles venues au roi de Navarre, il dit : « Je sçai bon gré au duc de Guise, mon cousin, de n'avoir pu souffrir qu'un mignon de couchette, comme Saint-Mégrin, le fit cocu ; c'est ainsi qu'il faudroit accoutrer tous les autres petits galants de cour qui se mêlent d'approcher les princesses pour les muguer et leur faire l'amour... »

Plus loin, à propos de la mort de Bussy d'Amboise, les *Mémoires de l'Estoile* contiennent ce qui suit :

Le mercredi 19 août, Bussy d'Amboise, premier gentilhomme de M. le duc, gouverneur d'Anjou, abbé de Bourgueil, qui faisoit tant le grand et le hautain à cause de la faveur de son maître, et qui tant avoit fait de maux et pilleries ès païs d'Anjou et du Maine, fut tué par le seigneur de Monsoreau, ensemble avec lui le lieutenant criminel de Saumur, en une maison dudit seigneur de Monsoreau, où, la nuit, ledit lieutenant, qui étoit son messenger d'amour, l'avoit conduit pour coucher, cette nuit-là, avec la femme dudit Monsoreau, à laquelle Bussy dès longtemps faisoit l'amour, et auquel ladite dame avoit donné exprès cette fausse assignation pour le faire surprendre par Monsoreau, son mari ; à laquelle comparoissant sur la mi-nuit, fut aussitôt investi et assailli par dix ou douze qui accompagnoient le seigneur de Monsoreau, lesquels de furie

se ruèrent sur lui pour le massacrer : ce gentilhomme, se voyant si pauvrement trahi, et qu'il étoit seul comme on ne s'accompagne guère pour telles exécutions, ne laissa pourtant de se défendre jusques au bout, montrant que *la peur*, comme il disoit souvent, *jamais n'avoit trouvé place en son cœur* ; car, tant que lui demeura un morceau d'épée dans la main, il combattit toujours, et jusques à la poignée, et après s'aida des tables, bancs, chaises et escabelles, avec lesquels il en blessa trois ou quatre de ses ennemis, jusques à ce qu'étant vaincu par la multitude, et dénué de toutes armes et instruments pour se défendre, fût assommé près une fenêtre par laquelle il se vouloit jeter pour se cuider sauver. Telle fut la fin du capitaine Bussy...

C'est avec ce paragraphe relatif à Bussy, et le paragraphe relatif à Saint Mégrin, que j'ai fait mon drame.

Quant aux détails de mœurs, M. Villenave m'avait indiqué, à cet endroit, deux livres précieux : *La Confession de Sancy*, et *L'Île des Hermaphrodites*.

C'est à propos d'*Henri III* qu'il est facile de voir que la faculté dramatique est innée chez certains hommes. J'avais vingt-cinq ans. *Henri III* était ma seconde œuvre sérieuse : qu'un critique consciencieux la prenne et la soumette au plus sévère examen, il y trouvera tout à reprendre comme style, rien comme plan. J'ai fait cinquante drames depuis *Henri III*, aucun n'est plus savamment fait.

Chapitre CXVIII

LECTURE D'*HENRI III* CHEZ M. VILLENAVE ET CHEZ ROQUEPLAN. — AUTRE LECTURE CHEZ FIRMIN. — BÉRANGER Y ASSISTE. — UN MOT SUR SON INFLUENCE ET SA POPULARITÉ. — EFFET QUE PRODUIT MON DRAME. — RÉCEPTION À LA COMÉDIE-FRANÇAISE. — LUTTE POUR LA DISTRIBUTION DES RÔLES. — ULTIMATUM DE M. DE BROVAL. — CONVAINCU DU CRIME DE POÉSIE, J'EN APPELLE AU DUC D'ORLÉANS. — SON ALTESSE ROYALE ME FAIT SUSPENDRE MES APPOINTEMENTS. — M. LAFFITTE ME PRÊTE TROIS MILLE FRANCS. — CONDAMNATION DE BÉRANGER.

Relativement, l'exécution d'*Henri III* fut rapide ; le plan complètement arrêté dans mon esprit, je mis deux mois à peine à exécuter l'ouvrage.

Je me rappelle que, dans l'intervalle de la composition du plan à l'exécution de la pièce, j'allai à Villers-Cotterêts à la chasse, je crois ; au retour, je pris les devants sur la voiture, et mes jeunes amis, Saunier, Labarre, Duez, vinrent me conduire jusqu'au village de Vauciennes. Pendant la route, je leur racontai *Henri III* d'un bout à l'autre. *Henri III* était fait du moment où le plan était fait.

Au reste, quand je travaille à une œuvre qui me préoccupe, c'est un besoin pour moi de raconter : en racontant, j'invente ; et, à la fin de quelqu'un de ces récits, il se trouve, un beau matin, que la pièce est achevée.

Mais il arrive souvent que cette manière de faire, c'est-à-dire de ne commencer la pièce que lorsque j'ai fini le plan, est très lente. J'ai gardé *Mademoiselle de Belle-Isle* près de cinq ans ainsi dans ma tête, et j'ai, depuis 1832, dans la mémoire, le plan d'un *Juiferrant*, auquel je puis me mettre au premier moment de repos que j'aurai conquis, et qui sera un de mes meilleurs livres.

Aussi n'ai-je qu'une crainte, c'est de mourir sans l'avoir fait.

Henri III achevé, je le lus chez madame Waldor en petit

comité. La pièce fit grand effet ; mais l'avis unanime fut que je devais faire représenter *Christine* auparavant. *Henri III*, disait-on, était trop risqué pour un premier ouvrage.

Il va sans dire que le père Villenave trouvait tous ces nouveaux essais monstrueux, et les déclarait des aberrations de l'esprit humain.

C'était, au reste, l'époque où toute une génération nouvelle poussait avec nous et autour de nous. Plusieurs journaux venaient d'être créés par des hommes de notre âge, et étaient lancés dans des idées nouvelles, en opposition avec celles du *Constitutionnel*, du *Courrier français*, du *Journal de Paris* et du *Journal des Débats*, qui, dès cette époque, réservait toute sa bienveillance pour Victor Hugo.

Ces journaux étaient *Le Figaro* et *Le Sylphe*. Ils étaient rédigés par Nestor Roqueplan, Alphonse Royer, Louis Desnoyers, Alphonse Karr, Vaillant, Dovalle, et une douzaine d'autres hardis champions du romantisme.

Je les réunis tous dans la chambre de Nestor Roqueplan, et, en dehors d'eux, j'invitai Lassagne et Firmin.

À cette époque, Nestor Roqueplan n'était pas splendidement logé dans les appartements de l'Opéra ; ses salons n'avaient pas des entre-deux de Boule et des encoignures de Coromandel. Il avait une petite chambre au cinquième, avec une cheminée garnie d'une cuvette au lieu de pendule, et de pistolets de duel au lieu de candélabres. Nous nous entassâmes une quinzaine dans cette chambre ; on étendit les matelas du lit sur le carreau pour faire des divans. On transforma la couchette en sofa. Je me mis devant une table éclairée par de simples bougies ; on plaça la bouilloire devant le feu, afin de couper chaque acte par une tasse de thé, et je commençai.

Cette fois, j'avais affaire à des oseurs ; aussi, l'avis fut-il tout différent : on déclara d'une voix unanime que je devais abandonner *Christine* à son malheureux sort, et poursuivre *Henri III*.

Firmin était enchanté ; il comprenait bien mieux le rôle de

Saint-Mégrin qu'il n'avait compris celui de Monaldeschi. Il se chargea de demander lecture pour moi, et de hâter cette lecture.

En attendant, il réunirait, si je voulais, ses camarades chez lui, et je ferais une lecture qui précéderait la lecture définitive au Théâtre-Français.

J'étais enivré de mon succès ; j'aurais lu cinquante fois, si l'on m'eût demandé cinquante lectures. Je me remis entre ses mains, et lui dis de faire comme il voudrait.

En sortant, Lassagne me prit par le bras.

— Mon ami, me dit-il, après *Christine*, vous n'aviez qu'à moitié raison ; après *Henri III*, vous avez raison tout à fait.

Firmin fixa la lecture au jeudi suivant ; Béranger devait y assister.

Vous comprenez la portée de ce mot : « Béranger devait y assister ! »

Béranger était l'homme de l'époque ; Benjamin Constant venait de dire de lui :

— Ce bon Béranger, il croit faire des chansons, et il fait des odes !

Le mot avait été répété, trouvé ravissant d'exactitude, et tout le parti libéral avait acclamé Béranger le plus grand poète de l'époque.

Un peu de persécution était arrivé par là-dessus, et avait porté l'enthousiasme au comble.

Je ne veux pas dire, entendons-nous bien, que l'on fût trop bienveillant pour Béranger ; je veux dire qu'on était un peu injuste pour les autres.

Et, par les autres, j'entends Lamartine et Hugo.

Eux aussi faisaient des odes, des odes admirables même, et peu s'en fallait qu'on ne dît qu'ils ne faisaient pas même des chansons.

C'est qu'alors, Lamartine et Hugo représentaient purement et simplement le parti royaliste, et que le parti royaliste était loin de représenter l'opinion de la majorité. Or, ce n'était pas pour

Béranger simple poète qu'était l'enthousiasme populaire ; c'était pour Béranger poète national, pour Béranger auteur du *Vieux Drapeau*, pour Béranger auteur du *Dieu des bonnes gens*, pour Béranger auteur des *Souvenirs du peuple*. L'instinct des masses ne se trompait point à cela : il sentait très bien que Béranger était un ardent mineur, que chacune de ses chansons politiques était un coup de pioche donné sous les fondements du trône, et il applaudissait des mains et de la voix au hardi pionnier qui creusait la tranchée par laquelle le peuple arriverait un jour aux Tuileries.

Aussi, Béranger jouissait-il d'une influence énorme ; c'était à qui, de tous les partis, aurait Béranger. On avait offert la croix à Béranger, et Béranger avait refusé. On avait offert une pension à Béranger, et Béranger avait refusé ; on avait offert l'Académie à Béranger, et Béranger avait refusé ; – personne n'avait Béranger. Béranger, au contraire, avait tout le monde, et particulièrement Laffitte.

Cette amitié de Laffitte pour Béranger, et cette influence de Béranger sur Laffitte, devaient se manifester d'une merveilleuse façon en 1830.

La France leur dut le règne de Louis-Philippe, c'est-à-dire la transition indispensable, à notre avis, de la royauté aristocratique à la magistrature populaire, ce passage qu'on a appelé la royauté bourgeoise.

Nous aurons de curieux détails à raconter, quand nous en serons arrivé là, nous qui, pendant toute cette grande semaine, n'avons pas quitté les défaiseurs et les refaiseurs de rois.

Mais, pour le moment, celui des deux Béranger que Firmin nous promettait, ce n'était pas Béranger l'homme politique, c'était Béranger le poète, Béranger l'auteur de *Lisette*, Béranger l'auteur des *Deux Sœurs de Charité*, Béranger l'auteur de *Frétilton*.

Nous devons, en outre, avoir comme autorités MM. Taylor, Michelot, Samson ; mademoiselle Leverd et mademoiselle Mars.

Je voulus donner à ma mère le bonheur d'assister à cette

lecture, de l'issue de laquelle je ne doutais point, et je la déterminai à m'accompagner.

Hélas ! pauvre mère ! on eût dit que je prévoyais qu'elle n'assisterait pas à la représentation !

L'effet de la lecture fut immense sur tout le monde. Quoique l'esprit de Béranger soit médiocrement appréciateur de la forme dramatique, il se sentit pris comme les autres au troisième et au cinquième acte, et n'hésita point à me prédire un grand succès.

À partir de cette soirée a daté pour moi, de la part de Béranger, une amitié qui ne s'est jamais démentie.

Cette amitié fut plus d'une fois railleuse, amère même dans son expression – car Béranger est loin d'être le bonhomme que l'on croit : il a trop d'esprit pour être bonhomme – ; mais cette amitié fut toujours sincère et prête à se traduire par des faits et par des preuves.

L'effet, comme je l'ai dit, avait été grand pour tout le monde ; mais il avait surtout porté sur les cinq comédiens qui se trouvaient là : Firmin, Michelot, Samson, mademoiselle Mars et mademoiselle Leverd. Il fut décidé que, dès le surlendemain, jour de comité, on demanderait une lecture extraordinaire, et qu'en s'appuyant de la promesse qui m'avait été faite à propos de *Christine*, on obtiendrait un tour de faveur, ce qui permettrait à la pièce d'être jouée immédiatement.

La pièce fut lue le 17 septembre 1828, et reçue par acclamation.

Après la lecture, on m'appela dans le cabinet du directeur, vacant faute de directeur.

J'y trouvai Taylor, mademoiselle Mars, Michelot et Firmin.

Mademoiselle Mars aborda la question avec sa franchise, j'allais presque dire avec sa brutalité ordinaire.

Il s'agissait de ne pas se laisser rouler pour *Henri III*, comme je l'avais été pour *Christine* ; il fallait arrêter, séance tenante, la distribution, la signer, et, tandis que le comité était encore tout chaud d'enthousiasme, obtenir de l'administration la mise en

scène immédiate.

D'ailleurs, Taylor, mon protecteur acharné, allait quitter le théâtre et partir pour l'Orient ; il avait tenu parole à l'auteur d'Hécube, et se sauvait, non seulement jusqu'à Alexandrie, jusqu'au Caire, mais même jusqu'à Louqsor. On pouvait profiter de son absence pour me faire quelque mauvais tour.

Je donnai mes pleins pouvoirs à mademoiselle Mars, à Firmin et à Michelot, qui se chargèrent de mes affaires, et se constituèrent en conseil de famille, me déclarant incapable de mener moi-même à bonne fin une pareille négociation.

Quant à la distribution, elle subit de la part de mademoiselle Mars une grave opposition.

Mademoiselle Mars voulait Armand pour Henri III, et madame Menjaud pour le page.

Moi, je voulais Louise Despréaux pour le page, et Michelot pour Henri III.

La discussion fut longue, elle dura huit jours : elle commença, entre mademoiselle Mars et moi, une lutte qui, malgré notre bonne amitié, se prolongea, de sujet en sujet, jusqu'à la mort de cette admirable artiste.

Mais je tins bon ; j'avais profité des reproches que mademoiselle Mars m'avait faits, et je les retournai contre elle.

Madame Menjaud était une femme d'un grand talent ; mais elle n'était ni assez jeune, ni assez jolie pour remplir le rôle du page, et c'était justement pour cela que mademoiselle Mars, ne pouvant se dépouiller de cet égoïsme qui est le défaut des artistes les plus éminents, la voulait avoir près d'elle, déjà âgée de cinquante et un ans à cette époque : un jeune et frais visage la gênait.

Je me contentai de répondre que, Louise Despréaux étant l'élève de Firmin, j'étais engagé avec Firmin.

Quant à Armand, la raison de mon refus de lui laisser jouer le rôle d'Henri III était plus difficile à donner. Armand, quoique plus vieux que mademoiselle Mars de cinq ou six ans, était

encore beau, paraissait encore jeune, et était le plus élégant des comédiens français ; mais, Armand jouant Henri III, il n'y avait qu'Armand qui pût y songer !

Je fus obligé de répondre à Armand lui-même qu'il convenait trop bien au rôle, et que c'était pour cela que je ne voulais pas le lui donner.

Cette réponse me brouilla à tout jamais avec Armand, et faillit me brouiller avec mademoiselle Mars.

Voilà quelles étaient mes tracasseries au théâtre ; – le bureau m'en gardait bien d'autres.

Comme pour *Christine*, les journaux s'étaient empressés de publier ma réception, et, comme pour *Christine*, la rumeur avait été grande dans les bureaux.

Cependant, on ne dit rien d'abord ; mais, Firmin m'ayant, grâce à cette facile communication du comité avec mon cabinet, appelé plusieurs fois, et mes absences à la suite de ces appels, qui avaient pour but de régler quelques difficultés de distribution ou de mise en scène, ayant été constatées, il en résulta contre moi une déposition assez grave pour constituer un délit.

En conséquence, un matin, je reçus, par l'entremise de Féresse, l'invitation de monter chez M. le directeur général.

M. de Broval m'attendait avec ce visage sévère qui promet un orage. Il me rappela à l'instant même M. Lefèvre, avec son discours sur la machine bien organisée, et le rouage, si petit qu'il soit, qui ne fonctionne pas.

Hélas ! depuis six ans, je n'avais pas beaucoup grandi comme rouage, et je me trouvais presque aussi petit devant M. de Broval que je l'avais été devant M. Lefèvre.

Mais il y avait quelque chose au fond de mon cœur qui me grandissait : c'était cette assurance en moi-même que m'avaient donnée six ans de travaux, et ma double réception de *Christine* et d'*Henri III*.

J'attendais donc la tempête avec un calme qui surprit M. de Broval, qui le déconcerta presque.

Enfin, d'un ton assez doucereux, il m'expliqua que la littérature et la bureaucratie étaient deux ennemies qui ne pouvaient vivre ensemble, et que, sachant que, malgré cette antipathie naturelle qu'elles ont l'une pour l'autre, je voulais les allier, il m'invitait à choisir entre elles.

C'était un beau parleur que M. de Broval, ayant rempli, en diplomatie, des emplois de troisième ordre. – Dans les grands jours, il portait, comme je crois l'avoir dit, un habit brodé au collet, et, sur cet habit, la plaque de Saint-Janvier, qu'il avait eue au mariage du duc d'Orléans avec la fille de Ferdinand de Sicile ; dans les jours ordinaires, il était vêtu comme tout le monde, avait le nez gros et rouge, et portait une épaule plus haute que l'autre.

J'avais du malheur avec les bossus.

Je compris que le moment était arrivé de jouer le tout pour le tout : je laissai M. de Broval arrondir ses phrases, caresser ses périodes, et, quand il eut fini :

— Monsieur le baron, lui répondis-je, ce que je crois comprendre de votre discours, c'est que vous me laissez le choix entre ma place de commis expéditionnaire et ma vocation d'homme de lettres.

— Mais oui, monsieur Dumas, répondit le baron.

— Ma place fut demandée au duc d'Orléans par le général Foy ; elle fut accordée par le duc d'Orléans sur cette demande. Or, avant de croire que le premier prince du sang royal, un homme que tout le monde proclame le protecteur des lettres – et qui, à ce titre, a recueilli dans sa bibliothèque M. Casimir Delavigne, renvoyé de son bureau pour crime de poésie –, avant de croire, dis-je, que cet homme me renvoie de son administration pour le même crime commis par M. Casimir Delavigne, et qui, chez M. Casimir Delavigne, était un titre de faveur, j'ai besoin que mon *exeat*, verbal ou écrit, me soit signifié de la bouche ou de la main de M. le duc d'Orléans. Je ne donnerai ni n'accepterai la démission de ma place. Quant à mes appointements, comme M. le baron m'a laissé entendre que les cent vingt-cinq francs de

traitement que je touche par mois grèvent d'une façon exorbitante le budget de Son Altesse royale, je les abandonne à l'instant même.

— Ah ! ah ! fit M. de Broval étonné ; et votre mère, monsieur, et vous même, comment vivrez-vous ?

— Cela me regarde, monsieur.

Je saluai et m'apprêtai à sortir.

— Faites attention, monsieur Dumas, me dit M. de Broval : à partir du mois prochain, vous ne toucherez plus de traitement.

— À partir de ce mois-ci, si vous voulez, monsieur. Ce sera cent vingt-cinq francs que vous économiserez à Son Altesse, et je ne doute pas que Son Altesse ne vous sache gré de cette économie.

Sur ce, je saluai une seconde fois, et me retirai.

M. de Broval me tint parole. En rentrant à mon bureau, je fus averti officiellement que je pouvais disposer de mon temps à l'avenir comme je l'entendrais, vu qu'à partir de ce jour *mes appointements étaient suspendus*.

C'est incroyable, et, cependant, cela est ainsi.

Il y a plus. Les appointements, dans l'administration du prince, étaient, en général, si faibles, qu'ils nous donnaient à peine de quoi vivre. Aussi, chacun avait-il recours à une industrie particulière pour améliorer son état de gêne continu : les uns avaient épousé des lingères qui tenaient de petites boutiques ; les autres étaient intéressés dans des entreprises de cabriolet ; il y en avait, enfin, qui tenaient, dans le quartier latin, des restaurants à trente-deux sous, et qui déposaient à cinq heures la plume ducal pour prendre la serviette du maître de gargote. Eh bien, à ceux-là, on ne disait rien, on ne leur reprochait pas d'abaisser la majesté du prince dans les hommes qui étaient à sa solde ; non, on louait leur industrie, on la trouvait toute simple et toute naturelle ; et moi qui ne me sentais pas de vocation pour épouser une boutique, moi qui ne possédais pas de fonds que je pusse placer dans une spéculation de carrosserie, moi qui avais l'habitude de mettre une

serviette sur mes genoux, et non sur mon bras, on me faisait un crime de chercher dans la littérature une voie de salut ! on me suspendait mes appointements parce que j'avais une tragédie et un drame reçus à la Comédie-Française !

Au reste, j'avais mon plan arrêté d'avance, et c'était ce plan qui m'avait donné tant de fermeté.

J'étais résolu à m'adresser à Béranger, et, par son intermédiaire, d'arriver à Laffitte.

Laffitte ferait peut-être pour moi ce que, dans une circonstance analogue, il avait fait pour Théaulon.

Laffitte me prêterait peut-être mille écus.

J'allai conter ma peine à Firmin, qui me conduisit chez Béranger.

Béranger me conduisit chez Laffitte.

Je mentirais si je disais que M. Laffitte mit de l'enthousiasme à me rendre ce service ; mais je mentirais aussi si je ne me hâtais de dire qu'il me le rendit.

Je souscrivis une lettre de change de trois mille francs ; je déposai un double du manuscrit d'*Henri III* entre les mains du caissier, et je m'engageai d'honneur à rembourser ces trois mille francs sur le prix du manuscrit.

D'intérêts, il n'en fut pas question.

Je sortis de chez Laffitte mes trois billets de mille francs dans ma poche, j'embrassai Béranger, et je courus chez ma mère.

Je la trouvai au désespoir : la nouvelle était déjà parvenue jusqu'à elle. Je tirai de ma poche mes trois billets de mille francs : je les lui mis entre les mains.

C'était deux années de mes appointements.

Je lui expliquai la source de cet argent : elle n'en revenait pas.

Et, cependant, pauvre mère, elle commençait à croire que je n'avais pas tout à fait tort de m'entêter à faire des pièces, puisque, sur le simple manuscrit d'une de ces pièces, on me prêtait mille écus, c'est-à-dire une somme égale à deux années de mes appointements.

Le soir, je racontai l'aventure chez M. Villenave.

M. Villenave me donna tort ; mais, à part lui, tout le monde me donna raison.

Quinze jours après m'avoir rendu ce service, Béranger était condamné par le tribunal de police correctionnelle de la Seine à dix mille francs d'amende et à neuf mois d'emprisonnement, comme auteur de *L'Ange gardien*, de *La Gérontocratie* et du *Sacre de Charles le Simple*.

Béranger n'appela point du jugement, et se constitua prisonnier au commencement de l'année 1829.

Un mois après son écrou, M. Viennet le visita.

— Eh bien, mon grand chansonnier, lui demanda l'auteur de *La Philippide*, combien avez-vous déjà fait de chansons, depuis que vous êtes sous les verrous ?

— Pas encore une, répondit Béranger ; croyez-vous qu'une chanson se fasse comme un poème épique ?

Chapitre CXIX

LE DUC D'ORLÉANS FAIT SUPPRIMER LES GRATIFICATIONS. — UN FOLLICULAIRE. — *HENRI III* ET LA CENSURE. — MA MÈRE EST FRAPPÉE DE PARALYSIE. — CAZAL. — EDMOND HALPHEN. — VISITE AU DUC D'ORLÉANS. — PREMIÈRE REPRÉSENTATION D'*HENRI III*. — EFFET QU'ELLE PRODUIT SUR M. DEVIOLAINÉ. — FÉLICITATIONS DE M. DE BROVAL.

C'était donc dans ces conditions que s'offrait à moi l'année 1829, fixée pour ce grand duel entre mon passé et mon avenir.

Ma familiarité dans la maison Villenave m'avait ouvert quelques-uns des salons de l'époque, entre autres, celui de la princesse de Salm. J'y connus lady Morgan, Cooper et Humboldt.

Cependant, *Henri III* faisait grand bruit. Il n'était question que de la révolution que devait produire sa représentation. Je suivais mes répétitions avec une grande assiduité, attiré — à ce que je disais, moi — par l'intérêt que je portais à l'ouvrage, et — à ce que disait mademoiselle Mars — par celui que je portais à une très belle et très gracieuse personne qui jouait un bout de rôle dans mon drame, à mademoiselle Virginie Bourbier.

Depuis le mois d'octobre, je n'avais pas remis le pied à mon bureau.

Aussi, quoique j'eusse assidûment travaillé pendant neuf mois de l'année, et, par conséquent, quoique j'eusse droit aux trois quarts de mes gratifications, le tableau de répartition parut, apportant à chacun, excepté à moi, sa part de la munificence de Son Altesse royale.

Ce n'était pas un simple oubli comme j'aurais pu le craindre — oubli qui eût été on ne peut plus humiliant pour moi — ; non, la chose avait été débattue, plaidée, résolue, et Son Altesse royale avait daigné écrire, en face de mon nom, et de sa propre main :

Supprimer les gratifications de M. Alexandre Dumas, qui s'occupe de littérature.

Au reste, l'administration était séparée en deux camps à cause de moi. Quelques-uns avaient bravement pris parti pour la littérature contre la bureaucratie. Au nombre de mes défenseurs étaient le petit papa Bichet, qui, la tête montée par M. Pieyre et par M. Parseval de Grandmaison, soutenait que j'irais loin... pas si loin que Piron, bien entendu ; mais, enfin, que je ferais parler de moi.

Les autres étaient Lassagne, Lamy, secrétaire de mademoiselle Adélaïde, le fils du directeur de la comptabilité Jamet, que son admiration pour les acteurs anglais, et surtout pour une charmante actrice anglaise, avait rallié au parti romantique, et quelques autres qui, trop dépendants par leur position, n'osaient me manifester leur sympathie qu'à demi-voix.

Oudard était resté neutre.

M. Deviolaine était chancelant ; tout ce bruit qui se faisait autour de mon nom l'avait ébranlé. Aurais-je raison contre tout le monde, et, malgré mon éducation à trois francs par mois, réussirais-je où tant d'autres avaient succombé ?

De temps en temps, il exprimait ce doute, et presque toujours il achevait sa période dubitative par ces mots :

— Le b... est assez entêté pour cela !

La représentation, remise de jour en jour, comme cela arrive habituellement au théâtre, était, enfin, fixée au 11 février.

Seulement, une grave inquiétude planait sur tout le monde comme un nuage sombre, et particulièrement sur moi.

La censure n'avait pas encore dit son dernier mot au sujet de la pièce.

Il y avait, à cette époque, un misérable qui vivait de scandale, rançonnant tour à tour l'amour-propre ou la faiblesse, près duquel Geoffroi était un honnête homme et un critique consciencieux. C'était pour lui que de Laville semblait avoir fait ces vers du *Folliculaire* :

Un vase de vermeil, une bague de prix,
Du vin surtout, voilà ses cadeaux favoris.
On assure – je crois que, sur ce fait probable,
Pour le vrai, la chronique a pris le vraisemblable –
Qu’au jour où nos amis viennent du vieux Nestor
Nous souhaiter les ans, et bien d’autres encor ;
Au jour où les filleuls aiment tant leurs marraines ;
Jour de munificence où, sous le nom d’étrennes,
Chacun de son voisin attend quelques tributs,
Et d’une honnête aumône accroît ses revenus,
Il revend au rabais, ou plutôt à l’enchère,
Le superflu des vins et de la bonne chère
Dont l’accable le zèle ou l’effroi des acteurs ;
Et que Follicula, pour qui les directeurs
De schalls et de chapeaux renouvellent l’emplette,
Se fait, pendant deux mois, marchande à la toilette !

À cet homme, le théâtre presque entier payait un tribut. Mademoiselle Mars lui faisait une pension ; il avait des subventions du Théâtre-Français, de l’Odéon, de l’Opéra et de l’Opéra-Comique. On venait chez lui comme à un marché public : il vendait aux uns l’éloge, aux autres l’attaque. Il vendait tout, jusqu’à son silence. Mademoiselle Mars, Firmin, les comédiens français, Taylor lui-même avaient insisté pour que je fisse une visite à cet homme ; j’avais constamment refusé.

Aussi, un matin, m’apporta-t-on son journal, et j’y lus ces lignes :

Dans la pièce que vient de recevoir la Comédie-Française, ouvrage d’un écrivain qui a, nous assure-t-on, beaucoup de mérite, on voit des personnages honteusement liés au sujet (la cour d’Henri III) dont la nouvelle apparition sur la scène offre peut-être une preuve du talent de l’auteur, mais présente, à coup sûr, une inconvenance qu’il est impossible de tolérer. L’histoire a consacré les noms de ces misérables héros, de ces infâmes copartageants d’une débauche aussi crapuleuse qu’inexplicable ; nous pouvons donc risquer de les appeler par leur nom, et signaler à la réprobation du pouvoir ces rôles de mignons sur le scandale

desquels on pourrait compter pour remuer la multitude...

Si les renseignements qu'on nous donne à ce sujet sont exacts, l'autorité, qui honore le théâtre de sa tutelle, ne souffrira pas une innovation de cette nature, parce qu'elle sait que son premier devoir est de n'autoriser que des ouvrages à la représentation desquels une fille, un fils puissent être innocemment satisfaits, quand ils demandent à leurs parents : « Qu'est-ce que cela veut dire ? »

Je m'y attendais, et ma résolution était prise d'avance. À peine eus-je lu le paragraphe cité ci-dessus, que je me munis d'une canne solide, et que je reparus dans les bureaux pour dire à de La Ponce la phrase sacramentale :

— De La Ponce, prenez votre manteau et votre chapeau.

J'allai trouver cet homme avec d'autant plus de satisfaction que cet homme avait ses jours où il était brave : si un duel pouvait lui être utile, il se battait.

Je me nommai. — Il m'attendait, me dit-il en entendant mon nom ; mais, sans doute, ne m'attendait-il pas dans les dispositions où je me présentais chez lui.

Étais-je bien ou mal tombé ? Je n'en sais rien, mais le folliculaire n'était pas dans son jour de courage ; il battit la campagne, nous parla de son influence au ministère, essaya de nous montrer les cadeaux du dernier jour de l'an, et finit, en somme, par nous offrir son influence près de M. de Martignac, *qui était son ami, et qui lui devait de l'argent.*

Je cite cette phrase comme un souvenir de l'impudence de cet homme.

Je lui dis que j'étais venu, non pas pour user de son influence, mais pour l'inviter à rétracter, le plus promptement possible et dans les meilleurs termes, son article du jour.

Le lendemain, son journal contenait la rétractation suivante :

Nous serions désolé qu'on nous imputât des intentions bien éloignées de notre pensée, au sujet de notre petit article d'hier sur *Henri III*, nouvellement admis à la Comédie-Française. Nous n'avions pas de renseignements exacts sur ce point ; nous en possédons maintenant, et nous

pouvons rassurer nos lecteurs sur le ton, la délicatesse et le tact qui ont présidé à la mise en scène des personnages dont il était question. Cette manière de traiter le romantique est trop voisine du classique pour que nous la désapprouvions.

Peut-être s'étonnera-t-on que je me sois un instant inquiété de cet homme. Mais – il faut que je le répète pour qu'on le croie – cet homme, tout méprisé, tout méprisable qu'il était, avait son influence. Ses recommandations, au lieu d'être déchirées au nez du recommandé, avaient leur poids dans la balance des grâces, et un directeur des beaux-arts de notre connaissance à tous lui a fait, pendant de longues années, une pension de mille écus.

Au reste, que cette rétractation eût influé ou non sur la commission d'examen, le lendemain du jour où parut cette rétractation, la pièce fut rendue moins torturée, moins lacérée, moins déchiquetée qu'elle ne le serait aujourd'hui !

Il est vrai que M. de Martignac, qui avait beaucoup entendu parler de la pièce, avait voulu être son censeur, et M. de Martignac, comme chacun le sait, était un homme si spirituel, que, tant qu'il fut au ministère, Charles X eut de l'esprit.

J'étais au théâtre, tout joyeux de ce retour presque inespéré de mon drame, qui devait passer le samedi suivant, lorsque le domestique de M. Deviolaine accourut, tout effaré, me dire que ma mère, en sortant de chez M. Deviolaine, et en descendant l'escalier, venait de se trouver mal, et qu'il était impossible de lui faire reprendre connaissance.

M. Deviolaine demeurait au quatrième, dans la maison de Chaulin, le papetier, maison qui fait le coin de la rue Saint-Honoré et de la rue de Richelieu.

Je me précipitai hors de la scène en envoyant le garçon d'accessoires prévenir le médecin du théâtre, M. Florence, que ma mère avait besoin de ses secours.

En quelques secondes j'étais près d'elle : ma mère était couchée dans un grand fauteuil ; elle avait les yeux ouverts, le regard intelligent, mais elle articulait à peine.

Tout un côté de son corps était insensible et immobile.

Elle était venue faire une visite à madame Deviolaine ; comme d'habitude, elle avait parlé de moi ; comme d'habitude, on lui avait dit que j'étais un malheureux entêté, indigne des bontés que la maison d'Orléans avait eues pour moi ; que ma pièce tomberait et ne produirait pas même les mille écus qu'elle devait à M. Laffitte, et qu'alors je me trouverais sans place et sans avenir.

Ma pauvre mère avait beaucoup pleuré, s'en était allée toute troublée, et, en mettant le pied sur l'escalier, sans rien éprouver qu'un éblouissement, qu'un abandon absolu de ses forces, elle s'était affaissée sur elle-même, les jambes étendues sur les degrés, le corps couché sur le palier.

C'est dans cette situation qu'un locataire l'avait trouvée en montant ; il avait sonné à la porte de M. Deviolaine. On l'avait portée dans un fauteuil où, d'évanouie qu'elle était d'abord, elle avait repris ce peu de connaissance que je lui voyais.

Je tâtai le poulx de ma pauvre mère ; je soulevai le bras, qui retomba inerte : je le pinçai pour constater son insensibilité, et je demeurai convaincu qu'elle venait d'être frappée d'une attaque d'apoplexie assez grave pour entraîner, au moins, la paralysie du côté gauche.

J'envoyai chercher de la moutarde, et lui mis les pieds dans l'eau bouillante en attendant le médecin.

Puis, comme il tardait, j'envoyai chez le coutelier qui demeurait presque en face, chercher une lancette, décidé à la saigner moi-même au pied, si Florence n'arrivait pas.

Florence arriva.

Ce fut lui qui s'acquitta de l'opération ; presque aussitôt, un léger mieux se manifesta : la langue, débarrassée, put prononcer quelques mots.

Sur ces entrefaites, ma sœur accourut ; par bonheur, elle était à Paris, où elle était venue pour assister à ma première représentation.

Par bonheur encore, un appartement se trouvait vacant dans

la maison, au troisième étage, je crois ; nous le primes pour un trimestre. Madame Deviolaine y fit descendre un lit pour ma mère ; nous y transportâmes de la rue du faubourg Saint-Denis des matelas pour nous ; ces matelas furent posés à terre dans la chambre de ma mère. nous étions résolus, ma sœur et moi, à ne pas la laisser seule un instant.

Malheureusement, Thibaut n'était pas à Paris. Madame de Celles, la fille du général Gérard, étant souffrante de la poitrine, avait demandé un médecin qui pût l'accompagner en Italie ; madame de Leuven lui avait désigné Thibaut, et Thibaut était parti avec elle.

Comme nous ne connaissions Florence que par occasion, il eut la discrétion, les premiers soins donnés à la malade, de se retirer de lui-même. J'appelai, alors, un autre de mes amis nommé Cazal.

C'était un homme fort intelligent, et la preuve, c'est que, voyant que, malgré ses connaissances médicales, sa clientèle restait médiocre, il inventa un genre nouveau de parapluies et d'ombrelles, prit un brevet, et fit fortune.

Cazal passa avec nous la nuit entière près de ma mère ; le lendemain, l'amélioration continuant, il avait pu, sauf rechute, nous répondre à peu près de sa vie.

Combien je bénis l'idée que j'avais eue de recourir à M. Laffitte ! Combien je bénis M. Laffitte de m'avoir prêté mille écus ! Au moins, nous étions sûrs d'une chose, c'est que, dans sa maladie, de quelque façon que les choses tournassent, ma mère ne manquerait de rien.

Du reste, en apprenant cette nouvelle, un de mes amis, fils d'un célèbre marchand de diamants, Edmond Halphen, ignorant que j'étais riche comme Ali Baba, m'envoya une petite bourse avec vingt louis dedans.

Je lui renvoyai les louis, mais je gardai la bourse – en souvenir de cette tendre attention qui s'est si rarement renouvelée à mon égard que je cite avec reconnaissance ce fait, dont je fus

profondément touché.

J'ai, cependant, retrouvé parfois cette même spontanéité, mais chez des *amies*, et non chez des *amis*.

Tout affecté que j'étais – et Dieu sait si le coup m'avait douloureusement atteint ! – je dus quitter ma mère pendant quelques heures ; mon drame paraissait si étrange à ceux-là même qui jouaient dedans, que, dès que je n'étais plus là, leur confiance disparaissait.

J'arrivai. Tout le monde était touché du malheur qui me frappait d'une façon si inattendue. Taylor était là pour faire répéter à ma place, dans le cas où je n'eusse pas pu venir.

La pièce était prête ou à peu près, et il n'y avait aucun doute qu'elle ne pût passer le samedi suivant.

En rentrant à la maison, je trouvai toute la famille Villenave, depuis Théodore jusqu'à Élixa. On ne m'avait pas vu la veille, moi qu'on voyait tous les jours, et, à ma place, une lettre était arrivée qui prévenait ces excellents amis de l'accident.

Alors, ils étaient accourus. On n'a aucune idée de ce que furent pour moi les deux ou trois jours qui s'écoulèrent entre cette douleur profonde de voir ma mère mourante, et ce terrible travail d'un premier drame à mettre au jour.

La veille de la représentation, je me préparai à une démarche que j'avais résolue depuis longtemps.

Je me présentai au Palais-Royal, et je demandai à parler à M. le duc d'Orléans.

La demande était si inusitée, si audacieuse, que, sans doute, on crut que j'avais une audience. On prévint M. le duc d'Orléans que j'étais là, et que je désirais lui parler.

Le duc d'Orléans se fit répéter deux fois mon nom, et donna l'ordre de m'introduire.

— Ah ! ah ! c'est vous, monsieur Dumas, me dit-il ; quel bon vent vous amène ou plutôt vous ramène ?

— Monseigneur, lui dis-je, c'est demain qu'on joue *Henri III*.

— Oui, dit-il, je sais cela.

— Eh bien, monseigneur, je viens vous demander une grâce ou plutôt une justice.

— Laquelle ?

— C'est d'assister à ma première représentation... Il y a un an qu'on dit à Votre Altesse que je suis un fou entêté et vaniteux ; il y a un an que je suis un poète humble et travailleur ; vous avez, sans m'entendre, monseigneur, donné raison à ceux qui m'accusaient près de vous – peut-être Votre Altesse eût-elle dû attendre : Votre Altesse en a jugé autrement, et n'a pas attendu. – Demain, le procès se juge devant le public ; assistez au jugement, monseigneur, voilà la prière que je viens vous faire.

Le duc me regarda un instant, et, voyant avec quelle tranquillité je soutenais son regard :

— Ce serait avec grand plaisir, monsieur Dumas, me répondit-il, car quelques personnes m'ont dit, en effet, que, si vous n'étiez pas un modèle d'assiduité, vous étiez un exemple de persévérance ; mais, malheureusement, cela m'est impossible.

— Votre Altesse me dira peut-être qu'un homme qui aspire à faire parler les grands devrait savoir qu'on n'interroge pas un prince ; cependant, monseigneur, je suis vis-à-vis de Votre Altesse dans une situation tellement exceptionnelle, que j'oserai vous demander d'où vient cette impossibilité, qui, je vous l'avoue, me désespère.

— Jugez-en vous-même : j'ai demain vingt ou trente princes et princesses à dîner.

— Monseigneur croit-il que ce ne serait pas un spectacle curieux à donner à ces princes et à ces princesses, que celui d'*Henri III* ?

— Comment voulez-vous que je leur donne ce spectacle ? on se met à table à six heures, et *Henri III* commence à sept.

— Que monseigneur avance son dîner d'une heure, je ferai retarder d'une heure *Henri III* ; monseigneur aura trois heures pour désaffamer ses augustes convives.

— Tiens ! c'est une idée, cela... Croyez-vous que le Théâtre-Français consente au retard ?

— Il sera trop heureux de faire quelque chose pour Son Altesse.

— Mais où les mettrai-je ? Je n'ai que trois loges.

— J'ai prié l'administration de ne pas disposer de la galerie, que je n'aie vu Votre Altesse.

— Vous présumiez donc que je consentirais à voir votre ouvrage ?

— Je comptais sur votre justice... Voyons, monseigneur, j'en appelle à Philippe éveillé.

— C'est bien. Allez dire à Taylor que, si la Comédie-Française consent à retarder la représentation d'une heure, j'assisterai à cette représentation, et qu'à cet effet, je retiens toute la galerie.

— J'y cours, monseigneur.

— Êtes-vous content ?

— Ravi ! J'espère, d'ailleurs, que Son Altesse n'aura pas à se repentir de sa complaisance.

— Et moi aussi... Allons, bonne chance !

Je saluai, et sortis.

Dix minutes après, le théâtre était prévenu ; vingt minutes après, le duc d'Orléans avait une réponse affirmative. Le soir même, les lettres qui annonçaient aux convives le changement d'heure étaient envoyées.

Ce lendemain, tant attendu, arriva enfin !

Ce jour-là, il n'y avait ni répétition ni raccords ; je pus rester jusqu'au soir près de ma mère. On m'avait donné au théâtre un certain nombre de billets, et surtout de billets de parterre – la *claque*, à cette époque, n'était point organisée comme de nos jours, et la place d'entrepreneur de succès était presque une sinécure : on s'en remettait aux soins des amis, et à l'impartialité du public – ; cette libéralité du théâtre me permit de signer un billet de parterre à chacun de mes anciens camarades de bureau. Por-

cher et sa femme eurent chacun un billet de balcon.

J'eus une petite loge placée sur le théâtre même, et dans laquelle on tenait deux personnes.

Ma sœur eut une première loge où elle donna l'hospitalité à Boulanger, à de Vigny et à Victor Hugo.

Je ne connaissais ni Hugo ni de Vigny ; ils s'étaient adressés à moi en désespoir de cause.

Je fis connaissance avec tous deux ce soir-là.

M. Deviolaine eut un billet d'orchestre.

Tout le reste de la salle était loué depuis huit jours – on vendit une loge au prix exorbitant de vingt louis !

À sept heures trois quarts, j'embrassais ma mère, qui ne se doutait guère, dans le trouble où était son cerveau, quel combat j'allais livrer.

Je rencontrai M. Deviolaine dans le corridor.

— Eh bien j...-f..., me dit-il, tu y es donc enfin arrivé ?

— Que vous avais-je promis ?

— Oui ; mais il faut voir un peu ce que le public pensera de ta prose.

— Vous verrez, puisque vous voilà.

— Je verrai, je verrai, grommela M. Deviolaine ; ce n'est pas bien sûr que je verrai...

Je m'éloignai sans savoir ce qu'il entendait par ces paroles, et je gagnai ma loge, qui, ainsi que je l'ai dit, était sur le théâtre.

De ma loge, mon regard embrassait parfaitement la salle.

Ceux qui ont assisté à cette représentation se rappellent quel magnifique coup d'œil elle offrait : la première galerie était encombrée de princes chamarrés d'ordres de cinq ou six nations ; l'aristocratie tout entière était entassée dans les premières et les secondes loges ; les femmes ruisselaient de diamants.

La toile se leva. – Je n'ai jamais éprouvé de sensation pareille à celle que me produisit la fraîcheur du théâtre venant frapper mon front ruisselant.

Le premier acte fut écouté avec bienveillance, quoique l'expo-

sition soit longue, froide et ennuyeuse. La toile tomba. Ces mots du duc de Guise : « Saint-Paul ! qu'on me cherche les mêmes hommes qui ont assassiné Dugast ! » furent vivement applaudis, et réchauffèrent le public et les artistes.

Je courus voir comment allait ma mère.

À mon retour dans la salle, je retrouvai M. Deviolaine dans le corridor ; seulement, comme j'y apparaissais, il entra vivement dans un petit cabinet. Je crus qu'il avait l'intention de m'éviter : je le calomniais, pauvre cher homme ! Il était occupé de tout autre chose.

Le deuxième acte commença ; celui-là était amusant ; la scène de la sarbacane, que je craignais beaucoup, passa sans opposition aucune. La toile tomba au milieu d'applaudissements parfaitement nourris.

C'était le troisième acte qui devait décider le succès. — Dans le troisième acte se trouvait la scène entre le page et la duchesse, et la scène entre la duchesse et le duc ; scène où M. de Guise force sa femme de donner un rendez-vous à Saint-Mégrin. Si la violence de cette scène trouvait grâce en face du public, c'était ville gagnée.

La scène souleva des cris de terreur, mais, en même temps, des tonnerres d'applaudissements : c'était la première fois qu'on voyait aborder au théâtre des scènes dramatiques avec cette franchise, je dirais presque avec cette brutalité.

Je sortis ; j'avais hâte de voir ma pauvre mère, et de l'embrasser quoique, dans l'état où elle était, elle pût à peine comprendre que c'était moi qui l'embrassais.

Que j'eusse été heureux, si, au lieu d'être dans son lit, elle eût été dans la salle !

Elle dormait d'un sommeil assez paisible ; je l'embrassai sans qu'elle se réveillât, et je repris le chemin du théâtre. Sous le péristyle, je rencontrai M. Deviolaine, qui s'en allait.

— Comment ! lui dis-je, vous ne restez pas jusqu'à la fin ?

— Est-ce que je puis rester jusqu'à la fin, animal ?

— Mais pourquoi cela, ne pouvez-vous pas rester ?...

— Parce que je suis une fichue bête ! Parce que l'émotion m'a flanqué... la colique.

— Ah ! m'écriai-je en riant, c'est donc pour cela que je vous ai vu entrer dans un cabinet ?

— Oui, c'est pour cela, monsieur... Voilà déjà cinquante sous que tu me coûtes ! À deux sous par fois, compte... Tu me feras crever, vois-tu !

— Bah ! vous exagérez ; que diable pouvez-vous faire au bout de vingt-cinq fois ?

— Mais je ne fais rien, bigre de bête ! Aussi, la dernière fois, si je ne m'étais pas arrêté par les cheveux, je me passais par le trou du c.. ! Ah ! il était temps !... Bon ! voilà que cela me reprend !

Et M. Deviolaine, les deux mains sur son ventre, se mit à courir vers la rue Saint-Honoré.

Je rentrai au théâtre ; comme je l'avais bien prévu, à partir du quatrième acte jusqu'à la fin, ce ne fut plus un succès, ce fut un délire croissant : toutes les mains applaudissaient, même celles des femmes. Madame Malibran, qui n'avait trouvé de place qu'aux troisièmes, penchée tout entière hors de sa loge, se cramponnait de ses deux mains à une colonne pour ne pas tomber.

Puis, lorsque Firmin reparut pour nommer l'auteur, l'élan fut si unanime, que le duc d'Orléans lui-même écouta debout et découvert le nom de son employé, qu'un succès, sinon des plus mérités, au moins des plus retentissants de l'époque, venait de sacrer poète.

Le soir même, en rentrant chez moi, je trouvai une lettre de M. le baron de Broval.

Je la reproduis textuellement :

Je ne veux pas me coucher, mon bon jeune ami, sans vous avoir dit combien je me sens heureux de votre beau succès, sans vous avoir félicité de tout mon cœur, et votre excellente mère surtout, pour qui je sais que vous éprouviez plus d'angoisses encore que pour vous-même. Nous

les partageons vivement, nos camarades, ma sœur et moi ; et, maintenant, nous jouissons de ce triomphe si justement acquis à la double énergie du talent le plus noble et de la piété filiale. Je crois bien sûr que vos couronnes et cet avenir de gloire que vous ouvre l'inspiration, vous laissent sensible à l'amitié, et la mienne pour vous est bien heureuse.

Ce 11 février 1829.

Baron de BROVAL.

C'était le même qui, cinq mois auparavant, me forçait de donner la démission de mes appointements !

Chapitre CXX

LE LENDEMAIN DE LA VICTOIRE. — INTERDICTION D'*HENRI III*. — J'OBTIENS UNE AUDIENCE DE M. DE MARTIGNAC. — IL LÈVE L'INTERDICTION. — LES HOMMES- OBSTACLES. — LE DUC D'ORLÉANS ME FAIT APPELER DANS SA LOGE. — MOT DE LUI À CHARLES X AU SUJET DE MON DRAME. — ENCORE UN FOLLICULAIRE. — VISITE À CARREL. — LE TIR GOSSET ET LES PISTOLETS N° 5. — UN DUEL IMPOSSIBLE.

Peu d'hommes ont vu s'opérer dans leur vie un changement aussi rapide que celui qui s'était opéré dans la mienne, pendant les quatre heures que dura la représentation d'*Henri III*.

Complètement inconnu le soir, le lendemain, en bien ou en mal, je faisais l'occupation de tout Paris.

Il y a contre moi des haines de gens que je n'ai jamais vus, haines qui datent du bruit importun que fit mon nom à cette époque.

J'ai des amitiés aussi qui datent de là.

Que de gens m'envièrent cette soirée, qui ne se doutaient guère que je passais la nuit à terre sur un matelas, près du lit de ma mère mourante !

Le lendemain, cette chambre était encombrée de bouquets : j'en avais couvert le lit de ma mère, qui les touchait de la main dont elle pouvait se servir, les approchant ou les écartant d'elle, sans savoir ce que voulaient dire toutes ces fleurs, et même, peut-être, sans savoir que c'étaient des fleurs.

À deux heures de l'après-midi, le lendemain de la représentation, le manuscrit était vendu six mille francs.

Je touchai les six mille francs en six billets de banque ; je montai chez M. Deviolaine, et les lui montrai.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda-t-il.

— C'est le prix du manuscrit, lui répondis-je. Vous voyez que les trois mille francs de M. Laffitte y sont, et trois autres

mille francs avec.

— Comment ! s'écria M. Deviolaine, il y a des imbéciles qui t'ont acheté cela ?

— Vous le voyez bien.

— Faut-il que ces b...-là soient bêtes !

Puis, me rendant les billets en haussant les épaules :

— Tu ne me demandes pas seulement comment je me porte ?

— Je n'osais pas... Eh bien ?

— C'est un peu passé, heureusement.

— Avez-vous pu retourner au théâtre ?

— Oui, j'y ai été pour la fin.

— Y étiez-vous quand on m'a nommé ?

— Parbleu !

— Et cela ne vous a pas fait un peu plaisir ?

— Un peu ! c'est-à-dire, animal, que je pleurais comme un veau...

— Allons donc ! on a bien de la peine à vous faire avouer cela... Voyons, embrassez-moi.

— Ah ! dit M. Deviolaine, si ton pauvre père était là !

— Ma mère aurait pu y être, si on ne l'avait pas rendue si malheureuse.

— Allons, bon ! ne vas-tu pas dire que c'est ma faute si ta mère est dans son lit, à présent ? Mille tonnerres ! cela m'a assez tourmenté pendant ta représentation ; je ne pensais qu'à cela ; je crois que c'est cette idée-là qui m'avait flanqué la colique... À propos, que vont-ils dire dans la maison ?

Je lui montrai la lettre de M. de Broval.

Il la relut deux fois.

— Enfin !... dit-il en me la rendant.

Et, en me la rendant, il haussait les épaules.

— Rentreras-tu dans les bureaux ?

— Oh ! pour cela, non, par exemple !

— Et tu auras bien raison. Veux-tu voir M. Fossier ?

— Ma foi, non.

— Il t'aime pourtant bien.

— Pourquoi ne m'écrit-il pas, lui aussi, une lettre de félicitations ?

— Non, mais il pourra bien te demander des billets pour ses filles.

— À propos de billets, je vous garderai une loge pour la seconde, n'est-ce pas ? Vous étiez mal placé à la première... Vous étiez près de la porte...

— Farceur ! J'en ai été bien heureux, d'être près de la porte... Et crois-tu, outre ce que tu viens de me montrer, que cela te rapportera quelque chose, cette bêtise que tu viens de faire ?

— Mais oui.

— Combien à peu près ?

— Une quinzaine de mille francs.

— Tu dis ?

— Je dis une quinzaine de mille francs.

— Et combien as-tu mis à faire cela ?

— Mais deux mois, à peu près.

— Ainsi, en deux mois, tu auras gagné les appointements de trois chefs de bureau pendant un an, gratifications comprises ?

— Réunissez vos trois chefs de bureau, et dites-leur d'en faire autant.

— Tiens, va-t'en ! J'ai peur qu'en t'entendant dire de pareilles choses, les plafonds ne te tombent sur la tête !

— À demain soir, alors ?

— Oui, à demain soir, si je n'ai rien de mieux à faire.

J'étais bien tranquille, M. Deviolaine n'aurait rien de mieux à faire, et on lui eut donné une année de ses appointements, à la condition de ne pas venir, qu'il n'eût point consenti au marché.

De chez M. Deviolaine, je courus chez M. Laffitte ; j'étais fier de pouvoir si promptement m'acquitter envers lui.

Je lui rendis ses mille écus, et il me rendit ma lettre de change et mon manuscrit.

Mais, ce que je conservai, c'est le souvenir du service rendu,

service qui en présence de la maladie de ma mère, n'avait pas de prix.

Cependant, je n'étais point au bout de mes tracasseries. En rentrant dans mon chez moi provisoire, je trouvai une lettre du Théâtre-Français, qui m'invitait à passer à l'instant même à l'administration.

J'y courus. Je trouvai le comité consterné, Taylor en tête. Une lettre était arrivée du ministère de l'intérieur qui suspendait *Henri III*. C'était une suspension bien autrement inquiétante que celle de mes appointements.

Heureusement, Taylor avait trouvé un moyen, c'était de me faire demander d'urgence une audience à M. de Martignac. Il se chargeait de porter et de faire parvenir la lettre.

J'écrivis séance tenante : je demandai audience pour le lendemain.

Deux heures après, j'avais la réponse. M. de Martignac m'attendait à sept heures du matin.

À sept heures du matin, j'étais chez M. de Martignac. Oh ! l'admirable chose qu'un ministre à la fois poli et spirituel, ainsi que l'était M. de Martignac ! *Rara avis*, comme dit Juvénal, rare oiseau, et, qui pis est, oiseau de passage !

Nous restâmes une heure, non pas à causer de la pièce, mais à causer de toutes choses ; en dix minutes, nous nous étions entendus sur la pièce, et je rapportais mon manuscrit sauvé, cette fois non plus du néant, mais des limbes.

Oh ! pauvre M. de Martignac ! Comme celui-là comprenait l'art ! Comme il appréciait à leur valeur ces hommes-obstacles que tous les progrès trouvent sur le chemin, non pas pour avancer eux-mêmes, mais pour empêcher les autres d'avancer !

Ce n'est pas sous le ministère de M. de Martignac que l'art eût lu, à chaque pas qu'il eût essayé de faire : « Rue barrée par ordre de l'autorité. »

Et quand on pense que voilà vingt ans que les mêmes hommes barrent les mêmes rues ; que, tandis que de vieux ils deviennent

décrépits, nous, de jeunes nous devenons vieux ; qu'ils ont, à force de mauvais vouloir et de persécutions, poussé Lamartine et Hugo dans la politique, Soulié et Balzac dans la tombe ; que je suis resté, à peu près seul, debout et luttant contre eux ; qu'ils ont inventé le timbre, comme ce cachet de Salomon qui enfermait les génies des *Mille et une Nuits* dans des vases de terre, et que toute cette compression politique et littéraire éclatera un jour à leur face, tuant et renversant tout autour d'eux sans les atteindre, nains accroupis qui tourmentent éternellement la cendre chaude des révolutions ?

Oh ! c'est qu'ils comprennent une chose ; c'est que, depuis vingt ans, leur politique est petite, mesquine, misérable ; qu'elle ne laissera de leurs noms, chez les Allemands, chez les Hongrois, chez les Italiens, au bord du Nil comme sur les rives du Bosphore, à Mogador comme à Montevideo, dans le vieux monde comme dans le nouveau, qu'un triste et honteux souvenir ; c'est que, dans toute cette période écoulée entre le jour où M. Sébastiani est venu dire à la tribune : « L'ordre règne à Varsovie », et M. Barrot au *Moniteur* : « Les Français sont entrés dans Rome », ils ont menti, non seulement à toutes les promesses faites par les hommes – que ces promesses vinssent de M. de La Fayette ou de M. de Lamartine –, mais encore à toutes les espérances données par Dieu, par Dieu qui a fait de la France l'étoile polaire des nations, qui a dit aux peuples : « Vous voulez naviguer vers ce monde inconnu, vers cette terre promise qu'on appelle la liberté ; voilà votre boussole. Ouvrez toutes vos voiles, et voguez hardiment ! » Dites, au lieu de tenir cette parole des hommes, au lieu d'accomplir cette promesse de Dieu, qu'avez-vous fait, pauvres esclaves de la colère, pauvres ministres de l'aveuglement ? Vous avez fait la mer mauvaise et le vent contraire à tous ces nobles bâtiments qui s'avançaient sous le souffle de Dieu. Oh ! vous savez cela, je ne vous dis rien de nouveau ; vous savez que tout ce qui est jeune, tout ce qui est noble, tout ce qui est pur, tout ce qui n'a pas traîné dans la fange du passé, que tout ce qui s'élance

dans les espaces éthérés de l'avenir est contre vous ; vous savez que ceux que vous avez laissé meurtrir sous le bâton autrichien, que ceux que vous avez laissé enterrer dans les prisons pontificales, que ceux que vous avez laissé foudroyer par le canon napolitain, sont des martyrs ; vous savez que, lorsqu'ils vous saluaient, tyrans, en allant aux cirques, nous acclamions, nous, à leur dévouement ; vous savez, enfin, qu'ils nous aiment, nous porte-lumière, tandis qu'ils vous haïssent, vous porte-ténèbres ; vous savez que, si un jour ils vous pardonnent ce que vous avez fait, ce sera en faveur de ce que nous aurons écrit ; et de là viennent vos persécutions – impuissantes, Dieu merci ! comme tout ce qui vient d'en bas, et qui essaye d'atteindre à ce qui est haut... Oui, ce qui est haut, car il est au-dessus de vous celui qui peut dire : « Je viens d'écrire cette page, et vous ne l'écririez pas » !

Revenons à *Henri III*, qui n'avait rien à faire dans tout cela, et qui, d'un coup d'aile, se trouve, il ne sait pourquoi, élevé au-dessus des nuages. On attendait mon retour avec impatience ; on n'osait afficher sans la permission du ministre.

J'avais cette permission : on afficha.

M. le duc d'Orléans avait annoncé qu'il assisterait à la seconde représentation.

Le soir, lorsque je me présentai au théâtre, on me dit qu'il était déjà arrivé, et qu'il me faisait prier de passer dans sa loge.

Je me rendis à l'invitation entre le premier et le second acte. La salle regorgeant de spectateurs fait foi de la véhémence avec laquelle se déclarait le succès.

Le duc d'Orléans me reçut d'une façon charmante.

— Eh bien, me dit-il, monsieur Dumas, vous voilà content : vous avez gagné votre procès contre tout le monde, contre le public et contre moi. Il n'y a pas jusqu'à Broval, Deviolaine et Oudard qui ne soient enchantés.

Je m'inclinai.

— Mais savez-vous qu'avec tout cela, continua-t-il en riant, vous avez failli me faire une très mauvaise affaire à moi ?

— À vous, monseigneur ?

— Oui, à moi.

— Comment cela ?

— Le roi m'a envoyé chercher hier.

— Le roi ?

— Oui bien.

— Et à quel propos, monseigneur ?

— Mais à propos de votre drame.

— À propos d'*Henri III* ?

— « Savez-vous ce qu'on m'assure, *mon cousin*, m'a-t-il dit en appuyant sur le titre ; on m'assure qu'il y a dans vos bureaux un jeune homme qui a fait une pièce où nous jouons un rôle tous les deux, moi celui d'Henri III, et vous celui du duc de Guise. »

— Monseigneur pouvait répondre que le roi se trompait, et que ce jeune homme n'était plus dans ses bureaux.

— Non, j'ai mieux aimé répondre autre chose pour ne pas mentir, car je vous garde.

— Alors, Votre Altesse a répondu ?...

— J'ai répondu : « Sire, on vous a trompé, pour trois raisons : la première, c'est que je ne bats pas ma femme ; la seconde, c'est que madame la duchesse d'Orléans ne me fait pas cocu ; la troisième, c'est que Votre Majesté n'a pas de plus fidèle sujet que moi. » Trouvez-vous que cette réponse vaille celle que vous me conseilliez de faire ?

— Oui, monseigneur, car elle est infiniment plus spirituelle.

— Et plus vraie, monsieur... Ah ! voici la toile qui se lève : allez à vos affaires ; la mienne est de vous écouter.

Je saluai.

— À propos, me dit le duc, madame la duchesse d'Orléans désire vous voir, demain matin, pour vous demander des nouvelles de votre mère.

Je m'inclinai et sortis. Oh ! puissance du succès, bruits et rumeurs qui se font autour d'un nom, calme et sereine vengeance de l'intelligence sur la matière !

M. de Broval, M. Deviolaine, M. Oudard étaient enchantés ; le duc d'Orléans me faisait appeler dans sa loge pour me répéter un joli mot qu'il avait dit au roi ; enfin, madame la duchesse d'Orléans m'attendait le lendemain, pour me demander des nouvelles de ma mère !

Décidément, la naissance ne donne que les principautés, c'est le talent qui donne les principats.

Le lendemain, je fis ma visite à la duchesse d'Orléans ; elle fut pour moi aussi bonne que possible ; mais, hélas ! pourquoi toute cette bonté arrivait-elle si tard ?

En rentrant, je trouvai sous enveloppe un journal dont j'ai oublié le nom ; il m'était envoyé par quelque ami chatouilleux de mon honneur.

Il annonçait le succès d'*Henri III*, et ajoutait :

Ce succès, tout grand qu'il est, n'a rien d'étonnant pour ceux qui savent de quelle façon se font les tripotages littéraires et politiques dans la maison d'Orléans. L'auteur est un petit employé aux gages de Son Altesse royale.

L'article était à la fois mensonger et blessant ; mensonger, en ce que, comme on sait, la maison d'Orléans n'avait rien tripoté en ma faveur ; blessant, en ce que, par le mot *gages*, l'auteur avait eu l'intention évidente d'assimiler un employé à un domestique.

Je regardai ma pauvre mère malade ; ne sachant pas ce que je lisais, elle essayait de traduire, en me souriant, les premières impressions de tendresse qui, en même temps que l'intelligence, rentraient dans son cerveau.

Et c'était juste à ce moment-là qu'on me forçait – qui cela ? un homme que je n'avais jamais vu, que je ne connaissais pas, qui n'avait aucun motif de me haïr –, que cet homme me forçait de la quitter pour lui demander raison d'une injure aussi grossière que gratuite !

J'allai trouver de La Ponce, je le priai de passer au journal, et

d'arrêter, séance tenante et pour le lendemain matin, les conditions du combat avec l'auteur de l'article.

Il s'est écoulé un si long temps depuis cette époque, et j'ai si peu la mémoire des blessures, que j'ai complètement oublié et le titre du journal, et le nom de l'écrivain auquel j'avais affaire.

Je le regrette pour ce dernier, car il se montra si bien, dans toute cette affaire, que je demeurai convaincu qu'il avait pris la responsabilité d'un article qui n'était pas de lui.

Dans l'impossibilité où je suis de me rappeler son nom, qu'on me permette de l'appeler M. X***.

De La Ponce revint au bout d'une heure. La rencontre était acceptée pour le surlendemain, M. X***, qui s'était reconnu l'auteur de l'article, se battant le lendemain avec Carrel.

J'allai faire une visite à Carrel, que je connaissais de longue date pour l'avoir vu chez M. de Leuven, et avec Méry. Comme moi, il avait été insulté gratuitement ; comme moi, il avait demandé raison ; et, en effet, il se battait au pistolet avec mon futur adversaire, le lendemain, à huit heures du matin.

Carrel me complimenta sur mon succès, et me promit de faire tout ce qu'il pourrait pour que M. X*** ne se battît pas avec moi le surlendemain.

Triste chose ! J'entrais à peine dans la carrière dramatique, et, en moins de huit jours, j'étais déjà forcé de demander raison à deux hommes, non pas de critiques faites sur mon talent, mais d'injures faites à ma personne.

Quelques mots de La Ponce m'avaient fait croire que l'arme choisie serait le pistolet, et ce que m'avait dit Carrel me confirma dans cette opinion ; il en résulta qu'ayant rencontré Adolphe, je lui racontai ce qui m'arrivait, le priant de venir, le lendemain, faire une partie de tir avec moi.

Quoique je n'eusse pas grand argent à dépenser, il m'en était toujours resté assez pour qu'une fois par mois, je pusse aller faire une séance chez Gosset.

J'y étais donc connu presque à titre d'habitué.

Nous arrivâmes vers les dix heures. Le garçon s'appelait Philippe.

— Philippe ! lui criai-je en passant, les pistolets n° 5, et vingt-cinq balles.

Philippe arriva.

— Les vingt-cinq balles, soit, dit-il ; mais les pistolets n° 5, non... à moins que vous ne vouliez tirer avec un seul.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'ils ont été loués ce matin à un monsieur qui avait un duel, et que vous voyez l'état dans lequel on vient de les rapporter.

En effet, le second pistolet n° 5 avait la sous-garde brisée et la crosse emportée.

— Et qui a fait cela ?

— Tiens ! une balle, dit Philippe.

— Eh bien, mais le monsieur qui le tenait ?...

— Il a eu les deux doigts coupés.

— Coupés ?

— Oh ! coupés !

— Il en est pour ses deux doigts, alors ?

— Et pour le raccommodage du pistolet.

— Et comment s'appelle-t-il, ce monsieur ?

— Je ne me souviens pas de son nom ; tout ce que je sais, c'est qu'il se battait avec M. Carrel.

— Bah ?

— Oui.

— Vous êtes sûr ?

— Parbleu ! ce sont les témoins de M. Carrel qui ont rapporté les pistolets.

— Tiens, dis-je à Adolphe, voilà qui pourrait bien ajourner mon affaire de demain.

Je lui racontai, alors, que mon adversaire devait se battre le même jour avec Carrel, et que c'était probablement lui qui avait eu deux doigts coupés.

— C'est bien facile à savoir, dit Adolphe, allons prendre de ses nouvelles.

Nous nous rendîmes chez M. X*** ; c'était lui effectivement qui s'était battu ; c'était lui qui avait eu deux doigts emportés, l'annulaire et le petit doigt.

Je remis ma carte à son domestique, et nous sortîmes.

Nous n'avions pas descendu deux étages, que nous entendîmes le domestique courant après nous.

M. X*** me faisait prier d'entrer.

Je trouvai un homme tout souriant malgré sa blessure, tout courtois malgré son attaque.

— Pardon, monsieur, me dit-il, du sans façon dont j'use vis-à-vis de vous, en vous priant de remonter et d'entrer chez moi, mais j'abuse de mon privilège de blessé.

— Et cette blessure est-elle grave, monsieur ? lui demandai-je.

— Non, j'en serai quitte pour deux doigts de la main droite ; et, puisqu'il m'en reste trois pour vous écrire que je suis fâché de vous avoir été désagréable, c'est tout ce qu'il me faut.

— Mais il vous reste aussi la main gauche pour me la donner, monsieur, lui dis-je, et ce sera mieux que de fatiguer la droite à quelque chose que ce soit.

Nous nous donnâmes la main ; nous causâmes de choses indifférentes ; puis, dix minutes après, nous prîmes congé l'un de l'autre.

Nous ne nous sommes jamais revus depuis, et, comme je l'ai dit, j'ai complètement oublié son nom.

C'est une grande faute de ma mémoire, car je m'en fusse toujours souvenu avec plaisir.

Et, singulière fantaisie du hasard, si cet homme n'avait pas eu une querelle avec Carrel, et si Carrel ne lui avait pas coupé deux doigts, c'était avec moi qu'il se battait, et il pouvait me tuer ou être tué par moi.

À quel propos, je vous le demande ?

Chapitre CXXI

L'ARSENAL. – LA MAISON DE NODIER. – PROFIL DU MAÎTRE. – LE CONGRÈS DES BIBLIOPHILES. – LES TROIS CHANDELLES. – DEBURAU. – MADEMOISELLE MARS ET MERLIN. – LA FAMILLE DE NODIER. – SES AMIS. – DANS QUELLES MAISONS J'AI DE L'ESPRIT. – LE SALON DE L'ARSENAL. – COMMENT NODIER RACONTAIT. – LE BAL ET LA BASSINOIRE.

J'ai dit que je reviendrais à Nodier, et je tiens parole.

Après le service que Nodier m'avait rendu en m'ouvrant les portes du Théâtre-Français, j'allai remercier Nodier.

Nodier fit mieux cette seconde fois qu'il n'avait fait la première, il m'ouvrit les portes de l'Arsenal.

Et qu'on ne s'effraye pas du mot, qu'on ne croie pas qu'il s'agit de quelque collection d'armes, de quelque musée d'artillerie ; les portes de l'Arsenal, c'étaient les portes de la maison de Charles Nodier.

Tout le monde connaît ce grand bâtiment sombre faisant suite au quai des Célestins, adossé à la rue de Morland et dominant la rivière, que l'on appelle l'Arsenal !

C'est là que demeurait Nodier.

Comment, un jour que Paris se préparait à la guerre, s'éleva cette lourde bâtisse, sur un emplacement que l'on appelait le Champ-au-Plâtre ; comment, la lourde bâtisse élevée, François I^{er} y fit fondre les canons dont on se servit si malheureusement à Pavie ; comment, manquant de terrain, il emprunta une grange à sa bonne ville de Paris, en promettant de la lui rendre ; comment, cette première grange empruntée, il en emprunta une seconde, puis une troisième ; comment enfin, en vertu de cet axiome : « Ce qui est bon à prendre est bon à garder », il garda les trois granges empruntées – c'est ce que nous raconterons quand, à la suite de nos impressions de voyage en Europe, en Asie et en Afrique, viendront nos impressions de voyage dans Paris ; mais c'est ce qui, dans ces simples mémoires, nous entraînerait beaucoup trop

loin. Ces granges, réunies au grand bâtiment dont nous avons parlé, servirent à enfermer des canons et à entasser de la poudre. Un jour, sous Henri II, une étincelle – d'où venait-elle ? on n'en sait rien : d'où viennent les étincelles qui font les incendies terribles ! – une étincelle mit le feu à la poudrière ; la poudrière sauta ; Paris trembla, comme tremble Naples, comme tremble Catane, quand rugit le Vésuve ou quand bondit l'Etna ; les poissons périrent dans la rivière ; à cette commotion inattendue, les maisons du voisinage oscillèrent, puis croulèrent sur elles-mêmes. Melun, à douze lieues, frissonna au bruit de ce tonnerre ; trente personnes, enlevées par le volcan, retombèrent en lambeaux, cent cinquante furent blessées, et, comme on ignorait la cause de ce malheur, on l'attribua aux protestants, contre lesquels on n'était point fâché d'amasser des griefs. On comprend bien que les bâtiments élevés par François I^{er}, et les trois granges de la ville de Paris, disparurent dans cette commotion. Charles IX, qui était un grand bâtisseur, qui fit sculpter le Louvre et tailler la fontaine des Innocents, Charles IX vint, avec son architecte, faire une visite à ces ruines, dressa le plan d'un nouveau bâtiment, commença les nouvelles constructions, et, comme c'était à la fois un grand artiste et un grand poète, il est probable qu'il les eût menées à bonne fin, sans la reine Catherine de Médicis, qui, ayant déjà eu un fils tué sous elle, n'était pas fâchée de se débarrasser de Charles IX, comme elle s'était débarrassée de François II, afin d'arriver vite à Henri III.

Que si cette accusation contre Catherine de Médicis paraissait un peu trop forte à nos lecteurs, qui aimeraient mieux voir, dans la mort de Charles IX, le jugement de Dieu – ce qui peut très bien s'allier, d'ailleurs, avec l'empoisonnement de Charles IX par sa mère –, nous leur rapporterions le dialogue suivant, recueilli par Bassompierre ; il est court, mais instructif :

— Sire, disait Bassompierre au roi Louis XIII, qui sonnait avec acharnement du cor dans l'embrasement d'une fenêtre du vieux Louvre, sire, vous avez tort de perdre ainsi tout votre souffle ; vous êtes faible de

poitrine, et il pourrait bien vous en arriver autant qu'au roi Charles IX.

— Mon cher Bassompierre, répondit Louis XIII, le roi Charles IX n'est pas mort pour avoir trop souvent et trop longuement sonné du cor ; il est mort pour avoir eu l'imprudence de se raccommoder avec sa mère, après avoir eu la prudence de se brouiller avec Catherine de Médicis.

Revenons à l'Arsenal, et à un autre roi qui eut l'imprudence de se brouiller avec sa femme, ou plutôt avec la maison d'Autriche dont sa femme était — à Henri IV.

Ce fut, en effet, Henri IV qui acheva l'Arsenal, et qui fit planter ce beau jardin que l'on voit encore dans les cartes du temps de Louis XIII. Il le donna à Sully pour y placer son ministère des finances ; et c'était là que le parcimonieux ministre entassait les millions avec lesquels Henri comptait faire sa guerre de Flandre, lorsque le poignard de Ravallac mit fin à cet étrange rêve du ^{xvii}^e siècle qui pourra bien devenir une réalité au ^{xix}^e, c'est-à-dire de ces sept républiques électives et de ces six monarchies héréditaires régies par un pouvoir suprême, et érigées sous le titre de *Congrès de la paix*.

Eh ! oui, cher monsieur Cobden, vous avec qui j'ai passé de si mauvais jours, et fait de si tristes dîners en Espagne, l'idée de ce congrès de la paix n'est pas de vous ; elle est de notre pauvre roi Henri IV. Rendons à César ce qui appartient à César.

Ainsi, vous saurez cela, vous qui visitez l'Arsenal, ces beaux salons qui font encore aujourd'hui la bibliothèque de l'Arsenal, c'est Sully qui les fit dorer avec l'argent d'Henri IV.

En 1823, Charles Nodier fut appelé à la direction de cette bibliothèque, et quitta la rue de Choiseul, qu'il habitait, pour venir s'établir dans son nouveau logement. Oh ! ce n'était pas un logis bien magnifique, que celui qui reçut tant d'illustrations. Au premier palier d'un escalier à rampe massive, on trouvait, à gauche, une porte joignant assez mal, et donnant sur un corridor carrelé ; la salle à manger et l'office étaient carrelés comme le corridor.

Trois autres pièces complétaient l'appartement, trois pièces de

luxueuses parquées et lambrissées : l'une était la chambre à coucher de madame Nodier ; l'autre, le salon ; l'autre le cabinet de travail, la bibliothèque et la chambre à coucher de Charles.

Charles avait deux existences bien distinctes : son existence de la semaine, existence de travailleur et de bibliophile, son existence du dimanche, existence d'homme du monde et de maître de maison.

C'était un homme adorable que Nodier ; je n'ai rien vu et rien connu de si savant, de si artiste et de si bienveillant à la fois – excepté Méry peut-être. Au reste, n'ayant pas un vice, mais plein de défauts, de ces défauts charmants qui font l'originalité de l'homme de génie.

Nodier était prodigue, insouciant, flâneur ; oh ! mais flâneur avec délices, comme Figaro était paresseux. Peut-être pouvait-on lui reprocher d'aimer un peu trop tout le monde ; mais, cela, c'était encore par insouciance, pour ne pas se donner la peine de faire la division de ses sentiments.

Puis, disons-le, c'était le commun des martyrs que Nodier aimait de cette façon-là ; il avait un cercle de privilégiés qu'il aimait avec son cœur, ceux là ; les autres, il ne les aimait qu'avec son esprit.

Nodier était l'homme savant par excellence ; il savait tout, puis encore une foule de choses au-delà de ce tout. D'ailleurs, Nodier avait le privilège des hommes de génie : quand il ne savait pas, il inventait, et ce qu'il inventait, il faut l'avouer, était bien autrement probable, bien autrement coloré, bien autrement poétique, bien autrement ingénieux, et j'oserai dire bien autrement vrai que la réalité. On comprend facilement qu'avec cette faculté inventive, Nodier était un véritable sac à paradoxes... Seulement, ses paradoxes, il ne vous forçait nullement à les adopter ; Nodier créait les trois quarts de ses paradoxes pour son amusement particulier.

Un jour que j'avais déjeuné chez un ministre, on me demandait :

— Comment s'est passé le déjeuner ?

— Bien, répondis-je ; mais, sans moi, je m'y serais cruellement ennuyé !

Eh bien, c'était la même chose pour Nodier : de peur de s'ennuyer, il créait des paradoxes, comme, moi, je raconte des histoires.

Je reviens sur ce que j'ai dit, que Nodier aimait un peu trop tout le monde ; ma phrase a presque l'air d'un reproche : on se tromperait en la prenant ainsi. Nodier aimait comme le feu réchauffe, comme la torche éclaire, comme le soleil luit : il aimait parce que l'amour et l'amitié étaient ses fruits, à lui, aussi bien que le raisin est le fruit de la vigne. Qu'on me permette de faire un mot pour cet homme qui en a tant fait, c'était un *aimeur*.

J'ai dit en amour et en amitié, parce qu'il en était, pour Nodier, des femmes comme des hommes. De même que Nodier aimait tous les hommes d'amitié, Nodier, dans sa jeunesse – et jamais Nodier ne fut vieux –, Nodier aimait toutes les femmes d'amour. Combien en aimait-il ainsi ? C'est ce qu'il lui eût été impossible de dire. D'ailleurs comme tous les esprits éminemment poétiques, Nodier confondait toujours le rêve avec l'idéal, l'idéal avec la matière ; pour Nodier, toutes les fantaisies de son imagination avaient existé : Thérèse Aubert, la Fée aux miettes, Inès de las Sierras ; il vivait au milieu de toutes ces créations de son génie, et jamais sultan n'eut un plus magnifique harem.

Il est assez curieux de savoir comment travaillait un écrivain qui a produit tant de livres, et des livres si amusants. Je vais vous le dire.

L'homme que nous allons prendre, c'est le Nodier de la semaine, le Nodier romancier, savant, bibliophile, le Nodier écrivant le *Dictionnaire des Onomatopées*, *Trilby*, les *Souvenirs de jeunesse*.

Le matin, après deux ou trois heures d'un travail facile, après avoir couvert d'une écriture lisible, régulière, sans rature aucune, douze ou quatorze pages de papier de six pouces de haut sur qua-

tre de large, Nodier jugeait sa tâche du matin finie, et sortait.

Une fois sorti, Nodier errait à l'aventure, suivant tantôt l'une ou l'autre allée des boulevards, tantôt la ligne de l'un ou de l'autre quai.

Qu'il fût cette route-ci ou celle-là, trois choses le préoccupaient : les étalages de bouquiniste, les boutiques de libraire, les magasins des relieurs ; car Nodier était presque aussi friand de fines reliures que de livres rares, et je ne jurerais pas que, dans son esprit, il n'eût mis au même rang Deneuil, Derome, Thouvenin et les trois Elzévir.

Cette course aventureuse de Nodier, retardée par les trouvailles de livres ou les rencontres d'amis, commençait d'ordinaire sur le midi, et aboutissait presque toujours, entre trois et quatre heures, chez Crozet ou chez Techener.

Là se réunissait, vers cette heure, le congrès des bibliophiles de Paris : le marquis de Ganay, le marquis de Châteaugiron, le marquis de Chalabre, Bérard, l'homme des Elzévir, qui, dans ses moments perdus, fit la charte de 1830 ; enfin, le bibliophile Jacob, roi de la science bibliographique tant que Nodier n'était pas là, vice-roi quand Nodier arrivait.

Là, on s'asseyait et l'on causait *de omni re scibili et quibusdam aliis*.

La causerie durait jusqu'à cinq heures.

À cinq heures, Nodier prenait, pour s'en aller, la route opposée à celle qu'il avait prise le matin pour venir ; c'est-à-dire que, s'il était venu par les quais, il s'en retournait par les boulevards, et que, s'il était venu par les boulevards, il s'en retournait par les quais.

À six heures, Nodier dînait en famille.

Après le dîner, la tasse de café savourée en véritable sybarite, à petites et longues gorgées, on enlevait la nappe et ce qui la couvrait, et, sur la table nue, on apportait trois chandelles.

Trois chandelles, et non pas trois bougies. Nodier préférait la chandelle à la bougie. Pourquoi ? Personne ne l'a jamais su.

C'était un des caprices de Nodier.

Ces trois chandelles, jamais plus, jamais moins, étaient placées en triangle. Nodier apportait son travail commencé, ses plumes d'oie – il exérait les plumes de fer –, et il travaillait jusqu'à neuf ou dix heures du soir.

À cette heure, il sortait une seconde fois ; mais, alors, pour suivre invariablement la ligne des boulevards ; et, selon l'affiche, il entrait à la Porte-Saint-Martin, à l'Ambigu ou aux Funambules. On a vu que c'est à la Porte-Saint-Martin que je l'ai rencontré pour la première fois.

Il y avait trois acteurs qu'adorait Nodier : Talma, Potier et Deburau.

Quand j'ai connu Nodier, Talma était mort depuis trois ans ; Potier était retiré depuis deux ; il ne lui restait donc, comme attraction irrésistible, que Deburau.

C'est lui qui, le premier, a divinisé l'illustre Pierrot. À cet endroit, Janin n'est venu qu'après Nodier, et n'est que son imitateur.

Nodier avait vu près de cent fois *Le Bœuf enragé*.

À la première représentation de la pièce, il avait attendu le Bœuf jusqu'à la fin, et, ne le voyant pas venir, il était sorti pour s'en informer à l'ouvreuse.

— Madame, lui demanda-t-il, voulez-vous m'apprendre pourquoi cette pantomime que je viens de voir jouer s'appelle *Le Bœuf enragé* ?

— Monsieur, répondit l'ouvreuse, parce que c'est son titre.

— Ah ! fit Nodier.

Et il se retira satisfait de l'explication.

Les six jours de la semaine s'écoulaient parfaitement semblables les uns aux autres ; puis venait le dimanche.

Tous les dimanches, Nodier sortait à neuf heures du matin, et s'en allait déjeuner chez Guilbert de Pixérécourt, pour lequel, à la fois, il avait une grande amitié et une profonde admiration.

Il l'appelait le Corneille des boulevards.

Là, il trouvait le congrès scientifique de Crozet ou de Techener.

Nous avons dit que l'un de ces bibliomanes s'appelait le marquis de Chalabre. Il mourut laissant une bibliothèque du plus grand prix, et léguant cette bibliothèque à mademoiselle Mars. Mademoiselle Mars lisait peu, ou plutôt ne lisait pas du tout. Elle chargea Merlin de classer les livres du défunt, et d'en faire la vente. Merlin, le plus honnête homme de la terre, s'occupa de cette mission avec sa conscience ordinaire, et il feuilleta et refeuilleta si bien chaque volume, qu'un jour, il entra dans la chambre de mademoiselle Mars tenant trente ou quarante billets de mille francs, qu'il déposa sur une table.

— Qu'est-ce que cela, Merlin ? demanda mademoiselle Mars.

— Je ne sais, madame, dit celui-ci.

— Comment, vous ne savez ? Mais ce sont des billets de banque !...

— Sans doute.

— Où donc les avez-vous trouvés ?

— Mais dans un portefeuille pratiqué sous la couverture d'une Bible très rare. Comme la Bible était à vous, les billets de banque sont aussi à vous.

Mademoiselle Mars prit les billets de banque, qui, en effet, étaient bien à elle, et eut grand peine à faire accepter à Merlin, en cadeau, la Bible dans laquelle les billets de banque avaient été trouvés.

Nodier rentrait chez lui de trois à quatre heures, et, comme M. Villenave, se laissait habiller et pomponner par sa fille Marie.

Car – nous avons oublié de le dire – la famille de Nodier se composait de sa femme, de sa fille, de sa sœur madame de Tercy, et de sa nièce.

À six heures, la table était mise chez Nodier. Trois ou quatre couverts en plus des couverts de la famille attendaient les dîneurs de fondation.

Trois ou quatre autres couverts attendaient les dîneurs de hasard.

Les dîneurs de fondation étaient de Cailleux, le directeur du Musée ; le baron Taylor, qui, partant pour l'Égypte, laissa bientôt sa place vacante ; Francis Wey, que Nodier aimait comme son enfant, et dont l'accent franc-comtois faisait second dessus de celui de Nodier, et Dauzats.

Les dîneurs de hasard étaient Bixio, le grand Saint-Valery et moi.

Saint-Valery était bibliothécaire comme Nodier. Il avait six pieds un pouce de hauteur. C'était un homme fort instruit, mais sans aucune originalité, ni aucun esprit. C'est sur lui que Méry fit ce vers :

Il se baisse, et ramasse un oiseau dans les airs !

Lorsqu'il était à sa bibliothèque, c'était chose bien rare qu'il fût obligé de prendre une échelle pour atteindre un livre, si haut qu'il fût placé. Il allongeait un de ses longs bras, se haussait sur la pointe de ses longs pieds, et allait chercher, reposât-il sous la frise, le livre demandé.

Au reste, susceptible au plus haut degré, et ne pouvant digérer des plaisanteries, si inoffensives qu'elles fussent, sur sa grande taille ; il m'en voulut très longtemps, parce qu'un jour qu'il se plaignait à madame Nodier d'un violent rhume de cerveau, je lui demandai s'il n'avait pas eu froid aux pieds l'année dernière.

Une fois admis dans cette douce et bonne intimité de la maison, on allait dîner chez Nodier à son plaisir. S'il fallait ajouter un, deux, trois couverts, aux couverts d'attente, on les ajoutait. S'il fallait allonger la table, on l'allongeait. Mais malheur à celui qui arrivait le treizième ! Celui-là dînait impitoyablement à une petite table, à moins qu'un quatorzième convive, encore plus inattendu que lui, ne vînt le relever de sa pénitence.

Bientôt je fus un de ces intimes dont je parlais tout à l'heure, et ma place à table fut fixée, une fois pour toutes, entre madame

Nodier et Marie Nodier. Quand j'apparaissais à la porte, on me recevait avec des cris de joie, et il n'y avait pas jusqu'à Nodier qui n'allongeât vers moi ses deux grands bras pour me serrer les mains ou pour m'embrasser. Au bout d'un an, ce qui n'était qu'un point de fait devint un point de droit : cette place m'attendait vide jusqu'à l'enlèvement du potage ; alors, on se hasarda à la donner ; mais, fût-elle donnée, celui qui me remplaçait eût-il été là depuis dix minutes, depuis un quart d'heure, depuis une demi-heure, fût-ce au dessert que j'arrivasse, il se levait ou on le faisait lever, et ma place m'était rendue.

Nodier prétendait que j'étais une bonne fortune pour lui, en ce que je le dispensais de causer ; mais ce qui, en pareil cas, était la joie du paresseux maître de maison, était le désespoir de ses convives : dispenser de causer le plus charmant causeur qu'il y eût au monde, c'était presque un crime : il est vrai qu'une fois chargé de cette vice-royauté de la conversation, je mettais un amour-propre inouï à bien remplir ma charge. Il y a des maisons où l'on a de l'esprit sans s'en douter, et d'autres maisons où l'on est bête malgré soi. Moi, j'avais trois maisons de prédilection, trois maisons où flambaient incessamment ma verve, mon entrain, ma jeunesse : c'étaient la maison de Nodier, la maison de madame Guyet-Desfontaines, et la maison de Zimmermann. Partout ailleurs, j'avais encore quelque esprit, mais l'esprit de tout le monde.

Au reste, soit que Nodier parlât – et, alors, grands et petits enfants se taisaient pour l'écouter – ; soit que son silence livrât la conversation à Dauzats, à Bixio et à moi, on arrivait toujours, sans avoir compté les heures, à la fin d'un dîner charmant, enviable par le prince le plus puissant de la terre, pourvu que ce prince fût un prince spirituel.

À la fin de ce dîner, on servait le café à la table même. Nodier était bien trop sybarite pour se lever de table, et pour aller prendre son moka, debout et mal à son aise, dans un salon encore mal chauffé, quand il pouvait le prendre allongé sur sa chaise,

dans une salle à manger bien tiède, et bien parfumée de l'arôme des fruits et des liqueurs.

Pendant ce dernier acte, ou plutôt cet épilogue du dîner, madame Nodier se levait avec Marie pour aller éclairer le salon. Moi qui ne prends ni café ni liqueurs, je les suivais pour les aider dans cette tâche, où ma longue taille, qui me permettait d'allumer le lustre et les candélabres sans monter sur les fauteuils, leur était bien utile. Il va sans dire que, si Saint-Valery était là, comme il avait un pied de plus que moi, la charge d'allumeur lui revenait de droit.

Grâce à nous donc, le salon s'illuminait – c'était une solennité qui n'avait lieu que le dimanche ; les autres jours, on était reçu dans la chambre de madame Nodier – ; en s'illuminant, le salon éclairait des lambris peints en blanc avec les moulures du temps de Louis XV, un ameublement de la plus grande simplicité, composé de douze chaises ou fauteuils et d'un canapé recouverts en casimir rouge, et complété par des rideaux de même couleur, par un buste d'Hugo, par une statue d'Henri IV enfant, par un portrait de Nodier, et par un paysage de Regnier représentant une vue des Alpes.

À gauche en entrant, dans un enfoncement pareil à une immense alcôve, était le piano de Marie. Cet enfoncement avait assez de largeur pour que les amis de la maison pussent, comme dans la ruelle d'un lit du temps de Louis XIV, rester près de Marie et causer avec elle, tandis qu'elle jouait, du bout de ses doigts si agiles et si sûrs, des contredanses et des valse.

Mais ces contredanses et ces valse n'arrivaient qu'à un moment donné ; deux heures étaient invariablement consacrées – de huit à dix heures – à la causerie ; de dix heures à une heure du matin, on dansait.

Cinq minutes après l'éclairage du salon par madame Nodier, Marie et moi, entraient Taylor et de Cailleux d'abord, qui étaient chez eux bien plus que Nodier n'était chez lui ; puis Nodier, appuyé au bras de Dauzats, de Francis Wey ou de Bixio ; car,

quoique Nodier n'eût guère que trente-huit ou quarante ans à cette époque, Nodier, comme ces grandes plantes grimpantes qui couvrent toute une muraille de feuilles et de fleurs, avait déjà besoin de s'appuyer à quelqu'un.

Derrière Nodier entraient le reste des convives, avec la petite fille dansant et sautant.

Dix minutes après, commençaient d'arriver les habitués. C'étaient Fontaney et Alfred Johannot, ces deux figures voilées, toujours tristes au milieu de notre gaieté et de nos rires, comme si elles eussent eu un vague pressentiment du tombeau ; c'était Tony Johannot, qui n'arrivait jamais sans quelque dessin ou quelque eau-forte nouvelle dont s'enrichissaient ou l'album ou les cartons de Marie ; c'était Barye, si isolé au milieu du bruit, que sa pensée semblait toujours envoyée par son corps à la recherche de quelque merveille ; c'était Louis Boulanger, avec sa variété d'humeur, aujourd'hui triste, demain gai, toujours si grand peintre, si grand poète, si bon ami ; c'était Francisque Michel, un fouilleur de chartes, quelquefois si préoccupé de ses recherches de la journée, qu'il oubliait qu'il venait avec un feutre du temps de Louis XIII et des souliers jaunes ; c'était de Vigny, qui, doutant de sa future transfiguration, daignait encore se mêler aux hommes ; de Musset, presque enfant, rêvant ses *Contes d'Espagne et d'Italie* ; c'étaient, enfin, Hugo et Lamartine, ces deux rois de la poésie, ces pacifiques Étéocle et Polynice de l'art, dont l'un portait le sceptre et l'autre la couronne de l'ode et de l'élégie.

Hélas ! hélas ! que sont devenus tous ceux qui étaient là ?

Fontaney et Alfred Johannot sont morts ; de Vigny s'est fait invisible ; Taylor a renoncé aux voyages ; Lamartine, au gouvernement provisoire, a laissé tomber la France de sa main ; Hugo est député, et essaye de ramasser cette France, qui a été trop lourde à la main de son collègue ; nous autres, nous sommes dispersés, suivant chacun de notre côté une route laborieuse, hérissée de mauvais vouloirs, de lois épineuses, de petites haines ministérielles ; et nous allons, aveugles et fatigués, vers ce nou-

veau monde que Dieu garde pour nos fils et nos petits-fils, que nous ne verrons pas, nous, mais dont au moins nos tombes, comme des bornes militaires, indiqueront le chemin.

Revenons à ce salon où entraient successivement, au milieu d'une effusion de joie causée par leur vue, ceux-là que je viens de nommer. Si Nodier, en sortant de table, allait s'étendre dans son fauteuil à côté de la cheminée, c'est qu'il voulait, sybarite égoïste, savourer à son aise, en suivant un rêve quelconque de son imagination, ce moment de béatitude qui suit le café ; si, au contraire, faisant un effort pour rester debout, il allait s'adosser au chambranle de la cheminée, les mollets au feu, le dos à la glace, c'est qu'il allait conter. Alors, on souriait d'avance au récit prêt à sortir de cette bouche aux lignes fines, spirituelles et moqueuses ; alors, on se taisait ; alors, se déroulait une de ces charmantes histoires de sa jeunesse, qui semblent un roman de Longus ou une idylle de Théocrite. C'était à la fois Walter Scott et Perrault ; c'était le savant aux prises avec le poète ; c'était la mémoire en lutte avec l'imagination. Non seulement Nodier était amusant à entendre, mais encore il était charmant à voir : son long corps efflanqué, ses longs bras maigres, ses longues mains pâles, son long visage, plein d'une mélancolique sérénité, tout cela s'harmoniait, se fondait avec sa parole un peu traînante, et avec cet accent franc-comtois dont j'ai déjà parlé ; et, soit que Nodier eût entamé le récit d'une histoire d'amour, d'une bataille dans les plaines de la Vendée, d'un drame sur la place de la Révolution, d'une conspiration de Cadoudal ou d'Oudet, il fallait écouter presque sans souffle, tant l'art admirable du conteur savait tirer le suc de chaque chose – ceux qui entraient faisaient silence, saluaient de la main, et allaient s'asseoir dans un fauteuil, ou s'adosser contre le lambris ; et le récit finissait toujours trop tôt ; il finissait on ne savait pourquoi, car on comprenait que Nodier eût pu puiser éternellement dans cette bourse de Fortunatus qu'on appelle l'imagination. On n'applaudissait pas, on n'applaudit pas le murmure d'une rivière, le chant d'un oiseau,

le parfum d'une fleur ; mais, le murmure éteint, le chant évanoui, le parfum évaporé, on écoutait, on attendait, on désirait encore !

Mais Nodier se laissait doucement glisser du chambranle de la cheminée sur son grand fauteuil ; il souriait, il se tournait vers Lamartine ou vers Hugo :

— Assez de prose comme cela, disait-il ; des vers, des vers, allons !

Et, sans se faire prier, l'un ou l'autre poète, de sa place, les mains appuyées au dossier d'un fauteuil, ou les épaules assurées contre le lambris, laissait tomber de sa bouche le flot harmonieux et pressé de sa poésie ; et, alors, toutes les têtes se retournaient, prenant une direction nouvelle, tous les esprits suivaient le vol de cette pensée qui, portée sur ses ailes d'aigle, jouait alternativement dans la brume des nuages, parmi les éclairs de la tempête, ou au milieu des rayonnements du soleil.

Cette fois, on applaudissait ; puis, les applaudissements éteints, Marie allait se mettre à son piano, et une brillante fusée de notes s'élançait dans les airs. C'était le signal de la contredanse ; on rangeait chaises et fauteuils ; les joueurs se retranchaient dans les angles, et ceux qui, au lieu de danser, préféraient causer avec Marie, se glissaient dans l'alcôve.

Nodier était un des premiers à la table de jeu : longtemps il n'avait voulu jouer qu'à la bataille, et s'y prétendait d'une force supérieure ; enfin, il avait fait une concession au goût du siècle, et jouait à l'écarté.

Le bal commençait, et Nodier, qui avait d'ordinaire fort mauvais jeu, demandait des cartes. À partir de ce moment, Nodier s'annihilait, disparaissait, était complètement oublié. Nodier, c'était l'hôte antique qui s'efface pour faire place à celui qu'il reçoit, lequel, alors, devient chez lui maître en son lieu et place.

D'ailleurs, après avoir disparu un peu, Nodier disparaissait tout à fait. Il se couchait de bonne heure, ou plutôt, on le couchait de bonne heure. C'était à madame Nodier qu'était réservé ce soin d'endormir le grand enfant ; elle sortait, en conséquence, la pre-

mière du salon, et allait préparer la couverture. Alors, l'hiver, dans les grands froids, quand par hasard il n'y avait pas de feu à la cuisine, on voyait, au milieu des danseurs, une bassinoire passer, s'approcher de la cheminée du salon, ouvrir sa large gueule, y recevoir la cendre chaude, et entrer dans la chambre à coucher. Nodier suivait la bassinoire, et tout était dit.

Voilà ce qu'était Nodier, voilà quelle était la vie de cet homme excellent.

Un jour, nous le trouvâmes humble, embarrassé, honteux.

L'auteur du *Roi de Bohême et ses Sept Châteaux* venait d'être nommé académicien.

Il nous fit ses excuses bien humbles, à Hugo et à moi ; nous lui pardonnâmes.

Après avoir été refusé cinq fois, Hugo fut nommé à son tour.

Il ne me fit pas ses excuses, et il eut raison, car je ne lui eusse pas pardonné, à lui !

Chapitre CXXII

LOUDARD ME TRANSMET LES ORDRES DU DUC D'ORLÉANS. — JE SUIS NOMMÉ BIBLIOTHÉCAIRE ADJOINT. — COMME QUOI IL EN RÉSULTE QUATRE CENTS FRANCS D'ÉCONOMIE POUR SON ALTESSE. — RIVALITÉ AVEC CASIMIR DELAVIGNE. — PÉTITION DES CLASSIQUES CONTRE LES PIÈCES ROMANTIQUES. — LETTRE À L'APPUI, DE MADEMOISELLE DUCHESNOIS. — RONDE FANTASTIQUE. — PAR QUI RACINE FUT DÉCLARÉ N'ÊTRE QU'UN POLISSON. — BELLE INDIGNATION DU *CONSTITUTIONNEL*. — PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE *MARINO FALIERO*.

On se rappelle que, dans la courte conversation que j'avais eu l'honneur d'avoir avec M. le duc d'Orléans dans sa loge, il m'avait exprimé le désir de me garder près de lui.

Je n'avais aucun motif, ma liberté conquise, pour m'éloigner de l'homme qui, au bout du compte, en m'assurant la vie matérielle pendant six ans, m'avait permis de continuer mes études, et de devenir ce peu que j'étais.

D'ailleurs, à cette époque, M. le duc d'Orléans représentait parfaitement cette nuance d'opposition dans laquelle mon titre de fils d'un général républicain me classait naturellement.

M. le duc d'Orléans, fils de régicide, membre du club des Jacobins, défenseur de Marat, obligé de Collot d'Herbois, me paraissait même, je dois le dire, s'il n'avait pas énormément reculé depuis 1793, être beaucoup plus avancé en 1829 que je ne l'étais moi-même.

Il y avait bien ce mot qu'il m'avait dit le jour où j'avais écrit sous sa dictée : « Monsieur Dumas, souvenez-vous que, quand on ne descendrait de Louis XIV que par un de ses bâtards, c'est encore un assez grand honneur pour qu'on en soit fier. »

Mais, ce mot, je l'avais provoqué par mon ignorante hésitation. D'ailleurs, on peut être fier de descendre de Louis XIV, tout en blâmant les turpitudes de Louis XV et les fautes de

Louis XVI ; or, qui avait fait surtout nos pères républicains ? Le Parc-aux-Cerfs et le Petit Trianon.

Le duc d'Orléans était donc, sinon un prince républicain comme on l'avait appelé en 1792, du moins un prince citoyen comme on l'appelait en 1829.

Somme toute, c'était chose honorable pour ma position, et une chose sympathique à mon cœur, que de rester attaché à M. le duc d'Orléans.

Toutes ces réflexions s'étaient déjà présentées à mon esprit depuis assez de temps pour qu'elles eussent eu celui d'y mûrir, quand je reçus une lettre d'Oudard, qui me priaît de passer à son bureau.

Autrefois, une pareille invitation m'eût fort inquiété ; aujourd'hui, elle me faisait sourire.

Je me présentai ; Raulot me salua jusqu'à terre ; il ouvrit la porte et annonça :

— M. Alexandre Dumas.

Oudard vint à moi en riant.

— Eh bien, me dit-il, mon cher poète, il paraît que décidément vous avez un succès ?

— Mais oui.

— D'abord, recevez-en tous mes compliments... Mais qui pouvait prévoir cela ?

— Ceux qui m'avaient supprimé mes gratifications et retenu mes appointements ; car je présume que, s'ils eussent prévu une chute, ils n'auraient pas eu la cruauté de m'exposer à mourir de faim, moi et ma mère.

— Est-ce que M. de Broval ne vous a pas écrit, le soir de la représentation ? me dit Oudard un peu embarrassé.

— Si fait ; voici sa lettre.

Je lui montrai la lettre qu'on a lue.

— Et je la garde comme un modèle, continuai-je en la remettant dans ma poche.

— Comme un modèle de quoi ?

— De fausseté diplomatique et de plate courtoisie.

— Bon ! voilà de grands mots !

— Vous avez raison, il ne faut pas appliquer les grands mots aux petites choses.

— Voyons, ne parlons plus de cela ! Parlons de votre position dans la maison.

— Cela s'appelle parler de choses en l'air.

— Pas de votre position dans le passé. Je sais bien que vous refuseriez de rester dans la maison aux conditions où vous y étiez. nous ne voudrions pas non plus... Il vous faut du loisir pour travailler.

— Allons, seigneur Mécène, parlez au nom d'Auguste ; j'écoute.

— Non, c'est à vous de parler, au contraire. Que désirez-vous ?

— Moi ? Je désirais un succès, je l'ai eu ; je ne désire plus rien.

— Mais, nous, que pouvons-nous faire pour vous qui vous soit agréable ?

— Pas grand-chose.

— Il y a bien, cependant, dans la maison, quelque place que vous ambitionniez ?

— Je n'en ambitionne aucune ; mais il y en a une qui me conviendrait.

— Laquelle ?

— Celle de collègue de M. Casimir Delavigne à la bibliothèque.

Oudard laissa échapper un mouvement des muscles de la face, qui voulait dire : « Vous êtes bien ambitieux, mon ami. »

— Ah ! oui, je comprends, repris-je, ce sera difficile.

— Dame ! reprit Oudard, nous avons déjà Vatout et Casimir, un bibliothécaire et un sous-bibliothécaire.

— Sans doute, et c'est beaucoup, n'est-ce pas, quand on n'a point de bibliothèque ?

En effet, la bibliothèque du duc d'Orléans était, à cette époque surtout, assez médiocre.

— Comment, pas de bibliothèque ? s'écria Oudard, qui, comme les servantes de curé, ne pouvait pas souffrir que l'on dépréciât son presbytère. Nous avons trois mille volumes !

— Vous vous trompez, mon cher Oudard : c'est trois mille quatre ; car j'ai vu avant-hier, chez M. le duc d'Orléans, les *Mémoires de Dumouriez* qui arrivaient de Londres.

Avec quelque bonhomie que j'eusse relevé cette erreur de chiffres, Oudard sentit le coup ; il n'était pas de force à le parer : sans s'avouer touché, il continua.

— Eh bien, c'est à merveille, mon ami ; j'exprimerai à monseigneur votre désir de rester attaché à la maison comme bibliothécaire.

Je l'arrêtai.

— Ah ça ! entendons-nous bien, Oudard.

— Je ne demande pas mieux.

— Vous m'avez fait venir, n'est-ce pas ?

— Certainement.

— Ce n'est pas moi qui suis venu de moi-même.

— Non.

— Je ne serais pas venu si vous ne m'eussiez pas écrit.

— Vous eussiez eu tort.

— C'est possible ; mais, enfin, je ne fusse pas venu. Maintenant, vous parlez d'un désir, je n'en ai exprimé aucun ; ce n'est pas moi qui désire rester attaché à la maison ; si l'on désire me garder, on me fera bibliothécaire ; quant aux appointements, on peut ne m'en point allouer ; vous voyez que je donne de grandes facilités à Son Altesse royale.

— Ah ça ! vous serez donc toujours mauvaise tête ?

— Non ; mais je me souviens de ce que M. le duc d'Orléans a daigné écrire, voilà un mois, de sa propre main en face de mon nom : « Supprimez les gratifications, etc., etc. »

— Allons, je vais vous dire une chose qui va vous raccom-

moder avec le prince.

— Ah ! mon cher Oudard, je suis, en vérité, trop peu de chose pour me croire le droit d'être brouillé avec lui.

— Eh bien, je crois qu'il accepterait la dédicace de votre drame.

— La dédicace de mon drame, mon cher Oudard, appartient à celui qui l'a fait jouer ; mon drame d'*Henri III* sera dédié à Taylor.

— Vous faites une faute, mon cher ami.

— Non, j'acquitte une dette.

— Soit, n'en parlons plus ; ainsi, bibliothécaire comme Casimir Delavigne...

— Ou comme Vatout, si vous trouvez que la comparaison vous offre plus de facilités.

— Savez-vous que vous êtes devenu épigrammatique depuis votre succès ?

— Non ; seulement, je dis tout haut ce que je pensais tout bas.

— Allons, je vois bien que je n'aurai pas le dernier mot.

— Si fait ; trouvez un mot auquel je ne trouve pas de réponse.

— Au revoir !

— Adieu !

Deux jours après, Oudard me fit revenir ; il avait trouvé une chose qui me convenait bien mieux que d'être bibliothécaire : c'était d'être lecteur de madame la duchesse d'Orléans.

Je remerciai Oudard ; mais je lui déclarai que je m'en tenais à ma première idée, d'être bibliothécaire ou de ne rien être du tout.

Nous nous quittâmes un peu plus froidement que la première fois.

Le surlendemain, je recevais une troisième lettre ; pour le coup, il avait trouvé la chose qui me convenait mieux que toute chose : on me faisait chevalier d'honneur de madame Adélaïde !

Je persistai dans mon entêtement à l'endroit de la bibliothèque.

Enfin, sur une quatrième invitation, je revins une quatrième fois. On se décidait à faire ce que je demandais ; j'étais nommé bibliothécaire adjoint, à douze cents francs.

Comme j'avais annoncé d'avance que la question d'argent n'avait aucune importance, on en avait profité pour proposer à monseigneur une réduction de trois cents francs du bibliothécaire sur l'employé.

Cela n'eût rien été ; mais écoutez, et qu'Harpagon et Grandet se pendent de n'avoir pas trouvé ce qu'avaient trouvé les gens qui faisaient les affaires de M. le duc d'Orléans et les miennes.

Comme il y avait six mois que l'on ne me payait plus mes appointements, on antidata ma nomination de six mois.

Il en résulta que, comme j'avais quinze cents francs à titre d'employé, et douze cents francs à titre de bibliothécaire, on économisa, en me payant ces six mois-là comme bibliothécaire, une somme de cent cinquante francs – qui, jointe à mes gratifications non payées de 1829, constituait une économie de trois cent cinquante francs – lesquels trois cent cinquante francs, joints aux cinquante francs supprimés à ma gratification de 1828, faisaient un bénéfice net de quatre cents francs pour la caisse princière. On en conviendra, c'étaient des hommes à larges vues, n'est-ce pas ? que ceux qui entouraient le duc d'Orléans.

Malheureusement, ce furent exactement les mêmes hommes qui entourèrent plus tard le roi.

Installé à la bibliothèque, j'y fis connaissance avec Vatout et Casimir Delavigne, qui, ainsi que me l'avait laissé pressentir Oudard, ne me virent pas arriver là avec un grand plaisir.

Casimir Delavigne surtout, qui me revint plus tard, mais qui, d'abord eut beaucoup de peine à me pardonner mon succès d'*Henri III*.

En effet, mon succès d'*Henri III* prenait l'année, et, comme il y a un proverbe qui dit qu'il n'y a pas au théâtre deux succès à

la fois, le succès d'*Henri III* gênait le succès de *Marino Faliero*, qui attendait son tour, et dans lequel mademoiselle Mars devait jouer Héléna.

Mais mademoiselle Mars avait pour trois grands mois d'*Henri III* ; puis venait son congé de deux mois ; *Marino Faliero* se trouvait donc remis à l'hiver suivant.

Ce n'était point le compte de Casimir Delavigne.

J'ai dit comment les affaires dramatiques se traitaient chez Casimir Delavigne : le conseil de famille fut rassemblé à l'endroit de *Marino Faliero*, et l'on décida que le doge de Venise émigrerait à la Porte-Saint-Martin ; que madame Dorval, dont la réputation commençait à grandir, remplacerait mademoiselle Mars, et qu'on débaucherait Ligier de l'Odéon pour jouer *Marino Faliero*.

Cette émigration fit grand bruit –. Casimir à la Porte-Saint-Martin ! C'était Coriolan chez les Volsques ; tous les journaux retentirent de plaintes et de lamentations sur cet exil du barde national, et l'on commença à me considérer comme un usurpateur qui venait de chasser un roi couronné et sacré de son trône légitime.

La situation se compliqua d'un événement aussi nouveau qu'inattendu.

Une pétition au roi parut, laquelle suppliait Sa Majesté de faire, en faveur de Corneille, de Molière et de Racine – qui, debout sur leurs piédestaux de marbre du foyer, n'avaient rien à voir dans cette question –, ce que l'auguste prédécesseur de Sa Majesté avait fait en faveur du roi Ferdinand VII chassé par les Cortès : de les rétablir sur leur trône.

Hélas ! personne moins que moi n'a jamais aspiré à prendre le trône de personne... À me faire une chaise ou un fauteuil commode, oui, élevé, oui ; en vue, oui ; mais un trône ! Le mot et la chose étaient par trop classiques, et je n'y songeais point.

C'est incroyable, n'est-ce pas ? qu'il se soit trouvé sept hommes de lettres assez intolérants, assez insensés, assez ridicules

pour s'adresser à un roi, et pour prier ce roi de proscrire un genre, c'est-à-dire une chose invisible, insaisissable, indéfinissable même ; pour lui dire hardiment : « Sire, nous sommes les représentants de l'art ; nous seuls savons ce que c'est que le beau ; nous seuls avons la science, le goût le génie ; le public nous siffle, c'est vrai, aussitôt que nous apparaissions, nos tragédies n'attirent personne, c'est vrai, quand on les joue ; les comédiens nous représentent avec une répugnance concevable, c'est vrai, puisque, faisant les mêmes frais pour nos pièces, ils n'en tirent pas les mêmes profits ; mais n'importe ! il nous est dur de mourir, d'être oubliés ; nous aimons mieux être sifflés qu'ensevelis ; ordonnez, sire, qu'on nous joue, qu'on ne joue que nous – car nous sommes les seuls héritiers de Corneille, de Molière et de Racine, tandis que les nouveaux venus ne sont que des bâtards de Shakespeare, de Goethe et de Schiller ! »

Comme c'était logique ! J'étais un bâtard de Shakespeare, de Goethe et de Schiller, parce que je venais de faire *Henri III*, pièce si éminemment française, que, s'il y avait un reproche à lui faire, c'était de représenter trop fidèlement les mœurs de la fin du xvi^e siècle.

Et, comme, en effet, la chose n'est pas croyable, nous mettons sous les yeux de nos lecteurs la pétition de ces messieurs :

Sire,

La gloire des lettres n'est pas la moins éclatante des gloires françaises, et la gloire de notre théâtre la moins brillante de nos gloires littéraires.

Ainsi pensaient vos aïeux, quand ils ont honoré le Théâtre-Français d'une protection spéciale ; ainsi pensait Louis XIV, à qui il a dû sa première organisation. Persuadé que les chefs-d'œuvre que son règne avait fait éclore ne pouvaient être représentés avec trop de perfection, ce roi protecteur des lettres a voulu que les meilleurs acteurs disséminés dans les diverses troupes que possédait alors la capitale fussent réunis en une seule, sous le titre de Comédiens ordinaires du roi.

Il donna à cette troupe d'élite des règlements, il lui accorda des droits et, entre autres, le privilège exclusif de représenter la tragédie et

la haute comédie ; et il ajouta à ces faveurs celle de la doter. Son but, en cela, vous le savez, sire, n'était pas seulement de récompenser des acteurs qui avaient le bonheur de lui plaire, mais aussi de les encourager dans la pratique d'un genre qui, par son élévation, était en harmonie avec son âme royale ; mais aussi de perpétuer la prospérité de ce genre, et d'asseoir sur des bases solides un théâtre modèle soit pour les acteurs, soit pour les auteurs.

Longtemps les intentions de Louis XIV ont été remplies sous ses successeurs, qui n'ont dégénéré de lui ni en goût ni en générosité ; les deux genres qu'il affectionnait, et auxquels la scène française devait sa dignité et sa supériorité, y ont régné presque sans partage.

Tel était encore l'état des choses à l'époque du décès de votre auguste frère. Pourquoi faut-il avouer qu'il n'est plus tel aujourd'hui ?

La mort de l'acteur qui rivalisait de talent avec les acteurs les plus parfaits de quelque époque que ce soit a porté plus d'un dommage au noble genre dont il était le soutien. Soit par dépravation de goût, soit par conscience de leur impuissance à le remplacer, quelques sociétaires du Théâtre-Français, prétendant que le genre où Talma excellait ne pouvait plus être utilement exploité, se sont efforcés d'exclure la tragédie de la scène, et de lui substituer des pièces composées à l'imitation des drames les plus bizarres que puissent offrir les littératures étrangères : drames qu'avant cette époque, on n'avait osé reproduire que sur nos théâtres infimes.

Que des acteurs médiocres aient cette prétention, si bien d'accord avec leur médiocrité ; que, ne pouvant s'élever jusqu'à la tragédie, ils veuillent la rabaisser au niveau de leur talent, cela se conçoit ; mais ce qu'on a peine à concevoir, sire, c'est que cette prétention soit encouragée par les préposés qui devraient la combattre.

Non seulement ils violent les droits fondés sur les règlements pour favoriser, en toute circonstance, le genre objet de leur prédilection, mais, pour satisfaire aux exigences de ce genre, qui a moins pour but d'élever l'âme, d'intéresser le cœur, d'occuper l'esprit, que d'éblouir les yeux par des moyens matériels, par le fracas des décorations et par l'éclat du spectacle, ils épuisent la caisse du théâtre ; ils accroissent sa dette ; ils opèrent sa ruine. Et, cependant, comme la tragédie, malgré tout ce qu'on fait contre elle, lutte encore avec quelque avantage contre son ignoble rival, non contents de se refuser aux frais nécessaires, à l'appareil qu'elle

réclame, les protecteurs de celui-ci s'étudient à déconcerter l'ensemble des représentations tragiques, à ne donner pour aide aux principaux acteurs que des sujets réprouvés par le public ; bien plus encore, pour rendre toute représentation tragique désormais impossible, anticipant sur l'époque où les deux premiers sujets tragiques, mademoiselle Duchesnois et M. Lafond, doivent prendre leur retraite, ils prétendent les contraindre à subir, sous le nom de congé, un exil d'un an, pendant la durée duquel on se flatte de consommer l'absolue destruction du théâtre de Racine, Corneille et Voltaire.

Sire, les agents sur lesquels votre confiance se repose des soins de surveiller et de diriger le théâtre répondent-ils bien à vos intentions protectrices ? Est-ce pour favoriser l'usurpation du mélodrame, est-ce pour lui livrer la scène tragique que les clefs leur en ont été remises ? Les fonds que votre libéralité met à leur disposition, pour être employés dans l'intérêt du bon goût, doivent-ils être prodigués dans l'intérêt de leur goût particulier, qui tend à asservir le domaine de ces grands hommes à la Melpomène des boulevards, et à réduire leur art sublime à la condition d'un vil métier ?

Persuadés, sire, que la gloire de votre règne est intéressée à ce qu'aucune des sources de la gloire française ne s'altère, nous croyons devoir appeler votre attention sur la dégradation dont le premier de nos théâtres est menacé.

Sire, le mal est grand déjà ! Encore quelques mois, et il sera sans remède ; encore quelques mois, et, fermé tout à fait aux ouvrages qui faisaient les délices de la plus jolie des cours, de la nation la plus éclairée, le théâtre fondé par Louis le Grand sera tombé au-dessous des tréteaux les plus abjects, ou plutôt le Théâtre-Français aura cessé d'exister. »

Signé : A.-V. ARNAULT, N. LEMERCIER,
VIENNET, JOUY, ANDRIEUX, JAY, O. LEROY.

Cette curieuse pièce était flanquée d'une autre pièce non moins curieuse – quand nous disons flanquée, nous aurions dû dire précédée. La lettre de mademoiselle Duchesnois que nous allons reproduire en entier, comme nous avons fait de la pétition de ces messieurs, était la fusée volante par laquelle on avertissait le public qu'on allait tirer le grand feu d'artifice. On se rappelle

la visite que M. Lafond m'avait faite à mon bureau, pour me demander si je n'avais pas dans ma pièce un gaillard bien campé qui vînt dire à la reine Christine : « Sacrebleu ! Votre Majesté n'a pas le droit de faire assassiner ce pauvre diable ! » On se rappelle que je lui avais répondu que non.

Sur quoi, M. Lafond avait pirouetté et s'était retiré en disant que, dans ce cas, sa visite était non avenue.

Lors de la lecture d'*Henri III*, M. Lafond s'était dit que ce gaillard bien campé, trop bien campé même, qu'on appelait le duc de Guise, lui revenait de droit, lorsque, pas du tout, il avait vu distribuer ce rôle à Joanny, qui l'avait joué, sinon d'une manière irréprochable, du moins d'une manière remarquable.

Il en avait été autant de la pauvre mademoiselle Duchesnois ; elle avait vu passer successivement devant elle les deux rôles de Christine et de la duchesse de Guise ; elle m'avait fait l'honneur de les désirer tous deux, et deux fois, avec beaucoup de peine, je lui avais expliqué les impossibilités que je voyais à ce qu'elle jouât les deux rôles ; il en résultait que mademoiselle Duchesnois était furieuse, que la fureur est mauvaise conseillère, et qu'en somme mademoiselle Duchesnois, dans sa fureur, écrivait la lettre suivante :

Monsieur,

J'aurais voulu rester étrangère à la querelle qui s'est engagée dans les journaux, relativement au Théâtre-Français ; mais on se fonde sur des faits erronés, pour défendre un système qui compromet notre existence sociale ; je crois devoir au public des explications qui montreront la question sous son vrai jour.

Sans doute le devoir des comédiens français est, avant tout, de conserver la faveur du public, et l'on ne peut nous faire aucun reproche sous ce rapport, puisque, depuis trois années, nous avons laissé établir successivement, à grands frais, tous les ouvrages du nouveau genre ; il en est résulté que nos parts ont baissé de seize mille à sept mille francs, et que nous avons contracté, dans ce laps de temps, une dette que l'on porte à cent mille francs.

Cependant, l'ancien répertoire et les ouvrages faits d'après les grands

maîtres, *Tartufe, Phèdre, Zaïre, Germanicus, Sylla, Pierre de Portugal, Marie Stuart, L'École des vieillards, Blanche, Le Roman*, s'ils n'enrichissent plus le théâtre, continuent à faire l'argent de nos parts, et à subvenir aux dépenses inouïes de la mise en scène des drames. Malgré la ruine de notre prospérité et l'augmentation de notre dette, j'aurais gardé le silence, si l'on n'avait en même temps répandu le bruit que l'on allait dissoudre notre pacte social, pour nous mettre en régie, et élever à notre place un prétendu théâtre romantique. Ces bruits ont pris assez de consistance pour être répétés par plusieurs journaux, et l'on a remarqué que les défenseurs habituels de M. le commissaire royal, au lieu de les démentir, se sont efforcés de montrer les avantages d'un projet aussi ridicule.

Les acteurs tragiques, qui, depuis l'arrivée de M. Taylor, avaient été l'objet d'une animadversion dont ils n'ont deviné la cause que dans ces derniers temps, furent attaqués dans ces mêmes journaux avec un acharnement sans exemple, avec ce refrain de circonstance : *Le public ne veut plus de tragédies*. Sans doute la tragédie ne fait plus les recettes énormes des beaux temps de Talma et des quinze premières années de ma carrière théâtrale ; mais, sans parler de son importance et de sa nécessité, on peut s'assurer par les recettes – non par celles que l'on tient de M. le commissaire royal, mais par les recettes véritables, consignées sur le registre des pauvres, que je fais relever en ce moment pour les publier – que la tragédie reprendrait sa prospérité, si l'administration lui accordait la protection qu'elle lui doit, au lieu de persécuter les acteurs et les auteurs qui la soutiennent encore.

Il me serait difficile d'énumérer toutes les preuves de la mauvaise volonté de M. Taylor ; mais en voici quelques-unes qui suffiront pour vous convaincre. Trois jeunes acteurs attirés de l'Odéon prêtaient quelque appui et quelque intérêt à la tragédie. M. Taylor a tenté de les chasser de la Comédie-Française. Il a réussi à l'égard de MM. Ligier et Victor ; et, si M. David nous a été conservé, c'est par un jugement des tribunaux qui a forcé la volonté de M. le commissaire royal. M. Beauvallet, jeune homme qui donne de grandes espérances aux amis de l'art dramatique, s'est vu forcé de s'engager à un théâtre secondaire.

Ce n'est pas tout ; pour accomplir le dessein romantique, ma présence et celle de M. Lafond étaient importunes. Nous reçûmes, cet hiver, une intimation et presque un ordre de quitter Paris pour un an, et sans

l'avoir sollicité, comme quelques journaux mal informés l'ont annoncé.

C'est dans de telles circonstances, monsieur, que des littérateurs distingués qui, par leurs rapports avec les acteurs, connaissent bien mieux la situation du Théâtre-Français que les auteurs de plusieurs articles, ont cru devoir présenter un mémoire au roi, non pour demander l'exclusion du genre nouveau (plaisanterie inventée par les amis de M. Taylor, pour se donner l'avantage d'appeler *ridicule* une démarche honorable), mais pour réclamer une protection au moins égale pour les auteurs qu'on appelle *classiques*, et pour les acteurs qui soutiennent ce genre.

Je vous prie de vouloir bien annoncer, monsieur, que je viens d'appeler MM. Taylor et le vicomte de La Rochefoucauld devant les tribunaux pour avoir à répondre d'une violation de nos règlements sociaux, au moyen de laquelle ils ont prorogé, depuis quatre ans, l'existence d'un comité qui devrait, aux termes de nos statuts, être renouvelé par tiers chaque année.

Je vous prie de vouloir bien aussi déclarer, en mon nom, que l'article renfermé dans le *Journal de Paris* de ce matin est erroné dans toutes ses propositions et dans tous ses chiffres, et que je m'empresserai d'en donner les preuves au public dans le plus court délai.

Je suis aussi en mesure de relever le fait faux qu'aucun des signataires de la pétition ait voulu *retirer* ou *désavouer* sa signature. Mais je sais, au contraire, que plusieurs de nos auteurs les plus distingués se préparent à faire paraître leur adhésion au Mémoire au roi.

Je suis, etc.

J. DUCHESNOIS.

Nous avons dit que, sous un ministre spirituel, tout le monde a de l'esprit, même le roi.

Le roi répondit aux pétitionnaires :

Messieurs,

Je ne puis rien pour ce que vous désirez ; je n'ai, comme tous les Français, qu'une place au parterre.

Maintenant, on me demandera comment M. Arnault conciliait cette demande contre moi avec son amitié pour moi ? Comment, me recevant, tous les dimanches, chez lui à sa table, dans son intimité, il voulait me faire chasser du théâtre ? Oh ! qu'on se ras-

sure ! M. Arnault était un esprit plus logique que cela : le dimanche qui avait suivi la représentation d'*Henri III* – et c'était le lendemain –, j'avais trouvé madame Arnault toute seule à la maison, et elle m'avait dit en manière de conversation :

— Dumas, quand vous voudrez bien venir dîner avec nous, dites-nous-le d'avance, car vous risqueriez parfois de faire comme aujourd'hui, un dîner tête à tête avec moi, ce qui ne serait pas très amusant pour vous.

J'avais compris, et je n'y étais pas retourné.

Au reste, le succès d'*Henri III* avait amené à sa suite tous les avantages et tous les ennuis des grands succès ; j'étais, pour le reste de l'hiver de 1829, l'auteur à la mode, je recevais invitations sur invitations, et M. Sosthène de la Rochefoucauld, ministre de la maison du roi, m'écrivait une lettre par laquelle il me donnait mes entrées à tous les théâtres royaux, se fondant sur ce que, s'il ne me les donnait pas, j'étais bien homme à les prendre. Devéria fit une lithographie de moi ; David d'Angers, une médaille. On voit que rien ne manquait à ma gloire, même le petit côté ridicule qui accompagne toujours les réputations naissantes.

Puis on racontait une foule d'anecdotes plus absurdes les unes que les autres : on disait qu'après la représentation d'*Henri III*, quand les lustres de la salle avaient été éteints, à la lueur mourante des flambeaux du foyer, une ronde sabbatique pareille à la magnifique ronde de Boulanger avait eu lieu *autour* du buste de Racine – qui est adossé à la muraille ! Que les funèbres danseurs avaient fait entendre ce refrain sacrilège : « Enfoncé Racine ! » et que même un cri de mort avait été poussé par un jeune fanatique nommé Amaury Duval, qui demandait la tête des académiciens – cri parricide, puisque ce malheureux était le fils de M. Amaury Duval, de l'Institut, et neveu de M. Alexandre Duval, de l'Académie française.

On accusait, en outre – et cela pouvait bien être vrai, par exemple – un romantique furieux, à qui Dieu, pour sa punition, avait envoyé une des sept plaies d'Égypte, d'avoir dit en se grat-

tant frénétiquement :

— Décidément, Racine n'est qu'un polisson !

Ce fanatique se nommait Gentil.

De pareilles histoires, racontées sous le manteau de la cheminée, faisaient, comme vous le pensez bien, dresser les cheveux sur la tête de tous les honnêtes gens, et *Le Constitutionnel*, qui a toujours été le représentant littéraire et politique des honnêtes gens, en était tout particulièrement indigné.

Ce fut à partir de cette époque que le digne bonhomme voua à toute idée qui ne datait pas d'un demi-siècle, et à tout auteur qui ne comptait pas moins de douze lustres – style de rédaction 1830-1850 – cette haine vigoureuse dont parle Alceste, et qui, à notre avis, rancit bien plus et bien mieux au cœur des impuissants, des méchants et des envieux, qu'au cœur des gens de bien. On s'attendait de jour en jour à une Saint-Barthélemy de classiques, et on félicitait ce pauvre M. Auger, qui venait de se tuer si tristement, d'avoir échappé au massacre général par le suicide.

La consternation était si grande, que le parti classique tout entier ne produisit qu'une pièce – qui tomba.

C'était *Elisabeth d'Angleterre*, de M. Ancelot.

Car nous n'appelons pas une pièce classique le *Marino Faliero* de Casimir Delavigne, si pompeusement baptisé du titre de mélodrame en vers.

Le choix même du sujet de *Marino Faliero*, l'imitation des principales scènes de Byron, était un double hommage au génie étranger et au goût moderne.

Casimir Delavigne, nous l'avons dit ailleurs, était né quinze ans trop tôt pour entrer franchement dans notre voie ; aussi son allure fut-elle éternellement empêchée, et flotta-t-il incessamment de Voltaire à Byron, de Chénier à Shakespeare, sans parvenir à prendre une allure à lui. Au reste, rien n'avait été négligé pour le succès de *Marino Faliero*. Les journaux avaient fait grand bruit de l'ingratitude de MM. les Comédiens français, et du passage de Ligier à la Porte-Saint-Martin. On annonçait que l'ouverture était

de Rossini, et les costumes de M. Delaroche.

Or, M. Delaroche étant juste en peinture ce que Casimir Delavigne était en littérature, M. Delaroche jouissait, alors, comme Casimir Delavigne, d'une réputation trop grande pour qu'il ne la vît pas décroître, pâlir, s'éteindre presque de son vivant.

Donc, Rossini avait fait la musique ; donc, Delaroche avait fait les costumes.

La pièce fut représentée le 30 mai, et obtint un grand succès ; mais, chose étrange, la part faite largement à l'auteur, le succès d'acteur ne revint ni à Ligier ni à madame Dorval ; il revint à Gobert, qui jouait le rôle d'Israël Bertuccio.

L'ouvrage était, du reste, monté avec un luxe inouï et un si scrupuleux respect, particulièrement à l'endroit des costumes, que, M. Delaroche ayant jugé à propos, pour donner plus de pittoresque à ses dessins, de les faire mouvementer par le vent, le costumier du théâtre avait eu cette intelligente idée, de coudre le vent dans les manteaux.

J'ai dit ailleurs ce que je pensais de cette pièce.

Chapitre CXXIII

LE MAGNÉTISME. – OPÉRATION SUR UNE SOMNAMBULE. – JE ME FAIS MAGNÉTISEUR. – MES OBSERVATIONS. – JE MAGNÉTISE À MON TOUR. – EXPÉRIENCE FAITE EN DILIGENCE. – AUTRE EXPÉRIENCE CHEZ LE PROCUREUR DE LA RÉPUBLIQUE DE JOIGNY. – LA PETITE MARIE D'***. – SES PRÉDICTIONS POLITIQUES – JE LA GUÉRIS DE LA PEUR.

Entre ma représentation et celle de Casimir Delavigne, le monde savant s'était préoccupé d'un fait grave qui constatait la puissance du magnétisme, contestée depuis Mesmer.

Un des plus habiles chirurgiens de l'époque, Jules Cloquet, venait d'opérer madame Pl... d'un cancer au sein, sans que celle-ci, mise en état d'extase par son magnétiseur, eût manifesté la moindre sensibilité.

Un mot sur le magnétisme – partons d'un fait, et allons jusqu'aux abstractions.

Madame Pl..., sur laquelle cette étrange tentative venait d'être opérée, était âgée de soixante-quatre à soixante-cinq ans, veuve depuis dix, et souffrait, depuis deux ou trois, d'engorgements glanduleux au sein droit.

Le docteur Chap... était le médecin de la malade ; plusieurs fois il avait essayé du magnétisme, et s'en était bien trouvé. Il tenta d'appliquer le magnétisme à la guérison de madame Pl... ; mais le mal était trop avancé, et il résolut de ne s'en servir que pour adoucir, s'il était possible, les douleurs de la malade au moment de l'opération.

Jules Cloquet fut appelé. On lui proposa d'opérer sur la malade endormie. Il accepta, enchanté de se rendre compte d'un phénomène dont il doutait, et d'épargner, en même temps, à la patiente, la souffrance inséparablement liée à l'une des plus douloureuses opérations de la chirurgie.

Le docteur Chap... magnétisa madame Pl... et lui mit tout le

côté droit dans un état d'insensibilité complète.

L'opération du sein commença par une incision de onze pouces, suivie d'une autre longue de neuf. Grâce à ces deux incisions, on put aller chercher, jusque sous l'aisselle, plusieurs glandes qui furent soigneusement disséquées. Pendant l'opération, qui dura dix minutes, la malade ne donna aucun signe de sensibilité. Il semblait au chirurgien – ce sont ses propres paroles – *qu'il tail-lait dans un cadavre* ; seulement, lorsque, l'opération finie, on en vint à laver la plaie avec une éponge, la malade, sans sortir de son extase, s'écria deux fois :

— Finissez donc ! Ne me chatouillez pas ainsi.

L'opération terminée, madame Pl... fut tirée de son extase : elle ne se souvenait de rien, n'avait éprouvé aucune douleur, et manifesta un profond étonnement d'être opérée.

Les pansements se firent selon le mode ordinaire, et présentèrent tous les symptômes d'une prompte guérison.

Dès le septième jour, madame Pl... sortit en voiture.

La suppuration diminuait, la plaie marchait rapidement à la cicatrisation, quand, vers le soir du quinzième jour, la malade se plaignit d'éprouver une forte oppression, et un œdème se manifesta aux extrémités inférieures.

Tout cela est du réalisme le plus absolu. – Maintenant, voici où le merveilleux commence :

Madame Pl... avait une fille ; cette fille, arrivée de province pour soigner sa mère, avait été mise par le docteur Chap... en état de somnambulisme, et reconnue par lui comme étant d'une lucidité parfaite.

Elle fut endormie du sommeil magnétique, et consultée sur l'état de sa mère.

Au premier effort qu'elle fit pour voir, sa figure se décomposa, et les larmes lui vinrent aux yeux.

Elle annonça qu'une mort paisible, mais inévitable, frapperait sa mère, le lendemain matin.

Questionnée sur l'aspect que présentait l'intérieur de la poi-

trine, elle déclara que le poumon du côté droit ne vivait plus, qu'il était vide et en suppuration vers la partie dorsale inférieure, et baignant dans un épanchement séreux ; que le poumon du côté gauche était sain, et, seul, alimentait la vie.

Quant aux viscères abdominaux, le foie, selon elle, était blanchâtre et ridé ; mais les intestins étaient sains.

Ces dépositions furent faites en présence de témoins.

Le lendemain, à l'heure dite, madame Pl... mourut. L'autopsie fut faite en présence des commissaires de l'Académie, et l'état du cadavre se trouva parfaitement conforme à la description faite par la somnambule.

Voilà ce que rapportèrent les journaux, voilà ce que consigna le procès-verbal, voilà ce que me raconta et me confirma Jules Cloquet lui-même, un jour que nous causions ensemble – avant que le chloroforme fût inventé – de ces grands mystères de la nature où se perd l'esprit humain.

Plus tard, et au moment où je préparais mon livre de *Joseph Balsamo*, ayant intérêt à approfondir cette question depuis si longtemps débattue de la puissance ou de l'impuissance du magnétisme, je résolus de faire quelques expériences personnelles, ne me fiant pas à celles que pourraient faire devant moi des étrangers ayant intérêt à accréditer le magnétisme.

Je me fis donc magnétiseur.

Voici ce que je remarquai :

J'étais doué d'une grande puissance magnétique, et cette puissance avait généralement prise sur les deux tiers des personnes que j'y soumettais.

Consignons ici que je ne l'exerçai jamais que sur des jeunes filles ou sur des femmes.

Cette puissance, sous le rapport des phénomènes physiques, était incontestable.

Une femme qui a subi une fois le sommeil magnétique est l'esclave de l'homme qui l'a endormie, même après son réveil.

Elle se souvient de ce qui s'est passé pendant son sommeil, ou

elle l'oublie, selon la volonté du magnétiseur. On pourrait lui faire tuer quelqu'un pendant son sommeil, et, avec la volonté qu'elle ignore le crime qu'elle a commis, le lui laisser à tout jamais ignorer.

On peut lui faire éprouver telle ou telle douleur à tel ou tel endroit : il suffira de la toucher à cet endroit-là du bout du doigt, du bout d'une canne, du bout d'une tringle en fer.

On peut lui faire éprouver une sensation de chaleur avec de la glace, une sensation de froid avec du feu ; on peut la griser avec un verre plein d'eau, et même avec un verre vide.

On peut lui mettre le bras, la jambe, tout le corps en catalepsie, le rendre dur et inflexible comme une barre de fer, mou et souple comme une écharpe.

On peut le rendre insensible à la pointe d'une aiguille, à la lame d'un bistouri, à la morsure d'un moxa.

Tout cela rentre, selon moi, dans le domaine des phénomènes physiques.

On peut même pousser le cerveau jusqu'à un degré d'exaltation qui fasse poète un esprit ordinaire, qui donne à un enfant de douze ans les idées, les sensations et la façon de les exprimer d'une personne de vingt ou vingt-cinq.

Je fis un voyage en Bourgogne, en 1848. Dans la même voiture que ma fille et moi se trouvait une fort gracieuse femme de trente à trente-deux ans ; à peine avions-nous échangé quelques paroles ; il était onze heures du soir, et une des choses qu'elle m'avait dites, c'est qu'elle ne dormait jamais en voiture.

Dix minutes après, non seulement elle dormait, mais encore elle dormait la tête appuyée sur mon épaule.

Je la réveillai ; elle fut doublement étonnée, et de s'être endormie, et, une fois endormie, d'être venue chercher la position dans laquelle elle se retrouvait.

Je renouvelai l'expérience deux ou trois fois dans la nuit, et toujours elle réussit sans que j'eusse besoin de toucher ma voisine ; ma volonté suffit pour cela.

À un relais, au moment où la voiture était arrêtée et où l'on changeait de chevaux, je la réveillai brusquement en lui demandant l'heure qu'il était : elle ouvrit les yeux, et voulut tirer sa montre.

— C'est inutile, lui dis-je ; dites-moi l'heure qu'il est à votre montre sans y regarder.

— Trois heures moins trois minutes, répondit-elle aussitôt.

Nous appelâmes le postillon, et, à la lueur de sa lanterne, nous vérifiâmes qu'il était juste trois heures moins trois minutes.

Ce furent, à peu près, les seules expériences que j'essayai sur cette personne ; elles donnèrent les résultats que je viens de dire, lesquels – excepté l'heure vue à la montre sans la regarder – appartenaient encore à l'ordre des phénomènes physiques.

À Joigny, je me trouvais chez le procureur de la République M. Lorin, à qui je faisais une visite officielle, et que je voyais pour la première fois. C'était l'époque où je venais de publier *Balsamo*, et où cette publication avait mis le magnétisme à la mode. Il était rare, alors, que je misse le pied dans un salon, sans que je fusse interrogé sur ce grand mystère. À Joigny, je répondis ce que j'ai toujours répondu : « La puissance magnétique existe, mais à l'état de fait, et non de science ; elle en est juste où en sont les aérostats : on enlève les ballons ; on n'a pas encore trouvé moyen de les diriger. »

Quelques doutes furent exprimés par les personnes présentes, et surtout par les femmes. Je demandai à l'une de ces dames, madame B... si elle me permettait de l'endormir. Elle refusa de manière à me convaincre qu'elle ne m'en voudrait pas trop si j'opérais sur elle malgré son refus. Je n'eus pas moins l'air de m'y soumettre : mais, cinq minutes après, m'étant levé comme pour regarder une gravure placée derrière son fauteuil, j'appelai à mon secours toute ma puissance magnétique, et lui commandai avec obstination pendant cinq minutes de s'endormir ; au bout de ces cinq minutes, elle dormait.

Alors, commença sur cette personne qui m'était parfaitement

étrangère, et dans cette maison où j'allais pour la première fois, et où je ne rentrai jamais depuis, une série d'expériences extrêmement curieuses. Madame B..., bon gré, mal gré, obéissait non seulement à mon ordre formulé par des paroles prononcées, mais encore à ma volonté muette. Pour elle, toutes les sensations étaient renversées : le feu était de la glace, la glace était du feu. Elle se plaignit d'un grand mal de tête ; je lui ceignis le front d'un bandeau factice que je lui dis enfermer de la neige, et elle se laissa aller à une sensation délicieuse de fraîcheur ; puis, un instant après, elle essuya sur son front l'eau qui s'échappait du bandeau absent, au fur et à mesure que la chaleur de son front faisait fondre cette neige imaginaire ; mais bientôt son mouchoir ne suffit plus à l'opération : elle emprunta celui de son amie. Enfin, à la demande d'un mouchoir succéda la demande d'une serviette, puis, successivement, la robe et les autres vêtements s'étant mouillés, elle demanda à passer dans un cabinet pour changer de tout. Je la laissai éprouver cette sensation de froid jusqu'au grelottement ; puis, tout à coup, j'ordonnai aux vêtements de se sécher, et ils se séchèrent.

Tout cela, bien entendu, dans l'imagination de la somnambule.

Elle avait une fort belle voix, assez étendue, mais qui s'arrêtait au contre-si. Je lui ordonnai de chanter et de monter jusqu'au contre-ré ; elle chanta et donna juste les deux dernières notes – ce qui lui était impossible dans l'état de veille, et ce qu'elle essaya inutilement quand je l'eus tirée de son sommeil magnétique.

Une ouvrière travaillait dans la chambre voisine ; je mis à la somnambule un couteau à papier dans la main, le lui donnant comme un couteau véritable, et lui ordonnant d'aller poignarder cette ouvrière. Alors, ce qui restait de libre arbitre en elle se révolta ; elle refusa, se tordit, s'accrocha aux meubles ; mais je n'eus qu'à vouloir et à étendre le bras dans la direction que je désirais lui faire suivre, elle obéit et s'avança vers l'ouvrière, tout

interdite, le couteau levé.

Elle avait les yeux ouverts, et sa figure, fort belle d'ailleurs, avait pris, comme pantomime, une expression admirable. C'était beau comme miss Faucett jouant la scène du somnambulisme dans *Hamlet*. Le procureur de la République était effrayé à l'idée de cette puissance qui pouvait pousser, malgré elle, une personne jusqu'au crime.

Quand, par ma volonté, elle fut revenue au calme, j'essayai sur madame B... de la vue à distance. Elle avait connu, lors d'un séjour de garnison qu'il avait fait à Joigny, le colonel S. M..., un de mes amis, je lui demandai où était le colonel à l'heure présente, et ce qu'il faisait.

Elle répondit que le colonel S. M... était en garnison à Lyon, et, pour le moment, au café des officiers, où il causait avec le lieutenant-colonel, debout, près du billard.

Puis, tout à coup, elle vit le colonel pâlir, chanceler, et aller s'asseoir sur une banquette.

Le colonel venait d'être pris d'une douleur rhumatismale au genou.

Je la touchai elle-même au genou et j'exprimai la volonté qu'elle éprouvât la même douleur. Elle jeta un cri, se raidit et versa de grosses larmes. Nous fûmes si effrayés de cette douleur factice qui présentait tous les signes d'une douleur réelle, que je la réveillai.

Une fois réveillée, elle se souvint de ce que je voulus, et perdit le souvenir des choses que je lui ordonnai d'oublier.

Puis commença une autre série d'expériences sur la femme éveillée.

Je l'enfermai dans un cercle imaginaire, tracé avec une canne, et je sortis, lui défendant de franchir ce cercle.

Cinq minutes après, je rentrai et la trouvai assise au milieu du salon ; elle attendait ma permission pour reprendre sa liberté.

Elle s'assit à un angle du salon, et j'allai me placer à l'autre bout ; je l'invitai à faire tous ses efforts pour ne pas venir me

rejoindre, et, en même temps, je lui ordonnai de venir à moi.

Elle se cramponna à son fauteuil ; mais, attirée par une force irrésistible, elle fut obligée de le lâcher ; alors, elle se coucha à terre pour réagir contre cette attraction, mais la précaution fut inutile, elle vint en se traînant. Une fois à mes pieds, je n'eus qu'à approcher la main de sa tête, et à lever lentement la main ; elle se leva obéissante, et, malgré elle, se trouva debout.

Elle demanda un verre d'eau : elle y goûta, c'était bien de l'eau ; puis, sans qu'elle eût déposé le verre, sans que le verre l'eût quittée, je lui dis que cette eau était du kirsch ; elle savait parfaitement le contraire, et, cependant, à la première gorgée qu'elle avala, elle jeta un cri : elle se croyait la bouche brûlée.

Pauvre femme ! jeune et charmante créature, qui, depuis, êtes allée approfondir un bien autre mystère, celui de la mort ! Dites-moi, là-bas, avez-vous oublié ce qui se passait sur la terre, ou bien vous en souvenez vous ?

Je n'en ai point fini avec le magnétisme ; il me reste, au contraire, à raconter ce que, sous ce rapport, j'ai vu de plus extraordinaire ; et ce que je vais raconter – et qui s'est passé devant douze ou quinze personnes – est un simple récit, en tout conforme au procès-verbal que dressèrent deux des spectateurs, et qui fut, séance tenante, signé de nous tous.

Pendant mon séjour à Auxerre, je fus reçu dans la maison de M. d'****. – M. d'**** avait deux enfants, un garçon de dix ans, et une fille de onze.

Marie, c'était le nom de la fille de M. d'****, était un amour d'enfant ou plutôt un ange, car ses joues étaient pâles, ses yeux noirs et presque sévères. C'était une créature d'une délicatesse exquise, mais qui n'avait cependant que les qualités et l'intelligence d'une enfant de son âge, et à laquelle, par conséquent, j'avais fait attention à peine, excepté pour dire à ma fille :

— Regarde donc comme elle est jolie !

Et ma fille, étant de mon avis, avait fait un portrait de l'enfant éveillé.

Un jour, nous dînions dans une salle à manger donnant sur le jardin. On était au dessert ; les deux enfants avaient quitté la table, et jouaient parmi les massifs et les fleurs.

On parlait de cette éternelle question du magnétisme, qui revenait avec une périodicité d'autant plus fatigante pour moi, qu'elle était ordinairement accompagnée de doutes contre lesquels je n'avais aucune preuve que les faits ; or, comme les faits s'étaient presque toujours passés dans une autre localité que celle où la discussion avait lieu, j'étais obligé de choisir parmi les assistants un sujet que je jugeais apte au sommeil magnétique, et, disposé ou non, d'opérer sur ce sujet. Or, quiconque fait des somnambules sait que cet exercice est une fatigue aussi grande pour le magnétiseur que pour le magnétisé.

Je racontai quelques-uns des faits que je viens de consigner dans le chapitre précédent ; mais ils furent accueillis par l'incrédulité la plus complète.

— Je ne croirai au magnétisme, me dit madame d'***, que, par exemple... — et elle cherchait quelque chose qui lui parût impossible —, lorsque vous aurez endormi ma fille Marie.

— Appelez mademoiselle Marie, faites-la asseoir à sa place à table, donnez-lui un biscuit et deux ou trois fruits. Tandis qu'elle mangera, je tâcherai de l'endormir.

— Il n'y a aucun danger ?

— Pour quoi ?

— Pour la santé de ma fille.

— Aucun.

— Marie ! On appela l'enfant, qui accourut ; on lui mit des reines-claude et un biscuit sur son assiette, et on lui enjoignit de les manger à table.

Sa place était près de moi, à ma gauche. Pendant que l'on continuait de causer, comme si rien ne se préparait, j'étendis ma main derrière la tête de l'enfant, et, seul, je gardai le silence, concentré dans cette volonté que l'enfant subît le sommeil.

Au bout d'une demi-minute, elle avait cessé tout mouvement,

et paraissait absorbée dans la contemplation d'une reine-claude qu'elle allait porter à sa bouche.

— Qu'as-tu donc, Marie ? lui demanda sa mère.

L'enfant ne répondit point : elle était endormie.

Le sommeil avait été si rapide, que je n'y croyais pas moi-même.

Je lui renversai la tête sur le dossier de la chaise sans la toucher, par l'attraction pure et simple ; son visage offrait l'image du calme le plus parfait.

Je lui passai la main devant les yeux de bas en haut, avec l'intention que les yeux s'ouvrissent. Les yeux s'ouvrirent, les prunelles se levèrent vers le ciel, une légère ligne nacrée apparut au-dessous – l'enfant était en extase.

Dans cet état, les paupières n'éprouvaient pas le besoin de cligner, et l'on pouvait approcher les objets aussi près qu'on le voulait de la pupille, sans que l'œil s'en inquiât le moins du monde.

Ma fille fit son portrait, comme pendant à l'autre, tandis qu'elle était dans cet état. La différence de l'ange à l'enfant était si réelle, du premier portrait au second, qu'elle mit des ailes au second, et que ce dessin semble une étude d'après les plus beaux anges de Giotto ou de Pérugin.

L'enfant était en extase. Restait à savoir si elle parlerait.

Un simple attouchement de la main à la main lui donna la voix ; une simple invitation de se lever et de marcher lui donna le mouvement. Seulement, la voix était plaintive et sans accentuation ; seulement, le mouvement était bien plutôt celui d'un automate que celui d'une créature vivante.

Les yeux ouverts ou fermés, en avant ou en arrière, elle marchait également droit et avec une parfaite sécurité.

Je commençai par l'isoler ; elle n'entendit plus dès lors que moi, et ne répondit plus qu'à moi. La voix de son père, celle de sa mère, cessaient de parvenir jusqu'à elle. Un simple désir de ma part, exprimé par un signe, faisait cesser l'isolement, et remettait

l'enfant en contact avec telle personne qu'il me plaisait de lui donner pour interlocuteur. Je lui transmis quelques questions auxquelles elle répondit d'une façon très précise, si nette, si intelligente, qu'il vint tout à coup à l'idée de son oncle de me dire :

— Interrogez-la donc sur la politique.

L'enfant, je le répète, avait onze ans. Toutes les questions politiques lui étaient donc parfaitement étrangères. Elle ignorait presque à un degré égal le nom des choses et celui des hommes.

Je vais copier exactement le procès-verbal de cette étrange séance sans ajouter foi le moins du monde à aucune des prédictions faites par l'enfant, prédictions que je verrais, je l'avoue, s'accomplir avec le plus grand regret, et que je ne puis attribuer qu'à l'état fébrile dans lequel le sommeil magnétique avait jeté son cerveau.

Je conserve aux pages suivantes la forme du dialogue et les termes mêmes dans lesquels il eut lieu.

— Dans quel état social, à cette heure, sommes-nous, mon enfant ?

— Monsieur, nous sommes en république.

— Pouvez-vous dire ce que c'est que la république ?

— C'est un égal partage des droits entre tous les hommes qui composent un peuple, sans distinction de rang, de naissance ni de conditions.

Nous nous regardâmes, étourdis de ce début ; les réponses avaient été faites sans hésitation aucune, et comme si elles eussent été apprises d'avance.

Je me retournai vers la mère.

— Irons-nous plus loin, madame ? lui demandai-je.

Elle était immobile, presque muette.

— Oh ! mon Dieu ! dit-elle, j'ai peur que ce ne soit une fatigue bien grande pour la pauvre enfant que de répondre à de pareilles questions, si fort au-dessus de la portée de son âge et de son esprit ; puis, je vous l'avoue, ajouta-t-elle, la façon dont elle y répond m'épouvante.

Je me retournai vers l'enfant.

— Le sommeil magnétique vous fatigue-t-il, Marie ?

— Aucunement, monsieur.

— Vous croyez donc pouvoir répondre à mes questions avec facilité ?

— Sans doute.

— Cependant, ces questions ne sont pas de celles qu'on adresse à un enfant de votre âge.

— Dieu permet que je les comprenne.

Nous nous regardâmes de nouveau.

— Continuez, dit la mère.

— Continuez, dirent avec curiosité tous les assistants.

— L'état dans lequel nous sommes s'affermira-t-il ?

— Oui, monsieur, il durera plusieurs années.

— Est-ce Lamartine ou Ledru-Rollin qui le consolidera ?

— Ni l'un ni l'autre.

— Alors, nous aurons un président ?

— Oui.

— Et, après ce président, qui aurons-nous ?

— Henri V.

— Henri V ? Mais vous savez bien, mon enfant, qu'il est exilé !

— Oui, mais il rentrera en France.

— Comment cela, rentrera-t-il en France ? Est-ce par la force ?

— Non, c'est du consentement des Français.

— Et par où rentrera-t-il en France ?

— Par Grenoble.

— Se battra-t-il pour y rentrer ?

— Non, il viendra en Italie ; de l'Italie, il passera en Dauphiné et, un matin, on dira : « Henri V est dans la citadelle de Grenoble. »

— Il y a donc une citadelle à Grenoble.

— Oui, monsieur.

- La voyez-vous ?
- Oui, sur une hauteur.
- Et la ville ?
- La ville est au bas, dans le fond.
- Y a-t-il une rivière dans la ville ?
- Il y en a deux.
- Leurs eaux sont-elles de la même couleur ?
- Non, il y en a une blanche et une verte.

Nous nous regardâmes avec plus d'étonnement encore que la première fois. Marie n'avait jamais été à Grenoble, et l'on ignorait si, éveillée, elle connaîtrait même de nom la capitale du Dauphiné.

— Mais êtes-vous bien sûre que ce soit le duc de Bordeaux qui soit à Grenoble ?

— Aussi sûre que si son nom était écrit là.

Et elle montrait son front.

— Comment est-il ? Voyons, détaillez-le.

— Il est de taille moyenne, un peu gros ; il est châtain ; il a les yeux bleus, et ses cheveux sont coupés comme ceux des anges de mademoiselle Marie Dumas.

— Tenez, il passe devant vous, remarquez-vous dans sa démarche quelque chose de particulier ?

— Il boite.

— Mais, voyons, de Grenoble, où va-t-il ?

— À Lyon.

— Et, à Lyon, ne s'oppose-t-on pas à ce qu'il entre ?

— On avait l'intention de s'y opposer d'abord, mais je vois beaucoup d'ouvriers qui vont au-devant de lui, et qui l'amènent.

— Et il n'y aura pas quelques coups de fusil tirés ?

— Oh ! si, monsieur, il y en aura plusieurs, mais sans faire de grands dommages.

— Où ces coups de fusil seront-ils tirés ?

— Sur la route de Paris à Lyon.

— Par quel faubourg rentrera-t-il dans Paris ?

— Par le faubourg Saint-Martin.

— Mais, mon enfant, à quoi servira qu'Henri V devienne roi de France, puisqu'il n'a pas d'enfants... — j'ajoutai en hésitant — : et qu'on dit qu'il ne peut pas en avoir ?

— Oh ! ce n'est pas lui qui ne peut pas en avoir, monsieur, c'est sa femme.

— Cela reviendra au même, chère petite Marie, puisque le divorce n'est pas autorisé.

— Oh ! oui, mais il y a une chose que Dieu seul et moi savons à cette heure.

— Laquelle ?

— C'est que sa femme mourra d'une maladie de poitrine.

— Et qui épousera-t-il ? Quelque princesse de Russie ou d'Allemagne, sans doute ?

— Non, il dira : « Je suis rentré par la volonté du peuple français, je veux épouser une fille du peuple. »

Nous nous mîmes à rire. La divagation commençait à se mêler à la prophétie.

— Et où prendra-t-il cette fille du peuple, mon enfant ?

— Il dira : « Qu'on me cherche une jeune fille que j'ai vue dans le faubourg Saint-Martin, au n° 42 ; elle était montée sur une borne, elle était vêtue d'une robe blanche, et tenait à la main une branche verte qu'elle agitant. »

— Eh bien, ira-t-on au faubourg Saint-Martin ?

— Sans doute.

— Et l'on trouvera la jeune fille ?

— Oui, au n° 42.

— Et quelle est sa famille ?

— Son père est menuisier.

— Savez-vous comment on appelle cette future reine ?

— Léontine.

— Alors, le prince épousera cette jeune fille ?

— Oui.

— Et c'est d'elle qu'il aura un fils ?

— Il en aura deux.

— Et comment appellera-t-on l'aîné, Henri ou Charles ?

— Non, Henri V dira que ces deux noms ont porté trop grand malheur à ceux qui les ont eus ; on le nommera Léon.

— Combien de temps Henri V régnera-t-il ?

— De dix à onze ans.

— Comment mourra-t-il ?

— Il mourra d'une pleurésie qu'il aura gagnée en buvant de l'eau froide à une source, un jour qu'il chassera dans la forêt de Saint-Germain.

— Mais faites attention, mon enfant, que vous nous faites cette prédiction devant douze ou quatorze personnes ; il se peut qu'une des personnes qui sont ici prévienne le prince ; et, alors, le prince, sachant qu'il doit mourir s'il boit de l'eau froide, n'en boira pas.

— Il sera prévenu, mais il boira tout de même, disant qu'il mange bien des glaces ayant chaud, qu'il peut bien aussi boire de l'eau froide.

— Et qui le prévendra ?

— Votre fils, qui sera un de ses grands amis.

— Comment ! mon fils, un des grands amis du prince ?

— Oui, vous savez bien qu'il n'est pas de la même opinion que vous, votre fils ?

Nous nous regardâmes, ma fille et moi, et nous nous mîmes à rire. Alexandre et moi sommes en querelle éternelle à l'endroit de la politique.

— Et, alors, Henri V étant mort, Léon I^{er} montera sur le trône ?

— Oui, monsieur.

— Et qu'arrivera-t-il sous son règne ?

— Je ne vois pas plus loin ; réveillez-moi.

Je m'empressai de la réveiller ; elle ne se souvenait de rien une fois éveillée ; je lui fis quelques questions sur Lamartine, sur Ledru-Rollin, sur Grenoble, sur Henri V et sur Léon I^{er}.

Elle se mit à rire.

Je lui passai les deux pouces sur le front, avec volonté qu'elle se souvînt, et elle se souvint à l'instant même ; je la priai de recommencer son récit, et elle le recommença, tellement fidèle, tellement dans les mêmes termes, que la personne qui avait écrit mes demandes et ses réponses à mesure qu'elle parlait put collationner l'ancienne narration sur la nouvelle.

Depuis, et à plusieurs reprises, je renouvelai d'autres expériences sur cette enfant ; jamais chez elle, ou plutôt sur elle, la puissance magnétique n'eut de limites ; je la rendais muette, aveugle, sourde à volonté ; et, d'un mot, je lui rendais toutes ses facultés, et les poussais à un degré de perfection qui semblait dépasser les bornes des sens mortels.

Par exemple, on la plaçait au piano – endormie ou éveillée, peu importait – ; elle commençait une sonate ; une des personnes présentes m'indiquait tout bas l'air qu'elle désirait que l'enfant jouât, au lieu de sa sonate : la sonate cessait à l'instant, et l'enfant, du moment que j'avais étendu la main vers elle, jouait l'air demandé.

Nous recommençâmes vingt fois cette expérience devant les plus incrédules, jamais elle ne manqua.

La maison du père de Marie était bâtie sur l'emplacement d'un ancien cimetière. Quelques inscriptions tumulaires se lisaient même sur les pierres du mur fermant le jardin ; il en résultait que, la nuit venue, la pauvre petite, tremblant de peur, n'osait plus faire un mouvement. Le soir de mon départ, madame d'*** me parla de cette terreur, et mon influence sur l'enfant était telle, qu'elle me demanda si je n'y pouvais rien. J'étais tellement habitué à des miracles, que je répondis que c'était la chose du monde la plus facile, et que nous allions en faire l'expérience à l'instant même. En effet, j'appelai l'enfant ; je lui imposai les deux mains sur la tête avec la volonté de lui ôter toute crainte, et je lui dis :

— Marie, votre mère vient de me donner des pêches pour

mon voyage ; allez me chercher, pour les envelopper, des feuilles de vigne dans le jardin.

Il était neuf heures du soir, il faisait nuit noire ; l'enfant partit en chantant, revint en chantant. Elle rapportait des feuilles de vigne cueillies à l'endroit même où gisaient les pierres tumulaires qui lui faisaient si grande peur, même dans la journée.

Depuis ce moment, elle ne manifesta plus aucune hésitation à aller dans le jardin ou dans les autres parties de la maison, à quelque heure de la nuit que ce fût, et même sans lumière.

Je retournai à Auxerre, trois mois après ; je n'avais annoncé mon voyage à personne. Deux jours avant mon arrivée, on voulut arracher une dent à la petite Marie.

— Non, bonne mère, dit-elle, attends. M. Dumas arrivera après-demain : il me tiendra le petit doigt, tandis qu'on m'arrachera ma dent, et, alors, je ne sentirai pas le mal.

J'arrivai le jour dit ; je mis la main de l'enfant dans la mienne, pendant l'opération, qui s'accomplit sans qu'elle parût éprouver aucune sensation de douleur.

Qu'on ne me demande pas l'explication des phénomènes que je raconte, il me serait impossible de la donner. J'affirme seulement que c'est la vérité.

Je ne suis point partisan du magnétisme ; je n'en fais que lorsqu'on me force d'en faire, et j'y éprouve toujours une fatigue extrême.

Je crois qu'à l'aide du magnétisme, un malhonnête homme pourrait faire beaucoup de mal. Je doute qu'à l'aide du magnétisme, un honnête homme puisse faire le moindre bien.

Le magnétisme est un amusement, mais il n'est pas encore une science.

Chapitre CXXIV

NOUVEAUX PROCÈS DE PRESSE. — *LE MOUTON ENRAGÉ*. — FONTAN. — MOT D'HAREL SUR LUI. — *LE FILS DE L'HOMME* EN POLICE CORRECTIONNELLE. — L'AUTEUR PLAIDE SA CAUSE EN VERS. — EMBARRAS DU DUC D'ORLÉANS À PROPOS D'UN PORTRAIT HISTORIQUE. — LES DEUX USURPATIONS.

Nous avons laissé, vers la fin de l'année 1828, le gouvernement envoyant Béranger en prison pendant neuf mois. Nous le retrouvons, au mois de juillet 1829, poursuivant *Le Corsaire* en police correctionnelle, et faisant condamner M. Viennot, son gérant, à quinze jours de prison et trois cents francs d'amende, pour un article intitulé *Sottise des deux parts*.

Le même mois, il poursuit Fontan et Barthélemy : l'un pour un article de *L'Album*, intitulé *Le Mouton enragé* ; l'autre, pour son poème du *Fils de l'Homme*.

Ces deux procès ont fait grand bruit ; comme ils ont été de ceux qui, dans l'opinion publique, ont préparé la chute du gouvernement en le dépopularisant, nous nous y arrêterons plus longtemps.

Le 20 juin 1829, Fontan, qui avait fait représenter, un an ou deux auparavant, une tragédie de *Perkin Waerbek* à l'Odéon, fit paraître dans l'ancien *Album*, réédité par Magallon, son article du *Mouton enragé*.

Le ministère public crut voir, dans cet article, une offense à la personne du roi, et le déféra à la justice.

Voici les passages que signalait particulièrement l'acte d'accusation :

Figurez-vous un joli mouton blanc, peigné, frisé, lavé chaque matin ; les yeux à fleur de tête, les oreilles longues, les jambes en forme de fuseaux, la ganache — autrement dit la lèvre inférieure — lourde et pendante ; enfin, un vrai mouton de Berry. Il marche à la tête du troupeau. Il en est presque le monarque. Un pré immense lui sert de pâture, à lui

et aux siens ; sur le nombre d'arpents que le pré contient, une certaine quantité lui est dévolue de plein droit. C'est là que pousse l'herbe la plus tendre ; aussi devient-il gras, c'est un plaisir ! Ce que c'est pourtant, que d'avoir un apanage !

Notre mouton a nom Robin. Il répond par des salutations gracieuses aux compliments qu'on lui fait ; il montre les dents en signe de joie.

Malgré son air de douceur, il est méchant quand il s'y met ; il donne dans l'occasion un coup de dent tout comme un autre. On m'a raconté qu'une brebis de ses parentes le mord chaque fois qu'elle le rencontre, parce qu'elle trouve qu'il ne gouverne pas assez despotiquement son troupeau, et – je vous le confie sous le sceau du secret – le pauvre Robin-Mouton est enragé !

Ce n'est pas que sa rage soit apparente, au contraire, il cherche autant que possible à la dissimuler. Éprouve-t-il un accès, a-t-il besoin de satisfaire une mauvaise pensée, il a bien soin de regarder auparavant si personne ne l'observe ; car Mouton-Robin sait quel sort on destine aux animaux qui sont atteints de cette maladie ; il a peur des boulettes, Robin-Mouton !

Et puis il sent sa faiblesse. Si encore il était un béliet, ah ! qu'il userait largement de ses deux cornes ! Comme il nous ferait valoir ses prérogatives sur la gent moutonnaire ! Qui sait ? Peut-être même serait-il capable de déclarer la guerre au troupeau voisin. Mais, hélas ! il est d'une famille qui n'aime pas beaucoup à se battre ; et, quelles que soient les vellétés de conquête qui le chatouillent, il se ressouvient avec amertume que c'est du sang de mouton qui coule dans ses veines.

Cette idée fatale le désespère. – Console-toi, Robin, tu n'as pas à te plaindre ; ne dépend-il pas de toi de mener une vie paresseuse et comode ? Qu'as-tu à faire du matin au soir ? Rien. Tu bois, tu manges et tu dors ; tes moutons exécutent fidèlement tes ordres, contentent tes moindres caprices ; ils sautent à ta volonté – que demandes-tu donc ?

Crois-moi, ne cherche pas à sortir de ta quiétude animale ; repousse ces vastes idées de gloire qui sont trop grandes pour ton étroit cerveau ; végète ainsi qu'ont végété tes pères ; le ciel t'a créé mouton, meurs mouton ! Je te le déclare avec franchise, tu ne laisserais pas que d'être un charmant quadrupède, si, *in petto*, tu n'étais pas enragé !

Fontan fut condamné à deux ans d'emprisonnement et à dix mille francs d'amende.

La condamnation était un peu bien dure ; aussi fit-elle grand bruit. L'article, on en conviendra, n'était point assez bon pour mériter cette sévérité. — Il en résulta que Fontan fut érigé en martyr.

Au reste, devant les juges, Fontan, qui était un caractère entier et énergique, n'avait aucunement cherché à se justifier.

— Messieurs, avait-il dit simplement, que j'aie ou non eu l'intention que l'on vît dans mon article une allusion quelconque, j'ai le droit de ne point m'expliquer à ce sujet ; je ne permets à personne de descendre au fond de ma conscience. J'ai voulu faire un article sur un mouton enragé, je l'ai fait ; voilà les seuls éclaircissements que je doive et que je veuille vous donner.

J'avais beaucoup connu Fontan chez M. Villenave ; il était grand ami de Théodore. C'était un esprit rude, et qui, dans sa rudesse, ne manquait pas d'une certaine poésie. Il était sale jusqu'au cynisme, moins aristocrate que Schaunard de *La Vie de bohème* ; au lieu d'avoir une pipe pour toujours fumer, et une pipe plus belle pour aller dans le monde, il n'avait qu'un brûlegueule qu'il ne quittait jamais, qui sentait mauvais allumé et à sa bouche, mais qui, éteint et dans sa poche, sentait plus mauvais encore.

Cette condamnation fit du bruit autour du nom de Fontan. La révolution de juillet l'alla chercher à Poissy, je crois : il reparut avec une certaine popularité, la popularité passagère de la persécution.

Harel, qui était, alors, directeur de l'Odéon, eut aussitôt l'idée d'exploiter cette popularité en lui demandant une pièce.

Fontan la lui fit ; cette pièce, qui s'appelait *Jeanne la Folle*, tomba ou n'eut qu'un succès médiocre.

— Décidément, me dit Harel en m'abordant après la représentation, décidément, je m'étais trompé, et Fontan avait plus de prison que de talent !

C'était malheureusement vrai.

Le pauvre Fontan mourut jeune encore, sans rien laisser de

remarquable ; il avait fait imprimer un volume de poésies, et représenter deux ou trois pièces, tragédies ou drames.

Quant à Barthélemy, sa condamnation était moins dure : elle consistait en trois mois de prison et mille francs d'amende.

Voici les causes du procès :

Nous avons déjà entretenu nos lecteurs des débuts de Barthélemy et Méry. Il sait comment les deux poètes se réunirent, et comment furent faites *La Villéliade*, *La Peyronnéide*, *La Corbiéréide* et une foule d'autres pièces, qui, pendant deux ans, tinrent éveillée l'attention publique.

Un de ces poèmes, le plus important même de ces poèmes, fut le *Napoléon en Égypte*.

L'ouvrage avait obtenu un grand succès, et avait eu dix éditions en moins de six mois.

Méry, malade de l'absence du soleil, était allé chercher la chaleur et les brises maritimes, ces deux éléments opposés et qui, cependant, s'allient si bien, à Marseille. Barthélemy, resté seul, avait eu l'idée de partir pour Vienne, et d'offrir au jeune duc de Reichstadt un exemplaire du poème dont son père était le héros.

De même qu'on avait laissé mourir le père d'un cancer politique, comme disait Benjamin Constant, on était en train de laisser mourir le fils d'une maladie de poitrine. Une charmante danseuse et une belle archiduchesse étaient les deux étranges docteurs que l'Autriche avait chargés de suivre, sur le prince, les progrès d'une maladie qui, trois ans plus tard, devait en faire un souvenir historique.

Il va sans dire que Barthélemy fit un voyage inutile, qu'on ne lui permit point de pénétrer jusqu'au prince, et qu'il rapporta son poème sans avoir pu le lui offrir.

Cette odyssée avait fourni à Barthélemy le sujet d'un nouveau poème intitulé *Le Fils de l'Homme*.

C'était ce poème qui était déféré à la justice.

Barthélemy avait annoncé d'avance qu'il se défendrait en vers. On comprend qu'une pareille annonce avait amené, dès huit

heures du matin, l'encombrement de la salle de la police correctionnelle, où se jugeait le poétique procès.

Barthélemy tint parole.

Voici quelques vers de ce singulier plaidoyer, qui n'a pas de précédent dans les archives de la justice.

Messieurs, dit-il :

Voilà donc mon délit ! Sur un faible poème
La critique en simarre appelle l'anathème ;
Et ces vers, ennemis de la France et du roi,
Témoins accusateurs, se dressent contre moi !
Hélas ! durant les nuits dont la paix me conseille,
Quand je forçais mes yeux à soutenir la veille,
Et que seul, aux lueurs de deux mourants flambeaux,
De ce pénible écrit j'assemblais les lambeaux,
Qui m'eût dit que cette œuvre, en naissant étouffée,
D'un greffe criminel déplorable trophée,
Appellerait un jour sur ces bancs ennemis
Ma muse, vierge encor des arrêts de Thémis ?
Peut-être ai-je failli ; mais, crédule victime,
Moi-même, j'ai bien pu m'aveugler sur mon crime,
Puisque des magistrats, vieux au métier des lois,
M'ont jugé non coupable une première fois.
Aussi, je l'avouerai, la foudre inattendue,
Du haut du firmament à mes pieds descendue,
D'une moindre stupeur eût frappé mon esprit,
Que le soir si funeste à mon livre proscrit
Où d'un pouvoir jaloux les sombres émissaires
Se montraient en écharpe à mes pales libraires,
Et, craignant d'ajourner leur gloire au lendemain,
Cherchaient *Le Fils de l'Homme*, un mandat à la main.
Toutefois, je rends grâce au hasard tutélaire
Qui, sauvant un ami, de mes torts solidaire,
Sur moi seul de la loi suspend l'arrêt fatal.
Triste plus que moi-même, au rivage natal
Il attend aujourd'hui l'heure de la justice.
S'il eût été présent, il serait mon complice.

Éternels compagnons dans les mêmes travaux,
Forts de notre union, frères et non rivaux,
Jusqu'ici, dans l'arène à nos forces permise,
Nos deux noms enlacés n'eurent qu'une devise,
Et jamais l'un de nous, reniant son appui,
N'eût voulu d'un laurier qui n'eût été qu'à lui.
Trois ans, on entendit notre voix populaire
Harceler les géants assis au ministère ;
Trois ans, sur les élus du conseil souverain
Nos bras ont agité le fouet alexandrin ;
Et jamais l'ennemi, froissé de nos victoires,
N'arrêta nos élans par des réquisitoires.
Mais, dès le jour vengeur où, captive longtemps,
La foudre du château gronda sur les titans,
Suspendant tout à coup ses longues philippiques,
Notre muse plus fière, osant des chants épiques,
Évoqua du milieu des sables africains
Les soldats hasardeux des temps républicains,
Et montra, réunis en faisceau militaire,
Les drapeaux lumineux du Thabor et du Caire ;
De nos cœurs citoyens là fut le dernier cri ;
Notre muse se tut, et, tandis que Méry
Allait, sous le soleil de la vieille Phocée,
Ressusciter un corps usé par la pensée,
« J'osai, vers le Danube égarant mon essor,
À la cour de Pyrrhus chercher le fils d'Hector. »
Je portais avec soin, dans mes humbles tablettes,
Ces dons qu'aux pieds des rois déposent les poètes,
Et, poète, j'allais pour redire à son fils
L'histoire d'un soldat, aux plaines de Memphis.
Voilà tout le complot d'un long pèlerinage.
Un pouvoir soupçonneux repoussa mon hommage,
Et, moi, loin d'un argus que rien n'avait fléchi,
Je repassai le Rhin, imprudemment franchi.

Voilà pour la défense du fait. – Après avoir défendu le fond, Barthélemy passait à la forme ; il se plaignait de cette science d'interprétation poussée si loin par les juges de tous les temps, il

disait :

Pourtant, voilà mon crime ! Un songe, une élégie
Me condamne moi-même à mon apologie !
Partout, sur ce vélin, je frissonne de voir
Des vers séditieux soulignés d'un trait noir ;
Le doigt accusateur laisse partout sa trace,
Et je suis criminel jusque dans ma préface ;
Ah ! du moins, il fallait, moins prompt à me juger
Pour me juger, tout lire et tout interroger ;
Il fallait, surmontant les ennuis de l'ouvrage,
Jusqu'au dernier feuillet forcer votre courage,
Et, traversant mon livre un scalpel à la main,
Avancer hardiment jusqu'au bout du chemin.
Certes, si comme vous on dépeçait un livre,
Combien peu d'écrivains seraient dignes de vivre !
Qu'on pourrait aisément trouver de noirs desseins
Jusque dans l'Évangile et les ouvrages saints !
Ma prose est toujours prête à disculper ma muse ;
La note me défend quand le texte m'accuse ;
D'un tissu régulier pourquoi rompre le fil ?
De quel droit venez-vous, annotateur subtil,
Dédaignant mon histoire, attaquer mon poème,
Prendre comme mon tout la moitié de moi-même,
Et fort de ma pensée arrêtée au milieu,
Diviser contre moi l'indivisible aveu ?
Mais j'ose plus encor, fort de mon innocence,
Armé du texte seul, j'accepte la défense ;
Seulement, n'allez pas, envenimant mes vers,
D'un sens clair et précis extraire un sens pervers !
Gardez-vous de chercher, trop savant interprète,
Sous ma lucide phrase une énigme secrète !
Ainsi, quand vous lirez : « Qu'à mes yeux éblouis,
La gloire a dérobé les fils de saint Louis ;
Qu'aveuglément soumis aux droits de la puissance,
Je ne me doutais pas, dans mon adolescence,
Que l'héritier des lis, exilé de Mittau,
Régnaient chez les Anglais dans un humble château,

Et que, depuis vingt ans, sa bonté paternelle !
Rédigeait pour son peuple une charte éternelle ! »
Lisez de bonne foi comme chacun me lit.
Pourquoi vous tourmenter à flairer un délit,
À tourner ma franchise en coupable ironie,
À voir un seul côté de mon double génie ?
Voulez-vous donc me lire aux lueurs du fanal
Dont la sainte *Gazette* escorte son journal,
Et, serrant vos deux mains à nuire intéressées,
Exprimer du poison en tordant mes pensées ?

Ce sont certes là des vers bien faits et d'un bien habile versificateur, si ce n'est d'un grand poète. À Athènes, devant cet aréopage où plaidait Eschyle, vous eussiez été acquitté, monsieur Barthélemy ! Mais, que voulez-vous ! Nous ne sommes pas des Athéniens, et nos juges ne sont point des archontes !

Le poète n'en continua pas moins, quoiqu'il fût facile de lire, sur le visage renfrogné des juges, le peu de sympathie qu'ils éprouvaient pour la défense de l'accusé.

C'est toujours Barthélemy qui parle :

Jusqu'ici, l'on m'a vu, d'un tranquille visage,
Conquérir pour ma cause un facile avantage.
J'ai vengé sans effort, dans mon livre semés,
Quelques vers, quelques mots par Thémis décimés.
Redoublons de courage : un grand effort nous reste,
Abordons sans pâlir ce passage funeste,
De l'un à l'autre bout chargé de sombres croix !
Là, sapant par mes vœux le palais de nos rois,
Ébranlant de l'État la base légitime,
D'un sang usurpateur j'appelle le régime,
J'invoque la Discorde aux bras ensanglantés !
Est-il vrai ? Suis-je donc si coupable ?... Écoutez !
« Il sait donc désormais, il n'a plus à connaître
Ce qu'il est, ce qu'il fut et ce qu'il pouvait être.
Oh ! que tu dois souvent te dire et repasser
Dans quel large avenir tu devais te lancer !

Combien dans ton berceau fut court ton premier rêve
Doublement protégé par le droit et le glaive,
Des peuples rassurés espoir consolateur,
Petit-fils d'un César, et fils d'un empereur,
Légataire du monde, en naissant roi de Rome,
Tu n'es plus aujourd'hui rien que *le fils de l'homme* !
Pourtant, quel fils de roi contre ce nom obscur
N'échangerait son titre et son sceptre futur ?
Mais quoi ! content d'un nom qui vaut un diadème,
Ne veux-tu rien, un jour, conquérir par toi-même ?
La nuit, quand douze fois ta pendule a frémi,
Qu'aucun bruit ne sort plus du palais endormi,
Et que, seul au milieu d'un appartement vide,
Tu veilles, obsédé par ta pensée avide,
Sans doute que parfois sur ton sort à venir
Un démon familier te vient entretenir.
Oui, tant que ton aïeul, sur ton adolescence,
De sa noble tutelle étendra la puissance,
Les jaloux archiducs, comprimant leur orgueil,
Du vieillard tout-puissant imiteront l'accueil.
Mais qui peut garantir cette paix fraternelle ?
Peut-être en ce moment la mort lève son aile ;
Tôt ou tard, au milieu de ses gardes hongrois,
Elle mettra la faux sur le doyen des rois.
Alors, il sera temps d'expliquer ce problème
D'un sort mystérieux ignoré de toi-même.
Fils de Napoléon, petit-fils de François,
Entre deux avenir il faudra faire un choix.
Puisses-tu, dominé par le sang de ta mère,
Bannir de ta pensée une vaine chimère,
Et de l'ambition éteindre le flambeau !
Le destin qui te reste est encore assez beau ;
Les rois ont grandement consolé ton jeune âge ;
Le duché de Reichstadt est un riche apanage,
Et tu pourras, un jour, colonel allemand,
Conduire à la parade un noble régiment !
Qu'à ce but désormais ton jeune cœur aspire ;

Borne là tes désirs, ta gloire et ton empire.
Des règnes imprévus ne gardons plus l'espoir,
Ce qu'on vit une fois ne doit plus se revoir ! »

Non, poète, ce que nous avons vu ne devait plus se revoir, non, l'enfant fantôme que vous évoquiez de sa tombe anticipée ne devait être, pour l'histoire, qu'un de ces pâles spectres qu'elle montre dans ses poétiques lointains, comme Astyanax et comme Britannicus ; non, nous ne devons plus revoir ce que nous avons vu ; mais l'avenir nous gardait un spectacle non moins extraordinaire, et qui confirme ce que me disait, en 1838, le docteur Schlegel :

— L'histoire a été inventée pour nous prouver l'inutilité des exemples qu'elle donne.

Barthélemy, malgré son plaidoyer, et peut-être même à cause de son plaidoyer, fut donc condamné à trois mois de prison et à mille francs d'amende.

C'est ainsi que le gouvernement, qui successivement s'était aliéné le peuple par les procès scandaleux de Carbonneau, Pleignies et Tolleron ; l'armée, par les exécutions de Bories, Raoul, Goubin et Pommier ; la haute aristocratie militaire, par les assassinats de Brune, de Ramel, de Ney et de Mouton-Duvernety ; la bourgeoisie, par la dissolution de la garde nationale, s'aliénait la race bien autrement dangereuse des poètes, des journalistes et des hommes de lettres, par les jugements qui frappaient successivement Paul-Louis Courier, Cauchois-Lemaire, Magallon, Béranger, Fontan et Barthélemy. Or, un gouvernement qui a contre lui le peuple, l'armée, la bourgeoisie et la littérature est bien malade. Le gouvernement était donc déjà bien malade le 31 juillet 1829, jour où fut prononcée la condamnation de Barthélemy, puisque, un an après, jour pour jour, il était mort.

Au reste, l'anecdote que je vais raconter prouvera que je n'étais pas sans avoir prévu les événements qui allaient s'accomplir.

Ma nouvelle place à la bibliothèque de M. le duc d'Orléans —

place, comme j'ai déjà eu l'honneur de le faire remarquer, plus honorifique que lucrative – avait pour moi ce grand avantage de me donner un immense cabinet, où je pouvais faire à peu près, et beaucoup plus commodément qu'à la bibliothèque royale, mes recherches littéraires et historiques.

J'y allais donc beaucoup plus régulièrement que mes deux confrères Vatout et Casimir Delavigne.

Il en résulta qu'un jour, le duc d'Orléans entra, chantonnant un air de messe, selon son habitude quand il était de belle humeur, et, il faut le dire, il l'était presque toujours.

— Oh ! oh ! remarqua-t-il, vous êtes seul, monsieur Dumas ?

— Oui, monseigneur.

Le duc d'Orléans fit deux ou trois tours dans la bibliothèque en continuant de chanter.

— Alors, dit-il au bout d'un instant, ni Vatout, ni Casimir, ni Tallencourt ?...

— MM. Vatout et Casimir ne sont pas venus, monseigneur, et Tallencourt est sorti.

Il refit deux autres tours en chantonnant toujours.

Il était évident qu'il avait envie de causer.

Je me hasardai à le questionner.

— Monseigneur désire-t-il quelque chose que je puisse faire, en l'absence de l'un ou l'autre de ces messieurs ?

— Non, je voulais montrer à Vatout un portrait historique, et lui demander son avis.

— Malheureusement, en supposant que monseigneur ait besoin d'un avis, mon avis, à moi, ne peut remplacer celui de M. Vatout.

— Venez toujours, me dit le duc.

Je m'inclinai et suivis le prince, de la bibliothèque dans la galerie de tableaux.

Un portrait qu'on venait de rapporter de chez l'encadreur était sur un chevalet : ce portrait historique attendait que le nom de l'original fût écrit sur le cadre.

C'était un portrait de l'empereur, peint par Mauzaisse.

En 1829, un portrait de l'empereur chez le premier prince du sang royal, c'était une espèce de nouveauté hardie qui ne laissa point que de m'étonner.

— Que dites-vous de ce portrait ? me demanda le duc d'Orléans.

— Je n'aime pas beaucoup la peinture de M. Mauzaisse, monseigneur.

— Ah ! c'est vrai, j'oubliais que vous êtes romantique en peinture et en littérature ; vous aimez la peinture de M. Delacroix, vous ?

— Oui, monseigneur... ; celle de M. Delacroix, celle de M. Scheffer, celle de M. Granet, celle de M. Decamps, celle de M. Boulanger, celle de M. Eugène Devéria ; oh ! nous avons de la marge !

— Bon ! je sais que vous vous tenez tous par la main ; mais il n'est pas question de cela. Voici un portrait que je viens de faire faire pour ma galerie ; il ne reste plus, comme vous le voyez, que le nom à y mettre. Dois-je mettre *Bonaparte* ? on y verra une affectation à ne reconnaître que le premier consul. Dois-je mettre *Napoléon* ? on y verra une affectation à désigner l'empereur ; voilà le point sur lequel je désirais demander l'avis de Vatout.

— Mais, répondis-je, il me semble que la chose est bien simple ; que monseigneur mette *Napoléon Bonaparte*.

Oui ; mais c'est toujours désigner l'empereur... Napoléon, autant que je puis m'en souvenir, a fait du mal à votre famille, et vous ne l'aimez pas, je crois.

— Monseigneur, j'avoue qu'à l'endroit du grand homme, je n'en suis encore qu'où en était madame de Turenne, à l'admiration.

— C'était un grand homme ; mais il a deux taches terribles dans sa vie ; l'une est un crime, l'autre est une faute : son assassinat du duc d'Enghien, son mariage avec Marie-Louise.

— Monseigneur lui pardonne son usurpation ?

— Je n'ai pas dit cela.

— Monseigneur connaît *Le Médecin malgré lui*.

— Oui, je l'admire fort.

— Eh bien, dans *Le Médecin malgré lui*, Sganarelle dit qu'il y a fagot et fagot.

— Et vous voulez dire, vous ?

— Qu'il y a usurpation et usurpation.

— Bah !

— Oui, monseigneur.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Je veux dire – et monseigneur, qui a l'esprit si juste, comprendra facilement cela – qu'il y a l'usurpation qui substitue violemment une dynastie à une autre dynastie, qui brise toutes les racines que cette dynastie avait dans le pays, tous les intérêts qui se rattachaient à elle, qui laisse, soit dans l'aristocratie, soit dans la bourgeoisie, soit dans le peuple, une large plaie longtemps saignante, lente à se cicatriser, et l'usurpation qui substitue purement et simplement un homme à un homme, une branche verte à une branche desséchée, une popularité à une impopularité ; – voilà ce que j'entends, monseigneur, par mes deux usurpations.

Le duc d'Orléans étendit la main en souriant vers moi, comme pour m'arrêter ; mais néanmoins, me laissant finir :

— Monsieur Dumas, me dit-il, c'est là une question un peu bien subtile, et, si vous voulez y avoir une réponse, il faut la poser à un concile, et non à un prince du sang... – Au reste, vous avez raison pour le portrait ; je mettrai *Napoléon Bonaparte*.

Je saluai et me retirai dans la bibliothèque.

Le duc resta pensif dans la galerie.

Chapitre CXXV

QUELS SONT LES PLUS GRANDS ENNEMIS D'UNE PIÈCE À SUCCÈS. — PROBITÉ DE MADEMOISELLE MARS COMME ACTRICE. — SA LOGE. — LES HABITUÉS DE SES SOUPERS. — VATOUT. — DENNIÉE. — BECQUET. — MORNAY. — MADEMOISELLE MARS CHEZ ELLE. — SES DERNIERS JOURS AU THÉÂTRE. — RÉSULTAT MATÉRIEL DU SUCCÈS D'*HENRI III*. — MA PREMIÈRE SPÉCULATION. — REFONTE DE *CHRISTINE*. — OÙ JE VAIS CHERCHER L'INSPIRATION. — DEUX AUTRES CAPRICES.

À la trente-cinquième représentation d'*Henri III*, mademoiselle Mars fut forcée de prendre son congé.

Elle fit tout ce qu'elle put pour que la Comédie-Française lui rachetât ce congé ; elle donna toutes les facilités possibles, la Comédie-Française ne voulut entendre à rien.

Le succès d'*Henri III* servait les intérêts, mais blessait les amours-propres.

À la Comédie-Française, il y a ceci de remarquable, et qui n'existe point dans les autres théâtres, ou qui y existe à un degré moindre :

L'auteur qu'on joue a pour ennemis tous les acteurs qui ne jouent pas dans sa pièce.

Vers la fin des représentations d'*Henri III*, j'ai vu Monrose, cet excellent comédien que son talent devait mettre bien au-dessus des mesquines jalousies de la médiocrité, entrer au foyer en se frottant les mains, et en disant tout joyeux :

— Ah ! nous avons fait cinq cents francs de moins ce soir qu'à la dernière représentation !

J'étais là — il ne m'avait pas aperçu d'abord — ; il me vit, fit semblant de ne pas me voir, et sortit.

Mademoiselle Mars fut sur le point de perdre son congé, tant elle avait peine à couper le succès.

C'était une très honnête femme de théâtre que mademoiselle

Mars, je dirai presque un honnête homme, d'une exactitude sévère, et devant laquelle tout le monde faisait son devoir, parce qu'elle faisait le sien comme une pensionnaire à sa première année.

Une seule fois, aux répétitions, elle fut en retard de quelques minutes.

— Je vous demande pardon d'être en retard d'un quart d'heure, dit-elle en entrant ; mais je viens de perdre quarante mille francs... Vite, commençons !

Et elle répéta sans préoccupation aucune.

Un jour, au moment d'entrer en scène, elle eut une espèce de coup de sang. Au lieu d'interrompre le spectacle, comme une autre aurait fait, elle envoya chercher des sangsues qu'elle s'appliqua à la poitrine, entre le premier et le troisième acte, profitant de ce qu'elle ne jouait pas dans le second.

Lorsque j'entrai dans sa loge après la pièce, elle avait du sang jusque dans ses souliers.

Mademoiselle Mars avait une très grande loge – celle qu'a aujourd'hui mademoiselle Rachel. À la fin de chaque représentation, la loge s'emplissait ; c'était une habitude. Mademoiselle Mars ne se préoccupait pas le moins du monde des assistants : elle se déshabillait, ôtait son blanc, son rouge avec une adresse de décence remarquable ; elle avait surtout une façon de changer de chemise, tout en causant et en ne laissant voir que le bout de ses doigts, qui était un tour de force d'habileté.

Sa toilette faite, ceux qui voulaient l'accompagner chez elle venaient et trouvaient le souper servi.

Les habitués de ces soupers étaient, en hommes, Vatout, Romieu, Denniée, Becquet et moi ; en femmes, Julienne, sa dame de compagnie – un type – la belle amigo, la blonde madame Mira, et parfois la vieille mère Fusil.

Tous les soirs de représentation, Mornay venait prendre mademoiselle Mars au théâtre, ou l'attendait chez elle. On connaît Romieu ; je l'ai présenté au lecteur en compagnie de son ami

Rousseau. Je ne dirai donc rien de lui, n'ayant rien à en dire de nouveau.

Quant à Vatout, c'est autre chose, je l'ai à peine indiqué ; madame Valmore a dit de lui que c'était un *papillon en bottes* fortes. Le mot le peignait assez bien.

Vatout était plein de petits défauts et de grandes qualités ; il avait le tort, quand on lui tendait la main, de vous donner le doigt ; il prenait des airs de grand seigneur, sans parvenir à avoir jamais l'air d'un grand seigneur ; avec son ton fat, c'était un excellent cœur ; avec son aspect pesant, c'était un charmant esprit. Il avait une façon de dire certaines choses qui n'appartenait qu'à lui. Une de ses grandes prétentions était de ressembler au duc d'Orléans ; on assure même que, dans l'intimité, il laissait deviner les causes de cette ressemblance. De son côté, le duc d'Orléans l'aimait beaucoup ; le roi lui conserva l'amitié du duc d'Orléans ; à la cour citoyenne, on citait ses calembours, et l'on chantait ses chansons. Il y en avait une surtout, sur le maire d'Eu, qui faisait rage. Que la pudeur de nos lecteurs nous permette de l'introduire ici ; comme c'était, suivant nous, son plus beau titre à l'Académie, n'en dépouillons pas le pauvre Vatout.

LE MAIRE D'EU

AIR à faire.

L'ambition, c'est des bêtises ;
Ça vous rend triste et soucieux ;
Mais, dans le vieux manoir des Guises,
Qui ne serait ambitieux ?...
Tourmenté du besoin de faire
Quelque chose dans ce beau lieu,
J'ai brigué l'honneur d'être maire,
Et l'on m'a nommé maire d'Eu !

Notre origine n'est pas claire...
Rollon nous gouverna jadis ;
Mais César fut-il notre père,

Ou descendons-nous de Smerdis ?
Dans l'embarras de ma pensée,
Un mot peut tout concilier :
Nous sommes issus de Persée ;
Voyez plutôt mon mobilier !

Je ne suis pas fort à mon aise :
Ma mairie est un petit coin,
Et mon trône une simple chaise
Qui me sert en cas de besoin ;
Mes habits ne sentent pas l'ambre ;
Mon équipage brille peu ;
Mais que m'importe ! un pot de chambre
Suffit bien pour un maire d'Eu !

On vante partout ma police ;
Ce qu'on fait ne m'échappe pas.
À tous je rends bonne justice ;
J'observe avec soin tous les cas.
On ne peut ni manger ni boire
Sans que tout passe sous mes yeux.
Mais c'est surtout les jours de foire
Qu'on me voit souvent sur les lieux.

Grâce aux roses que l'on recueille
Dans mon laborieux emploi,
Je préfère mon portefeuille
À celui des agents du roi.
Je brave les ordres sinistres
Qui brisent leur pouvoir tout net ;
Et, plus puissant que les ministres,
J'entre, en tout temps, au cabinet.

Je me complais dans mon empire ;
Il ne me cause aucun souci ;
J'aime l'air que l'on y respire ;
On voit, on sent la mer d'ici !
Partout l'aisance et le bien-être ;
Ma vie est un bouquet de fleurs...

Aussi j'aime beaucoup mieux être
Maire d'Eu que maire d'ailleurs !

Beau château bâti par les Guises,
Mer d'azur baignant le Tréport,
Lieux où Lauzun fit des bêtises,
Je suis à vous jusqu'à la mort ;
Je veux, sous l'écharpe française,
Mourir en sénateur romain,
Calme et tranquille sur ma chaise,
Tenant mes papiers à la main !

C'est encore de Vatout ce fameux mot à un administrateur qui, accompagnant le roi dans une ruelle où celui-ci avait voulu à toute force s'engager, s'excusait à chaque pas sur les rencontres qu'on y faisait, et qui prouvaient que beaucoup de poules du genre de celle à qui Henri IV disait : « Restez, restez, la mère ! J'aime mieux voir la poule que l'œuf ! » y avaient pondu.

— Oh ! sire, disait le pauvre diable, oh ! sire, si j'avais su que Votre Majesté passât par ici, je les eusse fait enlever.

— Vous n'en aviez pas le droit, monsieur le maire, répondit gravement Vatout ; ils avaient leurs papiers !

Vatout avait fait, vers 1821 ou 1822, un livre qui avait eu un énorme succès. C'étaient les aventures de la Charte, sous le titre d'*Histoire de la fille d'un roi*. Il fit ensuite *L'idée fixe*, qui fut à peine lue ; puis quelque chose comme un roman intitulé *La Conspiration de Cellamare* ; enfin, des publications sur les châteaux royaux. En somme, rien de saillant. Avec cela, Vatout était dévoré d'un désir, celui d'être de l'Académie, où il était poussé par Scribe. Il y arriva, le pauvre garçon ; mais, dans l'intervalle de sa nomination à sa réception, il alla, fidèle à l'exil comme il l'avait été à la puissance, faire une visite à la famille royale exilée à Claremont ; à la suite du dîner, il se trouva indisposé ; vingt-quatre heures après, il était mort !

Mort sans avoir eu cette joie de siéger une seule fois à l'Académie ! Pauvre Vatout ! personne, j'en suis certain, ne lui rendit

une justice plus réelle et ne le regretta plus que moi.

Je lui avais eu, avec beaucoup de peine, la voix d'Hugo.

Tout le monde parisien a connu Denniée, l'ancien ordonnateur général, homme d'esprit et de plaisir s'il en fut, parlant comme s'il eût eu des coquilles de noix plein la bouche, et racontant, avec un défaut de prononciation qui leur donnait un puissant cachet d'originalité, une foule d'histoires et d'anecdotes plus curieuses et plus amusantes les unes que les autres. Il adorait mademoiselle Mars, qui, de son côté, l'aimait beaucoup. Quand il y avait trois jours qu'on n'avait vu Denniée chez mademoiselle Mars, on envoyait demander de ses nouvelles, car on supposait qu'une maladie ou un accident pouvaient seuls causer une si longue absence.

Becquet n'était pas moins connu que Denniée, peut-être même l'était-il davantage ; c'était un des rédacteurs hebdomadaires du *Journal des Débats* ; il avait eu beaucoup d'esprit ; mais, comme il s'enivrait régulièrement une fois par jour, il allait s'alourdisant peu à peu. On citait deux mots de lui à son père qui peuvent donner une idée de son respect et de son amour filial.

Un jour, le père Becquet apostrophait son fils sur cette malheureuse habitude qu'il avait de s'enivrer.

— Vois, malheureux ! comme cela te vieillit, lui disait-il ; on te prendrait pour mon père, et je vivrai dix ans plus que toi !

— Ah ! répondit langoureusement Becquet, pourquoi donc avez-vous toujours des choses désagréables à me dire ?

Becquet avait une autre habitude, celle de faire des dettes. Becquet devait à tout le monde, et cette dette publique désespérait son père.

— Malheureux ! lui disait-il un autre jour – *malheureux* était l'exclamation dont se servait habituellement le père Becquet à l'endroit de son fils ; seulement, il en faisait tantôt un adjectif, tantôt un substantif – ; malheureux ! lui disait-il, je ne sais pas comment tu peux vivre ainsi, devant à Dieu et au diable !

— Je vous arrête là, mon père, répondit Becquet ; vous venez

justement de citer les deux seules personnes à qui je ne doive rien.

Le jour où le père de Becquet mourut – c'est triste à dire, mais il y eut fête dans sa bourse et même dans son cœur – ; il alla dîner au café de *Paris*, fit sa carte en homme qui ne regarde plus aux additions ; seulement, arrivé au vin, il appela le garçon : probablement, un doute l'avait pris, pour lequel il avait besoin d'un expert.

— Garçon, demanda-t-il, le bordeaux est-il de deuil ?

Deux heures après, on emporta Becquet chez lui.

Un soir, je rencontrai Becquet dans un de ces merveilleux états d'ivresse que lui seul savait noblement porter.

C'était un 21 janvier.

— Comment ! lui dis-je, gris un pareil jour, vous, Becquet ?

— Est-ce qu'il y a, par hasard, un jour où il ne soit pas permis de se griser ? demanda avec étonnement l'auteur du *Mouchoir bleu*.

— Mais oui, ce me semble ; il y a, pour vous surtout qui êtes royaliste, le jour anniversaire de la mort du roi Louis XVI.

Becquet parut réfléchir un instant à la gravité de l'observation ; puis, me posant la main sur l'épaule :

— Si on ne lui avait pas coupé le cou, à ce bon roi Louis XVI, croyez-vous qu'il serait mort aujourd'hui ?

— C'est plus que probable.

— Eh bien, alors, dit Becquet en faisant claquer insoucieusement ses doigts, qu'avez-vous à me dire ?

Et il s'éloigna avec cet aplomb de l'ivrogne, qui, par une longue habitude, a conquis sur le commun des buveurs cette supériorité d'être toujours certain de la rectitude de sa marche.

C'est ivre-mort, et sortant de chez mademoiselle Mars, que Becquet fit, au *Journal des Débats*, le fameux article qui finissait par ces mots, et qui renversa la monarchie : « Malheureuse France ! malheureux roi ! »

Becquet est mort de boire, et est mort en buvant.

Pendant les six derniers mois de sa vie, il ne dégrisa point : l'œil était devenu atone et sans expression ; les mouvements étaient involontaires et instinctifs ; sa main se portait machinalement à la bouteille pour verser du vin dans son verre, qu'il n'avait plus la force de vider. Jusqu'au dernier moment, mademoiselle Mars le reçut avec cette religion de l'amitié qui était une de ses qualités suprêmes.

Becquet mort, elle n'eut pas le courage de le regretter, mais elle le pleura.

Mornay formait, avec tous ceux que je viens de nommer, un singulier contraste.

Mornay, c'était l'élégance, l'aristocratie, la *gentry* personifiée, et, avec toutes ces qualités, Mornay avait autant d'esprit, à lui seul, que nous tous ensemble.

Quand Mornay, nommé ministre plénipotentiaire, partit, d'abord pour le grand-duché de Bade, puis pour la Suède, le salon de mademoiselle Mars perdit son étoile polaire.

Il y a des esprits qui ont les qualités du briquet bien trempé, ils font feu sur tout ce qu'ils touchent ; Mornay était un de ces esprits-là : nous lui servions tous de caillou. Quand, par hasard, il était trop fatigué pour avoir de l'esprit lui-même, il se contentait de nous en donner.

Mornay n'avait aucune fortune. Mademoiselle Mars, en mourant, lui laissait quarante mille livres de rente. Mornay décrocha un portrait de mademoiselle Mars, et l'emporta en disant :

— Voilà la seule chose à laquelle j'aie droit ici.

Et il laissa les quarante mille livres de rente aux héritiers de mademoiselle Mars.

Rien ne donnait moins l'idée de mademoiselle Mars chez elle que mademoiselle Mars au théâtre : mademoiselle Mars, au théâtre, avait une voix ravissante, quelque chose comme un chant, un regard caressant et velouté, un charme infini.

Chez elle, mademoiselle Mars avait la voix rude, le regard presque dur, les mouvements brusques et impatients.

Sa voix de théâtre était une chose factice, un instrument dont elle avait appris à jouer, et dont elle jouait à merveille, mais dont elle doutait, avec raison, lorsqu'elle avait à exprimer les grandes crises de la passion, ou à suivre les larges développements de la poésie ; alors, elle avait peur d'érailler le satin de sa douce mélodie, et elle envoyait presque l'accent rauque et enroué de madame Dorval, lequel permettait à celle-ci de jeter de ces cris qui, partis du cœur, vont au cœur.

Je n'ai jamais connu talent plus modeste que celui de mademoiselle Mars, jamais elle ne parlait d'elle, de ses succès, de ses créations ; elle admirait profondément son père, Monvel, dont elle était l'élève, et, quand elle parlait de lui, c'était avec un bonheur visible.

Mademoiselle Contat, aussi, était une de ses admirations, et c'était curieux de lui entendre confesser, sur certains points de l'art, son infériorité à l'endroit de cette grande actrice.

Je ne sais si toutes les histoires qu'on a faites sur l'âge que se donnait mademoiselle Mars sont vraies, mais je sais qu'elle n'a jamais caché une semaine à ses amis. Elle avait dans son salon un meuble de Boule qui avait été donné par la reine Marie-Antoinette à sa mère, comme étant accouchée le même jour qu'elle.

Mademoiselle Mars était donc juste du même âge que madame la duchesse d'Angoulême – c'est-à-dire du 19 décembre 1778.

Lorsque mademoiselle Mars voulait, elle était charmante et avait beaucoup de comique dans l'esprit ; sa voix se prêtait parfaitement aux imitations, et, quand – depuis mademoiselle Plessy jusqu'à Ligier – elle passait en revue la Comédie-Française, la part de chacun était courte, mais elle était bonne.

Mademoiselle Mars se prenait souvent d'amitié ou d'intérêt pour des personnes auxquelles elle croyait reconnaître du talent, et, alors, elle les aidait de ses conseils, de son influence et de son talent. Un jour, elle ramena un paillasse qu'elle avait remarqué

faisant la parade sur la place de Metz, et ne l'abandonna point qu'elle ne lui eût fait une petite position.

Elle me le recommanda en 1833 ou 1834, et ce ne fut que quinze ou dix-huit ans plus tard que j'eus l'occasion de faire quelque chose pour lui, en lui donnant le rôle de Lorrain, dans *La Barrière de Clichy*.

Cet homme, c'est Patonnelle, un des meilleurs troupiers du Cirque.

Comme Talma, mademoiselle Mars a vu grandir son talent jusqu'au jour où elle a quitté le théâtre. Mademoiselle de Belle-Isle, sa dernière création, a été une de ses créations les plus heureuses. Je fus son dernier soutien au théâtre, et j'ai eu le bonheur, selon toute probabilité, d'y prolonger sa carrière pendant deux ou trois ans.

Pendant les derniers temps de son séjour à la Comédie-Française, on l'y abreuva d'amertume. Un jour de représentation extraordinaire, on lui jeta une de ces couronnes d'immortelles comme on en dépose sur les tombeaux.

Elle avait été tressée dans une des loges du théâtre même, et je pourrais, à la rigueur, dire dans laquelle.

Lorsqu'elle quitta le théâtre, il en fut d'elle comme de Talma. Chacun avait cru remplacer Talma ; chacun espéra remplacer mademoiselle Mars : on débuta dans ses vieux rôles ; on en inventa de nouveaux. Directeurs et journaux firent leur métier en amassant le bruit et les éloges autour des réputations naissantes. On eut la monnaie de Turenne : a-t-on même la monnaie de mademoiselle Mars ?...

Henri III, sans amener une très grande aisance dans la maison, avait, cependant, produit un changement sensible ; d'abord, il nous avait débarrassés de nos dettes : il avait payé Porcher et M. Laffitte ; il nous avait permis de donner congé de notre petit logement de la rue Saint-Denis, et de louer pour ma mère, rue Madame, n° 7, un rez-de-chaussée avec jardin. L'air et la promenade lui étaient recommandés, et j'avais choisi cette rue et ce quartier,

afin de la mettre porte à porte avec mesdames Villenave et Waldor, qui avaient, à la suite d'arrangements de famille, quitté leur maison de la rue de Vaugirard, pour prendre un appartement rue Madame, n° 11.

Quant à moi, j'avais loué un appartement séparé, au quatrième, au coin de la rue de l'Université et de la rue du Bac, et, comme mes relations nouvelles amenaient chez moi quelques-uns de ces messieurs et quelques-unes de ces dames du Théâtre-Français, j'avais donné à cet appartement une certaine élégance.

En outre, ayant appris par le passé à ne pas trop compter sur l'avenir, j'avais, moyennant dix-huit cents francs payés comptant, passé un traité pour ma nourriture d'un an, ou plutôt, pour trois cent soixante-cinq cachets de déjeuner, et trois cent soixante-cinq cachets de dîner, vin non compris.

Malheureusement, un mois après cet arrangement, le café *Desmares* fermait, et j'en étais pour mon année de nourriture. C'était ma première spéculation ; elle avait assez mal tourné, comme on le voit.

Cependant, j'avais reçu des reproches d'une fort charmante personne du Théâtre-Français, laquelle s'était plainte, après avoir joué un bout de rôle dans *Henri III*, de n'avoir rien dans *Christine* — car je me flattais toujours de cet espoir que ma *Christine*, à moi, passerait au Théâtre-Français, malgré le retard apporté à celle de M. Brault, lequel était mort dans l'intervalle ; ce qui faisait que, maintenant, MM. les comédiens français ne se pressaient pas plus pour l'une que pour l'autre.

Ces reproches m'avaient été d'autant plus sensibles qu'ils étaient mérités, et que c'eût été une double ingratitude à moi que de n'y point faire droit.

En conséquence, j'avais répondu :

— Soyez tranquille, je vais refaire *Christine*, afin de lui donner une allure plus moderne et plus dramatique, et, de cette transformation, quelque chose sortira dont vous serez contente, je l'espère.

L'esprit d'un travailleur a de singulières préoccupations qui, parfois, sont si étranges, qu'elles touchent à la manie ; tantôt on se figure qu'on ne trouvera bien son plan que dans tel ou tel endroit ; tantôt, qu'on n'écrit bien sa pièce que sur tel ou tel papier. Moi, je m'étais fourré dans la tête que je ne trouverais une Christine nouvelle dans la vieille *Christine* qu'en faisant un petit voyage, et en me berçant au roulis d'une voiture.

Comme je n'étais point encore assez riche pour aller en poste, je choisis une diligence. Peu m'importait pour quelle localité cette diligence partît, pourvu que je trouvassse le coupé, l'intérieur ou la rotonde vide.

J'allai dans la cour des Messageries et, après deux heures d'attente, je trouvai ce que je cherchais, c'est-à-dire une diligence n'ayant personne dans son coupé.

Cette diligence partait pour le Havre.

J'avais de la chance, comme on le voit ; je n'avais jamais vu un port de mer ; j'allais faire d'une pierre deux coups.

À cette époque, on mettait vingt grandes heures pour aller de Paris au Havre ; c'était bien mon affaire. L'inspiration aurait le temps de venir, ou elle ne viendrait jamais.

Je partis, et, comme, dans les œuvres d'art, l'imagination est naturellement pour beaucoup, une fois mon imagination satisfaite sur le mode de travail qu'on lui offrait, elle se mit à travailler.

Quand j'arrivai au Havre, ma pièce était refaite ; la division de Stockholm, Fontainebleau et Rome était trouvée, et, de toute cette genèse nouvelle, avait surgi le rôle de Paula.

C'était une œuvre tout entière à remanier et à réduire ; il ne pouvait pas rester grand-chose de l'ancienne pièce. Peu s'en fallut que je ne repartis pour Paris, sans voir la mer, tant j'avais hâte de me mettre à la besogne.

Je restai au Havre juste le temps de manger des huîtres, de faire une promenade en mer, d'acheter deux vases de porcelaine plus cher qu'à Paris, et je remontai en diligence.

En soixante et douze heures, j'avais fait mon voyage et refait

ma pièce.

J'ai parlé de ces préoccupations étranges qui vous imposent impérieusement certaines conditions pour l'accomplissement d'une œuvre. — Personne n'est moins maniaque que moi, personne, avec cette incessante habitude de travail que j'ai prise, ne travaille plus facilement que moi, et, cependant, j'ai subi trois fois cette nécessité absolue d'obéir à un caprice.

J'ai dit à quelle occasion j'avais cédé à la première ; la seconde fut à propos de *Don Juan de Marana*, et la troisième, à propos du *Capitaine Paul*.

J'étais préoccupé de l'idée que je ne pourrais trouver qu'au bruit d'une musique quelconque mon drame fantastique. Je demandai à mon ami Zimmermann des billets pour le Conservatoire, et, dans le coin d'une loge où se trouvaient trois personnes inconnues, les yeux fermés, et paraissant dormir, bercé dans un demi-sommeil par du Beethoven et du Weber, je trouvai, en deux heures, les scènes principales de mon drame.

Pour *Le Capitaine Paul*, ce fut autre chose : j'avais besoin de la mer, d'un vaste horizon, de nuages courant dans le ciel, de brises soufflant dans les cordages et dans les mâts.

Je fis, pendant mon voyage en Sicile, stationner mon petit bâtiment pendant deux heures à l'ancre, et à l'entrée du détroit de Messine. Au bout de deux jours, *Le Capitaine Paul* était terminé.

Au retour, je trouvai une lettre d'Hugo. Le succès d'*Henri III* lui avait mis le feu sous le ventre : il avait un drame, et m'invitait à en entendre la lecture chez Devéria.

Ce drame, c'était *Marion Delorme*.

Chapitre CXXVI

VICTOR HUGO. – SA NAISSANCE. – SA MÈRE. – LES CHASSEBŒUF ET LES CORNET. – LE CAPITAINE HUGO. – SIGNIFICATION DE SON NOM. – QUEL FUT LE PARRAIN DE VICTOR. – LA FAMILLE HUGO EN CORSE. – M. HUGO EST APPELÉ À NAPLES PAR JOSEPH BONAPARTE. – IL EST NOMMÉ COLONEL ET GOUVERNEUR DE LA PROVINCE D’AVELLINO. – SOUVENIRS DE LA PREMIÈRE ENFANCE DU POÈTE. – FRA DIAVOLO. – JOSEPH, ROI D’ESPAGNE. – LE COLONEL HUGO EST FAIT GÉNÉRAL, COMTE, MARQUIS ET MAJORDOME. – L’ARCHEVÊQUE DE TARRAGONE. – MADAME HUGO ET SES ENFANTS À PARIS. – LE COUVENT DES FEUILLANTINES.

Consacrons quelques pages à l’auteur de *Marion Delorme*, de *Notre-Dame de Paris* et des *Orientales*. Nous estimons qu’il mérite bien que nous fassions une halte pour lui.

Victor Hugo naquit le 26 février 1802.

Où, comment et dans quelles conditions ? Ouvrons le volume des *Feuilles d’automne*, et le poète va nous le dire lui-même dès la première page :

Ce siècle avait deux ans ; Rome remplaçait Sparte ;
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,
Et du premier consul, trop gêné par le droit,
Le front de l’empereur brisait le masque étroit.
Alors, dans Besançon, vieille ville espagnole,
Jeté comme la graine au gré de l’air qui vole,
Naquit, d’un sang breton et lorrain à la fois,
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix ;
Si débile, qu’il fut, ainsi qu’une chimère,
Abandonné de tous, excepté de sa mère,
Et que son cou, ployé comme un frêle roseau,
Fit faire, en même temps, sa bière et son berceau.
Cet enfant que la vie effaçait de son livre,
Et qui n’avait pas même un lendemain à vivre,
C’est moi...

Cet enfant était si faible, en effet, que, quinze mois après sa naissance, il n'était pas encore parvenu à redresser sur ses épaules sa tête, qui, comme si elle eût déjà contenu toutes les pensées dont elle ne renfermait que le germe, s'obstinait à tomber sur sa poitrine.

Aussi, le poète continue-t-il :

Je vous dirai peut-être, quelque jour,
Quel lait pur, que de soins, que de vœux, que d'amour,
Prodigués pour ma vie, en naissant condamnée,
M'ont fait deux fois le fils de ma mère obstinée.

Cette mère au *sang breton* qui, obstinée à la fois comme une Bretonne et comme une mère, disputait et arrachait son enfant à la mort, était fille d'un riche armateur de Nantes, petite-fille d'un des chefs de la grande bourgeoisie de cette terre d'opposition ; de plus, cousine germaine de Constantin-François, comte de Chassebœuf, lequel quitta ce grand nom féodal rappelant les barons pasteurs du Moyen Âge, pour celui de Volney, qui ne rappellerait qu'un nom de comédien de province, si le gentilhomme qui eut la singulière fantaisie de prendre ce nom ne l'eût illustré en le mettant au commencement de son *Voyage en Égypte*, et à la fin de son livre des *Ruines* ; elle était, en outre, cousine d'une autre illustration impériale moins littéraire, plus politique – du comte Cornet.

Le comte Cornet, un peu oublié peut-être aujourd'hui, député de Nantes, était arrivé au Conseil des Cinq-Cents. Il s'y trouvait dans la fameuse journée du 18 brumaire, qui changea pour un demi-siècle la face de la France. Au lieu de défendre les privilèges de l'Assemblée, il soutint les prétentions de Bonaparte. Napoléon, reconnaissant, le fit sénateur – récompense ordinaire de ces sortes de services – puis comte ; et, pour qu'il eût toutes choses, sinon en même qualité, au moins en même quantité que les membres de l'ancienne noblesse qui s'étaient ralliés à l'Empire, il lui donna un blason ; seulement, par une de ces plaisan-

teries comme le soldat couronné s'en permettait parfois, ce blason, qui rappelait l'origine tant soit peu roturière de celui qu'il était destiné à anoblir, était d'azur à trois *cornets* d'argent.

Quant à madame Hugo, elle se nommait Sophie Trébuchet.

Elle avait, comme on le voit, deux pairies dans sa famille, la pairie du comte Volney et la pairie du comte Cornet.

Consignons ce fait, nous aurons l'occasion d'y revenir.

Pour le sang lorrain dont parle le poète, il lui venait de son père, Joseph Léopold-Sigisbert Hugo.

De ce côté, c'était autre chose : la noblesse était bien réelle, et sortait de vieille souche allemande.

Son aïeul, Georges Hugo, capitaine des gardes de je ne sais quel duc de Lorraine, avait, en 1531, et par lettres patentes datées de Lillebonne, en Normandie, été anobli par ce duc, qui lui avait donné pour blason un champ d'azur au chef d'argent chargé de deux merlettes de sable.

Trois merlettes sont, comme on le sait, les armes de la maison de Lorraine. On voit que le duc ne pouvait faire davantage pour son capitaine : une merlette de plus, et il le traitait comme lui-même.

Au reste, ceux qui voudront plus de détails sur ce point, ou une authenticité plus grande sur les détails que nous donnons, pourront consulter d'Hozier, registre IV, au nom *Hugo*.

Mais ce que ne dit pas d'Hozier, et ce que nous dirons, nous qui croyons aux noms prédestinés, c'est qu'en vieil allemand, le mot *hugo* est l'équivalent du mot latin *spiritus*, souffle, âme, esprit !

Plus l'enfant était faible, plus il fallait se hâter de le baptiser. Le chef de bataillon Sigisbert Hugo, qui commandait, alors, à Besançon, le dépôt d'un régiment corse, en voyant son troisième fils naître si chétif, jeta les yeux autour de lui, et lui choisit pour parrain Victor Faneau de la Horie, fusillé en 1812, comme ayant été l'âme de la conspiration dont Mallet était le bras.

Ce fut de lui que le poète reçut ce prénom de *Victor*, qui, réuni

au nom, soit qu'il le précède ou qu'il le suive, ne peut se traduire autrement que par ces mots : « Esprit vainqueur, – âme triomphante, – souffle victorieux ! »

Aussi le poète n'eut-il jamais, comme son cousin maternel Chassebœuf, l'idée de s'appeler autrement que ne l'avait décidé le hasard de la naissance, et nous verrons même plus tard, quelque lustre que cette adjonction pût ajouter à son nom, qu'il refusa de s'appeler Hugo-Cornet.

Le père de Victor était un de ces rudes joueurs, fils de la Révolution, qui prirent le mousquet en 1791, et qui ne déposèrent l'épée qu'en 1815. – D'autres la gardèrent jusqu'en 1830 ou 1848, et ce fut rarement un bonheur pour eux.

En 1795, il était lieutenant, et combattait dans la Vendée. Ce fut sa compagnie, laquelle faisait partie du détachement conduit par le commandant Muscar, qui prit Charette dans les bois de la Chabotière. Par un hasard étrange, ce fut le colonel Hugo qui prit Fra Diavolo dans la Calabre, et le général Hugo qui prit Juan Martin, autrement dit l'*Empecinado*, sur les bords du Tage ; c'est-à-dire les trois principaux chefs de partisans de cette grande période de guerre qui dura plus d'un quart de siècle.

Il est bien entendu que nous ne comparons pas le noble et loyal Charette au brigand calabrais ni au bandit espagnol.

Charette fut fusillé ; Fra Diavolo, pendu ; Juan Martin, garrotté.

Après la pacification de la Vendée, le lieutenant, devenu capitaine, quitta la Loire pour le Rhin, la guerre civile pour la guerre étrangère, et fut attaché à l'état-major de Moreau, avec lequel il fit la campagne de 1796 ; puis il passa en Italie, appelé à servir dans le corps d'armée de Masséna.

À propos de mon père, j'ai dit quelle antipathie Bonaparte avait pour ces officiers qui lui arrivaient tout illustrés des armées de l'ouest, des Pyrénées ou du Nord. Le capitaine Sigisbert Hugo va nous en offrir un nouvel exemple.

Le jour de la bataille de Caldiero, chargé par Masséna de tenir

avec sa compagnie la tête du pont, il avait été le pivot sur lequel avait tourné toute la bataille ; Masséna crut pouvoir, en récompense de ce magnifique fait d'armes, nommer le capitaine Hugo chef de bataillon.

Il avait compté sans la haine du général en chef.

Bonaparte demanda d'où venait le capitaine Hugo, et, quand il sut que c'était de l'armée du Rhin, il cassa la nomination.

Du reste, le roi Louis-Philippe fit à peu près au général la même injustice que Bonaparte au capitaine : le nom de la bataille de Caldiero est sur l'arc de triomphe de l'Étoile, et le nom du général Hugo n'y est pas.

Le poète s'est vengé de cet étrange oubli par le dernier vers de sa dernière strophe à l'arc de triomphe de l'Étoile :

Quand ma pensée ainsi, vieillissant ton attique,
Te fait de l'avenir un passé magnifique,
Alors, sous ta grandeur je me courbe effrayé ;
J'admire ! et, fils pieux, passant que l'art anime,
Je ne regrette rien devant ton mur sublime,
Que Phidias absent, et mon père oublié !

Cependant, comme le capitaine Hugo n'était pas de ceux qui s'arrêtent en route, il fallut bien finir par le faire chef de bataillon. Cela arriva donc – à quelle occasion ? je ne sais plus bien.

Quoi qu'il en soit, il était chef de bataillon, et, par hasard, en garnison à Lunéville, quand les conférences pour la ratification du traité de Campoformio s'ouvrirent dans cette ville.

À ces conférences, Joseph Bonaparte, qui fut plus tard roi de Naples, puis roi d'Espagne et des Indes, Joseph Bonaparte était plénipotentiaire de la République.

J'ai beaucoup connu, à Florence, ce roi de Naples et d'Espagne. C'était un esprit plutôt doux qu'élevé, plutôt calme que hasardeux ; comme son frère Louis, comme son frère Lucien, et nous dirons même comme son frère Napoléon ; il avait eu, d'abord, la manie de la littérature. Les autres avaient fait des

mémoires, des comédies, des poèmes épiques : lui avait fait des romans.

Sa fille, aujourd'hui princesse de Canino, portait, je crois, le nom d'une des héroïnes de son père : elle s'appelait la princesse Zénaïde.

Le plénipotentiaire Joseph Bonaparte se lia avec le chef de bataillon Hugo, lequel, les conférences finies, passa, comme nous l'avons dit, à Besançon avec le dépôt du régiment corse.

Nous avons dit encore que c'était là qu'était né l'illustre poète dont nous nous occupons.

Quelques mois après sa naissance, le dépôt que commandait son père reçut l'ordre d'aller prendre garnison à l'île d'Elbe. L'auteur de *l'Ode à la colonne*, ou plutôt des *Odes à la colonne*, devait commencer à vivre dans cette île, où Napoléon devait commencer à mourir.

La première langue que parla l'enfant prédestiné fut la langue italienne ; le premier mot qu'il prononça – après ces deux mots par lesquels débute toute voix, toute bouche, toute langue humaine, *papa* et *maman* – fut une apostrophe à sa gouvernante ; *cattiva* ! l'appela-t-il un jour, sans qu'on sût qui lui avait appris ce mot.

Peut-être n'ignore-t-on pas que *cattiva* veut dire *méchante*.

À l'île d'Elbe, les souvenirs de l'enfant ne sont point encore éveillés, et rien de ce premier séjour parmi les hommes, rien de cette première halte au seuil de l'existence n'est resté présent à son esprit.

En 1806, le plénipotentiaire Joseph est nommé roi de Naples ; alors, il se rappelle son ami le chef de bataillon de Lunéville ; il s'informe de ce qu'il est devenu, apprend qu'il habite l'île d'Elbe, et que, de chef de bataillon, il a été fait lieutenant-colonel ou plutôt gros major, comme on disait encore en 1806.

Il lui écrit pour lui proposer de s'attacher à sa fortune, et de venir l'aider à fonder son trône dans la belle cité qu'il faut voir avant de mourir, quitte à mourir quand on l'a vue.

Mais on ne faisait pas de ces sortes d'escapades militaires sans la permission du maître. Le lieutenant-colonel Hugo demanda à l'empereur Napoléon la permission de suivre le roi Joseph.

L'empereur Napoléon daigna répondre que, non seulement il autorisait ce changement de service, mais encore qu'il voyait avec plaisir l'élément français se mêler aux armées de ses frères, qui n'étaient que les ailes de sa propre armée.

C'est toujours avec un certain regret qu'un Français prend du service dans une armée étrangère, cette armée fût-elle destinée à être une des ailes de l'armée nationale. Aussi, pour adoucir autant qu'il était en lui cet exil, le nouveau roi fit-il le gros major Hugo colonel, lui donna-t-il la charge d'aide de camp, et le nomma-t-il gouverneur de la province d'Avellino.

Une fois installé dans son gouvernement, le mari songea à se rapprocher de sa femme, le père à embrasser ses enfants.

En 1807, madame Hugo et ses trois fils se mirent en route pour Naples.

Ainsi se continuait cette vie de pérégrinations qui avait pris l'enfant à son berceau, et qui, à travers son adolescence, devait le conduire jusqu'à la virilité.

C'est à ces longs voyages, accomplis par lui pendant le crépuscule de sa première enfance, que le poète fait allusion quand il dit :

Enfant, sur un tambour ma crèche fut posée ;
Dans un casque pour moi l'eau sainte fut puisée ;
Un soldat, m'ombrageant d'un belliqueux faisceau
De quelque vieux lambeau d'une bannière usée,
Fit les langes de mon berceau.

Parmi les chars poudreux, les armes éclatantes,
Une muse des camps m'emporta sous les tentes.
Je dormis sur l'affût des canons meurtriers ;
J'aimai les fiers coursiers aux crinières flottantes,
Et l'éperon froissant les rauques étrières.

Avec nos camps vainqueurs, dans l'Europe asservie,
J'errai ; je parcourus la terre avant la vie,
Et, tout enfant encor, des vieillards recueillis
M'écoutaient, racontant d'une bouche ravie
Mes jours si peu nombreux et déjà si remplis.

Je visitai cette île en noirs débris féconde,
Plus tard premier degré d'une chute profonde !
Le haut Cenis, dont l'aigle aime les rocs lointains,
Entendit, de son antre où l'avalanche gronde,
Ses vieux glaçons crier sous mes pas enfantins.

Vers l'Adige et l'Arno, je vins des bords du Rhône ;
Je vis de l'Occident l'auguste Babylone :
Rome, toujours vivante au fond de ses tombeaux,
Reine du monde encor sur un débris de trône,
Avec une pourpre en lambeaux.

Puis Turin ; puis Florence, aux plaisirs toujours prête ;
Naples, aux bords embaumés où le printemps s'arrête,
Et que Vésuve en feu couvre d'un dais brûlant,
Comme un guerrier jaloux qui, témoin d'une fête,
Jette, au milieu des fleurs, son panache sanglant !

Heureux, cent fois heureux qui peut broder de pareilles arabesques sur la trame naissante de sa vie !

Moi aussi, j'ai eu des souvenirs pareils aux tiens, frère ! mais je les ai dits en humble prose, heureux de les retrouver chez toi en vers splendides et retentissants.

Là, en effet, remontent les premiers souvenirs de l'enfant, souvenirs indélébiles qui se reflètent, comme un mirage des oasis perdues, dans la vieillesse la plus avancée.

Ainsi, bien souvent, à moi qui arrivais d'Italie, où j'ai fait quinze ou vingt voyages, Hugo, qui l'avait traversée seulement, cette belle Italie, parlait des grands aspects restés dans sa mémoire, et restés aussi présents que s'il eût été mon compagnon dans mes nombreuses courses !

Seulement, il voyait toujours les objets comme il les avait vus,

non pas dans leur état normal, mais avec les accidents momentanés qui avaient produit dans ces objets des changements ou des altérations quelconques.

Parme lui apparaissait au milieu d'une inondation ; Aquapendente, détachant son rocher volcanique sur un orage tout plein d'éclairs : la colonne Trajane, avec l'excavation qu'on était occupé à pratiquer à l'entour.

De tout le reste, c'est-à-dire de Florence avec ses auberges crénelées, ses palais massifs, ses forteresses de granit ; de Rome avec ses fontaines jaillissantes, ses obélisques qui semblent en faire une ville contemporaine de la vieille Égypte, et sa colonnade du Bernin qui en fait une sœur du Louvre ; de Naples avec ses promenades, son Pausilippe, sa rue de Tolède, sa baie, ses îles et son Vésuve, il avait une idée aussi exacte que possible.

Une des choses qui avaient le plus amusé les trois enfants tout le long de la route, c'était de faire des croix avec des fétus de paille, et de les dresser dans les interstices que laissaient les glaces des portières avec leurs rainures. À la vue de ces calvaires innocents, les paysans italiens, ceux des environs de Rome surtout, fidèles au culte des images, se mettaient à genoux, ou tout au moins faisaient le signe de la croix.

La chose qui avait le plus effrayé les jeunes voyageurs, c'étaient les têtes de bandit placées sur des bâtons, au bord des routes, et qui séchaient ainsi au soleil. Ces pauvres enfants avaient nié longtemps que ce fussent des têtes véritables, et soutenaient que c'étaient des têtes à perruque comme, au commencement de ce siècle, époque où les perruques étaient encore assez communes, on en trouvait sur leur pied chez tous les coiffeurs ; mais on les fit descendre, on leur montra de près l'affreuse réalité, et ce souvenir est un de ceux qui restèrent le plus profondément gravés dans la mémoire de Victor.

Quand il s'agit d'un homme comme Hugo, c'est-à-dire d'un génie hors ligne, qui a déjà joué et qui jouera encore un si grand rôle dans l'histoire littéraire et politique de son pays, c'est un

devoir pour qui le connaît de mettre sous les yeux des contemporains et de l'avenir ces jeux d'ombre et de lumière qui ont fait le caractère de l'homme et le génie du poète.

Le génie du poète, nous l'espérons, ressortira tout entier de notre récit ; le caractère de l'homme ressort de lui-même, de la conduite tenue des faits accomplis.

Ce n'était point à Naples qu'était préparé le logement de madame Hugo et de ses fils ; c'était à Avellino, capitale de la province dont le colonel Hugo avait été nommé gouverneur.

Ce logement était un palais, et même un palais de marbre, comme la plupart des palais de ce pays, où le marbre est plus commun que la pierre ; seulement, ce palais présentait une singularité étrange qui ne pouvait ni échapper à l'œil d'un enfant, ni sortir de sa mémoire.

Un de ces tremblements de terre si habituels dans la péninsule italienne venait de secouer la Calabre de fond en comble ; le palais de marbre d'Avellino avait été ébranlé comme les autres bâtiments ; toutefois, plus solide qu'eux sur sa base, après avoir tremblé, oscillé, menacé un instant, il était resté debout, mais lézardé des combles à ses fondations.

La lézarde passait en diagonale à travers la muraille de la chambre de Victor ; de sorte qu'il voyait à peu près aussi clairement – quoique d'une façon plus originale – la campagne à travers cette lézarde qu'à travers la fenêtre.

Le palais était bâti sur une espèce de précipice tout garni de gigantesques noisetiers, produisant ces énormes noisettes nommées *avelines*, du nom du pays d'où on les tire.

Les enfants, à l'époque où ces fruits arrivaient à maturité, passaient leur vie errant au milieu des noisetiers, suspendus sur l'abîme, pour cueillir des grappes des noisettes.

De là, sans doute, vient pour Hugo cette habitude des hauts lieux, ce mépris des précipices, et cette indifférence du vide qu'il possède plus que personne, et qui fait mon admiration, à moi surtout qui ai le vertige à un balcon du premier étage.

Vers ce temps-là, un des ennemis les plus acharnés des Français était Michel Pezza, surnommé Fra Diavolo, dont mon confrère Scribe a fait un opéra comique, et qui faisait, lui, du drame, et même du plus terrible !

Fra Diavolo avait commencé par être chef de brigands, quelque chose comme Cartouche, plus la cruauté. Il exerçait cette pittoresque profession, lorsque le cardinal Ruffo, autre chef de brigands, mais sur une plus grande échelle, eut l'idée de reconquérir Naples à son bien-aimé souverain Ferdinand I^{er}, lequel avait abandonné sa capitale déguisé en laquais, à la suite de l'invasion française, provoquée par ses insolentes proclamations.

Tout le monde connaît cette période terrible de l'histoire des Deux-Siciles, cette orgie de sang présidée par deux courtisanes, où disparut toute une génération, et où l'on fut obligé, pour ne pas ruiner l'État, de donner des appointements fixes au bourreau, qui, jusque-là, touchait dix ducats par exécution.

Fra Diavolo avait réuni sa bande à l'armée du cardinal Ruffo, avait marché avec lui sur Naples, avait repris Naples avec lui ; enfin, avait été fait colonel par Ferdinand I^{er}, et même comte, à ce que je crois.

Ferdinand I^{er} était néanmoins retourné plus tard en Sicile, fuyant, cette fois, non seulement devant l'invasion française, mais encore devant la royauté d'un frère de l'empereur, et Fra Diavolo, avec son grade de colonel et son titre de comte, avait recommencé sa guerre de partisan et ses brigandages.

C'était le colonel Hugo qui avait été chargé de le prendre.

Sa tête était mise à prix à vingt mille ducats.

Une fois déjà, il lui avait échappé par un prodige d'audace et d'à-propos.

Poursuivi, traqué, enfermé de tous côtés, Fra Diavolo, avec deux cent cinquante ou trois cents hommes, débris de sa troupe, espérait pouvoir se sauver par un défilé qu'il croyait connu de lui seul.

Il avait donc dirigé sa marche vers ce défilé, lorsque, à son

grand étonnement, il trouva ce dernier passage gardé comme les autres.

Sa suprême espérance s'évanouissait !

Il n'y avait pas moyen de retourner en arrière : on avait tâté de toutes les gorges, partout un mur de baïonnettes barrait le chemin.

— Allons, dit Fra Diavolo, nous n'avons plus qu'un moyen... Peut-être s'y laisseront-ils prendre ! Liez-moi les pieds et les mains, et attachez-moi sur un cheval... Vous m'avez fait prisonnier ; vous me conduisez au colonel français chargé de vous payer les vingt mille ducats, prix de ma tête... Pour le reste, laissez faire mon lieutenant, et dites comme lui.

Il fallait se hâter : on était en vue du détachement français, qui s'inquiétait de ce que pouvait être cette troupe d'hommes ; d'ailleurs, on avait l'habitude, surtout dans les circonstances extrêmes, de suivre aveuglément les instructions de Fra Diavolo. En une seconde, il fut garrotté et lié, comme Mazeppa, sur un cheval, et le cortège continua son chemin, piquant droit au détachement français.

Ce détachement se composait de cinq ou six cents hommes, et était commandé par un chef de bataillon.

En voyant cette troupe qui marchait à lui, le bataillon français marcha au-devant d'elle.

Les deux corps se joignirent.

Arrivée à une centaine de pas des Français, la troupe calabraise fit halte. Le lieutenant seul, vêtu en simple paysan, sortit des rangs, et s'avança vers le chef de bataillon.

— Que voulez-vous ? demanda celui-ci, et quel est cet homme garrotté ?

— Cet homme garrotté, dit le lieutenant, c'est Fra Diavolo, que nous avons pris... Ce que nous voulons, ce sont les vingt mille ducats promis pour sa tête.

À l'instant même, le nom de Fra Diavolo fut répété par toutes les bouches.

— Vous avez pris Fra Diavolo ? s'écria le chef de bataillon.

— Oui, répondit le lieutenant, et la preuve, c'est que le voici, lié et garrotté sur un cheval.

Les yeux de Fra Diavolo lancèrent des éclairs.

— Et comment l'avez-vous pris ? demanda le chef de bataillon.

Le lieutenant inventa une fable. Fra Diavolo, traqué, poursuivi, chassé, était venu chercher un refuge dans un village qu'il croyait son allié. Pendant la nuit, il avait été arrêté, saisi, garrotté, et le village tout entier lui servait d'escorte, de peur qu'il ne s'échappât.

— Bandits ! misérables ! traîtres ! cria Fra Diavolo.

L'explication suffisait parfaitement au chef de bataillon : d'ailleurs, le principal, c'était que Fra Diavolo fût pris ; toutes les explications accompagnant cette capture étaient une affaire de simple curiosité.

— C'est bien ! dit-il, remettez-moi votre bandit.

— Soit ; mais remettez-nous les vingt mille ducats.

— Est-ce que j'ai les vingt mille ducats ? dit le chef de bataillon.

— Alors, dit le lieutenant, pas d'argent, pas de Fra Diavolo !

— Hein ! fit le chef de bataillon.

— Oh ! dit le lieutenant, je sais bien que vous êtes les plus forts, et que vous pouvez nous le prendre si vous voulez ; mais, en nous le prenant, vous nous aurez volé vingt mille ducats dans notre poche.

Le chef de bataillon était un esprit logique ; il comprit la justesse de ce raisonnement.

— Eh bien, dit-il, conduisez votre prisonnier au quartier général ; je vais vous donner cent hommes pour vous accompagner.

Le lieutenant et Fra Diavolo échangèrent un regard narquois qui indiquait que le chef de bataillon donnait à plein collier dans le panneau.

Les cent hommes d'escorte et les deux cent cinquante paysans calabrais partirent pour le quartier général, distant de six lieues.

Seulement, on n'eut, au quartier général, aucune nouvelle de Fra Diavolo, et les cent hommes d'escorte ne reparurent jamais.

Arrivés dans un défilé, les cent Français avaient été égorgés, et Fra Diavolo et ses deux cent cinquante hommes avaient regagné la montagne !

Le colonel Hugo était piqué au jeu : ce fut, dès lors, entre lui et le chef calabrais un assaut de ruses, un travail de marches et de contre-marches dans lequel Fra Diavolo finit par être vaincu.

Pris une seconde fois, Fra Diavolo fut envoyé à Naples, où devait s'instruire son procès, et les vingt mille ducats furent immédiatement payés à ceux qui s'étaient emparés de lui.

Un matin, le colonel Hugo apprit que Fra Diavolo était condamné à être pendu.

Pendu ! le mot sonnait mal à des oreilles françaises.

Le colonel Hugo partit à l'instant même pour Naples, et se présenta chez le roi, afin d'obtenir, non pas une commutation de peine, mais une commutation de supplice.

Il venait demander que Fra Diavolo, en sa qualité d'homme de guerre, fût fusillé.

Malheureusement, avant d'être homme de guerre, Fra Diavolo avait été bandit, avant de servir le cardinal Ruffo et Ferdinand I^{er}, Fra Diavolo s'était servi lui-même.

Les dossiers représentés par le roi Joseph au colonel Hugo étaient si bien rembourrés de guet-apens, de meurtres, d'incendies, que le colonel Hugo fut le premier à retirer sa proposition.

En conséquence, le colonel Michel Pezza, dit Fra Diavolo, comte de je ne sais plus quoi, fut pendu haut et court.

En 1808, Napoléon ayant déclaré que les Bourbons d'Espagne avaient cessé de régner, Joseph Bonaparte passa du trône des Deux-Siciles au trône d'Espagne, où le colonel Hugo le suivit.

Aussitôt son arrivée à Madrid, le colonel Hugo fut fait général de brigade, gouverneur du cours du Tage, premier majordome et

premier aide de camp du roi, grand d'Espagne, comte de Cogoludo, et marquis de Cifuentès et de Sigüenza !

C'étaient là de grandes preuves de faveur ; mais, parmi ces preuves de faveur, il y en avait une que le colonel Hugo n'acceptait qu'avec une certaine répugnance ; c'était le titre de marquis.

— Sire, dit-il à Joseph lorsque le roi d'Espagne daigna lui annoncer ce qu'il venait de faire pour lui, je croyais que l'empereur avait aboli le titre de marquis ?

— Pas en Espagne, mon cher colonel : en France seulement.

— Sire, insista le nouveau général, si l'empereur ne l'a aboli qu'en France, Molière l'a aboli partout.

Et le général Hugo, se contentant de son titre de comte, ne porta jamais celui de marquis.

Mais, bon gré, mal gré, il n'en était pas moins emmarquisé et emmajordomisé.

Au nombre des privilèges de cette dernière charge étaient les présentations.

Un jour, le nouveau majordome eut à présenter au roi Joseph l'archevêque de Tarragone, qui venait de se rallier.

L'archevêque de Tarragone avait une réputation de laideur laissant bien loin derrière elle celle que le fils du général Hugo devait faire plus tard au sonneur de Notre-Dame. Aussi, en apercevant le digne prélat, et en reconnaissant que, non seulement il n'avait pas volé sa réputation, mais encore qu'on ne la lui faisait peut-être pas telle qu'il la méritait, le majordome, ignorant que l'archevêque parlât et entendît le français, ne put-il, après ces mots sacramentels prononcés en pur castillan : *Señor, presento a Vuestra Magestad el señor arzobispo de Tarragona*, s'empêcher d'ajouter en français :

— Le plus vilain b... du royaume de Votre Majesté !

L'archevêque salua respectueusement le roi, puis, se retournant vers le majordome :

— Merci, général ! dit-il dans un français de la meilleure qualité et du plus pur accent.

Il était impossible, dans l'état précaire où se trouvait l'Espagne, que le général Hugo eût songé, en quittant Naples, à emmener ses enfants avec lui.

Aussi madame Hugo, Abel, Eugène et Victor étaient-ils revenus en France.

À peine de retour à Paris, madame Hugo, qui avait pu apprécier, pendant les deux ans qu'elle avait passés au palais d'Avellino, l'influence que pouvait avoir sur la santé de ses enfants une résidence bien aérée où il leur fût permis de jouer et de courir en liberté, madame Hugo avait loué l'ancien couvent des Feuillantines.

Plus tard, nous verrons, à propos de ce couvent, quels souvenirs son grand jardin, tout frais d'ombre, tout resplendissant de soleil, a laissés dans l'esprit du poète.

C'est là que les trois enfants furent lâchés en liberté, comme je l'étais moi-même dans ce grand parc de Saint-Rémy dont j'ai raconté les splendeurs.

C'est là qu'échappant au niveau universitaire, Hugo apprit le latin très bien et le grec très mal, grâce aux soins d'un ancien oratorien, prêtre marié, nommé Larivière.

Il savait le latin très bien, très mal le grec !

a dit de lui son élève dans une pièce de vers encore inédite.

Madame Hugo demeura dans cette retraite, où elle abritait sa riche couvée, de 1808 à 1811.

Au commencement de 1811, elle reçut une lettre de son mari.

Le gouvernement du roi Joseph paraissait s'affermir. Il s'agissait donc de partir pour Madrid, où les trois enfants devaient entrer dans les pages.

Chapitre CXXVII

DÉPART POUR L'ESPAGNE. — VOYAGE DE PARIS À BAYONNE. — LE TRÉSOR. — ORDRE DE MARCHE DU CONVOI. — M. DU SAILLANT. — M. DE COTADILLA. — IRUN. — ERNANI. — SALINAS — LE BATAILLON D'ÉCLOPÉS. — LES RATIONS DE VIVRES DE MADAME HUGO. — LES QUARANTE GRENADIERS HOLLANDAIS. — MONDRAGON. — LE PRÉCIPICE. — BURGOS. — CELADAS. — ALERTE. — LA REVUE DE LA REINE.

Partir pour Madrid, c'était là une grande affaire ; on va en juger tout à l'heure.

D'abord, il y avait la France à traverser, de Paris à Bayonne.

Cela n'était rien : une question de temps, voilà tout. Il y a un siècle, on mettait cinq semaines, et, il y a quarante ans, neuf jours à faire un trajet qu'on a fait ensuite en cinquante heures, et qu'on fait aujourd'hui en quinze ou dix-huit. On couchait à Blois, à Angoulême et à Bordeaux.

Puis il y avait l'Espagne à traverser, de Bayonne à Madrid.

Quand nous en serons là, nous verrons quelle affaire peu commode c'était que de traverser l'Espagne, de Bayonne à Madrid, en l'an de grâce 1811, du règne de Napoléon le septième.

Afin de traverser la France, madame Hugo loua pour elle, ses enfants, son domestique et sa femme de chambre, la diligence tout entière.

Les diligences, à cette époque, portaient, comme toute l'époque, la livrée de l'empereur : c'étaient de grandes voitures peintes en vert, avec des intérieurs à six, et des cabriolets de cuir à trois places ; au total, neuf places.

Toute la charge des bagages pesait derrière et dessus.

Six personnes seulement devaient occuper la vaste maison, qui se mit en route à l'heure accoutumée, et roula pesamment vers la frontière.

À Poitiers, deux voyageurs se présentèrent pour monter dans

la voiture : l'un français, l'autre espagnol. On leur dit qu'elle était louée entièrement par une dame française : ils parurent si désespérés, que madame Hugo leur offrit à chacun – à la condition de ne point la payer – une place qu'ils acceptèrent.

Madame Hugo conserva l'intérieur de la voiture pour elle, Abel, Eugène, le domestique et la femme de chambre. Quant à Victor, il fut impossible de le déposséder de son cabriolet.

Il y resta avec les deux voyageurs étrangers.

Il a gardé de l'un des deux voyageurs nommé Isnel, qui le bourra, lui et ses frères, de gâteaux et de sucreries pendant toute la route, un souvenir que le temps n'a pu altérer.

Enfin, le neuvième jour, on arriva à Bayonne. Mais, là, force fut de s'arrêter : on ne pouvait pénétrer en Espagne qu'avec ce qu'on appelait le trésor.

C'est là un détail curieux.

Joseph était roi d'Espagne ; mais sa royauté se bornait à Madrid et aux endroits occupés par l'armée française. Tout le reste du pays était révolté.

Quand un corps d'armée quelconque faisait, à travers l'insurrection, une trouée dans le pays, l'insurrection, qui s'ouvrait devant lui, se refermait derrière. L'armée devenait une espèce d'île flottante, une Délos constamment battue par la vague de la révolte.

Il n'y avait pas moyen de lever de contributions dans un pareil état de choses.

Aussi le roi d'Espagne et des Indes, qui, en réalité, ne possédait pas plus l'Espagne que les Indes, non seulement n'eût pas pu soutenir l'éclat de sa cour, mais encore serait mort de faim à Madrid, si, quatre fois par an, Napoléon n'eût pas envoyé ses *appointements* à ce préfet de l'Empire.

Les appointements du roi Joseph étaient de quarante-huit millions. En conséquence, tous les trois mois, on faisait un envoi de douze millions.

C'était là ce que l'on appelait le *trésor*.

Ce trésor, on le comprend bien, n'était pas sans être amoureusement convoité par les guerilleros espagnols ; aussi lui adjoignait-on une vigoureuse escorte chargée de tenir, autant que possible, ces messieurs à distance.

C'était sous la protection de cette escorte que se rangeaient les voyageurs qui avaient besoin à Madrid, comme se mettent sous la protection des caravanes les pèlerins de La Mecque.

Néanmoins, malgré les précautions prises, malgré l'escorte, malgré les deux ou trois mille hommes qui la composaient, le trésor et les pèlerins n'étaient pas toujours en sûreté ; le précédent convoi avait été attaqué, pillé, égorgé à Salinas, et cela, avec d'effroyables circonstances. Le général Lejeune a fait, autant que je puis me le rappeler, de cette attaque un tableau qui fut exposé au Salon de 1824 ou 1825.

Mais n'importe, là, cependant, était la plus grande sécurité. On attendit donc un mois à peu près le convoi à Bayonne.

Il arriva vers la fin d'avril.

Pendant ce temps, madame Hugo avait eu le loisir de faire ses préparatifs : elle avait acheté une voiture, la seule, d'ailleurs, qui fût à vendre à Bayonne.

C'était un de ces grands bahuts que l'on ne retrouverait aujourd'hui que dans les dessins de Piranèse, et peut-être aussi, par hasard, à la suite de quelque gala pontifical, dans les rues de Rome.

Qu'on se figure une caisse énorme, suspendue entre deux brancards, sur de colossales soupentes, avec des marchepieds soudés à ces brancards ; de sorte que l'on commençait par monter sur le brancard, et que l'on finissait par descendre dans la voiture.

Cette voiture offrait, du reste, cet avantage, qu'à la rigueur elle pouvait se convertir en forteresse, les parois étant à l'épreuve de la balle, et ne pouvant être démolies que par la mitraille ou les boulets.

Au moment du départ, de graves contestations s'élevèrent sur le pas à prendre dans la marche. Il y avait peut-être à Bayonne

trois cents voitures et cinq ou six cents voyageurs attendant, comme madame Hugo, la rassurante escorte ; ce n'était pas chose facile que de faire prévaloir l'étiquette dans une pareille foule, composée, d'ailleurs, presque entièrement de femmes ou d'hommes attachés aux premières fonctions de l'État, ou appartenant aux plus vieilles familles d'Espagne.

En jetant un coup d'œil sur l'ordre de cette marche, on verra que les places à prendre, et pour l'obtention desquelles chacun faisait valoir ses droits, avaient une valeur qui excusait l'entêtement que l'on mettait à se les disputer.

Voici comment était réglée la marche du convoi, escorté par un détachement de trois mille hommes :

D'abord, en tête et comme avant-garde, marchaient cinq cents hommes, armes chargées.

Ensuite venaient les fourgons contenant le trésor, vingt-cinq ou trente voitures entourées par mille hommes placés sur cinq d'épaisseur.

Puis arrivaient, selon leur rang, leur titre, leur grade, et surtout selon l'ancienneté de leur grandesse, les voyageurs, qui, ainsi que nous l'avons dit, pouvaient être six cents, et qui occupaient trois cents voitures.

Ces trois cents voitures, attelées les unes de quatre, les autres de six mules, formaient une ligne d'une lieue de long.

Cette ligne ne pouvait être défendue d'une façon aussi énergique que le trésor : il eût fallu, pour cela, non pas trois mille, mais dix mille hommes. Les voitures n'étaient donc gardées que par une file de soldats marchant un seul homme de front au lieu de cinq.

Enfin, le convoi était fermé par cinq cents autres hommes traînant une pièce de canon, et formant l'extrémité de l'immense reptile, qui, ainsi, mordait par la tête et piquait par la queue.

Il résultait de cette disposition que, pour être bien gardé, il fallait absolument appartenir à la portion du convoi qui se soudait immédiatement aux fourgons du trésor.

Être le numéro 1, 2 ou 3 n'était donc pas simplement une question d'étiquette ; c'était une question de vie ou de mort.

Madame Hugo, qui avait à veiller en même temps sur elle et sur ses trois enfants, fit valoir ses droits, non pas en femme craintive, mais en mère inquiète.

Plusieurs femmes de grands d'Espagne d'une grandesse ancienne, et entre autres la duchesse de Villa-Hermosa, avaient le droit, la question posée sur ce point, de passer avant madame Hugo ; mais madame Hugo, comme femme d'un général français, aide de camp du roi, prima le tout et passa la première, malgré les réclamations, les plaintes et les récriminations des grands et des grandes d'Espagne, ses aînés.

Elle avait, au reste, été merveilleusement servie dans sa prétention par l'arrivée à Bayonne d'un des aides de camp de son mari, M. le marquis du Saillant, fils de cette sœur de Mirabeau que l'illustre orateur aimait et estimait assez pour lui rendre compte de ses faits et gestes politiques dans une des plus curieuses lettres qu'il ait écrites.

En outre, l'escorte était commandée en premier par le duc de Cotadilla, homme de grand nom, de grande fortune et de grand appétit, rallié à Joseph ; et, en second, par le colonel de Montfort, jeune homme de trente ans, charmant sous son uniforme de husard, et appartenant à cette race élégante et brave de jeunes colonels, parmi lesquels on comptait le colonel Lefèvre, le colonel Bessières, le colonel Moncey – tous fils de maréchaux, qui restèrent tués ou mutilés sur les champs de bataille de l'Empire, et dont un seul peut-être, le colonel Moncey, traversant cet ouragan de balles et de boulets qui dura dix ans, vit la Restauration.

Le duc de Cotadilla et M. de Montfort avaient produit sur la jeune imagination du futur poète une impression bien différente.

Vingt ans après, celle qui avait été produite par l'appétit de M. le duc de Cotadilla se retrouvait dans *Claude Gueux* :

Claude Gueux était un grand mangeur. C'était une particularité de son organisation : il avait l'estomac fait de telle sorte que la nourriture

de deux hommes suffisait à peine à sa journée. M. de Cotadilla avait un de ces appétits-là et en riait : mais ce qui est une occasion de gaieté pour un duc grand d'Espagne qui a cinq cent mille moutons, est une charge pour un ouvrier, et un malheur pour un prisonnier.

Du duc de Cotadilla, il n'en est, ni avant ni après ce paragraphe, pas autrement question dans *Claude Gueux*. On voit que l'illustre grand d'Espagne avait laissé chez Victor Hugo un souvenir tout spécial.

Je ne sache pas que nulle part Hugo ait parlé du colonel Montfort ; mais cela viendra un jour ou l'autre : il faut toujours que les premiers souvenirs de la jeunesse débordent tout entiers, soit un peu plus tôt, soit un peu plus tard.

Quant à M. le marquis du Saillant, c'était un homme de cinquante à cinquante-cinq ans, aimant ses aises, brave toujours, mais plus brave encore quand on le dérangeait dans son repas ou dans son sommeil, attendu que, comme rien ne lui était plus désagréable que d'être dérangé, il faisait, du mieux qu'il lui était possible, payer son dérangement à l'ennemi.

Enfin, toute l'immense machine se mit en route, traversant la Bidassoa en vue de l'île des Faisans, la fameuse île matrimoniale et politique.

Le premier jour, on alla coucher à Irun.

Une autre architecture, d'autres mœurs, une autre langue, frappèrent vivement l'esprit de l'enfant. Cette halte d'Irun lui resta dans l'esprit, et il revit Irun, dans ses rêves de poésie, à côté des villes bien autrement importantes de Burgos, de Vittoria et de Valladolid.

L'Espagne me montrait ses couvents, ses bastilles ;
Burgos, sa cathédrale aux gothiques aiguilles ;
Irun, ses toits de bois ; Vittoria, ses tours ;
Et toi, Valladolid, tes palais de familles,
Fiers de laisser rouiller des chaînes dans leurs cours.

Puis quelle impression cette manière de voyager ne produisait-

elle pas sur le cerveau de l'enfant qui, devenu homme, devait posséder à un si haut degré la faculté descriptive !

Qu'on se figure ces cinq cents hommes formant l'avant-garde ; ces mille hommes escortant les fourgons lourds et retentissants ; cette grande voiture avec des dorures à moitié effacées venant après, attelée de six mules renforcées, dans les passages difficiles, de deux et même de quatre bœufs, conduite par un *mayoral*, escortée par deux *zagales*. Qu'on se figure le soleil ardent, la poussière dévorante, les armes étincelant dans l'atmosphère rougeâtre, des villages dévastés, une population ennemie et menaçante, des souvenirs sanglants, terribles, inouïs, paraissant se rapporter bien plutôt à des îles de l'Océanie qu'à un continent européen – et l'on aura une idée de ce que nous n'essayons pas même de décrire, de ce que Hugo seul pourrait raconter.

Le premier jour, on avait fait trois lieues !

Le second jour, on alla coucher au village d'Ernani. Dans les souvenirs du poète, le nom du village s'est changé en un nom d'homme. Tout le monde connaît le poétique bandit amant de doña Sol, ennemi de Charles Quint, rival de Ruy Gomez.

Le troisième jour, un curieux spectacle fut donné aux voyageurs : c'était celui d'un bataillon d'*éclopés*.

On appelait bataillon d'*éclopés* une réunion de soldats de toutes armes, un débris de vingt combats, ou parfois d'une seule bataille ; car, alors, les batailles étaient rudes. Souvent deux, trois, quatre régiments étaient écrasés ; on ramassait sur le champ de bataille mille, quinze cents, deux mille blessés ; on taillait la jambe à celui-ci ; on coupait le bras à celui-là ; on extrayait une balle à l'un ; on enlevait des esquilles à l'autre. Tout cela restait en arrière, et, le jour de la guérison venu ou à peu près, de ces débris de quatre ou cinq régiments, on formait un bataillon d'*éclopés* qu'on renvoyait en France, le chargeant de sa propre défense ; c'était à ces pauvres gens de se bien défendre, pour tirer du terrible jeu de la guerre ce qui restait d'eux.

On rencontra donc, à Salinas, un bataillon de ce genre. Il était formé de chasseurs, de cuirassiers, de carabiniers, de hussards, pas un à qui il ne manquât un bras, une jambe, le nez ou un œil. Tout cela était gai, chantant, criant : « Vive l'empereur ! » Ce qui frappa surtout les enfants, c'est que chaque homme avait, soit sur son épaule, soit sur l'arçon de la selle, un perroquet ou un singe ; quelques-uns même avaient l'un et l'autre. Ils arrivaient du Portugal, où ils avaient laissé leurs membres, et d'où ils avaient emporté cette ménagerie.

À Mondragon, c'est-à-dire à deux ou trois lieues avant Salinas, on avait, grâce au dévouement des soldats, échappé à un danger assez grave. Quand je dis *on avait*, je veux parler de madame Hugo et de ses trois enfants.

Mais nous devons faire précéder le récit de cet incident d'une petite explication.

Les soldats recevaient leurs vivres tous les trois jours ; mais, selon leur louable habitude, ils mangeaient en vingt-quatre heures la ration de ces trois jours, ou jetaient les vivres qui les gênaient ; de sorte que l'on jeûnait, en général, de la tête à la queue du convoi, un jour au moins sur trois.

Ce jeûne était d'autant plus pénible à supporter – surtout à l'endroit des liquides, qui ne se jetaient pas, mais qui s'absorbaient presque toujours prématurément –, que l'on voyageait dans des plaines arides, sous un soleil de plomb, par une atmosphère étouffante.

On partait au point du jour, afin d'avoir un peu de fraîcheur ; on s'arrêtait à midi ; on buvait et on mangeait ; puis on se remettait en route jusqu'au soir.

Les soldats campaient autour des fourgons ; les chefs et les voyageurs logeaient dans les villages ou dans les villes par billets de logement ; madame Hugo presque toujours était logée chez l'alcade.

Là, on lui faisait, tous les soirs, la distribution de vivres ; c'étaient les rations de campagne comme on les eût données à

son mari, c'est-à-dire vingt rations.

Or, comme ces rations étaient très abondantes, c'étaient de véritables montagnes de pain, de viande et d'autres pleines de vin que l'on entassait devant elle tous les soirs.

Alors, s'avançaient les soldats qui marchaient à droite et à gauche de sa voiture, sur toute la longueur des six mules et de l'immense carrosse – quarante hommes à peu près.

Ces quarante hommes étaient des grenadiers hollandais. Les armées françaises, à cette époque, comme les légions romaines du temps d'Auguste, étaient un mélange de tous les peuples de l'Europe.

Ces quarante hommes prenaient et se partageaient les vivres de madame Hugo, qui n'avait que faire de vingt rations de pain, de vin et de viande pour elle, ses enfants et ses domestiques, presque toujours nourris par l'hôte chez lequel ils étaient logés, ni pour le *mayoral* et les deux *zagales*, qui vivaient d'un verre d'eau, d'un morceau de pain frotté d'ail, et de la fumée de leurs cigarettes. Il en résultait une reconnaissance profonde pour madame Hugo de la part des quarante Hollandais.

Cette reconnaissance se manifesta dans deux occasions. Disons quelle fut la première ; l'autre viendra à son tour. On sortait de Mondragon par une voûte sombre et inclinée formant la porte de la ville ; le chemin qui continuait cette voûte tournait rapidement, côtoyant, à droite, un précipice. Quelques bornes étaient placées au bord de ce chemin, afin que les voitures emportées vers l'abîme eussent une dernière chance de s'arrêter, si, par hasard, elles rencontraient une de ces bornes.

Soit que *mayoral* et *zagales* ne connussent pas la disposition du terrain, soit qu'ils ne fussent pas maîtres de la direction de la lourde voiture, celle-ci, emportée par son poids, en débouchant de la voûte obscure, s'avancait rapidement vers le précipice, quand les grenadiers hollandais, voyant le danger que courait madame Hugo, se précipitèrent à la tête des mules, et, en les forçant à se détourner rapidement, arrêtaient la voiture comme une

des roues commençait à mordre sur le précipice.

Un instant, les voyageurs restèrent suspendus – suspendus est le véritable mot – entre la vie et la mort.

La vie l'emporta.

Deux ou trois soldats avaient failli être précipités par la secousse ; les uns s'accrochèrent aux traits, les autres aux brancards. En somme, les plus malades en furent quittes pour des écorchures qui ne les empêchèrent pas de faire fête, le soir, à la distribution de vivres de madame Hugo.

Le duc de Cotadilla, qui était fort galant malgré ses soixante ans, et qui caracolait toute la journée à la portière de madame Hugo, y joignit quelques bouteilles de rhum qui firent, de cette distribution, une véritable solennité.

Au bout de douze ou quinze jours de voyage, on arriva à Burgos. Souvent, depuis Bayonne, on avait eu d'assez vives alertes ; mais bientôt on avait reconnu que ceux que l'on prenait pour des guerilleros n'étaient que de simples muletiers réunis en troupes pour leur propre sûreté. Au reste, la méprise était facile : les muletiers étaient armés à peu près comme des partisans, et il fallait les voir de bien près pour distinguer, à travers la poussière soulevée autour d'eux, qu'ils étaient montés sur des mules, et non sur des chevaux.

Burgos était marqué dans l'itinéraire pour une halte de trois ou quatre jours. Madame Hugo profita de ces trois ou quatre jours pour faire voir à ses enfants la cathédrale, cette merveille d'architecture gothique, la porte de Charles Quint et le tombeau du Cid.

De ce tombeau du Cid, les soldats avaient fait une cible à la carabine !

L'enfant quitta Burgos ébloui, haletant, émerveillé. Si jeune qu'il fût, il avait déjà l'ardente admiration des chefs-d'œuvre de l'art architectural, et la cathédrale de Burgos, avec ses soixante ou quatre-vingts clochetons, est un véritable chef-d'œuvre de ce genre.

Par une fatalité étrange, le général Hugo, chargé en 1813 de la retraite d'Espagne, renversa trois de ces clochetons en faisant sauter la citadelle de la ville de Burgos, dont il fut le dernier gouverneur.

Plus on avançait, plus les traces de la destruction devenaient fréquentes. Après Burgos, on s'arrêta à un village qui avait été Celadas ; il était ruiné de fond en comble ; puis, sur ses ruines, comme si l'on avait eu peur qu'il n'en revînt, le feu avait été artistement promené.

Rien de plus triste que ce village brûlé par le feu, au milieu de ces plaines brûlées par le soleil.

Quelques pans de muraille restaient debout, croulants et sans toit. Les enfants de la caravane firent de ces ruines une forteresse ; la petite troupe fut bientôt partagée en assiégeants et en assiégés. La guerre, qui était, à cette époque, le métier des pères, était le jeu des enfants. Le petit Victor et ses deux frères faisaient partie des assiégeants.

Au moment où ils escaladaient une brèche pour entrer dans la ville, et comme Victor, toujours amoureux des cimes, courait, sans doute pour faire une diversion dans l'attaque, sur la crête d'un mur, le pied lui manqua, et il tomba la tête la première, non seulement de la hauteur du mur, mais encore dans une cave défoncée : sa tête porta contre l'angle d'une pierre ; le choc fut si violent, qu'il resta évanoui sur la place.

Personne ne l'avait vu tomber : il n'avait point crié tant avait été rapide l'effet du coup. L'assaut continua donc, comme si les assiégeants n'eussent point perdu un de leurs soldats.

La ville prise, vainqueurs et vaincus se comptèrent, et, seulement alors, reconnurent qu'un des leurs était glorieusement resté sur le champ de bataille, et que celui-là était le jeune Victor Hugo.

On se mit à la recherche de l'absent, Abel et Eugène en tête, et l'on fouilla si bien coins et recoins, que l'on finit par découvrir le blessé gisant dans les profondeurs d'une excavation.

Comme il ne donnait aucun signe d'existence, on le crut mort, et, avec de grandes lamentations, on le ramena à madame Hugo, qui, elle, sut bien voir qu'il vivait encore.

Il y avait de tout dans ce convoi, jusqu'à – chose que nous avons oublié de mentionner –, jusqu'à six ou huit conseillers d'État que Napoléon envoyait tout faits à son frère ! on trouva donc facilement un médecin.

Le médecin pansa l'enfant. Par bonheur, le choc avait été plus violent que le coup n'avait été profond ; la blessure était donc plus effrayante que dangereuse, et, quoique, aujourd'hui encore, la cicatrice de cette blessure soit parfaitement visible à l'endroit où Hugo porte la raie de ses cheveux, dès le lendemain, l'enfant n'y pensait plus, et, comme Kléber après la prise d'Alexandrie, était tout prêt à assiéger une autre ville.

Jusque-là, au reste, rien de sérieux n'avait troublé la marche de la caravane. De temps en temps, la balle d'un guerillero embusqué venait se perdre dans l'épaisseur des panneaux d'une voiture ou brisait la glace de quelque portière ; le colonel Montfort envoyait une vingtaine de hussards fouiller les buissons du milieu desquels était parti le coup ; mais, chose toujours facile dans la portion du pays où l'on se trouvait alors, le coupable se laissait glisser au fond de quelque ravin, ou gagnait la gorge de quelque montagne, et tout était dit.

Un soir, cependant, l'alerte fut vive, et l'on crut, cette fois, avoir véritablement affaire à un ennui sérieux.

On avait fait les deux tiers du trajet, à peu près, et l'on était arrivé à la petite ville de Valverde, agglomération de maisons sombres, aux murailles élevées et sans ouvertures, qui semble un nid de forteresses du temps de Louis XIII. Comme d'habitude, l'escorte avait établi son camp à l'entrée de la ville. Des sentinelles avaient été placées dans toutes les directions, et les voyageurs et les chefs avaient reçu leur billet de logement chez les principaux habitants.

Madame Hugo, comme d'habitude encore, était logée chez

l'alcade.

En la quittant, le duc de Cotadilla lui avait dit :

— Prenez garde à vous, madame ; nous sommes au cœur de l'insurrection, et votre hôte a, non seulement fort mauvaise réputation, mais encore fort mauvais visage.

Madame Hugo ne pouvait juger que du visage, et, sur ce point, elle était parfaitement de l'avis du duc de Cotadilla.

Au reste, intérieur de maison digne de la ville et en harmonie avec l'hôte, portes barrées de fer et doublées de tôle : vestibules austères et sombres comme des entrées de couvent ; grandes chambres aux murs nus, avec de la terre pour parquet au rez-de-chaussée, carrelées au premier étage ; pour tous meubles, des bancs de bois et des fauteuils de cuir.

Toute la maison visitée, pour y choisir le logement qui lui paraîtrait le plus convenable, madame Hugo s'arrêta au rez-de-chaussée, dans une immense salle basse éclairée par une branche de pin brûlant dans une main de fer qui sortait de la muraille, fit tirer de l'immense portemanteau où il était renfermé le lit dans lequel elle couchait tous les soirs, réunit une douzaine de peaux de mouton pour le coucher des enfants, introduisit M. du Saillant dans un réduit attenant à la grande salle, et, la nuit venue, attendit les événements.

L'attente n'était pas gaie ; les événements promis étaient terribles. Depuis le commencement de la guerre, les Espagnols s'étaient fait une réputation de férocité qui, comme toutes les bonnes réputations, allait croissant. Ce qu'ils inventaient de tortures pour les malheureux Français tombant entre leurs mains n'avait point de nom. Chez les peuples primitifs, et purement féroces, comme chez les Turcs, par exemple, où la vie se termine par trois supplices, la décollation, le lacet ou le pal, on est sûr de ce qui vous attend ; c'est le pal, le lacet ou la décollation ; l'imagination des bourreaux ne va pas au-delà de ces trois genres de mort.

Mais, chez un peuple civilisé comme l'Espagne, qui a eu

Charles Quint, Philippe II et l'Inquisition, c'est autre chose : il s'agit, pour le malheureux condamné à mort, d'être rôti à petit feu, scié entre deux planches, mis au chevalet, pendu par les pieds ; d'avoir des entrailles dévidées comme un écheveau de coton ; d'avoir le corps découpé en aiguillettes sur le modèle d'un pourpoint du xvi^e siècle ; d'avoir les yeux crevés, le nez, la langue ou les poings coupés ! oh ! les bourreaux espagnols étaient pleins de fantaisie ! D'ailleurs, quand ils étaient à bout de caprices, ils avaient le répertoire de l'Inquisition, et, qu'on ne l'oublie pas, les hommes qui nous faisaient la guerre étaient surtout des catholiques, des prêtres, des saints !

Malgré toutes ces pensées peu récréatives pour une mère qui répond à son mari d'elle-même et de ses trois enfants, madame Hugo commençait à s'endormir, enviant la tranquillité du colonel du Saillant, qui dormait, lui, depuis longtemps dans le réduit qu'on avait découvert attenant à cette salle basse, lorsque tout à coup éclata une vive fusillade accompagnée de cris « Aux armes ! ».

On se couchait – surtout après de pareils avis reçus – à peu près tout habillé ; aussi en un instant fut-on debout. La fusillade se soutenait, parfaitement nourrie, quoique capricieusement dirigée, et les cris « Aux armes ! » redoublaient.

Au milieu de ces cris, on frappa aux volets extérieurs de la grande salle basse plusieurs coups assez vigoureux pour être entendus, assez ménagés pour n'être pas effrayants.

Madame Hugo ouvrit.

C'était le colonel Montfort qui avait cogné aux contrevents avec la poignée de son sabre.

— C'est moi, madame, dit-il, le colonel Montfort, qui ai l'honneur de vous présenter mes compliments. Il paraît que l'ennemi nous attaque ; mais soyez tranquille, nos mesures sont prises pour le bien recevoir. En tout cas, veuillez vous barricader en dedans, et n'ouvrir qu'au duc de Cotadilla ou à moi.

Madame Hugo remercia le colonel Montfort de son attention ;

M. du Saillant alla le rejoindre ; on referma derrière lui la porte, que l'on barricada à triple verrou, et l'on attendit.

Pendant quelque temps, la fusillade continua, paraissant même augmenter dans certains moments ; enfin, elle diminua et s'éteignit peu à peu.

Qui avait vaincu ? Français ou Espagnols ? on l'ignorait encore, mais on avait bon espoir en faveur des Français, lorsqu'on frappa de nouveau au volet, et lorsque, au milieu de grands éclats de rire, madame Hugo reconnut les voix du duc de Cotadilla, du colonel Montfort et de l'aide de camp de son mari.

Elle était invitée à faire ouvrir la grande porte.

La grande porte fut ouverte, et les trois officiers entrèrent.

Un trompette de hussards avait, un peu en avant de la ville, découvert un coin de prairie où il avait pensé que son cheval, pour lequel il avait les plus grands égards, trouverait un peu d'herbe fraîche ; les postes établis, il avait été mettre son cheval au piquet dans cette petite oasis. Un paysan avait remarqué et admiré cette confiance ; la nuit venue, il s'était glissé de buissons en buissons pour s'emparer du cheval ; celui-ci l'avait tranquillement laissé faire jusqu'au moment où il s'était senti détaché du piquet ; mais, alors, il s'était, d'une violente secousse, arraché à son larron, et, ruant, hennissant, bondissant, il était revenu vers le camp français.

La sentinelle avancée avait crié : « Qui vive ? » Le cheval, bien entendu, avait continué son chemin sans répondre. La sentinelle avait fait feu, et s'était repliée sur le premier poste en criant : « Aux armes ! » Le premier poste avait fait feu, et crié : « Aux armes ! » Alors, les soldats à leur tour avaient couru à leurs fusils en faisceaux et tout chargés, puis avaient fait feu, et crié : « Aux armes ! » De là l'alerte, de là la fusillade, de là l'effroyable tumulte qui avait, pendant une heure, rempli de feu, de fumée et de bruit la petite ville de Valverde.

On ne songea point à dormir du reste de la nuit, que madame Hugo et les trois officiers passèrent ensemble, et, le lendemain,

au point du jour, on se remit en marche.

Ce lendemain – au lieu de la scène assez effrayante de la nuit – préparait, pour le grand soleil du midi, une autre scène passablement grotesque.

On était dans une grande plaine à la halte du milieu du jour. Les soldats, couverts de poussière, ruisselants de sueur, sous un soleil de trente-cinq degrés, achevaient leur repas, lorsque arriva un courrier annonçant au duc de Cotadilla que la reine, qui, de son côté, était en route avec une escorte pour rejoindre son mari, ne tarderait point à passer.

Le duc de Cotadilla remercia le courrier de l'avis, et, après s'être informé du temps où la reine devait avoir rejoint, et avoir appris qu'il pouvait compter sur une heure, à peu près, lui donna liberté de poursuivre son chemin.

Puis, s'avancant vers la portière de la voiture de madame Hugo, où, comme on sait il avait l'habitude de venir causer :

— Madame, lui dit-il, je vous invite à baisser vos stores, d'abord à cause du soleil, et ensuite à cause du spectacle que va être forcée de vous offrir l'escorte. La reine passe dans une heure ; je désire que, pour lui faire honneur, mes hommes se mettent en grande tenue ; ils sont obligés de changer de tout, depuis la cravate jusqu'aux guêtres. Dans ce changement, plus étendu encore que je ne vous le dis, il y aura des évolutions que peut braver l'œil d'un général ou d'un colonel, mais qui seraient moins convenables pour les regards d'une femme. Vous voilà avertie, madame ; je vais faire avertir la duchesse de Villa-Hermosa et les autres dames.

Et, avec sa politesse ordinaire, le duc de Cotadilla prit congé de madame Hugo, et donna ses ordres.

Madame Hugo tira ses stores.

Les ordres du duc de Cotadilla étaient que les soldats se misent à l'instant même en grande tenue pour faire la haie sur le passage de la reine.

Aussitôt, les hommes se placèrent sur une seule ligne tenant

toute la route, formèrent les faisceaux, ouvrirent les sacs, et commencèrent leur toilette.

Ils en étaient juste à l'endroit le plus délicat de cette toilette, à l'endroit précis pour lequel le duc de Cotadilla avait invité les dames à baisser les stores de leurs voitures, lorsqu'un immense nuage de poussière parut au sommet d'une montagne distante de cinq cents pas, et que les cris « La reine ! la reine ! » se firent entendre.

La reine était en avance de plus d'une demi-heure sur l'heure indiquée par le courrier.

Il y avait là de quoi troubler une tête plus forte que ne l'était celle du duc de Cotadilla ; d'ailleurs, dans aucun livre de théorie le commandement à faire en pareil cas n'était prévu. Il garda donc le silence, et, réduits à leur propre inspiration, les tambours battirent aux champs, les soldats coururent aux armes, et les chefs inférieurs crièrent :

— À vos rangs !

Il en résulta que la reine d'Espagne passa une revue telle que jamais reine ni impératrice, fût-ce Marguerite de Bourgogne ou Catherine II, n'en avait passée, et, comme elle apprit plus tard que M. de Cotadilla avait été prévenu de son arrivée, rien ne put lui ôter de l'esprit cette idée, que la nudité de ces trois mille hommes était une galanterie que lui avait faite l'illustre duc.

La reine passée, comme la grande tenue était devenue inutile, on reprit la petite tenue, on réintégra la grande dans le sac, on donna le signal du départ, et l'on se remit en route.

Chapitre CXXVIII

SÉGOVIE. — M. DE TILLY. — L'ALCAZAR. — LES DOUBLONS. — LE CHÂTEAU DE M. DE LA CALPRENÈDE ET CELUI DU GRAND D'ESPAGNE. — LES BOURDALOUS. — OTERO. — ENCORE LES HOLLANDAIS. — LE GUADAR-
RAMA. — ARRIVÉE À MADRID. — LE PALAIS DE MASSERANO. — LA COMÈTE.
— LE COLLÈGE. — DON MANOEL ET DON BAZILIO. — TACITE ET PLAUTE. —
LILLO. — L'HIVER DE 1812 À 1813. — L'EMPECINADO. — LE VERRE D'EAU
SUCRÉE. — L'ARMÉE DE MÉRINOS. — RETOUR À PARIS.

On arriva à Valladolid : puis, de Valladolid, où l'on fit une halte de quelques jours, on gagna Ségovie à travers des montagnes abruptes, tantôt taillées à pic, tantôt conduisant par d'assez douces pentes à des sommets du haut desquels on découvrait de vastes plaines embrasées par le soleil de juin.

Le comte de Tilly, homme de l'ancienne cour, page du roi Louis XVI, et qui a laissé des Mémoires qui ne manquent point, je ne dirai pas d'un certain intérêt, mais d'un certain pittoresque, chose plus rare à cette époque, était gouverneur de Ségovie. Il vint recevoir madame Hugo à la portière de sa voiture, l'installa dans un palais, et se chargea d'elle et de ses enfants pour tout le temps qu'ils seraient à Ségovie.

Ce qui frappa le plus notre jeune poète pendant son séjour dans cette ville, ce qui laissa un double souvenir dans son esprit, ce fut sa visite à l'Alcazar : palais de fée splendide, moins renommé mais aussi beau que ceux de Grenade et de Séville, avec sa salle où sont peints, dans des trèfles et sur fond d'or, tous les portraits des rois mores.

Nous n'avons pas besoin de dire que ces peintures sont postérieures aux Arabes, à qui leur religion défend de peindre des images.

Puis l'Alcazar était en même temps l'hôtel de la Monnaie.

M. de Tilly conduisit madame Hugo et ses enfants dans la

salle du balancier : là, pour chacun des enfants, il fit frapper un doublon qu'il leur donna.

Hugo, et ce fut une des grandes douleurs de sa jeunesse, perdit le sien plus tard à Madrid, en le laissant glisser dans la rainure intérieure d'une portière de voiture.

On attendit huit jours un renfort : on n'osait se hasarder à partir pour Madrid sans une nouvelle escorte : cette nouvelle escorte arriva, et l'on se mit en route.

À Ségovie, madame Hugo, comme nous l'avons dit, avait, par les soins du comte de Tilly, été logée dans le palais d'un grand d'Espagne.

Dans ce palais, comme dans celui de M. de la Calprenède, tout était en argent : chandeliers, bassins, cuvettes, tout, jusqu'aux pots de chambre.

Un de ces derniers meubles avait séduit madame Hugo par sa forme élégante et originale. C'était un charmant petit *bourdalou*.

Peut-être m'arrêtera-t-on afin de me demander d'où vient cette assimilation du célèbre élève des jésuites avec un vase de nuit, et pourquoi l'on a donné à un pot de chambre le nom d'un prédicateur. Je le dirai quand j'en aurai fini avec la séduction opérée par un de ces petits meubles sur madame Hugo, et la suite qu'elle eut.

Madame Hugo, séduite, disons-nous, par la forme du charmant bourdalou, avait fait demander au maître de la maison qu'elle habitait la permission de le lui acheter.

Mais, en véritable Espagnol, c'est-à-dire en implacable ennemi de notre nation, le vieux Castillan avait fait répondre que madame Hugo pouvait, si c'était son bon plaisir, prendre et emporter l'objet qu'elle désirait, mais que, quant à lui, il ne vendait rien à des Français.

Comme, dans ce cas, prendre, c'était voler, madame Hugo s'abstint, et, en supposant que le bourdalou fût partie d'une collection, la collection ne fut pas dépareillée.

Maintenant, pourquoi ces petits vases allongés s'appellent-ils

des *bourdalous* ?

Voici :

C'est que l'illustre prédicateur faisait de si interminables sermons, que les femmes durent prendre, contre leur longueur, certaines précautions que nous croyons inutile d'expliquer.

Plus heureux que Christophe Colomb, le fondateur de l'éloquence chrétienne a donné son nom, nous ne dirons pas à un nouveau continent découvert par lui, mais à un nouveau meuble inventé à cause de lui, lequel meuble, par sa forme allongée et étroite, offrait de plus grandes facilités de transport.

Ce point historique éclairci, à la satisfaction de nos lecteurs, nous le pensons du moins, rejoignons le convoi sur la route de Madrid.

Il est à une lieue d'Otero, où l'on doit passer la nuit, et dont on aperçoit déjà les tours : il fait une halte forcée sur la grande route, pavée d'énormes quartiers de roc, un des rayons de la roue de derrière du gigantesque carrosse de madame Hugo venant de se fendre en deux.

Le duc de Cotadilla, fidèle à ses habitudes de courtoisie, avait ordonné une halte générale, ce qui avait beaucoup fait crier. Une halte générale à sept heures du soir ! une halte qui pouvait durer une heure ou deux, et exposer le convoi à être surpris par la nuit ! C'était tout ce que le duc eût pu ordonner s'il eût été question d'un des fourgons du trésor, mais ce qui dépassait tous ses droits, quand il ne s'agissait que de la femme d'un général français, grande d'Espagne depuis trois ans à peine !

Aussi une immense clameur s'éleva-t-elle de tout le convoi.

Il y avait des précédents. En pareil cas, la malencontreuse voiture était abandonnée corps et biens, et devenait ce qu'il plaisait à Dieu !

Le duc de Cotadilla avait grande envie de tenir bon : mais les clameurs montèrent si haut, qu'elles l'emportèrent.

Force fut au convoi de continuer son chemin pour Otero : mais il resta au pauvre carrosse abandonné un secours sur lequel

madame Hugo n'avait pas compté.

C'étaient les quarante grenadiers hollandais, qui demandèrent la faveur de rester près du carrosse afin de lui servir d'escorte, lorsque la roue raccommodée lui permettrait de poursuivre son chemin.

Cette faveur leur fut accordée.

Le convoi se remit en marche, et peu à peu, comme une marée qui se retire, laissa le carrosse échoué sur la grande route.

Au reste, jamais naufragés abandonnés dans une île déserte ne se mirent avec plus d'ardeur à la construction d'un radeau que ne se mirent au raccommodage de la roue les quarante grenadiers hollandais.

L'œuvre dura une heure environ.

Lorsqu'on repartit, on avait depuis longtemps perdu de vue l'arrière-garde du convoi, et l'obscurité commençait à tomber.

Cependant, malgré toutes ces circonstances défavorables, le carrosse, madame Hugo, les trois enfants, le domestique, la femme de chambre et les quarante grenadiers hollandais entrèrent dans Otero à dix heures du soir, sans avoir eu, ce qui indiquait un incroyable bonheur, maille à partir avec les guerilleros.

Pendant la nuit, grâce aux soins d'un charron de l'endroit que l'on fit travailler de force, et dont deux maréchaux ferrants inspectèrent le travail, le carrosse fut raccommodé, et se trouva, le lendemain, en état de reprendre sa place en tête de la file de voitures.

On atteignit la chaîne du Guadarrama ; on s'engagea dans la montagne ; on gravit jusqu'à son plus haut sommet ; on fit une halte au pied du lion gigantesque qui tourne le dos à la Vieille-Castille, et qui, la patte sur l'écusson des Espagnes, regarde la Nouvelle Castille ; puis l'on descendit vers la campagne de Madrid.

La campagne de Rome est fauve, tigrée, resplendissante de soleil, vivante, si l'on peut parler ainsi, malgré sa solitude.

La campagne de Madrid est nue, aride, grise et semblable à un

cimetière.

Sur les limites de cette plaine s'élève l'Escorial, pareil à un tombeau. C'est l'effet qu'il fit à Hugo, qui le visita trente-cinq ans avant moi.

L'Espagne m'accueillit livrée à la conquête ;
Je franchis le Burgare où mugit la tempête ;
De loin, pour un tombeau, je pris l'Escorial,
Et le triple aqueduc vit s'incliner ma tête
Devant son front impérial.

De l'Escorial à Madrid, le convoi se déroula comme un long serpent ; une seule fois on coucha en route : ce fut à Galapagar. – Le lendemain à six heures du soir, on était à Madrid.

À peine entré dans les rues, chacun se débanda tout joyeux de n'être plus soumis à la discipline militaire.

Madame Hugo prit congé du duc de Cotadilla, du colonel Montfort et de ses quarante Hollandais ; puis le colonel du Sailant la conduisit au palais des princes de Masserano, qui lui était destiné.

Le général était dans son gouvernement de Guadalajara ; nous verrons plus tard ce qu'il y faisait.

Le palais Masserano était situé *calle de la Reyna*.

C'était une immense construction du ^{xvii}^e siècle dans toute sa splendeur et toute sa sévérité, sans jardin, mais avec une foule de petites cours carrées, dallées en marbre, ayant un jet d'eau au milieu, dans lesquelles on ne pénétrait que par des espèces de poternes, où le soleil n'arrivait jamais, et qui, profondes de quarante ou cinquante pieds, et juste assez larges pour qu'un loup pût tourner autour du jet d'eau, n'étaient rien autre chose que des réservoirs d'ombre et de fraîcheur.

À l'intérieur, autant que se le rappelle Victor, ce palais était d'une magnificence inouïe. La salle à manger surtout, garnie sur ses quatre faces d'une grande vitrine, étalait, dans toute sa hauteur, d'admirables dessins de Fra Bartolomeo, de Velasquez, de

Murillo, de Sébastien del Piombo, de Léonard de Vinci, de Raphaël et de Michel-Ange.

Cette salle à manger donnait dans un vaste salon tendu de damas bleu, lequel donnait, enfin, dans ce que l'on appelait la chambre de la princesse, immense, tapissée et meublée en lampas bleu et argent.

De l'autre côté de la salle à manger, après avoir traversé une antichambre ayant pour tout ornement des coffres de chêne destinés à servir de sièges aux domestiques, on entrait dans une immense galerie où était la collection des portraits, en pied et en grand costume, des comtes de Masserano, puis des princes du même nom, dont le principat, d'ailleurs, ne remontait pas au milieu du ^{xvii}^e siècle.

C'est dans ces grandes galeries que les enfants jouaient, avec les fils du général Lucotte, à cache-cache – dans des salles de cent cinquante pieds de long, et dans des vases de Chine et de faïence de six pieds de haut !

Le soir, on passait le temps sur un grand balcon d'où l'on regardait la comète, dans laquelle on pouvait voir distinctement, disaient les prêtres espagnols, la Vierge donnant la main à Ferdinand VII.

Un matin, arriva une escorte de cavaliers westphaliens accompagnant un messager du général Hugo.

Ce messager apportait une lettre.

Le général ne pouvait venir à Madrid, occupé qu'il était à guerroyer sur les bords du Tage.

Le but principal de la lettre était d'indiquer le collège où devaient être placés les trois enfants.

Ils devaient être placés dans le séminaire des Nobles, d'où ils sortiraient pour entrer dans les pages. On n'y entrait d'ordinaire qu'à treize ans ; mais, quoique Abel n'en eût que douze, Eugène que dix, et Victor que huit, on faisait une exception en leur faveur, et une licence du roi ordonnait qu'ils y entrassent immédiatement.

Il fallut quitter le splendide palais Masserano avec ses beaux dessins de maîtres, ses magnifiques tapisseries, ses galeries sans fin ornées de vases de Chine, et leurs murailles où semblaient revivre trois générations de comtes et de princes dans leur costume de cérémonie ou dans leur armure de guerre, pour le sombre séminaire situé *calle San Isidro*.

En effet, le séminaire des Nobles était un édifice de l'aspect le plus austère, avec de grandes cours sans arbres, et l'on pourrait presque dire de vastes salles d'étude sans écoliers.

Il y avait – les trois nouveaux venus compris – vingt-cinq élèves dans ce séminaire, qui en renfermait trois cents avant l'invasion française.

C'était la proportion, à peu près, dans laquelle la grandesse d'Espagne s'était ralliée à Joseph Bonaparte.

Et encore, sur ces vingt-cinq élèves, il y avait, comme nous l'avons dit, les trois fils du général Hugo et un prisonnier espagnol.

L'entrée du séminaire fut sombre aux pauvres enfants. Qu'on se figure, en effet, des salles d'étude, des dortoirs, des lavoirs, des réfectoires disposés pour trois cents élèves, et dans lesquels s'égarèrent vingt-cinq malheureux écoliers : c'était là que le *rari nantes* de Virgile recevait son entière application !

L'établissement était tenu par deux jésuites dirigeant le collège avec une austérité, en apparence, égale : ces deux jésuites, qui présentaient à eux deux chacun des types opposés de l'ordre, se nommaient don Manoel et don Bazilio.

Don Bazilio était haut de taille, avait cinquante-cinq ans à peu près, le front chauve et découvert, le nez en bec de vautour, la bouche grande et ferme, et le menton avancé.

C'était un caractère dur, sévère, et ne pardonnant jamais.

Mais aussi c'était un caractère juste, et ne punissant, après tout, que lorsqu'on méritait d'être puni.

L'autre, don Manoel, était grassouillet, bien en point ; il avait la figure pleine, le visage souriant, presque gai, l'air doux, gra-

cieux, caressant pour les nouveaux venus ; toujours prêt, en apparence, à excuser ou du moins à atténuer les fautes ; en somme, très faux, très fourbe, très méchant, et, sans doute par ordre supérieur, dirigeant seul le collège, malgré la collaboration qu'avait l'air de lui prêter don Bazilio.

Au bout d'un certain temps, de sympathique qu'il était d'abord, don Manoel devenait insupportable.

On commençait par haïr don Bazilio ; mais, comme il était juste dans sa sévérité, on revenait peu à peu sur cette haine.

Les études que ces deux jésuites faisaient faire à leurs élèves étaient dérisoires. La faiblesse de ces études était telle qu'il fallut, dans un collège où composaient des jeunes gens de dix-huit à vingt ans, établir une classe particulière pour les nouveaux venus, dont l'aîné n'avait que douze ans.

En effet, jugeant les enfants à la taille, lorsqu'il s'agit de les examiner, on mit entre les mains d'Abel un *Quinte-Curce*, entre les mains d'Eugène un *De Viris*, et entre les mains du petit Victor un *Epitome*.

Mais, à la vue de ce livre, avec lequel il en avait fini depuis longtemps, l'enfant se révolta et demanda hardiment un *Tacite*.

Les pères se regardèrent stupéfaits ; mais, quitte à punir l'audacieux qui s'était permis cette mauvaise plaisanterie, ils ne lui en apportèrent pas moins le livre.

Victor l'ouvrit, et traduisit immédiatement le paragraphe de Cocceius Nerva, sur lequel il était tombé par hasard.

Les deux autres frères prirent le *Tacite* à leur tour, et donnèrent une preuve de science, sinon supérieure, au moins égale.

On leur apporta *Perse* et *Juvénal* ; les deux satiriques leur étaient familiers, et non seulement il les expliquèrent, mais encore ils offrirent d'en réciter par cœur des satires entières.

Ainsi, les enfants arrivés de France jouaient avec ces trois auteurs, regardés au séminaire des Nobles comme inaccessibles aux rhétoriciens de vingt ans !

Les deux jésuites se réunirent en conseil, et, après avoir déci-

dé que l'on créerait, pour les trois nouveaux venus, une classe à part, arrêterent qu'ils expliqueraient *Plaute*.

C'était don Manoel, qui avec son esprit tout jésuitique, avait choisi un auteur plein d'ellipses, hérissé d'idiotismes, bourré de patois romain, pareil à celui que les paysans parlent dans Molière, faisant éternellement allusion à des mœurs déjà disparues du temps de Cicéron.

Aussi arriva-t-il à son but : les enfants s'émoussèrent sur Plautus ; c'était ce qu'on voulait pour briser leur orgueil.

Les vingt-deux autres élèves étaient des Espagnols, fils de grands d'Espagne ralliés à Joseph. Parmi ceux-ci étaient deux fils de famille auxquels Victor, dans ses œuvres, a consacré deux souvenirs différents : le comte de Belverana, qu'il a mis dans *Lucrece Borgia*, et Raymond de Benavente, auquel il a adressé, en 1823, l'ode qui commence par cette strophe :

Hélas ! j'ai compris ton sourire,
Semblable au ris du condamné
Quand le mot qui doit le proscrire
À son oreille a résonné !
En pressant ta main convulsive,
J'ai compris ta douleur pensive,
Et ton regard morne et profond,
Qui pareil à l'éclair des nues,
Brille sur des mers inconnues,
Mais ne peut en montrer le fond.

Une des remarques que fit le jeune poète, et qui est particulière aux mœurs espagnoles, c'est que ces enfants, qui allaient de treize à vingt ans en parcourant tous les âges intermédiaires, se tutoyaient tous comme il convient à des fils de grands d'Espagne, et ne s'appelaient jamais ni par leur nom de baptême, ni par leur nom de famille, mais seulement par leur titre de prince, duc, marquis, comte ou baron.

On appelait Victor baron, ce qui le rendait très fier.

Au nombre de ces jeunes gens – et nous devons, par consé-

quent, pour être exact dans nos chiffres, réduire à vingt et un le nombre de tous ces petits nobliaux –, il y en avait un qui n'était ni chevalier, ni baron, ni comte, ni marquis, ni duc, ni prince, et qui, cependant, n'était pas la figure la moins remarquable du collège.

C'était un jeune officier espagnol nommé Lillo, âgé de quinze ans, et fait prisonnier au siège de Badajoz.

Il s'était battu comme un démon, avait tué de sa main un grenadier français, et n'avait été pris qu'après une défense héroïque. On allait le fusiller, quand, par hasard, le maréchal Soult était passé, s'était informé, avait appris de quoi il s'agissait, et l'avait expédié à Madrid en donnant l'ordre qu'on le mît au collège.

L'ordre avait été exécuté : Lillo était au collège : seulement, il y était au double titre d'élève et de prisonnier.

Cet enfant, qui avait eu le grade de sous-lieutenant, qui avait commandé à des hommes, qui avait tenu la campagne en plein air et le harnois sur le dos, supportait mal cette discipline collégiale pleine de tracasseries jésuitiques, et à laquelle, moins le dortoir commun, où, cependant, chacun avait son alcôve, il était soumis comme les autres.

Aussi demeurait-il, autant que cela lui était permis, solitaire et enrageant au fond du cœur. Dans ses rapports avec les autres jeunes gens, il était froid, mélancolique et hautain.

Il va sans dire que les trois Français étaient l'objet de sa haine toute particulière, et qu'à chaque instant il avait maille à partir, lui soldat de Ferdinand VII, avec l'un des trois fils, et quelquefois même avec les trois fils du général de Joseph.

Un jour, devant Eugène, il appela Napoléon *Napoladron* : il est vrai de dire que c'était le nom que presque toujours les Espagnols donnaient au vainqueur d'Austerlitz.

L'injure n'en fut pas moins sensible à Eugène, lequel riposta en lui disant que lui, Lillo, avait été pris entre les jambes des grenadiers français.

Lillo avait un compas à la main : il ne chercha point d'autre

arme, se jeta sur Eugène, et le frappa violemment à la joue.

La blessure ou plutôt la déchirure avait un pouce et demi de long.

Eugène voulait se battre en duel, Lillo ne demandait pas mieux. Mais les professeurs intervinrent et séparèrent le jeune homme et l'enfant.

Le lendemain, Lillo disparut ; et ni Victor ni ses frères ne surent jamais ce qu'il était devenu.

J'entends encore Victor me dire de sa voix grave, le jour où il me raconta cette anecdote :

— Il avait raison, ce jeune homme : il défendait son pays... Mais les enfants ne savent pas cela !

On vivait claustralement au séminaire des Nobles : pas un couvent de moines, en Espagne, n'avait peut-être une règle plus sévère. Une fois tous les quinze jours, on sortait pour aller en promenade ; et encore, la promenade était restreinte : on ne pouvait même pas aller aux Délices, – supposez nos Champs-Élysées – à cause des bandes de guérillas.

C'eût été une bonne prise, et qui eût coûté une belle rançon, que ces vingt ou vingt-cinq enfants appartenant, non seulement aux premières familles de Madrid, mais encore à des familles ralliées au frère de *Napoladron*, comme disait Lillo.

Au reste, de temps en temps, au bruit d'une porte qui s'ouvrait, les enfants levaient la tête, et voyaient apparaître le ^{xvii}e siècle au commencement du ^{xix}e.

Un jour, on était au réfectoire, on mangeait en silence, pendant que, dans une chaire élevée au milieu d'une immense salle, un des sous-maîtres faisait une lecture pieuse en langue espagnole. Depuis plus d'un an, les quatre petits Benavente n'avaient pas vu leur mère.

Tout à coup, la porte s'ouvre à deux battants, comme pour un prince, un cardinal ou un grand d'Espagne.

C'était la princesse de Benavente.

Elle fit quelques pas dans la salle, et attendit.

Alors, ses quatre fils se levèrent, se placèrent selon leur âge, l'aîné le premier, le second après, et ainsi de suite, et, sans faire un pas plus vite que l'autre, s'avancèrent cérémonieusement, et baisèrent la main de leur mère par rang d'âge et de taille.

Cela frappa beaucoup les trois jeunes Français, qui ne comprenaient rien à une pareille étiquette, habitués qu'ils étaient, quand ils apercevaient leur mère, à courir à elle, et à lui sauter au cou.

Au bout de six mois de séjour au séminaire des Nobles, Abel atteignit sa douzième année, et, par privilège spécial, entra aux pages à douze ans.

L'hiver et la famine arrivèrent. Il fit très froid partout pendant ce fatal hiver de 1812 à 1813, quoiqu'on ne s'occupât guère que du froid qu'il faisait en Russie. Napoléon voulait attirer et concentrer les yeux sur lui dans ses revers comme dans ses victoires.

Au fond de cet immense séminaire des Nobles, de ces dortoirs, de ces salles d'étude, de ces réfectoires disposés pour trois cents élèves, et où ils étaient vingt-cinq, les enfants mouraient de froid : rien ne pouvait réchauffer ces vastes pièces dans lesquelles il n'y avait pas une seule cheminée. Quelques braseros disposés au milieu des salles servaient à constater la victoire de l'hiver.

Ajoutez à cela que, non seulement les enfants mouraient de froid, mais encore qu'ils mouraient de faim. Les plus riches manquèrent de pain, à Madrid, en 1812. Le roi Joseph lui-même ordonna, pour le bon exemple sans doute, que l'on ne servît sur sa table que du pain de munition.

À chaque instant, on trouvait dans la rue des gens qui, n'ayant pas même les braseros du séminaire des Nobles, et le pain de munition du roi Joseph, se couchaient au seuil d'un palais dans un manteau en haillons, et mouraient de faim et de froid.

Tant qu'ils étaient vivants, on se gardait bien de les nourrir ou de les réchauffer. Morts, on les enlevait et on les enterrait.

Le pain manquait au séminaire des Nobles comme partout ; les enfants se plaignaient beaucoup de la faim ; aux moins

patients, le père Manoel disait :

— Faites une croix sur votre ventre, et cela vous nourrira.

Les enfants faisaient force croix. Cela les réchauffait un peu, mais ne les nourrissait pas du tout.

Aussi soupçonnaient-ils don Manoel, qui restait gras au milieu de visages amaigris et attristés, d'avoir avec la cuisine des accointances illicites qui restaient cachées même à don Bazilio.

Pendant ce temps, le général Hugo tenait la campagne sur les bords du Tage, et faisait contre le fameux Juan Martin, surnommé l'*Empecinado*, ce qu'il avait fait en Vendée contre Charette, et en Calabre contre Fra Diavolo.

Lui-même a, d'une façon aussi modeste que savante, raconté stratégiquement cette belle campagne, qui finit par la capture et l'exécution du chef des guérillas qu'il poursuivait. Nous prendrons seulement les hasards pittoresques, ces lambeaux que l'histoire arrache de sa robe, et que les chroniqueurs ramassent précieusement pour leurs mémoires.

Un jour, le général Hugo arrive, avec une centaine d'hommes, près d'un village situé sur une des mille petites rivières qui affluent dans le Tage. Pour ne pas donner une alarme inutile, il entre dans le village avec deux aides de camp seulement, afin d'obtenir des habitants quelques renseignements dont il avait besoin.

Il venait de son camp, composé de cinq à six mille hommes à peu près, et situé une lieue au-dessous, en aval de la rivière.

Pour avoir ces renseignements qu'il désirait, il s'adresse au propriétaire d'une grande raffinerie de sucre, lequel, le voyant avec deux aides de camp seulement, reste complètement muet.

Le général Hugo avait soif. Ne pouvant avoir les renseignements, il désira au moins se rafraîchir, et demanda un verre d'eau.

— De l'eau ? dit le propriétaire de la raffinerie. Il y en a à la rivière.

Et il ferma sa porte au nez du général.

Le général attendit un instant pour voir si la porte ne se rou-

vrirait pas.

Au lieu de la porte, ce fut une fenêtre qui s'ouvrit. Un canon de fusil se montra sournoisement ; un coup de feu se fit entendre, et une balle siffla.

Au bruit du coup de feu, le détachement resté hors de la ville accourut.

Lorsque les soldats surent ce qui venait de se passer, ils voulaient démolir la sucrerie et brûler le village.

Le général Hugo les arrêta.

Puis, s'adressant à son officier d'ordonnance :

— Cours au camp, lui dit-il, et invite de ma part les six mille hommes qui le composent à boire de l'eau sucrée ; ce sera une douceur, et il y a longtemps que les pauvres diables n'en ont eu !

Une des qualités de l'époque impériale était de comprendre vite, quand on voulait comprendre ; l'aide de camp comprit, et partit au galop.

Les soldats aussi comprirent. Ils enfoncèrent les portes de la raffinerie, et jetèrent deux ou trois mille pains de sucre dans la rivière.

Pendant toute la journée, les six mille hommes du général Hugo eurent de l'eau sucrée à bouche que veux-tu !

Ce trait est resté dans les annales de l'armée d'Espagne comme une des galanteries les plus délicates qu'un général ait jamais faites à ses soldats.

Un autre jour, on était en marche, toujours sur les bords de ce même Tage, dans les vastes plaines de la Vieille-Castille, entre Tolède et Aranjuez.

C'était par un de ces soleils ardents qui faisaient si fort regretter à Sancho de n'avoir pas sous la main un bon fromage à la pie, quand, tout à coup, les éclaireurs rabattirent au grand galop sur l'avant-garde, et vinrent annoncer au général Hugo qu'un corps d'armée qui ne pouvait être qu'ennemi, et qui paraissait être considérable, marchait à l'encontre de l'armée française.

En effet, à l'horizon, on voyait s'élever un de ces nuages de

poussière tels que les grandes armées ou le simoun en poussent seuls devant eux. Cette poussière flamboyait comme ces nuages d'or et de feu qui s'emparent de l'atmosphère dans les chaudes journées de la canicule.

Le général Hugo donna l'ordre de faire halte.

Puis il se porta en avant avec une centaine d'hommes pour examiner lui même la position de l'ennemi, et, s'il était possible, deviner ses intentions.

Il n'y avait point à se faire illusion. Une troupe immense, à en juger par l'espace qu'elle tenait et la poussière qu'elle soulevait, marchait à lui, l'une de ses ailes appuyée à la rive droite du Tage.

L'infanterie reçut à l'instant même l'ordre de se mettre en bataille ; les artilleurs, celui d'établir leurs batteries sur un petit monticule ; la cavalerie, de s'étendre sur l'aile droite.

Puis on poussa quelques hommes à cheval en avant, sous les ordres d'un officier d'ordonnance.

L'officier et les hommes revinrent un instant après au galop.

Le général Hugo crut ses hommes ramenés, et, comme pas un seul coup de fusil n'avait été tiré, il s'apprêtait, en termes militaires, à laver la tête aux fuyards, lorsqu'il lui sembla voir, au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient, des signes non équivoques d'hilarité sur la figure de l'officier et des soldats.

— Eh bien, qu'est-ce ? demanda le général, et à qui avons-nous affaire ?

— Général, dit l'aide de camp, nous avons affaire à un troupeau de trois cent mille mérinos gardé par deux cents chiens, conduit par douze pâtres, et appartenant à M. *Quatrecentberger*.

— Quelle plaisanterie me faites-vous là, monsieur ? dit le général en fronçant le sourcil.

— Je ne plaisante pas, mon général, dit l'officier, et, dans dix minutes, vous verrez que j'ai eu l'honneur de vous dire l'exacte vérité.

Un troupeau de trois cent mille moutons, l'eau en vint à la bouche des soldats ! Quel beau pendant à ce gigantesque verre

d'eau sucrée que leur avait déjà payé le général !

Le corps d'armée était de quatre mille hommes ; c'était bien le moins que tout soldat eût un mouton. Chacun calculait déjà à quelle sauce il mettrait le sien.

À l'annonce de l'étrange nouvelle, M. Hugo s'était porté en avant.

En effet, il vit d'abord venir, à travers la poussière, une douzaine de cavaliers armés de longs bâtons garnis de clous, comme des lances. Derrière eux, formant un front impénétrable, venaient les trois cent mille moutons, et, sur les flancs des trois cent mille moutons, allaient, venaient, aboyant et mordant, deux cents chiens. On eût dit la migration d'une de ces grandes tribus arabes du temps d'Abraham.

Tout était vrai, jusqu'au nom du propriétaire, auquel l'officier s'était seulement permis, vu la circonstance, de faire un léger changement d'orthographe.

Le propriétaire ne s'appelait pas exactement *Quatrecent-berger*, mais *Katzenberger*. On voit que la différence dans la prononciation était si légère, que l'on pouvait passer à l'officier ce calembour approximatif.

M. Katzenberger était un riche spéculateur alsacien qui avait mis à peu près toute sa fortune dans une spéculation sur les mérinos.

Cette nouvelle que le troupeau appartenait à un compatriote jeta une grande tristesse dans l'armée.

Il n'y avait point de probabilité que M. Hugo laissât entamer le troupeau de M. Katzenberger, fût-il de trois cent et même de quatre cent mille bêtes.

En effet, le chef des bergers, qui avait tremblé un instant en voyant se dresser devant lui la ruine de son maître, reçut du général Hugo, non seulement l'assurance que l'on ne toucherait pas à un poil de la toison de ses mérinos, mais encore un laissez passer qui recommandait à tout corps d'armée français le respect le plus absolu envers les bergers, les chiens et les moutons de M.

Katzenberger.

Chose étrange ! le troupeau parvint en France sans accident notable, et, par ce retour presque inespéré, M. Katzenberger vit doubler, tripler, quadrupler sa fortune.

Son premier mouvement fut d'offrir au général Hugo une somme en proportion avec le service qu'il lui avait rendu.

Le premier et le dernier mouvement du général Hugo fut de refuser cette somme.

C'était, je crois, trois cent mille francs : un franc par mouton.

Consignons ici que le général Hugo, après avoir fait, dans une position supérieure, pendant quatre ans, la guerre en Espagne ; après avoir été chargé de soutenir la retraite de Madrid à Bayonne, position qui donne toujours à un général de grandes facilités pour s'enrichir, est mort sans galerie de tableaux, sans un seul Murillo, sans un seul Velasquez, sans un seul Zurbaran, n'ayant d'autre fortune que sa pension de retraite.

C'est incroyable, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est ainsi.

Mais, me demanderont les directeurs du Musée, ou les amateurs millionnaires qui ont acheté des tableaux six cent mille, deux cent mille, cinquante mille et même vingt-cinq mille francs à la vente après décès de M. le maréchal Soult, que tira-t-il donc de son désintéressement vis-à-vis de M. Katzenberger ?

Il en tira un dîner annuel que lui donnait à Paris, à lui et à toute sa famille, au jour anniversaire de ce grand événement d'où datait sa fortune, M. Katzenberger, qui venait de Strasbourg tout exprès pour cela.

Il est vrai que le dîner était gigantesque, et devait coûter au moins cinquante louis au Strasbourgeois reconnaissant.

Pendant l'hiver de 1812 et les premiers mois de 1813, les choses commencèrent, en contrecoup de nos affaires de Russie, à s'embrouiller tellement en Espagne, que le général Hugo comprit qu'il y avait danger à garder à Madrid sa femme et ses enfants.

En conséquence, madame Hugo et ses deux plus jeunes fils, sous la protection d'un convoi non moins vigoureusement escorté

que celui dont nous avons raconté la marche, effectuèrent leur départ et retournèrent de Madrid à Bayonne avec le même bonheur qu'ils étaient venus de Bayonne à Madrid.

Madame Hugo avait gardé à tout hasard le couvent des Feuillantines, où les deux enfants retrouvèrent leur ancien nid, plein d'ombre et de lumière, de récréation et de travail : et, de plus, l'abbé Larivière et son *Tacite*.

Abel Hugo, soldat à treize ans, était resté près de son père, auquel il servit d'aide de camp, pendant la retraite d'Espagne, c'est-à-dire après ces deux grandes batailles de Salamanque et de Vittoria – le Leipzig et le Waterloo du Midi !

Chapitre CXXIX

GRENADIER OU GÉNÉRAL. — PREMIER DÉBUT DE VICTOR HUGO. IL OBTIENT UNE MENTION HONORABLE AU CONCOURS ACADEMIQUE. — IL REMPORTE TROIS PRIX DANS LES JEUX FLORAUX. — *HAN D'ISLANDE*. — LE POÈTE ET LE GARDE DU CORPS. — MARIAGE D'HUGO. — LES *ODES ET BALLADES*. — PROPOSITION DU COUSIN CORNET.

En rentrant en France, les débris de l'armée d'Espagne trouvèrent un corps d'observation français qui les attendait avec l'ordre impérial d'incorporer l'armée espagnole dans l'armée française.

Seulement, ces quatre ans de service en Espagne, cette laborieuse campagne pendant laquelle on avait eu à lutter, non seulement contre deux armées, mais encore contre une population tout entière ; ces sièges terribles qui n'ont leur équivalent que dans l'Antiquité, où femmes et enfants, le fusil et le poignard à la main, défendaient chaque angle de rempart, chaque maison, chaque pierre ; ces sierras qui avaient rappelé la guerre des Titans en allumant des feux sur toutes les hautes cimes ; ces montagnes à pic enlevées par des charges de cavalerie ; ces rochers défendus et emportés un à un : ces vingt défilés qui furent autant de Thermopyles ; cette boucherie dans laquelle la torture et la mort attendaient le prisonnier, tout cela était nul, non avenu, tout cela n'existait pas, n'avait jamais existé, du moment que l'on avait évacué l'Espagne.

On aurait pu demander à Napoléon pourquoi il avait évacué la Russie.

Mais lui, l'invincible, c'était un Dieu même qui l'avait courbé sous lui ; comme Thor, fils d'Odin, c'était avec la mort en personne qu'il avait lutté ; il n'avait pas été vaincu comme Xerxès, il avait été foudroyé comme Cambyse.

La distinction était subtile : mais on ne discutait pas avec le vainqueur d'Austerlitz, à plus forte raison avec le vaincu de la

Berezina.

Les services des Français en Espagne n'existaient donc pas, et – moins deux cent mille hommes restés sur les champs de bataille de Talavera, de Saragosse, de Baylen, de Salamanque et de Vittoria – tout était comme si rien n'eût été.

En conséquence, le général Hugo trouva cet ordre à son adresse en arrivant à Bayonne :

Le *major* Hugo se mettra immédiatement à la disposition du général Belliard.

Le lendemain, le général Hugo se présente chez le général Belliard en costume de simple grenadier et avec des épaulettes de laine.

Belliard ne le reconnaissait pas.

Le général Hugo se nomma.

— Que signifie cet uniforme de simple soldat ? demanda Belliard.

— Grenadier ou général, répondit Hugo.

Belliard lui sauta au cou.

Le même jour, il renvoyait l'ordre à l'empereur.

L'ordre revint avec cette note en marge de la main de Napoléon :

Le *général* Hugo ira prendre immédiatement le commandement de Thionville.

C'est à l'histoire à consigner les détails de ce siège, pendant lequel le général Hugo trouva moyen de défendre la citadelle et de ménager la ville.

La citadelle de Thionville fut une des dernières sur lesquelles flotta le drapeau tricolore.

Enfin, il fallut rendre la place, non pas à l'ennemi, mais aux Bourbons.

Le général Hugo ne voulut pas même rester à Paris. Trop de choses lui brisaient le cœur, à lui, vieux soldat, dans cette capi-

tale où les femmes avaient été au-devant des Cosaques avec des fleurs, où la population avait crié : « Vivent les alliés ! » où l'on avait traîné dans le ruisseau la statue de l'empereur.

Il acheta le château de Saint-Lazare, à Blois, et s'y retira.

Il n'y avait plus moyen de garder le beau couvent des Feuillantines. Madame Hugo, restée à Paris pour veiller sur ses enfants, prit un modeste logement, et mit Eugène et Victor dans la pension de l'abbé Cordier, rue Sainte Marguerite.

Abel, officier et émancipé, resta libre.

Eugène et Victor étaient destinés à l'École polytechnique.

Nous avons dit, au reste, que le couvent des Feuillantines avait tenu parole, et fait de Victor un poète.

Assistons au premier début de l'enfant.

Combien je remerciais aujourd'hui le contemporain qui me donnerait, sur Dante, sur Shakespeare ou sur Corneille, les détails que vingt ans d'amitié avec lui me permettent de consigner ici sur Victor Hugo ! On était en pleine Restauration. L'Académie avait donné pour sujet de son prix annuel, couronné le 25 août, jour de la Saint-Louis : *Le bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie*.

Sans en rien dire à personne, Victor avait concouru.

Selon la loi du concours, il avait mis son nom dans un papier cacheté joint à sa pièce de vers : seulement, à son nom, il avait ajouté son âge, quatorze ans et demi.

D'ailleurs, cet âge, il le disait dans le courant même de sa pièce de vers :

Moi qui, toujours fuyant les cités et les cours,
De trois lustres à peine ai vu finir le cours.

Voyez-vous ce futur philosophe qui, à quatorze ans, avait *fui les cités et les cours* !...

C'est charmant de naïveté enfantine.

Eh bien, chose curieuse, ce furent ces quatorze ans qu'accusait le poète qui empêchèrent le poète d'être couronné. M. Ray-

nouard, rapporteur, déclara que le concurrent, en se donnant *trois lustres à peine* – c'était ainsi que l'on comptait en 1817, et que l'Académie compte encore – M. Raynouard, dis-je, déclara que le concurrent avait voulu se moquer de l'Académie.

Et, comme si l'Académie n'était pas habituée à ce que l'on se moquât d'elle, le prix fut partagé entre Saintine et Lebrun.

Cependant, on lut tout au long la pièce de l'impudent qui s'était moqué de l'Académie en se donnant quatorze ans et demi.

L'assemblée, qui se moquait que l'on se moquât de l'Académie, applaudit fort les vers du jeune poète.

Les suivants surtout furent couverts de bravos, et eussent été bissés, si l'on bissait à l'Académie :

Mon Virgile à la main, bocages verts et sombres,
Que j'aime à m'égarer sous vos paisibles ombres !
Que j'aime, parcourant vos gracieux détours,
À pleurer sur Didon, à plaindre ses amours !
Là, mon âme, tranquille et sans inquiétude,
S'ouvre avec plus de verve aux charmes de l'étude ;
Là, mon cœur est plus tendre et sait mieux compatir
À des maux que peut-être il doit un jour sentir.

Du reste, le concours était remarquable. Au nombre des concurrents étaient – nous les avons déjà nommés en disant que le prix avait été partagé entre eux – Saintine et Lebrun, d'abord. puis Casimir Delavigne, Loyson, qui acquit depuis une certaine popularité que vint interrompre la mort, et, enfin, Victor Hugo.

Loyson eut l'accessit, et Victor Hugo – quoiqu'il se fût moqué de l'Académie, au dire de M. Raynouard – la première mention honorable.

Casimir Delavigne, qui, lui, s'était véritablement moqué de l'Académie en prenant le contre-pied de la question, eut une mention honorable à part en dehors du concours.

Victor jouait aux barres pendant qu'on l'applaudissait à l'Académie. Les premières nouvelles qu'il eut de son succès lui furent données par Abel et Malitourne, qui entrèrent tout courant,

et qui lui sautèrent au cou en lui racontant ce qui venait de se passer, et comment il aurait, selon toute probabilité, obtenu le prix, si l'Académie eût voulu admettre qu'un poète de quatorze ans fût de pareils vers.

La supposition, non pas qu'il eût voulu se moquer de l'Académie, mais qu'il eût pu mentir, blessa fort l'enfant, lequel s'enquit de son extrait de naissance, se le procura et l'envoya à l'Académie.

Vide pedes ! vide latus !

Il fallait bien croire.

Alors, l'indignation de la respectable grand-mère se changea en admiration.

M. Raynouard répondit au poète lauréat une vraie lettre de secrétaire perpétuel.

Il y avait même une belle et bonne faute d'orthographe dans la lettre de M. le secrétaire perpétuel : il répondait à Victor Hugo qu'il *fairait* avec plaisir sa connaissance.

D'eux-mêmes, et sans y être poussés, deux autres membres de l'Académie répondaient en même temps au jeune poète.

C'étaient François de Neufchâteau et Campenon.

Tendre ami des neuf Sœurs, mes bras vous sont ouverts,
Venez, j'aime toujours les vers,

répondait François de Neufchâteau.

L'esprit et le bon goût nous ont rassasiés :
J'ai rencontré des cœurs de glace
Pour des vers pleins de charme et de verve et de grâce
Que Malfilâtre eût enviés !

répondait Campenon.

Quant à Chateaubriand, il appelait Hugo *L'Enfant sublime*. Le mot resta.

À cette époque, on concourait encore pour les jeux Floraux ; Hugo concourut deux années de suite, en 1818 et 1819.

Il eut trois prix.

Les pièces couronnées étaient *Moïse sur le Nil*, *Les Vierges de Verdun*, *La Statue de Henri IV*.

Victor avait, en outre, publié deux satires et une ode. Les satires étaient *Le Télégraphe* et *Le Racoleur politique* ; l'ode était *l'Ode sur la Vendée*.

Il avait publié ces trois pièces à ses frais, et, chose étrange ! elles avaient rapporté huit cents francs à leur auteur.

Alors, les poésies se vendaient : la société avait soif de quelque chose de nouveau ; ce quelque chose de nouveau lui était offert, et elle approchait naïvement ses lèvres de la coupe.

Cependant, deux années de rhétorique en latin, deux années de philosophie, quatre années de mathématiques avaient conduit l'étudiant au seuil de l'École polytechnique.

Arrivé là, il jeta son premier regard réel dans l'avenir, et s'effraya. L'avenir qu'on lui préparait n'était pas la vocation qu'il s'était faite.

Au moment de franchir ce grand pas de l'examen, il écrivit à son père.

Il a un état, il est poète, il ne veut pas entrer à l'École : il peut se passer de la pension de douze cents francs.

Le général Hugo, homme de décision lui-même, comprit ce parti pris ; il n'y avait pas de temps perdu : Victor avait dix-huit mois pour le concours. Il supprima la pension, abandonnant le poète à ses propres forces.

Victor avait devant lui un trésor inépuisable comme ceux des *Mille et une Nuits* : il avait les huit cents francs, produit de ses deux satires et de son ode.

Avec ces huit cents francs, il vécut treize mois, et, pendant ces treize mois, il composa et écrivit *Han d'Islande*. Cet étrange ouvrage fut le début d'un jeune homme de dix-neuf ans.

Pendant qu'il écrivait *Han d'Islande* – chose qui ne contribua pas médiocrement à la teinte de l'ouvrage –, Victor perdit sa mère.

Ce fut le premier deuil de son cœur ; seulement, il fut éternel.

Et, en effet, nous qui avons vu grandir l'enfant aux Feuillantines, à Avellino, au séminaire des Nobles, nous pouvons juger ce qu'était pour lui sa mère.

Aussi, dans un de ces moments de tristesse profonde où le cœur saignant cherche un entourage en harmonie avec son propre deuil, le jeune homme était allé à Versailles, la ville de toutes les tristesses et de tous les deuils.

Il avait déjeuné au café ; il tenait un journal à la main ; il ne lisait pas, il pensait.

Un garde du corps qui ne pensait pas, et qui voulait lire, lui prit ce journal des mains. — Blond et rose, Victor, à dix-neuf ans, en paraissait quinze.

Le garde du corps croyait avoir affaire à un enfant, il insultait un homme ; un homme qui se trouvait dans un de ces sombres moments de la vie où un danger devient une bonne fortune.

Aussi le jeune homme accepta-t-il la querelle qu'on lui cherchait, si grossière, si inutile qu'elle fût. On se battit à l'épée, presque séance tenante ; Victor reçut un coup d'épée dans le bras.

Cet accident retarda de quinze jours l'apparition de *Han d'Islande*.

Par bonheur, ce cœur si profondément atteint avait, comme toute profonde nuit, son étoile ; comme tout abîme, sa fleur : il aimait !

Il aimait avec passion une jeune fille de quinze ans avec laquelle il avait été élevé, mademoiselle Fouché.

Il épousa cette jeune fille. — C'est aujourd'hui la femme dévouée qui suit le poète dans son exil.

Han d'Islande, vendu mille francs, fut la dot des époux, qui avaient trente-cinq ans à eux deux.

Les témoins du mariage furent Alexandre Soumet et Alfred de Vigny, poètes eux-mêmes, débutant eux-mêmes dans l'art et presque dans la vie.

Le premier volume de poésies publié sur ces entrefaites par

Victor, imprimé chez Guiraudet, rue Saint-Honoré, 335, et vendu chez Péliissier, place du Palais-Royal, rapporta neuf cents francs.

De ces neuf cents francs, le poète acheta le premier châle qu'il donna à sa jeune femme.

D'autres femmes, des femmes de banquier ou de prince, ont eu des cachemires plus beaux que celui-là, madame ! Nulle n'a eu tissu plus précieux, étoffe plus magnifique !

Le succès de ce premier volume fut immense. Je me rappelle en avoir reçu le contrecoup en province.

Le premier volume de Lamartine, *Méditations poétiques*, avait paru en 1820. C'était un succès gigantesque et mérité qu'il fallait, autant que possible, étouffer par un succès rival.

Par hasard, cette fois, le succès rival était un succès égal. Les deux succès marchèrent de front, se donnant la main, s'appuyant l'un sur l'autre.

On ne parvint pas plus, alors, à brouiller les deux poètes, quelque différence qu'il y eût dans leur manière, qu'on ne parvint, trente ans plus tard, à brouiller les deux hommes politiques, quelque différence qu'il y eût dans leur opinion.

La noce s'était faite chez M. Fouché, le père de la fiancée, qui habitait l'hôtel du conseil de guerre.

Le repas avait eu lieu dans la salle même où avait été condamné – coïncidence étrange et à laquelle nous reviendrons tout à l'heure –, le général la Horie, parrain de Victor.

Han d'Islande, que nous avons fort injustement abandonné, avait eu un succès de curiosité au moins égal au succès de ses fraîches et blondes sœurs les *Odes*. Seulement, *Han d'Islande* ne portait pas de nom d'auteur, et il était impossible de deviner que cette poignée de lis, de lilas et de roses qu'on appelait *Odes et Ballades*, fût poussée à l'ombre de ce chêne sombre et rugueux qu'on appelait *Han d'Islande*.

Nodier avait lu *Han d'Islande*, et en avait été émerveillé. – Bon et cher Nodier ! qu'on trouve près de tout ce qui grandit pour lui servir de soutien, près de tout ce qui fleurit pour le faire

épanouir, il avait déclaré que Byron et Mathurin étaient dépassés, et que l'auteur inconnu de *Han d'Islande* avait, enfin, atteint l'idéal du cauchemar.

Lui qui devait faire *Smarra* ! C'était, par ma foi, bien modeste.

Nodier n'était pas un de ces hommes auxquels l'auteur d'un livre, sous quelque voile anonyme qu'il s'enveloppât, pût rester longtemps caché. Il découvrit – le grand bibliomane, qui avait fait tant de découvertes du même genre, mais autrement difficiles à faire – que l'auteur de *Han d'Islande* était Victor Hugo. Seulement, qu'était-ce que Victor Hugo ? Quelque misanthrope comme Timon, quelque cynique comme Diogène, quelque pleureur comme Démocrite.

Il leva le voile, et trouva – vous savez qui – ce jeune homme blond et rose qui venait d'avoir vingt ans, et en paraissait seize.

Il recula d'étonnement : c'était à n'y pas croire. Là où il cherchait la physionomie grimaçante du vieux pessimiste, il trouvait le sourire jeune, naïf et plein d'espérance du poète naissant.

À partir de ce premier jour où ils se rencontrèrent, furent posées les bases de cette amitié que rien n'altéra jamais.

C'était ainsi qu'aimait Nodier, et qu'on l'aimait.

Au reste, l'aisance, presque la fortune, allait entrer dans le jeune ménage : la première édition de *Han d'Islande*, vendue mille francs, était épuisée, et, au même moment où Thiers, débutant de son côté, se couvrait du nom de Félix Bodin pour vendre son *Histoire de la Révolution*, Victor vendait sa seconde édition de *Han d'Islande* dix mille francs.

C'étaient les libraires Lecointre et Durey qui semaient cette pluie d'or sur le lit nuptial des jeunes époux.

En même temps, les honneurs venaient frapper à leur porte.

On se rappelle le cousin Cornet, fait sénateur et comte sous l'Empire, et devenu pair de France sous la Restauration. La célébrité naissante de Victor avait chatouillé son vieil amour-propre de député de Nantes et de membre des Cinq-Cents. Il n'avait pas

d'enfant à qui léguer son blason d'azur à trois cornets d'argent et son manteau de pair ; il proposait d'étendre ce manteau sur les épaules du jeune poète, et, cela, à une seule condition.

Il est vrai que la condition était sévère : afin que son nom, à lui, ne pérît point, le jeune poète s'appellerait Victor Hugo-Cornet.

La proposition fut transmise par le général Hugo à l'auteur de *Han d'Islande* et des *Odes et Ballades*.

L'auteur de *Han d'Islande* et des *Odes et Ballades* répondit qu'il préférerait s'appeler Victor Hugo tout court : que, d'ailleurs, si l'envie lui prenait, un jour, d'être pair de France, il n'avait besoin de personne pour cela, et se ferait bien pair de France tout seul.

L'offre du comte Cornet fut donc repoussée.

Il y avait un autre cousin qui, après les *Odes et Ballades*, avait été tout près de faire la même proposition d'héritage au jeune poète : c'était le comte Volney ; mais, par malheur, il avait appris que *Han d'Islande* sortait de la même plume que les *Odes et Ballades*, et il avait secoué la tête en agrafant plus solidement que jamais son manteau de pair sur ses épaules.

Chapitre CXXX

LÉOPOLDINE. — LES OPINIONS DU FILS DE LA VENDÉENNE. — LE CONSPIRATEUR DELON. — HUGO LUI OFFRE UN ASILE. — LOUIS XVIII FAIT UNE PENSION DE DOUZE CENTS FRANCS À L'AUTEUR DES *ODES ET BALLADES*. — LE POÈTE CHEZ LE DIRECTEUR GÉNÉRAL DES POSTES. — COMMENT IL APPREND L'EXISTENCE DU CABINET NOIR. — IL EST NOMMÉ CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR. — BEAUCHESNE. — *BUG-JARGAL*. — LA SOIRÉE DE L'AMBASSADEUR D'AUTRICHE. — *ODE À LA COLONNE*. — *CROMWELL*. — COMMENT FUT FAITE *MARION DELORME*.

En 1824, naquit, en même temps qu'un nouveau volume d'odes, cette charmante petite Léopoldine que nous avons vue disparaître si tristement en face du château de Villequier, noyée avec son mari, dans un beau jour, par un caprice du vent ; cruelle épreuve du destin peut-être, qui tenait à connaître la trempe de ce cœur de père, dont il savait avoir besoin au jour des tempêtes civiles qui se préparaient.

Toutes ces odes portaient l'empreinte de l'opinion royaliste.

C'est que le jeune homme, à peine sorti de l'enfance, était le fils de sa mère vendéenne, de cette sainte femme qui, dans la guerre civile de 1793, avait sauvé dix-neuf prêtres.

Les amis du général Hugo, qui, sans faire d'opposition ouverte, appartenait à ce qu'on appelait, à cette époque, l'opinion libérale, s'inquiétaient parfois de ces tendances ultra-monarchiques ; mais le général secouait la tête et leur répondait en souriant :

— Laissons faire le temps : l'enfant a les opinions de sa mère ; l'homme aura les opinions de son père.

Veut-on voir comment le poète raconte lui-même cette promesse faite par son père, non seulement à un ami, mais à la France, mais à l'avenir, mais au monde :

Décembre 1820.

Le tout jeune homme qui s'éveille de nos jours aux idées politiques est dans une perplexité étrange : en général, nos pères sont bonapartistes, et nos mères sont royalistes.

Nos pères ne voient dans Napoléon que l'homme qui leur donnait des épaulettes ; nos mères ne voient dans Bonaparte que l'homme qui leur prenait leurs fils.

Pour nos pères, la Révolution, c'est la plus grande chose qu'ait pu faire le génie d'une assemblée ; l'Empire, c'est la plus grande chose qu'ait pu faire le génie d'un homme.

Pour nos mères, la Révolution, c'est une guillotine ; l'Empire, c'est un sabre.

Nous autres enfants nés sous le Consulat, nous avons tous grandi sur les genoux de nos mères – nos pères étaient au camp – ; et bien souvent, privées, par la fantaisie conquérante d'un homme, de leur mari, de leur frère, elles ont fixé sur nous, frais écoliers de huit ou dix ans, leurs doux yeux maternels remplis de larmes, en songeant que nous aurions dix-huit ans en 1820, et qu'en 1825, nous serions colonels ou morts.

L'acclamation qui a salué Louis XVIII en 1814, ç'a été le cri de joie des mères.

En général, il est peu d'adolescents de notre génération qui n'aient sucé, avec le lait de leur mère, la haine des deux époques violentes qui ont précédé la Restauration. Le croque-mitaine des enfants de 1803, c'était Robespierre ; le croque-mitaine des enfants de 1815, c'était Bonaparte.

Dernièrement, je venais de soutenir ardemment, en présence de mon père, mes opinions vendéennes. Mon père m'a écouté parler en silence, puis il s'est tourné vers le général L..., qui était là, et il lui a dit :

— *Laissons faire le temps : l'enfant est de l'opinion de sa mère ; l'homme sera de l'opinion de son père.*

Cette prédiction m'a rendu tout pensif.

Quoi qu'il arrive, et en admettant même jusqu'à un certain point que l'expérience puisse modifier l'impression que nous fait le premier aspect des choses à notre entrée dans la vie, l'honnête homme est sûr de ne pas errer en soumettant toutes ces modifications à la sévère critique de sa conscience. Une bonne conscience qui veille dans son esprit le sauve de toutes les mauvaises directions où l'honnêteté peut se perdre. Au Moyen

Âge, on croyait que tout liquide où un saphir avait séjourné était un préservatif contre la peste, le charbon, la lèpre, et toutes ses espèces, dit Jean-Baptiste de Rocoles.

Ce saphir, c'est la conscience.

Ces quelques lignes sont l'explication complète de la conduite politique de Victor aux différentes époques de sa vie.

Cependant, cette opinion royaliste qui se manifestait par de si beaux vers, aux yeux de ceux-là pour qui elle était un péché, se faisait absoudre par de bonnes actions.

Citons un fait qui, d'ailleurs, se reflétera d'une façon originale dans la vie du poète.

En 1822, la conspiration de Berton éclate ; tous les yeux se tournent du côté de Saumur.

Au nombre des conjurés était – outre Berton, qui est mort si bravement ; outre Cafe, qui s'ouvrit les veines, comme un héros antique, avec un morceau de vitre brisée – un jeune homme nommé Delon.

Ce jeune homme, que j'avais entrevu chez M. Deviolaine, avec lequel sa famille était liée, avait plus d'une fois porté le petit Victor sur son épaule, ou fait sauter le futur poète sur ses genoux.

C'était le fils d'un ancien officier qui avait servi sous les ordres du général Hugo.

Dans le fameux procès des chauffeurs, cet officier avait été capitaine rapporteur ; dans le procès non moins fameux de Malet, il avait été chef de bataillon rapporteur ; et, dans l'un et l'autre procès, sans faire de distinction entre les coupables, il avait réclamé la peine de mort.

Le général la Horie, ce parrain de Victor dont nous avons parlé, avait donc été fusillé sur le rapport de Delon.

Chose étrange, c'était le fils de cet homme qui avait réclamé la mort contre les autres pour cause de conspiration, que la mort poursuivait pour la même cause !

Depuis le jour où le chef de bataillon Delon, au lieu de se récuser, avait porté la parole contre le général la Horie, il y avait

eu rupture entière entre la famille Hugo et la famille Delon.

Mais, s'il y avait eu rupture entre les cœurs des pères, il n'y avait pas eu rupture entre les cœurs des enfants.

Victor demeurait, alors, rue de Mézières, n° 10.

Il lut, un matin, dans le journal, cette terrible histoire de la conspiration de Saumur.

Tous les complices étaient arrêtés ou à peu près, à l'exception de Delon, qui était en fuite.

Aussitôt, ses souvenirs d'enfant, si puissants, si indestructibles, reviennent à la pensée du poète ; il prend plume, papier et encre, et, oubliant la haine de la famille et la différence d'opinion, il écrit à *madame Delon, à Saint-Denis* :

Madame,

J'apprends que votre fils est proscrit et fugitif ; nos opinions sont opposées, mais c'est une raison de plus pour qu'on ne vienne pas le chercher chez moi.

Je l'attends : à quelque heure du jour ou de la nuit qu'il arrive, il sera le bienvenu, certain que je suis qu'aucun refuge ne peut être plus sûr pour lui que cette part de ma chambre que je lui offre.

J'habite dans une maison sans portier, rue de Mézières, n° 10, au cinquième. Je veillerai à ce que, nuit et jour, la porte reste ouverte.

Veillez agréer, madame, l'hommage de mes sentiments les plus respectueux.

Victor HUGO.

Cette lettre écrite, naïf comme un enfant qu'il était, le poète la mit à la poste.

À la poste ! Une lettre adressée à la mère d'un homme que toute la police pourchassait !

Puis, la lettre mise à la poste, à chaque crépuscule tombant, Victor sortait, explorant les environs, et croyant voir Delon dans chaque homme rasant les murs.

Delon ne vint pas.

Mais ce qui vint, à son grand étonnement, sans qu'il eût fait aucune démarche pour cela, ce fut une pension de douze cents

livres, dont l'auteur des *Odes et Ballades* reçut un matin, dans sa petite chambre de la rue de Mézières, le brevet signé de Louis XVIII.

Le brevet ne pouvait arriver mieux, le poète venait de se marier.

Le 13 avril 1825, Hugo se présente à l'hôtel des postes, pour retenir les trois places de la malle pour lui, sa femme et une servante. Il allait à Blois.

Son désir était que ces trois places fussent assurées d'avance.

Malheureusement, c'était chose difficile : la malle allait jusqu'à Bordeaux ; assurer des places jusqu'à Blois, c'était risquer que la malle fût vide de Blois à Bordeaux.

Cependant, cette faveur que sollicitait Victor, un homme pouvait l'accorder, c'était M. Roger, le directeur des postes.

M. Roger était presque un homme de lettres ; M. Roger était de l'Académie : il était possible qu'il fît pour Victor Hugo ce que Victor Hugo désirait.

Victor se décida à monter chez M. le directeur général des postes.

L'huissier annonça le poète.

Au nom de Victor Hugo, déjà fort célèbre à cette époque, surtout par l'ode qui avait paru sur la mort de Louis XVIII, ode que nous avons citée en partie, M. Roger se leva, et vint au poète avec toute sorte de démonstrations d'amitié.

Il va sans dire que sa demande relativement à la propriété exclusive de la malle-poste jusqu'à Blois lui était accordée d'avance.

Mais M. Roger, ayant cette bonne fortune de tenir le poète, ne voulut point le lâcher ainsi. Il le fit asseoir, et l'on causa.

— Pardieu ! dit M. Roger, faisant surgir cette exclamation au milieu de la causerie, savez-vous d'où vous vient votre pension de douze cents livres, mon cher poète ?

— Mais, répondit Victor en souriant, elle me vient probablement en rémunération du peu que j'ai écrit.

— Ah bien, oui ! reprit le directeur des postes ; voulez-vous que je vous dise, moi, d'où elle vous vient ?

— Mais oui, vous me ferez plaisir, je l'avoue.

— Vous rappelez-vous la conspiration de Saumur ?

— Sans doute.

— Vous rappelez-vous un jeune homme nommé Delon, qui fut compromis dans cette conspiration ?

— Parfaitement.

— Vous rappelez-vous lui avoir écrit, ou plutôt avoir écrit à sa mère une lettre dans laquelle vous offriez au proscrit la moitié de la chambre que vous occupiez, rue de Mézières, n° 10 ?

Cette fois, Victor ne répondit point ; il regarda le directeur des postes avec des yeux presque éblouis, non point de la splendeur de ce bon M. Roger, mais de sa pénétration.

Il avait écrit cette lettre seul, entre ses quatre murs ; il n'en avait parlé à personne, et son bonnet de nuit lui-même – ce confident que Louis XI conseillait de brûler dès qu'on lui avait confié quelque chose –, son bonnet de nuit lui-même n'en savait rien, vu qu'il ne portait pas de bonnet de nuit.

— Eh bien, continua le directeur des postes, cette lettre fut mise sous les yeux du roi Louis XVIII, qui vous connaissait déjà comme poète. « Ah ! ah ! dit le roi, grand talent, bon cœur... Il faut récompenser ce jeune homme-là ! » Et il ordonna qu'une pension de douze cents francs vous fût accordée.

— Mais, enfin, balbutia Victor, comment cette lettre avait-elle été mise sous les yeux du roi Louis XVIII ?

Le directeur des postes poussa un éclat de rire homérique.

Si naïf que fût le poète, il finit, cependant, par comprendre.

— Mais, alors, s'écria-t-il, qu'est devenue cette lettre ?

— Comment ! mais elle a tout naturellement été remise à la poste.

— De sorte qu'elle est parvenue à son adresse ?

— Probablement.

— Mais, si Delon avait accepté mon offre, si Delon était

venu chez moi, que fût-il arrivé, alors ?

— Il fût arrivé, mon cher poète, qu'il eût été arrêté, jugé et probablement exécuté.

— De sorte qu'on aurait pu croire que cette lettre, c'était un guet-apens ; de sorte que, s'il eût été arrêté, jugé, exécuté... cette pension que j'ai reçue, c'était le prix du sang ! oh !...

Victor jeta un cri d'effroi rétrospectif, prit sa tête dans ses mains, et se précipita dans l'antichambre, où M. Roger le suivit, toujours riant, lui faisant observer qu'il oubliait son chapeau, et lui criant :

— Rappelez-vous que la malle-poste est à vous tout entière pour après demain 15 avril.

Cette terreur rétrospective finit par se calmer : Delon était en sûreté, Delon était en Angleterre ; Hugo respira.

Seulement, il commença de croire à l'existence de ce fameux cabinet noir qu'il avait pris pour un fantôme, et se promit bien, lorsqu'il offrirait désormais sa chambre à un proscrit, de ne pas la lui offrir par la poste.

Le jour du départ pour Blois arrivé, il se rendit, avec madame Hugo et la femme de chambre, à l'hôtel des postes. Au moment où il montait en voiture, une ordonnance qui venait de le manquer chez lui arriva au grand galop, et lui remit un pli au cachet de la maison du roi.

C'était son brevet de chevalier de la Légion d'honneur, signé par le roi Charles X. — Hugo n'avait pas vingt-trois ans.

Il y a, je l'ai dit, un âge où ces sortes de choses causent une grande joie, surtout quand elles sont accordées d'une certaine façon.

Hugo et Lamartine avaient, d'abord, été confondus dans une promotion générale, dans ce qu'on appelle une *fournée*. Le roi Charles X raya leurs deux noms.

M. de La Rochefoucauld, qui patronnait la liste, et particulièrement les deux jeunes poètes, se hasarda à demander pourquoi Sa Majesté venait de rayer deux noms aussi illustres.

— C'est justement parce qu'ils sont illustres, monsieur, répondit Charles X, qu'ils ne doivent pas être confondus avec les autres noms. Vous me présenterez un rapport à part pour MM. Lamartine et Hugo.

Le brevet était accompagné d'une lettre officielle de M. le comte Sosthène de La Rochefoucauld, et d'une lettre amicale de son secrétaire, M. de Beauchesne.

M. de Beauchesne, ou plutôt Beauchesne, était la véritable lumière de M. de La Rochefoucauld dans tout ce qu'il faisait de bien, et, il faut le dire, ce directeur des beaux-arts tant raillé par les journaux de l'opposition du temps – je laisse à part la vie politique – a fait, en encouragements littéraires, d'excellentes choses.

Il est vrai, comme je l'ai dit, que, pour le guider dans cette voie, il avait Beauchesne.

Beauchesne était, à cette époque, un charmant garçon de vingt-quatre à vingt-cinq ans, et est devenu, depuis, un charmant poète. Cœur loyal s'il en fut, il semblait avoir pris pour devise : *Video nec invideo* ; et, en effet, qu'aurait-il pu envier ? Tout ce qui était grand l'appelait frère, tout ce qui était bon l'appelait ami.

En franc et loyal Breton, la vraie monarchie tombée, Beauchesne resta fidèle à ses ruines. Je raconterai en son lieu comment nous manquâmes nous battre un jour pour cause politique, et je constaterai que jamais nous n'avions été meilleurs amis qu'à l'heure où nous mettions l'épée à la main.

Cher Beauchesne ! Il disparut tout à coup : je fus dix ans, quinze ans sans le revoir. Un matin, il entra chez moi, comme s'il en fût sorti la veille, et me sauta au cou.

Il arrivait avec une charmante chose, tragédie ou drame, je ne sais trop, une œuvre de fantaisie tirée de nos anciens fabliaux – *Les Épreuves de la belle Griseldis* –, qui, selon toute probabilité, sera lue, reçue, jouée et applaudie au Français.

Il avait un ravissant castel au bois de Boulogne ; il l'a vendu.

Le lierre n'a pas le temps de pousser sur la maison des poètes.

Je me rappelle qu'à l'époque où il venait de faire bâtir la sienne, il m'envoya son album pour y mettre quelques vers. J'y écrivis ceux-ci :

Beauchesne, vous avez une douce retraite :
Moi, je suis sans abri pour les jours de malheur !
Que votre beau castel, pour reposer sa tête,
Garde dans son grenier une place au poète,
Qui vous garde en échange une place en son cœur.

Une seconde fois j'avais perdu de vue Beauchesne. Il m'arriva une de ces catastrophes qui me laissent indifférent, mais que beaucoup de gens regardent comme un grand malheur.

J'ouvre une lettre pleine de tendres protestations. Elle était de Beauchesne.

Je n'y ai pas répondu, alors : j'y réponds aujourd'hui.

Ce n'est point, au reste, la dernière fois que le nom de Beauchesne se trouvera sous ma plume. Ainsi, cher Beauchesne, je ne vous dis pas adieu ; je vous dis au revoir !...

Hugo recevait donc à la fois, avec son brevet de chevalier, et la lettre officielle de M. de La Rochefoucauld, et la lettre amicale de Beauchesne.

Il mit le tout sur son cœur, monta en voiture, et, dans le trajet de Paris à Blois, composa tout entière la ballade des *Deux Archers*.

En arrivant à Blois, il déposa, tout joyeux, son brevet entre les mains de son père.

Le vieux soldat détacha d'un de ses vieux habits qui avaient vu la poussière de tant de pays un de ces vieux rubans qui avaient vu le feu de tant de batailles, et l'attacha à la boutonnière de la redingote de son fils.

Ce fut pendant ce séjour à Blois que le poète reçut la lettre close de Charles X qui l'invitait à assister au sacre.

Il partit pour Reims en compagnie de Nodier.

À Reims, il trouva Lamartine, avec lequel il acheva de faire connaissance.

Chacun d'eux paya son hospitalité au roi :

Lamartine par son *Chant du sacre* ; Hugo par son *Ode à Charles X*.

En 1826, *Bug-Jargal* parut. — De même que *Christine* avait été faite avant *Henri III*, *Bug-Jargal* avait été fait avant *Han d'Islande*. Je ne sais quelle cause opéra dans la publication une transposition chronologique.

En 1827, l'ambassadeur d'Autriche donne une grande soirée. À cette soirée, il invite tout ce qu'il y a d'illustre en France, et tout ce qu'il y a d'illustre en France, toujours fort avide de soirées, va à celle de l'ambassadeur d'Autriche.

Les maréchaux y allèrent comme les autres.

Seulement, à cette soirée, il arriva une singulière chose.

À la porte du salon était, comme d'habitude, un laquais chargé d'annoncer les personnages que l'on avait jugés dignes d'assister à la fête.

Le maréchal Soult se présente.

— Qui faut-il annoncer ? demande le laquais.

— *Le duc de Dalmatie*, répond le maréchal.

— *M. le maréchal Soult !* annonce le laquais, qui avait reçu ses ordres.

Ce pouvait être une erreur. L'illustre épée, comme l'appela, depuis, Louis-Philippe, qui peut-être, pas plus que l'ambassadeur d'Autriche, ne se souciait de l'appeler le duc de Dalmatie, l'illustre épée n'y fit pas attention.

Le maréchal Mortier se présente le second.

— Qui faut-il annoncer ? demande le laquais.

— *Le duc de Trévise*.

— *M. le maréchal Mortier !* annonce le laquais.

Les yeux des deux vieux compagnons de l'empereur se rencontrèrent ; leurs regards se croisèrent comme deux éclairs, s'interrogeant l'un l'autre ; mais ils ne surent que se répondre : il

n'était pas bien clair encore que ce fût un parti pris.

Le maréchal Marmont se présente le troisième.

— Qui faut-il annoncer ? demande le laquais.

— *Le duc de Raguse.*

— *M. le maréchal Marmont !* annonce le laquais.

Cette fois, il n'y avait pas à s'y méprendre. Les deux premiers arrivés allèrent au troisième venu, et lui firent part de leur doute. Cependant, tous trois résolurent d'attendre encore.

Le duc de Reggio, le duc de Tarente et tous les autres ducs de création impériale vinrent les uns après les autres, et, quoique chacun d'eux eût donné son nom de duc, ils furent annoncés purement et simplement sous leur nom de famille.

L'insulte était claire, patente, publique, et, cependant ceux qui avaient été insultés se retirèrent silencieux, gardant l'insulte qui leur avait été faite.

Pas un d'eux n'eut l'idée de souffleter l'insulteur.

Qui demanda satisfaction ? Qui l'obtint pour eux ?

Le poète !

Trois jours après cette insulte faite à l'armée entière, dans la personne de ses chefs, l'*Ode à la Colonne* parut...

Pendant le cours de la même année 1827, *Cromwell* fut publié. On discuta peu sur le poème, beaucoup sur la préface, qui contenait toute une poétique nouvelle.

En 1828, vinrent *Les Orientales* et *Le Dernier jour d'un condamné*.

Enfin, le 10 février 1829, fut joué, comme je l'ai dit, *Henri III*.

La révolution poétique était à peu près faite par Hugo et par Lamartine ; mais la révolution dramatique était encore tout entière à faire.

Henri III venait franchement, hardiment, heureusement de commencer l'œuvre.

Aussi, cette représentation, que j'ai racontée dans tous ses détails, fut-elle, non seulement une grande joie, mais encore un

grand encouragement pour Hugo.

Nous nous revîmes après la représentation.

Il me tendit la main.

— Ah ! m'écriai-je, me voilà donc enfin des vôtres !

J'étais bien heureux de mon succès ; mais ce qui surtout me le rendait plus précieux, c'était le droit qu'il m'avait conquis de toucher toutes ces mains-là.

— Maintenant, me dit Hugo, à mon tour !

— Quand le jour sera venu, ne m'oubliez pas...

— Vous serez à la première lecture.

— C'est parole donnée ?

— C'est rendez-vous pris !

Et nous nous quittâmes.

En effet, dès le lendemain, Hugo choisit, parmi les différents sujets arrêtés d'avance dans son esprit, le drame de *Marion Delorme*.

Puis, comme nous faisons, nous autres créateurs, il la porta quelque temps dans son cerveau, ainsi que la mère porte l'enfant dans son sein.

Puis, enfin, il se dit un jour :

— Le 1^{er} juin 1829, je commencerai mon drame.

Le 1^{er} juin arrivé il le commença, en effet.

Le 19, il avait fait les trois premiers actes.

Le 20, au point du jour, comme le soleil se levait, emplissant de rayons d'or le cadre de la fenêtre qui éclairait sa chambre de la rue Notre-Dame-des Champs, il fit le premier vers de son quatrième acte :

LE DUC DE BELLEGARDE

Condamné ?

LE MARQUIS DE NANGIS

Condamné !

LE DUC DE BELLEGARDE

Bien !... mais le roi fait grâce ?...

Le lendemain, juste vingt-quatre heures après, et comme le soleil lui rendait sa visite accoutumée, il en écrivait le dernier vers :

On peut bien, une fois, être roi par mégarde !

Pendant ces vingt-quatre heures, il n'avait ni bu, ni mangé, ni dormi ; mais il avait fait un acte de près de six cents vers ; six cents vers qui à mes yeux, comptent parmi les plus beaux de la langue française. Le 27 juin, *Marion Delorme* était terminée.

Chapitre CXXXI

LECTURE DE *MARION DELORME* CHEZ DEVÉRIA. — *STEEPLE-CHASE* DE DIRECTEURS. — *MARION DELORME* EST ARRÊTÉE PAR LA CENSURE. — HUGO OBTIENT UNE AUDIENCE DE CHARLES X. — SON DRAME EST DÉFINITIVEMENT INTERDIT. — ON LUI ENVOIE LE BREVET D'UNE PENSION QU'IL REFUSE. — IL SE MET À *HERNANI*, ET LE FAIT EN VINGT-CINQ JOURS.

Hugo n'eut pas besoin, comme moi, d'écrire à Nodier, et d'attendre un rendez-vous de Taylor : autant j'étais inconnu avant *Henri III*, autant Hugo était déjà illustre avant *Marion Delorme*.

Il indiqua, comme je l'ai dit, une lecture chez Devéria, et invita Taylor à cette lecture, et, avec Taylor, de Vigny, Émile Deschamps, Sainte-Beuve, Soumet, Boulanger, Beauchesne, moi, — toute la pléiade, enfin.

La lecture commença.

Le premier acte de *Marion Delorme* est un chef-d'œuvre ; il n'y a rien à y reprendre, à part cette manie qu'a Hugo de faire entrer ses personnages par les fenêtres, au lieu de les faire entrer par les portes, et qui se trahissait là, chez lui, pour la première fois.

Nul cœur n'est plus exempt d'envie que le mien. J'écoutai donc ce premier acte avec une profonde admiration, mêlée, cependant, de quelque tristesse : je sentais que j'étais loin de cette forme-là, que je serais longtemps à y atteindre, si j'y atteignais jamais.

Puis vint le second acte, et successivement les trois derniers. — J'étais près de Taylor.

Au dernier vers de la pièce, il se pencha vers moi.

— Eh bien, me demanda-t-il, que pensez-vous de cela ?

— Je dis que nous sommes tous flambés, si Victor n'a pas fait aujourd'hui sa meilleure pièce.

Puis j'ajoutai :

— Seulement, je crois qu'il l'a faite.

— Et pourquoi croyez-vous cela ?

— Mais parce qu'il y a dans *Marion Delorme* toutes les qualités de l'homme mûr, et aucune des fautes du jeune homme. Le progrès est impossible à qui débute par une chose complète, ou à peu près.

Je suis intéressé, ne fût-ce que par amour-propre, à croire que j'avais raison : mon avis est encore aujourd'hui que *Marion Delorme* est, sinon la meilleure, du moins une des meilleures pièces d'Hugo.

Je le félicitai bien sincèrement, bien consciencieusement. Je n'avais jamais entendu rien de pareil à ces vers de *Marion Delorme* ; j'étais écrasé sous la magnificence de ce style, moi à qui le style manquait surtout. On m'eût demandé dix ans de ma vie en me promettant qu'en échange j'atteindrais, un jour, à cette forme, je n'eusse point hésité, je les eusse donnés à l'instant même !

Une chose m'avait profondément blessé au cinquième acte, c'était que Didier marchât à la mort sans pardonner à Marion. Je suppliai Hugo de substituer à la propre inflexibilité de son caractère quelque chose de plus humain. Sainte-Beuve se joignit à moi, et, à nous deux, nous obtînmes le pardon de la pauvre Marion.

Restait la question de censure.

Personne de nous ne croyait que la commission d'examen laissât passer le caractère de Louis XIII, si admirablement tracé, justement à cause de la perfection des lignes et de la vivacité du coloris.

Il est vrai que l'acte de Louis XIII pouvait s'enlever sans rien ôter de l'intérêt de la pièce, et, plusieurs fois, Crosnier fit cette coupure au théâtre de la Porte-Saint-Martin, sans que le public s'en aperçût. C'était ce que les critiques de petits mots et de petites choses appelaient une superfétation, un hors-d'œuvre.

Hors-d'œuvre magnifique ! Superfétation sublime ! — Je donnerais celui de mes drames que l'on voudrait prendre au choix, pour avoir fait le quatrième acte de *Marion Delorme*.

Au reste, ce fut pendant un temps le défaut dominant de Victor Hugo, de faire des quatrièmes actes qui pouvaient s'enlever comme des tiroirs. Le quatrième acte d'*Hernani*, où se trouve le gigantesque monologue de Charles Quint, pourrait s'enlever sans faire de tort à la pièce, et il en est de même du quatrième acte de *Ruy Blas*.

Mais, de ce que ce quatrième acte est inutile à l'ouvrage, s'ensuit-il qu'une fantaisie merveilleuse doive être supprimée ? De ce qu'une femme est belle, est-il absolument nécessaire de jeter ses diamants à l'eau, quand surtout elle en a pour un million ?

Le bruit de la lecture se répandit dans Paris, et ce fut un véritable *steeple-chase* des directeurs de théâtre à la rue Notre-Dame-des-Champs, pour avoir *Marion Delorme*.

Harel accourut d'abord ; il entra et, trouvant le manuscrit sous sa main, commença par écrire, à tout hasard, au-dessous du titre de l'ouvrage : « Reçue au théâtre de l'Odéon, le 14 juillet 1829. »

C'était le jour anniversaire de la prise de la Bastille ; Harel espérait prendre Marion Delorme de la même façon que nos pères avaient pris la Bataille – par surprise !

Harel fut repoussé avec perte ; mais, comme son nom était sur le manuscrit, il n'en soutint pas moins qu'il y avait prise de possession.

Après Harel, le lendemain ou le surlendemain, on annonça M. Crosnier.

Il fut introduit dans le salon.

Hugo lisait un journal ; il se leva, indiqua de la main un siège à M. Crosnier, qui s'assit.

Hugo s'assit à son tour, et attendit.

Mais M. Crosnier gardait le silence ; ce que voyant Hugo, il reprit son journal – ce que voyant à son tour M. Crosnier, il se décida à parler.

— Monsieur, dit-il s'adressant à Hugo, j'étais venu pour avoir l'honneur de parler à monsieur votre père ; on m'avait dit qu'il était chez lui. Si ce n'était point abuser de votre complai-

sance, je vous prierais de vouloir bien le faire prévenir que je l'attends.

— Hélas ! monsieur, répondit Hugo, mon père est mort depuis un an, et je présume que c'est à moi que vous voulez parler.

— Je veux parler à M. Victor Hugo.

— C'est moi, monsieur.

Crosnier ne pouvait se figurer que ce petit jeune homme blond et rose, qui semblait un enfant de vingt ans, fût l'homme autour duquel, depuis cinq ou six ans, il se faisait déjà tant de bruit.

Alors, il exposa le but de sa visite.

Il venait demander *Marion Delorme* pour le théâtre de la Porte-Saint Martin.

Hugo sourit, lui montra la réception d'Harel, que primait la réception convenue du Théâtre-Français.

Crosnier sourit à son tour de ce sourire fin qui lui est particulier ; puis, prenant une plume :

— Monsieur Hugo, dit-il, permettez que j'inscrive ma réception au-dessous de celle de mon confrère.

— Inscrivez ce qu'il vous plaira, monsieur, dit Hugo ; mais je vous ferai observer qu'il y a deux réceptions qui priment la vôtre.

— Peu importe, monsieur, je désire prendre rang. Eh ! mon Dieu, qui sait ? Malgré ces deux réceptions, il se peut que ce soit moi qui joue l'ouvrage.

Et il écrivit au-dessous de la réception d'Harel : « Reçue au théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 16 juillet 1829. »

Ce fut étayée d'avance sur cette double réception que *Marion Delorme* se présenta au Théâtre-Français, et y fut reçue par acclamation et à l'unanimité.

Je me rappelle qu'en sortant, enthousiasmé de cette lecture à laquelle nous avions assisté tous, Émile Deschamps, montrant l'affiche du soir, haussa les épaules, et s'écria avec compassion, à la vue du chef-d'œuvre de Racine :

— Et ils vont jouer *Britannicus* !...

Personne de nous aujourd'hui, pas même Émile Deschamps, n'avouerait avoir dit ce mot.

Et, moi, je déclare que nous l'eussions tous dit en 1829, et que plus d'un qui a fait, depuis, ses visites aux trente-neuf académiciens, le lui envia dans le moment.

La pièce fut distribuée et mise à l'étude immédiatement après la réception. Mademoiselle Mars jouait Marion ; Firmin, Didier ; Joanny, Nangis ; Menjaud, Saverny, etc.

Mais, un matin, cette nouvelle terrible se répandit, que la pièce était arrêtée par la censure !

Même chose était arrivée à *Henri III*. La censure arrête toujours, c'est son état, quitte à lâcher ensuite, si elle a affaire à une œuvre qui se défende ou à un auteur qui crie.

J'avais crié, et *Henri III* était sorti sain et sauf de ses griffes, grâce à M. de Martignac, qui était venu à mon secours.

Hugo s'adressa donc à M. de Martignac.

Mais, si bienveillant, si spirituel, si littéraire même que fût ce modèle des ministres présents, passés et futurs, il s'avoua impuissant.

Il s'agissait, non plus d'un Valois, mais d'un Bourbon, non plus d'un prédécesseur, mais d'un aïeul de Charles X.

Charles X pouvait seul prononcer dans cette question de famille.

Hugo résolut de demander une audience à Charles X.

L'audience lui fut accordée.

À cette époque, on n'abordait les rois de France qu'en habit à la française et l'épée au côté. Hugo se décida à grand-peine à ce travestissement ; mais Taylor se chargea de réunir les différentes pièces de l'habillement. Il tenait énormément à *Marion Delorme*, et, pour que *Marion Delorme* lui fût rendue, il eût habillé Hugo en Turc ou en Chinois.

Le jour de l'audience arriva. Hugo se rendit à Saint-Cloud. L'antichambre était comble.

Au nombre des personnes qui attendaient, étaient madame du Cayla, qui venait mettre la dernière main au ministère Polignac, et Michaud, de l'Académie, qui partait pour la Palestine. Michaud était lecteur du roi. Il était brodé d'or, à lui tout seul, comme quatre généraux ! C'était, cependant, un homme de beaucoup d'esprit que Michaud.

Hugo était occupé à causer avec lui, quand les deux portes s'ouvrirent, et qu'on annonça Son Altesse royale monseigneur le dauphin.

Hugo n'avait jamais vu de près celui pour lequel il avait voulu qu'on haussât l'Arc de triomphe, afin

Que le gérant de notre gloire
Pût y passer sans se baisser !

Il vit apparaître quelque chose comme un singe, moins la grâce ; une espèce de momie au visage tourmenté par un tic éternel, qui traversa la salle, répondant à tous les saluts, à tous les souhaits, à tous les hommages, par un grognement sourd dans lequel il était impossible de distinguer un seul mot articulé.

C'était le vainqueur du Trocadéro ! Le pacificateur de l'Espagne !

Il n'en fit pas plus pour madame du Cayla que pour les autres. Peut-être, si quelque courtisan lui eût soufflé qu'il y avait là un grand poète, se fût-il arrêté et eût-il regardé pour voir quelle espèce d'animal c'était.

Aucun courtisan ne prévint monseigneur le dauphin, et monseigneur le dauphin passa sans s'arrêter.

Presque aussitôt, Charles X passa à son tour, avec l'air aussi gracieux et aussi souriant que son fils avait l'air grotesque et rechigné. Il salua madame du Cayla de la voix ; Michaud et Victor, de la main ; les autres, de la tête, et entra dans son salon d'audience.

Une seconde après, on appela madame la comtesse du Cayla. Sans s'inquiéter depuis quel temps elle attendait, ni si elle

était venue avant les autres visiteurs, le dernier des rois chevaliers faisait passer la femme la première.

Madame du Cayla resta une heure environ avec le roi. Ce n'était pas trop pour accoucher d'un ministère qui lui-même, un an plus tard, devait accoucher de la révolution de juillet.

Puis, quand madame du Cayla se fut retirée, on appela le poète. Après s'être souvenu qu'il était le successeur de François I^{er}, Charles X se rappelait qu'il était le descendant de Louis XIV.

Le poète entra.

Laissons-lui raconter à lui-même cette remarquable entrevue :

C'était le sept août. — Ô sombre destinée !
C'était le premier jour de leur dernière année !
Seuls, dans un lieu royal, côte à côte marchant,
Deux hommes, par endroits du coude se touchant,
Causaient... Grand souvenir qui dans mon cœur se grave !
Le premier avait l'air fatigué, triste et grave,
Comme un trop faible front qui porte un lourd projet.
Une double épaulette à couronne chargeait
Son uniforme vert à ganse purpurine,
Et l'Ordre et la Toison faisaient, sur sa poitrine,
Près du large cordon moiré de bleu changeant,
Deux foyers lumineux, l'un d'or, l'autre d'argent.
C'était un roi, vieillard à la tête blanchie,
Penché du poids des ans et de la monarchie !
L'autre était un jeune homme étranger chez les rois,
Un poète, un passant, une inutile voix...

.
Dans un coin, une table, un fauteuil de velours
Miraient dans le parquet leurs pieds dorés et lourds ;
Par une porte en vitre, au dehors, l'œil, en foule,
Apercevait au loin des armoires de Boule,
Des vases du Japon, des laques, des émaux
Et des chandeliers d'or aux immenses rameaux,
Un salon rouge orné de glaces de Venise,
Plein de ces bronzes grecs que l'esprit divinise,
Multipliait sans fin ses lustres de cristal ;

Et, comme une statue à lames de métal,
On voyait, casque au front, luire, dans l'encoignure,
Un garde argent et bleu, d'une fière tournure.
Or, entre le poète et le vieux roi courbé,
De quoi s'agissait-il ?

D'un pauvre ange tombé
Dont l'amour refaisait l'âme avec son haleine :
De Marion, lavée ainsi que Madeleine,
Qui boitait et traînait son pas estropié,
La censure, serpent, l'ayant mordue au pied.

Le poète voulait faire, un soir, apparaître
Louis-Treize, ce roi sur qui régnait un prêtre ;
Tout un siècle : marquis, bourreaux, fous, bateleurs ;
Et que la foule vînt, et qu'à travers les pleurs,
Par moments, dans un drame étincelant et sombre,
Du pâle cardinal on crût voir passer l'ombre.

Le vieillard hésitait. — Que sert de mettre à nu
Louis-Treize, ce roi, chétif et mal venu ?
À quoi bon remuer un mort dans une tombe ?
Que veut-on ? où court-on ? sait-on bien où l'on tombe ?
Tout n'est-il pas déjà croulant de tout côté ?
Tout ne s'en va-t-il pas dans trop de liberté ?
N'est-il pas temps plutôt, après quinze ans d'épreuve,
De relever la digue et d'arrêter le fleuve ?
Certes, un roi peut reprendre alors qu'il a donné.
Quant au théâtre, il faut, le trône étant miné,
Étouffer des deux mains sa flamme trop hardie ;
Car la foule est le peuple, et d'une comédie
Peut jaillir l'étincelle aux livides rayons
Qui met le feu dans l'ombre aux révolutions !
Puis il niait l'histoire, et, quoi qu'il en puisse être,
À ce jeune rêveur disputait son ancêtre ;
L'accueillant bien, d'ailleurs, bon, royal, gracieux,
Et le questionnant sur ses propres aïeux.

Tout en laissant aux rois les noms dont on les nomme,

Le poète luttait fermement, comme un homme
Épris de liberté, passionné pour l'art,
Respectueux pourtant pour ce noble vieillard.
Il disait : « Tout est grave en ce siècle où tout penche.
L'art, tranquille et puissant veut une allure franche.
Les rois morts sont sa proie, il faut la lui laisser.
Il n'est pas ennemi ; pourquoi le courroucer
Et le livrer, dans l'ombre, à des tortionnaires,
Lui dont la main fermée est pleine de tonnerres ?
Cette main, s'il l'ouvrait, redoutable envoyé,
Sur la France éblouie et le Louvre effrayé,
On s'épouvanterait – trop tard, – s'il faut le dire, –
D'y voir subitement tant de foudres reluire !
Oh ! les tyrans d'en bas nuisent au roi d'en haut.
Le peuple est toujours là qui prend la muse au mot,
Quand l'indignation, jusqu'au roi qu'on rêve,
Monte du front pensif de l'artiste sévère !
Sire, à ce qui chancelle est-on bien appuyé ?
La censure est un toit mauvais, mal étayé,
Toujours prêt à tomber sur les noms qu'il abrite.
Sire, un souffle imprudent, loin de l'éteindre, irrite
Le foyer, tout à coup terrible et tournoyant,
Et, d'un art lumineux, fait un art flamboyant,
D'ailleurs, ne cherchât-on que la splendeur royale,
Pour cette nation moqueuse mais loyale,
Au lieu des grands tableaux qu'offrait le grand Louis,
Roi-soleil fécondant les lis épanouis,
Qui, tenant sous son sceptre un monde en équilibre,
Faisait Racine heureux, laissait Molière libre,
Quel spectacle, grand Dieu ! qu'un groupe de censeurs
Armés et parlant bas, vils esclaves chasseurs,
À plat ventre couchés, épiant l'heure où rentre
Le drame, fier lion, dans l'histoire, son antre ! »

Ici, voyant vers lui, d'un front plus incliné,
Se tourner doucement le vieillard étonné,
Il hasardait plus loin sa pensée inquiète,
Et, laissant de côté le drame et le poète,

Attentif, il sondait le dessein vaste et noir
 Qu'au fond de ce roi triste, il venait d'entrevoir.
 — Se pourrait-il ? quelqu'un aurait cette espérance ?
 Briser le droit de tous ! retrancher à la France,
 Comme on ôte un jouet à l'enfant dépité,
 De l'air, de la lumière et de la liberté !

Le roi ne voudrait pas, lui, roi sage et roi juste !
 Puis, choisissant les mots pour cette oreille auguste,
 Il disait que les temps ont des flots souverains ;
 Que rien, ni ponts hardis, ni canaux souterrains,
 Jamais, excepté Dieu, rien n'arrête et ne dompte
 Le peuple qui grandit ou l'océan qui monte ;
 Que le plus fort vaisseau sombre et se perd souvent,
 Qui veut rompre de front et la vague et le vent ;
 Et que, pour s'y briser, dans la lutte insensée,
 On a derrière soi, roche partout dressée,
 Tout son siècle, les mœurs, l'esprit qu'on veut braver,
 Le port même où la nef aurait pu se sauver !...

.
 Charles-Dix, souriant, répondit : « Ô poète ! »

Le soir, tout rayonnant de lumière et de fête,
 Regorgeant de soldats, de princes, de valets,
 Saint-Cloud, joyeux et vert, autour du fier palais
 Dont la Seine, en fuyant, reflète les beaux marbres,
 Semblait avec amour presser sa touffe d'arbres ;
 L'Arc de triomphe, orné de victoires d'airain ;
 Le Louvre, étincelant, fleurdelisé, serein,
 Lui répondaient de loin du milieu de la ville ;
 Tout ce royal ensemble avait un air tranquille,
 Et, dans le calme aspect d'un repos solennel,
 Je ne sais quoi de grand qui semblait éternel !

.

Le lendemain de cette entrevue et de ce refus – car Charles X refusa de laisser jouer *Marion Delorme* – la pension de Victor Hugo, qui était de deux mille quatre cents francs, fut portée à six

mille livres, à titre de dédommagement.

Tout le monde sait que le poète, de son côté, refusa, nous ne dirons pas dédaigneusement, mais dignement, cette augmentation de pension. On a fait beaucoup de bruit, depuis, autour de ce refus. Tels puritains touchent aujourd'hui un traitement de sénateur qui ont reproché au poète d'avoir, après l'interdiction de *Marion Delorme* par Charles X, gardé sa pension primitive de deux mille quatre cents francs.

Dieu fasse miséricorde à ceux-là ! Ils sont aujourd'hui dans les antichambres de l'Élysée, et le premier poète de France et, par conséquent, du monde, est à Guernesey !

Je demande pardon à Lamartine de faire d'Hugo le premier poète de France et du monde : Hugo est exilé ; Lamartine est trop généreux pour ne point lui céder le pas. Si Lamartine eût été exilé comme Hugo – et je regrette pour sa gloire qu'il ne le soit pas ! – j'eusse dit : « Les deux premiers poètes de France : les deux premiers poètes du monde ! »

Hugo, en revenant de Saint-Cloud, trouva Taylor qui l'attendait chez lui.

La nouvelle apportée, comme celle du page de madame Malbrouck, était assez mauvaise. Taylor se désespérait.

— Nous n'avons rien dans nos cartons ! répétait-il.

Notez que la Comédie-Française avait dans ses cartons dix pièces de M. Viennet, quatre ou cinq de M. Delrieu, deux ou trois de M. Lemercier – sans compter le *Pertinax* de M. Arnault, le *Julien* de M. de Jouy, etc., etc.

C'est là ce que Taylor appelait n'avoir rien dans ses cartons !

— Nous comptons sur *Marion Delorme* pour notre hiver, disait-il : notre hiver est perdu !...

Hugo le laissa se lamenter.

— Et quand espérez-vous jouer *Marion Delorme* ? demanda-t-il.

— Mais au mois de janvier ou de février.

— Ah ! bon ! alors, nous avons de la marge... Eh bien...

Il calcula.

— Nous sommes au 7 août : revenez le 1^{er} octobre.

Taylor revint le 1^{er} octobre.

Hugo prit un manuscrit, et le lui donna.

C'était *Hernani*.

Hugo avait commencé ce second ouvrage le 17 septembre et l'avait fini le 25 du même mois.

Il avait mis à l'exécuter trois jours de moins que pour *Marion Delorme*.

Hâtons-nous de dire que, d'avance, les plans de ces deux pièces étaient faits dans la tête du poète.

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre XCIV. Je deviens employé en pied. – Les mauvais spectacles. – Thibaut. – Mes études avec lui. – En quoi elles m'ont servi. – *Amaury* et les poitrinaires. – Mes lectures. – Walter Scott. – Cooper. – Byron 5

Chapitre XCV. Enfance de Byron. – Son désespoir d'être boiteux. – Marie Duff. – La sorcière du Malvern. – Comment Byron et Robert Peel firent connaissance. – Miss Parker. – Miss Chaworth. – Mistress Muster. – Lady Morgan. – *Les Poètes anglais et les Critiques écossais*. – Lettres de Byron à sa mère. – Son entrée à la chambre des lords 12

Chapitre XCVI. Byron à Lisbonne. – Comment il s'est brouillé avec les Anglaises. – Son poème *Childe Harold*. – Ses folies et ses ennuis. – Il se marie. – Ses démêlés conjugaux. – Il quitte de nouveau l'Angleterre. – Ses adieux à sa femme et à sa fille. – Sa vie et ses amours à Venise. – Il part pour la Grèce. – Son arrivée à Missolonghi. – Sa maladie et sa mort 23

Chapitre XCVII. Les réputations usurpées. – M. Lemercier et ses oeuvres. – La levrette blanche de Racan. – Le *Fiesque* de M. Ancelot. – Les peintres romantiques. – Scheffer. – Delacroix. – Sigalon. – Schnetz. – Coignet. – Boulanger. – Géricault. – La *Méduse* dans l'atelier de l'artiste. – Obsèques de lord Byron en Angleterre. – Une prise de corps contre Sheridan 45

Chapitre XCVIII. Ma mère vient se fixer près de moi. – Mon duc de Chartres. – Chateaubriand et M. de Villèle. – Laconisme épistolaire. – Rétablissement de la censure. – Un roi de France ne doit jamais être malade. – Bulletins de la santé de Louis XVIII. – Ses derniers moments et sa mort. – Ode de Victor Hugo. – Le tombeau de Napoléon et M. Torbet. – Voyage de La Fayette en Amérique. – Honneurs qui lui sont rendus 58

Chapitre XCIX. Tallancourt et Betz. – L'estaminet *Hollandais*. – Mon manteau à la Quiroga. – Premier cartel. – Une leçon de tir. – La veille du combat. – Analyse de mes sensations. – Mon adversaire manque au rendez-vous. – Les témoins le relancent. – Duel. – Tallancourt et le chien enragé 70

Chapitre C. Le duc d'Orléans est nommé *altesse royale*. – Sacre de Charles X. – Relation de la cérémonie par madame la duchesse d'Orléans. – Mort de Ferdinand de Naples. – De Laville de Miremont. – *Le Cid d'Andalousie*. – M. Pierre Lebrun. – Une lecture au camp de Compiègne. – M. Taylor est nommé

commissaire royal près le Théâtre-Français. – Le curé Bergeron. – M. Viennet. – Deux lettres de lui. – Pichat et son *Léonidas* 81

Chapitre CI. Mort du général Foy. – Ses funérailles. – *L'Altesse royale*. – Assassinat de Paul-Louis Courier. – Mort de l'empereur Alexandre. – Parallèle entre l'Angleterre et la Russie. – Aux dépens de qui ces deux puissances se sont accrues depuis cent ans. – Comment Napoléon aurait pu conquérir l'Inde 94

Chapitre CII. L'empereur Alexandre. – Lettre du tsar Nicolas à Karamsine. – L'histoire à la manière de Suétone et de Saint-Simon. – Catherine et Potemkine. – Madame Braniska. – Le prix de la course impériale. – Un bal chez M. de Caulaincourt. – L'homme à la pipe. – Le pilote et le cocher de l'empereur 109

Chapitre CIII. Alexandre quitte Saint-Pétersbourg. – Ses pressentiments funèbres. – Les deux étoiles de Taganrog. – Maladie de l'empereur. – Ses derniers moments. – Comment on apprit sa mort à Saint-Pétersbourg. – Le grand-duc Constantin. – Son portrait et ses goûts. – Quelle fut la cause de sa renonciation à l'empire. – Jeannette Groudzenska 124

Chapitre CIV. Rousseau et Romieu. – Parlez au concierge. – La chandelle des huit. – Les *Deux Magots*. – À quelle heure on doit remonter sa montre. – M. le sous-préfet s'amuse. – Henry Monnier. – Le chapitre des renseignements. – Les soupers. – Les cigares 141

Chapitre CV. Le lampion. – *La Chasse et l'Amour*. – La part de Rousseau. – Le couplet du lièvre. – Le couplet de facture. – Comme quoi il y a lièvre et lièvre. – Réception à l'Ambigu. – Mes premiers droits d'auteur. – Ce que c'est que Porcher. – Pourquoi il ne faut pas lui dire du mal de Mélesville 154

Chapitre CVI. Succès de ma première pièce. – Mes trois nouvelles. – M. Marle et son orthographe. – Madame Setier. – Une mauvaise spéculation. – *Le Pâtre*, de Montvoisin. – *L'Oreiller*. – Madame Desbordes-Valmore. – Comment elle devint poète. – Madame Amable Tastu. – *Le Dernier Jour de l'année*. – *Zéphire* 172

Chapitre CVII. Maladie de Talma. – Comment il aurait joué le Tasse. – Ses neveux. – Il est visité par M. de Quélen. – Pourquoi il fit abjurer ses enfants. – Sa mort. – *La Noce et l'Enterrement*. – Oudard me sermonne sur mes goûts pour le théâtre. – Belle réponse qui met en gaieté tout le Palais-Royal. – Il me reste la confiance de Lassagne et de La Ponce. – J'obtiens un succès anonyme à la Porte-Saint-Martin 186

Chapitre CVIII. Soulié à la scierie mécanique. – Son amour platonique pour l'or. – Je veux faire un drame avec lui. – Je traduis *Fiesque*. – Mort d'Auguste Lafarge. – Mon traitement est augmenté, et ma position diminuée. – Félix Deviolaine, condamné par la médecine, est sauvé par la maladie. – *Louis XI à Péronne*. – La garde-robe dramatique de Talma. – La loi de justice et d'amour. – Licenciement de la garde nationale 201

Chapitre CIX. Les acteurs anglais à Paris. – Importations littéraires. – *Trente Ans ou la Vie d'un joueur*. – *Hamlet*, par Kemble et miss Smithson. – Un bas-relief de mademoiselle de Fauveau. – Visite à Frédéric Soulié. – Il refuse de faire *Christine* avec moi. – Une attaque nocturne. – Je retrouve Adèle Dalvin. – Je passe la nuit au violon 213

Chapitre CX. Les jalons de l'avenir. – Les compliments au duc de Bordeaux. – *Vates*. – Brochure orléaniste de Cauchois-Lemaire. – Le lac d'Enghien. – L'ara du colonel Bro. – Le docteur Ferrus. – Morrisel. – Un convoi de première classe. – La chasse en plain-chant. – Une autopsie. – Comment s'explique la mort de l'ara 223

Chapitre CXI. Barthélemy et Méry. – M. Eliçagaray. – Méry joueur de dominos et anatomiste. – *L'Epître à Sidi Mahmoud*. – Le libraire Ponthieu. – Soulé. – *La Villéiade*. – L'imprimeur Barthélemy. – Méry improvisateur. – Les Voeux de la nouvelle année. – Pastiche de *Lucrèce* 240

Chapitre CXII. Je passe du secrétariat aux archives – M. Bichet. – Côté par lequel je ressemble à Piron. – Mes moments perdus. – M. Pieyre et M. Parseval de Grandmaison. – Une scène qui manque au *Distrain*. – *La Peyrouse*. – Succès intime 258

Chapitre CXIII. Le peintre Lethière. – Madame Hahnemann. – Gohier. – Andrieux. – Renaud. – Desgenettes. – Larrey, Augereau et la momie d'Egypte. – Les soldats de la nouvelle école. – Mon éducation dramatique. – Je passe dans les bureaux forestiers. – Le cabinet aux bouteilles vides. – Trois jours hors du bureau. – Comparution devant M. Deviolaine 270

Chapitre CXIV. Achèvement de *Christine*. – Un protecteur, s'il vous plaît. – Nodier me recommande à Taylor. – Le commissaire royal et l'auteur d'Hécube. – Lecture officieuse devant Taylor. – Lecture officielle devant le comité. – Je suis reçu par acclamation. – Ivresse du triomphe. – Comme on écrit l'histoire. – Incrédulité de M. Deviolaine. – Picard. – Son opinion sur ma pièce. – Opinion de Nodier. – Relute au Théâtre-Français et réception définitive 283

Chapitre CXV. Cordelier-Delanoue. – Une séance de l'Athénée. – M. Villenave. – Sa famille. – Les cent trente-deux Nantais. – Cathelineau. – La chasse aux *Bleus*. – Forest. – Une page d'histoire. – Sauveur. – Le comité royaliste. – Souchu. – La tombe miraculeuse. – Carrier 300

Chapitre CXVI. La maison de M. Villenave. – Le despotisme du maître. – La coquetterie du savant. – Description du sanctuaire de la science. – J'y suis admis à la faveur d'un autographe de *Buonaparte*. – La lézarde. – Huit mille livres d'infolio – Le pastel de Latour. – Voyages à la découverte d'un Elzévir ou d'un Faust. – La chute du portrait et la mort de l'original 314

Chapitre CXVII. Première représentation de *Roméo et Juliette*, de Soulié. – Anaïs et Lockroy. – Pourquoi il n'y a pas, en France, d'actrice pour jouer Juliette. – Les études du Conservatoire. – Une seconde Christine au Théâtre-Français. – M. Évariste Dumoulin et madame Valmonzey. – Conspiration contre moi. – Je cède mon tour à la représentation. – Comment je trouve le sujet d'*Henri III*. – Mon opinion sur cette pièce 332

Chapitre CXVIII. Lecture d'*Henri III* chez M. Villenave et chez Roqueplan. – Autre lecture chez Firmin. – Béranger y assiste. – Un mot sur son influence et sa popularité. – Effet que produit mon drame. – Réception à la Comédie-Française. – Lutte pour la distribution des rôles. – Ultimatum de M. de Broval. – Convaincu du crime de poésie, j'en appelle au duc d'Orléans. – Son Altesse royale me fait suspendre mes appointements. – M. Laffitte me prête trois mille francs. – Condamnation de Béranger 342

Chapitre CXIX. Le duc d'Orléans fait supprimer les gratifications. – Un folliculaire. – *Henri III* et la censure. – Ma mère est frappée de paralysie. – Cazal. – Edmond Halphen. – Visite au duc d'Orléans. – Première représentation d'*Henri III*. – Effet qu'elle produit sur M. Deviolaine. – Félicitations de M. de Broval 353

Chapitre CXX. Le lendemain de la victoire. – Interdiction d'*Henri III*. – J'obtiens une audience de M. de Martignac. – Il lève l'interdiction. – Les hommes- obstacles. – Le duc d'Orléans me fait appeler dans sa loge. – Mot de lui à Charles X au sujet de mon drame. – Encore un folliculaire. – Visite à Carrel. – Le tir Gosset et les pistolets n° 5. – Un duel impossible 367

Chapitre CXXI. L'Arsenal. – La maison de Nodier. – Profil du maître. – Le congrès des bibliophiles. – Les trois chandelles. – Deburau. – Mademoiselle Mars et Merlin. – La famille de Nodier. – Ses amis. – Dans quelles maisons j'ai de l'esprit. – Le salon de l'Arsenal. – Comment Nodier racontait. – Le bal et la

bassinoire 378

Chapitre CXXII. Oudard me transmet les ordres du duc d'Orléans. – Je suis nommé bibliothécaire adjoint. – Comme quoi il en résulte quatre cents francs d'économie pour Son Altesse. – Rivalité avec Casimir Delavigne. – Pétition des classiques contre les pièces romantiques. – Lettre à l'appui, de mademoiselle Duchesnois. – Ronde fantastique. – Par qui Racine fut déclaré n'être qu'un polisson. – Belle indignation du *Constitutionnel*. – Première représentation de *Marino Faliero* 393

Chapitre CXXIII. Le magnétisme. – Opération sur une somnambule. – Je me fais magnétiseur. – Mes observations. – Je magnétise à mon tour. – Expérience faite en diligence. – Autre expérience chez le procureur de la République de Joigny. – La petite Marie d'****. – Ses prédictions politiques – Je la guéris de la peur 409

Chapitre CXXIV. Nouveaux procès de presse. – *Le Mouton enragé*. – Fontan. – Mot d'Harel sur lui. – *Le Fils de l'Homme* en police correctionnelle. – L'auteur plaide sa cause en vers. – Embarras du duc d'Orléans à propos d'un portrait historique. – Les deux usurpations 426

Chapitre CXXV. Quels sont les plus grands ennemis d'une pièce à succès. – Probité de mademoiselle Mars comme actrice. – Sa loge. – Les habitués de ses soupers. – Vatout. – Denniée. – Becquet. – Mornay. – Mademoiselle Mars chez elle. – Ses derniers jours au théâtre. – Résultat matériel du succès d'*Henri III*. – Ma première spéculation. – Refonte de *Christine*. – Où je vais chercher l'inspiration. – Deux autres caprices 439

Chapitre CXXVI. Victor Hugo. – Sa naissance. – Sa mère. – Les Chasseboeuf et les Cornet. – Le capitaine Hugo. – Signification de son nom. – Quel fut le parrain de Victor. – La famille Hugo en Corse. – M. Hugo est appelé à Naples par Joseph Bonaparte. – Il est nommé colonel et gouverneur de la province d'Avellino. – Souvenirs de la première enfance du poète. – Fra Diavolo. – Joseph, roi d'Espagne. – Le colonel Hugo est fait général, comte, marquis et majordome. – L'archevêque de Tarragone. – Madame Hugo et ses enfants à Paris. – Le couvent des Feuillantines 452

Chapitre CXXVII. Départ pour l'Espagne. – Voyage de Paris à Bayonne. – Le trésor. – Ordre de marche du convoi. – M. du Saillant. – M. de Cotadilla. – Irun. – Ernani. – Salinas – Le bataillon d'*éclapés*. – Les rations de vivres de madame Hugo. – Les quarante grenadiers hollandais. – Mondragon. – Le précipice. – Burgos. – Celadas. – Alerte. – La revue de la reine 468

Chapitre CXXVIII. Ségovie. – M. de Tilly. – L'Alcazar. – Les doublons. – Le château de M. de la Calprenède et celui du grand d'Espagne. – Les bourdalous. – Otero. – Encore les Hollandais. – Le Guadarrama. – Arrivée à Madrid. – Le palais de Masserano. – La comète. – Le collège. – Don Manoel et don Bazilio.36 – Tacite et Plaute. – Lillo. – L'hiver de 1812 à 1813. – L'Empecinado. – Le verre d'eau sucrée. – L'armée de mérinos. – Retour à Paris 485

Chapitre CXXIX. Grenadier ou général. – Premier début de Victor Hugo. – Il obtient une mention honorable au concours académique. Il remporte trois prix dans les jeux Floraux. – *Han d'Islande*. – Le poète et le garde du corps. – Mariage d'Hugo. – Les *Odes et Ballades*. – Proposition du cousin Cornet 503

Chapitre CXXX. Léopoldine. – Les opinions du fils de la Vendéenne. – Le conspirateur Delon. – Hugo lui offre un asile. – Louis XVIII fait une pension de douze cents francs à l'auteur des *Odes et Ballades*. – Le poète chez le directeur général des postes. – Comment il apprend l'existence du cabinet noir. – Il est nommé chevalier de la Légion d'honneur. – Beauchesne. – *Bug-Jargal*. – La soirée de l'ambassadeur d'Autriche. – *Ode à la Colonne*. – *Cromwell*. – Comment fut faite *Marion Delorme* 513

Chapitre CXXXI. Lecture de *Marion Delorme* chez Devéria. – *Steeple-chase* de directeurs. – *Marion Delorme* est arrêtée par la censure. – Hugo obtient une audience de Charles X. – Son drame est définitivement interdit. – On lui envoie le brevet d'une pension qu'il refuse. – Il se met à *Hernani*, et le fait en vingt-cinq jours 526